

HISTOIRE ET TRAITÉ

DES

SCIENCES OCCULTES

Périgueux. — Imprimerie d'Aug. Boucharie, 17, rue Aubergerie.

HISTOIRE ET TRAITÉ

DES

SCIENCES OCCULTES

OU EXAMEN DES CROYANCES POPULAIRES

SUR LES ÊTRES SURNATURELS, LA MAGIE, LA SORCELLERIE
LA DIVINATION, ETC.

depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours

PAR

LE COMTE DE RÉSIE

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE D'AUVERGNE, ETC., CHEVALIER DE SAINT-LOUIS, OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

« Tout s'explique, dans ce monde que nous voyons, par un autre monde que nous ne voyons pas. »

Le comte DE MAISTRE.

TOME PREMIER



PARIS
le comte LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, RUE CASSETTE
1857

PRÉFACE.

Un des plus grands sceptiques des temps modernes, esprit vaste et étendu qui n'ignora presque rien de ce qu'on peut savoir, et qui ne voulut apprendre que pour rendre douteux et incertain tout ce qu'on sait, Bayle, disait dans un de ses ouvrages : « Il serait à souhaiter qu'à présent qu'il y a de grands philosophes au monde, quelqu'un nous donnât un bon traité sur les sortiléges. On suppose comme un principe constant qu'aussitôt que les sorciers et les magiciens ont été saisis par l'autorité de la justice, le Diable ne peut faire la moindre chose pour leur délivrance, et néanmoins en d'autres rencontres il fait cent actions plus difficiles que n'est la rupture d'une porte. On est contraint d'admettre cent autres inégalités bizarres. Il faudrait profondément raisonner sur tout cela; et puisque ce siècle est le vrai siècle des systèmes, il en faudrait imaginer un touchant le commerce qui peut exister entre le Démon et l'homme. Il n'y a point de philosophie plus propre à cela que celle de monsieur Descartes, surtout depuis qu'on a si bien disputé sur les causes occasionnelles. Il semble que jusqu'ici la question des sorcelleries n'ait été traitée que par des esprits ou trop incrédules ou trop crédules. Les uns et les autres sont malpropres à y réussir,

et sont la plupart du temps frappés du même défaut, c'est de se déterminer à nier ou à croire sans apprécier les choses (1). »

On voit, par le passage que nous venons de citer, que si le savant pyrrhonien (2) a jamais douté réellement des vérités les plus importantes de la religion, comme beaucoup de personnes le croient, il est au moins certain qu'il ne mettait point en doute l'existence du Démon, ni le commerce qu'il peut avoir avec l'homme au moyen de la sorcellerie. Il était d'accord sur ce point avec les plus grands philosophes de l'antiquité, et avec les savants les plus distingués du moyen-âge et des temps modernes.

Ce que Bayle voulait que l'on fît pour la sorcellerie, nous l'avons entrepris pour tout ce qui se rattache aux croyances populaires. Ce que Walter-Scott a fait séparément pour l'Écosse, Crofton Croker pour l'Irlande, Grimm pour l'Allemagne, de Mailath et Schottky pour la Hongrie et la Servie, nous avons cherché à le faire collectivement pour toutes les nations de l'Europe, en rassemblant en un seul faisceau leurs croyances éparses, en recherchant leur origine, les comparant ensemble et en faisant ressortir la grande analogie qui existe entre elles. Un tel ouvrage manquait à notre littérature, et nous avons cherché à remplir le vide qui existe à cet égard. Nous possédons au moins cent volumes qui traitent des diverses parties des croyances populaires, mais pas un seul dans lequel ces mêmes croyances soient réunies en corps de doctrine et forment ainsi une véritable mythologie populaire. Quant au reproche de crédulité ou d'incrédulité que fait Bayle aux auteurs qui sont venus avant lui et que l'on peut également ap-

(1) *Républiq. des Lettres*, ann. 1686, p. 891.

(2) « Le pyrrhonisme, dit Bayle, est la chose du monde la plus commode; vous pouvez impunément discuter contre tout venant, sans craindre ces arguments *ad hominem* qui font quelquefois tant de peine....... vous n'êtes jamais obligé de venir à la défensive; en un mot, vous contestez et vous doutez tout votre saoul, sans craindre la peine du talion. » (*Œuvres diverses*, tom. IV, p. 537.)

pliquer à ceux qui ont écrit depuis sur le sujet qui nous occupe, nous avons cherché à éviter l'un et l'autre de ces excès. Aurons-nous réussi? Les gens de goût en jugeront.

Nous nous sommes également proposé un autre but utile en écrivant cet ouvrage, celui de remédier au désordre qui règne dans notre mythologie populaire, en rétablissant l'ancienne classification des êtres surnaturels qui la composent et en distinguant et faisant ressortir leurs diverses attributions, ce que personne, dans aucun pays, n'a encore essayé de faire avant nous.

En France, où notre pauvre mythologie populaire a été tellement défigurée par les poètes et les romanciers, qu'il est maintenant impossible de reconnaître quelles furent les croyances de nos ancêtres, on voit chaque jour ceux qui se mêlent d'écrire sur ce sujet ajouter encore à la confusion générale. Au lieu de ces fictions morales et ingénieuses qui se sont conservées oralement chez les Allemands, les Danois, les Irlandais et les Ecossais, quelques contes, en partie empruntés à l'Allemagne ou à l'Italie, quelques vieilles chansons, dont personne ne connaît plus le sens ni l'origine, voilà tout ce qui nous reste des anciennes traditions populaires de la Gaule et de la France du moyen-âge. Génies domestiques, génies des eaux, des bois et des montagnes, elfes dansant sous les vieux chênes de la Germanie, sous les bouleaux de la Norwége, ou foulant d'un pied léger les bruyères de l'Écosse; nains gardiens de riches trésors : toutes ces créations poétiques de l'imagination des Celtes, des Goths et des Slaves, ne sont plus pour nous que des fées ou des follets. Puis, si nous hasardons quelques excursions romantiques dans le champ vaste et fertile des fictions populaires de nos voisins, nous nous emparons sans merci de leurs vieilles croyances, nous les dépouillons de tout ce qu'elles ont de beau, de grand, de moral, de religieux, et nous les réduisons aux minces proportions d'un conte ennuyeux, d'une froide ballade ou du cadre d'un opéra.

Pourquoi y a-t-il des peuples qui ont conservé avec soin leurs anciennes traditions, leurs anciennes fictions populaires, tandis qu'elles sont tombées chez d'autres dans un complet oubli, ou qu'elles ont été tellement altérées qu'elles sont à présent méconnaissables? Cela tient-il à des causes purement accidentelles, comme beaucoup de gens paraissent le croire? Non. En général, les peuples où l'on retrouve les anciennes croyances populaires sont ceux chez lesquels la pureté et la naïveté des mœurs se sont également conservées et chez lesquels domine le sentiment religieux, chez les Allemands, les Suisses, les Danois, les Écossais, les bons habitants des îles Schettand et Féroé, ceux de l'Islande, et parmi nous, chez les Flamands, les Bretons, les Vendéens, les habitants des Landes et les montagnards des Pyrénées, des Alpes, de l'Auvergne et des Cévennes; tandis que dans les populations corrompues, que l'on appelle civilisées, les croyances populaires ont disparu, ce qui ne serait point à déplorer sans doute, si la religion et les mœurs n'avaient disparu avec elles pour faire place à l'incrédulité et à la dépravation.

Cela nous fait souvenir qu'il y a quelques années un de nos savants publia une carte de France, sur laquelle il distingua par des teintes claires et brillantes les provinces où l'instruction avait été plus généralement répandue parmi le peuple, au moyen des écoles lancastriennes, et par des teintes sombres et souvent presque noires, celles dans lesquelles ces prétendues lumières n'avaient point encore pénétré et où l'éducation du peuple était encore confiée aux bons frères des écoles chrétiennes. Fort heureusement, les départements *ignorants* se trouvèrent plus nombreux que les départements *instruits*; et nous disons heureusement, car on démontra bientôt à l'auteur de cette carte que les provinces sur lesquelles il avait le plus appesanti son pinceau, étaient celles dans lesquelles il se commettait le moins de crimes et de délits, et dont les habitants étaient les plus attachés à la religion et aux bonnes

mœurs; et, qu'au contraire, ces départements si brillants de lumières envoyaient régulièrement chaque année une partie, malheureusement trop considérable, de leur population terminer leur éducation dans les bagnes et dans les maisons de correction; preuve incontestable de la supériorité de la religion, des mœurs et d'une instruction limitée pour le peuple, sur ces théories imprudentes dont nous sommes à même d'apprécier chaque jour les résultats dangereux (1).

Eh bien! ce qui paraîtra peut-être fort singulier à beaucoup de gens, c'est que ces provinces sur lesquelles M. Charles Dupin a répandu ses teintes les plus sombres de bistre et d'encre de la Chine; ces provinces dans lesquelles les prêtres sont plus occupés que les juges; où l'on voit beaucoup de fidèles dans les églises et peu d'accusés dans les prisons, sont égalemen celles où le peuple a conservé le plus d'attachement pour les croyances populaires.

Nous sommes bien convaincus que si un savant du dernier siècle, ou quelque érudit spécial de nos jours, se fût livré à une dissertation sur l'origine des superstitions populaires, il se serait renfermé dans la matérialité du sujet; il n'aurait vu que des contes et de vieilles histoires, bonnes tout au plus à amuser les enfants, dans les anciennes traditions qui, d'âge en âge, sont parvenues jusqu'à nous; il n'aurait cité à l'appui de ses propres opinions que les opinions fort hasardées de quelques esprits forts, les dénégations de quelques sophistes modernes ou d'autres autorités de ce genre plus ou moins anciennes : un tel ouvrage n'aurait fait qu'augmenter et n'aurait point dissipé l'ignorance générale sur cette matière. Ce n'est

(1) Le département de la Creuse est celui dans lequel il se commet le moins de crimes contre les personnes et contre les propriétés. Ceux qui viennent ensuite les premiers dans l'ordre de la moralité, sont les départements de la Haute-Loire, de la Corrèze, de la Loire, du Puy-de-Dôme, du Cantal, de la Manche, du Finistère et du Morbihan, qui sont classés les derniers dans l'ordre d'instruction, et qui tous sont ceux dans lesquels les croyances populaires ont conservé le plus d'empire sur l'esprit de la population.

point ainsi que nous avons envisagé notre sujet. Nous avons fait remonter et nous avons rattaché nos recherches aux époques, aux hommes et aux monuments les plus remarquables; nous avons pris à son origine le monde matériel et spirituel : nous avons suivi l'homme depuis sa création, l'homme se faisant tribu, peuple, nation, traversant les grands cataclysmes de la nature et les révolutions des empires, et conservant, malgré les transformations qu'il a subies selon les siècles et les climats, le cachet d'une origine commune, avec ses traditions, ses croyances et ses mœurs.

Nous avons consulté tout ce que le monde ancien offre de plus remarquable, et pour trouver réellement la vérité que nous cherchions, nous avons remonté jusqu'à la source de toutes les connaissances humaines, la Bible, après laquelle tout se perd dans une obscurité profonde et où il n'y a plus rien que le chaos. Nous avons suivi les traditions primitives à travers l'antiquité hébraïque et païenne, jusqu'à l'avénement du christianisme, où elles reçurent des modifications nouvelles; prenant pour guides, dans cette longue course à travers les siècles, les opinions des plus grands philosophes et l'autorité plus incontestable encore des Pères et des Docteurs de l'Église. Aussi quelques parties de notre ouvrage sont-elles presque un cours de théologie, en ce sens que nous avons été chercher les origines de toutes choses là où il y a vérité, authenticité, certitude.

Nous avons trouvé dans les auteurs du moyen-âge une mine inépuisable pour nos recherches, et nous avons mis tous nos soins à faire un bon choix dans toutes les richesses qu'ils renferment.

Parmi les auteurs des temps modernes, Jean Prætorius, érudit consciencieux, à qui l'Allemagne doit la conservation de la plupart de ses traditions, Reginald-Scott, Bodin et surtout le savant Le Loyer nous ont fourni de précieux renseignements et nous ont été d'un grand secours.

Nous n'avons trouvé dans tout ce qu'on a écrit en France depuis un demi-siècle sur la magie, la sorcellerie et sur toutes les croyances populaires en général, rien qui pût nous guider et nous être de la moindre utilité dans nos recherches. Les auteurs de ces écrits se sont contentés de ridiculiser les croyances populaires en attribuant leur invention aux prêtres, ce qui prouve en même temps l'ignorance ou la mauvaise foi de ces messieurs, et le but réel dans lequel ces disciples de Voltaire ont écrit leurs ouvrages.

En revanche, la littérature étrangère nous a été d'un grand secours, et nous a mis à même de parler avec connaissance des croyances et des fictions populaires des différentes nations de l'Europe. Nous avons consulté avec fruit la symbolique de Creutzer, les antiquités du nord de Webber, les nombreux et intéressants ouvrages de Walter-Scott, les précieux recueils des frères Grimm, les ouvrages de Büsching, de Hagen, Massmann, Schreiber et Geib pour ce qui concerne l'Allemagne; les traditions de la Bohême par Gerle, celles de la Hongrie par le comte de Mailath et von Gaal, de la Servie par Schottky, ainsi que le Kiempe viser de Nierup pour les vieilles croyances du Danemarck et de la Norwége.

Parlerons-nous de ce que nous avons pu fournir de notre propre fond pour composer ce recueil de tant de croyances diverses, cette réunion de quelques vérités mêlées à tant d'erreurs? Dans la vie aventureuse que nous a faite la révolution française, nous avons vécu sous bien des climats; nous avons tour à tour visité l'Inde, l'Afrique et l'Amérique. Sous la tente de l'Arabe, aux bivouacs des Marattes, sous la cabane du nègre et dans ces chasses où nous avons quelquefois accompagné les sauvages du Nouveau-Monde, nous avons entendu raconter bien des histoires merveilleuses, nous avons appris à connaître bien des croyances et bien des pratiques superstitieuses; enfin nous avons dù nécessairement acquérir dans ces voyages, sur les mœurs, les usages, les superstitions et sur les hommes en gé-

néral, des notions plus vraies, plus justes que celles qu'aurait pu nous procurer la lecture la plus assidue et la plus attentive. Nous avons également su mettre à profit quelques années que nous avons été forcé de passer en Écosse (1), cette terre classique des fictions populaires; et nous avons vu par nous-même tout ce que Walter-Scott a raconté avec tant de charmes de ce merveilleux pays. Nous avons eu le bonheur de connaître ce grand écrivain et d'entendre maintes fois de sa bouche, au foyer hospitalier d'Abbotsford, le récit des histoires merveilleuses dont il nous a conservé le souvenir. Pendant les quinze années de la Restauration, nous avons parcouru la France et une grande partie de l'Espagne, étudiant les mœurs, les coutumes de leurs habitants, et consacrant à l'étude les loisirs de la vie de garnison. Nos lecteurs jugeront si ces loisirs ont été utilement employés dans l'intérêt de l'ouvrage que nous publions aujourd'hui.

Après avoir indiqué les sources où nous avons puisé les renseignements qui nous ont servi à composer cet ouvrage, disons un mot de sa division. Il se compose d'une introduction et de dix livres divisés en un certain nombre de chapitres.

L'introduction traite des notions primitives, de la connaissance de Dieu, de l'origine et des progrès successifs de l'idolâtrie.

Le premier livre traite des fictions en général et de l'origine des croyances populaires, fondées sur le pouvoir que les hommes paraissent avoir attribué de tout temps au mauvais principe. Un chapitre de ce livre est consacré à établir l'existence de ces esprits qu'on appelle démons, ainsi que l'influence qu'ils peuvent exercer sur les actions des hommes.

(1) Où nous fûmes conduit comme prisonnier de guerre *sur parole*. Nous y avons joui pendant trois ans de toute la liberté compatible avec notre situation. Accueilli avec hospitalité par tout le monde et avec une bienveillance particulière par les classes élevées de la société, nous saisissons avec plaisir l'occasion de témoigner notre reconnaissance envers ce brave et excellent peuple. Il n'en était pas de même en Angleterre.

Nous parlons dans le second livre des esprits servants ou génies domestiques, des nains et des gardiens des trésors cachés; des esprits qui hantent les bois et les campagnes, ainsi que de ceux qui habitent la mer, les lacs et les rivières.

Nous avons décrit dans le troisième livre les fées, les elfes et tous ces esprits légers et d'une nature presque toujours bienfaisante qui recherchent la société de l'homme pour contribuer à son bonheur et lui rendre service. Nous avons relevé plusieurs erreurs dans lesquelles sont tombés quelques auteurs modernes en traitant de l'origine de la féerie.

Le quatrième livre est consacré aux héros auxquels les traditions populaires de tous les temps ont attribué des actions merveilleuses et un commerce avec les êtres surnaturels et dont les peuples attendent encore le retour, tels qu'Arthur, Charlemagne, Frédéric Barberousse et plusieurs autres non moins célèbres. Le dernier chapitre de ce livre renferme une dissertation sur l'existence des géants et sur les êtres monstrueux.

Nous parlons dans le cinquième livre des chasses aériennes et des autres croyances qui s'y rattachent; des aurores boréales, des éclipses, ainsi que des différentes sortes de présages.

Dans le sixième, nous traitons de la magie, de l'astrologie, des talismans et de tout ce qui se rattache aux sciences occultes.

Le septième livre renferme toutes les espèces de divinations, anciennes et modernes, y compris celle par les tables tournantes et parlantes; les épreuves de l'eau et du feu; nous traitons également dans ce livre de toutes les charlataneries employées dans tous les siècles pour abuser de la crédulité des hommes, depuis la chiromancie et la cartomancie jusqu'à la phrénologie inclusivement. Un chapitre est consacré à décrire les effets de la baguette divinatoire.

Dans un livre destiné à être le répertoire des erreurs de l'esprit humain, le magnétisme animal, qui est la plus grande

mystification des XVIIIe et XIXe siècles, devait nécessairement occuper une place distinguée ; aussi avons-nous consacré un chapitre entier du huitième livre à la magie mesmerienne ou somnambulique. D'autres chapitres du même livre traitent des songes, des extases, de la seconde vue, des hommes qui ont prédit des événements extraordinaires, ainsi que des diverses prédictions qui ont annoncé la révolution française.

Le livre neuvième est un traité complet sur la sorcellerie, telle qu'elle a existé autrefois dans toute l'Europe et telle qu'elle existe encore dans quelques-unes de ses parties. On trouvera dans ce livre le récit des horribles persécutions dirigées pendant près de deux siècles par les ministres de l'église protestante, particulièrement en Angleterre, en Écosse et en Suède, contre les personnes soupçonnées de sorcellerie. Des chapitres particuliers sont destinés à faire connaître toutes les croyances qui se rattachent à la sorcellerie, telles que les charmes, le mauvais œil, la fascination, les prestiges et la lycanthropie.

Enfin, le dixième livre traite des croyances de tous les peuples sur l'état des âmes après la mort, fondées sur le grand principe de l'immortalité de l'âme. Un chapitre est consacré aux apparitions, aux *revenants*, aux vampires; et le dernier fait connaître tout ce qui se rattache à la croyance populaire du Juif errant.

Tel est l'ouvrage que nous offrons en ce moment au public. Homme de foi et de conviction, nous avons exprimé hautement dans ce livre les sentiments religieux que nous avons toujours professés, et nous avons constamment pris pour base de nos opinions les doctrines enseignées par l'Église catholique, sur les différentes croyances dont nous avons été à même de parler. Ces sentiments et ces doctrines, qui auraient effarouché beaucoup de gens il y a quelques années, trouveront sans doute plus de sympathies à une époque où les hommes raisonnables de tous les partis semblent se réunir pour pro-

clamer la nécessité de la religion et le grand avantage de l'unité catholique. « Les polémiques ardentes ont cessé, disait, il y a quelques années, un éloquent avocat du barreau de Paris; les traditions voltairiennes adoptées par l'ancienne école libérale sont tombées dans les banalités laissées aux discussions de bas étage. Aujourd'hui, dans les livres hautement pensés, dans la presse sérieuse, les croyances chrétiennes sont exposées avec respect : on les proclame de saintes et sociales vérités; il s'opère de notre temps une incontestable réaction : l'ère de haine et d'incrédulité a passé; les doctrines religieuses se formulent de toutes parts, et cherchent à rattacher les besoins du siècle aux principes fécondants du christianisme. Le monde, nouveau croyant, est en marche vers Dieu (1). »

C'est donc avec quelque espoir de succès que nous livrons au jugement et à la critique des hommes de goût un ouvrage dans lequel les croyances chrétiennes sont exposées non-seulement avec respect, mais encore avec la plus ferme conviction.

(1) M. Ferdinand Barrot, dans l'affaire du nommé Pillet, se disant prêtre de l'Eglise française (décembre 1836). Son frère Odilon disait à la cour de cassation, sous la Restauration, que la loi était athée!... quel progrès!.....

INTRODUCTION.

> « Toute erreur est une vérité dont on a abusé. »
>
> BOSSUET.

DES NOTIONS PRIMITIVES, DE LA CONNAISSANCE DE DIEU; ORIGINE ET PROGRÈS SUCCESSIFS DE L'IDOLATRIE.

Lorsqu'on consulte les plus anciens monuments historiques connus, qui ne sont eux-mêmes que l'écho de traditions plus anciennes, on retrouve partout les religions assises au berceau des sociétés humaines; ce sont elles qui ont présidé à leur formation, dicté leurs premières lois, et les premiers rois ont été pontifes, puisqu'ils réunissaient en eux l'autorité législative et sacerdotale.

Unité de la race humaine.

L'unité de la race humaine, partant d'une souche commune, est un point qu'il serait difficile de contester en ce moment, d'après l'assentiment qu'ont donné à cette opinion les hommes les plus éminents dans les sciences naturelles, historiques et philosophiques (1), si la parole de Dieu ne nous apprenait, d'une manière bien plus certaine encore, que l'humanité tout entière descend d'un père unique, et si le grand mystère de la rédemption ne reposait sur la croyance que tous les hommes ont péché dans leur père commun. « Supposez, en effet, dit le savant Wiseman, différentes races d'hommes sans rapports entre elles, et le profond mystère du péché originel et le mystère glorieux de la rédemption sont

(1) Buffon, Linné, Cuvier, Blumenbach, Duméril, etc., admettent l'unité de la race humaine avec différentes variétés.

effacés à jamais du livre de la religion (1). » Il n'est donc pas étonnant que les ennemis du christianisme aient cherché à détruire cette croyance, en employant toute l'autorité que pouvait leur prêter un grand étalage de science et de raisonnements sophistiques aux yeux d'hommes toujours disposés à croire tout ce qui tend à les dispenser de leurs devoirs envers leur Créateur.

Unité de langage.

L'unité de race, suppose nécessairement l'unité de langage, soit que nous admettions que la parole ait été un don librement accordé par Dieu (2), ou bien un résultat spontané de l'organisation de l'homme (3).

L'école matérialiste soutient seule en ce moment les dégradantes et désolantes théories de Rousseau (4) et de Volney, qui représentent l'homme primitif comme le *mutum et servile pecus* des anciens, « jeté en quelque sorte par hasard sur une terre sauvage et inculte, orphelin, abandonné par la main inconnue qui l'a produit (5) », et qui le font sortir de l'état sauvage, du mutisme, de l'abrutissement, d'un état voisin de celui des orangs-outangs, pour inventer successivement le langage, la famille, la société et la religion (6). Selon l'école rationaliste, toutes ces choses seraient l'ouvrage des facultés de l'homme agissant par leur propre énergie. De tels systèmes n'ont été inventés et soutenus que dans le but de ruiner le christianisme par sa base, en éliminant la notion de révélation surnaturelle et divine. Malgré cette théorie vulgaire des philosophes ordinaires, les esprits les plus éclairés n'en regardent pas moins la parole comme *inhérente* à l'homme ; car si on la considère comme l'œuvre de son intellect dans la simplicité de sa connaissance native, c'est absolument inexplicable. Admettons, pour un moment, que l'homme ait été réduit primitivement à la condition des brutes, qu'il erra longtemps dans les forêts, s'y disputant le fruit des chênes et la chair des animaux, par quels moyens serait-il sorti de cet état d'abrutissement physique et moral? Un écrivain protestant, que quelques personnes seront sans doute étonnées de trouver placé sur un aussi bon terrain, répond à cette question de la manière la plus claire et la plus décisive ; nous nous plaisons à citer ses propres pa-

(1) *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, IIIe discours.
(2) C'est le système de Jhonston, Anton et de M. de Bonald, vivement attaqué par Damiron, Cousin, Maine de Biran et plusieurs autres.
(3) Suivant la théorie récente de G. de Humbolt.
(4) *Causes de l'inégalité entre les hommes*. Cependant Rousseau convient « que la parole semblerait bien nécessaire à l'homme pour inventer la parole », ce qui détruit son premier raisonnement.
(5) *Ruines*, Paris, 1820, pag. 37.
(6) Nous faisons grâce au lecteur des théories de Lamarck, Lamethrie, Virey, etc., qui veulent absolument nous faire descendre, l'un d'un marsouin se fendant la queue, l'autre d'un singe dont le nez s'allonge par un rhume de cerveau ! Ces savants n'ont pas réfléchi qu'il est impossible de supposer un homme enfant.

roles : « Les raisonnements que l'on prête à l'homme, dit Benjamin Constant, pour lui faire adopter l'état social, ne contiennent en réalité qu'une manifeste *pétition de principes*, ces raisonnements supposant l'état social déjà existant. On ne peut connaître ses bienfaits qu'après en avoir joui. La société, dans ce système, serait le développement de l'intelligence, tandis que le développement de l'intelligence n'est lui-même que le résultat de la société. — Invoquer le hasard, c'est prendre pour cause un mot vide de sens. Le hasard ne triomphe pas de la nature. Le hasard n'a point civilisé des espèces inférieures qui, dans l'hypothèse de nos philosophes, auraient dû rencontrer aussi des chances heureuses. La civilisation par les étrangers laisse subsister le problème intact. — Vous me montrez des maîtres instruisant des élèves; mais qui a instruit les maîtres? Il y a plus, les sauvages repoussent la civilisation quand on la leur présente. Les hordes errantes que nous avons découvertes, clair-semées, aux extrémités du monde connu, n'ont pas fait un pas vers la civilisation. Les habitants des côtes que Néarque visita il y a deux mille ans ont été retrouvés par nos voyageurs modernes tels que les observait l'amiral d'Alexandre (1). »

Ce raisonnement est bien éloigné, comme on peut le voir, de la théorie des philosophes matérialistes et rationalistes, qui veulent que le progrès des hommes soit de la barbarie à la civilisation, et qui considèrent le sauvage comme le type originel de la nature humaine, dont nous nous sommes éloignés par des efforts graduels. — Nous croyons, au contraire, que l'homme est sorti *complet* des mains du Créateur; qu'il a été formé avec un corps et a été orné de tous les dons nécessaires pour une vie sociale et domestique, Dieu ayant placé dès l'origine ses créatures dans l'état pour lequel il les a destinées. Nous croyons encore que loin de *progresser*, lorsque l'homme se fut une fois, par sa chute, séparé de la vertu, aucune limite déterminée ne put être assignée à sa dégradation, ni jusqu'où il pouvait successivement descendre et se ravaler même au niveau de la brute; car, comme par son origine, il était essentiellement libre, il était en conséquence capable de changement et même très-flexible dans ses facultés organiques. Ce principe, quelque humiliant qu'il puisse paraître pour l'orgueil de l'homme, est pourtant le seul fil qui puisse nous guider dans nos recherches, en partant du nègre qui est loin, par ses qualités physiques et morales mêmes, d'occuper le dernier degré de l'échelle de l'humanité, jusqu'au cannibale de l'Australasie, dont l'image seule suffit pour exciter le dégoût et l'horreur. Cette réflexion doit nous convaincre que la condition des meilleurs et des plus nobles sauvages, loin d'être la véritable origine de l'espèce humaine et le point de départ de la civilisation, n'est au contraire qu'un état de dégénérescence et de

(1) *De la religion et du polythéisme.*

dégradation, un éloignement de la destinée originaire et primitive de l'homme.

La faculté d'exprimer ses idées par la parole a dû nécessairement faire partie des dons accordés à l'homme lors de sa création ; aussi les travaux philologiques de la science contemporaine conduisent-ils à cette conclusion : qu'il y eut primitivement *unité de langage* et que cette unité, au lieu de s'accroître par des modifications graduelles, a dû se rompre par une séparation brusque et instantanée.

Sur ce point encore, les résultats de la science moderne semblent converger vers la donnée fournie par la révélation, la confusion du langage produite par la tentative orgueilleuse de l'érection de la tour de Babel.

Unité des croyances religieuses.

L'unité de races et l'unité de langages une fois admises, conduisent nécessairement à l'unité des croyances religieuses, car, comme l'a dit judicieusement un philosophe allemand : « Qui a instruit les premiers hommes, puisque tout homme a besoin d'enseignement? Aucun homme n'a pu les instruire, puisqu'on parle des premiers hommes. Il faut donc qu'ils aient été instruits par quelque être intelligent qui n'était pas homme, jusqu'au moment où ils pouvaient s'instruire réciproquement eux-mêmes (1). »

Cet être intelligent qui a instruit les premiers hommes, quel est-il, sinon Dieu lui-même, qui, après avoir *formé l'homme à son image*, c'est-à-dire intelligent et libre, comme nous l'apprend le récit de Moïse, ne dédaigna pas de l'instruire de ses devoirs envers son Créateur, par un mode de communication appropriée à sa double nature spirituelle et corporelle?

En effet, il est impossible de ne pas reconnaître, d'après la doctrine la plus conforme à l'enseignement des Pères et des Docteurs, et celle généralement reçue aujourd'hui dans les écoles ecclésiastiques, qu'il y a dans l'intelligence humaine des vérités éternelles, immuables et nécessaires? des vérités qui étaient avant chaque raison individuelle et qui seront après elle, des vérités qui subsisteraient au milieu de la ruine universelle de toutes les intelligences finies. Il n'est pas nécessaire, sans doute, d'énumérer ces vérités; mais, parmi toutes ces idées, la plus étonnante est bien certainement celle de l'infini lui-même. Or, quelle est l'origine de ces idées? S'il est vrai qu'on ne puisse tirer l'éternel du temporel, le nécessaire du contingent, l'absolu du relatif, l'infini du fini, il est évident que ces vérités ne peuvent provenir ni des sens ni de l'âme humaine. Elles sont en elles, mais elles ne sont pas elles. Elles appartiennent donc à une autre intelligence, qui doit être comme elles éternelle, immuable, néces-

(1) Fichte, *Du droit de la nature.*

saire, infinie, c'est-à-dire Dieu. Ces vérités sont donc en Dieu; elles sont Dieu même; c'est en lui que nous les voyons; c'est lui qui nous les communique. Mais cette communication, cette manifestation divine, qu'est-elle sinon une révélation? Révéler veut dire manifester. Les idées, les vérités, base de l'intelligence humaine, sont donc manifestées, révélées par Dieu lui-même à cette intelligence. Cependant, nous n'avons conscience de ces idées, de ces vérités que par la parole. Sans la parole, tout est ténèbres dans notre intelligence; avec elle la lumière se fait. Telle est la condition de notre double nature et de nos facultés dans leur état présent; vainement voudrait-on se révolter contre cette nécessité, il faut absolument la subir. Dieu donc, en manifestant sa vérité, en donne aussi l'expression; et cette expression n'est autre chose, comme nous l'avons déjà dit, que la faculté d'exprimer ses idées par la parole, qui a dû nécessairement faire partie des dons accordés à l'homme lors de sa création. Or, ce don de la parole peut se concevoir de deux manières. La première en admettant l'hypothèse indiquée par M. de Bonald, lorsqu'il a dit que Dieu avait pu créer l'homme parlant, *Deus creavit hominem loquentem*, ce qui signifie que Dieu produisit lui-même la parole dans l'homme par une action créatrice. L'illustre philosophe chrétien pense que cette hypothèse se concilie parfaitement avec l'origine divine du langage, puisque cette production est un phénomène tout à fait divin. D'après la seconde hypothèse, Dieu aurait communiqué la parole à l'homme par un moyen oral; ainsi, Dieu aurait parlé extérieurement à l'homme, et en même temps que la parole divine frappe l'oreille de l'homme, la lumière éternelle éclaire de sa splendeur l'intelligence, et la vie de l'esprit commence. Nous adoptons cette seconde hypothèse, qui nous a paru plus conforme aux livres saints, à l'analogie et à l'expérience, et nous arrivons ainsi à cette conclusion : que l'origine de la vérité dans l'intelligence humaine est une révélation intérieure et extérieure à la fois.

Mais si le langage primitif a été, comme tout nous enseigne à le croire, un don de la divinité, ce langage, pour être digne de son auteur, a dû être parfait et plein d'idées vraies. Ainsi, les premières notions religieuses enseignées à l'homme au moyen de la parole divine n'ont été que la vérité parlée et qu'un hymne sublime de louanges et de reconnaissance, renfermant en même temps tout ce que la créature, formée à l'image de Dieu, peut et doit connaître de la nature, des attributs et de la toute puissance de son Créateur. Car, de deux choses l'une, où il y a eu communication directe de Dieu au premier homme, ou le prêmier homme ayant dû nécessairement être créé dans l'état de virilité, il est né avec la plénitude de ses facultés morales et physiques, et en même temps avec la connaissance, la possession de toutes les vérités morales nécessaires à l'humanité, et que l'humanité a reçues de lui. Le premier homme a dû tout d'abord marcher *droit*, parler *haut* et penser *clair*. Ces grandes vérités, qui s'enchaînent mutuellement et qui sont une conséquence naturelle les

unes des autres, nous sont clairement enseignées dans la Bible, seul monument authentique de cette langue et de cette science divine, et par conséquent la vérité, la norme de toute autre science, de toute morale, de toute religion, comme de toute philosophie. — Que de volumes l'erreur n'a-t-elle pas produits; que de sophismes n'a-t-elle pas entassés, que d'efforts inutiles n'a-t-elle pas tentés pour combattre et renverser ces grands principes que nous venons d'énoncer dans quelques lignes. Et cependant, après tant de siècles de combats, sous des noms divers et sous des formes diverses, l'erreur est encore moins avancée dans son œuvre de destruction qu'elle ne l'était le premier jour, puisque la science moderne, qu'elle considérait comme son plus ferme auxiliaire, vient chaque jour, trompant son espoir, donner un nouveau démenti à ses folles assertions et confirmer de plus en plus la vérité du récit de Moïse : « *Quia Deus scientiarum dominus est, et ipsi preparantur cogitationes*, parce que Dieu seul est l'auteur de toute science et qu'il pénètre le fond des pensées (1). »

Ce n'est donc pas par le fétichisme, forme grossière du culte de la nature et des éléments, comme le prétend une école philosophique, qui efface Dieu derrière l'humanité, que les religions ont pris naissance pour s'épurer par des phases successives jusqu'au monothéisme, puisque l'homme connut dès le principe le Dieu unique et immatériel. Le genre humain n'est donc point passé de l'erreur à la vérité; au contraire, il est tombé de la vérité dans l'erreur. Ce culte primitif et révélé, Noé, l'homme juste qui trouva grâce devant le Seigneur, et qu'il réserva pour la réparation du genre humain, le transmit à ses descendants après le grand cataclysme du déluge universel.

Dispersion des peuples et confusion des langues.

A l'époque de la dispersion des peuples, les notions divines et les souvenirs des premiers temps, profondément empreints dans la mémoire des patriarches, étaient encore transmis par eux à leurs enfants; *car la terre n'avait alors qu'une seule langue*, et la même parole circulait librement dans la bouche de tous les hommes. — A partir de Babel, la chaîne qui unissait les traditions à la parole se brise, le faisceau commun se dissout, la racine du dogme se perd ou éclate en fragments avec celle des idiomes, les nations se dispersent et s'isolent. Bientôt le cahos des mythes et des allégories vient remplacer celui des croyances, et le culte du vrai Dieu se maintient à peine parmi les enfants d'Heber (2).

(1) 1. Reg., II, 3.
(2) Heber, 4e patriarche et fils de Salé, un des ancêtres d'Abraham, donna son nom au peuple hébreux : il naquit vers l'an 2281 avant Jésus-Christ.

Origine du polythéisme.

Un grand nombre d'anciens monuments et de documents historiques ne nous permettent pas de douter que les peuples de l'antiquité n'aient retenu de la doctrine des patriarches, qui se conserva pure dans la race d'Abraham, deux articles fondamentaux que l'on retrouve dans toutes les religions, l'existence de la divinité et celle des esprits intelligents qui sont ses ministres. Mais, par suite de la corruption des doctrines primitives, les hommes finirent par placer ces intelligences et la divinité même dans presque tous les corps. Le culte des astres et des éléments fut d'abord substitué à celui du Dieu-Esprit; puis le culte des idoles de bois et de métal, des images d'hommes, d'animaux et de reptiles; celui rendu aux rochers, aux bois, aux lacs, aux rivières et à tant de créatures matérielles et vraiment inanimées. Enfin, par suite de l'obscurcissement croissant de la raison et du cœur de l'homme, les vices eux-mêmes et les plus honteuses passions furent divinisés, et le roi de la création déserta le culte du vrai Dieu pour adorer les fruits de la terre et jusqu'aux herbes de ses jardins :

Porrum et cepe nefas violare, aut frangere morsu.
O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
Numina.......... (1)

Telle a été l'origine du polythéisme, système religieux qui fut longtemps la foi de la majorité du genre humain et celui des nations les plus célèbres. Ce système reçut le nom de paganisme dans les premiers siècles de notre ère, et a désigné depuis lors, dans le langage des chrétiens, tous ceux qui, n'étant ni juifs ni mahométans, professent des doctrines opposées au christianisme (2).

Le polythéisme, pour plaire à tant de peuples divers, a dû nécessairement revêtir des formes variées, et il en a revêtu un grand nombre. Le polythéisme des Grecs et des Romains, auquel les modernes ont donné le nom d'anthropolatrie (3), n'était point le même que celui de l'Égypte et de l'Inde, dans lequel domine la *zoolatrie* ou le culte des animaux. — Le culte des astres et celui du feu (*l'astrolatrie* et la *pyrolatrie*) se confondent dans la religion de la Chaldée et de la Perse, tandis que l'anthropolatrie se joint à l'astrolatrie dans la religion de Babylone et de la Syrie.

(1) Juvénal, sat. xv, v. 9.

(2) Le nom de paganisme fut formé à l'époque où les chrétiens commençaient à prévaloir dans les villes, tandis que les polythéistes ne se soutenaient plus que dans les campagnes (pagi), de là le titre de *pagani* pour les individus et de paganisme pour leurs croyances. On a traité, mais à tort, les musulmans de païens, pendant le moyen-âge : ils ont toujours professé le monothéisme.

(3) Culte des hommes pour eux-mêmes ou pour leurs semblables.

On a nommé *sabéisme* l'astrolatrie à peu près pure, telle que nous la montre l'Arabie antique.

Il existe un cinquième système de polythéisme, qui n'est qu'un grossier mélange de zoolatrie, d'astrolatrie et de pyrolatrie; c'est le *fétichisme* qui embrasse *tout*, et qui n'exclut que l'anthropolatrie. — En effet, le *fétichiste* qui reconnaît et vénère une sorte de puissance divine dans le rocher, dans la montagne, dans un animal ou une simple pierre, n'adore jamais sous la forme humaine. S'il allait jusque-là, il serait panthéiste, et son culte serait alors l'athéisme de l homme de la nature, comme le panthéisme est encore aujourd'hui l'athéisme de quelques métaphysiciens enthousiastes et de beaucoup de cerveaux creux; car celui qui voit Dieu dans tout ce qui est, finit toujours par n'avoir plus de Dieu en dehors de rien. — Le fétichisme est celui de tous les genres de polythéisme qui a offert une plus grande variété de nuances dans l'antiquité et dans les temps modernes : il varie encore de nos jours, non-seulement de peuplade à peuplade, de famille à famille, mais d'individu à individu.

On retrouve dans le polythéisme des anciens Grecs les traces de deux systèmes religieux, le *naturalisme* ou la religion *orphique* et l'*anthropomorphisme* qui se réfléchissent, l'un dans les poèmes d'Hésiode, l'autre dans les poèmes d'Homère. Le dernier système prévalut et devint le système populaire. La poésie, les traditions, les mythes s'emparèrent insensiblement de l'esprit des peuples et trouvèrent un appui dans les lois et la constitution de l'État. Le culte orphique, plus symbolique et par conséquent trop au-dessus de l'intelligence du vulgaire, se réfugia sous les voiles des sacrés mystères de Samothrace, d'Eleusis et d'autres contrées, aussi bien que dans les retranchements de la philosophie ésotérique : on la célébrait à Rome dans les mystères de la *Bonne Déesse*. Les cosmogonies orphiques, venues primitivement de l'Asie, paraissent avoir été apportées d'Egypte en Thrace par le premier des orphées; réfugiées bien des siècles plus tard dans les écoles des nouveaux platoniciens, lors du triomphe du christianisme, elles survécurent ainsi à la chute du polythéisme.

Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, l'Égypte, la Perse, la Judée, la Grèce et Rome revenaient à leurs anciens mystères ou en fondaient de nouveaux avec une ferveur extrême. Les dieux d'Homère s'étaient éclipsés, et l'ancienne mythologie orphique (le naturalisme), redevenue dominante, aspirait à surpasser le christianisme lui-même en profondeur mystique. Ce fut des efforts réunis des nouveaux platoniciens que naquit la gnose, une de ces combinaisons éclectiques entre le monothéisme et le polythéisme, dans lesquelles les anciens initiés de la Perse, de la Palestine, de l'Égypte et de la Grèce, tout en rendant à certaines idées chrétiennes un hommage qui paraissait sincère, cherchèrent à les rattacher à d'autres doctrines plus anciennes, puisées dans d'autres écoles et dont ils essayèrent de fortifier la vieillesse par les nouveautés de l'Évangile. On retrouve

ce naturalisme rajeuni, sous différentes formes, mais toujours caché sous le voile du mystère et de l'initiation, dans tous les systèmes des plus célèbres gnostiques sortis de la Samarie, de la Syrie, de l'Égypte et surtout des écoles d'Alexandrie; et l'on suit les traces de leurs doctrines non-seulement chez les basilidiens et les manichéens, mais jusque chez les bogomiles, les catharins, les albigeois, les templiers, et de nos jours encore dans les enseignements d'une foule de sociétés secrètes, toutes ennemies du christianisme et qui cherchent à prouver, comme avait voulu le faire Julien l'Apostat, que le paganisme avait aussi sa morale et ses mystères, et qu'il pouvait suffire aux besoins les plus profonds de l'âme humaine (1).

La doctrine fondamentale des diverses sectes du naturalisme a toujours été celle que toutes les religions, *tant anciennes que modernes*, sont toutes également physiques, et que c'est parmi les principes de la nature que l'on doit rechercher les dieux des nations. *Eos qui dii appellantur rerum naturas esse, non figuras deorum.* C'était le système de Dupuis, système qui, malgré les nombreux échecs que lui ont fait éprouver les découvertes de la science moderne, n'en conserve pas moins encore un grand nombre de partisans. Le naturalisme, sous quelque forme qu'on essaie de le présenter, est au fond de tous les systèmes religieux des métaphysiciens anti-chrétiens de notre époque. C'est en vain qu'ils cherchent à rattacher leur *manichéisme* de fraîche date à un prétendu culte primitif de la nature, dont les forces auraient été personnifiées dans la plupart de ses Dieux. — Le naturalisme, tel qu'on en retrouve les traces dans le culte du premier Osiris, dans la vieille théogonie d'Hésiode (2) et dans le culte de Mithra, n'a jamais été qu'un de ces systèmes de dégradation morale et religieuse, dans lequel l'homme tomba, lorsqu'il eut abandonné le véritable culte primitif, le culte du vrai Dieu, et dont les divers symboles ne font guère que présenter la nature sous le rapport de sa plénitude de vie et de son inépuisable fécondité, symboles qui se résolvent, en dernière analyse, dans la notion d'un animal infini.

La religion de Noé fut, pendant plusieurs siècles, celle des peuples issus de sa famille : la dégradation insensible des idées saines et le progrès des erreurs qui les remplacèrent, s'accomplirent lentement; et comme le dit Leibnitz : « L'idolâtrie ne fut point à proprement parler une religion;

(1) Voyez à ce sujet l'ouvrage de M. Joseph de Hammer, ayant pour titre : *Fund gruben der Orients* (découvertes souterraines en Orient); voyez aussi : *Hammers geschichte der assassinem*, ouvrage dans lequel l'auteur s'étend fort longuement sur l'origine des francs-maçons et sur l'analogie de leurs symboles avec ceux des ophites et des templiers.

(2) Pausanias doutait que la *théogonie* fut d'Hésiode; il le tenait des Béotiens, compatriotes de cet ancien poète, chez lesquels c'était une tradition. Quoi qu'il en soit, plusieurs critiques n'y voient qu'un assemblage confus de fragments étrangers l'un à l'autre, des débris de chants nombreux que possédait l'antiquité sur l'origine des dieux et du monde, cousus ensemble et remaniés, sans que le compilateur ait toujours eu l'intelligence du sens véritable de ces documents anciens.

elle consista moins dans la négation d'un dogme que dans la violation d'un précepte, celui d'adorer Dieu et de n'adorer que lui seul. »

Quelle qu'ait été la puissance du polythéisme et le grand nombre de ses adhérents, il n'a point été dans l'antiquité le système rationel, mais le système populaire. — Socrate, Platon, Aristote ne furent pas plus polythéistes que Senèque et Cicéron, ainsi qu'on peut le voir par leurs écrits. Il est certain que la plupart des sentiments des païens, en matière de croyances religieuses, ont été fabuleux; cependant ils n'ont pas tous été faux. C'est ce qu'il importe de distinguer en écartant toutes les fictions, en s'attachant au fond et à la substance des choses, en les exposant fidèlement, selon la croyance générale des anciens philosophes. Le plus grand nombre d'entre eux a reconnu un être supérieur à tous les dieux, créateur du ciel et de la terre et dispensateur de toutes choses; et le paganisme n'était, en réalité, que l'ensemble des systèmes religieux qui ignoraient ou qui cachaient à la multitude l'unité de Dieu, auteur et ordonnateur suprême de l'univers et de tout ce qu'il renferme. Cette connaissance de la divinité, qui était un reste ou plutôt la conséquence des croyances primitives, ne s'est jamais entièrement perdue chez les nations païennes. On la retrouve aussi bien chez les prêtres de l'Égypte et de l'Inde que chez les sages de la Grèce et de Rome, ainsi que chez les peuples que les Grecs et les Romains appelaient Barbares.

En effet, quand on pose en principe général que les hommes naissent tous avec une certaine notion de la divinité, que l'on nomme idée, et qui n'est autre chose qu'un caractère indélébile que Dieu a gravé dans leur entendement, et qui leur en fait voir la nature et les perfections lorsqu'ils y réfléchissent, on ne saurait croire qu'ils n'aient quelquefois porté leur attention sur un sujet aussi important, car autrement cette impression que Dieu leur a donné de lui-même, *par laquelle*, dit l'apôtre saint Paul, *il a manifesté en eux tout ce qui se peut connaître de lui*, ne pourrait agraver leur condamnation, s'ils n'en avaient abusé, et ils ne pourraient en avoir abusé, s'ils n'avaient connu Dieu, et s'ils n'avaient par conséquent été éclairés par une lumière interne et naturelle, qui, quoiqu'elle ne fût pas salutaire, était cependant suffisante, après l'avoir consultée, pour leur montrer combien il était déraisonnable *de transférer l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à l'image d'un homme corruptible, et à des figures d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles*. Et c'est d'après cette notion naturelle, dit encore saint Paul, *que les gentils qui n'ont pas la loi font naturellement les choses que la loi commande*, *faisant voir que ce qui est écrit dans la loi est écrit dans leur cœur;* Dieu leur ayant donné cette connaissance comme un frein pour retenir l'impétuosité de leurs passions et de leurs convoitises.

On objectera, et certainement avec raison, que cette idée de Dieu, cette science humaine primitive, déposée dès l'origine dans l'intelligence humaine, a été obscurcie chez les païens par leurs préjugés et par leur

idolâtrie. Oui, sans doute, elle a dû l'être. Néanmoins, cet obscurcissement n'a pas été assez complet pour détruire entièrement chez eux l'idée innée de la divinité; car si les païens ont pu imaginer et adorer une infinité de dieux, c'est la preuve la plus certaine qu'ils ont eu l'*impression* d'un être supérieur, quoiqu'ils aient erré dans le choix des propriétés qu'ils lui ont attribuées, et qu'ils aient multiplié à l'infini l'objet de leur culte. « Si le mot *Dieu*, a dit un philosophe chrétien, se trouve dans le langage humain, c'est parce que l'*idée-Dieu* se trouve dans l'intelligence humaine. »

Nous avons dit précédemment que l'existence de la divinité, et *celle des intelligences qui sont ses ministres*, étaient deux articles fondamentaux que les peuples de l'antiquité avaient retenus de la doctrine des patriarches. Ce fut par suite de cette dernière croyance que les hommes une fois entrés dans la voie de l'erreur, persuadés que la nature est animée et que chacune de ses parties est gouvernée par une intelligence particulière, peuplèrent l'univers d'une foule de génies ou démons bons et mauvais, d'une nature inférieure à celle des dieux et qui servaient d'intermédiaires entre l'homme et la divinité. Cette croyance était commune à tous les peuples professant le polythéisme. Chez les Grecs seulement, la démonologie se montre moins dans le culte public et dans la mythologie populaire que dans les traditions des sanctuaires : témoins le génie de Socrate et les esprits des nouveaux platoniciens, êtres ou abstractions auxquels on ne prêtait pas immédiatement la forme humaine; mais elle fut, chez toutes les autres nations de l'antiquité, la partie la plus importante des croyances populaires.

Cette croyance universelle des dieux et des démons, fidèlement exposée et débarrassée des erreurs vulgaires et des fictions poétiques, doit nécessairement découler de quelque source; il faut qu'il y ait eu de certaines vérités qui en aient été le fondement. Un des moyens de découvrir ces vérités, est de réduire la théologie païenne à ses vrais principes, et l'on trouvera qu'elle tire la plupart de ses mystères du judaïsme, que ses divinités, telles que les anciens philosophes les ont décrites, ont été formées sur les patriarches, d'où les païens ont emprunté ou conservé certaines vérités qu'ils ont grossièrement appliquées à leurs faux dieux. Le savant Vossius entreprit le premier, avec succès, de mettre les traditions du paganisme en accord avec celles des juifs et des chrétiens, et de prouver que toutes les religions du polythéisme ne sont autre chose que des altérations du monothéisme des Hébreux. D'autres savants, non moins estimables, ont jeté depuis de nouvelles lumières sur cette importante question, qui se simplifie chaque jour davantage par des découvertes scientifiques auxquelles on était loin de s'attendre il y a à peine un demi-siècle. Des recherches récentes ont même établi comme certain que les dieux élégants de l'Athènes de Périclès et même les divinités de l'*Iliade* ne sont, pour ainsi dire, que les statues d'un portique derrière lequel on

aperçoit les ruines majestueuses d'un temple beaucoup plus ancien et beaucoup plus grandiose.

Du mélange de toutes ces vérités et de toutes ces erreurs sont nées les croyances populaires, transmises de génération en génération jusqu'à notre siècle de progrès et de lumières, qui n'en est pas plus exempt que ses prédécesseurs.

HISTOIRE ET TRAITÉ

DES

SCIENCES OCCULTES

LIVRE PREMIER.

DES CROYANCES POPULAIRES.

CHAPITRE I.

Du bon et du mauvais principe.

> « Fiction travels on still brighter wings than science, and scatters the seed of her wild flowers imperceptibly over the world, till they surprise us by springing up with similarity in regions the more remotely devided (1). »
>
> CAMPBELL.

Les préjugés populaires ont pour base les principes de toute l'antiquité ; ils formaient la science de Pythagore et la sagesse des Égyptiens. De telles croyances n'ont point eu besoin pour se propager du secours des livres, car la nature humaine semble toujours rechercher elle-même la société des êtres surnaturels. Les doctrines ainsi que les fictions qui peuvent exciter la terreur, conservées avec soin par la multitude, furent nourries de tout temps par l'ignorance et exagérées par la superstition.

Bien différente de l'histoire des croyances religieuses, l'histoire des croyances populaires n'a point été tracée sur le granit

(1) La fiction a l'aile encore plus rapide que la science, et répand par tout le monde les semences de ses fleurs champêtres, qui demeurent imperceptibles jusqu'à ce que leurs produits surgissent tout à coup, sous des formes semblables, dans des lieux qu'une immense distance sépare. (*Essay on english poetry*, p. 30.)

et sur le marbre; ses archives ne furent point déposées dans le sanctuaire des temples, ni recueillies dans les ouvrages des philosophes, mais on en retrouve les débris épars dans les contes, les sagas, les ballades et les chants populaires, qui, transmis oralement d'âge en âge, ont traversé les siècles et fait le tour du monde; seules et véritables annales des fictions de tous les âges, depuis que la race humaine a quitté son berceau.

Les physiologistes recherchent avec soin les principes de l'économie animale, l'usage et le jeu des organes, jusque chez l'animalcule nageant dans une goutte d'eau; les botanistes étudient la nature dans toutes ses productions, depuis l'humble mousse et le lichen rampant, jusqu'au cèdre superbe et au gigantesque baobab. L'homme studieux ne doit donc pas négliger la lecture des histoires merveilleuses, des contes de fées et des récits traditionnels répandus dans le peuple. Quelque humbles que puissent nous paraître les efforts de notre intelligence, ils décèlent ses ressorts secrets, ses modes, ses progrès, et permettent d'observer la nature humaine dans ses productions les plus diverses. Il est donc utile d'étudier chez tous les peuples ce qui nous paraît quelquefois un caprice et souvent même une absurdité. Nous pensons que c'est peut-être le seul moyen d'expliquer en grand les fables et celui d'acquérir une connaissance parfaite de l'esprit humain, notre ignorance sur cet important sujet venant presque toujours du peu d'étendue de nos études.

Un écrivain justement célèbre, Walter-Scott, auquel on doit de savantes recherches sur les croyances populaires de son pays, a pensé qu'on pourrait composer un ouvrage d'un grand intérêt sur l'origine des fictions en général et sur leur transmission d'âge en âge et d'un pays à l'autre. Suivant le système du célèbre romancier, qui est aussi le nôtre, la mythologie d'un siècle aurait servi de thème aux romanciers du siècle suivant, et, plus tard encore, de base aux contes des nourrices et des vieillards d'une autre époque (1).

En effet, dans toutes les recherches auxquelles on s'est livré

(1) Walter-Scott, note xi[e] du iv[e] chant de *la Dame du lac*.

jusqu'à ce jour pour découvrir l'origine des croyances populaires, on a constamment remarqué que celles qui étaient répandues parmi les peuples, à une période quelconque de leur existence, étaient, sauf quelques modifications, celles de la période précédente. On a remonté ainsi jusqu'à une époque fort reculée de l'histoire de la race humaine. Arrivée à ce point, la question échappe entièrement, comme recherche historique, aux investigations de la science, et devient purement psychologique. Mais si on essaie de pénétrer au-delà de cette limite dans le vaste champ des conjectures, il est impossible de découvrir aucune époque dans laquelle on ne soit obligé de reconnaître, comme idée dominante et caractéristique de l'esprit humain, cette tendance à se complaire dans les nombreuses et fantastiques illusions que l'imagination peut enfanter. Enfin, si on parvient à jeter un regard furtif sur l'enfance même des sociétés, on y reconnaît encore les premiers développements de cette même faculté, qui s'exerce d'abord à donner une existence spirituelle, non-seulement aux productions inanimées de la nature, mais encore une forme corporelle et des attributions surnaturelles aux conceptions de l'esprit (1).

Lorsqu'on a ensuite examiné avec attention les traditions fabuleuses conservées d'âge en âge par la superstition et la crédulité des peuples, on a été justement étonné de trouver une aussi grande uniformité dans ce monde idéal, où l'on devait s'attendre à rencontrer les diversités de toute espèce que l'esprit humain peut inventer. Car, quoiqu'il soit impossible d'assigner même de justes bornes au pouvoir de l'imagination, on a néanmoins observé qu'il existait parmi les divinités fantastiques de la mythologie populaire, qui semble d'abord n'être que le produit de rêves imaginaires, une grande et bien remarquable analogie. Pour peu que l'on poursuive ensuite le cours de ses investigations, on s'aperçoit facilement que l'imagination a peu contribué à donner à ces êtres surnaturels les

(1) Les preuves sont nombreuses à cet égard. On les trouve non-seulement dans tout le système religieux de l'ancien monde, mais encore dans les livres saints. — Voyez *la Fable des arbres*, Juges, IX-8. — *le Cèdre et le Chardon*, II chroniques, XXV-18.

formes et les attributions sous lesquelles ils nous sont représentés, et qui servent elles-mêmes à nous faire reconnaître que ces êtres ne sont pas de pure invention humaine, mais qu'ils proviennent plutôt d'une succession ininterrompue de doctrines, régulièrement transmises suivant l'ordre des temps. Aussi, par suite de cette transmission, voit-on la crédulité vague des paysans de nos jours s'accorder encore avec la mythologie systématique des sages des premiers siècles; les prudentes commères de nos villages reconnaître, sans qu'elles s'en doutent, les divinités de l'antiquité païenne; et retrouve-t-on à chaque instant, chez des nations qu'un vaste océan sépare, les mêmes illusions et les mêmes erreurs.

On a souvent demandé avec étonnement comment de telles croyances avaient survécu à l'extinction du paganisme en Europe et bravé pendant tant de siècles les censures de l'Église, les recherches des inquisiteurs de la foi et les poursuites plus dangereuses et plus intolérantes encore des juges civils, catholiques et protestants des XVe, XVIe et XVIIe siècles. Cette question, qui a été souvent examinée, ne nous paraît pas avoir été, jusqu'à ce jour, résolue d'une manière satisfaisante. Nous essaierons à notre tour d'y répondre, et nous comptons le faire en nous livrant, dans le cours de cet ouvrage, à un examen particulier sur chaque espèce de fictions, nous bornant, pour le moment, à présenter quelques observations générales sur ce sujet.

L'introduction du christianisme amena dans les croyances populaires des changements qui durent nécessairement diminuer leur influence, mais qui ne s'opérèrent pas de manière à détruire entièrement le pouvoir que ces croyances avaient si longuement et si puissamment exercé sur l'esprit des peuples. C'est en examinant la manière dont ces changements s'effectuèrent, que nous pourrons peut-être expliquer ces nombreuses anomalies, qui, non-seulement nous mettent quelquefois en contradiction avec nos souvenirs de l'antiquité, mais encore qui nous offrent souvent la foi populaire en contradiction avec elle-même.

Nous ne doutons pas que l'établissement du christianisme

en Europe n'ait produit un grand et prompt changement dans les esprits, quant à l'opinion qu'on pouvait avoir alors de la puissance que les divinités imaginaires des croyances populaires exerçaient sur la destinée des hommes. Mais les succès de la foi triomphante sur cette branche particulière des anciennes erreurs furent tellement graduels, que, quoique les noms de Thor, Wodan et ceux des autres grands dieux de la même cosmogonie, figurent à peine dans les documents que nous possédons sur les siècles qui suivirent l'introduction de la religion chrétienne chez leurs adorateurs, là foi, dans le pouvoir des agents inférieurs de ces mêmes dieux, ne s'en est pas moins conservée jusqu'à nos jours dans tout le nord de l'Europe. La formule du serment que l'on exigeait des nouveaux convertis, ne pouvant sans doute contenir la nomenclature presque infinie de ces génies subalternes, peut-être cette omission donna-t-elle lieu, chez les catéchumènes, à une espèce de restriction mentale en faveur de cette portion de la nombreuse famille de leurs divinités proscrites.

D'un autre côté, les superstitions concernant les divinités du foyer domestique, des bois, des eaux et des montagnes, sont du nombre de celles que l'on peut dérober plus facilement à la connaissance des autres. On dut néanmoins supposer dès-lors que leur intervention dans les affaires humaines ne pouvait plus être que le résultat des machinations de Satan; cependant, comme les divinités expulsées n'avaient point été remplacées dans les croyances nouvelles; que leurs noms seuls avaient été changés, sans qu'on ajoutât moins de foi aux effets de leur pouvoir, il advint naturellement que de semblables raisonnements, qui sympathisaient si bien avec les vieux souvenirs et la foi chancelante des nouveaux convertis, tendirent plutôt à corrompre les anciennes doctrines qu'à les extirper; et que le résultat de ce système de temporisation, fut, et devait être, de faciliter dans l'esprit du peuple l'amalgame graduel de l'ancienne et de la nouvelle foi. Aussi, durant les siècles qui suivirent la conversion des diverses nations du nord de l'Europe, ne s'aperçoit-on d'aucune altération dans le pouvoir attribué aux divinités inférieures des croyances

populaires, qui figurent dans les anciennes sagas islandaises et dans les poèmes anglo-saxons, seuls documents qui nous restent de cette époque pour fixer notre opinion à cet égard. Plus tard, il est vrai, lorsqu'on parle de ces divinités, ce n'est jamais que pour faire ressortir la malignité de leurs dispositions, le ridicule de leurs prétentions; et souvent même elles ne sont mises en scène que pour contester, quoiqu'à regret peut-être, la supériorité de la nouvelle religion sur l'ancienne. De là ces histoires, dans lesquelles les fées, les nains, les elfes expriment leur désir de faire jouir leurs enfants des bienfaits du baptême; de là aussi ces idées, plus modernes encore, suivant lesquelles tous les plaisirs et toutes les merveilles des demeures souterraines de ces êtres surnaturels nous sont représentés comme des illusions purement diaboliques, qui cachent sous une splendeur apparente tout ce que la misère et l'impureté peuvent offrir de plus dégoûtant aux yeux des mortels; croyances nouvelles, que ne partagent point les peuples de race primitive, tels, par exemple, que les Gallois-Cymriques et les Irlandais.

Nous pourrions faire les mêmes remarques à l'égard du polythéisme des Grecs et des Romains. Après la mort de Julien, les divinités de l'olympe furent chassées de leurs temples pour n'y plus reparaître; mais les dieux domestiques et populaires, les lares, les mânes et la famille nombreuse des divinités des eaux, des montagnes et des bois, continuèrent long-temps à recevoir encore un culte secret. Plus tard, les noms changèrent; mais les attributions restèrent tellement les mêmes, qu'elles ont continué jusqu'à ce jour d'être le partage des divinités dégradées et défigurées de notre mythologie populaire.

Depuis long-temps, les fictions populaires sont devenues, chez la plupart des nations de l'Europe, le partage presque exclusif de cette classe de la société qui, malgré les révolutions de toute espèce qui se sont opérées autour d'elle, a toujours conservé une portion considérable de son caractère primitif. Peu habitué aux émotions fortes et variées, que recherchent avec tant d'empressement nos épicuriens modernes, le goût populaire borné dans ses désirs, se complaît

dans la répétition de son thème favori, et n'ayant encore que les besoins simples et limités du premier âge, il écoute avec l'avidité et la simplicité de l'enfance les contes effrayants et les histoires merveilleuses qu'il ne saurait trop entendre répéter.

A l'exception de quelques provinces dont les habitants sont restés fidèles aux anciennes croyances, et dont nous aurons souvent occasion de parler dans le cours de cet ouvrage, ce n'est point en France ni en Angleterre qu'on peut trouver le peuple dont il s'agit ici; car, dans ces deux pays, la corruption des mœurs est peut-être plus grande dans les classes inférieures que dans les premiers rangs de la société. Mais il existe dans le nord et dans l'est de l'Europe des populations vertueuses, chez lesquelles n'a point encore pénétré cette civilisation corruptrice, qui a l'égoïsme pour base et qui n'a produit jusqu'à ce jour d'autres résultats que l'acquisition de jouissances matérielles, bien chèrement achetées par la perte des mœurs et par l'augmentation effrayante des crimes de toute espèce.

Les fictions ont suivi chez le peuple la même progression que le langage. Ayant en général peu d'idées, et celles qu'il a se portant toujours vers les mêmes objets, le peuple n'a pas encore été obligé de trouver de nouveaux mots, ou de donner aux anciens des acceptions nouvelles. Il en est de même de ses croyances dont le merveilleux est exprimé de la même manière par toutes les nations où elles existent encore. Toutes reconnaissent le pouvoir des productions inanimées de la nature; l'existence des fées, des elfes, des nains, des géants, des sorciers et des enchanteurs; toutes font usage des mêmes paroles magiques, des mêmes charmes, des mêmes amulettes; et toutes ont encore une foi commune dans ces dons et ces talismans de noms et de formes diverses, au moyen desquels tous les vœux peuvent être exaucés et tous les désirs satisfaits.

Tels sont les types primitifs qui, après avoir, sous des noms divers, été longtemps employés à embellir les histoires populaires, furent ensuite transportés dans les récits plus éla-

borés des romanciers. Ces fictions, dont on a voulu rattacher la première apparition en Europe à la migration d'Odin dans la Scandinavie, et aux conquêtes des Arabes, étaient bien certainement répandues parmi les peuples qui habitaient les frontières orientales de cette partie du monde, longtemps avant l'époque des temps historiques.

On connaît les nombreuses discussions qui ont eu lieu et la grande diversité d'opinions qui existe depuis longtemps parmi les savants, au sujet des dénominations de septentrionales, d'orientales ou asiatiques données aux nations nombreuses qui ont, à diverses époques, habité l'ancien continent. Cependant, quoi qu'en puissent dire les géographes, cette vieille ligne de démarcation établie entre l'Europe et l'Asie nous paraît insignifiante, sans intérêt pour la science, et il nous semble qu'on l'a laissée subsister jusqu'ici sans motifs réels, d'autant plus que rien ne prouve que les anciens peuples asiatiques aient reconnu ces grandes divisions du globe que nous appelons parties du monde, ni qu'ils aient désigné celle où ils demeuraient sous le nom d'Asie. Ce nom désignait, selon Homère, Hérodote et Euripide (1), une contrée de la Lydie qu'arrosait le Caystre et où des géographes d'un âge postérieur connaissaient une tribu d'*Asiones* et une ville d'*Asia*. Il paraît naturel que les Grecs aient étendu peu à peu ce nom d'une seule province à toute l'Asie mineure, et ensuite aux autres contrées orientales, à mesure qu'ils en eurent connaissance (2). Des dénominations aussi générales que celles d'européennes et d'asiatiques, ne font qu'ajouter de nouvelles difficultés à celles que l'on rencontre déjà si souvent dans l'histoire synthétique des nations; il serait donc temps de les bannir entièrement de nos ouvrages et d'adopter enfin une des méthodes qui ont été proposées pour parvenir à la classification de la race humaine (3). Nous avons toujours pensé, comme les auteurs de

(1) *Iliad.* II. 1162. — Hérod. IV. 45. — Eurip. Bacchæ. V. 64.

(2) Malt. Br., t. 8, p. 2.

(3) Les plus remarquables par leur clarté sont celles proposées par MM. Cuvier, Lesson et Desmoulins. La géologie, l'histoire et la psychologie se réunissent pour combattre l'hypothèse avancée par M. Bory de Saint-Vincent.

ces méthodes, que les hommes devaient être classés suivant la race primitive à laquelle ils appartiennent, et non pas d'après la situation géographique du pays qu'ils habitent. Cependant, cette même classification, établie pour indiquer les variétés que la nature a imprimées à la race humaine, fera nécessairement naître de la confusion dans nos recherches, lorsque nous voudrons les rendre trop rigoureuses. Nous ne devons jamais oublier qu'il fut un temps où le genre humain parlait le même langage et ne formait qu'une même famille; cette vérité nous paraît incontestable, soit que nous placions cette première réunion dans les plaines de Shinnar ou dans les régions mythiques du Caucase.

Il sera facile de voir que ces réflexions, loin d'être étrangères au sujet qui nous occupe, s'y rattachent au contraire d'une manière toute particulière, surtout si l'on veut admettre, comme nous le faisons, que *les fables ont toutes un centre commun, une commune origine, et ne sont point le produit d'une action réciproque* (1). En effet, que l'on prenne pour exemple le *rameau germain* de la race caucasique (2), d'où sont sorties les grandes familles celtes et gothiques, dont les subdivisions que nous nommons danoises, tudesques, saxones, etc., ont peuplé la plus grande partie de notre Europe. Cette communauté d'origine doit faire supposer chez les nations, celle des principaux usages et des traits de mœurs les plus saillants. Mais les traditions et toutes les superstitions et fictions populaires qui s'y rattachent ont dû nécessairement entrer dans le même partage et se répandre dans toutes les contrées où les races ont étendu leurs conquêtes. Ainsi, les croyances aux génies domestiques, aux divinités des eaux et des bois, aux nains ou génies souterrains qui gardent les trésors, les chasses aériennes et beaucoup d'autres fictions dont nous aurons occasion de parler, sont-elles communes à toutes les nations de race celtique, tudesque, saxone et normande, et se trouvent aussi bien en Allemagne, en Dane-

(1) *Une réaction les unes des autres.*
(2) De la classification de M. Lesson.

marck, en Suède, en Norwége qu'en Auvergne, en Bretagne, en Normandie, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en Espagne, en Sicile et dans le royaume de Naples.

C'est ainsi que chaque race d'hommes a transporté loin de son berceau ses pensées, ses arts et ses erreurs. Les Celtes ont parcouru le monde, et l'on retrouve dans tous les pays que leur race habite encore ces fictions merveilleuses, fruits de leur vive et brillante imagination. Les courses nomades et les grandes invasions ont apporté dans la Germanie et dans la Scandinavie les mêmes fantômes qui effraient encore les peuples de la Scythie et de la Tartarie. Des courses beaucoup plus lointaines ont porté dans le Japon, dans l'Océanie, au Mexique et peut-être jusque dans les *Pampas* de l'Amérique méridionale les coutumes et les erreurs des peuples du Thibet.

Les nations ont puisé à la même source leurs croyances populaires. Elles proviennent, selon nous, d'un système primitif qui fut jadis commun à tous les peuples, ou du moins à toutes les grandes familles d'une même race d'hommes. Les variations qu'elles ont dû subir au milieu des migrations continuelles qui ont eu lieu pendant tant de siècles n'ont point altéré dans chaque race le type primitif de ces croyances, qui se reconnaît encore malgré le temps, les distances et les changements qui ont eu lieu dans la religion et dans les mœurs.

Il en est de la mythologie populaire comme du langage. Ainsi que la langue zende n'est point une fille, mais une sœur, de la langue sanscrite, de même le grec ni le latin ne dérivent point du sanscrit, mais toutes les langues sont des rameaux d'une même source. De même aussi les Persans, les Pélasges, les Latins ni les Goths ne sont point sortis de l'Inde.

Mais comme les Indiens eux-mêmes, ces peuples ont un berceau commun, qui nous est inconnu (1). Aucune nation n'a donc emprunté d'une autre ses fictions religieuses; chacune a conservé, avec différentes modifications, la croyance

(1) Burnouf et J.-J. Ampère.

de la souche paternelle. Les *dewtas de Meru* (1), les dieux guerriers d'*Asgard* (2), ainsi que les habitants de l'Olympe, sont émanés des *trônes* et des *dominations* qui furent adorés dans des temps plus reculés par une race puissante et énergique. Le sabéisme s'annonça d'une autre manière (3), mais dans toute mythologie il est facile de reconnaître un principe uniforme, qui en indique indubitablement la source et conserve une conformité inaltérée et inaltérable de rapports, aux développements sucessifs de l'erreur.

L'adoucissante consolation que nous offre le christianisme par l'entremise d'un médiateur céleste entre la race humaine, faible et infirme, et la perfection éternelle, étaient inconnue aux nations de l'antiquité, chez lesquelles les fictions populaires se sont développées avec le plus de force. Presque toutes avaient remplacé par un désolant fatalisme la doctrine consolante qui admet l'intervention des lois providentielles dans les affaires de ce monde. Pour les païens, le pouvoir créateur, une fois dépouillé de ses ornements mystiques et poétiques, n'était plus que la doctrine de la fatalité, que nous avons vu reparaître de nos jours sous la protection de la philosophie moderne; car le fatalisme est le fond de toutes les religions et de toutes les doctrines philosophiques qui n'admettent point cette intervention de la Providence, et l'athée Diagoras, comme l'athée Diderot, ne reconnaissaient pour unique divinité que le destin ou la nécessité.

(1) Les *dewtas* ou *devatas* sont les anges ou êtres célestes subordonnés de la mythologie indienne; tous les attributs de la divinité, et toute chose dans le ciel ou sur la terre qui a été personnifié par l'imagination des poètes. « Ceux qui désirent le succès de leurs œuvres dans ce monde, rendent un culte aux devatas. » Bhagua-gula, page 55. — Meru ou Meroo est le pôle nord que les poètes indiens supposent être la plus haute montagne du monde et l'Olympe de leurs dieux.

(2) Suivant la mythologie scandinave, la forteresse d'Asgard, située au milieu de l'univers, était la demeure de tous les dieux.

(3) Sabéisme ou sabaïsme, est l'adoration des corps célestes. Dans cette religion, une des plus anciennes du monde, et qui était répandue jusqu'au Pérou, les plantes passaient pour des dieux d'un ordre inférieur, et le soleil pour le souverain de tous les dieux. Les Chaldéens sont considérés comme les auteurs de ce culte. Les savants n'ont pas encore donné l'explication du mot sabaïsme. Malte-Brun prétend, nous ne savons d'après quelle autorité, que ce mot vient de *Sabiens* ou *Sabéens*, peuples de l'Arabie.

Accablé par la misère de sa nature, sans guide infaillible pour le conduire sur l'océan orageux de cette vie, l'esprit humain frémissait, abîmé dans la contemplation de sa propre faiblesse; il ne trouva de repos que dans la prédestination, au moyen de laquelle les Musulmans ont voulu, depuis, concilier l'empire de la destinée avec la foi religieuse. Luther et Calvin ont aussi cherché à créer une sorte de fatalisme, que l'on voit percer sans cesse à travers l'obscurité de leurs explications sur la nature et sur les effets de la grâce; fatalisme dont le système de Gall et de Spurzheim n'a réellement été que le complément, n'ayant eu pour but que de donner les raisons physiques des faits moraux avancés par ces deux hérésiarques.

Cette croyance de la prédestination, quelque peu consolante qu'elle puisse paraître, allégea néanmoins le fardeau des infortunes dont l'homme *païen* était accablé, et lui servit à résoudre des doutes plus terribles encore que la misère à laquelle il semblait condamné. En effet, il n'est aucune difficulté qui ne doive paraître aplanie, lorsqu'on considère *toutes choses* comme étant subordonnés au destin, ce pouvoir sévère auquel était soumis jusqu'au maître des dieux; qui, seul, restreignait ou augmentait la puissance des intelligences actives du bien et du mal, condamnant ainsi le monde spirituel et matériel à n'être que le champ de bataille où la lumière et les ténèbres se livraient un éternel combat (1).

Tels sont les principes qui furent uniformément enseignés aux hommes, dans ce long règne de rêves bizarres et d'ingénieuses erreurs, durant lequel la céleste vérité se frayait en silence une route longtemps ignorée; et l'on peut être certain que dans quelques lieux qu'aient été célébrés les rites pompeux du paganisme, dans des temples brillants, dans de sombres cavernes, à l'ombre des forêts ou sur les montagnes en face de l'azur du ciel, partout fut également professée cette doctrine de la fatalité, selon laquelle les dieux

(1) « Ego vero nihil impossibile arbitror : sed utrumque fata duraverunt, ita cuncta mortalibus provenire. » Apul. métamorph. L. 1, pag. 43.

et les hommes combattaient en vain pour s'affranchir des liens indissolubles du destin.

Enfin, pour achever la peinture de ces siècles d'erreurs, où l'espérance était bannie du cœur des mortels, il faut encore ajouter que les oracles, au moyen desquels les hommes cherchaient à éclairer les doutes cruels qui les tourmentaient, ne leur annonçaient jamais que des malheurs inévitables, puisqu'ils ne pouvaient leur donner en même temps les moyens de les éviter (1); l'homme entrevoyait sans cesse, ouvert sous ses pas, un abîme effrayant dans lequel nul pouvoir au monde ne pouvait l'empêcher de tomber, si tel était l'arrêt du destin; et les éclats de lumière qui brillaient quelquefois sur les bords de cet abîme, ne servaient qu'à lui en faire découvrir la sombre profondeur. Il n'était pas jusqu'aux bienfaits que les intelligences supérieures répandaient sur les mortels, qui ne pouvaient leur être accordés sans un mélange de malheurs, dont ces divinités n'avaient point la faculté de les garantir. Cependant l'esprit du mal, l'éternel ennemi, n'obtenait jamais un triomphe complet : il pouvait tourmenter, nuire, mais non pas détruire.

On connaissait dans le monde ancien quatre systèmes religieux qui avaient pour base un *dualisme* plus ou moins prononcé. Le premier est la religion des mages ou de Zoroastre. Les savants sont loin d'être d'accord sur l'époque de sa fondation, et l'existence même de son fondateur a donné lieu à bien des opinions diverses (2). Les sectateurs de Zoroastre reconnaissaient un être suprême qu'ils appelaient *Zerwan* ou *le Temps sans bornes*, d'où sont émanés deux principes, l'un bon, que les Grecs nommaient *Oromaze*, et l'autre mauvais, qu'ils appelaient *Arimane*. Ces deux principes se disputent le monde et se combattent sans cesse : leur lutte doit durer

(1) « Ne utile quidem est scire quid futurum sit : miserum est enim nihil proficientem angi. » Cic. de Nat. deor. Lib. III. Chap. 6.

(2) Tandis que les uns disent qu'il était roi de la Bactriane et qu'il fut vaincu et tué par Ninus, contre lequel il s'était révolté, les autres en font un mage, vice-roi de Ninive sous Sémiramis. Enfin le savant Anquetil du Perron prétend qu'il était contemporain de Darius, fils d'Hystaspe, qui vivait plus de six siècles après Ninus et Sémiramis.

pendant douze mille ans, partagé en quatre périodes. A la quatrième, au moment où Arimane, tout glorieux des maux dont il a accablé l'univers, se réjouit de son triomphe, Oromaze, créateur des corps célestes, dirige une comète sur la terre, la réduit en fusion et purifie toutes les âmes, ainsi qu'Arimane lui-même, qui, cessant d'être un principe nécessaire et distinct d'Oromaze, se confond avec lui dans l'éternité, et l'univers jouit enfin d'un bonheur et d'un repos qui ne finiront jamais. J'ai retrouvé cette croyance que les historiens grecs nous avaient fait connaître, parmi les Parsis ou Guèbres, dans le Kerman et dans d'autres parties de l'Asie. C'est sur ces deux principes de la théogonie de Zoroastre, que le manichéisme paraît avoir pris son origine.

Le second de ces systèmes est le culte mithriaque, dans lequel était conservée la doctrine des deux principes. Il vint de la Perse vers l'an premier de notre ère, et offrait de grandes ressemblances avec la religion de Zoroastre; mais, dans le nouveau culte, Mithra, fils d'Oromaze, chargé de la conduite du soleil et du gouvernement du monde, fut l'objet d'une adoration spéciale.

On range également au nombre des cultes qui avaient le dualisme pour base, l'ancienne religion des peuples slaves, où *Biel-Bog*, le dieu blanc, et *Czerno-Bog*, le dieu noir, figurent comme puissances ennemies. Enfin nous retrouvons dans l'odinisme, qui régnait dans la Scandinavie, outre *Alfader*, le père universel, *Odin*, le chef des dieux bons, opposés à *Loke*, le mal moral, et à *Surtur*, le mal physique, le destructeur du monde. — Par le *Loup Fenris*, les nations du nord entendaient aussi une espèce de démon ou de mauvais principe, en guerre avec les dieux, et qui, quoiqu'alors enchaîné pour l'empêcher de faire du mal, devait un jour briser sa chaîne et détruire l'univers.

Telles sont, parmi les religions connues des anciens, celles qui admettaient la doctrine des deux principes; mais les découvertes modernes nous ont fait connaître que cette doctrine était au moins aussi répandue chez les nations du nouveau continent que dans l'ancien. Le *dualisme* est le fondement de

toutes les religions des peuples des deux Amériques existant encore dans l'état sauvage. Les Caraïbes, les tribus éparses sur les bords de l'Orénoque et du Maragnon, les Botécudos et les Tupis du Brésil, les Patagons ainsi que les Araucanos du Chili, reconnaissent les deux principes du bien et du mal, qui sont représentés chez les peuplades sauvages de l'Amérique septentrionale par les bons et les mauvais manitous (1). La même doctrine existe à Taïti, à Tonga-Tabou et dans toute la Polynésie; elle est également professée par les sauvages abrutis de l'Australie, qui ont un bon esprit nommé *Koyan*, et un mauvais nommé *Potoyan*. Les Nouveaux-Zélandais admettent également l'existence des deux principes, mais leur culte n'est au fond qu'un culte de terreur; ils conjurent les dieux malfaisants plutôt qu'ils n'adorent les divinités bienfaisantes (2).

C'est sur le système de la fatalité et sur celui des deux principes, combattant sans cesse l'un contre l'autre, qu'est entièrement fondée la mythologie populaire; ces systèmes forment la base de toutes les histoires dans lesquelles on a introduit des êtres surnaturels, quelque triviales qu'elles puissent paraître. Assise sous la cheminée de sa chaumière, la villageoise qui les raconte encore aujourd'hui enseigne, sans le savoir, à l'auditoire émerveillé qui l'entoure, la morale des anciens mages et la sagesse des hiérophantes de la Grèce. Mais comme l'esprit du mal a toujours paru aux hommes plus actif que celui du bien, Arimane a prévalu sur Oromaze dans les croyances populaires, et a toujours été le principal personnage des histoires merveilleuses de tous les âges.

Dans ce monde idéal des fictions et des rêves, créé par l'imagination des hommes, les orbites roulent dans d'autres orbites; des figures étranges, bizarres, fantastiques, se meuvent, se colorent et se réfléchissent de mille manières; les unes sont brillantes de lumière et parées des couleurs de

(1) Châteaubriand. — Voyages.
(2) D'Urville. — Marsen, etc.

l'arc-en-ciel ; les autres, grisâtres et vaporeuses, voltigent dans l'air comme de légers fantômes ; cependant, toutes se meuvent autour d'un point central, Arimane, Czerno-Bog ou Satan, l'image personnifiée du mauvais principe.

CHAPITRE II.

Des Démons des anciens, du Diable ou Satan, et des autres Démons.

« Quomodo cecidisti de cælo, Lucifer, qui mane oriebaris? »
ISAIE.

« Satan : So call him now, his former name, is heard no more in heaven. »
MILTON.

Dans un siècle comme le nôtre, où les croyances les mieux établies sont chaque jour mises en doute par des prétendus esprits forts (1) ; un siècle où le scepticisme a fait d'immenses progrès dans l'esprit des hommes, à l'abri des doctrines pernicieuses qui ont causé la séparation de tant de millions de fidèles de la foi catholique, il n'est point inutile d'observer que les démons ou esprits malins sont un objet sur la réalité duquel on ne peut élever aucun doute. Leur existence a été reconnue par toute l'antiquité savante, et les plus sceptiques d'entre nos prétendus philosophes peuvent se convaincre facilement de cette vérité en ouvrant les livres de Platon, de Plutarque, d'Apulée, de Porphyre et d'une infinité d'autres auteurs païens. Tout ce que la philosophie moderne compte de plus illustre, Locke, Clarke, Leibnitz, Newton, partagent à cet égard l'opinion des anciens. Les Pères de l'Eglise, des hommes tels que les Origène, les Augustin, les Jérôme, les

(1) Les esprits forts, dit le chevalier d'Arc, sont comme les gens ivres, qui veulent toujours faire boire ceux qui sont de sang-froid.

Chrysostôme, les Grégoire de Nazianze et tant d'autres zélés défenseurs du christianisme, ont démontré l'existence des esprits ; et vouloir la nier serait avoir la prétention d'élever ses idées sur les ruines de tout ce que la raison humaine a produit de plus respectable. Enfin les livres divins nous en font un point de foi (1). « Nul ne peut lire la Bible, dit sir Walter-Scott, sans croire que pendant les temps compris dans les saintes Ecritures, la divinité, pour affermir la foi des Juifs, et pour confondre l'orgueil des Gentils, n'ait accompli de grands miracles, en employant tour à tour les bons esprits, comme dispensateurs de ses bienfaits, et les anges déchus, comme instruments des calamités qu'il voulait infliger aux enfants des hommes. L'admission de cette proposition renferme naturellement la reconnaissance de la vérité des miracles, au moyen desquels les lois de la nature furent occasionnellement suspendues pendant cette période et comprend également l'existence de ces deux grandes divisions du monde spirituel, les anges et les démons, exerçant séparément leur puissance suivant l'ordre ou la permission du souverain maître de l'univers. (2) »

Nous dirons donc à ceux qui persistent à nier l'existence des démons, qu'ils se chargent d'expliquer une infinité d'événements attestés par les autorités les plus incontestables, tant sacrées que profanes, événements qui n'ont pu avoir lieu sans l'intervention des esprits.

Depuis le commencement de la guerre impie que les philosophes modernes ont déclarée à la religion et à Dieu lui-même, guerre qu'un écrivain spirituel a désigné avec justesse sous le nom de *théophobie* (3), tout a été mis en usage par les apôtres

(1) Jésus-Christ a dit : « Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel qui a été préparé pour le Demon et pour ses anges. » Math. xxv. v. 4. — On lit dans la seconde épître de saint Pierre : « Dieu n'a point pardonné aux anges rebelles, il les a précipités au fond des enfers, et il les y a attachés par des liens indissolubles, pour y être tourmentés à jamais. » Chap. II, v. 4.

(2) Letters on Demonology and Witchcraft. Lett. 11, p. 70.

(3) « Toute cette philosophie ne fut dans le fait qu'un véritable système d'athéisme pratique ; j'ai donné un nom à cette étrange maladie : je

de l'athéisme pour renverser les croyances établies depuis tant de siècles parmi les hommes. Avant de nier l'existence de Dieu, ils ont commencé par nier celle des esprits, ne faisant en cela que suivre la route que leur avaient tracée leurs prédécesseurs les sophistes et les athées de tous les âges. « Par les discours des écritures tant saintes que profanes, dit un vieil auteur, on trouve qu'il y a eu quatre manières de gens qui ont nié les esprits et mal parlé des visions, à savoir les philosophes, les saducéens, les athéistes ou mal dévots avec quelques autres, voire gens de qualité, à qui il semble que ce soit fable tout ce qu'on dit des esprits (1). »

Comme la croyance dans les esprits infernaux est liée avec les plus grandes vérités du christianisme, il était naturel que les ennemis de la religion cherchassent à la détruire. Aussi se sont-ils attachés, dans leurs écrits, à traiter de fables et d'absurdités ce qui est rapporté à ce sujet par les auteurs de tous les siècles. Un Anglais, célèbre médecin et savant critique (2), quoiqu'il ait d'ailleurs été accusé de tendre au scepticisme, ne diffère pas moins essentiellement des philosophes modernes en ce qui concerne les esprits, comme on peut le voir par un passage remarquable d'un de ses ouvrages: « Pour entraîner plus sûrement dans l'erreur, dit cet écrivain, le Démon a persuadé aux hommes qu'il était un être imaginaire, et par là il endort l'homme dans une fausse sécurité, et lui fait concevoir des doutes sur les peines et sur les récompenses futures .... Il ébranle l'opinion même de l'immortalité de l'âme : car ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de substance purement spirituelle, croiront encore moins que leurs âmes doivent exister après qu'elles seront séparées de leurs corps (3). »

l'appelle théophobie ; regardez bien, vous la verrez dans tous les livres philosophiques du XVIIIe siècle. — De Maistre, t. I, p. 404.

(1) Taillepied, auteur de la *Psychologie* ou *Traité de l'apparition des Esprits*, p. 1re.

(2) Thomas Brown, né en 1605, auteur de plusieurs ouvrages estimés.

(3) *Essai sur les erreurs populaires*, par le doct. Thomas Brown.

En effet, la croyance aux esprits est la conséquence la plus naturelle de celle de l'immortalité de l'âme, si générale sur la terre, qu'on peut dire sans se tromper qu'elle est universelle. Si donc tout nous porte à croire qu'il existe en nous une portion de la divinité dont la présence se fait sentir dans presque tous les moments de notre vie, portion qui doit quitter un jour son enveloppe mortelle pour retourner dans un lieu sur lequel nous ne pouvons nous former une idée, même approximative, sans l'aide de la révélation, nous devons nécessairement admettre qu'il existe un grand nombre de substances immortelles, témoins invisibles de toutes nos actions, dont la présence échappe à la grossièreté de nos sens, mais que l'on peut également supposer prendre intérêt à tout ce qui nous concerne et posséder même quelque influence sur les affaires d'ici-bas.

Mais les âmes humaines ne sont pas les seuls esprits que Dieu ait créés, et les croyances de tous les siècles nous apprennent qu'il y a dans l'univers une multitude de pures intelligences, dont les unes portent le nom d'anges, les autres sont appelées démons. D'après une croyance que l'on regarde comme ayant été enseignée par les patriarches, et qui se rapportait principalement à celle des anges gardiens, la plus ancienne de toutes, les anges sont toujours demeurés soumis à Dieu : les démons, au contraire, cédant au sentiment d'orgueil qui les tourmentait, ont abusé de leur liberté pour se révolter contre lui.

Cette croyance a été celle de toutes les nations de l'antiquité, mais elles furent bientôt au-delà de ce qui avait été enseigné à cet égard, et tombèrent ensuite dans les extravagances les plus absurdes. Telle est la fable d'Hésiode de la bataille des Titans contre les dieux, évidemment empruntée à la révolte des anges contre le Créateur. Phérécide de Scyros, dit que le *Grand-Serpent*, qu'il nomme Ophionie, fut chassé du ciel pour avoir voulu combattre contre Saturne, le maître des dieux. Homère représente quelque chose de semblable à la chute de Lucifer, que Dieu précipite dans les enfers, en décrivant le châtiment d'Até, divinité malfaisante, qu'il re-

légua sur la terre, où elle est perpétuellement occupée, comme le Démon, à jeter parmi les hommes des semences de trouble et de haine (1).

On peut donc considérer l'existence des démons comme l'article de foi le mieux établi, le moins contesté et certainement le plus universellement répandu dans le monde. Longtemps avant Moïse, les Sabéens, les Egyptiens et les Chaldéens connaissaient les bons et les mauvais génies (2), et ce dogme, qui fut reconnu par tous les philosophes et les grands poètes de l'antiquité, a été trouvé établi non-seulement chez les nations les plus reculées de l'ancien monde, mais encore parmi toutes celles que nous ont fait connaître les découvertes les plus modernes. C'est donc un sentiment reçu partout qu'il y a des esprits occupés à séduire les hommes et à les détourner de leurs devoirs envers le Créateur, pour les pousser dans la voie du mal et de la perdition. Les premiers siècles de l'Eglise ont donné à cet égard des preuves aussi fortes que nombreuses, et qui ne peuvent laisser aucun doute. Comme à cette époque les miracles étaient très-fréquents, les démons, pour en diminuer la force, séduisaient souvent les hommes par des prestiges : et pour n'en citer qu'un seul exemple, nous pensons que tout ce que l'antiquité a dit de Simon le magicien ne peut être une fable, et que quoiqu'il faille certainement rabattre de toutes les choses extraordinaires qu'on rapporte de lui, il n'en est pas moins certain qu'il ne laisse pas d'y avoir des faits notoires qui ne pouvaient être produits ni par des ressorts secrets de la nature ni par la force et l'industrie des hommes.

Les ennemis les plus acharnés de la religion, parmi lesquels il ne faut pas oublier Voltaire, ont cherché par de misérables arguties, souvent même par de sales plaisanteries et au moyen

(1) *Iliade*, 19. — Quant aux emprunts faits aux livres juifs, par les mythologues grecs, l'auteur du premier livre des Macchabées dit expressément que les nations ont pris les traits de leurs idoles des livres saints : « Ex quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum. » Et Tertullien, presque tous les Pères, M. Huet et grand nombre de savants ont démontré la vérité de cette assertion.

(2) Maimonides — more nevochin p. 3. c. 46.

de l'arme du ridicule, toujours si puissante sur l'esprit des hommes de ce siècle, à combattre la croyance des esprits et des démons, établie de temps immémorial chez toutes les nations du globe. De ce qu'il existe encore actuellement des exorcistes chez les peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, chez les Chinois, dans l'île de Formose, au Japon, en Afrique, M. Fréret tire la conséquence « que les hommes se ressemblent dans tous les pays, et que toutes les religions se servent des mêmes arguments ; » et il conclut de là : « que tout ce que l'on débite du Démon et du pouvoir que les hommes ont sur cet esprit malin n'a d'autres principes qu'une imagination dérangée, où la mauvaise foi de ceux qui trouvent leur avantage à entretenir ces erreurs populaires (1). »

Un célèbre critique qui a réfuté si victorieusement Voltaire (2), combat l'argument de Fréret avec autant de talent que de succès : « L'exemple des nations idolâtres, dit l'abbé Bergier, la même opinion établie chez les différents peuples, et dans les différentes religions, que l'on nous donne pour preuve d'une illusion générale n'établit-elle pas le contraire ? On a beau se récrier sur la bizarrerie de l'imagination des hommes, sur la pente des peuples à la superstition, l'imagination n'est jamais uniforme dans ses caprices, ni la superstition constante dans ses usages. Une erreur ne devient pas l'opinion universelle, sans être fondée sur quelque chose de réel. Nous voyons dans toutes les religions des miracles, des prophéties, des révélations, des exorcismes et d'autres cérémonies : se persuadera-t-on que tout cela est illusoire partout,

(1) *Examen critique des Apologistes de la religion chrétienne*, par Fréret. J'ai lu dans un excellent ouvrage, publié récemment par la Société Foi et Lumière, de Nancy, que l'*Examen critique des Apologistes* n'était pas de Fréret « doué d'un trop bon esprit pour avoir pu l'écrire. » (*Considérations sur les rapports de la science et de la croyance*, page 128.) Cependant, l'auteur de cet article n'apporte aucune preuve de son assertion. Nous croyons que l'auteur des *Lettres de Thrasybule à Leucippe*, où l'on trouve le triste athéisme réduit en principes, peut bien être celui de l'*Examen critique*.

(2) Dans trois ouvrages qui sont : *La certitude des preuves du Christianisme*, *l'Apologie de la religion chrétienne* et *l'Examen du matérialisme*.

qu'un travers général s'est répandu de même chez tous les peuples? L'on n'a imaginé de faux miracles que parce qu'il y en a eu de réels; on n'a eu recours à de prétendus oracles que parce qu'il y a eu autrefois des hommes véritablement inspirés, et que la divinité a daigné autrefois se communiquer aux hommes. De même, on ne s'est avisé d'avoir recours aux exorcismes que parce que des faits constants et avérés ont convaincu certains peuples du pouvoir qu'avait le Démon de tourmenter les hommes, et de la force que Dieu avait bien voulu attacher à certaines cérémonies pour le mettre en fuite. Dans ces différentes pratiques; la vérité a toujours précédé le mensonge et l'imposture n'a fait que copier la réalité (1). »

Nous ne nous serions vraiment point occupés à rappeler de l'oubli où elles sont tombées les fausses doctrines des sophistes du XVIII[e] siècle, si nous n'avions découvert dans quelques esprits une tendance fatale à vouloir ressusciter ces vieux paradoxes dont le bon sens des hommes a fait tant de fois justice, et dont la génération qui s'élève semble s'éloigner de plus en plus.

Dans un ouvrage périodique, très-répandu, où les noms des Châteaubriand, des Lainé, des Ballanche, et de quelques autres défenseurs zélés des principes religieux, devraient offrir une garantie suffisante de l'esprit dans lequel cet ouvrage est rédigé (2), on rencontre malheureusement certains articles qui ne présentent qu'une servile répétition des sophismes usés des encyclopédistes. Nous nous contenterons de citer ici quelques passages de l'article *Démon*, dans lequel on retrouve toutes les vieilleries dont Boulanger et Fréret se sont servi avec si peu de succès dans le siècle dernier. C'est ainsi que l'auteur de cet article n'a pas craint d'avancer :

1° Que les traditions d'anges que l'on trouve dans les livres

(1) *De la certitude des preuves du christianisme*, tom. I, p. 188.

(2) Le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, ouvrage dans lequel, à côté d'articles vraiment remarquables, on trouve des articles d'une grande faiblesse et d'une inexactitude historique vraiment étonnante à l'époque où nous vivons. Voyez, par exemple, l'article *Anglicane* (Eglise).

de Moïse sont *très-vagues* et ne paraissent être qu'un reste de croyances anciennes, empruntées aux Égyptiens, etc.

2° Que l'Église chrétienne a puisé à l'école d'Alexandrie son système des bons et des mauvais anges, qu'elle a ensuite rattaché à l'ancien Testament par des interprétations forcées; car les doctrines démonologiques qui étaient en vogue parmi les Juifs du temps de Jésus-Christ, avaient été puisées elles-mêmes dans le parsisme pendant l'exil de Babylone.

3° Que le christianisme, entraîné par les exigences de ses doctrines fondamentales, a mis l'*angéologisme* et la *démonologie* au rang de ses dogmes principaux, et que les doctrines *platonico-orientales* des Pères de l'Église sont devenues le centre commun où se sont réunies toutes les branches de la démonologie orientale et occidentale.

4° Enfin, que Jésus-Christ a fait à cet égard trop de concessions aux croyances de son siècle (1).

Ce n'est point dans un ouvrage de la nature de celui dont nous nous occupons en ce moment que nous croyons convenable d'entamer une discussion approfondie sur des doctrines qui ont déjà été réfutées tant de fois et avec tant de succès. Nous nous contenterons donc de renvoyer nos lecteurs aux savantes dissertations de l'abbé Bergier sur ce sujet (2), et de répondre simplement à l'auteur de l'article dont nous avons reproduit quelques passages :

1° Que les citations d'anges dans les livres de Moïse sont aussi claires et aussi précises qu'on peut le désirer. D'ailleurs, leur nom, qui signifie *messager*, explique naturellement leur ministère, et nous apprend que, comme exécuteurs des œuvres du Très-Haut, ils ont dû apparaître visiblement aux hommes pour leur annoncer ses volontés (3).

(1) *Dict. de la conversation*, tom. xx, p. 74 et suiv., article *Démon*.

(2) Dans les ouvrages déjà cités.

(3) Il est fait mention dans les lois des juifs de l'existence et du culte des anges, puisqu'il en est parlé dans le livre de l'Exode qui contient la loi des Juifs aussi bien que le lévitique et le deutéronome. Dieu dit à Moïse : « J'enverrai *mon ange* pour vous précéder, pour vous garder et pour vous introduire dans le séjour que je vous ai destiné. Respectez-le, écoutez sa voix, ne lui désobéissez point, parce qu'il ne vous épargnera point lorsque

2° Que la vraie source de l'invention des démons et des génies des nations païennes était la persuasion que la nature est animée et que chacune de ses parties est gouvernée par des intelligences particulières (1). Que ce n'est point la même idée qui a fait naître chez les Hébreux la croyance des anges. Les païens admettaient leurs génies pour mouvoir la nature, les juifs et les chrétiens n'ont admis les anges et les démons que pour les opérations surnaturelles de la divinité (2); que comme de purs esprits, dont Dieu, seul maître de l'univers, se sert pour exécuter ses volontés dans l'ordre surnaturel; c'est la révélation seule qui nous les a fait connaître (3).

3° Que l'école néo-platonicienne d'Alexandrie (4), d'où sortirent Origène et Plotin, dans laquelle les philosophes abandonnèrent le scepticisme de la nouvelle académie et cherchèrent à fondre les idées de Platon avec celles des penseurs de l'Orient, fut fondée vers l'an 193 de Jésus-Christ, long-temps après la mort des apôtres et lorsque les idées chrétiennes sur les bons et les mauvais anges étaient depuis long-temps fixées. Le *dualisme* des orientaux ne perce nulle part dans notre doctrine sur le Démon; et il s'en faut beaucoup qu'elle soit la même que celle des deux principes, enseignée chez les Perses et chez les Égyptiens (5).

4° Enfin, qu'il est faux que la religion chrétienne place l'*angéologisme* et la *démonologie* au nombre de ses dogmes principaux, et qu'elle soit, comme le disait Fréret, fondée sur

vous pécherez, et qu'il porte mon nom ou mon caractère. » (Exod. XXIII-20.) Dans la *Genèse* même, un ange empêche le sacrifice d'Abraham. Jacob prie l'ange qui avait lutté contre lui pendant la nuit de le bénir, et il reçoit sa bénédiction, ce qui est une marque de culte et de respect (*Gen.* XXXII-26). Josué, instruit par Moïse en personne, se prosterne devant l'ange qui lui apparaît, et l'appelle Seigneur (Jos., V. 15). Ces trois passages suffisent.

(1) *Apologie de la religion chrétienne*, t. II, p. 201.

(2) *Idem.*

(3) *Idem*, t. I, p. 261.

(4) Le néoplatonisme joignait à la doctrine de Platon des idées empruntées aux écoles pythagoriciennes, stoïciennes et péripatéticiennes.

(5) Voyez, au sujet de cette accusation de néoplatonisme, la défense des Pères accusés de platonisme, par Baltus, 1 vol. in-4°, Paris, 1711, —et surtout Châteaubriand, *Etudes historiques*, vol. I, p. 370 et suiv.

la chute des anges (1). Elle la suppose, mais ses dogmes en sont entièrement indépendants (2).

5° Quant aux *concessions* que l'auteur de l'article *Démon* accuse Jésus-Christ d'avoir fait aux croyances de son siècle, cette manière irrévérente de parler du Sauveur des hommes est vraiment inconcevable au siècle où nous vivons, sous la plume d'un homme qui se respecte, à moins cependant que l'écrivain qui se permet de semblables inconvenances ne soit un membre de cette nation qui expie encore depuis dix-huit siècles, par la dispersion et par le mépris des autres hommes, le crime inoui du Golgotha (3).

Nous aurons occasion de démontrer plus d'une fois, dans le cours de cet ouvrage, que les hommes les plus remarquables qui aient paru dans les sociétés anciennes et modernes, partageaient les croyances populaires à l'égard des démons. Il est également fort important de faire observer que généralement tous ceux qui ont nié l'existence des esprits bons ou mauvais, nient également toutes les autres vérités de la religion, et cet argument ne nous paraît pas un des moins puissants pour servir à prouver que les esprits existent réellement (4). Ce n'est

(1) Dans *Le dîner du comte de Boulainvilliers* (p. 51), on fait dire à Fréret que la chute des anges est une ancienne fable des brachmanes. Jamais Fréret ne fut assez ignorant pour supposer que les apôtres avaient étudié dans les Indes.

(2) « Admettons pour un moment que la tentation d'Ève soit une pure allégorie; que nos premiers parents n'aient eu d'autres tentateurs que leur faiblesse : auraient-ils été moins coupables en transgressant l'ordre de Dieu? Leur péché les aurait-il moins exclus, eux et leur postérité, de la béatitude éternelle? Aurions-nous moins besoin d'un médiateur, d'un sauveur pour nous réconcilier avec la justice divine? Quel dogme du christianisme serait alors faux ou superflu? » (Bergier, *Apologie*, t. II, p. 204).

(3) Cet amalgame de toutes croyances, que l'on rencontre dans l'ouvrage dont nous avons cité quelques passages (*le Dictionnare de la Conversation*) est vraiment déplorable. C'est un mélange d'un peu de vérité et de beaucoup d'erreurs, dans lequel le catholicisme, le protestantisme, le judaïsme, le scepticisme, le matérialisme, le royalisme, la république, ont leurs représentants.

(4) « Il est important, dit Montlosier, de supprimer tout cet appareil de menaces, de feu d'enfer, de tortures, *de démon*, dont on accompagne les pratiques du culte et les recommandations particulières de l'Église » (*du Prêtre*, p. 103; *de la monarchie française*, p. 129 et suiv.). — M. Aimé Martin dit, en parlant des falsifications de l'Evangile : « Quand, au XVII° siècle, on y lisait *les dragonnades*, doit-on s'étonner que du premier au troi-

pas qu'on ne puisse citer bien des exceptions à cet égard et produire un grand nombre de personnages marquants des derniers siècles, qui faisaient bon marché de la religion, et qui accueillaient néanmoins avec avidité tout ce qui concernait le démon et le pouvoir qu'on lui suppose. Bodin, avocat au parlement de Paris, homme si incrédule à l'égard des vérités de la religion, contre lesquelles il a écrit plusieurs ouvrages, ne doutait cependant pas de l'existence des démons ni du commerce que les hommes aveuglés pouvaient avoir avec eux; il cite même deux exemples pour prouver que le démon s'efforce de persuader qu'il n'y a ni sortiléges, ni sorciers, ni aucun effet magique, et ajoute que c'est un de ses plus spécieux moyens de propager son empire (1).

Un des plus grands impies du XVII[e] siècle, Hobbes, qui croyait à peine à Dieu, tremblait à la pensée du démon, et mourut avec autant de pusillanimité qu'il avait montré de hardiesse en attaquant les dogmes les plus sacrés.

Nous aurons occasion, en parlant de la magie au XVIII[e] siècle, de faire connaître combien comptait de partisans, dans les classes élevées de la société, cette partie de la démonomanie que l'on appelait alors le grand œuvre.

Cependant les doctrines funestes de la philosophie moderne, que l'on avait répandues avec autant d'imprudence que de perversité dans toutes les classes de la société, portèrent bientôt leur fruit et produisirent dans le monde social un de ces grands bouleversements dont il n'est encore en ce moment permis qu'à Dieu seul de prévoir le terme. Ce fut néanmoins dans ces jours d'anarchie et de carnage, où les temples étaient renversés, les autels profanés, les prêtres égorgés; dans ces temps de désordre où Satan lui-même était venu s'asseoir sur les débris du trône de saint Louis et régnait en souverain sur la France; c'était dans ces temps où tout se courbait devant

sième siècle *on ait pu y écrire la doctrine de la virginité, le feu éternel de l'enfer* et *la damnation?* » (*De l'éducation des mères de famille*, p. 424.) — Je pourrais citer bien d'autres passages semblables chez les écrivains de notre époque.

(1) *Démonomanie ou traité des sorciers*. Paris, 1581, in-4°. — Bodin vivait vers le milieu du XVI[e] siècle.

l'idole et reconnaissait son pouvoir, que l'on affectait plus que jamais de considérer l'existence du démon comme une invention des prêtres, dont ils s'étaient servis pendant les siècles d'ignorance pour établir leur domination sur l'esprit des hommes, en effrayant les pécheurs par la crainte imaginaire des peines de l'enfer.

Mais c'est en vain que le philosophisme a cherché à détruire des croyances établies depuis tant de siècles. Les démons, traités avec mépris dans les ouvrages des philosophes modernes, n'en ont pas moins continué à se mêler de nos affaires; et ce qui se passe en ce moment sous nos yeux est une preuve bien certaine que l'esprit du mal n'a encore rien perdu de son influence ici-bas (1).

Cependant, depuis quelques années, le romantisme a ramené sur la scène les histoires merveilleuses du moyen-âge; les démons et les magiciens, acteurs obligés de ces sortes d'événements, ont regagné dans le monde la faveur qu'ils avaient perdue. Les traductions et les imitations nombreuses des auteurs anglais et allemands, chez lesquels les récits des événements surnaturels se rencontrent à chaque page, ont beaucoup contribué à faire renaître le goût du merveilleux. Les fées, les sylphes et les lutins de toute espèce, réfugiés depuis longtemps sur les bords de l'Elbe et du Rhin, au sein des montagnes de l'Écosse et dans la vieille Armorique, reparaissent maintenant parmi nous et y reçoivent un accueil plus favorable. Les choses en sont déjà venues à un tel point à cet égard, que nous voyons encore chaque jour des hommes, qui font tous leurs efforts pour ne point croire en Dieu, ne pouvoir se défendre d'avoir peur du diable; d'autres qui chantent en vers et en prose les choses merveilleuses qu'on lui attribuent. Thomas Moore, qui a si peu respecté la religion et les mœurs dans ses écrits, a chanté les démons de toutes les parties du monde; et Byron, qui employa à préconiser le crime le beau talent que

(1) Nous reconnaissons chaque jour la vérité de ce que disait un homme d'esprit, à qui on soutenait que le XVIII[e] siècle était le siècle des lumières : « Malheureusement, dit-il, c'était le diable qui tenait la chandelle. »

Dieu lui avait donné pour célébrer la vertu, s'est fait également le chantre de l'enfer.

.... Et sa voix sur un mode infernal
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal (1).

Cette tendance des esprits du siècle à se rapprocher du merveilleux, peut être, comme nous venons de le dire, attribuée en partie aux succès passagers du romantisme sur le goût blasé des hommes d'aujourd'hui. Mais une chose très-remarquable, c'est que, dans un grand nombre d'ouvrages très-modernes, il est souvent question de magie et de démons, non pour en rire et s'en moquer, ce qui a été longtemps de mode, mais pour en rapporter des choses fort étonnantes sur lesquelles, tantôt on s'abstient prudemment de prononcer, et que tantôt on donne comme des choses incontestables. Qu'on lise les annales du magnétisme, et l'on y verra le pouvoir de Satan tacitement reconnu par ces médecins matérialistes, qui nient l'existence de Dieu; démonolâtres honteux, qui n'osent encore rendre publiquement à l'esprit du mal le culte qu'ils refusent à leur Créateur. Ne semblerait-il pas que la Providence a condamné les philosophes modernes, dont la perversité égale au moins l'inconséquence et l'irréflexion, à établir eux-mêmes les preuves les plus destructives de leurs dogmes les plus chers; de ceux qu'ils propageaient naguère encore avec tant de soin et dans lesquels ils n'attaquaient l'existence des êtres invisibles que pour détruire plus sûrement les croyances religieuses qui en résultent (2).

Mais rien, depuis plusieurs siècles, n'a plus contribué à ramener les esprits vers le merveilleux que cette frénésie qui a poussé tout à coup les populations chrétiennes des deux hémisphères à tenter de connaître les choses qui nous sont ca-

(1) Lamartine, *Méditations*.
(2) Voyez à ce sujet le journal du magnétisme, publié sous la direction de M. le baron du Potet, numéro de décembre 1833. — Voyez dans ce numéro l'histoire du traitement d'une jeune fille affectée d'une maladie nerveuse qui simulait l'épilepsie.

chées, en consultant des tables qui répondent à leurs demandes et à leurs attouchements. — Jamais peut-être la curiosité publique n'avait été excitée à un plus haut point qu'elle l'a été naguère par les faits extraordinaires produits par cette espèce de divination, connue et pratiquée dans l'antiquité la plus reculée. Jamais aussi la vaine science humaine n'avait éprouvé un plus mortel échec, une plus grande mystification, que dans les efforts infructueux qu'elle a faits pour expliquer, par des causes secrètes et naturelles, ou par des manœuvres frauduleuses habilement conduites, les phénomènes merveilleux qui se sont produits jusqu'à ce jour dans ces sortes d'opérations. Jamais, enfin, plus grand défi n'avait été jeté à la classe si nombreuse des matérialistes; car, si les démons et les âmes des morts peuvent se mettre en communication avec les vivants, ils existent donc; il y a donc un autre monde que notre monde matériel, *le monde des esprits;* il y a donc une vie future, malgré la désolante assertion contraire, et jamais le grand problème de l'immortalité de l'âme n'avait reçu de notre temps une solution plus évidente et moins susceptible d'une sérieuse réfutation.

L'existence de ce monde des *esprits* vient d'être proclamée de la manière la plus claire et la plus précise par un des plus grands écrivains de notre siècle : « Il y a dans le monde deux mondes, dit Lamartine, le monde qu'on voit et le monde invisible; l'un est aussi certain que l'autre, quoiqu'il ne tombe pas sous les sens, parce qu'il tombe sous le sens des sens qui est l'intelligence......... » Je plains, sans les condamner, ceux qui ne croient pas au monde invisible. Quant à moi, j'y crois mille fois plus fermement qu'à ce monde visible; car je crois à l'œuvre de l'intelligence mille fois plus qu'à l'œuvre de la chair! On peut aveugler les sens, mais on ne peut aveugler l'évidence en moi. L'évidence, c'est l'œuvre de Dieu en nous (1).

Avant de considérer le démon et les autres esprits malins, tels que l'écriture et les saints Pères nous les ont fait connaître;

(1) Lamartine, VIIIe Entretien.

avant de faire voir qu'ils jouent le principal rôle dans la mythologie populaire de tous les âges, nous avons cru nécessaire de placer ici un abrégé de la doctrine des anciens sur cette matière ; c'est un extrait de tout ce que les pythagoriciens et les platoniciens ont puisé chez les Chaldéens, touchant les démons, les génies, les mânes et généralement tout ce qu'on appelle esprit.

L'origine de la croyance aux esprits, celle qui s'accorde le mieux avec les pensées de l'homme, naturellement portées vers les choses mystérieuses, se perd dans la nuit des temps, et paraît être aussi ancienne que la présence de l'homme sur la terre. Les théogonies de tous les peuples, depuis celles des Chaldéens, jusqu'à celles des sauvages de l'Australie, font mention des esprits bons ou mauvais, et leur assignent à peu près les mêmes attributions. C'est dans l'Orient, qui paraît être le berceau de cette croyance, comme il fut celui de la race humaine, que nous retrouvons les premières traces des anges et des démons. Si nous interrogeons sur ce sujet les vieilles traditions de l'Inde, elles nous font connaître les bons génies sous les noms de *devas*, *devatas* ou *dewtas*, attaqués sans cesse par la race impie, orgueilleuse et méchante des *danoos* ou *assouras* envieuse de leur bonheur (1).

Les Chaldéens, qui ont, dit-on, connu les premiers l'astronomie et beaucoup pratiqué la magie (2) et les autres sciences, qu'on a depuis appelées sciences occultes, croyaient que l'air était rempli de génies, qui pouvaient se communiquer à notre vue comme une fumée et une évaporation subtile. Les deux principes du bien et du mal, qui composaient le dualisme des anciens Perses, avaient sous leurs ordres un nombre égal de bons et de mauvais génies. Les premiers, qui sont les anges gardiens des hommes, étaient nommés *izeds* (3), et avaient

(1) *Dew* ou *danoos*, mauvais esprits ou anges déchus, les descendants de Danoo. *Le Baguat-Geeta*, p. 96 et 156.

(2) La magie se pratiquait alors par les prêtres, dans les temples, d'où elle est descendue dans le peuple.

(3) Tout porte à croire que cette croyance des anges gardiens a été enseignée par les patriarches.

mission de les protéger contre les *deus* ou génies funestes. Les livres des mages font mention de ces mauvais génies, qu'ils nomment *bêtes* et *chiens terrestres;* ils disent aussi qu'ils occupent quelquefois le vaisseau de l'âme, qui est le corps humain (1).

Les Egyptiens avaient également un grand nombre d'esprits célestes, qui tenaient le milieu entre les dieux et les hommes. Ces esprits étaient divisés en bons et mauvais génies; cependant rien n'indique qu'ils admissent le dualisme parsique, ni qu'ils aient rien reçu des Chaldéens ni des Perses à cet égard. Il est plus naturel de supposer que ces deux derniers peuples, ainsi que les Égyptiens, avaient appris des patriarches, que Dieu avait créé un grand nombre d'anges, et que ces esprits étaient ses messagers ou ses ministres (2); qu'il y en avait de bons et de mauvais, dont les premiers protégent les hommes, tandis que les seconds leur nuisent autant qu'ils peuvent. C'est, d'après la connaissance qu'ils avaient de ces vérités, qu'ils supposèrent ensuite, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, que des intelligences animaient les astres, les éléments et presque tous les corps, et c'est de là que provint le culte qu'on rendit aux animaux et même aux choses inanimées. Les Égyptiens croyaient que ces génies pouvaient s'envelopper d'une matière épaisse; ils les accusaient de mentir et de s'attribuer faussement une nature divine.

Les prêtres des anciens étrusques et les aruspices de la Toscane, qui étaient renommés dans toute l'Italie, reconnaissaient dans leurs sacrifices des puissances ennemies des dieux céles-

(1) Les génies tutélaires sont subordonnés à sept princes nommés *amchaspandas* ou *amchasfands*. Les génies funestes ont un même nombre de princes dont les noms servent à personnifier les vices et les imperfections de l'homme et de la nature.

(2) Voici l'origine du mot ange. Les Grecs les nommaient *angeloï*, qui est une diction persique de *angaros*, qui signifie, selon Hésichie, le grammairien, un messager établi pour porter les ordres et missives du prince. Les Grecs modernes nomment encore ces messagers *angouroton*, et les Turcs, ainsi que les orientaux, les appellent *moucharis*. Ces noms, suivant les hébraïsans, viennent de l'hébreux ou chaldéen primitif *egereth*, qui signifie une lettre missive. Les Hébreux appelaient communément les anges *malachim*, nonces, envoyés, et quelquefois *ruhhoth*, esprits.

tes, qui s'introduisaient dans les entrailles des victimes. Ils les appelaient les dieux infernaux, qui cherchaient à en imposer aux sacrificateurs en se présentant comme dieux célestes.

Des Égyptiens, dit Hérodote, la croyance aux bons et aux mauvais génies passa d'abord aux Grecs et ensuite aux Romains. Les uns et les autres les nommaient *démons* (1). Orphée compte cinq sortes de démons ou génies : génies célestes, aériens, génies des eaux, génies terrestres ou souterrains, ainsi que ceux qui vivent dans le feu. Pythagore et son disciple Empédocles classèrent les démons dans les quatre éléments, et ils supposèrent qu'ils en sont tellement haïs, qu'ils se les renvoient les uns aux autres : de là les tourbillons, les vents, les foudres et les tempêtes. Les Écossais et les Irlandais regardent encore les tourbillons de vent et de poussière comme étant causés par la troupe des fées se rendant d'un lieu dans un autre.

Platon, celui des philosophes de l'antiquité qui a le plus approché de la vérité de la nature de la divinité en admettant une espèce de monothéisme, a établi deux sortes d'êtres, Dieu et l'homme; le premier existant par sa nature et ayant créé le monde, et le second devant son existence au créateur de toutes choses. Ce philosophe partageait en deux classes les principaux êtres créés. Les astres sont dans la première et les génies bons et mauvais dans la seconde. La manière sublime avec laquelle Platon parle de la divinité, de la Providence, des récompenses et des peines d'une vie future, ont porté à croire que, dans le cours de ses voyages en Égypte et en Phénicie, ce philosophe avait appris plusieurs des vérités primordiales, que la tradition primitive, encore subsistante dans quelques-unes de ses parties, y avait conservé au milieu des ténèbres du paganisme, en supposant que la raison abandonnée à elle-même ne puisse atteindre à cette connaissance; d'autres ont pensé que Platon avait lu les livres saints et renforcé sa philosophie

(1) Démon ou *dæmon* vient du grec *daimon*, qui signifie savant, connaissant. On donne le nom de démons, *dæmones*, tant en grec qu'en latin, aux bons et aux mauvais anges; en français, ce terme est borné aux seuls mauvais esprits. Strabon appelle *dæmon persarum*, *amonus* ou *omenus*, le feu perpétuel ou génie qu'adoraient les Perses.

par ce grand et lumineux secours. Il s'est néanmoins écarté de la doctrine qu'il enseignait dans les points les plus importants de ses systèmes. Il est vrai qu'il ne plaçait point de génies dans tous les corps ni dans tous les animaux, comme Pythagore, mais il donnait à toute la machine du monde une âme intelligente, « en sorte que d'après cette idée, dit Diogène Laërte (*de Vit. philosophor.*), on n'est plus en état de discerner ce qui peut être opéré par la nature qui la compose, ou ce qui vient de l'intelligence qui l'anime. »

Cependant les Grecs admirent par la suite un si grand nombre de génies, qu'ils surpassèrent en cela tous ceux qui les avaient précédés, et même les Egyptiens qui possédaient une si nombreuse théogonie. Ils les faisaient présider partout, aux forêts et aux arbres, aux fleuves et aux fontaines, aux années et aux saisons, aux jours et aux mois, à la pluie et au beau temps, aux nues, aux foudres et aux tonnerres, à la maladie et à la santé.

Nous nous étendrons davantage sur cette partie de la mythologie des anciens qui se rattache le plus à notre sujet, puisqu'elle formait leur *mythologie populaire*, et nous suivrons à cet égard ce que nous apprend Apulée, un des philosophes les plus versés dans la mythologie de son temps (1).

Apulée dit en parlant des démons : « Qu'il y a certaines puissances moyennes qui habitent cet intervalle aérien qui est entre le ciel et la terre, par le moyen desquels nos vœux et nos bonnes actions passent jusqu'aux dieux. Ces puissances, que les Grecs nomment démons (2) et les Latins génies (3),

(1) Dans son traité du *Démon de Socrate*. Ce traité du philosophe platonicien a paru assez important à saint Augustin pour mériter qu'il le réfutât fort sérieusement comme il l'a fait dans le huitième livre de sa *Cité de Dieu*, dont il occupe huit chapitres entiers (14 à 22).

(2) « Quant aux Grecs, Homère a usé indifféremment de ces deux noms, appelant aucune fois les dieux dœmons et les démons dieux. Mais Hésiode a le premier purement et distinctement mis quatre genres de natures raisonnables, les dieux, les démons, plusieurs en nombres et bons, les demi-dieux et les hommes, car les héroïques sont nombrés entre les demi-dieux (Plutarq. *Des oracl. qui ont cess.*, p. 1080.

(3) Scit genius, natale comes qui temperat astrum,
Naturæ Deus humanæ, mortalis in unum
Quodque caput, vultu mutabilis, albus et alter....
(Hor. ep. 2, lib. 2.)

sont comme des esprits intermédiaires (1) entre les hommes et les dieux. Platon dit que c'est par leur ministère qu'arrivent toutes les révélations et les présages, de quelque nature qu'ils puissent être, aussi bien que les divers miracles que font les magiciens. »

Les anciens étaient persuadés que toutes les choses ordonnées par les dieux s'exécutaient par la médiation et le ministère des démons : « C'était par leur entremise qu'Annibal était menacé en songe de perdre la vue ; que les entrailles des victimes annonçaient à Flaminius la défaite de son armée ; que les augures faisaient connaître à Attius Navius qu'il pouvait faire le miracle de couper avec un rasoir une pierre à aiguiser. Enfin, toutes les prédictions des devins, les expiations des Etrusques, les vers des sybilles, et généralement toutes les choses de cette nature, étaient les ouvrages de certaines puissances qui tenaient le milieu entre les hommes et les dieux, car les dieux suprêmes ne daignaient pas s'abaisser à ces occupations ; c'était l'emploi des dieux mitoyens qui habitaient cet espace aérien qui est entre la terre et les demeures célestes. Pourquoi la nature aurait-elle laissé l'air, ce quatrième élément qui est si vaste, vide de toutes choses et sans habitants. »

« Mais de quelle nature étaient les êtres animés qui habitaient les régions aériennes ? Ils n'étaient point terrestres, parce que leur propre poids les eût fait descendre en bas : ils n'étaient point ignées, crainte que par leur chaleur ils ne s'élevassent jusqu'à la sphère du feu élémentaire. Figurons-nous donc que les démons avaient en même temps quelque pesanteur qui les retenait pour n'être pas élevés en l'air, et quelque légèreté qui les soutenait pour ne point tomber en bas. Apulée pensait que les corps de ces démons étaient formés du plus clair, du plus fluide et du plus pur de l'élément de l'air, « ce qui fait, dit-il, qu'il n'est pas aisé à aucun homme de les voir, à moins qu'ils ne se rendent visibles par

(1) Les Idioxèmes, dieux aériens qui tenaient le milieu entre le ciel et la terre.

l'ordre des dieux, parce que leurs corps n'ont aucune solidité terrestre qui occupe la place de la lumière, qui puisse s'opposer à nos yeux, et où les rayons de notre vue venant à heurter, s'arrêtent nécessairement. Mais ils sont d'une matière rare, brillante et subtile, de manière que ces mêmes rayons les pénètrent à cause de leur peu de densité, que leur éclat nous éblouit, et que nos regards ne peuvent avoir de prise sur eux à cause de la subtilité de la matière dont ils sont formés (1).

Les poètes disent que les démons avaient de la haine pour certaines personnes et de l'amitié pour d'autres. Ils prétendent qu'ils donnaient aux uns de l'élévation dans le monde et les rendaient heureux; qu'ils abaissaient les autres et les accablaient de disgrâces. Il s'ensuit donc que ces dieux étaient susceptibles de pitié, de colère, de tristesse et de joie; qu'ils éprouvaient les divers changements de l'esprit humain, et qu'ils étaient exposés à tous les orages de cette mer tumultueuse de pensées où flottent notre cœur et notre esprit. Ces troubles et ces tempêtes étaient bien opposés à la tranquillité des dieux célestes, car tous les habitants des cieux avaient toujours l'esprit dans le même état et dans une perpétuelle égalité.

Les démons des anciens tenaient donc, comme nous l'avons déjà dit, le milieu entre les dieux et les hommes (2), aussi bien par la nature de leur substance que par l'espace qu'ils habitaient, étant immortels comme eux et sujets aux passions comme nous le sommes. Enfin on peut dire, pour les définir

(1) Apulée, *Démon de Socrate*. Selon saint Augustin, les anges ont un corps subtil, lumineux, invisible, et les démons un corps aérien. (Lib. de Ecclésiast. dogmatic., c. 10, lib. 15. De Civit. dei. c. 23 et alibi.)

(2) « Aussi me semble-t-il que ceux qui ont mis l'espèce des démons entre celle des dieux et celle des hommes, ont résolu encore plus de doutes et de difficultés, et de plus grandes, ayant trouvé le lien qui conjoint et tient ensemble, par manière de dire, nostre société et communication avec eux, soit que ce propos et ceste opinion soit venue des anciens mages et de Zoroastre, ou de la Phrygie, comme nous conjecturons à voir les sacrifices qui se font en l'un et l'autre pays, là où parmi leurs sainctes et divines cérémonies, il semble qu'il y ait quelques signes de deuil et de mortalité meslez parmi. (Plutarq. *Les oracl. qui ont cess.* page 1080. Trad. d'Amios.)

exactement, qu'ils étaient des êtres animés, dont l'esprit était raisonnable, l'âme passive, le corps aérien et la durée éternelle. De ces cinq attributs, les trois premiers étaient les mêmes que les nôtres, le quatrième leur était propre, et le dernier leur était commun avec les dieux dont ils différaient néanmoins par les passions.

Les anciens appelaient encore démon, dans une autre signification, l'âme affranchie et délivrée des liens du corps, quand le cours de la vie est achevé. Les Latins nommaient *Lémures* et *Lares* ceux qui veillaient sur leur postérité. Nous en parlerons en traitant des dieux domestiques. Ce qui prouve que les lares étaient des démons comme les génies, c'est que Cicéron, en traduisant le *Timée* de Platon, appelle lares les esprits que Platon appelle démons.

Il ne faut pas confondre avec les lares et lémures des génies d'une autre espèce, pour le moins en aussi grand nombre, mais qui ayant toujours été affranchis des entraves du corps mortel, avaient une puissance plus étendue. Dans cette troupe nombreuse de génies, Platon prétendait que chaque homme avait le sien (1), arbitre souverain de sa conduite, toujours invisible et assidu, témoin non-seulement de ses actions, mais de ses plus secrètes pensées (2). On en attribuait aux dieux mêmes ; nous lisons dans les anciens auteurs et dans des inscriptions grecques et romaines le génie de Jupiter, le génie de Junon, etc. Plutarque parle longuement de ces démons qui étaient subordonnés et attachés aux dieux supérieurs, dont ils portaient le nom et exécutaient les ordres (3).

Tel était le démon de Socrate dont il est si souvent parlé dans Platon, dans Plutarque, et auquel Apulée a consacré un

(1) Censorin. De die natali. — Arnobe. Lib. 3. Advers. gentes. — Ce dernier pensait qu'ils naissent et meurent avec nous. — Menandre le dit également.

(2) C'est pourquoi un des plus grands jurements des anciens, c'était de jurer par leur génie. Nous lisons que Caligula fit punir rigoureusement plusieurs personnes qui avaient blasphémé leur génie et s'étaient parjurées.

(3) Plutarque. *De defectu orac.*, 21.

livre entier (1). « C'était, dit Platon, une certaine voix divine qui se faisait entendre en lui, qui l'arrêtait dans quelques-unes de ses entreprises, et ne le poussait jamais à aucune. » Xénophon rapporte, dans son livre de la mort de Socrate, que ce philosophe dit après sa condamnation : « Vraiment, j'avais déjà préparé par deux fois une défense de mon innocence, mais mon démon m'en empêche et m'y contredit. » Aucun sujet n'a peut-être plus occupé les savants que le démon de Socrate, et malgré les nombreuses dissertations tant anciennes que modernes sur cet *esprit familier* de l'adversaire infatigable des charlatans et des sophistes, nous croyons que la question n'a pas fait un pas depuis Platon, quoi qu'aient pu dire à cet égard l'abbé Fraguier, Diderot, l'Anglais Nares, Stapfer et Tiedeman.

Au reste, l'histoire nous fournit plus d'un exemple de ces sortes d'inspirations bienfaisantes. Numa avait un démon qui, sous le nom de la nymphe Egérie, lui dictait les lois qu'il donna aux Romains ; et, de nos jours encore, Fabert, dont la prudence et le bonheur humiliaient ses rivaux, n'a-t-il pas été accusé de n'être grand que par l'appui d'un démon familier qui s'était attaché à sa personne et lui donnait de bons conseils comme le démon de Socrate; Washington passait également pour avoir un esprit à ses ordres (2).

La doctrine que nous venons d'exposer était celle des pythagoriciens et des platoniciens touchant les démons, les génies, les mânes et généralement tout ce qu'on appelle esprits. C'est un abrégé de ce qu'a dit Platon dans ses six dialogues et dans l'apologie de Socrate. Plutarque a traité le même sujet, et ses idées diffèrent peu à cet égard de celles du chef de l'académie. C'est dans les ouvrages de Platon que les cabalistes modernes ont puisé leurs rêveries et tout ce qu'ils nous ont raconté sur les *gnomes*, les *sylphes* et les *ondains*, êtres

(1) Ce démon était, selon Socrate, un génie très-réel, dont il connaissait, au rapport de Galaxidore, les avis par des éternuements qui le prenaient, lui ou ses amis, à droite ou à gauche. — Voyez le traité anglais de M. Nares, intitulé : *Essai sur le démon de Socrate*. — Londres, 1782.

(2) *Curiosité de la litt.* Trad. de l'angl. par Bertin, t. I, p. 51.

bâtards et dégénérés de leurs types primitifs, créations fades et mesquines d'une imagination sans conviction. En fait de croyances superstitieuses, il n'y a, selon nous, que celles du peuple qui soient respectables, parce qu'elles ont au moins le mérite de la bonne foi, quand elles n'ont point pour elles, ce qui n'est pas fort rare, le charme d'une invention brillante, joint à l'intérêt qu'inspire l'idée de leur ancienneté et du mystère qui couvre leur origine (1).

Outre les démons dont nous venons de parler, les anciens avaient encore des *dieux sinistres*. Tels étaient, chez les Egyptiens, *Mendes* ou *Pan*, sous la forme d'un bouc; *Mnevis* (2), qui était adoré dans Héliopolis sous la figure d'un taureau noir (3); chez les Grecs, *Pluton*, *Hecate* ou *Persephone*; chez les Latins, *Veiovis*, *Dis*, *Orcus*, *Summanus* pour Pluton, *Libera* pour Proserpine, ainsi que *Faune*, peuvent être rangés au nombre des démons (4).

Nous avons déjà fait remarquer qu'il est parlé des anges dans les livres les plus anciens des Juifs. La première fois que le démon est mentionné dans les saintes Écritures d'une manière positive, c'est au troisième chapitre du livre de Tobie. Asmodée est le nom qu'on lui donne, et il est dit qu'il avait déjà tué plusieurs époux de Sara et que Tobie fut préservé du même sort en suivant les conseils de l'ange Raphaël (5).

Mais c'est Satan lui-même qui frappe Job : « *Egressus*

(1) Les doctrines d'Hésiode, de Proclus, de Psellus, Jamblique et Terentius Varron sur les esprits ne diffèrent point matériellement de celles que nous venons de faire connaître. Chacun d'eux a traité spécialement cette matière, et a exposé avec ses propres idées celles qui étaient le plus généralement répandues de son temps.

(2) Elien. Lib. 12, cap. IX de l'*Hist. animale*.

(3) Plutarq. De iside et osyride.

(4) Il serait peut-être plus raisonnable de dire comme le roi-prophète : « Omnes dii gentium dæmonia. » (Ps. 145.)

(5) Quelques rabbins regardent Asmodée comme le prince des démons, ainsi qu'on peut le voir dans la paraphrase chaldaïque sur l'ecclésiaste cap. 1. Mais cette opinion n'est fondée sur rien. Rabbi Elias, dans son dict. intitulé *Thisbi*, dit qu'Asmodée est le même que *Samaël*, qui tire son nom du verbe hébreu *Samod*, c'est-à-dire détruire.

igitur Satan a facie domini percussit Job vulnere pessimo, à planta pedis usque ad verticem ejus (1). »

Ce fut de la bouche éloquente d'Isaïe que sortit pour la première fois le nom de Lucifer (2) ; et si plus tard Ezéchiel donne à l'ennemi du genre humain le titre de *chérubin*, c'est pour rappeler à l'ange déchu la hauteur d'où son orgueil l'avait fait tomber (3).

Les mauvais anges nous sont ordinairement représentés, dans l'Écriture, comme composant un état dont Lucifer ou le diable est le prince : « Allez au feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges », dit Jésus-Christ dans l'Ecriture. Il est aussi appelé le Prince du monde, le Prince des ténèbres et le Chef des puissances de l'air (4). Mais le nom que les Hébreux donnaient le plus communément au démon était celui de Satan qui signifie *Tentateur* (5). Les Chaldéens se servaient du même mot pour désigner l'ennemi des hommes ; les Syriens l'appelaient *Satano*, les Arabes et les Turcs le nomment encore *Seitan*. Il paraîtrait même, suivant Tertullien, que le nom de Satan n'était pas ignoré des païens, et il leur reproche de le prononcer chaque fois qu'ils éprouvent quelque dépit ou quelque contrariété (6). Beaucoup ont cru que des mots Satan et Seitan sont venus ceux de *Titan* ou *Teitan*, en changeant les premières lettres, ce qui se pratique souvent dans les langues orientales, ou les lettres *S* et *T* ont

(1) Job, 11. 7.

(2) Isaïe, 14. 12. « Quomodo cecidisti de cœlo Lucifer, qui mane oriebaris, etc. »

(3) « Tu cherub extentus et protegens, et posui te in monte sancto Dei, in medio lapidum ignitorum ambulasti, etc. » Ezéch. 28. 14.

(4) On le nomme aussi : Serpent, Belial ou libertin, Beelzébud (dieu des mouches), Schammael (exterminateur), Behemoth (hippopotame), dragon, ange exterminateur.

(5) On exprime aussi le nom du démon par ceux de *Seddim* ou destructeur, de *Schirim*, boucs ou velus ; dans les livres écrits en grec par ceux de *dæmones*, et en latin *diabolus*, calomniateur ou esprit impur.

(6) « Satanam in omni aversatione et aspernatione et delectatione pronuntias quem nos dicimus malitiæ ingelum, totius erroris artificem, totius sæculi interpolatorem. » — Tertull. de Testim. anima. — Il est fâcheux que le livre de Suétone sur les dictions vilaines, infâmes et blasphématoires soit perdu. Nous aurions pu, sans doute, y retrouver la preuve de cette assertion, qui ne se trouve pas dans les livres anciens.

la même signification. Les Grecs, dit Lucien, les employaient indifféremment, en raison de la grande affinité qu'il y a entre elles.

Les théologiens, qui comptent neuf ordres d'anges dans le ciel, comptent également neuf ordres de démons dans l'enfer. Ils nomment ceux du premier *pseudothei*, c'est-à-dire faux dieux, parce que ces démons cherchent à passer pour des divinités et à se faire adorer des hommes. Le second ordre comprend les esprits de mensonge, dont le serpent ou Pithon est le chef, et qui rendait autrefois ses oracles par la bouche des pythonisses. Les démons du troisième ordre sont nommés *vases de colère et d'iniquités;* ils sont les auteurs de toutes les mauvaises inventions, ainsi que des arts pernicieux répandus parmi les hommes; ils ont inspiré de tout temps ces hommes pervers qu'on nomma sophistes à Rome et à Athènes, ceux qui, dans les temps modernes, s'appelèrent eux-mêmes philosophes, philanthropes et libéraux, qui, sous le masque trompeur d'amis et de libérateurs des peuples, ont constamment soufflé dans le cœur des hommes l'impiété, l'orgueil, l'envie, la révolte, et dont les doctrines ont produit la plupart des crimes qui ont désolé la terre. Ce fut, n'en doutons pas, un de ces génies infernaux qu'on vit parmi nous, sous la figure de l'auteur de *la Pucelle* et du *Dictionnaire philosophique*, rire pendant plus d'un demi-siècle des misères humaines, d'un rire diabolique et inextinguible. Les esprits malins qui composent le quatrième ordre ont pour chef Asmodée et sont appelés *vengeurs des crimes*. Dans le cinquième ordre sont compris les démons qui président aux enchantements, à la magie, aux maléfices et ceux qui séduisent les hommes au moyen de faux miracles, comme Eve fut autrefois séduite par le serpent. Les théologiens leur donnent pour chef Satan, dont il est dit dans l'*Apocalypse* qu'il séduira tout l'univers par les grands prodiges qu'il opérera, en faisant même descendre le feu du ciel en présence des hommes, d'après le pouvoir qui lui aura été accordé pour opérer toutes ces choses. Le sixième ordre est celui des puissances de l'air ; ce sont ces démons qui dirigent les foudres et les tonnerres, qui cor-

rompent l'air et engendrent les maladies, les pestes et les autres fléaux ; ils ont pour prince *Murerim* : c'est le démon du midi, l'esprit brûlant que saint Paul appelle le prince des puissances de l'air. Dans le septième ordre, sont les démons furieux qui répandent sur la terre les discordes, les haines, les guerres et les révolutions, et dont le chef, appelé en grec *Appollion*, est nommé *Abaddon* par les Hébreux, c'est-à-dire exterminateur et dévastateur. Le huitième ordre comprend les démons espions, délateurs, accusateurs, dont le chef est Astaroth, nommé en grec *diable* ou *calomniateur* : il dirige les démarches de ces esprits malfaisants et reçoit tous leurs rapports (1). Enfin, le neuvième et dernier ordre est celui des démons tentateurs, ceux qui tendent des embûches ; chaque homme a le sien qu'on nomme son mauvais génie. *Mammon*, leur prince, est aussi le démon de la cupidité. C'est à ce démon, le plus puissant des anges déchus sur l'esprit des hommes de notre siècle qu'on a élevé, dans Paris, la grande Babylone moderne, un temple magnifique fréquenté chaque jour avec une grande assiduité par un nombre infini des adorateurs de Mammon. Tous ces différents ordres de démons errent sans cesse dans le monde inférieur, où ils travaillent unanimement à perdre les hommes et à les rendre indignes des bienfaits de Dieu (2).

Le Satan de la légende, qui est également le diable des croyances populaires, est un être entièrement distinct du Lucifer de la théologie. Son aspect n'est point ennobli par cet air de dignité chagrine, farouche même, qui caractérise l'ange déchu. On n'aperçoit sur son front aucune trace de son origine céleste ; ce n'est plus cet archange rebelle, jadis resplendissant de lumière et de gloire :

(1) On dit que ces démons, comme étant les plus méchants de tous, sont chargés de la police de l'enfer. On ajoute que lorsque Astaroth, leur chef, vient sur terre et prend une forme humaine, il reçoit alors, suivant les circonstances, des gouvernements qui l'emploient, le titre de ministre ou de préfet de police.

(2) Cette division des puissances de l'enfer se trouve dans le chap. XVIII, du liv. III de Cornélius Agrippa. *Ex occultâ philosophiâ*.

« .... But o how fallen! how changed
From him, who in the happy realms of light
Cloth'd with transcendent brightness, dids't outshine
Myriads though Bright .... (1). »

C'est le malin esprit, l'éternel ennemi du genre humain; il est laid, dégradé, lâche, impur; sa vue produit le dégoût plutôt que la terreur. De là viennent ces caprices sauvages, ces méchancetés burlesques, qui sont les marques caractéristiques de cet esprit malfaisant qui le rendent familier et affaiblissent même la crainte que devrait faire naître son nom. On en retrouve des traces dans les nombreuses histoires où Satan remplit un rôle bien inférieur à celui auquel l'appelait sa céleste origine.

On lit quelque part que More le platonicien (2), malgré son grand savoir, n'avait jamais pu comprendre la justesse psychologique des divers attributs de Satan. Ce philosophe était particulièrement choqué de l'étrange bizarrerie des gambades attribuées aux Lutins et aux esprits, et elles déconcertaient grandement la gravité de ses arguments sur ce sujet; il pensait que c'était dégrader entièrement des êtres spirituels, que de leur attribuer, ainsi qu'on le faisait, des actions remplies de malices et d'espiègleries.

On a vraiment lieu d'être surpris qu'un philosophe aussi érudit ne se soit point aperçu que cette description mythologique de l'esprit malin était conséquente dans toutes ses parties. Le rire est étranger à la sérénité des êtres bienfaisants; les anges peuvent pleurer, mais rire n'est point dans leur essence. La gaieté, au contraire, sert souvent à cacher un dépit secret; et s'il n'est pas dans sa nature d'être constamment maligne ou malfaisante, on la voit néanmoins s'allier facilement à la malice ou à la méchanceté. Une plaisanterie, quelque innocente qu'elle puisse être, tend néanmoins presque toujours à rabaisser la personne qui en est l'objet. Cepen-

(1) Milton. *Paradise lost*, liv. I.
(2) Philosophe anglais d'une grande érudition, qui vivait dans le XVIIe siècle.

dant, le meilleur et le plus sage d'entre nous, résiste rarement à la tentation de chercher quelque amusement dans la peine qu'il fait nécessairement éprouver à ses semblables, lorsqu'il se rit de leurs faiblesses.

De cette alliance entre le rire et la malice, sont nés ces êtres malo-burlesques, que les mythologistes ont placés parmi les dieux. Tel était Momus chez les Grecs et les Romains (1), et chez les Scandinaves Loke ou Loki, qui assistait aux banquets du Valhalla (2).

Le rôle que joue Satan, dans la vie des saints et dans les anciennes chroniques de la religion, est également dramatique et poétique. L'esprit malin y est partout le motif de l'action principale, dont le récit n'intéresse et ne produit d'effet que par sa participation. Mais il est bon de remarquer que la puissance du Satan de la légende acquiert plus ou moins de force, suivant la nature même de l'apparition. C'est souvent au milieu de nuages, formés d'une vapeur infernale, qu'il développe ses formes menaçantes, d'une manière moitié réelle et moitié allégorique. Cependant, dans quelque lieu que Satan se présente, ses griffes, ses cornes, sa queue, son regard effronté, ses brocards, ses ruses et ses malices le font aussitôt reconnaître.

Saint Augustin croyait que les anges avaient un corps subtil, lumineux, invisible, et les démons un corps aérien.

Saint Thomas d'Aquin considère les uns et les autres comme de purs esprits, déchargés de tout fardeau corporel, quelque léger qu'il puisse être. Cette opinion est celle de l'église romaine, et presque tous les théologiens conviennent que les anges apparaissent sous des corps aériens, dont ils se revêtissent; leur nature les rend invisibles, et leur volonté les rend visibles : « *Hujus naturæ est non videri, voluntatis videri* (3). »

(1) Momus, fils du Sommeil et de la Nuit, dieu de la raillerie et des bons mots. Les dieux, lassés de ses sarcasmes, le chassèrent de l'Olympe.

(2) Loke, le mauvais principe, surpasse tous les mortels et même les dieux dans l'art des perfidies et des ruses. (Edda.)

(3) *Comment. sur saint Luc*, liv. I, chap. 1.

On a généralement cru que, dans leurs apparitions aux hommes, les démons prenaient deux sortes de corps pour se rendre visibles. « Les démons peuvent, dit le père Lebrun, en épaississant et condensant l'air, s'en former des corps pour se rendre visibles aux hommes, par une permission toute particulière de Dieu, et pour accomplir les décrets de sa providence (1). » L'écriture même nous assure qu'ils s'emparaient des corps des personnes vivantes, et souvent même encore des cadavres des morts.

Cette dernière croyance, quelque extraordinaire qu'elle puisse paraître, était pourtant généralement répandue parmi les peuples de l'ancien monde. Elle était commune aux Grecs et aux Romains, comme on peut le voir par l'histoire fort remarquable de Machates et de Philinnion, rapportée par Plégon (2), et par beaucoup d'autres histoires du même genre racontées par Egésippe (3), Lucain (4), Héliodore (5) et surtout Apulée (6). Cette croyance était également celle des peuples du nord de l'Europe, ainsi que nous l'apprend Saxo-Grammaticus, dans l'histoire des deux champions danois, Asmund et Asneth (7), que nous rapportons en entier dans un autre chapitre de cet ouvrage, qui traitera particulièrement des vampires, superstition qui se rattache à celle dont nous parlons. En rapportant l'histoire de la démoniaque de Laon, arrivé vers la fin du XVI[e] siècle, Le Loyer dit qu'un des diables, appelé Baltazo, qui était dans le corps de cette femme, prit le cadavre d'un pendu, en la plaine d'Arlon, pour tromper le mari de la démoniaque (8). Le médecin Gaspard Peucer, gendre de Melanchton, et un des plus zélés propagateurs de l'hérésie des Sacramentaires, raconte très-

(1) Tom. VI, p. 250.
(2) *Traité des choses merveilleuses.* — Voyez également *Hist. des fantômes*, p. 99.
(3) *De excidio hierosolimitano*, lib. III, cap. 3.
(4) Pharsale, lib. VI.
(5) *Hist. Œthip.*, lib. VI.
(6) *In asino aureo*, lib. II.
(7) *Hist. danic.*, lib. V.
(8) *Hist. des spectres et des apparitions*, chap. X, p. 244.

sérieusement comment une baladine italienne dansa devant le public après sa mort, lorsqu'un des compagnons de cette femme eut réussi à faire entrer, par art diabolique, un démon dans son corps (1).

Il y a cependant des faits semblables d'une authenticité bien imposante, entre autres celui du cadavre d'un jeune homme de Dalem, en Lorraine, animé pendant près d'un an par le démon : chose consignée dans les archives de la ville de Nancy et attestée par des actes judiciaires signés de M. Rémy, procureur général, et d'une multitude de témoins jurés (2). « Les démons, dit saint Pierre Chrysologue, s'engraissent de pourritures et se plaisent dans la puanteur (3). »

Pausanias fait mention d'une horrible figure représentant une divinité des enfers, nommée Eurynome, qui se nourrissait de la chair des morts. Ce démon, qui montrait les dents, était de couleur noire, tirant sur le bleu, comme les grosses mouches de boucherie, et assis sur un siége couvert d'une peau de vautour. Ce n'était cependant que la figure allégorique de la mort, dévorant la nature universelle, qui lui est promise, et que désignait le vautour chez les Egyptiens.

Parmi les innombrables anecdotes concernant le démon, qu'on rencontre à chaque page dans la vie des saints, les unes sont burlesques, comiques, triviales même ; les autres sont quelquefois fort pittoresques. Saint Antoine, dont la vie n'a été qu'une suite continuelle de tentations de la part de l'esprit malin, vit un jour Satan, dont la tête se montrait au-dessus des nuages, étendant ses bras pour intercepter les âmes des morts qui dirigeaient leur vol vers le ciel. Ceci pourrait bien, selon nous, n'être qu'une allégorie, car il ne faut pas oublier qu'au temps où l'on écrivait les diverses histoires qu'on a rassemblées depuis sous le nom de *Fleurs des*

(1) *De præcipuis divinationum generibus.* — Anvers, 1504. — In-4°.
(2) *Dict. hist.* de Feller, t. I, p. 112.
(3) « Pascuntur dœmones cadeveribus, putredine saginantur, delicianter fœtore, » Sermo. XVI. — Saint Pierre Chrysologue était évêque de Ravenne au IVe siècle.

Saints, il existait une espèce d'honnête confiance qui ne permettait pas de douter de la réalité de semblables apparitions. Le pieux historien racontait sérieusement : il écrivait pour édifier ses lecteurs, ranimer leur foi, et nous croyons bien sincèrement qu'il était lui-même convaincu de la vérité de toutes les merveilles qu'il racontait. Cependant, malgré toute la foi dont un vrai chrétien peut être animé, nous pensons qu'il est impossible de parcourir ces légendes merveilleuses sans éprouver le besoin de considérer comme de pures allégories un grand nombre d'apparitions du malin esprit, telles qu'elles y sont racontées. C'est ainsi que, lorsque nous rêvons moitié éveillés, nous sommes intérieurement convaincus que les sons que nous entendons et les objets que nous voyons n'existent que dans notre imagination. Cependant nos sens se refusent à obéir à notre jugement, et il nous est impossible de nous éveiller entièrement et de mettre fin à cette singulière illusion.

Quelquefois, le caractère que l'on donne au diable est celui d'un vrai singe, et sa malice n'est qu'amusante; témoins les tours sans nombre qu'il joua à sainte Gudule, dont il chercha, pendant plusieurs années, à mettre la piété et souvent même la pudeur en défaut. La manière dont la plupart de ces espiègleries sont rapportées dans la vie de cette sainte est peut-être sans égale dans les annales de la légende.

Parmi les solitaires de la Thébaïde, saint Hilarion, disciple de saint Antoine, et le plus parfait imitateur de sa vie cénobite et retirée, fut un des plus exposés aux séductions et aux attaques du malin esprit. Lorsque ce pieux solitaire se couchait, dans l'intention de prendre quelque repos, des femmes nues se présentaient à lui; quand le saint priait, il entendait autour de lui des bêlements de brebis, des beuglements de taureaux, des rugissements de lions. Mais rien ne pouvait vaincre la patience du bon ermite, et le diable en fut toujours avec lui pour ses mauvais tours.

On a parlé de tout temps des métamorphoses employées par les démons pour se montrer aux hommes, et il est à remarquer que ces sortes d'apparitions des mauvais esprits

remontent bien au-delà de l'ère chrétienne, et étaient même fréquentes chez les païens, au dire de leurs poètes et de leurs historiens. Elles le devinrent sans doute bien davantage dans les premiers siècles du christianisme, comme le prouvent toutes celles qui sont racontées dans la vie des pères du désert, en raison des efforts que faisaient alors les esprits de l'enfer pour s'opposer aux progrès du christianisme. Aussi n'y a-t-il sorte d'animaux dont le démon n'ait pris la figure; il s'est changé en dragon, en serpent, en bouc (1), en chien (2), en sanglier et en pourceau (3), en hibou (4), en mouche, en taon. Quelquefois même il s'est présenté sous la forme de choses inanimées, telles que des arbres, des buissons, des herbes, de l'or ou de l'argent; ainsi le diable, sous la forme d'une masse d'or, voulut tromper saint Antoine, qui s'en délivra par le signe de la croix..... Quant aux herbes, sous la forme desquelles se cache aussi le malin esprit, nous avons, à cet égard, le témoignage de saint Grégoire le Grand, qui raconte qu'une religieuse, en mangeant une laitue, se sentit possédée du diable, changé lui-même en cette sorte de salade.

Dans toutes ces transformations, les démons se font aussi grands ou aussi petits qu'ils veulent; et nous aurons occasion de traiter plus amplement ce sujet en parlant des fées, des nains et des satyres. Les Bretons, qui possèdent certainement les traditions les plus ingénieuses sur la mythologie populaire, en ont une qui peint parfaitement le caractère que

(1) L'Ecriture dit que les démons se montrent sous cette forme à ceux qui croient en eux. — Isaïe. — Voilà pourquoi ils paraissent ainsi au sabat. Négédius Figulus dit que Python fut changé en chèvre. Ce même Python, tué par Apollon, fut déifié et nommé Pan ou Egypan. Python est le *pheten*, aspic ou serpent de l'Ecriture qui se change en bouc.

(2) Les Chaldéens donnaient aux demons le nom de *chiens terrestres*. Hécate était toujours accompagnée de ses chiens et représentée avec trois têtes, une de femme, une de cheval et une de chien. Suivant le poète Onomacrite (in argonaut), un démon, en forme de chien, apparut souvent à Cimon l'Athénien pour lui annoncer sa mort. (Plutarque.)

(3) Voyez, dans Froissard, l'histoire de Raimond, seigneur de Corassé.

(4) La furie, envoyée à Ternus, par Jupiter, pour lui annoncer sa mort prochaine, se montra à ce monarque en forme de hibou.

les croyances de tous les temps, mais particulièrement les croyances chrétiennes, ont attribué à l'esprit du mal. Ils supposent que le démon prend souvent, pour enlever les hommes, la forme d'un cheval, qu'ils nomment le cheval du diable : « Il s'approche d'abord, dit un écrivain breton, tout petit, tout joueur, tout caressant ; il se roule près des enfants, leur lèche les mains, leur présente son dos, puis tout à coup il grandit jusqu'aux nuages, franchit les fleuves, les forêts, les vallées, et disparaît avec son cavalier que l'on ne revoit plus (1). »

Ce n'est point vainement que l'on a donné au démon le nom de *calomniateur*, car il fait sa principale occupation de chercher, par tous les moyens en son pouvoir, à noircir la réputation des personnages vertueux. On cite, à ce sujet, l'histoire de saint Sylvain, évêque de Nazareth. Ce saint prélat fut longtemps soupçonné de mener une vie impudique : « Et ne vint ce faux bruit, dit un vieil auteur, que du diable, qui, en une maison suspecte et avec une femme mal famée, eut la malice d'emprunter comme incube la figure de saint Sylvain (2). » Krantz rapporte une histoire à peu près semblable de l'impératrice Cunégonde, femme de l'empereur Henri II. Cette princesse fut soupçonnée d'adultère, parce que le diable, dit le chroniqueur allemand, fut un jour vu sortant de grand matin de son appartement, sous la figure d'un courtisan beau de visage et de belle stature, ce qu'il continua à faire pendant deux ou trois jours différents. Cette manœuvre diabolique fut déjouée par l'impératrice elle-même, qui se soumit à marcher pieds nus sur des socs de charrue rougis au feu, pour prouver son innocence, ce qu'elle exécuta sans éprouver le moindre mal (3). » Et fut, dit Le Loyer, qui rapporte ce fait, l'*emperiere* ainsi rétablie en son beau nom de chaste et vierge, qui était cause que le démon lui portait envie (4). »

(1) *Les derniers Bretons*, t. I, p. 246.
(2) *Hist. des spectres et des apparitions*, page 368.
(3) Krantz, in chronico compendioso usque ad annum 1474.
(4) Loyer, p. 412.

Les démonologues anciens et modernes ont beaucoup disputé sur le son de voix des démons, et, nous pouvons le dire, beaucoup déraisonné sur ce sujet, qu'il n'est guère permis d'approfondir, puisqu'il est naturel de supposer que les esprits peuvent changer de voix comme ils changent de figure. Parmi les anciens, Damascius, philosophe stoïcien (1), dit que les esprits familiers cachés dans les boules consacrées, qu'on nommait *Bœtiles*, répondaient à ceux qui les interrogeaient d'une voix si faible et si inarticulée, qu'elle ressemblait plutôt à un sifflement qu'à des paroles, et que ces sortes de réponses devaient toujours être interprêtées par les prêtres, qui leur donnaient la signification qu'ils jugeaient convenable (2). Les voyageurs modernes racontent que Potoyan, le démon des Australiens, ainsi que les fausses divinités des peuplades polynésiennes, annoncent leur présence par un sifflement particulier bas et prolongé (3). Selon Porphyre, le fleuve Causas souhaita le bonjour à Pythagore *(Kripe Pythagoras)*; et Philostrate raconte qu'aux frontières des Thébains, un ormeau parla avec Appolonius de Thyane, mais d'une voix efféminée et grêle *comme celle des démons*. Enfin les milliers de sorciers et de sorcières, qui ont paru devant les tribunaux tant ecclésiastiques que civils, ont constamment déclaré que la voix des démons était rauque et d'un son désagréable.

On a beaucoup discuté sur la nature de cette voix qui fut entendue du temps de Tibère, vers les îles de Paxos, dans l'archipel de la Grèce, annonçant à la terre la mort du grand Pan (4). Les uns ont cru voir dans cet événement extraordi-

(1) In vita Isidori — vivait sous Justinien.
(2) Les Bœtiles étaient des talismans. — Nous en parlons au chapitre *Magie*.
(3) D'Urville. — Marsden. — Mariner, etc.
(4) C'est Plutarque qui rapporte ce fait, et voici comment il s'exprime à ce sujet : « Ephiterses, père d'Emilianus, l'orateur, qui estoit de la même ville que je suis, et avoit esté mon maistre de grammaire, contoit que pour aller en Italie, il s'embarqua en voyage sur un navire chargé de plusieurs marchandises, et de grand nombre de passagers, et disoit que sur le soir, le vent leur faillit auprès des îles Echinades, et que leur

naire une annonce céleste, les autres une voix démoniaque. Les premiers ont pensé que, par cette mort ainsi annoncée, on devait entendre celle de Jésus-Christ, à qui le nom de Pan pouvait être donné, puisqu'i' signifiait le *grand tout*, et que les anciens, et particulièrement les Egyptiens, regardaient comme *la nature*, *l'univers entier*, l'emblème de la fécondité et le principe de toutes choses.

Ceux qui considèrent, au contraire, cette voix comme émanant des puissances infernales, disent avec plus de vérité, sans doute, que toute fiction dans le langage ne peut convenir aux esprits célestes; que ceux-ci, dans une semblable circonstance, n'auraient point fait usage de mots empruntés au paganisme, et qu'ils eussent dit : « *Le grand Dieu est mort*, plutôt que *le grand Pan est mort;* » que Pan, d'ailleurs, était un dieu méchant et lascif, qui ne pouvait être comparé qu'au démon, qu'on appelle également *le prince du monde* dans les saintes Écritures. Qu'en se rapportant surtout à l'époque où cette voix fut entendue, qui était celle où le Sauveur expira sur la croix pour racheter les hommes et détruire l'empire du démon, il est naturel de supposer qu'elle avait pour but d'annoncer aux païens la grande victoire qui venait d'être remportée et leur prochaine délivrance des ténèbres de l'idolâtrie par la connaissance du vrai Dieu, qu'ils devaient bientôt acquérir. « N'était-il pas beau, en effet, dit un ancien auteur, et digne de la puissance divine, de faire proclamer la victoire du fils de Dieu par la bouche même du

navire alloit branlant tant qu'elle arriva près de Paxos, que la plupart des passagers estoyent veillans, et y en avoient beaucoup qui buvoyent encore achevant de souper, quand tout soudain on entendit une haute voix venant de l'une de ces îles de Paxos, qui appeloit Thamos, si fort, qu'il n'y eut celui de la compagnie qui n'en demeurast tout esbahi. Ce Thamos étoit un pilote égyptien que peu de ceux qui etoyent en la nef connoissoyent par son nom. Pour les deux premières fois qu'il fut appelé, il ne répondit point, mais à la troisième, si : et lors celui qui l'appeloit, renforçant sa voix, lui cria que quand il seroit à l'endroit des Basses, qu'il dénonçast, que le grand Pan était mort, etc. — Voyez la suite dans Plutarque, au chapitre *des oracles qui ont cessé*, p. 1088, de la traduction d'Amyot.

démon qu'il avait vaincu? *Qui fecit non est victor, nisi victus fateatur* (1). »

Comme on voit des méchants rechercher l'obscurité pour exécuter leurs desseins criminels, ainsi le prince des ténèbres choisit ordinairement pour tendre ses embûches le temps du repos des hommes, celui où leur corps, repu et bien nourri, les rend plus faciles à céder aux tentations, aux désirs de la chair, et plus enclins à toute espèce de sensualité. On croit généralement que les apparitions du malin esprit sont plus fréquentes vers le milieu de la nuit. C'est une croyance générale parmi le peuple de l'Angleterre, que les esprits des ténèbres quittent les régions terrestres au chant du coq et se retirent dans leurs résidences habituelles. De là vient que les habitants des campagnes, qui se rendent gaîment à leurs travaux lorsque l'oiseau matinal a fait entendre son chant, répugnent à sortir de leurs demeures quand ils sont obligés de le faire avant ce moment, dans la crainte de rencontrer des spectres ou d'autres esprits malfaisants (2). Nous avons aussi entendu raconter que, dans la Normandie, les journaliers qui retournent tard chez eux et les gens de la campagne qui voyagent la nuit aperçoivent souvent des béliers noirs qui vomissent des flammes; des chats noirs dont les yeux étincellent; des lapins blancs suspects; des taureaux rouges à cornes épouvantables, et des chiens noirs immobiles dans les lieux où il y a des trésors (3).

Outre leurs démons nocturnes, les anciens Grecs avaient encore leur démon solaire, qui se montrait aux hommes à l'heure de midi; ils considéraient comme fort dangereux de sortir à cette heure, et Théocrite nous apprend que les pasteurs de son temps ne se montraient jamais alors dans les champs (4).

Cette croyance est encore celle des Grecs modernes, chez

(1) Ennius, *Annal. fragment.* — C'est aussi le sentiment d'Eusebe et celui des plus célèbres théologiens.
(2) Bournés of Newcastle, *Antiquities of the common peoples*,
(3) *France pittoresque*, Calvados.
(4) Théocrite, *Idyl* 1re.

lesquels la crainte du démon est si grande qu'ils n'osent point articuler son nom, qu'ils ne prononcent jamais que par des antiphrases, telles que le *vent*, l'*obscurité*, le *malheur*, le *méchant*, le *vagabond;* encore le Grec le plus intrépide n'est-il point rassuré quand il est obligé de parler de ces esprits issus du mauvais principe, auxquels il attribue les limiques, les pestes, les tonnerres et les tremblements de terre (1). Les Bretons, qui personnifient tout, ont fait de la peste un démon particulier, un être imaginaire qui se montre au temps des grandes désolations. La peste qui désola l'Europe au VI[e] siècle fit de grands ravages en Cambrie et en Armorique : tous ceux qui en étaient frappés perdaient les cheveux, les dents, la vue (2); jaunissaient, languissaient et ne tardaient pas à mourir (3). Il y eut des cantons de la Bretagne armoricaine dont la population fut emportée toute entière. La paroisse d'Elliant, en Basse-Cornouaille, fut de ce nombre. Il existe encore à ce sujet une chanson qu'on ne chante jamais sans y joindre la légende suivante, rapportée par M. de la Villemarquée dans le Barzas-Breiz :

« C'était jour du pardon (fête) au bourg d'Elliant; un jeune meunier, arrivant au gué avec ses chevaux, vit une belle dame en robe blanche, assise au bord de la rivière, une baguette à la main, qui le pria de lui faire passer l'eau. — Oh! oui, sûrement, madame, répliqua-t-il; et déjà elle était en croupe sur sa bête, et déposée sur l'autre rive. Alors la belle dame lui dit : — Jeune homme, vous ne savez pas qui vous venez de passer : je suis la peste. Je viens de faire le tour de la Bretagne, et me rends à l'église du bourg, où la messe sonne; tous ceux que je frapperai de ma baguette mourront subitement; pour vous, ne craignez rien, il ne vous arrivera aucun mal, ni à votre mère non plus. » — Et la peste a tenu parole, fait alors observer le chanteur, car la chanson le dit :

(1) Pouqueville, *Voyage en Grèce*, t. IV, des mœurs des Grecs.
(2) « *Hé vléo, hé zaint hé laged.* » Taliesin. (*Myrvyrian*, t. I, p. 27.)
(3) « Flavos, exsangues efficiebat universos. » *Liber handavenensis.* M. M. du collége de Jésus, à Oxford.

yrie eleison. — Du *Gloria in excelsis*. — Le élébrant salue le peuple. — De l'oraison ou ollecte. — De l'épître. — De la révérence ue l'on doit faire après la lecture de l'épître. - Le prêtre ou l'évêque et ses assistants s'asyent. — Du graduel. — De l'*Alleluia*. — u trait. — De la prose ou séquence. — Du hangement de place du prêtre. — De l'évanile. — Du symbole. — De la prédication. — econde partie de la messe, qui commence à offertoire. — De l'ablution des mains. — Des alles et des corporaux. — De l'oblation du rêtre, de l'office de ses ministres pendant ce emps-là, de la patène et des offrandes du euple et des clercs. — Le prêtre encense autel une seconde fois. — Le prêtre s'incline, aise l'autel et prie. — De la préface. — Du *anctus*. — De la secrète ou du canon de la esse. — Explication du canon, qui commence ar ces mots : *Te igitur*. — De la seconde artie du canon, savoir : *Memento, Domine*. — e la troisième partie du canon. — De la uatrième partie du canon. — De la cinuième partie du canon. — De la sixième pare du canon. — De la septième partie du anon. — De la huitième partie du canon. — e la neuvième partie du canon. — De la ixième partie du canon. — De la onzième artie du canon. — De l'oraison Dominicale : *ater noster*, etc. — De l'explication ou exosition de l'oraison Dominicale. — Troième partie de la messe. — Du silence après oraison Dominicale. — De la reprise de la atène. — De la fraction de l'hostie. — De *Agnus Dei*. — Du baiser de paix. — Quarième partie de la messe, et, en premier lieu, e la communion du prêtre. — De l'ablution *Perfusio*). — De la postcommunion. — De dernière oraison et de l'*Ite missa est*. — ourquoi le prêtre baise-t-il l'épaule du ponfe. — De la dernière bénédiction.

Notes. 1. Etymologie du nom de messe. — . Traité de l'eau bénite, etc. — 3. La danse u point de vue liturgique. — 4. Des cierges u'on allume pour la messe. — D'où vient u'on en allume en plein jour. — Origine de et usage. — 5. Traité des processions et de urs cérémonies, etc. — 6. Origine et raisons e l'encensement. — 7. Remarques historiques r la récitation du *Kyrie eleison*. — 8. Anquité du *Gloria in excelsis*. — Son auteur. - Depuis quand on le dit à la messe. — 9. Des ubés ou ambons. — Jean-Baptiste Thiers et s *Ambonoclastes* du XVII[e] siècle. — 10. Noons historiques sur le symbole de la foi. — l. Du pain que le prêtre offre à l'autel. — 2. De la confection des hosties dites pains 'autel ou pains à chanter. — 13. Histoire de orgue. — 14. Du secret des paroles de la onsécration. — 15. Eventail (*Flabellum*). — 3. Question singulière : Si une messe célérée pour plusieurs peut autant valoir pour hacun d'eux comme pour un seul, par lequel le aurait été demandée. — 17. Observations r la prière *Quam oblationem*, et sur les aroles de la consécration. — 18. De l'intincon. — 19. De l'adoration et de l'élévation de hostie. — 20. Du vin et de l'eau du saint sacrifice de la messe. — 21. Du *Memento* pour les trépassés, ou résolutions sur plusieurs demandes touchant la prière pour les morts, qu'on fait à la messe, etc. — 22. Traité du pain bénit, etc. — 23. Du baiser de paix. — 24. Origine et antiquité de la récitation de l'évangile de saint Jean à la fin de la messe.

TROISIÈME VOLUME.

Des divins Offices, tant de la nuit que du jour, en général. — Qu'est-ce que l'Office ; de son institution et de ses parties. — Des Nocturnes. — Des Matines et des Laudes (*de Matutinis* et *Laudibus*). — De Prime. — De Tierce. — De Sexte. — De None. — De Vêpres. — De Complies.

Des Offices des Dimanches en particulier, de ceux de certains jours ouvrables (*quarumdam feriarum*) des fêtes solennelles (*festivitatum*) du Seigneur et des jeûnes des Quatre-Temps. — Du Temps de l'Avent. — Du premier Dimanche de l'Avent du Seigneur. — Du second Dimanche de l'Avent du Seigneur. — Du troisième Dimanche de l'Avent du Seigneur. — Du mercredi et des Jeûnes des Quatre-Temps. — Des autres Jeûnes. — De l'Office du Mercredi. — Du Vendredi. — Du Samedi. — Du quatrième Dimanche de l'Avent du Seigneur. — De la Veille ou Vigile de la Nativité du Seigneur. — De l'Office de Noël. — Du Dimanche dans l'Octave de Noël. — De la fête de la Circoncision. — De la fête de l'Epiphanie. — De l'Octave de l'Epiphanie. — Du premier dimanche après l'Epiphanie. — Du second dimanche après l'Epiphanie. — Du troisième dimanche après l'Epiphanie. — Du quatrième dimanche après l'Epiphanie — Du cinquième dimanche après l'Epiphanie. — Du sixième dimanche après l'Epiphanie. — Du dimanche de la Septuagésime. — De l'Office de la Septuagésime. — De la Sexagésime. — De la Quinquagésime. — Du mercredi des Cendres, ou mercredi en tête des jeûnes (*in capite jejuniorum*). — Du jeudi. — Du vendredi. — Du samedi. — Du premier dimanche de Carême. — Du lundi. — Du mardi. — Du mercredi. — Du jeudi. — Du vendredi. — Du samedi. — Du second dimanche de Carême. — Du lundi. — Du mardi. — Du mercredi. — Du jeudi. — Du vendredi. — Du samedi. — Du troisième dimanche de Carême. — Du lundi. — Du mardi. — Du mercredi. — Du jeudi. — Du vendredi. — Du samedi.

Notes. 1. Origine du chant des hymnes pendant l'Office divin. — 2. Essai historique sur l'origine et les vicissitudes du Chant ecclésiastique. — 3. *Feria*, *Festum*, *Festivitas* (Férie, Fête, Festivité). — 4. L'Avent. — 5. Du Jeûne des Quatre-Temps. — 6. Noël. — 7. La Circoncision. — 8. L'Epiphanie. — 9. Offices des funérailles de l'*Alleluia*. — 10. Comparaison. — 11. Origine de la cérémonie des cendres.

Appendice. — Les proses du moyen âge. — Origine des proses. — Adam de Saint-Victor.

Proses d'Adam de Saint-Victor. — Prose

de saint-Etienne, diacre, premier martyr. — Prose de saint Jean l'Evangéliste. — Prose du dimanche dans les octaves de la Nativité du Seigneur. — Prose de la bienheureuse Vierge, pendant les fêtes de Pâques. — Prose de la Résurrection du Seigneur. — Autre Prose de la Résurrection du Seigneur. — Prose pour les fêtes de Pâques. — Prose de la Résurrection du Seigneur. — Prose du Saint-Esprit. — Prose du Saint-Esprit. — Prose du Saint-Esprit. — Prose de la sainte Trinité. — Prose pour la Dédicace d'une église. — Prose de la Dédicace de l'Eglise. — Prose de saint André, apôtre. — Prose de saint Nicolas, Evêque de Myre. — Prose de sainte Geneviève, vierge. — Prose de sainte Agnès. — Prose de saint Vincent, diacre et martyr. — Prose de la Conversion de saint Paul. — Prose de la Purification de la bienheureuse Marie. — Prose de l'Invention de la sainte Croix. — Prose de saint Jean-Baptiste. — Prose de saint Pierre, apôtre. — Prose des saints apôtres Pierre et Paul. — Prose de saint Laurent. — Prose de l'Assomption de la sainte Vierge. — Prose de saint Barthélemi, apôtre. — Prose de saint Augustin. — Prose de la Décollation de saint Jean-Baptiste. — Prose de l'Exaltation de la sainte Croix. — Prose de saint Matthieu, évangéliste. — Prose de saint Michel, archange. — Prose de saint Denys, l'Aréopagite, apôtre et premier évêque de Paris. — Prose de saint Luc, évangéliste. — Prose de tous les Saints. — Prose à saint Martin. — Prose à sainte Catherine, vierge et martyre.

Miscellanea. — Prose de la bienheureuse Vierge pendant l'Avent du Seigneur, par Pierre Abeilard. — Prose pour la Nativité du Seigneur, à la troisième Messe (celle du jour), par saint Bernard. — Prose de la Conception de la bienheureuse Marie. — Prose de saint Marcel, évêque de Paris. — Prose de saint Fiacre. — Prose de sainte Catherine, vierge et martyre. — Prose de saint Eloi. — Prose de la Tunique sans couture de Jésus-Christ. — Prose de la sainte Larme du Christ.

QUATRIÈME VOLUME.

Du quatrième dimanche de carême. — Du lundi de la quatrième semaine de carême. — Du mardi. — Du mercredi. — Du jeudi. — Du vendredi. — Du samedi. — — Du cinquième dimanche de carême ou dimanche de la Passion. — Du lundi. — Du mardi. — Du mercredi. — Du jeudi. — Du vendredi. — Du samedi. — Du sixième dimanche ou dimanche des Rameaux. — Du lundi saint. — Du mardi saint. — du mercredi saint. — Du jeudi saint. — Du même jeudi saint. — De l'office de jour du jeudi saint. — Du même jeudi. — De l'office de la messe du jeudi saint. — Du dépouillement des autels. — Du vendredi saint (ou Parascève). — Du samedi saint. — Qui fait les agneaux de cire; comment et pourquoi les fait-on. — De la bénédiction du cierge pascal. — Des leçons et des traits. — De la bénédiction du baptême ou des fonts, où l'on traite encore d'autres matières concernant les catéchumènes. — Du baptême, où l'on traite aussi des vêtemen dont les néophytes se dépouillent le quatrièn jour, et des parrains. — De la Confirmatio — De la messe du samedi saint. — Du sai jour de Pâques. — De l'office de nuit de P. ques. — De l'office de jour de la fête de P ques. — Des sept jours après Pâques. — I lundi de Pâques. — Du mardi de Pâques. Du mercredi de Pâques. — Du jeudi de P ques. — Du vendredi de Pâques. — Du S. medi *in albis*. — Autre explication des se jours précités. — Du premier dimanche apr Pâques. — Du second dimanche après Pâque — Du troisième dimanche après Pâques. Du quatrième dimanche après Pâques. — I dimanche des Rogations. — Des Rogation — De la veille ou vigile de l'Ascension. De la fête de l'Ascension du Seigneur. — I dimanche après l'Ascension. — De la vigile (la Pentecôte. — Du saint jour de la Pentecôt — Du lundi de la Pentecôte. — Du mardi. Du mercredi. — Du jeudi. — Du vendredi. Du samedi. — Du dimanche de la Sainte-Tr nité. — Du premier dimanche après la Pe tecôte. — Du second dimanche après la Per tecôte. — Du troisième dimanche. — D quatrième dimanche. — Du cinquième d manche. — Du sixième dimanche. — Du sep tième dimanche. — Du huitième dimanch — Du neuvieme dimanche. — Du dixièn dimanche. — Du onzième dimanche. — D douzième dimanche. — Du treizième dimanch — Du quatorzième dimanche. — Du quin zième dimanche. — Du seizième dimanch — Du dix-septième dimanche. — Du mer credi des Quatre-Temps de septembre. — D vendredi des Quatre-Temps de septembre. - Du samedi des Quatre-Temps de septembre.- Du dix-huitième dimanche après la Pentecôt — Du dix-neuvième dimanche. — Du ving tième dimanche. — Du vingt-et-unième d manche. — Du vingt-deuxième dimanche. - Du vingt-troisième dimanche. — Du vingt quatrième dimanche. — Du vingt-cinquièm dimanche. — Du vingt-sixième dimanche.

Notes. — 1. Anciens usages liturgiques, re latifs à la célébration du Mercredi-Saint. - 2. Sur le nom de Calvaire. — 3. Du titre d la croix et des langues dont l'Eglise s'est servi dans la liturgie, depuis les Apôtres jusqu' présent. — 4. Origine des agneaux de cir que le Pape bénit le samedi de la semaine d Pâques (*in albis*). — 5. Le cierge pascal. - 6. Du baptême du Samedi-Saint. — 7. Du jou de Pâques. — 8. Sur deux anciennes danse ecclésiastiques dites *Pilota* et *Rergeretta* usitées au moyen âge, le jour de Pâques. - 9. Drame liturgique de la Résurrection. - 10. Sur une ancienne coutume usitée jad pendant la semaine de Pâques.

CINQUIÈME VOLUME.

Des festivités des saints. — De saint Fabie et de saint Sébastien. — De sainte Agnès. - De la conversion de saint Paul. — De sair Julien. — Da la bienheureuse Agathe. — D la purification de sainte Marie. — De la chair de saint Pierre. — De l'Annonciation de l

Vierge Marie. — Des saints apôtres Philippe et Jacques. — De l'invention de la sainte Croix. — De la révélation de saint Michel. — De saint Gervais et de saint Protais. — De saint Jean-Baptiste. — De saint Pierre et de saint Paul. — Des sept Frères. — De saint Jacques. — Des sept Dormants. — De la fête de saint Pierre-aux-Liens. — Des Machabées. — De l'Invention de saint Etienne. — De la Transfiguration du Seigneur. — De saint Laurent. — De l'Assomption de la glorieuse Vierge Marie. — De saint Barthélemi, apôtre. — De la Décollation de saint Jean-Baptiste. — De saint Félix et de saint Audact. — De la Nativité de la bienheureuse Marie. — De l'Exaltation de la sainte Croix. — De la fête de saint Matthieu, apôtre et évangéliste. — De la fête de saint Maurice et de ses compagnons. — De la fête de saint Luc, évangéliste. — De la fête des apôtres Simon et Jude. — De la fête de tous les Saints (la Toussaint). — De l'office des Morts. — Des quatre Couronnés, martyrs. — Du bienheureux Martin, évêque et confesseur. — Du bienheureux André, apôtre. — Du bienheureux Nicolas. — Du vénérable Bède, prêtre. — De saint Thomas, apôtre. — De saint Etienne, de saint Jean l'évangéliste et des saints Innocents. — Des apôtres. — Des évangélistes. — Des martyrs. — Des confesseurs. — Des vierges. — De la fête et de l'office de la Dédicace de l'Eglise. — Du comput, du calendrier et de ce qui s'y rapporte. — Première partie. De l'année solaire. — Qu'est-ce que l'année solaire. — Commencement de la seconde partie, et premièrement du mois. — De la semaine. — Du jour. — Qu'est-ce que l'année lunaire, et combien contient-elle de jours. — Des nombres réguliers lunaires. — De l'épacte. — De l'embolisme. — Du nombre d'or. — Du terme pascal. — Du cycle. — Conclusion de l'ouvrage.

Notes. — 1. Saint Fabien. — 2. Saint Sébastien. — 3. Saint Julien l'Hospitalier et Julien l'Apostat. — 4. Sainte Agathe. — 5. La Purification. — 6. L'Annonciation. — 7. De l'Invention de la sainte Croix. — 8. Saint Gervais et saint Protais. — 9. Des sept frères qui furent les fils de la bienheureuse Félicité. — 10. Sermon de saint Augustin pour la festivité des Machabées, martyrs. — 11. Sermon de saint Fulgence,—de saint Etienne. — 12. De l'Assomption de la bienheureuse Vierge. — 13. Vœu de Louis XIII. — 14. De la Décollation de saint Jean-Baptiste. — 15. Du *Memento* pour les Trépassés, ou Résolutions sur plusieurs demandes touchant la prière pour les morts qu'on fait à la messe, etc., par Gilbert Grimaud. — 16. Remarques sur l'ancien office de saint Nicolas, et *Mystères* ou Drames latins en l'honneur de ce saint. — 17. Saint Thomas. — 18. Sermon du Pape saint Léon le Grand sur les saints Innocents. — 19. Origine du Zodiaque. — 20. Vers latins d'anciens calendriers.

Appendice. — Liturgies orientales catholiques. — 1. Messes grecques de saint Basile et de saint Jean Chrysostôme. — 2. Liturgie arménienne.

LETTRES A UN SCEPTIQUE

PAR JACQUES BALMÈS

TRADUITES PAR L'ABBÉ BAREILLE

1 vol. in-8. Prix : 5 fr. — 1 vol. format Charpentier. Prix : 3 fr.

TABLE

Préambule de l'auteur. — LETTRE Ire. Aperçu général sur le scepticisme. — II. De la pluralité des religions. — III. De l'éternité des peines. — IV. Philosophie de l'avenir. — V. Le sang des martyrs. — VI. Transition et progrès. — VII. Tolérance, expérience, prière. — VIII. Du panthéisme et de la philosophie allemande. — IX. Suite du même sujet. — X. L'éclectisme français. — XI. De l'amour de soi-même. — XII. L'Evangile et les passions. — XIII. L'humilité chrétienne. — XIV. Influence des sentiments religieux.

PARIS. — TYPOGRAPHIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

« Tout le monde a péri excepté deux personnes :
Une pauvre vieille et son fils (1). »

C'est également au démon que tous les fléaux sont encore attribués, de nos jours, par les habitants de la Bretagne. Les Armoricains modernes, chez lesquels les vieilles croyances celtiques sont mélangées avec le christianisme, ont conservé celles qu'avaient leurs ancêtres sur l'esprit du mal ou le mauvais principe, et sur le pouvoir qu'ils lui attribuaient. Voici comment s'exprime à cet égard l'auteur d'un ouvrage sur les mœurs des Bretons, que nous aurons quelquefois occasion de citer :

« Pour les paysans bretons, deux pouvoirs seuls existent, dont l'un est la manifestation du bien, l'autre celle du mal : Dieu et le démon ! Aussi, lors de l'invasion du choléra, ce ne fut point dans des combinaisons criminelles d'un parti qu'ils cherchèrent la cause du mal qui les frappait. *Dieu nous touche de son doigt !* ont-ils dit dans leur langage énergique, *Dieu nous a livrés au démon !* Et aussitôt le bruit d'apparitions terribles et surnaturelles se répandit dans les campagnes : des femmes rouges ont été aperçues près de Brest soufflant la peste dans les vallées. Une mendiante, appelée devant la justice, soutient qu'elle les a vues ! qu'elle leur a parlé ! Des signes funestes annoncent que Dieu va jeter son mauvais air sur le pays, un météore épouvante les campagnes, des bruits sinistres et menaçants retentissent sur les côtes..... des prières sont ordonnées, et, sans prendre d'autres précautions, le peuple attend la visite de l'hôte terrible qui lui est annoncé (2).

« .... Chez les Bretons, la figure du diable domine tout, chez eux le diable est, de toute éternité, un personnage effrayant et risible, ils ont contre lui une vieille haine qui prend, tour à tour, la forme de la malédiction et celle de la

(1) Barzas-Breiz, t. I, p. 52.
(2) *Les Derniers Bretons*, t. I, page 43.

raillerie, mais qui toujours exprime une même terreur pour le symbole. Pour pouvoir ainsi rire du diable, il faut être capable de sentir Dieu (1). »

Belle pensée! qui prouve que l'homme vraiment religieux, l'homme *qui sent Dieu*, peut mépriser les attaques du démon, lorsqu'il a placé une ferme confiance dans les secours qu'il attend de la bonté divine.

L'idée qu'ont eue tous les peuples tant anciens que modernes, d'attribuer les fléaux dont ils étaient affligés à l'intervention de l'esprit du mal; cette croyance au démon pestilentiel, qui se montre au temps des pestes, qui étouffe et tue de son attouchement, est appuyée par les paroles mêmes du Psalmiste; c'est ce que David appelle *immissions* par les mauvais anges : « *Misit in eos iram indignationis suæ, indignationem et iram, et tribulationem, immissiones per angelos malos* (2). »

Les diables ont, en outre, certains jours particuliers pour se faire voir aux hommes. La nuit de Noël est, chez nous, l'époque de l'année pendant laquelle les apparitions sont les plus fréquentes. Les paysans de la Bretagne, de la Marche et de la basse Normandie, croient assez généralement que les bœufs parlent et s'agenouillent la nuit de Noël, à l'heure de minuit, et que les gens assez téméraires pour entrer en ce moment dans leurs étables sont frappées de mort en les entendant :

Vers minuit, étrange mystère !
On les entend parler entre eux,
Et malheur à l'humble bergère,

(1) *Les Derniers Bretons*, pag. 258. Les sentiments exprimés dans ces deux passages sont d'autant plus remarquables, que leur auteur paraît malheureusement, dans d'autres parties de ses ouvrages, partager les opinions d'un parti qui attaque tous les principes qui se rattachent à la religion, sous quelques formes qu'il les rencontre.

(2) « Qu'il leur fit sentir les effets de sa colère et de son indignation; qu'il les accabla par le poids de sa fureur, et les affligea par les différents fléaux qu'il leur envoya par le ministère des mauvais anges. — Psam. 77, v. 49.

Quand minuit sonne au presbytère,
Qui viendrait écouter les bœufs (1).

Les Bretons croient également que, pendant la même nuit, les pierres druidiques, qu'ils appellent *men-hirs*, tournent trois fois sur elles-mêmes.

Ces affreuses réunions de sorcières et de démon, que l'on nomme le sabbat, ont ordinairement lieu dans la nuit du vendredi au samedi. Cependant, on croit en Allemagne à un sabbat général, auquel les sorciers accourent de tous les pays du nord, et qui se tient sur le Bloxberg, dans la nuit du 30 avril au 1er mai, que l'on nomme la nuit du *valpugis*. Cette même nuit est également considérée comme fort dangereuse en Irlande, parce que les esprits ont alors, dit-on, un pouvoir presque sans limite pour mal faire (2). Les Ecossais croient encore que la nuit de la Toussaint, qu'ils nomment *halloveen night*, est celle durant laquelle les démons, les sorciers et tous les agents de l'esprit du mal sont en campagne ; c'est également pendant cette nuit que les fées tiennent leur grande assemblée (3).

Le succès des invocations faites aux puissances infernales dépend donc du soin que l'on doit avoir de choisir un jour ou plutôt une nuit propice. Il faut également, dans ces sortes d'inctantations, observer soigneusement les phases de la lune. Lorsqu'elle est dans son plein, les magiciens et les sorciers des temps passés croyaient exercer avec plus de succès leur art,

(1) Ces vers sont de M. Alfred Rousseau, jeune poète marchois, qui a chanté avec beaucoup de talent les mœurs et coutumes de la province où il est né.

(2) Le jour de mai est appelé *la na beal tina* en irlandais, et la nuit de la veille *nun na beal tina*, c'est-à-dire jour et veille du feu de Beal. Ces deux jours étaient jadis consacrés au dieu *Beal* ou *Belus*, qui a donné son nom au mois de mai en irlandais, *mi na beal tina*. La cérémonie de faire sauter les vaches, le jour de mai, par dessus des fagots allumés en l'honneur de Belus, a maintenant pour but d'empêcher les esprits de dérober le lait.

(3) Burns a écrit un poème fort spirituel sur les superstitions de *l'hallowun night*, que les Anglais nomment *all hallow-mass-eve*.

leurs charmes, leurs conjurations nocturnes, et avoir alors plus d'accès près des démons, qu'au croissant et au déclin de cet astre. Au reste, cette croyance remonte à la plus haute antiquité; Ovide dit en parlant de Médée :

> Postquam plenissima fulsit,
> Et solida terras spectavit imagine Luna,
> Egreditur tectis................... (1)

Mais à quelles personnes, dira-t-on, les démons se montrent-ils plus ordinairement, car tous les hommes sont également exposés à recevoir leurs visites; et l'on conviendra que leurs apparitions, quelque fréquentes qu'elles aient pu être autrefois, sont néanmoins devenues beaucoup plus rares de nos jours. Nous répondrons à cette question d'après ce que nous avons appris par la lecture des théologiens les plus diserts, qu'il est impossible de nier qu'avant la venue de Jésus-Christ les démons n'aient exercé une bien grande puissance sur la terre, puisque le Sauveur les nomme lui-même *les puissances des ténèbres* et *les princes du monde*. On ne peut donc douter qu'ils n'aient longtemps trompé les hommes par les prodiges qu'ils faisaient opérer à ceux qui se dévouaient particulièrement à leur service; et quoiqu'une partie des anciens oracles des païens puissent être justement attribués aux ruses et aux subtilités des hommes, il n'en est pas moins vrai que l'opinion la plus générale est que ces oracles résultaient de la puissance des démons : « *Omnes dii gentium dæmonia* (2). » Leurs apparitions sous des formes bizarres et fantastiques, qu'ils prenaient de la même manière que font les anges, c'est-à-dire sous des corps aériens qu'ils organisaient, sont également prouvées par les témoignages les plus authentiques des autorités sacrées et profanes; nous avons déjà dit, d'après les

(1) Médée quitte sa maison et s'en va aux champs pour marmotter ses incantations et se rendre Hécate propice, lorsque la lune répand sa lumière entière sur la campagne.
(2) Ps. 145.

saintes Écritures, que les démons s'emparaient quelquefois des corps des personnes vivantes.

Les protestants qui admettent les choses étonnantes opérées par le démon pendant les premiers siècles du christianisme, dans le but de s'opposer aux miracles effectués par les apôtres et leurs successeurs, nient le pouvoir actuel de Satan, attendu, disent-ils, que Jésus-Christ, par sa venue et par sa mort, a détruit l'empire des démons. Par la même raison et pour paraître conséquents dans leur inconséquence, ils nient également l'existence des miracles qui pourraient être faits en faveur de l'Église, et qui, selon eux, sont maintenant inutiles à sa conservation : « Les pères de la foi, dit sir Walter-Scott, ne sont point d'accord sur l'époque à laquelle le pouvoir des miracles fut retiré à l'Église (1) ; mais peu de protestants sont disposés à admettre l'existence de ce pouvoir à une période plus rapprochée de nous que le règne de Constantin, lorsque la religion chrétienne eut complètement établi sa suprématie (2). »

Nous en demandons bien pardon aux *pères* de l'église protestante, qui étaient, sans aucun doute, fils de fort bons catholiques, bien éloignés de penser à cet égard comme leurs enfants réformés; mais comment peut-on raisonnablement assigner un terme à ce qu'a permis la volonté de Dieu, et dire que telle chose qui a existé pendant plusieurs siècles, par l'effet de cette même volonté, a dû nécessairement, à telle époque, cesser d'exister pour toujours. En vérité, il faut absolument être protestant pour dire de ces choses-là. Il n'y aurait, selon nous, que la révélation qui pourrait nous apprendre cet effet de la volonté divine, et la révélation dit absolument tout le contraire des docteurs protestants. Ter-

(1) Les pères de l'Église n'ont jamais avancé rien qui put nous faire croire que le pouvoir des miracles ait été retiré à l'Église avec laquelle J.-C. a promis de demeurer jusqu'à la consommation des siècles.

(2) Lettres sur la démonologie, lettre II, p. 77. Il se trouve dans ces lettres beaucoup d'excellentes choses, mêlées aux erreurs que la religion de sir Walter-Scott ne lui permettait pas d'éviter. L'Église perdit sa suprématie sous Julien l'Apostat! Les miracles pouvaient donc recommencer, et ils continuèrent effectivement.

tullien, Origène et presque tous les écrivains des trois premiers siècles ont bien prouvé *l'existence actuelle* du pouvoir du démon, et interprété d'une toute autre manière que les docteurs de Genève et d'Oxford les paroles de saint Jean : « *Princeps hujus mundi jam judicatus est* (1). »

Les apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Jean lui-même, bien instruits des paroles du fils de Dieu et du vrai sens que l'on devait donner à celles que nous venons de citer, ne se lassent pas de nous répéter : « Que le démon, comme un lion rugissant, tourne toujours autour de nous pour nous séduire; » ils nous avertissent « de nous revêtir de toutes les armes de Dieu, pour nous défendre des embûches et des artifices du Diable; » ils nous apprennent « que nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les puissances, contre les princes du monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air (2); » et ils n'ont pourtant point assigné de terme à cette guerre entre les hommes et les princes du monde.

Saint Chrysostôme, saint Augustin, saint Jérôme parlent en cent endroits du pouvoir du démon (3); Cassien a développé cette vérité bien au long (4), et les dialogues de Zechée et d'Apollonius, qui datent du commencement du VI[e] siècle, exposent en peu de mots ce que les Pères avaient dit sur ce sujet. C'est donc une vérité de foi que Dieu a laissé du pouvoir aux démons, et qu'il leur permet en plusieurs rencontres de le mettre à exécution.

Quelques-uns, sans admettre la doctrine des protestants,

(1) Par une absurdité qui peint bien toute l'inconséquence de l'esprit d'hérésie, les protestants épiscopaux d'Angleterre, qui nient l'infaillibilité du pape, reconnaissent celle des docteurs de l'université d'Oxford. Il faut voir, en outre, avec quelle emphase vraiment ridicule sir Walter-Scott parle des *pères de l'Église protestante*, titre qu'il donne aux prêtres et aux moines apostats qui se séparèrent, au XVI[e] siècle, de l'Église catholique.

(2) Ephes. 6, 11 et 12

(3) Homél. 8 et 20, in épist. ad coloss. Homél. 5, advers. Judeos et plusieurs autres.

(4) Liv. I, cap. 30. Spililes., t. x.

limitent ce pouvoir de l'esprit du mal, et disent qu'il n'est plus permis à Satan de nous tromper que par la suggestion que Dieu a voulu lui laisser pour éprouver notre vertu. Nous croyons cette définition beaucoup trop restreinte, et tout en nous reconnaissant incapables de discuter un pareil sujet, nous nous bornons à dire, avec saint Thomas d'Aquin : « Que si les démons produisent quelquefois des effets sensibles, ce ne peut être que par une permission de Dieu, pour sa gloire et pour le salut des hommes (1). »

Par une de ces inconséquences si communes chez les hérétiques, nous allons voir les mêmes protestants, qui rejettent formellement toute participation du démon dans les affaires des hommes depuis la venue de Jésus-Christ, reconnaître, aussi positivement qu'il est possible de le faire, le pouvoir du malin esprit sur ces mêmes hommes, dans certains cas, qu'ils prennent le soin de préciser. Après avoir considéré l'avénement du Sauveur comme ayant mis un terme à l'intervention du démon dans les choses d'ici-bas, et s'être appuyé à cet égard de l'autorité de Milton, sir Walter-Scott ajoute : « Il est cependant juste d'observer que ce grand événement ne produisit pas le même effet sur cette espèce particulière de démons, auxquels il est permis de tourmenter les personnes des mortels et de porter l'aliénation dans leur esprit, dans les cas que nous nommons *possessions démoniaques*. Quoique nous ne prétendions pas donner le sens exact qu'on doit attacher au mot *possession*, nous sentons néanmoins qu'il nous est impossible de douter (malgré les autorités contraires) que la possession ne fut une affreuse maladie, qui n'était pas purement naturelle *(of a kind not merely natural)*, et nous pouvons être bien certains que les démons qui la produisaient continuèrent à en affliger les hommes, même *après l'incarnation*, parce que les

(1) Voici, sur ce sujet, les paroles remarquables du savant Gerson : « Certainement, dit ce grand homme, c'est une impiété et une erreur, directement contraire aux saintes lettres, que de nier que les démons soient auteurs de plusieurs effets surprenants; et ceux qui regardent tout ce qu'on en dit comme une fable, et qui se moquent des théologiens dès qu'ils attribuent quelques effets aux démons, mériteraient une sévère réprimande. » *De erroribus.* — Part. 1.

miracles effectués par le Sauveur et par ses apôtres, pour la guérison des possédés, fournissaient les preuves les plus évidentes de sa divine mission; preuves qui sortaient de la bouche même des esprits rebelles, chassés des corps dont ils s'étaient emparés, par un pouvoir auquel ils n'osaient pas refuser hommage et obéissance (1). »

Nos lecteurs remarqueront facilement l'absurdité d'une doctrine qui prétend que tout pouvoir fut retiré à l'ennemi du genre humain par la naissance du Sauveur, à l'exception, cependant, d'une certaine classe d'esprits malins, qui purent continuer à tourmenter les hommes, afin de donner au fils de Dieu les moyens de prouver la divinité de sa mission. Sir Walter-Scott croit néanmoins que ce pouvoir fut retiré à ces mêmes démons sous le règne de Constantin, en même temps que Dieu retira à son Église celui de faire des miracles, comme s'il n'y avait pas eu, depuis Constantin, des miracles et des cas de possession démoniaques, attestées par les autorités les plus imposantes.

Encore un mot en réponse à certaines opinions émises par sir Walter-Scott sur le sujet qui nous occupe, et qui nous ont paru aussi étranges que hasardées : « Il est également inconsistent avec le bon sens des catholiques et des protestants, dit cet écrivain dans son *Traité de la démonologie*, de supposer qu'il soit permis au démon d'opérer des miracles, tandis que le ciel a renoncé à en faire en faveur de la religion (2). » En effet, le démon ne fait guère de miracles sensibles, lorsqu'il est obéi avec tant de soumission, par ceux dans le cœur desquels il s'est glissé furtivement; et nous le demanderons aux moins instruits, en quoi les hommes peuvent-ils mieux obéir à l'esprit du mal, qu'en semant partout des schismes et des erreurs, et surtout en y persistant avec une déplorable opiniâtreté. Non, le ciel n'a point renoncé à faire des miracles en faveur de la religion, et ce qui se passe en ce moment sous nos yeux, dans la patrie même de sir Walter-Scott, ce retour inopiné des hautes classes de la société vers les doctrines ca-

(1) Lettres sur la démonologie. — Lett. II, p. 77.
(2) Lettres sur la démonologie, p. 80.

tholiques, ces nombreuses chapelles qui s'élèvent chaque jour sur la terre privilégiée du protestantisme (1), la voix puissante d'O'Connell demandant justice pour l'Irlande et ses succès récents faisant espérer la fin prochaine de la longue persécution protestante, sont certainement des preuves bien miraculeuses de la protection éclatante que Dieu accorde à son Église. D'un autre côté, il est facile de reconnaître, aux machinations ténébreuses du *torysme*, aux efforts qu'il fait pour retenir le pouvoir qui lui échappe, et aux prédications démagogiques des faux prophètes d'Exeter-Hall (2), que le démon a encore conservé quelque pouvoir dans le monde, et qu'il s'en sert en ce moment d'une manière visible pour empêcher le triomphe de la vérité.

Pour revenir, après cette digression, aux personnes que l'on a cru de tout temps être plus exposées que d'autres aux visites du démon, nous dirons qu'il y en a de plusieurs sortes, et nous mettrons au premier rang les personnes de sainte vie, que l'esprit tentateur se plaît à tourmenter, et qu'il cherche à faire tomber dans le péché par toutes les ruses imaginable

Ce que nous lisons dans la Genèse, des moyens que S... a employa pour séduire l'épouse d'Adam, prouve la facilité qu'il rencontre ordinairement près des personnes simples et innocentes; car, quelle créature dut posséder plus d'innocence et de simplicité que la mère du genre humain, sortant des mains du Créateur, toute brillante de grâces et de beauté!

Le démon s'adresse également avec audace aux superstitieux, par la raison que ces êtres, ordinairement pusillanimes et couards, succombent facilement à la tentation, et n'osent résister à ce nouvel ennemi, par la crainte que leur inspire son pouvoir. Un vieil auteur a dit, avec raison, que la superstition

(1) Le duc de Newcastle disait avec amertume, dans une des dernières séances du parlement (1836), qu'il y a trente ans, on comptait à peine vingt-cinq chapelles catholiques dans toute l'Angleterre proprement dite, et qu'aujourd'hui le nombre en était de plus de 500; il faut bien supposer que celui des fidèles a augmenté en proportion.

(2) Le docteur Mac-Gheer et d'autres missionnaires parcourent depuis deux ans l'Angleterre, en répandant les plus viles calomnies contre les catholiques.

et la simplicité servent de planche au diable pour entrer dans le cœur des hommes. Au reste, ces deux imperfections, la crainte et la croyance portées à l'excès, proviennent de l'ignorance et des erreurs de l'âme, dont l'esprit d'erreur sait se servir, dit saint Bernard, pour se jouer de l'homme qui méprise la science (1).

Aux personnes dont nous venons de parler, nous pouvons ajouter, sans crainte de nous tromper, les hérétiques et surtout les hérésiarques et les propagateurs de fausses doctrines; car, depuis Simon le Magicien, le premier des hérétiques, jusqu'à Luther, il y en a eu peu qui ne se soient eux-mêmes vantés d'avoir eu commerce avec les esprits. Et pour ne parler que des plus modernes, Béranger, archidiacre d'Angers, dans le XI[e] siècle, et le véritable auteur des erreurs sur l'Eucharistie, passait, au dire même de ses partisans, pour avoir commerce avec le diable, et l'on raconte fort sérieusement, dans les *Annales de France* et dans la *Chronique de Nangis*, qu'une nuit il se rendit à Rome, et que le lendemain matin il dit la messe à Saint-Martin-de-Tours (2).

Zuingle, dont l'instabilité libertine le porta à lever, quatre siècles après Béranger, l'étendard de l'impiété sacramentaire, cherchant à concilier le sentiment de Carlostad, sur l'Eucharistie, avec les paroles de Jésus-Christ, qui dit expressément : *Ceci est mon corps*, raconte qu'il eut un songe, dans lequel il croyait disputer avec le secrétaire de Zurich, qui le pressait vivement sur ces paroles de l'institution. Tout à coup il vit paraître un fantôme *blanc* ou *noir*, qui lui dit : « Lâche! que ne réponds-tu ce qui est écrit dans l'Exode : « L'agneau est la Pâques, pour dire qu'il en est le signe. » Cette réponse du fantôme devint le programme de la foi nouvelle, que l'hérésiarque prêcha au troupeau qui était confié à ses soins (3).

(1) Saint Bernard. — *Super cantica, sermo* XIX.

(2) Béranger renouvela les erreurs de Jean Scott, surnommé Érigène, et soutenues plusieurs siècles après par les sacramentaires. Il enseigna que le pain et le vin ne se changeaient point au corps et au sang de Jésus-Christ, mais il n'attaque point la présence réelle. Il rétracta ses erreurs dans plusieurs conciles, et mourut en 1088, âgé de 90 ans.

(3) Zuingle, né vers la fin du XV[e] siècle, fut d'abord curé de Glaris, en

La fin de ce sectaire a quelque chose de fort extraordinaire. Il n'était pas brave, et après avoir allumé, par sa doctrine, le feu de la guerre civile dans sa patrie, il vit qu'il serait obligé de marcher contre les catholiques avec l'armée de ses compatriotes. Il prévoyait qu'il serait tué à la première bataille, et l'apparition d'une comète ayant augmenté sa frayeur, il prédit lui-même que cette comète annonçait sa mort et de grands malheurs sur Zurich, si on continuait la guerre. Ces plaintes ne furent point écoutées, et le réformateur fut obligé d'accompagner une armée de vingt mille hommes, qui fut vaincue et en partie détruite par les catholiques. Zuingle fut du nombre des morts!....

Luther, qui était destiné à laisser loin derrière lui tous ses prédécesseurs par le nombre et l'énormité de ses iniquités personnelles, comme il les a surpassé par le mal qu'ont produit ses doctrines, Luther a poussé l'impudence jusqu'à se vanter d'avoir eu des conférences avec le diable. Ce fut, d'après ses propres paroles, un démon sophiste, nommé *Caym* (1), qui le provoqua à écrire contre la messe, et lui enseigna les arguments dont il pourrait se servir pour combattre la doctrine de l'Église catholique sur l'Eucharistie. Au moins, c'est ce que Luther ne rougit point de nous apprendre dans son *Traité sur la messe angulaire et la consécration des prêtres*. L'hérésiarque, se découvrant entièrement dans cet ouvrage, avoue qu'il a existé entre le diable et lui la plus grande familiarité, qu'il le visitait souvent, le réveillait pendant la nuit, et qu'ils avaient bien *mangé un muid de sel ensemble*. C'est ainsi que les sectaires rejettent les doctrines de l'Église pour suivre les inspirations perfides et mensongères qu'ils reçoivent du démon dans des songes et des visions diaboliques.

On l'a pourtant nommé un des trois christs du protestan-

Suisse, puis de Notre-Dame-des-Ermites. Après avoir proclamé son hérésie, il épousa une riche veuve; car le mariage, suivant la remarque d'Érasme, est le dénoûment de toutes les farces de réformation.

(1) Selon Luther, ce démon est celui qui apprend à connaître le langage de tous les animaux.

tisme (1), ce prêtre impudique, ce moine apostat, que des hommes aussi orgueilleux que le démon, qui inspire les doctrines qu'ils professent, préconisent encore chaque jour, parce qu'il a le premier rompu la digue que nos pères opposaient avec sagesse à l'invasion des idées d'émancipation et de désordre qui ont ébranlé l'ordre social jusque dans ses fondements (2).

Enfin, aux hérésiarques nous ajouterons les tyrans, les usurpateurs, les meurtriers, les suicides, les gens de mauvaise vie, qui ressemblent au démon, parce qu'ils ont, comme lui, la volonté du mal, et qu'il leur souffle aisément dans l'âme les impiétés, les meurtres, les actions déréglées qui provoquent la colère de Dieu, et qui les amènent à une fin misérable, après laquelle ils lui sont livrés pour l'éternité.

Il y a eu de tout temps des pays plus ou moins renommés, en raison du commerce que leurs habitants entretenaient ou passaient pour entretenir avec les démons. Telles étaient, dans l'antiquité païenne, la Thessalie, l'Arcadie, l'Épire, la Lybie. Durant les siècles du moyen-âge, les contrées du nord de l'Europe passèrent également pour celles qui étaient les plus fréquentées par les démons, et elles sont encore de nos jours celles où toutes les superstitions qui se rattachent à la démonomanie ont conservé le plus d'empire. L'Écosse, qui fut un foyer de disputes théologiques dans le XVI[e] siècle, était également, à cette époque, un foyer de sorcellerie. Le Danemarck, la Norvége, la Suède et surtout le Finmark et la Laponie surpassaient toutes les autres régions de l'Europe par le nombre de leurs magiciens et de leurs sorciers, et par les rapports que l'on supposait à ces derniers avec les esprits infernaux.

(1) « Luther, Calvin et Henri VIII d'Angleterre, trois hommes dignes de se trouver ensemble, sont appelés les trois christs du protestantisme. » (Châteaubriand.)

(2) « Martin Luther était à Wartburg et traduisait la Bible. Le diable ne voyait pas cela avec plaisir, et il aurait volontiers détruit le saint livre; mais comme il allait l'essayer, Luther saisit l'écritoire et la jeta à la tête du malin. On montre encore aujourd'hui, avec grand respect, la chambre et la chaise où Luther était assis, et, sur la muraille, la tache que fit l'encre en se répandant. » (Perkenmeyer, p. 671, tradition orale.)

Aussi, c'était dans l'ancienne Scandinavie que se voyaient autrefois ces danses magiques de diables, de sorciers, de satyres et de lutins qui avaient lieu la nuit, au son de toutes sortes d'instruments, et dont nous ont tant parlé Saxo, Rudbeck et Olaüs-Magnus.

Quant aux lieux particuliers où les démons se montrent le plus fréquemment, Tertullien cite les fontaines ombragées, les ruisseaux écartés, les puits et citernes des maisons, les sépulcres et les carrefours (1). C'est sans doute pour bannir les malins esprits de ces derniers endroits qu'on a pris l'habitude d'y planter des croix, qui, du reste, n'ont fait qu'y remplacer les figures de Mercure et de la triple Hécate. Les païens croyaient que cette déesse rôdaient pendant la nuit avec ses chiens dans ces lieux sinistres. Les anciens temples païens, les maisons ruinées, les villes désolées, les forêts, les déserts et les mines ont été et sont encore considérés comme des endroits très-fréquentés par les esprits de l'enfer.

Pour compléter le caractère que les croyances populaires donnent à l'esprit du mal, il nous reste encore à parler de cette bizarrerie qu'on lui attribue et qui semble être inhérente à toutes ses actions. On a dit souvent, par exemple, que Satan, qui pouvait faire parfois des choses si prodigieuses, semblait d'autres fois réduit à un tel état d'inertie et de faiblesse, qu'il ne pouvait pas même faciliter aux sorciers qui avaient contracté un pacte avec lui, les moyens de s'évader de leur prison et d'échapper ainsi à une mort presque certaine. Nous pensons, avec un savant auteur, que l'on peut assigner trois causes à cette bizarrerie : « La première, c'est que les démons ne font point tout ce qu'ils veulent. Leur pouvoir, qui leur vient de Dieu, dit saint Augustin, est réglé par la volonté divine et demeure soumis à celui des saints anges (2). La seconde cause de cette bizarrerie, qui les porte à agir plutôt dans un lieu que dans un autre, qui leur fait dire tantôt vrai, tantôt faux ; qui enseigne une chose et non pas l'autre, c'est que

(1) Tertullien, *De Baptismo.*
(2) Saint August., *De Trinit.*, lib. III, cap. 6.

l'esprit du mal est naturellement borné; il ne voit pas tout, il ne sait pas tout, il n'est pas partout, il parle au hasard.

» Une troisième cause de la bizarrerie du démon, c'est la bizarrerie même de sa nature depuis qu'il est sorti de l'ordre et qu'il a été dépouillé par suite de sa révolte contre Dieu, du caractère céleste dont il était revêtu. Il est menteur, tentateur, séducteur, traître, trompeur, moqueur; épithètes qui lui sont données dans l'Écriture, et qui suffiraient seules pour nous faire concevoir la bizarrerie qu'on remarque dans ses œuvres (1).

Il est également à remarquer que dans toutes les histoires populaires où Satan est mis en jeu, il est presque toujours la dupe de ses ruses et des malices qu'il emploie pour tromper ou perdre les hommes. S'il conclut un marché, il est certain d'être joué par les moins habiles; s'il s'avise de plaider, il sera mis hors de cour et obligé de s'enfuir l'oreille basse et la queue entre les jambes. Après avoir payé un prix énorme pour s'assurer du corps et de l'âme d'un sorcier, il y a tout à parier que celui-ci lui échappera au moyen de quelques mots équivoques insérés dans le contrat, et souvent au moment même où il vient d'être convenu avec l'esprit malin qu'il possédera le premier être vivant qui passera sur le pont qu'il s'est engagé à construire au-dessus d'un profond abîme, l'architecte avec lequel il a traité anticipe déjà joyeusement le désappointement de l'ouvrier infernal, lorsqu'il sera obligé de se contenter du corps d'un animal immonde, au moyen duquel l'obligation contractée sera littéralement remplie (2).

On raconte en Allemagne que lorsqu'on bâtit la cathédrale d'Aix-La-Chapelle l'argent manqua, et le bourguemestre fut obligé de faire suspendre les travaux. Les magistrats étant un jour assemblés pour aviser aux moyens de se procurer les

(1) *Hist. crit. des pratiques superst. qui ont séduit les peuples et embarrassé les savants*, par le P. Lebrun, orat., t. I, p. 275 et suiv.

(2) Voici l'histoire populaire du pont du diable en Suisse : « Lucifer consentit à faire un pont sur cet abîme, à la charge qu'on lui cédât l'âme du premier être qui le traverserait. Un gentilhomme y fit passer son chien. Le diable furieux s'élance, va chercher un rocher énorme; le gentilhomme fait un signe de croix, la masse tombe, le démon s'abîme et le pont subsiste à jamais. » Cambri, *Voyage en Suisse*, t. I, p. 303.

fonds qui leur manquaient, le diable, qui est toujours aux aguets, se présenta à eux et leur promit d'achever à ses frais l'édifice, à la condition que la première créature qui y entrerait lui appartiendrait. Le marché conclu, on vit le temple de Dieu s'élever rapidement avec l'argent du diable, et bientôt il fut entièrement terminé. Personne cependant ne se souciait de payer le démon, et l'on était bien embarrassé pour remplir la promesse faite à l'esprit malin, lorsqu'un sénateur plus avisé que les autres fit prendre un loup dans la forêt, le fit conduire un dimanche matin à la grande porte de la cathédrale, et ordonna ensuite qu'on le lâcha dans la nef. Le diable, qui attendait avec impatience la proie qui lui avait été promise, s'élance aussitôt et se saisit du vilain loup. Mais sa colère fut si grande quand il s'aperçut du tour qu'on lui avait joué, qu'il frappa avec tant de force sur la porte d'airain de la cathédrale, qu'il la brisa d'un seul coup. On voit encore aujourd'hui la fente (1).

Cependant, il s'en faut beaucoup que l'esprit malin soit toujours aussi facilement satisfait, et la mythologie populaire de tous les temps est remplie d'histoires effrayantes, qui prouvent jusqu'à quel point le démon sait exercer sa vengeance envers les malheureux qui se livrent en son pouvoir. On compte par milliers les histoires de ce genre dont la foi populaire a conservé la tradition; mais nous nous contenterons d'en citer ici deux des plus remarquables, qui furent accompagnées de circonstances tellement extraordinaires, que les auteurs contemporains, ceux mêmes qui ne passent ni pour crédules ni pour superstitieux, rapportent comme indubitables. La première concerne la mort tragique du malheureux Faust, qui, déjà très-savant dans l'art magique, conjura, dit-on, le démon, traita avec lui pour vingt-quatre ans, et en reçut un esprit familier, nommé *Méphistophélès*. On rapporte que Faust joua des tours surprenants à la cour de l'empereur Maximilien; mais qu'à la fin le démon l'étrangla et le déchira

(1) Tradition orale rapportée par MM. Grimm. dans le *Deutsche sagen*.

d'une manière effroyable dans le village de Rimlich (1). L'ami de Luther, le fameux Melanchton, qui vivait dans ce temps-là, parle des sortiléges exercés par Faust et de sa fin déplorable, comme d'une affaire notoire. Les auteurs allemands et même français se sont emparés de ce sujet dramatique, et dans notre siècle, où l'inconséquente philosophie a souvent ri de ces sortes d'histoires, on la voit chaque jour courir elle-même avec une singulière curiosité après tout ce qui peut les reproduire.

La mort du trop célèbre Carlostadt fut également accompagnée des circonstances les plus extraordinaires. Cet ecclésiastique, qui fut depuis l'ami de Luther, étant archidiacre et professeur de théologie à Vittemberg, et se trouvant à table avec plusieurs de ses amis, paria, le verre à la main, de renouveler les opinions de Béranger contre la présence réelle. Il tint parole et fut un des premiers à lever contre l'Église l'étendard de la révolte. Il fut également le premier ecclésiastique d'Allemagne qui se maria publiquement, et cette cérémonie scandaleuse se fit avec beaucoup de profanation. Elle fut célébrée à la messe, qui n'était pas encore supprimée, et ses disciples y chantèrent des oraisons propres à ce mariage (2). Il mena ensuite une vie misérable. Ce fanatique bouillant se livrait à tout le monde, et personne n'en voulait; enfin, il se retira à Bâle. Au dernier sermon qu'il prononça dans le temple de cette ville, il aperçut un grand homme noir qui vint s'asseoir auprès du consul, et il en parut troublé. Au sortir de la chaire, il s'informa quel était l'inconnu qui avait pris place auprès du premier magistrat; mais cet homme n'avait été vu de personne que du prédicateur. En rentrant dans son

(1) Faust avait alors quarante et un ans et était né au commencement du XVIe siècle. Georges-Rodolphe Wiedeman a écrit sa vie et y rapporte les traits les plus extraordinaires, mais qui sont attestés par tous les auteurs contemporains.

(2) La première de ces oraisons commençait ainsi : « O Dieu, qui, après l'extrême aveuglement de vos prêtres, avez daigné faire la grâce au bienheureux Carlostadt d'être le premier qui ait osé prendre femme, sans avoir égard aux lois du papisme, nous prions, etc. » André-Rodolphe Carlostadt naquit, comme Luther et Zuingle, vers la fin du XVe siècle. Son vrai nom était *Bodenstein*.

logis, il apprit que ce même homme noir s'y était présenté pendant son absence et qu'il avait saisi par les cheveux le plus jeune et le plus tendrement chéri de ses enfants. Il l'avait ainsi soulevé de terre et paraissait vouloir lui fracasser la tête; mais il lui laissa la vie en lui ordonnant d'avertir son père que dans trois jours il reviendrait et qu'il eût à se tenir prêt à le suivre. En apprenant cette affreuse nouvelle, Carlostadt fut frappé d'épouvante, et trois jours après on trouva l'archidiacre apostat étranglé dans son lit.

CHAPITRE III.

Des Lamies des anciens, des Démons incubes et succubes.

« Ibi cubavit Lamia et invenit sibi requiem. »
ISAÏE, XXXIV, 14.

« Neu Pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo. »
HORACE, art. poét. 340.

Une des questions dont se sont le plus occupés les démonographes, tant sacrés que profanes, a longtemps été celle de savoir s'il pouvait exister un commerce charnel entre les démons et les filles des hommes, entre les mortels et des démons féminins.

Les autorités chrétiennes les plus graves et les plus respectables ont été partagées à cet égard. Tandis que saint Augustin admet non-seulement la possibilité, mais encore l'existence d'un semblable commerce, saint Chrysostôme le rejette comme impossible; le concile d'Ancyre le condamne comme illusoire, et une autre assemblée catholique a cru à la possibilité de ces unions extraordinaires.

Mais avant d'examiner quelles ont été à cet égard les croyances du moyen-âge, voyons d'abord qu'elles furent celles des anciens sur le même sujet.

Cette singulière croyance, qui remonte à la plus haute antiquité, a sans doute donné lieu subséquemment à tout ce que les païens ont raconté du commerce de leurs dieux avec des femmes mortelles. Les prêtres des idoles, soit par libertinage, soit par toute autre raison (1), l'appuyaient de leur autorité, puisqu'on voyait dans beaucoup de temples, à Babylone, en Egypte, en Grèce, à Rome, des femmes qui étaient consacrées à servir aux plaisirs de Bacchus, de Jupiter, d'Anubis, et auxquelles tout accès avec les autres hommes était interdit; ce qu'on a dit depuis des sorcières qui ont servi aux plaisirs du démon, et dont il est si jaloux, qu'il ne veut pas même que leurs maris les approchent.

L'idolâtrie avait divinisé tous les vices, et l'on peut même dire qu'il n'y avait point de crime sur la terre, qui n'eût aussi son patron dans le ciel. Les adultères reconnaissaient Jupiter, les voleurs invoquaient Mercure, les ivrognes Bacchus; et en renonçant à la chasteté, les femmes ne faisaient qu'imiter la belle Vénus, la mère des plaisirs et des amours. On peut bien penser que l'exemple donné à cet égard par les grands dieux *(dii consentes, dii majorum gentium)* était suivi par les divinités subalternes dont on avait peuplé l'univers. Aussi les poètes et les anciens auteurs nous ont-ils transmis de nombreuses histoires sur le commerce des nymphes, des faunes et des satyres avec les mortels. Ils nous ont appris également que les démons dont l'air était rempli, re-

(1) Parmi les histoires les plus remarquables sur ce sujet, nous citerons les suivantes :

« Joseph l'historien rapporte que Mundus, chevalier romain, étant éperdument épris de Pauline, femme du sénateur Saturnius, s'adressa à Ida, prêtresse d'Anubis, qui persuada à Pauline que le dieu qui l'aimait désirait la posséder; à quoi elle consentit. Mundus eut la sottise de se faire ensuite reconnaître publiquement de Pauline. Mais Tibère fit mettre en croix les prêtres et la prêtresse d'Anubis et jeter la statue dans le Tibre. Mundus fut exilé.

» Lorsque Tyran, prêtre de Saturne, désirait jouir de quelque femme ou fille de la ville, il l'allait trouver et lui disait que Saturne l'aimait et voulait jouir de ses embrassements. Il l'introduisait ensuite dans le temple, entrait dans l'idole, la faisait parler, et après avoir éteint les lumières au moyen d'un artifice ingénieux, il descendait et assouvissait ses désirs. Ce honteux manége dura longtemps, mais fut enfin découvert par une femme appartenant à un des principaux habitants, qui le fit arrêter en

cherchaient avec ardeur les filles des hommes, et le nom de ces génies a dû pendant bien longtemps servir à cacher plus d'un crime et à excuser plus d'une faiblesse. Suivant Pausanias (1) et quelques autres auteurs, deux des plus célèbres capitaines de la Grèce, Aratus de Sycionne, chef de la ligue achéenne, et Aristomène, général des Messiniens, durent le jour à un démon ou génie qui, sous la forme d'un dragon, avait eu commerce avec leurs mères, Aristodumas et Nicotélée.

Les Romains avaient introduit jusque dans l'asile sacré du foyer domestique ces génies impurs qu'ils nommaient *conserentes*, et qui, sous la forme du *phallus*, se mêlaient comme incubes avec les femmes et les filles (2). Plutarque rapporte qu'un de ces génies eut commerce avec la belle Ocrisia, esclave de Tanaquiz, femme de Tarquin, et la rendit mère de Servius Tullius, qui fut le sixième roi de Rome (3).

On attribuait également à ces génies *conserentes* le malaise que les Grecs nommaient *éphialtes*, et les Latins *incubes* ou

flagrant délit. Il fut mis à mort, le temple renversé et les richesses pillées par le peuple. » (*Hist. ecclésiast.*, par Ruffin, prêtre d'Aquilée, liv. II, chap. 25.)

Histoire de Cimon : « Cet Athénien, ayant abordé au port de Troie, vit passer une fille qui allait, suivant la coutume, offrir sa virginité au fleuve Scamandre, le premier jour de ses noces. Le galant fut se cacher dans un buisson, après s'être couronné la tête de roseaux, et lorsque la fille, en se baignant, eut prononcé les mots solennels : « Scamandre reçois ma virginité, » il sortit du buisson, s'adressa à la fille, lui dit qu'il était le Scamandre, et jouit d'elle. Cette fourberie se découvrit presqu'aussitôt. La fille rencontra par hasard Cimon dans la rue, et le montrant à sa nourrice, lui dit : « Voilà le fleuve Scamandre, auquel j'ai donné ma virginité!... » A ces mots, la nourrice jeta les hauts cris, et le peuple s'assemblant, Cimon fut obligé de se sauver dans ses vaisseaux et de s'enfuir, car la jeune fille appartenait aux premiers du pays. (*Eschines épistol.*, 20.)

(1) In Messeniacis et Arcadicis. IV, cap. 4.

(2) Arnobe l'ancien, liv. V. Adversus gentes.

(3) Ovide donne Vulcain pour père à Servius Tullius :

« Namque pater Tulli Vulcanus, Ocrisia mater
Præsignis facie corniculana, fuit. »
(Fast. VI, v. 155.)

« Les autres disent qu'il n'en est pas ainsi, rapporte Plutarque, mais que Ocrisia jeune fille, prenant ordinairement quelques prémices de viandes et de vin qui estoient servis à la table du roy, les portoient au foyer

nocturna suppresio, ou bien encore *calca mala* (pour calcatio) (1), oppression pénible, d'où nous avons tiré notre mot *cauchemar* ; nous reviendrons encore sur ce sujet.

Les anciens avaient aussi des démons femelles appelées *Lamies*, monstres mystérieux qu'on représentait sous des formes changeantes et incertaines, mais plus ordinairement avec le visage, le sein d'une femme et un corps de serpent (2). Néanmoins, quelques-uns disent que les Lamies pouvaient revêtir tour à tour les formes qu'elles croyaient les plus capables de séduire les beaux hommes, dont elles recherchaient les caresses avec ardeur. Dion Chrysostôme raconte longuement la manière dont elles attiraient les voyageurs aux déserts de la Lybie, pour en jouir et les dévorer ensuite. Comme les sorcières du moyen-âge, les Lamies étaient particulièrement friandes du sang des jeunes gens, et surtout des petits enfants (3).

Et l'on rapporte qu'outre les moyens de séduction que leur donnaient les formes agréables qu'elles savaient prendre, elles possédaient une espèce de sifflement harmonieux qui avait sur les étrangers un tel pouvoir de fascination, qu'ils se sentaient invinciblement attirés vers elles. Ces monstres se rencontraient fréquemment en Afrique et en Thessalie.

de l'autel domestique, et qu'un jour ainsi comme elle jettait suivant sa coutume, les prémices dedans le feu qui estoit au foyer, la flamme subitement s'assopit et sourdit du foyer un *phallus*, de quoi la jeune fille effrayée, raconta sa vision à Tanaquiz seule : laquelle estant sage et prudente, acoustra la jeune fille ne plus ne moins que on a accoustumée de parer les nouvelles mariées, et l'enferma avec cette apparition, estimant que ce fust chose céleste et divine : aussi pensent aucuns que ce fust le dieu domestique *Lar*, ou bien Vulcanus, qui fust amoureux de cette jeune fille. » (Plutarque, *De la fortune des Romains*, p. 970.)

(1) *Ephialtes* vient du verbe *éphallonai*, je saute dessus, parce que ceux qui en sont atteints rêvent qu'un corps pesant est appuyé sur leur poitrine. *Incubus*, d'incumbère, se coucher dessus, *noctruna suppressio*, étouffement nocturne ; *calcatio mala*, oppression pénible.

(2) Les uns font venir le mot *Lamie* du grec *Laimos*, qui signifie gloutonnerie; d'autres voient leur origine dans la fable de la reine de Libyssa, nommée *Lamia*, rapportée par Diodore (Lib. xx, p. 734); enfin, on a cru en trouver dans celle de la nymphe *Lamie*, aimée de Jupiter, dont Junon fit mourir tous les enfants.

(3) Horace, art. poét. 340. Le mot Lamie était synonyme de sorcière chez les Latins. — Apol., lib. I, p. 36.

Philostrate raconte (1) que le philosophe Menippus était aimé d'une Lamie, qui *l'entretenait* et *l'appâtait* pour le dévorer; ce qui lui fût sans doute arrivé, sans les conseils que lui donna Apollonius de Thyane pour le préserver d'un pareil sort.

Le Sphinx était également un autre démon femelle des anciens. « Ses ailes sont tellement changeantes et variables, dit Plutarque, qu'elles semblent dorées quand elles sont tournées vers les rayons du soleil, et qu'elles sont azurées et semblables à l'arc-en-ciel quand elles sont tournées vers les nuages (2). » Ce monstre possédait une voix humaine et parlait distinctement, ainsi que faisaient les Harpies, que l'on nommait aussi les *chiens de Pluton*, les exécuteurs de ses vengeances; et les cruelles *Syrènes*, autre espèce de démon habitant les déserts, comme le dit le prophète Isaïe (3).

On trouve aussi, dans les auteurs grecs, les noms de plusieurs autres démons femelles. Telle était *Gello*, dont parle Nicephores, qui apparaissait à ceux qui mouraient avant le temps et effrayait les petits enfants; *Asphito*, *Acco*, *Gorgo* et *Brimo*, qui était un surnom de Diane ou d'Hécate, parce que l'on croyait que les terreurs nocturnes étaient inspirées par ces deux divinités (4). Telles étaient aussi les *Mormones*, génies très-redoutés des Grecs, qui prenaient souvent la forme des animaux les plus féroces et inspiraient le plus grand effroi (5).

On pourrait facilement étendre, et peut-être même avec fruit, les recherches sur ce sujet, et nous sommes loin d'avoir épuisé tout ce que renferment à cet égard les mythologies égyptiennes, étrusques, grecques et romaines. Mais notre but étant de nous attacher principalement à faire connaître la mythologie populaire du moyen-âge, nous ne parlerons de celle des anciens, dans cet ouvrage, que pour montrer le lien

(1) Dans la vie d'Apollonius de Thyane.
(2) Dans le livre « *Quod amor non sit judicium.* »
(3) Isaïe, chap. XIII.
(4) Properce, élég. liv. II, élég. II, VI, II.
(5) *Mormo* signifie *spectre*.

commun qui unit les croyances générales de tous les peuples sur cet important sujet.

Nous croyons qu'il serait difficile de trouver, dans les livres saints, d'autres traces de la croyance dont nous nous occupons en ce moment, que le passage du VI[e] chapitre de la Genèse, dans lequel on rapporte l'*union des fils de Dieu avec les filles des hommes* (1); car s'il était vrai que par *fils de Dieu* on dût entendre les anges, et que l'on admît ainsi qu'ils pouvaient habiter avec les femmes, on devrait admettre également l'union des démons avec les mortelles, puisqu'ils ne diffèrent réellement des anges que par leur chute, et qu'ils pourraient de même avoir eu et avoir encore un commerce impudique avec les filles des hommes.

De nombreuses et différentes interprétations ont été assignées à ce passage du texte de Moïse, et beaucoup de docteurs ont même attribué la chute des anges à ce commerce d'impureté, qui aurait excité l'indignation de Dieu et fait chasser du ciel les anges prévaricateurs. Ce sentiment, tout erroné qu'il nous paraît, a néanmoins été adopté par des hommes tels que saint Justin (2), saint Clément d'Alexandrie (3), Lactance (4), Athénagoras (5), Eusèbe (6), Tertullien (7) et plusieurs autres. Il est cependant important de remarquer que tous ceux que nous venons de citer appartenaient à cette école de philosophes chrétiens, à laquelle on a souvent et justement reproché d'avoir fait trop d'usage du platonisme, et dont les chefs, en inventant ou en adoptant des systèmes fondés sur la métaphysique, ont paru quelquefois s'écarter de la simplicité de la foi (8).

(1) « Cumque cœpissent homines multiplicari super terram, et filias procreassent, videntes filii dii filias hominum quod essent pulchræ, acceperunt sibi uxores ex omnibus quas elegerunt. » (Gen., VI.)
(2) In apologia ad senatum.
(3) Stromat., lib. III.
(4) De divina institutione, lib. II.
(5) In apolog.
(6) In homel. de resurrec.
(7) De habitu muliebri.
(8) Cette école était celle d'Alexandrie, dont nous avons eu et dont nous aurons souvent occasion de parler.

Mais cette opinion des platoniciens chrétiens sur l'origine de la chute des anges a été, d'un autre côté, victorieusement combattue par saint Jean Chrysostôme, saint Ambroise et saint Augustin, qui ont maintenu la doctrine reçue par l'Église sur cette première révolte de l'orgueil contre la divinité.

Nous pensons que la plus saine interprétation du texte du chap. VI de la Genèse est que les saints, que l'Écriture appelle *fils de Dieu*, sont les fils de Seth, qui avaient continué à marcher dans la voie du Seigneur; que les filles des *autres*, qu'elle appelle des *hommes*, sont celles de la race de Caïn, et que de cette alliance naquirent des hommes puissants, *viri famosi*, des rois, des monarques qui surent se faire craindre et respecter des autres hommes. Nous examinerons, dans un autre chapitre, si ce fut en raison de leur grande autorité, ou en raison de la grandeur de leur taille, qu'ils furent appelés géants, puisque ce terme, qui marque présentement la grandeur du corps, pouvait avoir alors une toute autre signification (1).

Nous ne connaissons aucun autre passage des saintes Écritures qui ait quelque rapport avec le commerce qu'on a prétendu avoir existé entre les femmes et les démons, à moins qu'on ne veuille considérer comme l'effet d'une impure jalousie l'action du démon Asmodée, qui mit à mort les maris de Sara (2). « Elle avait épousé sept hommes l'un après l'autre, » et un démon nommé Asmodée les avait tués aussitôt qu'ils » s'étaient approchés d'elle (3). »

Cependant, malgré ce silence des livres saints, les rabbins admettent l'union des démons et des mortels, et racontent à cet égard les fables les plus absurdes. Ils disent qu'à l'âge de

(1) Chap. II, liv. IV de cet ouvrage.

(2) Les rabbins disent que de Naama, sœur de Tubascain (enfants de Lameth et de Silla) et de Simoron, son mari, serait né le démon Asmodaï, et de celui-ci les autres démons, auxquels ils donnent ainsi une origine humaine postérieure à la chute de l'homme. C'est une fable rabbinique.

(3) Tobie. III-8. 1.

cent ans, Adam cessa de connaître sa femme (1), et qu'alors il fut visité par des démons féminins qui conçurent des esprits *Lémures* ou *Lamies*, qu'Elias Levita nomme *Méziquin* (2). Ils disent encore que les faunes, les incubes et les dieux tutélaires étaient des créatures que Dieu laissa imparfaites le vendredi soir, et qu'il n'acheva pas, étant prévenu par le jour du sabbat. C'est pour cette raison qu'ils n'aiment que les montagnes, et qu'ils ne se montrent aux hommes que de nuit (3).

Sans s'arrêter à l'origine fabuleuse attribuée aux lamies par les rabbins modernes, il est certain qu'elles étaient connues des anciens Hébreux. Isaïe cite les lamies et les satyres (Pilosi) au nombre des démons qui se réfugièrent dans les ruines de Sion : « *Et occurrant dæmonia onocentauris, et Pilosis clamabit alter ad alterum.* » Par le mot *lilith*, du texte hébreu, que l'on a traduit par celui de *lamia* dans la Vulgate (4), les Juifs désignent encore, comme du temps de saint Augustin, un démon féminin qui tue les enfants nouveaux-nés. Ce trait de ressemblance avec les lamies impudiques des Grecs et des Latins nous porte à croire que les Juifs admettaient des démons des deux sexes, qui avaient, comme incubes et succubes, commerce avec les mortels.

Mais nous avons encore de plus, à l'appui de cette opinion, celle de saint Augustin, que l'on n'accusera pas de crédulité, et qui regarde l'existence des incubes ou la copulation des diables avec les femmes comme tellement certaine, qu'il croit qu'on ne peut la nier sans impudence : « Car c'est une opinion bien établie, dit ce saint docteur, et de la réalité de laquelle il n'est pas permis de douter, que les faunes et les sylvains,

(1) Ce qui est contraire au texte du chap. v. 3. 4. de la *Genèse*. Il engendra Seth à cent trente ans, et quatre-vingts ans après, il engendra encore des fils et des filles.

(2) Élias, savant rabbin du XVI[e] siècle, est le critique le plus éclairé des juifs modernes. Il a rejeté comme des fables ridicules la plupart de leurs traditions.

(3) Rabbi Abraham.

(4) « *Hic in hebræo* Lilith *ac censent judaei intelligi : dæmonem femini sexus, infantes occidentem. Ac propterea in puerpero cubili ad quatuor ejus latera adscribere solent : Adam, Eva, Foras, Lilith.* » G.-J. Wossii. Etimolog. Linguæ latinæ, p. 279, amst. 1662.

que l'on appelle vulgairement incubes, non-seulement épouvantent souvent les femmes, mais les attaquent et leur font violence. Il en est de même de ces démons nommés *dusiens* par les Gaulois, qui commettent envers elles les mêmes outrages, ce qui a été affirmé tant de fois et par tant de personnes dignes de foi, qu'il y aurait de la hardiesse à soutenir le contraire (1). »

Ces dusiens ou drusiens dont parle saint Augustin, qui hantaient autrefois les forêts de la Gaule, habitent encore aujourd'hui, sous le nom de *teus* et de *poulpicans*, celles de la Bretagne; ils sont très-redoutés des jolies *penères* bretonnes (2), dont ils attaquent souvent la pudeur, lorsqu'elles sont assez imprudentes pour se retirer trop tard des pardons (3) et des veillées; ils les saisissent à deux bras par derrière, posent sur leurs cous potelés un baiser lascif et se sauvent en riant dans les bruyères (4).

Saint Isidore de Séville, dans son savant traité des *Origines*, parle des *dusii* à peu près dans les mêmes termes que saint Augustin (5), et don Jacques Martin (6), qui a le tort, selon nous, de confondre ces incubes avec d'autres lutins inoffensifs, tels que les farfadets, follets ou follots, dont ils diffèrent sensiblement, dit encore, d'après Hincmar, « que ces *velus, satyres* ou *dusii* prenaient la forme des amants des femmes des Gaulois et avaient bon marché de leurs faveurs (7). » Suivant

(1) Quoniam creberrima fama est, multique se expertos, vel ab eis qui experti essent de quorum fide dubitandum non est, audisse confirmant sylvanos et faunos quos vulgo incubos vocant, improbos sæpe extitisse mulieribus, et earum appetiisse ac peregisse concubitum, et quosdam dæmones quos dusios galli nuncupant hanc assidue immunditiam et tentare et efficere plures talesque asseverant, ut hoc negare impudentiæ videatur. » De civit. dei., lib. XV, cap. XXIII.

(2) *Penères* signifie jeunes filles.

(3) *Pardons*, fêtes de village.

(4) Édouard Richer. *Lettres d'un Armorique*.

(5) « Incubi dicuntur ab incumbendo, hoc est stuprando; sæpe enim improbi existunt etiam mulieribus, et earum peragunt concubitum. Quos dæmones galli *dusios* nuncupant, quia assidue hanc peragunt immunditiam, etc. » *Orig.*, lib. VII, c. XI.

(6) *Traité de la religion des Gaulois*, lib. IV, c. XXV.

(7) Quædam etiam feminæ a dusiis in specie virorum quorum amore ardebant, concubitum pertulisse inventæ sunt. » Hincmar, de divort. lothar., p. 434; cité, *Religion des Gaulois*, p. 188.

de vieilles traditions, les incubes jouent un grand rôle dans les origines de plusieurs nations. Le docte bénédictin que nous venons de citer rapporte également, sur l'autorité d'un vieux manuscrit conservé à la bibliothèque d'Oxford, « que l'Angleterre fut habitée pour la première fois par des filles qui y abordèrent seules sur une barque exposée à la merci des mers, et qui eurent des enfants de quelques incubes qu'elles ne virent pas, mais dont elles sentirent seulement les approches (1). » Du même, Paul, diacre, et Jornandez rapportent que des sorcières, chassées du camp de Filmer, roi des Goths, se réfugièrent dans les palus-méotides, où, de leur commerce avec les *fauni ficarii*, sortit la nation des Huns (2). »

Mais les opinions de saint Augustin sur les incubes ont été attaquées par saint Cassien avec la même vigueur que cet illustre disciple du grand Chrysostôme avait mise à combattre celles du savant évêque d'Hippone sur la grâce. Saint Cassien prétend que les démons, étant de purs esprits, et par conséquent des substances différentes de la nôtre, n'ayant ni corps, ni sang, ni parties naturelles, ne peuvent avoir commerce avec les femmes. Ce raisonnement, spécieux en apparence, tombe naturellement, du moment que l'on admet que les démons peuvent se revêtir d'un corps humain, puisqu'on doit admettre également que ce corps est doué de toutes les facultés physiques que lui a accordées le Créateur.

Quoi qu'il en soit, le sentiment de saint Augustin sur ce sujet est celui de presque tous les théologiens et de tous les Pères de l'Église, qui ont reconnu l'existence des incubes. Quelque extraordinaire que cette opinion puisse paraître à beaucoup de gens, elle n'en est pas moins d'un bien grand

(1) « Nec feminæ eos viderunt, sed tantummodo virile opus senserunt. » — Ex manusc. biblioth. oxon. apud Keysler, antiq. p. 214; cité, *Religion des Gaulois*, p. 189.

(2) *Histoire des Lombards*, et Jornandez, *Hist. des Goths*, t. I, p. 326. Les savants ont beaucoup discuté sur le mot *ficarius*; il paraît que saint Jérôme est le premier auteur qui en ait fait usage. Ducamp et Barthélemy de Glanvil pensent qu'il veut dire mangeur de figues, tandis que Bochart dit que ce mot paraît signifier ces petites excroissances ou verrues, pendantes en formes de figues, qu'on remarque sur les chèvres et sur les statues antiques des satyres.

poids, aux yeux des hommes réfléchis et religieux, lorsque émanant surtout d'autorités aussi respectables, on la voit encore appuyée par des exemples anciens et modernes, que la plus chicaneuse critique aurait bien de la peine à contester (1).

Quant aux naissances exotiques qui peuvent résulter de ces unions diaboliques, les savants sont partagés. Ceux mêmes qui reconnaissent la réalité des incubes ne sont pas tous d'avis qu'il en peut résulter une génération véritable; d'autres, en supposant des moyens physiques et en entrant en quelque sorte dans l'ordre naturel de la reproduction, sont d'une opinion contraire (2).

Lactance prétend que les démons peuvent embrasser les femmes et produire de petits démons. Jacques Sprenger, grand inquisiteur de la foi, a reconnu que les semi-diables qui naissent de ces conjonctions infernales sont plus pesants que les autres, quoique maigres, chétifs et rabougris, et qu'ils pourraient téter dix nourrices sans devenir jamais plus gros (3).

Sigismond de Luxembourg, empereur d'Allemagne, fit agiter devant lui la question de savoir si les démons pouvaient engendrer dans leur copulation avec les femmes. On allégua dans cette assemblée, qui eut lieu au commencement du xv[e] siècle, tout ce qu'on put de part et d'autre; enfin, on se rendit aux raisons et aux expériences qui parurent les plus convainquantes et les plus certaines, et il fut décidé que ces accouplements extraordinaires étaient possibles (4).

Le cardinal Bellermain prétend que l'ante-Christ naîtra du

(1) Voyez à cet égard l'*Histoire de l'Église gallicane*, t. VIII, p. 571. Springer, Bodin, de Lancre, etc. Malherbe rapporte aussi un fait fort curieux en ce genre.

(2) On peut voir, quant au premier sentiment, Ulric Molitor, de *Python*. Mulieb. et pour le second, Delrio, lib. II, IX, XV.

(3) *Malleus maleficiorum*. Springer, dominicain, fut l'un des inquisiteurs qu'envoya le pape Innocent VIII en Allemagne pour faire le procès aux sorciers.

(4) On a voulu arguer d'une décision du concile d'Ancyre, dans laquelle on prétend que ce concile condamna cette doctrine des incubes. Mais on s'est trompé. Le concile blâme la créance qu'ont les sorcières d'être portées au sabbat jusqu'au bout de la terre et de se joindre aux démons dans des plaisirs abominables; mais on ne dit rien de l'existence des incubes.

commerce d'un incube, et que sa malice sera une marque de son extraction.

Beaucoup de personnes ne manqueront pas d'opposer à ces opinions des théologiens, des inquisiteurs et des cardinaux, la doctrine reçue par les protestants, que le pouvoir du démon a cessé à la venue de Jésus-Christ. Car, dans ces conjonctions infernales, il faut nécessairement admettre une puissance de fascination que l'église réformée refuse à l'esprit du mal.

Nous ne savons où les théologiens protestants ont trouvé cette doctrine, qui est contraire à celle des Pères de l'Église, mais nous sommes bien certain qu'ils ne l'ont pas puisée dans les écrits du docteur Martin Luther, de trop célèbre mémoire ; car il avait la plus grande considération pour les démons en général et pour le diable *Caym* en particulier, avec lequel il conversait familièrement, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dirè. Le grand réformateur des abus et des superstitions de l'église de Rome confirme dans ses *colloques* ce qui est rapporté par l'inquisiteur Sprenger, en disant que les enfants des diables, qu'il nomme *killcrops* (1), passent rarement sept ans; qu'il en a vu plusieurs qui criaient lorsqu'on les touchait et qui riaient quand il arrivait quelque *meschef* dans la maison : « Il y a huit ans, ajoute Luther, qu'étant à Dessau, j'ai vu et touché un de ces *killcrops*, âgé de douze ans : il avait les yeux et tous les membres semblables à ceux d'un autre enfant, mais il ne faisait que manger, et il dévorait autant que deux maçons. Je dis au prince d'Anhalt que si j'étais le maître, je le jetterais dans la rivière de Moldaw. J'avertis les habitants de ce lieu de prier Dieu de les débarrasser de ce diable, et il mourut deux ans après (2). »

Au témoignage de Luther, nous pourrions encore ajouter

(1) Nous parlerons encore de ces *killcrops* dans les fictions populaires de l'Allemagne.

(2) Voyez : *Propos de table recueillis de la sainte bouche de Luther*, par le docteur Antoine Lauterbach, et mis ensuite en ordre par le docteur Auriféber.

les confessions d'un nombre infini de sorcières, qui disent avoir eu commerce avec le démon et en avoir eu des enfants; nous pourrions même raconter l'histoire de Madeleine de la Cruz, abbesse d'un couvent dans la ville de Cordoue en l'année 1545, qui coucha pendant trente années avec le diable qui lui apparaissait toutes les nuits sous la forme d'un Maure (1); mais nous croyons que l'autorité du père de la réforme, sur un semblable sujet, est bien autrement imposante que les aveux de toutes les sorcières de France et d'Allemagne, et même que ceux de toutes les visionnaires des couvents de l'Andalousie.

Cependant, il ne faut pas croire qu'il n'y ait de *killcrops* qu'en Allemagne, et que les femmes des bords de la Moldaw ou du Gualdaquivir aient seules l'avantage de coucher avec le diable. Une opinion fort accréditée encore aujourd'hui dans la basse Normandie, c'est que les femmes accouchent souvent de monstres étranges, qui ne tiennent en rien à l'espèce humaine. On raconte à ce sujet des histoires prodigieuses; il est de ces monstres qui sont fort alertes, et qui, à peine nés, se réfugient sous le lit, grincent des dents, et qu'on ne peut chasser de la maison qu'à coup de fourches (2).

Les incubes jouent un grand rôle dans les histoires et les romans du moyen-âge. Le célèbre Ambroise Merlin ou Meskin-Wylt, était né d'un démon et d'une religieuse, fille d'un roi calédonien, dans la ville de Kaer-Merlin, en Ecosse (3). On raconte de ce grand magicien des choses vraiment surprenantes. Ce fut par son pouvoir magique qu'il transporta

(1) Démonomanie de Bodin, page 280.

(2) *France pittoresque*, par Abel Hugo, t. II, p. 215.

(3) Merlin vivait vers la fin du Ve siècle. — Voyez *la Vie de Merlin surnommé Ambrosius*, avec une traduction de ses prophéties, par Th. Heywood. Lond. 1511, et le *Programma de Merlino-Britannico*. Nuremberg, 1737. In-fol. — Les Gallois écrivent Merddyn et Myrdin et prononcent Merzlin. Ils nomment Merlin *An-ap-llean*, « le fils de la nonne » (Myvyrian, t. I, p. 78). Gildas (in Breviario) traduit « *llean* » par Vestalis, Merlin eut donc pour mère, selon des poésies galloises antérieures au Xe siècle, une vestale, et pour père, selon Nennius et Gildas, un consul romain; il vécut au Ve siècle, sous le règne d'Emrys-Aurel, et passe pour le premier des devins.

d'Irlande dans la plaine de Salisbury, en Angleterre, les pierres énormes qui, par leur masse, leur disposition et leur nature étrangère au sol, ont épuisé les spéculations des savants. Une très-ancienne tradition rapporte que les pierres qui composent le monument de Stone-Henge avaient d'abord été apportées d'Afrique en Irlande par des géants; que chaque pierre était induite du jus de certaines herbes, et avait un pouvoir médicinal; enfin que le magicien Merlin, à la demande du roi Arthur, les transporta d'Irlande dans la plaine d'Amesbury, comme un monument sépulcral pour les Bretons, traîtreusement massacrés par Hengist le Saxon (1). On attribue à Merlin des prophéties, dont les Anglais et les Ecossais ont fait pendant longtemps autant de cas, que les Romains ont jamais pu faire des livres des sibylles. Il paraît que les Bretons furent de tout temps de grands magiciens, car Pline rapporte (2) qu'ils célébraient la magie avec tant de cérémonies superstitieuses et *furieuses*, qu'il semblait que les mages de Perse l'eussent appris d'eux. Au reste, l'Ecosse a toujours été un des pays du monde où le diable a le plus aimé à prendre ses ébats. Hector Boëce, au huitième livre de son histoire, en parlant du commerce de l'esprit malin avec les femmes, raconte que ces sortes d'événements étaient assez communs en Ecosse, et cite le trait d'une fille qui, se trouvant enceinte, raconta à ses parents que c'était du fait du diable, qui venait toutes les nuits la trouver sous la forme d'un beau jeune homme. Les parents, s'étant rendus la nuit suivante dans la chambre de leur fille, la trouvèrent au lit avec un monstre horrible, n'ayant point la forme humaine, qui offrit tant de résistance, qu'on fut obligé d'envoyer chercher un

(1) Cette version reste sur la seule autorité de Geoffroy de Monmouth (Galfrid. Mon. VIII, X, II), qui prétend la tenir des bardes bretons. — Nous pensons, avec les éditeurs de Warton, que l'étymologie donnée par Ritson est évidemment la seule probable qui ait été avancée : *Stang-henge*, *hanging-stones*, pierres pendues. Ajoutons ce que dit Wale à cet égard :

Stanheng ont nom en anglois
Pierres pendues en françois.
(Wale. — Roman du Brutt.)

(2) *Hist. nat.*, lib. III, cap. I.

prêtre pour l'exorciser et lui faire quitter le lit ; ce que le monstre fit enfin avec un grand bruit, brûlant les meubles qui étaient dans la chambre et emportant dans sa fuite le toit de la maison. Trois jours après, ajoute le même historien, la fille mit au monde le plus vilain monstre qui fut *oncques* né en Ecosse, et que les sages-femmes étouffèrent prudemment.

Les traditions du moyen-âge sont également remplies des aventures de ces démons femelles, ou succubes, qui sont venus sur terre partager la couche des princes et des grands seigneurs, dont la plupart leur ont laissé une nombreuse postérité. Plusieurs maisons souveraines de l'Europe ont une semblable origine. Bowmaker, auteur écossais, a cru expliquer l'ambition et la cruauté d'Edouard Ier, en consacrant un chapitre de son ouvrage à démontrer comment les rois d'Angleterre descendent du diable par les femmes, leur ancêtre Godefroy Plantagenet ayant épousé un démon. Sir David Lindsay, héraut d'armes d'Ecosse, nous apprend aussi qu'un léopard figure bien dans les armoiries des enfants qui naissent du commerce des démons succubes avec les hommes, attendu, dit-il, que le léopard est le produit adultérin du pard et de la lionne ; et il ajoute que le premier duc de Guyenne étant né d'une fée ou démon, les armes de Guyenne furent un léopard (1).

Suivant une tradition fort ancienne, qui existe encore dans le duché de Clèves, Godefroy de Bouillon descendait directement d'un cygne (2) ; cette tradition forme la partie la plus intéressante d'*Otmar's Volks-Sagen*. Il doit y avoir bien longtemps qu'elle circule en Flandre, car Nicolas de Klerc, qui écrivait en 1318, en parle ainsi dans son *Braband the Yeesten* : « Parce que anciennement les ducs de Brabant ont

(1) C'est sans doute d'Eléonore de Guienne, femme d'Henri II, roi d'Agleterre, que veut parler l'historien écossais.

(2) Voyez le roman du *Chevalier du Cigne*, en vers, Montf. Catal, mss. II, p. 789, et biblioth. royale, ms. 7192. — British. Museum 15 E. VI, 9, fol. Voyez également : *Mém. tirés d'une grande biblioth.*, vol. V, c. III, p. 148.

été beaucoup calomniés, en disant d'eux qu'ils provenaient d'un cygne, j'ai entrepris de dévoiler la vérité et de la mettre en vers hollandais (1). » Le conquérant de Jérusalem descendait réellement, par les hommes, de la race des carlovingiens, et, par les femmes, de celle des rois lombards.

Parmi les êtres doués d'un pouvoir surnaturel qui ont fait alliance avec des mortels, nul n'a été plus célèbre que Mélusine, qui épousa Raimondin, comte de Poitiers. Mélusine n'était point une *fée*, quoiqu'on lui en donne communément le nom ; mais, selon beaucoup de romanciers et surtout suivant Jean d'Arras, qui a écrit son histoire, en 1387 (2) : « C'était un être étranger à son sexe et à l'humanité, quelque chose de plus qu'une sorcière, un démon succube. « Postel l'a fait descendre des douze tribus d'Israël, parce qu'elle possédait, selon lui, la magie naturelle, c'est-à-dire la cabale. Suivant la chronique de Jean d'Arras, Mélusine était fille d'Elinas, roi d'Albanie (3), et de la fée Pressine. Elle et ses sœurs Mélior et Palestine enfermèrent leur père dans une caverne, où il périt de faim et de misère. En expiation de leur crime, les trois sœurs furent condamnées à divers supplices, par arrêt du destin. Celui de Mélusine consistait à être changée tous les samedis en serpent, et à ne pouvoir reprendre sa première forme, si le prince qu'elle aurait épousé la voyait dans cet état. Aussi, lorsque cette magicienne prit pour époux le comte de Poitiers, elle mit pour condition expresse qu'il n'essaierait jamais de l'interrompre dans certains moments de solitude. Elle bâtit au comte, par art magique, le magnifique château de Lusignan, dont les ruines existent encore, et en eut huit enfants, qui tous portaient quelques marques de leur

(1) Voyez Wynut, page 270. Le roman français sur ce sujet, consistant dans à peu près 30,000 vers, a été commencé par un nommé Renax ou Renaux, et terminé par Gandon de Douai. — Voyez aussi sur ce sujet le poème de Conrad de Würzburg.

(2) Jean d'Arras, secrétaire de Jean, duc de Berry, frère du roi Charles V, composa cette histoire de Mélusine, pour l'amusement de la duchesse de Bar, sœur de ces princes.

(3) Nous croyons, comme le dit Le Loyer, qu'Albanie signifie ici l'Ecosse, qu'on nommait autrefois *Albania*, et non point la province d'Albanie comme paraissent le penser les modernes qui ont écrit sur Mélusine.

origine diabolique : l'aîné avait un œil rouge et l'autre bleu ; le second avait des oreilles d'éléphant ; le troisième avait une griffe de lion ; les autres avaient des signes non moins extraordinaires. Le plus célèbre est Geoffroi *à la grand'-dent*, qui devint la tige de la maison de Lusignan, qui a été divisée en plusieurs rameaux, dont les uns ont porté le nom de Lezai, et les autres de Saint-Gelais-Lansac et d'Archiac, en Saintonge (1). L'un des fils de Mélusine devint roi de Chypre, d'autres rois d'Arménie, ducs de Bretagne, de Luxembourg, de Forez, etc. Le neuvième, surnommé *l'horrible*, parce qu'il n'avait qu'un œil au milieu du front, fut étouffé par ordre de son père, sous du foin mouillé, auquel on avait mis le feu.

L'union des deux époux fut rompue par la curiosité du comte qui manqua aux conditions du contrat en se cachant, tandis que sa femme faisait usage du bain magique qui devait lui rendre sa première forme. A peine Mélusine eut-elle aperçu l'indiscret, qu'elle s'envola sous la figure d'un grand dragon, en poussant un cri de désespoir, et depuis elle n'a reparu que fort rarement aux yeux des hommes. D'autres disent qu'elle est enfermée dans un souterrain du château de Lusignan, et qu'elle doit y rester jusqu'à ce qu'un de ses descendants ait reconquis le trône de Jérusalem.

Brantôme, en déplorant la destruction du château de Lusignan, qui fut rasé par ordre du roi, raconte toutes les histoires que les vieilles femmes du pays firent, au sujet de Mélusine, à l'empereur Charles-Quint et à la reine-mère, lorsqu'ils vinrent visiter ce magnifique édifice : « Les unes lui disaient qu'elles la voyaient quelquefois venir à la fontaine, en forme d'une très-belle femme et en habit de veuve ; les autres disaient qu'elles la voyaient, mais très-rarement, et ce les samedis, à vêpres, se baigner, moitié le corps d'une très-belle dame et l'autre moitié serpent. Les uns disaient que quand il devait arriver quelque grand désastre au royaume

(1) La maison Dexmier d'Archiac, en Saintonge, a une branche transplantée au comte de Bourgogne, qui est alliée de l'auteur de cet ouvrage. La reine Victoria descend, par la belle d'Olbreuse, de la maison Dexmier.

ou changement de règne, ou mort, ou inconvénient de ses parents, les plus grands de la France, et fussent rois, que trois jours avant on l'oyoit crier d'un cri très-aigre et effroyable par trois fois, mais surtout quand fut donnée la sentence d'abattre et ruiner ses châteaux, ce fut alors qu'elle fit ses plus beaux cris et clameurs. Cela est très vrai, par le dire d'honnêtes gens (1). »

Les villageois du Poitou croient fermement encore entendre de temps en temps l'infortunée Mélusine proférer des cris étouffés, lorsque quelque grand malheur menace la France, et l'on nous a raconté, il n'y a pas longtemps, que, lors de l'avant-dernière révolution (1830), les cris ou plutôt les hurlements de la magicienne furent entendus de plusieurs lieues à la ronde.

Voici sur le sujet des démons succubes une tradition espagnole peu connue, qui nous apprend l'origine démoniaque de la famille princière de Haro.

Don Diégo Lopez, seigneur de la Biscaye, étant un jour à la chasse du sanglier, entendit la voix d'une femme qui chantait. Surpris, il leva la tête et aperçut sur le haut d'un rocher une dame richement vétue, qui paraissait d'une grande beauté. Diégo s'étant approché de la belle chanteuse, et ayant lié conversation avec elle, en devint tellement amoureux, qu'il lui offrit de l'épouser. La dame lui apprit alors qu'elle était de très-haut lignage, et accepta sa main, mais elle mis pour condition à leur future union qu'il ne prononcerait jamais un mot sacré devant elle. Cette réserve, au moins singulière, aurait pu donner à penser sérieusement à tout autre qui eût été moins épris que le seigneur Diégo; mais ce prince consentit à tout ce que voulut celle qui l'avait si subitement captivé, et il la conduisit dans son palais, où elle fit bientôt l'admiration de toute la cour. Cependant, malgré la grande beauté de son corps et de son visage, on remarqua chez la nouvelle princesse une difformité peu commune : un de ses pieds avait la forme fourchue de celui d'une chèvre, et ce

(1) Brantôme.

signe d'une origine au moins *fort douteuse* n'éveilla cependant point encore les soupçons du seigneur de la Biscaye. Don Diégo qui aima toujours éperdument sa jeune épouse, en eut deux enfants, un fils nommé Inigo Guerra et une fille qui était, comme sa mère, douée d'une grande beauté.

Or, il arriva qu'un jour, tandis que la famille était à table, le prince jeta un os aux chiens qui l'entouraient. Un lévrier et un épagneul se disputèrent aussitôt cette proie, et la querelle devint si sérieuse, que l'épagneul, qui était le plus vigoureux des deux, renversa bientôt son adversaire et était prêt à l'étrangler : « Sainte Vierge ! » s'écria à l'instant don Diégo, en volant au secours de son chien favori. A peine eut-il prononcé ces mots, que la princesse se levant furieuse, saisit ses enfants et les entraînait hors de la salle, lorsque le prince, qui s'aperçut de son dessein, parvint à s'emparer de son fils et à le retenir près de lui; mais la mère, s'élevant dans les airs avec sa fille, qu'elle tenait dans ses bras, et poussant par intervalle de longs gémissements, dirigea son vol vers les montagnes et disparut bientôt aux yeux des spectateurs étonnés : « *Sic inustus exiluit deus, visaque detectæ fidei colluvie, prorsus ex occulis et manibus infelicissimæ conjugis tacitus avolavit* (1).

Longtemps après cet événement, don Diégo, dans une guerre qu'il faisait aux Maures, fut fait prisonnier et conduit enchaîné à Séville. Inigo de Guerra devint inconsolable de la captivité de son père, et ayant consulté les *sages* du pays pour apprendre d'eux la manière dont il pourrait le délivrer des mains de ses ennemis, ils lui répondirent qu'il n'y réussirait jamais avant d'avoir retrouvé sa mère.

Inigo se rendit seul dans les montagnes, où il espérait pouvoir rencontrer la princesse, et bientôt, en effet, il l'aperçut assise sur son rocher : « Viens à moi, mon fils, lui dit-elle, car je connais le but de ton voyage, et je vais te donner les

(1) « L'amour, se sentant brûler, s'éveille tout d'un coup, et voyant qu'on lui avait manqué de parole, se débarrasse d'entre les bras de l'infortunée Psychée et s'envole sans lui parler. » (Apulée, liv. v, p 371.)

moyens de réussir dans ton louable dessein. » Et, se levant en disant ces mots, elle appela *Pardalo*. Ce Pardalo était un cheval noir et vigoureux, qui courait alors les montagnes sans cavalier. Le coursier accourut à la voix de l'épouse de don Diégo, et, docile à son commandement, il reçut sur son dos le jeune prince, auquel sa mère donna de sages conseils pour parvenir à la délivrance du seigneur prisonnier. Elle lui recommanda surtout de ne donner à Pardalo ni à boire ni à manger, de ne point le desseller, le débrider ni le faire ferrer, et l'assura que dans un seul jour il le conduirait à Séville.

Comme notre intention n'est point de suivre Inigo dans sa périlleuse aventure, nous nous contenterons d'apprendre au lecteur qu'après avoir surmonté bien des dangers, le jeune prince ramena son père dans la Biscaye, et que, depuis ce temps, la dame au pied fourchu n'a cessé de veiller du haut de son rocher sur sa nombreuse postérité (1).

Il y a, selon nous, plus de véritable philosophie qu'on ne le pense dans ces histoires, où l'on n'a voulu voir depuis longtemps que des contes dont les mères et les nourrices peuvent se servir au besoin pour amuser ou pour épouvanter les enfants, mais que l'on croit être bien au-dessous de l'attention des hommes sages et réfléchis. Avec un peu moins de prévention et un peu plus de recherches, on eût pu découvrir le sens de ces sortes de paraboles, souvent caché sous des choses futiles en apparence, et y reconnaître peut-être la faculté donnée à l'homme d'assurer son bonheur, en s'associant à un être immortel, moyennant un simple tribut d'obéissance et la promesse de ne point transgresser un commandement.

Mais l'inflexible destin s'est opposé à cette union mystique, qui permettrait à la race humaine de s'élever au-dessus de l'état d'abaissement et de faiblesse auquel elle a été condamnée. En conséquence, le mauvais principe a reçu le pouvoir de détruire cette félicité passagère et de briser la coupe du bonheur que l'homme avait saisie d'une main vacillante et que ses lèvres n'avaient fait encore qu'effleurer. A peine la promesse

(1) Moreri.

d'obéissance est-elle sortie de la bouche du mortel privilégié, que déjà la fatale pensée fermente dans son esprit; bientôt le mot *défendu* est prononcé, et l'intelligence éthérée s'envole en exprimant son deuil et ses regrets. Cependant, malgré cette séparation qu'il déplore, l'être immortel continuera d'étendre sa bénigne influence sur l'objet de son affection. Quoique irritée de l'indiscrétion d'Anchise, Vénus détourne de lui la foudre de Jupiter. La nymphe des rochers de la Biscaye abandonne l'époux qui a manqué à sa promesse, mais elle facilite sa délivrance et protége sa postérité. Mélusine pleura, dit-on, sur le berceau de ses fils endormis, et ses gémissements, portés sur la brise des nuits, effrayèrent longtemps les sentinelles attentives qui veillaient sur les tours du château de Lusignan.

Au reste, ce mythe ingénieux, qui remonte à la plus haute antiquité, a été depuis longtemps développé dans l'histoire de Psychée, dont l'idée renferme tous les contes qui ont été faits depuis dans le même genre. L'histoire de don Diégo et de sa nymphe au pied fourchu nous rappelle celle que raconte Bassompierre dans ses Mémoires, sur un commerce de ce genre qu'eut pendant longtemps avec une fée le dernier des comtes d'Orgevilliers, en Lorraine.

Le comte, quoique marié, entretenait une liaison secrète avec un être mystérieux, qui venait le voir, le lundi de chaque semaine, dans un pavillon d'été du jardin. Ce commerce amoureux était ignoré de la comtesse, à qui son époux faisait croire, en la quittant la nuit, qu'il allait chasser à l'affût dans la forêt. Cependant, ces absences du lit conjugal se renouvelèrent si souvent, que l'épouse conçut des soupçons et voulut savoir la vérité. Une matinée d'été, de très-bonne heure, elle suivit donc doucement les traces de son mari, et le trouva couché dans les bras d'une femme merveilleusement belle. Ils étaient tous deux profondément endormis, et la comtesse, plus indulgente ou plus prudente que beaucoup d'autres en pareille circonstance, ne voulut pas troubler le sommeil des deux amants, et se contenta de détacher son voile de dessus sa tête et de l'étendre sur leurs pieds. Quand la belle maîtresse du comte aperçut ce voile à son réveil, elle jeta un grand cri et

annonça ensuite à son amant qu'elle ne pouvait plus le revoir. Mais avant de le quitter, elle lui fit présent, pour ses trois filles, d'une cuiller à mesurer, d'un gobelet et d'une bague précieuse, avec prière de ne point laisser passer ces objets dans des mains étrangères.

Lorsque le comte mourut, il remit à ses filles ces présents mystérieux. L'aînée, qui avait épousé Simon de Bestein, eut la cuiller; madame de Croüy, la cadette, le gobelet, et la troisième, qui était l'épouse d'un rhingrave allemand, eut la bague précieuse. Le comte leur recommanda ensuite, à elles et à leurs descendants, de garder soigneusement ces objets, qui devaient être, pour leurs maisons, le gage d'une constante prospérité. Bassompierre, qui rapporte cette histoire, était arrière-petit-fils de madame de Bestein, et la cuiller à mesurer était encore, de son vivant, dans sa famille (1).

C'était aussi une tradition chez les païens, que les mortels qui avaient eu un commerce amoureux avec les *habitantes* de l'Olympe ne restaient pas longtemps sur la terre et mouraient bientôt après. C'est pourquoi Anchise, ayant découvert que Vénus elle-même s'était livrée à ses embrassements, sous la figure d'une nymphe phrygienne, supplia la déesse d'avoir compassion de lui :

Vero te per jovem oro ægidiferum
Ne me viventem debilem inter homines sinas
Habitare, verum miserere, quoniam non longævus
Vir est quisquis cum duabus concumbit immortalibus (2).

Cette pensée des anciens paraît d'abord contraire au plus simple raisonnement, car il semblerait que l'union intime de l'homme mortel avec la nature immortelle, ce mélange, cette confusion de principes, devrait conduire à l'immortalité plutôt qu'à une mort prématurée. Mais, en examinant la chose avec plus d'attention, on découvrira la raison de la crainte d'An-

(1) *Mém. de Bassompierre*, vol. I, p. 4 et 6.
(2) *Homer. in hymno veneris*, v. 188.

chise dans la jalousie qu'avaient de leur supériorité les dieux de fabrique humaine dont les mortels avaient peuplé l'Olympe, et du soin qu'ils prenaient de maintenir l'homme dans son état d'infériorité. Ils devaient donc nécessairement l'exclure de tout commerce avec les déesses et punir les infractions qu'il pourrait se permettre à cet égard par quelque châtiment exemplaire, tel que celui d'une mort subite ou précoce.

Mais si nous descendons des régions élevées de l'Olympe dans celles de la mythologie populaire, nous y retrouverons la croyance aux esprits succubes établie dans toutes les classes de la société. De même que les grands qui tenaient à honneur de descendre du diable, on voit encore en Bretagne plusieurs familles de pêcheurs et de laboureurs qui prétendent descendre de la fée Morgan ainsi que des fées de l'île de Sein, et nous pourrions en citer beaucoup d'autres en France, en Allemagne et dans tout le reste de l'Europe, qui comptent des démons dans la ligne maternelle de leurs ancêtres. Cette croyance a existé chez tous les peuples, et on a été, comme nous l'avons déjà dit, jusqu'à donner à des nations entières, les Huns et les Anglais, une origine diabolique (1).

Les Pères et les théologiens ont également admis l'existence des démons succubes. Saint Jérôme parle d'une diablesse qui tenta vainement de séduire un jeune solitaire de la Thébaïde, et Martin Luther, en ses colloques, tient pour certain qu'il se trouve de tels démons succubes, et de fraîche mémoire, dit Bodin, qui rapporte dans sa démonomanie (2) cette opinion du père de la réforme. Pic de la Mirandole, prince d'un grand savoir, raconte qu'il a connu deux vieux magiciens qui vécurent pendant un grand nombre d'années avec deux jolies diablesses. L'un d'eux, Benoît, de Berne, fut brûlé vif à l'âge de

(1) En ce qui concerne les Anglais, une origine semblable nous paraît convenir parfaitement à une nation qui, après le scandale d'une apostasie dont les résultats ont été si funestes, n'a dû la puissance colossale à laquelle elle est parvenue qu'à l'emploi des moyens les plus odieux, ainsi qu'à la discorde qu'elle n'a cessé d'entretenir, depuis plusieurs siècles, parmi les autres nations, suivant en cela l'odieux principe *diviser pour régner*, qui forme la base de sa perfide politique.

(2) *Démonomanie*, p. 280.

soixante-quinze ans, après avoir avoué que depuis quarante ans il avait commerce avec une succube qu'il appelait Herméline.

Le commerce des esprits avec les mortels n'est point inconnu aux insulaires de la Polynésie, chez lesquels ces sortes de visites s'annoncent quelquefois par des accès d'humeur noire semblables à ceux d'une possession diabolique. Mariner, qui a vécu longtemps parmi eux, raconte l'histoire d'un jeune et bel *égui* (noble), de l'île de Tonga-Tabou, qui, inspiré de la sorte, ne pouvait deviner quel dieu le tourmentait. Conduit à un vieux prêtre, celui-ci déclara qu'une femme morte depuis deux années, et alors habitante du *boletou* (paradis), s'était éprise d'un amour violent pour lui et le visitait de la sorte. Le prêtre ajouta que cette femme désirait le voir mourir pour jouir de sa personne, et que ce sort lui arriverait bientôt. L'égui mourut en effet quelques jours après.

Pour compléter l'histoire de ces démons féminins, il nous reste à faire connaître les croyances modernes sur cette espèce de monstres femelles que les anciens avaient nommées lamies, et dont nous avons déjà parlé au commencement de cet article.

Ces sortes d'esprits ont également joué un grand rôle dans la mythologie populaire du moyen-âge. Gervais de Tilbury parle de certaines sorcières ou lamies existant de son temps, qui entraient la nuit dans les maisons, tourmentaient les habitants pendant leur sommeil, faisaient de grands dégâts dans le mobilier et emportaient les enfants (1). Mais le bon chancelier du royaume d'Arles a confondu à tort le caractère qu'il attribue à ces sortes d'esprits avec celui bien différent des éphialtes et des lamies, et n'a sans doute voulu rapporter qu'une croyance locale, où ces deux genres de fiction étaient réunis (2). Prætorius, qui a rassemblé de nombreuses tradi-

(1) *Otia imperalia.* Gervais de Tilbury, écrivain du XII[e] siècle, était neveu de Henri III, roi d'Angleterre, et chancelier du royaume d'Arles.

(2) Walter-Scott a également confondu ces deux sortes d'esprits dans son *Minstrelsy of the scottish Border.*

tions sur différents sujets (1), a observé scrupuleusement les distinctions classiques de l'antiquité. Dans les histoires qu'il rapporte, l'incube ou cauchemar qui cause ces sensations pénibles dans le sommeil, que les anciens médecins ont si bien nommées *épilepsie nocturne*, est un esprit parfaitement distinct de cette race de vieilles sorcières dont Schott parle également dans sa *Physica curiosa* (2), et qui, semblables à la *lamia larvata* des anciens, terrifient les enfants et les enlèvent souvent de leurs berceaux.

Avant de terminer ce que nous avons à dire sur tout ce qui se rattache à la croyance des démons, nous devons parler de ce malaise nocturne que nous n'avons fait qu'indiquer au commencement de ce chapitre, que les anciens Grecs nommaient *éphialtes*, les Latins, *incubus*, et que nous avons nommé *cauchemar* (3) :

Somnia fallaci ludunt temeraria nocte,
Et pavidas mentes falsa timere jubent (4).

On appelle ainsi cette oppression qui arrive pendant le sommeil, à laquelle les médecins ont donné le nom d'*incube*, et que l'on nomme en patois bourguignon *feleto*, du verbe fouler, ou peut-être mieux du mot *follet*, conformément à l'italien *foletto*, qu'Oudin rend par le follet, esprit incube.

Il est certain que le cauchemar provient de réplétion et de crudité d'estomac, comme l'a dit Paul Eginète au VIIe siècle, dans un ouvrage où nos médecins modernes ont puisé une grande partie de leurs brillantes découvertes (5). Ces derniers définissent le *cauchemar* : « Un état pénible de gêne et de pesanteur qui naît d'un estomac souffrant ou surchargé d'ali-

(1) Dans un livre fort curieux, intitulé : *Anthropodemus plutonicus*.
(2) *Physica curiosa, sive mirabilia naturæ et artis*. Gaspard Schott, physicien et jésuite allemand du XVIIe siècle. Ouvrage curieux et contenant beaucoup de singularités sur les hommes, les animaux et les météores.
(3) Cochemar, cauchemar et cauchemare. Gloss. de Lamonnaie, p. 179.
(4) Catulle.
(5) De Re medica, lib. III, cap. XV.

ments, sans pouvoir d'ailleurs interrompre entièrement le sommeil. »

Cette maladie n'est qu'une suffocation nocturne, accompagnée d'un sentiment indéfinissable d'effroi et de malaise. Il nous semble, quand nous en sommes surpris, qu'un poids immense nous presse la poitrine; on veut en vain parler et réclamer des secours, la voix et même la respiration nous manquent; des fantômes effrayants, souvent un danger imminent, semblent nous menacer, et nous ressentons néanmoins une impossibilité complète de fuir ou de faire usage des muscles, ce qui rendrait ce malaise insupportable, s'il n'était ordinairement de peu de durée. Nous demeurons dans cet état d'inquiétude incroyable jusqu'à ce qu'un réveil en sursaut vienne nous rendre en même temps le mouvement et la parole.

Les croyances populaires d'une haute antiquité ont attribué les effets du cauchemar à l'action du démon. Des femmes mélancoliques et amoureuses ont cru, dans cet état, recevoir les embrassements d'un esprit; des hommes, dont l'imagination était souvent occupée d'objets impudiques, ont pensé caresser un démon sous la forme d'une femme; enfin, des gens superstitieux, et dont la mémoire était surchargée de contes étranges, ont cru voir, dans les êtres fantastiques qui les tourmentaient dans leurs songes, des sorcières qui cherchaient à les étouffer, et dont le pouvoir diabolique les empêchait de réclamer aucun secours (1). Cette maladie a quelquefois été épidémique, et Lysimachus, médecin, rapporte que de son temps, à Rome, elle eut cours presque par toute la ville, et que plusieurs en moururent, comme si c'eût été une contagion.

(1) « Et au pays de Valois et de Picardie, il y a une sorte de sorciers qu'ils appellent *Coche-Mares;* et de fait, Nicolas Noblet, riche laboureur, demeurant à Haute-Fontaine, en Valois, m'a dit que lui, étant jeune garçon, il sentait souvent la nuit tels incubes ou éphialtes, qu'il appelait coche-mares, et le jour suivant au matin, *la vieille sorcière qu'il craignait* ne faillait point à venir quérir du feu ou autres choses, quand la nuit cela lui était advenu, et, au reste, les plus sains et dispos qu'il est possible, et non pas lui seul, mais beaucoup d'autres l'affirment. » *Démonomanie* de Bodin, p. 283.

Quelques-uns de nos modernes Hippocrates ont prétendu que le cauchemar avait donné naissance aux esprits imaginaires masculins et féminins, que l'on a nommés incubes et succubes. Nous pensons, au contraire, que c'est la croyance aux démons qui a fait naître l'idée de donner à cette maladie l'interprétation qu'elle a reçue chez presque tous les peuples. La crainte du diable est, chez l'homme, aussi ancienne que sa chute. C'est donc parce qu'il avait des preuves manifestes de l'existence de démons impurs, et que son imagination était déjà chargée des terreurs que lui inspiraient les tentatives de l'esprit du mal, que l'homme attribua naturellement à son ennemi, non-seulement les fantômes qui le tourmentaient dans ses songes, mais encore, et par la même raison, tous les maux qui venaient chaque jour troubler son existence. Ainsi, ce ne sont point les pestes qui ont donné naissance aux démons auxquels beaucoup de peuples ont encore coutume de les attribuer, ce fléau n'étant pour eux que la conséquence de l'existence *du démon pestilentiel* (1); de même le cauchemar n'a pu donner naissance aux démons incubes et succubes, puisque les femmes, par exemple, qui en furent atteintes les premières, ne purent attribuer aux esprits de ténèbres les caresses impures qu'elles croyaient en avoir reçu durant leur sommeil, que parce qu'elles savaient déjà que des démons lascifs pouvaient attirer les personnes de leur sexe dans des plaisirs impudiques, et les souiller de leurs embrassements (2). Dans ces sortes de croyances, la vérité a toujours précédé le mensonge, et les fictions de l'imagination empruntent toujours quelque chose à la réalité.

Dans toutes les mythologies populaires, le cauchemar est donc un esprit malfaisant qui se plaît à tourmenter les hommes.

(1) « The spirits of the air will mix themselves with thunder and lightning, and so infert the elyme where they raise any tempert, that sodainely great mortalitée shall ensue to the inhabitants. » Pierre Pennilesse, *Supplication*, 1502, en vieil anglais.

(2) De même, les Romains attribuaient l'incubus aux génies impurs qu'ils nommaient *Conserentes*, sans qu'il soit jamais passé par la tête d'aucun médecin romain d'attribuer à cette maladie l'origine de ces génies, qui faisaient partie des lares domestiques.

Smarra, dit M. Nodier, est le nom primitif du mauvais esprit auquel les anciens rapportaient le triste phénomène du cauchemar. Le même mot exprime encore la même idée dans la plupart des dialectes slaves, chez les peuples de la terre qui sont le plus sujets à cette affreuse maladie. Il y a peu de familles morlaques où quelqu'un n'en soit tourmenté (1). Les songes romantiques publiés sur ce sujet, par l'ingénieux auteur de Thérèse Aubert, nous donnent une idée effrayante des effets de cette terrible infirmité chez un peuple dont l'imagination exaltée « a transporté l'exercice de toutes ses facultés sur un ordre d'idées purement intellectuelles (2). »

Ce qui peut paraître au moins singulier, pour ne pas dire plus, c'est que le mot *Mara*, d'où celui de *Night-Mare* (cauchemar) est dérivé dans la langue anglaise, signifiait, dans la mythologie runique, un esprit ou spectre de nuit, qui saisissait les hommes dans leur sommeil et leur ôtait soudainement le mouvement et la parole (3).

Cette même exaltation d'imagination existe encore chez les peuples d'origine purement celtique, tels que les Gallois, les Irlandais et les habitants de notre Bretagne. Le temps qui détruit tout n'a pu changer les rêveries dans lesquelles ils se complaisent; ils agissent dans un monde réel, tandis que leur imagination erre sans base dans un monde de chimères et de fantômes. Les Irlandais surtout possèdent une mythologie populaire riche de traditions, dans lesquelles on retrouve un nombre infini de ces créations fantastiques, fruits de la vive et brillante imagination de ces fils des anciens Celtes. Ils ont, par exemple, un être indéfinissable qu'ils nomment le *Phooka*, qui porte toujours avec lui quelque chose d'obscur et de confus. Le mot *Gwill*, dont d'autres Celtes (les Gallois) se servent indistinctement pour exprimer l'*obscurité*, l'*ombre*, un *lutin*, un *incube*, un *cheval de nuit*, a beaucoup d'analogie avec celui de *Phooka*, en irlandais. Cependant il serait difficile de décrire d'une manière précise

(1) *Smarra*, page ij.
(2) *Smarra*, page ij.
(3) Keysler. *Antiquitat. select septentrionale*, p. 497, édit. 1720.

les attributs réels de cet esprit nocturne. Tantôt comme notre follet, il se montre sous la forme d'un poulain sauvage, ayant des chaînes pendantes autour de lui, et se plaît à inquiéter les voyageurs égarés pendant la nuit. D'autres fois et sous diverses formes, il cause les chutes imprévues, et c'est de là que tant de rochers et de cavernes portent le nom de ces méchants esprits. Mais on peut considérer principalement le Phooka comme le démon des mauvais songes, et l'on raconte de cet autre Smarra des histoires au moins aussi extraordinaires que celles qui soient jamais sorties du cerveau délirant d'un Morlaque.

Voici l'abrégé fort succinct d'une de ces histoires populaires, qui a fourni à un poète Irlandais, M. Gornell de Cork, le sujet d'un poème en dix chants, divisés en stances de huit vers, qu'il a fait insérer dans le *Blackwood-Magazine* :

« Daniel O'Nourke raconte qu'étant un peu ivre et cherchant à regagner sa demeure, dont il était encore à quelque distance, il tomba dans un grand lac, où il nagea longtemps. Au moment où ses forces étaient épuisées, il atteignit une terre inconnue, et il se trouva, sans pouvoir dire comment, sur une île déserte. Cette île n'était cependant qu'une vaste fondrière, sur laquelle il serait nécessairement mort de faim et de froid, si un grand aigle n'était venu se poser près de la pierre sur laquelle il était assis, et après lui avoir demandé de ses nouvelles, ne lui eût honnêtement proposé de le transporter hors de ce lieu funeste et de le déposer à la porte de sa maison. Daniel accepta avec joie cette proposition et monta sur le dos de l'aigle, qui s'éleva bientôt avec son fardeau fort au-dessus des nuages, au grand déplaisir de son cavalier, qui ne cessait de lui représenter, fort poliment il est vrai, qu'il ne prenait point le chemin de sa demeure. Enfin, après une bien longue course, ils se trouvèrent à quelques pas de la lune, de laquelle ressortait un bâton courbé qui avait la forme d'une faulx. L'oiseau, fatigué de ce long vol, pria Daniel de s'asseoir un instant sur la lune, afin qu'il puisse prendre quelque repos. Le pauvre hère s'y décida avec beaucoup de peine et de frayeur : il trouva ce siége bien froid, et se cramponna, pour

ne pas tomber d'une si grande hauteur, au manche de la faulx qui était, comme nous l'avons dit, placé sur l'un des côtés de la lune. Lorsque le méchant oiseau se fut ainsi débarrassé de son fardeau, il le quitta en lui reprochant de lui avoir une fois enlevé ses petits, et le laissa dans cette étrange et dangereuse position. Daniel commençait à gémir comme un malheureux qui se croit perdu sans ressource, lorsqu'une porte s'ouvrit au milieu de la lune, et il en vit sortir l'*homme de la lune* lui-même, qu'il reconnut parfaitement à sa longue chevelure. Celui-ci, après avoir pris une prise de tabac, ordonna à Daniel de déguerpir à l'instant de l'endroit où il se trouvait; mais notre voyageur refusa positivement de quitter ce lieu de sûreté. Alors le petit homme, saisissant une hache, coupa le manche de la faulx auquel était accroché Daniel, qui roula aussitôt dans l'espace comme une feuille sèche que le vent chasse au hasard. Tout en roulant, l'Irlandais se recommandait à Dieu et faisait force signes de croix, lorsqu'il se trouva tout à coup au milieu d'une bande d'oies sauvages, dont le chef, reconnaissant Daniel pour l'avoir aperçu quelquefois sur les bords du lac de Ballyashenagh, en eut pitié et lui cria de s'accrocher en passant à une de ses pattes, ce que Daniel fit aussitôt. Comme cette troupe voyageuse se rendait en Arabie, où Daniel n'avait point à faire et qu'il se trouvait alors au-dessus de l'Océan, il pria le vieux jars de le déposer sur un vaisseau qu'il apercevait à peu de distance : mais il manqua le vaisseau et tomba dans la mer, où une baleine, réveillée par sa chute, vint à lui, le regarda en face, et sans souffler un mot, dressa sa queue, et fit jaillir sur lui des torrents d'eau salée, dont il fut tout inondé. Dans ce moment, Daniel crut entendre près de lui le son d'une voix qui ne lui était point inconnue : Allons, debout, ivrogne, disait cette voix. Le dormeur se réveille en sursaut et aperçoit près de lui, au lieu d'une énorme baleine, sa femme Judy, qui l'arrosait d'importance avec une cruche pleine d'eau. Judy, en entendant le récit du rêve pénible et singulier que son mari venait de faire, ne pouvait revenir de sa surprise ; mais son étonnement cessa tout à coup, et tout ce qu'elle venait d'écouter lui parut la

chose du monde la plus naturelle, lorsqu'elle eut reconnu que le pauvre Daniel était en ce moment couché sur les ruines du vieux château de *Carriga-Phooka*, lieu hanté par cet esprit nocturne, et où l'on ne peut dormir sans être troublé par les visions les plus effroyables. *(Fairy legends of the south of Ireland*, tom. II.)

Il n'est sorte d'histoires que les Allemands et les Polonais ne racontent des *cauchemars*, qu'ils considèrent comme des esprits qui viennent la nuit s'accroupir sur la poitrine des personnes qui dorment. Ils passent par les plus petits trous, et on peut entendre dans le silence des nuits le bruit qu'ils font dans ceux des murailles : on peut les renfermer dans ces trous en les bouchant hermétiquement, et il ne leur est plus possible d'en sortir. On peut les chasser en ayant soin de retourner ses souliers devant le lit, de manière que la pointe soit le plus près possible du fond sanglé ; on le peut aussi avec des têtes de chevaux. Ils aiment à donner aux gens la maladie du *plica* (la plique), en entrelaçant les cheveux. Quand une nourrice emmaillotte un enfant, elle doit faire une croix et retrousser un bout de ses langes, autrement le cauchemar viendra l'emmaillotter une seconde fois.

Selon Prætorius, les sourcils du cauchemar se réunissent et ne forment qu'une seule ligne ; d'autres disent que les personnes qui ont les sourcils réunis sur le front peuvent, par la seule force de leur pensée, envoyer le cauchemar à ceux contre qui ils ont de la colère ou de la haine. Il sort alors de leurs sourcils, semblable à un petit papillon blanc, et va se poser sur la poitrine de ceux qu'on lui désigne pendant qu'ils dorment (1).

Il y a peu de choses à dire sur les croyances populaires des Juifs modernes, et nous n'en parlerons que lorsqu'elles se rattacheront en quelque sorte à celles qui nous occupent. On doit d'autant plus se défier des traditions rabbiniques, que celles qui ne sont pas de pures fables sorties du cerveau des

(1) Smarra, t. I, 40. — II, 160. Prætorius, 126-137.

rabbins, sont en général fondées sur les opinions des philosophes cabalistiques, qui ont suivi celles du théosophe Philon, un des chefs de l'école d'Alexandrie, et qui ont cherché comme leur maître à rattacher l'Ecriture Sainte aux doctrines panthéistes de l'Orient. C'est du mélange des doctrines de Pythagore et de Platon, combinées avec celles des philosophes orientaux, que sont sortis la gnose, le néoplatonisme et la cabale spéculative. Quelques auteurs juifs modernes ont cru trouver l'origine de la cabale dans les erreurs recueillies par les Hébreux durant la captivité de Babylone; mais cette opinion nous paraît erronée. L'antiquité prétendue des livres cabalistiques ne peut supporter le moindre examen, et il est certain que les plus anciens écrits sur la cabale ne remontent pas au-delà du XIe siècle.

Les démons principaux des Juifs sont au nombre de quatre : *Ruama*, *Uggereth*, *Mahhalath* et *Lilith*. Ce dernier dont nous avons déjà parlé, est un démon femelle qui tue les nouveaux-nés. Les rabbins ont encore leur *Shibtka*, mauvais esprit qui suffoque quelquefois les enfants, et leurs *talanaï*, qui répondent aux larves et à nos loups-garous et follets.

Les Mahométans croient, comme les Juifs, que les bons anges apparaissent quelquefois aux hommes; qu'ils se sont montrés à Abraham, à Loth, à Tobie, et que l'ange Gabriel a apparu à Mahomet. Ils croient à de bons et à de mauvais génies, les pèris et les dives, qui tiennent le milieu entre les anges et les hommes, et dont nous aurons occasion de parler souvent dans cet ouvrage. Eblis, ange déchu, qui est notre Lucifer, se nomme chez eux, depuis sa chute, *Satan* ou *Scheitan alragim* (le démon lapidé ou chassé à coups de pierres) (1). On le nomme aussi *Azazel*, nom du bouc-émissaire des Juifs. Ils ont encore les goules et les affriets, qui sont nos lamies et nos spectres (2).

Le démon, dont la croyance existe chez toutes les nations

(1) Ce mot vient de l'hébreu *Schatham*, qui signifie non-seulement le diable, mais encore un serpent, un homme fier et superbe.
(2) D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, p. 243, 785.

du monde, est partout représenté comme un être hideux, dégradé et impur. Les Indiens du Malabar en font un objet affreux, ayant quatre cornes en tête, surmontées d'une tiare à trois couronnes; quatre dents crochues sortent de sa bouche entr'ouverte; son nez est pointu et recourbé; ses yeux sanglants et son regard farouche. Il est monté sur des jambes et des pattes de coq, et tient dans ses mains crochues une âme qu'il va dévorer.

Les cèmis ou mauvais génies des anciens habitants de l'île de Cuba étaient représentés avec plusieurs têtes, des oreilles démesurées et des yeux dont les prunelles brillaient comme celles des serpents. C'est ainsi que ces démons apparurent aux insulaires et leur prédirent la venue des hommes barbus qui devaient les subjuguer.

Selon Vasco Nunez, les démons des Mexicains étaient noirs, méchants et de petite stature. Ils habitaient des demeures souterraines, pouvaient hacher un homme par morceaux et le refaire en un instant.

Les anciens Canadiens représentaient le diable avec des cornes en tête. Ils avaient en outre un démon femelle qu'ils appelaient *Gougou*, ainsi que des espèces de lamies.

Les mauvais esprits des Patagons ont des cornes au front; leurs longs cheveux descendent jusqu'aux pieds. Ils jettent du feu non-seulement par la bouche, mais par tous les orifices du corps.

Enfin, quelque étendue que l'on puisse donner aux recherches sur ce sujet, on trouve toujours, à quelques variantes près, l'ennemi des hommes représenté par eux sous les mêmes traits et avec le même caractère.

Pan et Faunus furent longtemps des objets de terreur pour les Grecs et les Romains; de même que les satyres, qui, sous différents noms, étaient connus et redoutés des nations celtiques, slaves et gothiques (1). Tout nous porte à croire que ces divinités ont fourni le type primitif de la figure sous laquelle l'esprit du mal a été représenté depuis dans les croyan-

(1) Nous consacrerons un chapitre à ces sortes de divinités.

ces populaires des nations de l'Europe, après leur conversion au christianisme. Le Tasse s'est conformé à ces croyances dans la description qu'il a faite du monarque des enfers, qu'il représente avec les cornes, la longue queue, les pieds de bouc et tout l'accoutrement accoutumé de la diablerie populaire :

. . . .
« Siede Pluton nel mezzo, e con la destra
Sostien lo sultro ruvido, e pesante;
Nè tanto scoglio in mar, nè rupe alpestra,
Nè pur calpe s'innalza, o'l magno atlante,
Ch'anzi lui non paresse un picciol colle,
Si la gran fronte, se le gran corna estolle......
« Orrida maesta nell fiero aspelto
Terrore accresce, e piu superbo il rende :
Rosseggian gli occhi, e di veneno infetto,
Come infausta cometa il guardo splende :
Gi'involve il mento, e su l'irsuro petto
Ispida, e folta la gran barba scende :
E in guisa di voragine profunda
S'apre la bocca d'atro sangue immonda (1). »

« Assis au milieu d'eux, il (Satan) tient d'une main un sceptre rude et pesant; son front superbe, armé de cornes menaçantes, surpasse en hauteur le roc le plus élevé, l'écueil le plus sourcilleux; Calpé, l'immense Atlas lui-même, ne serait auprès de lui que d'humbles collines.

» Une horrible majesté empreinte sur son farouche aspect accroît la terreur et redouble son orgueil; son regard, tel qu'une funeste comète, brille de l'éclat des poisons dont ses yeux sont abreuvés; une barbe longue, épaisse, hideuse, enveloppe son menton et descend sur sa poitrine velue; sa bouche dégouttante d'un sang impur s'ouvre comme un vaste abîme. »

Les peintres et les théologiens représentent généralement Sa-

(1) *Jérusalem délivrée*, chant IV, st. 6, 7.

tan sous la forme du vieux dragon de l'Écriture ; c'est ainsi que Raphaël l'a peint enchaîné par l'archange saint Michel.

Milton est le premier qui, s'élevant au-dessus des préjugés vulgaires, ait conservé à Satan cet air de dignité terrible qui convient au puissant archange que sa rébellion et son orgueil, et non sa folie et sa sottise, ont précipité du haut des sphères célestes au fond des abîmes de l'enfer.



LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE I.

Des Génies tutélaires, des Lutins familiers, esprits servants ou génies domestiques.

« Cùm portis, domibus, thermis, stabulis soleatis adsignare suos genios; perque omnia membra urbis, perque locos, geniorum millia multa fingere, ne propria vacet angulus ullus ab umbrâ. »

Prudentius contr. Symm., l. II, p. 445.

« L'homme, dit un écrivain de ce siècle, est entraîné par un penchant irrésistible à s'approprier tout ce qui l'intéresse et jusqu'à sa divinité (1). » C'est à ce soin particulier que nous prenons de notre propre conservation que nous devons attribuer les traces nombreuses que l'on retrouve chez toutes les nations du monde du culte qu'elles ont rendu de tout temps aux divinités locales ou génies tutélaires.

Outre les *lares publici*, *hostiles*, *urbani*, qui étaient considérés comme les dieux de la ville, les Romains avaient encore placé Rome sous la protection de Rome elle-même, qu'ils avaient divinisée, et à laquelle ils immolaient des victimes dans le temple qu'ils lui avaient élevé (2).

(1) *Essai sur les noms d'hommes*, etc., par E. Salverte, t. II, p. 84.

(2) ...... « Delubrum Romae; colitur nam sanguine et ipso
More deae, nomenque loci ceu numen habetur. »
Prudent. cont. symm., lib I. in simulacro Romæ.

Ce culte existe encore aujourd'hui dans l'Inde ; chaque province, chaque ville, chaque bourg du vaste empire chinois est également placé sous la protection d'un génie local ou gardien spirituel ; on rapporte même que l'empereur de la Chine accorde un grade honorifique plus ou moins élevé à ceux de ces génies que distingue sa faveur (1).

Les peuples d'origine celtiques reconnaissaient aussi le pouvoir attribué aux divinités locales (2), et les chrétiens eux-mêmes ont perpétué cet usage en adoptant des saints pour patrons des états, des villes, des villages, des métiers et des corporations.

Mais les historiens de tous les siècles nous ont appris également l'existence de génies plus familiers, et nous les retrouvons chez tous les peuples de l'antiquité comme chez toutes les nations modernes. Les Romains en avaient de deux sortes, les lares familiers *(lares familiares)* et les pénates. Les premiers, que Cicéron nous a appris à considérer comme identiques avec le démon grec (3), étaient des éspèces d'esprits bienfaisants que l'on regardait comme les gardiens et les protecteurs des familles et des maisons ; c'est pour cela qu'ils étaient héréditaires.

Les pénates, que l'on nommait souvent *dieux paternels* et *dieux secrets* ou *cachés*, étaient également des dieux domestiques, et on rendait aux uns et aux autres un culte assidu (4). On confond souvent les pénates avec les dieux lares ; c'est un tort qu'ont encore quelquefois les écrivains modernes. Les pénates n'étaient dans l'origine que les mânes des ancêtres dont on gardait les images dans le lieu le plus secret de la maison, *in penitissima œdium parte* (5).

Les habitants du Latium ne reconnaissaient originairement

(1) *Journal asiatique*, t. II, p. 172, 174.

(2) Ainsi que l'attestent plusieurs monuments trouvés dans la Gaule, à Néris, à Évaux, au Chambon, etc.

(3) « Quanquam enim dœmon latius patere quodam modo videantur, non dubito tamen quin melius sit, larem, quam dœmonem vertere, ut sit species pro genere. » Cic. de universitate.

(4) Hor. III-23. Ovid fast. V-129. Juv. II-8. Plutarq. *Quest. rom.*

(5) Cic. de nat. deor. II, cap. XXVII.

que deux dieux lares qu'ils disaient être fils de Mercure et de la nymphe Lara. Mais, par la suite, les hommes les choisirent suivant leur caractère et leurs caprices. Les dieux lares de l'empereur Alexandre Sévère étaient Orphée, Abraham, Apollonius de Thyane et Jésus-Christ.

Les génies des maisons, des oratoires et des particuliers étaient ordinairement représentés sous la figure de serpents; ce fut sous cette forme que le génie d'Anchise apparut à Énée (1). Le soin des lares, tant publics que familiers, étant de veiller à la conservation des villes ou des individus, on les peignait, suivant ce que rapporte Plutarque, vêtus de peaux de chien, animal qui est le symbole de la vigilance; d'autres les représentaient avec l'épaule gauche couverte de leur petite toge volante et l'épaule droite nue (2).

Les Égyptiens honoraient quatre dieux lares, qu'ils nommaient *Dymon*, *Tichif*, *Héros* et *Anachis* (3). Le second de ces lares, qui était comme le bon ange des chrétiens, commençait à prendre soin d'un homme à l'instant de sa naissance et ne le quittait qu'à sa mort.

Les Germains donnaient le nom d'*alerunnes* (aleronnen) à de petites figures faites ordinairement avec de la racine de mandragore, qu'ils regardaient comme leurs dieux pénates, et qui prenaient soin des maisons et de leurs habitants. Ces alerunnes avaient en outre la vertu de faire connaître l'avenir à ceux qui les possédaient; aussi en prenait-on le plus grand soin; on les couchait mollement, on les lavait et on les renfermait dans un endroit secret, d'où on ne les tirait que pour les consulter. On ne manquait jamais à leur donner leur part du repas, car, lorsqu'on les oubliait, elles jetaient, disait-on, des cris semblables à ceux d'un enfant au berceau.

La même superstition existait du temps de Marco Paulo, et existe sans doute encore parmi les Tartares; chaque personne,

(1) Virg. Eneid., lib. v.

(2) Plutarque fait les lares érynnes d'enfer, diables vengeurs, espions de la vie et des actions des hommes, et surveillants des maisons.

(3) Probablement les mêmes que Dynamis, Tychèf, Eros et Ananchè, c'est-à-dire la force, la fortune, l'amour et la nécessité.

chez eux, a son dieu pénate, auquel ces peuples donnent le nom de *Natigay*. Avant le repas, ils oignent de graisse la bouche de l'idole domestique et répandent hors de la maison un peu de brouet pour les autres esprits (1).

Les *Domeschnie-Doughi* étaient les génies protecteurs des demeures des Slaves; ce sont les mêmes esprits que les Russes appellent encore les démons des maisons. Les Lithuaniens avaient des dieux domestiques qu'ils adoraient sous la figure de serpents, « assez gros, noirs, et ayant des pieds comme des lézards; ils les nommaient *Giuojits* et les nourrissaient dans leurs maisons (2). » Ces serpents étaient également adorés par les Russes; c'étaient les *Domovoï-Douschi* ou esprits familiers des habitations. Ce culte du serpent, sous la figure duquel les Latins représentaient leurs dieux domestiques, existait aussi chez les Grecs; Théophraste rapporte qu'ayant vu un serpent dans sa maison, il lui dressa un autel, et Perse désigne toujours le génie du lieu par deux serpents en relief ou en peinture (3).

Les habitants de la Samogitie, qui sont restés idolâtres jusqu'au xve siècle, avaient une divinité qu'ils nommaient *Pusset*, qu'ils engageaient à habiter avec eux, en plaçant le soir dans les granges une table couverte de pain, de beurre, de fromage et de bière. Si ces mets étaient acceptés, on pouvait espérer quelque heureuse fortune; mais si on les retrouvait intacts le lendemain, on devait s'attendre à quelques malheurs (4).

Les Borussiens (Borusci), qui sont les habitants de la vieille Prusse, avaient des génies domestiques qu'ils nommaient *Berstuci* ou *Berstucs*, auxquels ils offraient, dans les granges et dans les autres endroits que ces lutins fréquentaient, du pain, du fromage et de la cervoise, et regardaient comme un

(1) Marco Paulo venit., lib. II.
(2) Alex. Gagnin, *in chronogr. Pocon Lithuan.*
(3) Un Grec superstitieux, ayant vu dans sa maison un serpent entortillé autour d'un pilon de mortier droit et élevé, regardait cela comme un grand prodige. C'en serait un bien plus grand, dit Diogène, si le pilon eût été entortillé autour du serpent.
(4) M. Douce. *Illustrations of Shakespeare.*

présage de bonheur les légers dégâts qu'ils observaient le matin dans les mets, par lesquels ils jugeaient que les esprits avaient accepté leurs offrandes. Les Borussiens avaient aussi d'autres lutins qu'ils nommaient *Koltky*, qui allaient dérober du blé dans les greniers d'autrui et l'emportaient dans ceux des maisons qu'ils habitaient (1).

Il existait chez les anciens *Lèches*, qui sont les *Lygii* ou *Lygiens* de Tacite et les Polonais de nos jours, une infinité de divinités subalternes qui, sous le nom générique de *Zemopaci*, protégeaient les biens de la terre et les habitations des hommes. Il serait trop long de nommer ici tous ces dieux, depuis celui qui veillait sur les cerises et sur les noisettes, jusqu'à celui qui allumait ou éteignait le feu de la cuisine. Cet essaim de divinités qui peuple les maisons, depuis la cave jusqu'au grenier, nous paraît la plus antique superstition des nations de l'est et du nord de l'Europe.

Enfin, la croyance aux génies domestiques est tellement générale, qu'on l'a retrouvée chez toutes les nations du globe. Les Fétiches des nègres africains, les Manitous des sauvages de l'Amérique, sont identiquement les mêmes que les Lares des Romains et les Kobales des Grecs (2). La même superstition existe chez les insulaires de l'Océanie. Chaque famille otaïtienne adore dans son moraï un génie protecteur, qui est supposé, comme les pénates des anciens Latins, être un des aïeux de la famille dont l'âme a été admise au rang des dieux (3).

De tous les peuples de l'antiquité, les Juifs sont peut-être les seuls qui paraissent n'avoir pas connu les esprits familiers que l'on croyait habiter les maisons, ou qui s'attachaient à certaines personnes, comme était l'esprit ou démon de Socrate, mais ils reconnaissaient que chaque homme avait son bon ange. Cependant, les lutins et les génies tutélaires ont été introduits depuis dans la mythologie populaire des Juifs mo-

(1) Joann. *Meletius, de religione Borussorum.*
(2) Voyez sur les Kobales le scholiaste d'Aristophane. Plut., v. 279.
(3) « Les habitants de Tonga-Tabou ont des dieux protecteurs des familles. Toubo-Tataï était le dieu protecteur de la famille du roi Finau. Alaïvalou est celui de la famille de Hou. » D'Urville, t. IV, p. 291.

dernes, et on les retrouve souvent parmi les divers esprits qui figurent dans les fables rabbiniques.

Nous avons déjà dit, dans le premier chapitre de cet ouvrage, que les fictions populaires ne s'étaient point répandues d'une nation chez l'autre, mais qu'elles avaient toutes une origine commune. Or, comme les tribus celtiques ont, sous différentes dénominations, peuplé primitivement les régions occidentales de l'ancien continent, c'est au berceau de ces peuples que nous devons rechercher l'origine de la mythologie populaire de la vieille Europe, et nous croyons que l'on ne peut y parvenir qu'en comparant entre elles les croyances adoptées par les descendants de ces grandes familles (1), qui sortirent de l'Asie à différentes époques pour se répandre dans les contrées situées à l'ouest de cette partie du monde. C'est le plan que nous nous proposons de suivre dans le cours de cet ouvrage; et si nous parvenons à retrouver, entre ces croyances, une analogie évidente, lorsque, d'un autre côté, l'histoire nous apprend que ces mêmes peuples ont habité des contrées diverses et éloignées les unes des autres depuis leur migration de la souche paternelle, il sera difficile alors de ne pas reconnaître que tous ont puisé à une même source et à un système primitif qui leur était alors commun.

Les Celtes ont toujours rendu une espèce de culte à l'esprit du mal; et quoiqu'ils ne lui supposassent peut être point assez de puissance pour combattre ouvertement et avec succès les divinités bienfaisantes, ils lui reconnaissaient néanmoins de grands pouvoirs sur les éléments, et croyaient qu'il commandait particulièrement aux vents et aux tempêtes.

Il paraît aussi que, dans la religion des Celtes comme dans celle des Grecs, tous les objets de la nature étaient soumis à des intelligences supérieures, identifiées en quelque sorte à leur existence, comme la dryade à l'arbre, la naïade à l'onde (2), et qu'ainsi que les Romains, les Grecs et les Egyp-

(1) Les Celtes, les Sarmates, les Scythes et les Goths.

(2) Ces religions étaient matérielles et poétiques, la nôtre n'est que métaphysique et semble vouloir élever l'homme à la divinité, en le dérobant à l'esprit des sens.

tiens, les nations d'origine celtique, ont eu leurs lutins familiers ou démons domestiques.

Nous appelons ces génies des démons, dans le sens qu'y attachent les saintes Ecritures, parce que cette dénomination est la seule qui leur convienne. Car, quoique les sujets gais et folâtres de la féerie et des autres fictions populaires soient bien éloignés de présenter cette hideuse apparence qui distingue particulièrement la famille de Satan; quoique les lutins domestiques ou esprits servants (1) semblent plus que les autres ne se rapprocher des hommes que pour leur être utiles, ils n'en sont pas moins considérés comme Satan lui-même, par tous les théologiens catholiques et protestants du dernier siècle, d'après le texte même de l'Ecriture et l'opinion invariable des Pères de l'Eglise.

Le démon *Puck*, pouvant être considéré comme le prototype de tous ceux de son espèce qu'on nomme lutins domestiques ou esprits servants chez les Allemands et chez les nations du nord de l'Europe, nous entrerons ici dans quelques détails sur l'étymologie de ce nom. Celui de *Puck*, donné à un esprit malin fournit une nouvelle et forte preuve de la constance avec laquelle se conserve parmi les hommes l'intention primitivement attachée à un signe verbal; car, malgré les modifications que ce signe peut recevoir par la suite dans le langage, l'esprit humain conserve toujours avec obstination l'idée dominante attachée à la racine.

Dans celui qui nous occupe en ce moment, la transition graduelle de la fourberie à la gaîté et de la malice à la terreur, est vraiment remarquable. *Paeccan* ou *paeccean*, en anglo-saxon, signifie tromper par de fausses apparences, se

(1) « Il y a, dit un vieil auteur, de pauvres et simples gens qui pensent qu'il y ait des esprits servants, et en disent des fables étranges, qu'ils ont apprinses de leurs mères, ou mères grands : à savoir que ces esprits servants apparaissent à ceux de la maison, et leur servent, qu'ils bersent les enfants et apportent bonheur à la maison où ils sont veus et apperceux. Si on les a veues à la vérité, il faut dire que ce sont des démons : car on trouve par escrit ès histoires, que les payens ont leurs lares, etc. (*Psychologie*, par Taillepied, lecteur en théologie, p. 60, Paris, 1588.) — Don Calmet, *Traité des apparitions*, range aussi parmi les démons les esprits servants.

moquer, tromper. Dans le bas-saxon, son dérivé, le verbe *piken*, veut dire gambader, sauter, et dans ses variations *pikeln* et *packeln*, il signifie faire le fou (1).

De la racine anglo-saxone on a *pack* ou *patch*, le fou, tandis que de *pickeln* ou *packeln* est dérivé *pickle* (anglais), un méchant garçon. Le *pickleharin* des Allemands (un bouffon, un zani), est ainsi nommé de son vêtement couvert de poil ou de feuilles. *Pucke* et *puck*, sont les diables amusants des Goths et des Teutons. Quand on fait usage de ce mot dans un sens plus radouci, il devient *poike* (sueo-gothique), un garçon, et *piga* (anglo-saxon), *pige* (danois), une jeune fille, nommés souvent ainsi à cause de la gaîté naturelle à leur âge (2).

Pug, en vieil anglais (3), et *bogle*, en écossais (4), sont les équivalents de *puck*. Les termes anglais et écossais sont les mêmes que l'allemand *spuck* et le danois *spogelse* (sans la prononciation de l'*s*), mots qui expriment généralement dans ces deux langues toute espèce d'esprits (5).

Les traditions populaires concernant le démon *puck*, sont très communes en Allemagne. Ce lutin avait jadis établi son domicile dans le couvent des moines gris de la ville de Schwerin, dans le Meklembourg, qu'il hanta longtemps sous la figure d'un singe (6). Quoiqu'il joua parfois des tours pleins de

(1) *Diversions of Purley*, vol. II, page 269.

(2) En Islande, *puki* est considéré comme un mauvais esprit; et dans le langage de ce pays, *at pukra* signifie également faire du bruit en murmurant ou voler clandestinement.

(3) On a donné en anglais au singe le surnom de *pug*, à cause de sa malice.

(4) *Bwg* ou *bug* (Bugbear) signifie en anglais esprit, spectre ou fantôme, et *Bog*, le dieu fâché, colère, des Esclavons, est l'identique de *bogle*. *Bacca* en anglo-saxon et *buck* en anglais, signifient une chèvre, et ces animaux ont été ainsi nommés non-seulement en raison de leur naturel ombrageux et sauvage, mais parce que Satan prenait souvent leur figure pour apparaître aux hommes.

(5) En danois, *spog* signifie une plaisanterie, un tour de malice; *spuken*, en allemand, signifie faire du bruit; *pukke*, en danois, se vanter, gronder. — Il paraît, en général, que les noms donnés à ces esprits proviennent du caractère violent qu'on leur supposait.

(6) *Pug*, en allemand, signifie singe.

malice aux étrangers qui visitaient le monastère, il n'en était pas moins fort utile à ses habitants : il tournait la broche, tirait le vin, balayait la cuisine, tandis que les frères-lais se reposaient et ronflaient à leur aise. Cependant, malgré tous les services que Puck rendit à la communauté, le moine auquel nous devons la « *Veradica relatio de demonio Puck* » ne l'en a pas moins représenté comme un esprit impur, un suppôt de Satan. Le Puck de Schwerin recevait chaque année pour ses gages deux pots de cuivre et une jacquette de diverses couleurs, à laquelle était suspendue une clochette.

Frère *Rush*, ou le frère du diable, est le même esprit que *Puck*, sous une autre dénomination. Réginald-Scott le range dans la même catégorie que *Robin good fellow*, dont nous parlerons tout à l'heure (1). Il existe un ancien poème danois dans lequel il est également fait mention du frère Rush, ainsi que des services qu'il rendit, en qualité de cuisinier, aux moines du monastère d'Esserom. Mais il est à présumer que les histoires anglaises et danoises ont une origine continentale commune (2).

On rencontre souvent Puck, dans les histoires anglaises, sous le nom de *Robin good fellow* (Robin bon diable ou bon compagnon), que l'on confond souvent avec *Robin haod*, héros de beaucoup de traditions populaires, d'une nature bien différente, ainsi que sous celui, bien connu, de *Goblin* ou *Hobgoblin*. C'est de cet esprit (Puck) ou génie domestique que

(1) *Discourse concerning devils, annexed to the discovery of witchcraft*, ouvrage de Réginald-Scott, auteur écossais du XVIe siècle et zélé protestant, qui n'a eu d'autre but, en écrivant sur la sorcellerie, que de rejeter l'odieux de ses actes sur l'Église romaine, contre laquelle, suivant les ennemis de la religion, toutes les armes sont bonnes à employer, même la plus insigne calomnie.

(2) Bruno Seidelius n'a-t-il pas dit : « *Quis non legit, quæ frater Raushius egit?* » Le frère Rush du poème danois voyage dans les airs et arrive en Angleterre, où il devient possesseur de la fille du roi, etc. — L'histoire du frère Rush, citée par Réginald-Scott, est un livre fort curieux et fort rare. L'auteur des *Anecdotes littéraires*, Beloc, nous apprend qu'il y en a une copie dans la bibliothèque du marquis de Stafford.

Milton a voulu parler dans ce passage de son poème de l'*Allegro* :

« And he
Tell how the drudging Goblin swet,
To earn his cream bowl duly set,
When in one night, ere glimpse of morn,
His shadowy flale hath tresh'd the corn,
That ten days lab'rers could not end,
Then lies him down the lubber fiend,
And stretch'd out the chimney's length,
Bask's at the fire his hairy strength,
And crop full out of doors he flings,
Here the first cock his matin ring. »

« Il dira comment le lutin intelligent travaille pour gagner sa jatte de crême, quand, dans une nuit, avant l'aube du jour, son fléau a battu plus de blé que n'auraient pu le faire dix garçons de ferme; alors le démon laborieux se couche, et, étendu tout le long de la cheminée, il réchauffe près du feu sa personne velue, puis il s'échappe avant que le chant du coq ait annoncé le matin. »

Le Puck anglais est d'un naturel enjoué, plaisant, et ses railleries, comme on peut bien le supposer, se ressentent un peu de la compagnie qu'il fréquente, et sont souvent indécentes et grossières; mais comme dans les êtres de cette espèce la malice est toujours inséparable de la gaîté, il se plaît souvent à égarer dans son chemin le pauvre diable qui retourne tard le soir chez lui, et joue mille autres mauvais tours à ceux qu'il rencontre. S'il condescend à rendre quelque service à la famille, tandis que tout le monde sommeille, l'égoïste Puck est loin d'obliger ses hôtes d'une manière aussi désintéressée que son confrère le Brownie calédonien, et il se fâcherait, au contraire, « si, après avoir passé la nuit à casser le houblon, à moudre la moutarde et à balayer la maison, il ne trouvait pas le bol de lait et le petit pain blanc qu'il attend comme récompense de son travail; mais si la ménagère, ayant compassion de sa nudité, s'avisait, par malheur, de placer quelques vêtements à côté de la nourriture qu'elle lui of-

fre, il quitterait à l'instant la maison et n'y reparaîtrait jamais (1). »

Shakespeare a totalement altéré la nature et les attributions de Puck ou Robin good fellow, en l'introduisant sur la scène anglaise et en faisant pour ainsi dire de ce lutin le bouffon de la cour des fées, avec lesquelles il n'avait anciennement aucun rapport, suivant les croyances populaires. Le grand tragique anglais représente Puck, dans *un Songe d'une nuit d'été*, comme le confident du roi Oberon, et il est employé par ce monarque des fées à déjouer les amours de la reine Mab, son épouse, que Shakespeare appelle *Titania*, avec un certain esprit nommé *Pigwigan;* mais une nymphe de la suite de la reine, qui veille de son côté sur les amours de sa maîtresse, trompe la vigilance de Puck au moyen d'un charme magique auquel il ne peut résister (2).

Walter-Scott a lui-même fait remarquer les changements opérés par Shakespeare dans le caractère généralement attribué au lutin Puck, et il s'exprime ainsi à cet égard :

« Le Bogle est l'esprit follet des Français; et Puck ou Robin good fellow, quoique enrôlé par Shakespeare dans la bande des fées d'Oberon, appartient réellement à cette classe d'esprits (3). »

Les Anglais représentent ordinairement ce génie familier sous la forme d'un homme velu, ayant les mains et la figure d'un brun roux, des vêtements de cuir, et armé d'un fléau.

C'est ici le lieu de parler des *Brownies*, lutins domestiques des Écossais, appartenant à la famille des Pucks et formant une classe d'êtres intéressants, qui se distinguent, par leurs bonnes qualités et leur attachement pour l'espèce humaine, des autres esprits de la même famille, presque toujours enclins à la malice. Les Brownies sont grands, maigres, velus et d'une apparence sauvage (4).

(1) Réginald-Scott, *Discovery of witchcraft*, p. 66.
(2) Mid summer's night dream.
(3) *Scott's minstrelsy of the scottish border*, t. I.
(4) Nous croyons que Walter-Scott s'est trompé en faisant dériver le nom de Brownie de celui des esprits que Gervais de Tilbury nomme *Por-*

Les Brownies semblent être les descendants légitimes des Lares familiers des anciens Romains ; ils s'attachent particulièrement à certaines familles et se vouent entièrement à leur service. Ils habitent, pendant le jour, les endroits les plus solitaires des vieux manoirs, qu'ils hantent de préférence aux autres habitations. La nuit, ils sortent de leurs retraites, et ils s'occupent alors à se rendre utiles en battant à la grange, faisant la bière, et en s'occupant de tous les autres soins du ménage ; mais ils ne paraissent que lorsque tout le monde est au lit, et il est arrivé souvent que, lorsqu'une famille écossaise prolongeait trop longtemps la veillée, le Brownie, fatigué d'attendre, entr'ouvrait doucement la porte et avertissait ses hôtes qu'il était temps de se livrer au sommeil : « *Gang a'to your beds, sirs, and dinna put out the wie grieshochs*, allez vous coucher, leur disait-il, et n'éteignez pas les petits tisons. »

Bien différents des Pucks anglais, les Brownies ne travaillent point dans l'espoir d'être récompensés ; au contraire, ils poussent, à cet égard, si loin la délicatesse, que l'offre seule d'une récompense, et particulièrement celle d'une nourriture quelconque, les fait infailliblement disparaître pour jamais. Alors on les entend pleurer et gémir pendant toute la nuit qui précède leur départ des lieux qu'ils affectionnent. « Adieu ! adieu ! joli bodsbeck, s'écriait, avec un accent douloureux qui perçait l'âme, un pauvre Brownie, chassé du manoir qu'il chérissait par une vieille puritaine qui, croyant voir dans cet être bienveillant un suppôt du malin esprit, lui avait méchamment offert une pièce d'argent pour le forcer à quitter ce lieu pittoresque et solitaire de la forêt d'Etterick. »

Un autre Brownie habitait depuis longtemps le manoir de Paddin, et s'y rendait utile à la famille par ses services. Un jour, la maîtresse du logis était en mal d'enfant, mais personne n'osait s'aventurer à aller chercher une sage-femme à

tuni ; il nous semble plus naturel de supposer que ces génies domestiques ont été ainsi nommés par les Écossais en raison de la couleur brune (brown), de leur figure, de leurs mains et du poil *brun* dont ils sont couverts.

la ville voisine, car il fallait traverser un torrent rapide, enflé par des pluies récentes. Brownie, voyant l'embarras où l'on était, prend un cheval à l'écurie, se rend à la ville, et en ramène bientôt la sage-femme, dont la présence était si nécessaire. Cependant, la jeune dame, à laquelle l'esprit avait été d'une aussi grande utilité, crut ne pouvoir mieux reconnaître un tel service qu'en offrant à cet être obligeant un habillement complet de drap vert, qui fut placé avec soin dans le coin obscur qu'il habitait. Mais cette offre imprudente causa le départ du bienfaisant génie, et c'est, je crois, le dernier de cette espèce qui se soit montré dans la basse Écosse (1).

Les Brownies paraissent avoir été chercher un dernier refuge sous le toit hospitalier des montagnards écossais; encore y sont-ils de nos jours beaucoup moins nombreux qu'ils n'étaient jadis. Un écrivain anglais, qui a publié, il y a quelques années, un ouvrage intéressant sur une des plus singulières superstitions des habitants des *Highlands* (2), nous apprend : « Qu'un esprit, appelé Brownie, hantait autrefois fréquemment les maisons habitées par les premières familles des îles Hébrides; mais les Insulaires assurent que, depuis une vingtaine d'années, on ne les voit plus que rarement *(they are seen but rarely)*. »

On raconte l'histoire suivante, dans les Highlands, comme un fait très-authentique et d'une date fort récente :

« Sir Norman Mac-Leod, chef d'un clan de montagnards, jouait un soir avec quelques amis; leur jeu était celui qu'on nomme *le pélerin more d'Irlande* (the irish palmer more) (3), dans lequel il y a trois joueurs de chaque côté, dont chacun jette le dé à son tour. Un coup difficile s'étant présenté, celui qui devait jouer s'arrêta un instant pour réfléchir avant de placer son pion. Il restait indécis depuis un moment, lorsque

(1) Walter-Scott rapporte cette histoire, avec quelques détails de plus, dans le premier volume du *Border's Minstressy*. Nous la donnons ici telle que Walter-Scott nous l'a racontée en Écosse.

(2) *La seconde vue.* — Voyez *Martin's account of the second sight in scot land.*

(3) Espèce de jeu de trictrac ou d'échec.

le sommelier de la maison, qui était debout derrière le siége de ce joueur, prit la liberté de lui indiquer, à voix basse, la manière dont il devait jouer; il suivit ce conseil et gagna la partie. Ce coup parut si extraordinaire à sir Norman, qu'il pria le gagnant de lui dire par qui il avait été conseillé; celui-ci montra le sommelier. Le baronnet, plus étonné encore, demanda à ce serviteur depuis combien de temps il avait appris ce jeu. Le sommelier répondit qu'il ne le connaissait nullement, et qu'il ne s'était hasardé à conseiller le gentleman qui avait gagné la partie qu'après *avoir aperçu le Brownie* de la maison, qu'il connaissait parfaitement, étendre son bras au-dessus de la tête des joueurs et indiquer, avec le doigt, la case où le pion devait être placé (1). » *Si no e vero, e bene trovato!...*

Il y a également, dans les montagnes d'Écosse, des esprits ou génies que l'on considère comme les gardiens et les protecteurs de certains clans ou de certaines familles de distinction qui, selon Walter-Scott, ressemblent peut-être plus que les Brownies aux dieux domestiques des anciens. Ainsi, l'on croit que la famille de Gurlinberg est protégée par un esprit que l'on nomme *Garlen-Bodachar;* celle du baron de Kilcharden, par *Sandear* à la main sanglante, et que les familles de Tullochgorum et de Grant sont sous la protection d'un esprit femelle nommé *May-Moulach*, dont la main et le bras gauche étaient couverts de poil; un esprit, que l'on nomme le *spectre de la montagne*, veille également sur la famille de Rothermurcus; on pourrait citer beaucoup d'autres exemples d'une semblable superstition (2).

La croyance aux esprits brownies est très-répandue parmi les habitants des îles Orcades, Shetland et Feroë, qui font encore de nos jours, en leur honneur, des libations de lait et de bière à travers une pierre percée.

Nous retrouvons aussi en Écosse d'autres esprits ou lutins de la nombreuse famille des pucks; tel était, par exemple, le

(1) *Notices and anecdotes*, page 131.
(2) *Aubrey's miscellanys*, page 221.

démon à bonnet rouge *(the red capped demon)*, qui joua un si grand rôle dans le procès de lord Soulis, accusé de sorcellerie. On le nomme également *Hudhart* ou *Hudkin*, et on lui attribue une plus grande influence qu'aux autres lutins sur les affaires des hommes, car il se mêle quelquefois de prédire les événements politiques. « Au reste, dit Réginald-Scott, ce démon familier n'est porté à faire du mal que lorsqu'il reçoit quelque injure, ou qu'on se moque de lui; il s'entretient souvent avec les hommes visiblement ou invisiblement (1). »

Il y a parfaite identité entre le démon écossais et l'esprit *hudkin* ou *hodeken* des Saxons et des Hollandais, ainsi nommé du *hoodiken* ou petit capuchon qu'il porte, et qui couvre encore sa tête, lorsqu'il apparaît en Suède et en Norwége, où il est encore très-populaire (2).

L'hudkin saxon était un bon diable, toujours prêt à obliger ses amis. On raconte qu'un habitant d'Hildesheim, en Saxe, qui avait des raisons pour douter de la fidélité de sa femme, étant obligé d'entreprendre un assez long voyage, s'adressa à Hudekin et le pria d'avoir l'œil ouvert sur la conduite de sa moitié, et de veiller à ce que son honneur ne reçût aucune atteinte pendant son absence. L'esprit obligeant se chargea de cette commission, sans se douter que la tâche qu'il entreprenait était même au-dessus des forces d'un lutin. Mais il s'en aperçut bientôt, car à peine le mari fut-il parti, que les amants arrivèrent en foule au logis. En vain Hudekin fit-il casser les jambes au premier qui se présenta, en le précipitant du haut en bas des escaliers! en vain conduisit-il un soir le second dans un abreuvoir, où il se noya, et jeta-t-il le troisième par la fenêtre! malgré toutes ces prouesses, la dame allait échapper à sa surveillance, lorsque, fort heureusement pour lui, le mari revint de son voyage : « Ami, lui dit le lutin harassé, reprends ta femme; je te la rends telle que tu me l'as laissée; mais ne me mets jamais à pareille épreuve! J'aimerais mieux être obligé de garder au milieu d'une forêt tous

(1) *Réginald-Scott*, liv. I, chap. XXI.
(2) Mémoires de l'académie celtique.

les pourceaux de la Westphalie que de me charger d'empêcher une femme qui en a la volonté d'être infidèle à son mari (1). »

Nous avons déjà dit que ce lutin n'était méchant envers les hommes que lorsqu'il était insulté par eux. Voici, à ce sujet, une histoire rapportée par don Calmet, dont la scène se passe encore dans la bonne ville d'Hildesheim :

« Au diocèse d'Hildesheim, en Saxe, vers l'an 1132, dit le savant bénédictin, on vit assez longtemps un esprit que les Saxons appelaient *Hudekin*, c'est-à-dire l'esprit au bonnet, à cause d'un bonnet dont il était coiffé. Il apparaissait tantôt sous une forme et tantôt sous une autre, et quelquefois sans apparaître il faisait plusieurs choses qui prouvaient sa présence et son pouvoir; il donnait même des avis importants. Souvent on l'a vu, dans la cuisine de l'évêque, servir le cuisinier et faire divers ouvrages.

» Un jeune marmiton, qui s'était familiarisé avec Hudekin, lui ayant fait quelque insulte, il en avertit le chef de la cuisine, qui n'en tint compte; mais le lutin s'en vengea cruellement. Le jeune garçon s'étant endormi dans la cuisine, il l'étouffa, le mit en pièces et enfin le cuisit. Il exerça également sa vengeance contre les autres officiers de cuisine et les autres serviteurs de l'évêque, ce qui alla si loin, qu'on fut obligé de procéder contre lui par censure et de le contraindre à sortir du pays (2). » On raconte une histoire semblable en Poméranie d'un lutin nommé Chimmeke.

En Suède, Puck prend le nom de *Nisse-Goddrens* ou Nisse le bon coquin (3); il est associé à *Tom-Tegubbe* ou le vieillard de la métairie *(house toft)*, qui a le même caractère et les mêmes attributions. On rencontre ces deux lutins dans toutes

(1) *Prætorius*, t. I, p. 324, 325.

(2) Don Calmet, *Dissertations sur les apparitions et les vampires*. On trouve dans le *deutshe sagen* de Grimm beaucoup d'autres histoires sur Hudekin. Voyez *Traditions allemandes*, t. I-114.

(3) En Suède, en Norwége et en Danemarck, les esprits de ce genre sont connus généralement sous le nom de *nis*, *nisse* ou *nissen;* dans le Ditmarsh, les génies domestiques se nomment *nitsche Pok*.

les formes, toujours doux et prêts à rendre service quand on les traite avec douceur, mais méchants et capricieux lorsqu'on les irrite. Malheur à la servante qui oserait les offenser, elle aurait pendant longtemps sujet de s'en repentir.

La croyance aux esprits servants est très-ancienne et très-populaire en Danemarck, en Norwége et en Suède, où, selon Olaus Magnus (1), ils remplissent certaines fonctions dont ils s'acquittent envers les habitants; ils pansent le bétail, battent le blé et font tout l'ouvrage du ménage. Le bon archevêque d'Upsal ajoute que les peuples du nord considèrent ces esprits domestiques comme les âmes de ceux qui, s'étant livrés pendant leur vie à des plaisirs illicites, sont condamnés à errer sur la terre, durant un certain temps, sous une forme particulière, et à demeurer à l'égard des mortels dans un état de servitude (2).

Les pucks, considérés comme génies ou lutins domestiqnes, sont encore connus en Allemagne sous le nom de *hausmanner*, hommes des maisons, et sous celui de *gutichen*. Ils sont en général bienfaisants et se plaisent à aider les hommes dans leurs travaux (3). Ils s'attachent à certaines maisons, et sont des hôtes fort agréables, lorsqu'ils se trouvent favorablement disposés, mais très-incommodes, quand leur esprit capricieux est enclin à la malice. Ils nous paraissent avoir plus d'analogie avec le goblin des Anglais qu'avec les brownies des Écossais, en ce qu'ils ne rendent point gratuitement leurs services, mais qu'ils en attendent toujours quelque récompense. Voici une petite histoire allemande, recueillie récemment chez les paysans de la Hesse, qui fera bien connaître ces sortes d'esprits familiers :

(1) Olaus Magnus ou Magni (Jean), né en 1488, archevêque d'Upsal, en Suède, prélat aussi distingué par l'étendue de ses connaissances que par le zèle qu'il montra pour la défense de la religion catholique. Persécuté par Gustave Vasa, en raison de sa fidélité à la religion, il se retira à Rome, où il mourut en 1544. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Gothorum, suecorum que historia, ex probatis antiquorum monumentis collecta.*

(2) *Id.*, cap. x.

(3) Voyez, sur les esprits domestiques, le chapitre VIII de l'*Anthropodemus, plutonicus de pretorius.*

Les lutins et le cordonnier (1).

« Il y avait autrefois un cordonnier qui travaillait beaucoup, et était en outre un fort honnête homme ; cependant il ne pouvait réussir à gagner assez pour vivre ; il avait déjà dépensé tout son avoir, et il ne lui restait plus de cuir que ce qui était strictement nécessaire pour faire une paire de souliers : il les coupa cependant, et prépara tout pour le lendemain, étant dans l'intention de se mettre à l'ouvrage de grand matin.

» Au milieu de ses chagrins et de ses embarras, le cœur de cet homme était pur, sa conscience était sans reproche ; il fut donc se coucher tranquillement et s'endormit bientôt, en confiant sa destinée aux soins paternels de la Providence. Le lendemain, après avoir fait sa prière, il se disposait à commencer son travail journalier, lorsqu'à sa grande surprise il aperçut les souliers qu'il avait préparés la veille, placés devant lui sur une table, et entièrement achevés. Ce brave homme ne pouvait rien comprendre à un si singulier événement ; il examina le travail et le trouva tellement soigné, que cet ouvrage, terminé d'une manière si extraordinaire, pouvait passer pour un chef-d'œuvre.

» Le même jour, il se présenta un chaland à qui les souliers allaient si bien, qu'il n'hésita pas à les payer beaucoup plus cher que de coutume. Avec cet argent, le pauvre cordonnier acheta assez de cuir pour faire deux autres paires de souliers, et il les coupa avant de se mettre au lit. Mais, pendant son sommeil, des mains invisibles terminèrent encore son ouvrage. Les chalands arrivèrent, et le prix que notre homme en reçut le mit à même d'augmenter son travail. Tous les soirs, il coupait et plaçait sur une table le cuir nécessaire pour faire quelques paires de souliers, et le lendemain, au point du jour, il trouvait ses souliers achevés. De

(1) Ce conte est tiré de l'intéressant recueil de MM. Grimm, intitulé : *Kinder und hans marchen ;* le titre allemand de cette histoire est : *Die wichtelmanner — von linem schuster dem sie die arbeit gemacht.*

cette manière il prospéra et se trouva dans peu de temps fort bien dans ses affaires.

» Un soir, aux approches de Noël, comme notre cordonnier était à causer près du feu avec sa femme, il lui vint dans l'idée de chercher à connaître quels étaient les êtres bienfaisants qui venaient ainsi chaque nuit terminer son ouvrage. Il laissa donc brûler la lampe et il se cacha avec sa femme derrière un rideau, dans un coin de la chambre, afin d'observer ce qui arriverait.

» Aussitôt que minuit fut sonné, les deux époux virent entrer deux petits nains tout nus, qui s'assirent sur le banc du cordonnier, prirent le cuir qu'il avait préparé, et se mirent à faire agir leurs petits doigts avec tant de vitesse et de dextérité, que le pauvre homme en était tout émerveillé et ne pouvait détourner les yeux de dessus ces étranges ouvriers. Ils continuèrent ainsi jusqu'à ce que le travail fut terminé, puis ils disparurent comme un éclair, longtemps avant le point du jour.

» Le lendemain, la bonne femme témoigna à son mari toute la peine qu'elle éprouvait de la nudité dans laquelle elle avait vu les petits lutins si obligeants, et elle ne pouvait supporter l'idée de les savoir ainsi exposés au froid rigoureux de la saison. Elle fit donc pour chacun d'eux un habillement complet ; son mari y joignit deux paires de souliers et ils placèrent le tout sur la table où l'on avait coutume de mettre l'ouvrage qui leur était destiné; puis ils se cachèrent encore, pour voir ce que feraient les petits lutins à la vue de ces présents.

» Vers minuit, ils arrivèrent, et ils allaient se mettre à l'ouvrage, lorsqu'ils aperçurent le petit trousseau qu'on avait fait pour eux. Ils parurent extrêmement joyeux de cette bonne fortune, s'habillèrent en un clin-d'œil et se mirent ensuite à danser et à sauter par la chambre, jusqu'à ce qu'enfin ils gagnèrent la porte, en continuant toujours leurs gambades, et depuis ce moment le cordonnier ne les revit plus. Cependant, ses affaires continuèrent à prospérer et il fut heureux tout le reste de ses jours. »

Cette histoire allemande, simple et morale, ressemble au bon peuple chez lequel de semblables traditions se sont conservées. Malgré les changements qui se sont opérés dans quelques-unes de leurs croyances, les Allemands sont un peuple vertueux, et ils ne sont vertueux que parce qu'ils sont essentiellement religieux. Aussi toutes les fictions populaires de ce pays, quoiqu'ayant rapport à des êtres surnaturels, dont l'existence est au moins un problème, n'en ont pas moins un but moral et religieux, en montrant constamment la vertu récompensée, ainsi que les châtiments qui doivent être la punition du crime.

Prætorius et Luther racontent qu'en Allemagne, il y a des lieux où presque chaque paysan, sa femme, ses fils et ses filles, ont à leur service un lutin qui remplit plusieurs fonctions domestiques : porte de l'eau, coupe du bois, va chercher de la bière et fait même la cuisine; étrille les chevaux, nettoie, change la litière, etc. Là où il est, le bétail augmente, tout réussi et tout prospère. On dit encore aujourd'hui proverbialement d'une servante qui fait bien sa besogne : *Elle a le lutin*. Mais quiconque l'a mis en colère peut prendre garde à soi. Il faut avoir grand soin de lui servir chaque jour, dans un certain endroit de la maison, un bon petit plat de choses friandes, et s'en aller ensuite; on peut être alors certain que toute la besogne sera faite.

Lorsqu'une servante veut voir son lutin, son *kurd chimgen*, et qu'il lui a indiqué le lieu où elle le verra, elle y porte un seau rempli d'eau froide. Là, elle le voit ordinairement tout nu, sur un petit coussin, avec un grand coutelas dans le dos. Si elle a peur et qu'elle tombe évanouie à cette vue, le lutin se lève aussitôt, lui verse le seau d'eau sur le corps et elle revient à elle, mais elle n'a plus envie ensuite de voir le lutin (1).

Outre les lutins familiers appelés haussmanners, il existe encore en Allemagne, sous différentes dénominations, un

(1) Prætorius, *Weltbeschreib*, t. I, p. 315. — Luther, *Tisch-Raden*, pag. 103.

grand nombre d'esprits domestiques (1), parmi lesquels nous devons distinguer la bonne et puissante *Frau-Holle, Holla* ou *Hulda*, personnage révéré dans la Westphalie et dans beaucoup d'autres parties de l'ancienne Germanie. On dit communément dans la Hesse, lorsqu'il tombe de la neige, que c'est la *Mère Holle* qui fait son lit; c'est elle qui encourage les jeunes filles au travail, qui vient la nuit grossir leurs quenouilles et tourner leurs fuseaux. C'est la vraie patronne de la femme allemande, qui ne fait jamais usage de son pouvoir que pour récompenser les personnes laborieuses qui pratiquent la vertu, et pour punir les paresseux et les méchants. Elle a quelque ressemblance avec notre *Mère Abonde* ou *Dame Abonde*, que Delrio nomme *Abbundia*, espèce de divinité bienfaisante que nos ancêtres révéraient beaucoup et qui récompensait les gens vertueux en apportant la nuit toutes sortes de biens dans leurs maisons.

Messieurs Grimm ont recueilli dans le *Deutshe sagen* plusieurs traditions concernant *Frau-Holle;* on en trouve également quelques-unes dans *Prætorius*. Elle paraît être d'origine païenne. Le conte intitulé *les Fées*, qui se trouve parmi ceux arrangés par Perrault, est une pauvre imitation d'une de ces traditions teutonnes. L'histoire allemande est bien supérieure à celle publiée par le conteur français, et les détails en sont infiniment plus naturels et plus agréables à parcourir (2).

Les Allemands ont, comme les montagnards écossais, des génies d'un ordre supérieur, qui s'attachent aux maisons distinguées; on les nomme *stille volke* ou peuple silencieux, et ils se composent, dans chaque maison, d'un nombre d'esprits correspondant à celui des individus de la famille, chaque personne ayant ainsi son correspondant parmi ces génies domestiques. On rapporte que quand la maîtresse de la maison a un enfant, au même instant la reine du peuple silencieux en met

(1) Les dénominations sous lesquelles ces esprits sont connus en Allemagne, ont rapport au caractère ou aux dispositions qu'on leur suppose, ainsi qu'aux habillements dont on le dit revêtus.

(2) On trouve cette histoire sous le titre de *Frau-Holle* dans le *Kinder und hans marchen* de messieurs Grimm.

... donner avis
... nous pleurer
... véritables (1).
... comme les In-
... aux pucks ni
... on peut con-
... homme. Ainsi
... l'Irlande.
... que l'on
... et de vieilles
... sont identi-
... en Danemark.
... avant les fées hi-
... entre les my-
... a été l'oc-
... pendant plu-
... plusieurs royau-

... populaire de
... autrefois les maisons
... celliers, où ils boivent
... Ces esprits
... familles, non pour les
... assez généralement pour
... aux dépens de leurs hôtes.
... aux autres lutins fami-
... les haussmanners, et
... et sensibles brownies de
... ont pris tout-à-fait le caractère
... de la Verte-Erin (3); ils

... vol. I.
... aux génies familiers dans le
... dans le Kerry; *lurigadaune*, dans
... dans le Leinster; et *loghery*, dans
... ement une corruption du mot *lua-*
... mee. *Fairy legends of the south of Ireland.*
...

sont ivrognes, fumeurs, querelleurs, rusés, bavards, et ils aiment aussi, comme eux, la danse et la musique. Ils se plaisent à tourmenter de toute manière les habitants de l'île, et ils leur rendent rarement service sans leur jouer ensuite quelques mauvais tours.

Il faut croire que ces lutins ont bien dégénéré depuis la fin du VIIe siècle, époque à laquelle ils débarquèrent sans doute en Irlande, à la suite des *otsmans* (1) ou hommes de l'est, qui s'emparèrent de la plus belle partie de cette île, et y portèrent avec eux les usages et les superstitions de la Scandinavie. Les cluricaunes de nos jours n'ont conservé des *nisses* et des *trolles*, leurs anciens confrères du Danemarck et de la Norwége, que la taille et le costume. Leur taille est certainement la plus exiguë qu'on puisse rencontrer, puisqu'elle excède rarement un pied de hauteur; quant au costume sous lequel ils apparaissent aux hommes, il consiste ordinairement en un habit vert ou gris, un chapeau retroussé et galonné en or; des souliers à hauts talons, avec de larges boucles d'argent; quelquefois aussi leur tête est couverte d'un bonnet rouge ou noir. Ils ont la figure vieille et ridée; les yeux brillants; leur nez, proéminent et presque toujours d'un beau rouge, est souvent orné à son extrémité d'une fleur couleur de pourpre, qui forme une espèce de panache; enfin, on dirait que l'Irlandais, naturellement spirituel et moqueur, a épuisé tout le ridicule que son esprit mordant peut déverser, pour faire de ses génies domestiques la plus laide et la plus grotesque des caricatures.

Suivant l'opinion populaire en Irlande, la principale occupation des cluricaunes consiste à faire des souliers ou des sabots, et leur récréation est de fumer et de boire; ils sont représentés comme étant avares et malicieux, et l'on croit que lorsqu'ils sont pris par quelqu'un, ils ne peuvent s'échapper et disparaître que si, par quelque ruse, ils parviennent à faire lever de dessus eux les yeux de la personne qui les tient en son pouvoir; ils sont fins et rusés, et les tours qu'on essaie de

(1) Nom que les Irlandais donnent encore aux Danois et aux autres Scandinaves.

leur jouer retombent presque toujours sur la personne qui a eu la présomption de s'attaquer à eux. En général, le caractère que l'on prête aux cluricaunes fait qu'on a peu de respect pour ces esprits.

Dans un pays habité par un peuple aussi superstitieux que l'Irlandais, un peuple aussi conteur, et dont l'imagination, comme la langue, ne se repose que rarement, on peut bien penser que les histoires merveilleuses doivent se trouver en plus grand nombre. Aussi les contes du cluricaune seulement pourraient-ils remplir plusieurs gros volumes, si on voulait tous les rassembler. Depuis quelques années, on a formé différents recueils des traditions populaires de l'Irlande, recueils intéressants et dont les sujets bien choisis offrent beaucoup d'intérêt aux amateurs du merveilleux (1).

Afin de mieux faire connaître le caractère et les attributions des esprits cluricaunes, nous allons citer, en les abrégeant, quelques contes populaires qui les concernent.

On raconte qu'un de ces lutins avait depuis longtemps établi sa résidence dans les caves du château de Ballyna Carthy, *caves modèles*, s'il en fut jamais, tant par les soins qu'on avait apportés dans leur construction, que par les longues rangées de pipes, de tonneaux et de bouteilles contenant d'excellents vins des premières qualités de France et d'Espagne. C'était un caveau secret de ces vastes celliers qu'un cluricaune avait choisi pour sa demeure favorite; c'était aussi celui dans lequel M. Maccarthy, le propriétaire du château, tenait ses vins les plus rares et les mieux choisis.

Cependant, avec une cave aussi bien garnie, M. Maccarthy ne pouvait trouver un seul homme qui voulût rester quelque temps chez lui en qualité de sommelier. Tous le quittaient brusquement, après avoir passé quelques jours à son service, sans qu'aucun pût assigner d'autre raison, pour abandonner une aussi bonne place, que les choses extraordinaires qu'ils apercevaient dans les caves du château chaque fois qu'ils étaient

(1) Les principaux sont ceux intitulés : *Fairy legends and traditions of the south of Ireland* et *Irish fairy legends, by M[r] Crofton Croker.*

obligés d'y descendre pour vaquer à leurs fonctio
et faute de mieux, M. Maccarthy avait chargé du so
vins un de ses domestiques nommé Jack Leary, qu
offert de bonne volonté, en assurant son maître qu'il se
quait de tous les esprits qui pouvaient hanter les celliers
Ballyna Carthy.

Le jour même où Leary entra en fonctions, son maître avait invité, à la suite d'une partie de chasse, plusieurs gentilshommes du voisinage à dîner, et le sommelier reçut en conséquence l'ordre d'être attentif aux trois coups de sonnette, qui étaient le signal convenu lorsqu'il faudrait du vin.

Il était près de minuit lorsque les trois coups convenus retentirent aux oreilles du sommelier à moitié endormi; aussitôt il se dirige vers la cave, et, malgré toutes ses fanfaronnades du matin, ce ne fut pas sans quelque hésitation qu'il prit la route du caveau secret, dans lequel étaient renfermés les vins qu'il devait apporter. On y descendait par un petit escalier escarpé, fait en pierre, et l'on remarquait d'espace en espace, dans le mur, d'étroits passages ou, pour mieux dire, des crevasses, et aussi quelques avancements du roc qui projetaient des ombres profondes devant celui qui descendait avec une lumière, et portaient l'alarme dans son cœur.

Muni d'une lanterne et d'un panier, Jack arriva sans obstacle jusqu'à la porte du caveau; mais à peine eut-il mis la clef dans la serrure, qu'il entendit des gens qui riaient d'une manière étrange dans l'intérieur de ce réduit; les ris étaient tellement éclatants, que quelques bouteilles vides qui étaient par terre, en dehors, furent violemment agitées par ce bruit étrange.

Après quelques moments d'hésitation, Leary, s'armant de courage, tourna de toute sa force la clef dans la serrure. La porte s'ouvrit aussitôt avec un craquement épouvantable, capable d'ébranler le château, s'il n'eût été solidement assis sur le roc.

Le spectacle qui s'offrit alors aux yeux du sommelier épouvanté dut être bien affreux et bien extraordinaire, puisque l'impression qu'il en ressentit lui ôta presque la mémoire. Ce-

pendant, il raconta le lendemain au cuisinier qu'il avait entendu des beuglements semblables à ceux d'un taureau enragé, et que pendant ce sabbat infernal toutes les pipes et tous les tonneaux du cellier sautaient et s'entrechoquaient d'une telle force, qu'il ne sait comment ils n'ont pas tous été défoncés.

Après avoir repris ses sens, le sommelier gagna comme il put la salle à manger, où son maître, aussi surpris que courroucé de le voir arriver les mains vides, lui demanda avec impatience où était le vin.

« Le vin est à la cave, au moins je l'espère, Monsieur, dit Jack encore tout tremblant; il faut croire qu'il ne sera pas tout perdu. »

A une seconde question de son maître, le sommelier regarda tristement autour de lui, et ne répondit que par un profond soupir.

M. Maccarthy, sans expliquer alors entièrement à ses convives la cause présumée de la terreur de son domestique, se contenta de leur faire part du dessein où il était de quitter dès le lendemain le château de Ballyna Carthy, en raison de toutes les tracasseries que lui faisaient éprouver ses sommeliers, dont il ne pouvait déterminer aucun à faire son service : « Mais pour aujourd'hui, ajouta-t-il, afin que vous ayez du vin, je vais, puisqu'il le faut, en aller chercher moi-même. »

En disant ces mots, le bon gentilhomme prit des mains de son serviteur stupéfait la clef et la lanterne, et descendit l'escalier étroit et rapide dont nous avons parlé. Arrivé à la porte, qu'il trouva ouverte, il entendit un bruit singulier et semblable à celui que feraient des rats trottant sur des tonneaux. S'étant avancé, il aperçut une petite figure, haute d'environ six pouces, assise sur une pipe de vieux madère, avec un robinet sur ses épaules. M. Maccarthy, levant alors sa lanterne, contempla avec étonnement le petit être qu'il avait devant lui. Sa tête était coiffée d'un bonnet rouge, et il avait un petit tablier de cuir; ses bas étaient d'un bleu clair; ses souliers à hauts talons étaient garnis de larges boucles en argent; sa figure était ridée comme une pomme cuite; son nez rouge était

orné d'une petite aigrette de la même couleur, et ses yeux brillaient comme deux vers luisants.

« Ah ! coquin, s'écria M. Maccarthy, je te tiens enfin ; c'est donc toi qui mets depuis si longtemps le désordre dans ma cave ; parle, que fais-tu là ? — Je suis chez moi, reprit le petit génie sans se déconcerter ; mais comme vous avez exprimé tout à l'heure à vos convives l'envie de quitter demain ce château, j'espère bien que vous ne laisserez pas derrière vous *Naggeneer*, votre petit cluricaune. »

M. Maccarthy, sans lui répondre, ayant placé quelques bouteilles dans le panier que Leary avait abandonné dans sa frayeur, referma la porte de la cave et rejoignit la compagnie. Il réfléchit ensuite qu'il serait bien inutile qu'il quittât Ballyna Carthy, puisque le malin Naggeneer paraissait disposé à le suivre partout où il irait. Il continua donc, pendant quelques années, à aller chercher lui-même le vin dont il avait besoin pour sa table, sans que jamais le respect que le petit cluricaune témoignait pour sa personne reçût aucune altération.

Ce brave seigneur exerça tellement durant sa vie, envers ses amis, la cordiale hospitalité hibernienne, qu'à l'époque de sa mort, sa cave se trouva vide ; et comme sous son successeur elle ne fut jamais aussi bien remplie, ni aussi souvent fréquentée qu'elle l'avait été de son vivant, les apparitions de Naggeneer tombèrent presque dans l'oubli ; l'on dit même que ce petit esprit fut tellement chagrin de la décadence du cellier de Ballyna Carthy, qu'il négligea beaucoup sa toilette, qui avait été jusque-là très-recherchée, et que depuis ce temps on ne l'apercevait plus que couvert à peine de quelques lambeaux (1). »

Voici encore une courte histoire assez curieuse et fort récente, qui fera parfaitement connaître jusqu'où peut aller la malice de ces petits esprits lorsqu'on les contrarie dans leurs goûts, ou qu'on néglige de leur donner la récompense qu'ils attendent pour leurs services :

« Un quaker nommé Harris avait dans sa maison un cluri-

(1) *Fairy legends and traditions of the south of Ireland*, vol. I.

caune d'une très-petite taille, qui se nommait *Wildbeam*. Il rendait à la famille différents petits services, et si quelque domestique laissait par mégarde le tonneau de bière ouvert, le petit Wildbeam se fourrait dans le robinet, au risque d'être suffoqué, et retenait ainsi le liquide, jusqu'à ce que quelqu'un fût venu tourner la clef. Aussi le quaker avait-il bien soin de recommander à la cuisinière de ne point manquer à laisser chaque jour pour son cluricaune un bon dîner dans la cave, qui était également son lieu de prédilection.

Or, il arriva qu'un certain vendredi la cuisinière n'ayant pu donner au petit gourmand qu'un peu de hareng et quelques pommes de terre froides, elle fut, vers minuit, la nuit suivante, arrachée de son lit par une force invisible, entraînée jusqu'à l'escalier de la cave, qu'on lui fit descendre en la traînant sur les talons. Chaque fois que la tête de la pauvre servante frappait contre la pierre, le malin esprit s'écriait : « *Molly jones ! molly jones !*..... des peaux de pommes de terre et des arrêtes de hareng !..... Je te casserai la tête ! *Molly jones ! molly jones !*..... (1) »

La pauvre fille fut tellement meurtrie, qu'elle garda le lit pendant trois semaines. A la suite de ces actes de violence de la part de son cluricaune, notre quaker crut qu'il n'avait rien de mieux à faire que de changer d'habitation ; et comme on l'assura que s'il allait demeurer au-delà de quelque cours d'eau, le méchant lutin n'oserait pas l'y suivre, il loua une maison en conséquence et fit placer tous ses meubles dans des voitures. Le déménagement finit par la cave, et lorsque tous les tonneaux qu'elle contenait furent chargés, on vit le petit cluricaune sauter dessus la charrette, et se fixant dans le trou d'un tonneau vide, s'adresser à M. Harris, en lui disant d'un air malin : « Me voilà, maître ! Nous nous en irons tous ensem-

(1) On raconte la même histoire en Angleterre d'un lutin auquel la servante aurait offert, au lieu de son dîner ordinaire, un morceau de pain noir et une tête de hareng. Il la traîna du haut en bas des escaliers en répétant :

« Brown bread and herring cobb !
Thy fat sides shall have many a bob ! »

ble. — Quoi ! dit le quaker étonné, tu viens aussi ; dans ce cas, mon ami, je vais faire décharger les voitures ; nous sommes aussi bien ici qu'ailleurs. » M. Harris mourut quelque temps après ; mais on prétend que le cluricaune n'en demeura pas moins attaché à la famille (1). »

On trouve dans le *Danske folk sagen*, ouvrage qui contient les traditions populaires du Danemarck, une aventure à peu près semblable, attribuée à un *nisse*, lutin danois, qui est, comme nous l'avons déjà dit, le prototype du cluricaune d'Irlande (2) et du *boggart* ou *boggle* du nord de l'Angleterre, dont nous aurons bientôt occasion de parler.

On raconte également en Allemagne qu'un paysan qui était fort ennuyé de son lutin, qui lui faisait toutes sortes de dégâts, après avoir employé tous les moyens imaginables pour s'en débarrasser, prit le parti de mettre le feu à la grange qui était la demeure habituelle du lutin, et de l'y brûler. Dans ce but, il commença par la vider de toute la paille qui s'y trouvait ; puis, lorsqu'il n'en resta plus qu'une charretée, il y mit le feu, après avoir bien enfermé l'esprit. La grange était déjà la proie des flammes, lorsque le paysan, regardant derrière lui, vit le lutin dehors, perché sur sa charrette et disant : « Il était temps que nous sortissions ! Nous n'avions pas de temps à perdre ! » Le paysan garda son lutin et en fut pour sa grange (3).

Presque toutes les histoires de cluricaunes, qui sont fort nombreuses en Irlande, se terminent toujours de la même manière que celles que nous venons de rapporter, c'est-à-dire par un refus positif de la part de l'esprit de quitter la demeure qu'il s'est choisie ; et Paddy (4), malgré ses ruses et ses brogues (5), est toujours obligé de céder à la ténacité du malicieux petit génie.

(1) *Fairy legends*, vol. II

(2) *Danske folke sagen*, *Sambde of. j. M. Thiele*. Copenhagen. 1818.

(3) *Tenzel*, *monatt*, *unterred*, *jan*, 1689, p. 145.

(4) Surnom donné aux Irlandais par les Anglais et les Écossais, que Paddy appelle à son tour Jhon-Bull et Jhon-o-Groat.

(5) *Brogues*, réponses plaisantes et facétieuses, attribuées aux Irlandais par leurs voisins, et qui ressemblent assez à celles que l'on prête chez nous à tous les genres de Jocrisses.

Les histoires de lutins que l'on raconte encore en Angleterre et en Ecosse sont déjà, pour la plupart, d'une date un peu ancienne; il n'en est pas de même en Irlande, où les esprits de toute nature continuent à se montrer aux hommes comme dans le bon vieux temps, narguant audacieusement le siècle et ses lumières.

Dans un journal de Kilkenny (1), publié il y a quelques années, on rapporte qu'un paysan irlandais, revenant un soir chez lui, aperçut un cluricaune à l'ouvrage, et comme celui-ci s'enfuit aussitôt, suivant l'habitude de ceux de sa race, le campagnard s'empara du soulier auquel le lutin travaillait. Ce soulier fut soigneusement déposé au bureau du journal de Kilkenny, pour convaincre les incrédules et satisfaire la curiosité publique : peut-être y est-il encore!

Malgré que ces petits lutins soient fort habiles à se soustraire à la vue des hommes, on est néanmoins parvenu plusieurs fois à s'emparer de quelques-uns d'entre eux, dans l'espoir de pouvoir les forcer à déclarer où était cachée leur bourse, que l'on suppose contenir un shelling, qui, quoique souvent dépensé, s'y trouve pourtant toujours. Mais peu de personnes ont été jusqu'à ce jour assez heureuses pour s'emparer d'un semblable trésor, car le rusé et prévoyant lutin a toujours deux bourses, dont l'une contient le shelling magique, tandis que l'autre n'est remplie que de pièces de cuivre. Lorsque le cluricaune se voit pris et qu'il s'aperçoit que toutes ses ruses pour s'échapper n'ont pu lui réussir, il livre cette dernière bourse, dont le poids éveille la cupidité du capteur; et, pendant que, pour examiner son contenu, ce dernier fixe les yeux sur elle, le lutin disparaît aussitôt. Car il est bien connu que les cluricaunes ne peuvent être retenus par ceux qui se sont emparés de leur personne, que par un pouvoir de fascination semblable à celui qu'exerce le chat sur la souris, ou le serpent à sonnette sur l'oiseau qu'il s'apprête à dévorer : pouvoir qui cesse d'agir du moment qu'on a détourné

(1) Ville du comté de Leinster, en Irlande.

la vue de l'objet ainsi contenu par cette espèce de charme magique.

Les cluricaunes sont encore considérés en Irlande comme étant les gardiens des trésors cachés : nous en parlerons à cet égard dans un autre chapitre de cet ouvrage.

La mythologie populaire de la Scandinavie fut apportée en France par les guerriers de Rollon (1), et comme nous lui supposons une origine commune avec celle des Celtes, que l'on croit avoir été les premiers habitants de la Gaule, ces deux mythologies auraient dû s'unir facilement. Mais pendant les siècles qui s'étaient écoulés depuis leur séparation de la souche primitive, les croyances gauloises ou celtiques avaient subi de bien grands changements. Domptés d'abord par les Romains, les Gaulois avaient adopté le langage et la religion des vainqueurs, et les prêtres de Jupiter avaient partout remplacé ceux de Teutatès.

Lorsque l'empire romain reçut la loi du Christ, les provinces gauloises furent des premières à embrasser la foi nouvelle, et elle était déjà fermement établie dans toute la Gaule depuis plusieurs siècles, lorsque les Normands, chez lesquels la religion d'Odin subsistait encore, firent leur première invasion sur les côtes de la Neustrie (2).

Mais si la religion avait subi de bien grands changements chez les Gaulois, les fictions populaires, les croyances superstitieuses étaient encore les mêmes lors de l'arrivée des Normands ; et des peuples dont les idées religieuses avaient alors entre elles toute la différence qu'il y a de la vérité au mensonge, se trouvèrent néanmoins croire encore aux mêmes erreurs et avoir, aux noms près, la même mythologie populaire. Aussi les elfes et les lutins des contrées hyperborées rencontrèrent-ils avec joie d'anciennes connaissances sous les vieux chênes de la Gaule, et, comme le dit un écrivain mo-

(1) Au commencement du xe siècle; Rollon embrassa la foi évangélique en 912.

(2) La Suède, un des royaumes scandinaves, ne fut convertie au christianisme que dans le xie siècle.

derne, qui a traité ce sujet avec autant d'esprit que de talent : « Les vieilles barigènes de Pomponius Mela reconnurent leurs sœurs et leurs parentes dans les Nornes et les Valkiries (1). »

Mais, de toutes les provinces de la nouvelle Gaule, ce fut surtout dans l'Armorique, « cette région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et dont les côtes hérissées de rochers sont battues d'un océan sauvage, » ce fut surtout dans l'Armorique, disons-nous, que les Normands durent retrouver alors intactes ces croyances singulières, ces superstitions bizarres, ces traditions fabuleuses dont le merveilleux nous étonne encore aujourd'hui.

Nous avons déjà fait remarquer la grande analogie qui existe entre les génies familiers ou lutins domestiques des peuples de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et ceux des royaumes scandinaves. Nous retrouverons encore les mêmes fictions conservées non-seulement chez les Normands, venus directement de la Scandinavie, mais encore chez les habitants de l'ancienne Gaule, mélange de Gaulois, de Belges, de Francs et de Burgondes, ainsi que chez les Bretons de l'Armorique, qui sont d'origine purement celtique.

On rencontre souvent parmi les superstitions les plus singulières des peuples, des particularités qui dénotent leur origine. Chez les Normands, par exemple, qui sont venus des régions septentrionales, les esprits servants sont représentés sous la forme de nains, qui est celle qu'on donne à presque tous les lutins des contrées du nord (2). Ces esprits servants habitent généralement les fermes et se plaisent aux occupations de la campagne; quoiqu'ils se montrent rarement, ils aident invisiblement les faucheurs et les moissonneurs dans leurs travaux, cueillent les pommes avec les jeunes filles, et donnent même du soin au potager de la maison. Comme le Puck ou Robin-Hood des Anglais, ils se dépitent et dérangent

(1) *Origine de la féerie*, lettre XVIIIe, p. 104.

(2) Voyez à cet égard le chapitre suivant, dans lequel nous traitons de la nature des *duergars* ou nains de la Scandinavie et de l'Allemagne.

souvent tout dans le ménage, si la servante oublie par hasard de leur jeter *avec la main gauche* leur portion de repas sous la table. Ces esprits assistent aux veillées, assis dans un coin du foyer rustique, et filent avec les bergères le lin, dont un peloton, qu'ils déroulent en s'en allant, leur sert de monture pour retourner dans les vastes plaines de l'air (1).

La croyance aux lutins domestiques ou esprits servants est très-ancienne en France, et y était encore générale, il y a moins d'un demi-siècle, parmi les habitants des campagnes. Un passage de Gervais de Tilbury, qui écrivait ses *Otia imperalia*, dans le XII[e] siècle, nous prouve qu'à cette époque les croyances populaires anglaises et françaises étaient les mêmes concernant cette espèce de lutins, et que leur caractère et leurs attributions étaient alors absolument semblables.

« Il y a, dit-il, une espèce de démons, appartenant à une race d'esprits cachés et d'une origine inconnue, que les Anglais appellent *portuni* ou *portunds*, et les Français *neptuni* ou *neptunes*, qui se plaisent de préférence parmi les habitants de la campagne, chez lesquels ils passent souvent les nuits à veiller aux soins du ménage. Dès que tout le monde est retiré et que les portes sont fermées, ils viennent se chauffer au foyer, et tirent de leur sein de petites grenouilles qu'ils mangent, après les avoir fait rôtir sur les charbons (2). Ils ont l'air vieux et la figure ridée ; ils sont d'une très-petite stature, vêtus de haillons et n'ont pas un demi-pouce de haut. Mais

(1) Wis, *Voyage dans l'Oberland*, tom. II, pages 8 et 10. On retrouve encore à présent cette fiction des nains et des esprits servants chez tous les peuples d'origine scandinave. — Voyez le *Conservateur suisse*, par Brydel, t. IV, p. 264 et suiv., ainsi que Scheuchzer, *Voyage dans les Alpes*, pour les croyances suisses à ce sujet.

(2) Walter-Scott, dans son *Minstrelsy*, en parlant de ces grenouilles que mangeaient les *portuni*, voit dans l'action de ces lutins une preuve de leur origine française. Pour comprendre cette plaisanterie bien innocente du romancier écossais, il faut savoir que non-seulement le *peuple* de la Grande-Bretagne, mais des personnes d'un rang élevé dans la société, croyaient et croient encore que les Français ne vivent absolument que de soupe maigre et de grenouilles. Nous avons entendu en Ecosse, en 1813, un *gentleman* qui avait voyagé en France, raconter fort sérieusement que les Français vivaient principalement de grenouilles. (*Lived chiefly upon frogs.*)

s'il y a dans la maison quelque travail difficile, ils le font encore plus facilement que les hommes. On dit qu'il est dans leur nature d'obliger, mais jamais de nuire (1). »

Depuis longtemps, les neptunes sont entièrement oubliés en France. Leurs attributions sont devenues l'apanage d'esprits d'un caractère moins pacifique, qui obligent quelquefois les hommes, plutôt par caprice que par bienfaisance. Tel est le *tensarpoulict*, esprit domestique des Bretons, qui offrent une grande ressemblance avec le *puck* et l'*hudikin* des Allemands et le *Robin-Good-Fellows* des Anglo-Saxons. Ce lutin familier s'introduit dans l'intérieur des maisons, où il se plaît à vaquer aux soins du ménage. Comme Hudekin, il devient fantasque et méchant à la moindre contradiction qu'il éprouve. Il quitte alors le foyer qu'il affectionnait et cherche à jouer à la personne qui l'a offensé tous les tours imaginables. « Souvent même on l'a vu se mettre en embuscade près d'un petit pont de pierre fort étroit, situé à l'extrémité d'un faubourg de Morlaix, et pousser dans les flots les personnes qui ne lui demandent pas la permission de passer. (2). »

Don Calmet parle d'un esprit obligeant qui apparut en 1210, à un bourgeois d'Epinal, nommé Hugues. Cet esprit faisait des choses tout-à-fait merveilleuses, et parlait à tout le monde sans se montrer. Un jour, entre autres, Hugues voulant se faire saigner, dit à sa fille de préparer des bandelettes. Le lutin alla aussitôt prendre une chemise neuve dans une autre chambre, la déchira par bandes, et vint ensuite la présenter au maître en lui disant de choisir les meilleures. Cet

(1) « Illi enim in Anglia dæmones quosdam habent, dæmones, inquam, nescio dixerim, an secretæ et ignotæ generationis effigies, quos Galli Neptunos, Angli portunos nominant. Istis insitum est quod simplicitatem colonorum amplectantur, et cum nocturnas propter domesticas operas agunt vigilias, subito clausis januis, ad ignem calefaciunt, et ranunculas ex sinu projectas prunis impositas comedunt; senili vultu, facie corrugata, statura pusilli, dimidium pollicis non habentes. Panniculis consertis induuntur, et si quid gestandum in domo fuerit, aut onerosi operis agendum, ad operandum se jungunt, citius humana felicitate expediunt. Id illis insitum est, ut obsequi possint et obesse non possint. » *Otia imperalia*, pag. 980. Gervais de Tilbury, maréchal du royaume d'Arles, écrivait son ouvrage sur les bords du Rhône.

(2) *Voyage de Cambri dans le Finistère*, t. II, p. 68.

esprit invisible sellait les chevaux, faisait sécher le linge et le pliait plus proprement que n'aurait pu le faire la plus habile blanchisseuse. Il resta pendant six mois dans la maison de Hugues, ne fit de mal à personne et ne rendit que de bons services (1).

Tel était encore le lutin Orthon, dont Froissard raconte longuement et sérieusement l'histoire dans sa Chronique, et qui rendit pendant longtemps de grands services à Raymond, seigneur de Corasse. Presque toutes les nuits, ce lutin venait lui rapporter ce qui s'était passé la veille en Angleterre, en Hongrie ou dans tel autre lieu. Raymond en faisait son profit, et pendant cinq ans on ne put concevoir comment il était instruit de tout. Mais au bout de ce temps, il parla de son messager au comte de Foix, qui lui inspira le désir de le voir, et Raymond ayant témoigné au lutin sa curiosité, celui-ci lui dit de prendre garde à ce qu'il apercevrait le lendemain à son lever. Cependant, cette journée se passa sans que le curieux ait vu rien de remarquable. Le soir, il en fit des reproches à Orthon; celui-ci s'excusa et dit : « N'avez-vous pas vu ce matin deux fétus de paille qui tournoyaient ensemble sur le parquet ? — Oui, répondit Raymond. — Eh bien ! c'était moi. » Le lutin lui promit ensuite de se montrer encore le lendemain à son réveil.

En conséquence, Raymond fut se promener dans la basse-cour du château, et, jetant les yeux de tous côtés, il aperçut une truie d'une grandeur extraordinaire, maigre, hideuse, ayant les oreilles pendantes, le museau fort long, et le regard de travers. Le seigneur de Corasse, ne croyant pas encore que ce fût là son démon, fit lâcher ses chiens après cette truie, qui disparut aussitôt en jetant un grand cri.

Depuis lors, Orthon ne revint plus, et le seigneur de Corasse mourut dans l'année.

Agricola rapporte que Hans de Rechenberg lui avait raconté des choses extraordinaires d'un valet qui le servait, ainsi

(1) Don Calmet, *Histoire des apparitions et des vampires.*

que son père, quand ils faisaient la guerre en Hongrie. Un jour, ce valet fut chargé d'aller porter un message à un grand seigneur, et comme son maître pensait qu'il serait longtemps à revenir, il alla par hasard faire un tour à l'écurie. Quelle fut sa surprise d'y trouver le valet couché sur le foin, près des chevaux, et dormant. Il entra en colère, et lui demanda comment il se faisait qu'il fût là? Le valet se leva, et tirant une lettre de son estomac : « Voici, dit-il, la réponse. » Or, la distance qu'il avait à parcourir était grande, et il eût été impossible à un homme d'être aussitôt de retour. Ce qui fit voir évidemment que le valet n'était autre qu'un esprit, et ce qui le prouva, c'est qu'il finit par disparaître sans que personne sût où il était allé.

Luther raconte également l'histoire d'un esprit valet qui tira son maître de prison en l'emportant avec ses fers à travers les airs (1).

Le follet, que l'on confond souvent avec les feux follets, est un des esprits servants dont la croyance est la plus généralement répandue dans nos campagnes.

Les Landais et les Médoquins, leurs voisins, parlent familièrement de ces lutins, qu'ils représentent comme des êtres invisibles qui s'attachent aux animaux, surtout aux chevaux, dont ils tressent les crins de manière à ne pouvoir être démêlés; ils se gardent bien de le tenter, ce serait éloigner le lutin, dont la surveillance entretient le cheval en bon état.

Cette superstition est encore une de celles qui s'est conservée le plus longtemps, et qui subsiste même encore en ce moment dans la plupart des anciennes provinces de France. Le nom donné à ce lutin varie suivant les localités; dans la Sologne, on l'appelle *le sotray* (2); dans le Poitou, *le crion;* dans quelques parties de la Normandie, c'est *le cheval bayart;* en Lan-

(1) *Agricola, Spirüchwort*, 301, fol. 172. — Luther, *Tirsh-Reden*, 406.

(2) Sotrais, sotret ou soutré. Le palefrenier du cheval dont le sotray s'est emparé est exempt de le panser. Le sotray s'en charge toutes les nuits, et il tresse sa crinière avec tant d'adresse que la main d'un homme ne peut en faire autant. Il ne faut pas épier le sotray, ce serait porter préjudice au cheval.

guedoc, on le nomme *drac*, et on lui attribue le pouvoir de se montrer sous telle forme qui lui plaît. Mais ces esprits sont plus généralement connus en France sous le nom de follets, et sont presque toujours considérés comme invisibles.

Il y a encore des esprits de la même espèce qu'on nomme communément *femmes blanches*, qui apparaissent dans les écuries, tenant des bougies allumées, d'où elles laissent tomber des gouttes de suif sur le crin des chevaux, qu'elles peignent et tressent proprement. Mais pour peu qu'on les irrite, ou même qu'on les contrarie, elles entortillent la crinière d'une telle manière, qu'il est alors impossible au plus habile de défaire un seul des nœuds qui a été serré par ces esprits. Il n'est cependant pas rare de trouver un beau matin toutes les crinières aussi bien peignées et aussi luisantes que si elles avaient été arrangées par le plus adroit palefrenier. C'est la *dame blanche* des Allemands à laquelle Schott et Bekker donnent le même caractère et les mêmes occupations (1).

Un des lutins familiers qui paraît fréquenter encore avec plus d'assiduité les campagnes de l'ancienne Neustrie est celui généralement connu sous le nom de *Gobelin*. Du mot sueo-gothique *gubbe* (vieillard), employé également pour exprimer un démon, les Normands paraissent avoir formé *goblin* ou *gobelin* (presque *gubbe leine)* (2). Cette croyance, que nous supposons devoir être d'origine normande, est fort répandue dans toute la France.

Si le gobelin normand n'est pas doué du caractère obligeant de ses confrères les *brownies*, les *haussmannes* et les *nisses* des pays septentrionaux, il possède au moins toute la malice qu'on attribue aux *pucks*, aux *hudekins* et aux *cluricaunes*. S'il oblige les hommes, c'est toujours par caprice, et il se plaît plutôt à leur jouer de mauvais tours; aussi son nom produit-il presque toujours dans nos campagnes une frayeur supersti-

(1) *Shotus*, *Magia univers.*, p. 339. — Bekker, *Bezauberte Welt*, I, 289.

(2) C'est le *gobelinus* de la basse latinité. Quelques-uns font venir le mot gobelin, soit d'un diminutif de *koboldein* ou de la terminaison féminine *koboldinn* (de *kobold*, esprit des mines des Allemands, dont nous parlerons dans le chapitre suivant.)

tieuse. Ces lutins se glissent dans les maisons, où ils cherchent toutes les occasions de faire des niches à leurs hôtes. Ils frappent dans les portes, ils remuent les meubles, donnent des coups sur les tonneaux, cognent contre les plafonds et les planchers, sifflent à mi-voix, poussent des soupirs lamentables, tirent les couvertures et les rideaux des gens qui sont couchés; enfin, on les accuse même de pénétrer, dans leurs accès de colère et de méchanceté, jusque sous le toit des nourrices, et d'échanger les enfants nouveaux-nés ou de leur substituer les fruits diaboliques du commerce des incubes.

Les gobelins prennent toutes sortes de formes. Il y en avait un autrefois à Évreux, qui était devenu célèbre, et que saint Taurin expulsa de l'ancien temple de Diane de cette ville. « Ce lutin continua néanmoins, dit Ordric Vital (1), à hanter la ville sous diverses formes, mais ne faisant de mal à personne, car saint Taurin le lui avait défendu. »

Dans quelques endroits de la France, les gobelins sont considérés comme une espèce de lutins domestiques, que l'on a soin de nourrir des mets les plus délicats, parce qu'ils apportent à leurs maîtres du blé volé dans les greniers d'autrui. Il est vraiment curieux de retrouver cette vieille superstition de l'ancienne Gaule chez les Borussiens *(Borusci)*, les Prussiens du xe siècle, venus du fond de la Lithuanie, et qui faisaient primitivement partie de la grande migration sarmate. Leurs *koltkys* ou génies domestiques allaient également, comme nous l'avons déjà dit, dérober du blé dans les greniers des autres pour l'apporter dans ceux des personnes qu'ils affectionnaient.

En Angleterre, où les croyances populaires sont depuis longtemps confondues, on donne généralement le nom de go-

(1) Ordric Vital, originaire d'Orléans, né en Angleterre en 1075, et religieux de l'abbaye d'Ouche (Saint-Evroult), en Normandie, a laissé un ouvrage fort curieux, dans lequel, parmi quelques fables, on trouve beaucoup de faits fort intéressants, qu'on ne trouverait pas ailleurs, tant par rapport à la Normandie et à l'Angleterre, que par rapport à la France. Cet ouvrage, intitulé : *Histoire ecclésiastique*, en 13 livres, a été imprimé par Duchesne dans les *Historiæ normandrum scriptores*. Paris, 1619, in-folio.

blin et de hob-goblin à toute espèce d'esprits, tels que les lutins, les follets, les revenants mêmes. Les histoires que racontent les vieilles femmes dans les longues soirées d'hiver, et qui font souvent trembler l'auditoire épouvanté, s'appellent des histoires de goblins *(goblin's-stories)* :

Meantimes the villages rouses up the fire
While well attested and as well Belliev'd
Heard solemn, goes the goblin-story round (1).

Le gobelin anglais, qui est le *bogle* ou *boglebo* des Écossais, prend dans le comté d'Yorck le nom de *bhar-guest*, *bhar-geist*, qui annoncerait une origine teutonne (2); on le nomme aussi *dobie* (3); mais on l'appelle plus communément *boghart* ou *boggle* dans tout le nord de l'Angleterre. Cet esprit, comme le gobelin des Français, est rarement visible aux yeux des hommes, et ne se laisse voir que des bestiaux, surtout des chevaux, et alors on dit qu'ils ont pris le boggle, expression du pays d'Yorck qu'on emploie quand on veut dire qu'un cheval est ombrageux.

On raconte bien des histoires fort curieuses sur ce boggart, qui paraît s'attacher à certaines maisons, dont il se plaît à tourmenter les habitants, particulièrement les enfants, pour lesquels il semble avoir une grande aversion. Il leur arrache souvent leurs tartines de beurre et leur écuelle de lait, agite pendant la nuit les rideaux de leurs lits, et place souvent sur leur estomac un poids énorme, semblable à celui d'un être humain, prêt à les étouffer; il monte et descend les escaliers avec grand bruit, jette sur le plancher les plats et les assiettes, et cause beaucoup d'autres dégâts dans la maison.

Nous pensons que le boggart ou boggle est le même démon dont Shakespeare, qui était très-versé dans la mythologie populaire de son temps, a parlé sous le nom de *flibberti gibbet* :

(1) Thompson's seasons.
(2) Ce nom a beaucoup d'analogie avec celui de *Berstucs*, nains des maisons en Prusse.
(3) *Dobie* veut dire spectre en vieil anglais.

« C'est ce lutin, dit-il, qui sort au couvre-feu et rôde toute la nuit, jusqu'au chant du coq ; il rend les enfants louches, donne la cataracte, fait venir le bec de lièvre, nielle le froment et nuit à tout ce qu'il y a sur la terre (1). »

Le *duende* des Espagnols semble être absolument le même que le puck, le hudekin et les autres esprits domestiques dont nous avons parlé ; c'est un lutin tout-à-fait familier, et son nom, suivant Covarrubias, est un abrégé de *dueno de casa*, le maître de la maison. Ce démon est doué d'un pouvoir étonnant pour changer de formes, et c'est ainsi que dans l'excellente comédie de Calderon, intitulée *la Dama duende*, le *gracioso* ou niais soutient que le duende a apparu sous la figure d'un petit capucin :

.... Era un frayle
Tamanito y tenia puesto
Un cucurucho tamano
Por estas senas creo
Qué era *duende capucino*.

Ce lutin s'appelle *monaciello* dans le royaume de Naples, et *le servant* en Suisse, ainsi que dans le pays de Vaud, où il prend soin des vaches et les mène paître au milieu de l'herbe épaisse et du thym fleuri.

Au reste, que ces esprits ou génies familiers nous soient représentés sous le nom de pucks, de brownies, de goblins, de duende, de lares ou de démons, nous observons chez tous une ressemblance générale ; tous ont été considérés comme les gardiens du foyer domestique ; tous, à quelques exceptions près, y apportent le bonheur et en éloignent le mal ; et l'auteur des *Hymnes d'Orphée* donne les mêmes attributions au démon particulier de son invocation, qu'Hildebrand à toute la troupe des *gutichens* ou des brownies (2).

(1) Shakesp., *King-Lear*, act. III, sc. 4.
(2) Voyez *Orphée*, hym. 72. — Et *Hildebrand vom hexen verke*, pag. 310.

CHAPITRE II.

Des Nains, des Esprits des mines et des Gardiens des trésors cachés.

> « Litle was king Laurin, but from many a precious gem, his wondrous strenght and power and his bold courage came; tall at times his stature grew, with spells and grammary, then to the noblest princess fellow might he be (1). »
>
> OLD LAI.

Snorro Sterlusson, le savant compilateur de la seconde *Edda* (2), nous apprend que les génies lumineux, dont le visage est plus beau que le soleil, résident dans *Alfheim*, un

(1) « Le roi Laurin était petit, mais il tirait sa force étonnante, son pouvoir et son mâle courage d'un grand nombre de précieux talismans; quelquefois il paraissait être d'une taille élevée, et pouvait se grandir au moyen de paroles magiques; il était digne alors d'être l'amant de la plus noble princesse. »

Tiré d'un vieux lai sur le roi Laurin, qui se trouve dans les antiquités du nord de Webber.

(2) Sœmund Sigfusson, né en Islande en 1057, pays où les sciences et les arts florissaient, lorsque les autres contrées étaient plongées dans l'ignorance, rassembla une grande partie de tous les chants et poèmes scandinaves, et en composa un recueil auquel il donne le nom d'*Edda*, mot qui, en ancien gothique, signifie *aïeule*, et dont la signification particulière, dans cette circonstance, n'a pas encore été bien déterminée. Cet ouvrage fut égaré pendant plusieurs siècles, et découvert en 1643 par l'évêque Brinjovfsvensen ; mais alors il n'était plus complet, et il est à craindre qu'on ne retrouve pas le reste. Schimmelmann, auteur d'une bonne traduction allemande de ces poèmes, considère l'*Edda* comme le plus ancien livre des Scytes, et le fait remonter jusqu'à quinze cents ans avant notre ère : « C'est pour ce peuple, dit-il, pour les Goths, Les Sueves, les Vandales et les autres nations du Nord, depuis leur première émigration de l'Asie, une tradition aussi vraie, aussi ancienne, aussi certaine que toute autre tradition écrite, dont un peuple puisse se glorifier. » L'authenticité de l'*Edda* a cependant été attaquée, et le savant Huet a été jusqu'à dire qu'elle était le fruit de l'imagination de Sœmund, ce qui lui eût été bien difficile de prouver. D'un autre côté, le R. P. Erasmus Müller, dans son *Ueber die Asalehre*, et plusieurs autres savants distingués de l'Allemagne, ont vigoureusement défendu cette même authenticité, que nous croyons ne pouvoir être révoquée en doute. — La seconde *Edda* fut composée longtemps après la première, au milieu du XIIIe siècle, par Snorro Ster-

des palais du ciel (1), tandis que les entrailles de la terre recèlent les génies noirs, ou génies des ténèbres. Les premiers sont d'une nature généreuse et bienfaisante ; ils ont en partage l'immortalité, car les flammes de Surtur ne pourront les consumer, et leur dernière demeure sera dans *Vid-Blain*, le douzième ciel des bienheureux (2). Les autres, au contraire, sont d'un caractère haineux et méchant ; ils sont sujets aux maladies et à la mort.

Les Islandais modernes considèrent tous ces lutins, qu'ils nomment *pucks* ou *puki* (3), comme vivant sous une monarchie absolue ; ils croient que ceux de leur île sont gouvernés par un vice-roi, qui fait deux fois par an le voyage de Norwége, accompagné d'une députation de pucks, pour aller rendre hommage et fidélité au monarque suprême de la gent lutine, qui continue à résider dans la mère-patrie. Il est évident, d'après cette croyance, que les Islandais regardent les lutins comme étant, ainsi qu'eux-mêmes, de simples colons dans l'île.

Les plus proches alliés des lutins noirs sont les nains ou *duergars* de la Scandinavie, qui sont également de deux sortes, les uns bienfaisants et amis des hommes, les autres capricieux, vindicatifs et irrascibles. Cette croyance était celle de tous les peuples du Nord, et on retrouve les nains dans leurs plus anciens sagas, où ils remplissent ordinairement les rôles les plus importants, et rachètent l'infériorité de leur taille par une adresse sans égale et une sagesse bien supérieure à

lusson, savant, habile et juge suprême d'Islande, qui imagina d'extraire de tous les anciens poèmes des Scaldes ce qu'il y avait de plus important concernant la mythologie scandinave. La première est une espèce d'anthologie poétique, dont la seconde est une explication. Ces deux livres sont tout ce qui nous reste de la mythologie et de l'histoire héroïque des fils d'Odin.

(1) Par opposition au Niflheim, l'enfer, qui était de glace et situé au pôle nord. Cette idée nous semble très-naturelle, et distingue bien positivement les religions du Nord de celles du Midi.

(2) Les Scandinaves parlent sans cesse de la destruction de l'Univers, par Surtur, prince des mauvais génies, qui habite un monde lumineux situé vers le Midi.

(3) Voyez le chapitre précédent sur l'origine du mot *Puck*. On donne généralement ce nom, en Islande, à toutes sortes d'esprits.

celle des mortels. Dans la symbolique du Nord, les géants représentent la force brutale, la matière, et les nains la faculté d'esprit, l'intelligence.

Ces génies, qui ressemblent aux hommes par l'aspect, habitent les rochers et l'intérieur des montagnes. On leur attribue des qualités surnaturelles et la prescience; ils sont habiles dans tous les arts, surtout dans la fabrication des armes, et ont une connaissance profonde des métaux précieux, ainsi que de la manière de les extraire du sein de la terre. Les Norwégiens attribuent le beau poli du cristal de roche au travail de ces ouvriers merveilleux.

La langue des nains est le *dwerga-mal,* ou l'écho des montagnes. De cette dénomination, toute poétique, a pris naissance le mètre islandais, que l'on nomme *galdra-lag,* ou lai magique, dans lequel le dernier vers de la première stance est répété à la fin de chacune des suivantes. C'est toujours selon ce mode que s'expriment les fantômes et les esprits dans les sagas islandais, et les Anglo-Saxons en faisaient usage dans leurs charmes métriques. Dante a également employé le galdra-lag, dans l'inscription placée au-dessus de la porte de l'enfer, et Pope se sert de ce genre de poésie pour terminer toutes ses élégies.

On n'est point encore parvenu à s'assurer d'une manière précise combien les *duergars* de l'*Edda* différaient originairement d'une autre classe de petits esprits, que l'on retrouve dans les mythologies populaires de toutes les nations de l'Europe. On peut, en effet, considérer les traditions du Nord concernant les nains comme les parties les plus obscures de la doctrine eddaïque. L'idée que l'on semble avoir eue jadis que ces génies pouvaient résider dans les pierres, nous semble appartenir à la même croyance qui donna naissance aux *pierres animées (listoi empsukoi)* de l'antiquité. L'auteur du poème d'Orphée sur ce sujet parle d'une de ces pierres que possédait Helenus, qui non-seulement rendait des oracles, mais que l'on apercevait respirer (1). Dans les

(1) Vers 339 et suiv. Nous parlons encore ailleurs de ces pierres animées et rendant des oracles.

autres contrées de l'Europe, les traces de l'existence des nains, considérés comme divinités présidant aux métaux, et entièrement occupées des travaux de la forge, ne sont donc point aussi claires que chez les peuples du Nord; et, si quelques traditions éparses semblent favoriser l'opinion contraire, il n'en est pas moins certain que ces sortes d'esprits ont, presque partout ailleurs qu'en Allemagne et dans l'ancienne Scandinavie, été souvent confondus avec les brownies et les autres lutins domestiques.

Les plus anciennes traditions allemandes ou scandinaves, dans lesquelles il soit fait mention des nains, nous les représentent constamment semblables à ces divinités métallurgiques, qui, dans la mythologie des Hellènes, étaient connues bien anciennement sous les noms divers de *cabires*, d'*hephastie*, de *telchines* et de *dactiles idéens* (1). Cependant, la passion des Grecs pour le *beau*, qu'ils aimaient à retrouver partout, leur fit par la suite convertir ces anciennes divinités en *curetes*, en *corybantes* et en *dioscures*, brillant de jeunesse et de beauté (2); de là naquit, dans la nomenclature de ces dieux inférieurs, une confusion qui brava tous les efforts que fit Strabon (3) pour réduire cette nomenclature en système. Quelques savants ont pensé que l'on pouvait retrouver le *nain* de l'ancienne mythologie sur les médailles de Cossyra (4), où la figure qui y est représentée s'accorde parfaitement avec la description du nain des Mines donnée par Prætorius (5). On retrouve également l'*idée* du nain de l'antiquité, suivant les croyances égyptiennes, dans une petite figure nue, que quelques savants ont pris pour Osiris (6), mais qui représente, selon d'autres, dont nous adoptons le sentiment, le dieu nain de

(1) Voyez, sur ces divinités, Hérodote, II-51. — Pausanias, IX-22. — Strab. X. On appelait aussi *dactyles idiens* des pierres auxquelles on croyait une vertu miraculeuse, et dont on faisait des talismans qu'on portait au pouce.

(2) Pausan, V-37, Diod. V.

(3) Voyez le X[e] livre de sa géographie, sous le titre de *Theologoumeno*.

(4) Ile de la Méditerranée, au nord de Mélite.

(5) *Anthropodemus plutonicus*, I, p. 243.

(6) Une de ces figures se trouve parmi les *terra cottas* du *British museum*, sous le n° 42.

Memphis, dont la difformité excitait le rire et le mépris de Cambyse. Cette petite divinité, à laquelle quelques-uns ont aussi donné le nom de *phtas* et celui d'*hephæstus*, présente une grande ressemblance avec les *patæci*, ou divinités tutélaires de Phénicie, auxquelles Hérodote a donné la figure d'un pygmée (1).

L'opinion ou le préjugé de l'existence de ce peuple de nains est extrêmement ancienne ; Homère, Hésiode et Aristote font mention des pygmées ; Aristote les place dans le voisinage des sources du Nil (2) ; d'autres leur assignent l'Ethiopie pour demeure ; d'autres, enfin, prétendent qu'ils habitent les régions lointaines de l'Inde, vers les sources du Gange (3). Les anciens ne variaient pas moins sur la stature des pygmées que sur le pays qu'ils habitaient ; tandis que Strabon ne leur donne que trois palmes de haut (4) ; d'autres, parmi lesquels nous citerons Aulu-Gelle, leur donnent une taille d'environ deux pieds (5). Les uns, comme Pline, rapportent que leurs demeures sont bâties avec des plumes et des coquilles d'œufs mêlées avec de l'argile ; d'autres disent, ainsi qu'Aristote, qu'ils habitent la terre comme les troglodytes (6). Homère et Juvénal ont chanté les combats des pygmées contre les Grecs (7), et les auteurs les plus graves de l'antiquité n'ont pas dédaigné de s'occuper de ce sujet (8). Enfin, on retrouve les pygmées jusque dans les versets des prophètes, et Ezéchiel dit, en parlant de la magnificence de Tyr : « *Sed*

(1) *Thalia*, c. 37.
(2) Hist. animal, lib. VIII, cap. XII.
(3) Philostrate.
(4) Géog., lib. II, cap. I, p. 70. Le palme grec était de quatre doigts, ou le sixième d'une coudée grecque.
(5) Noct. attic., lib. IX, cap. IV.
(6) *Hist. nat.*, lib. VII, cap. X.
(7) *Iliad.*, 1-V, 3 et suiv. — Juven., sat. XIII, v. 167 et suiv.
(8) Philostrate a parlé du combat que les pygmées livrèrent à Hercule : c'est le sujet de son XXIIe tableau, lib. II. On y voit l'armée des pygmées disposée, dans un savant ordre de bataille, contre les différentes parties du corps d'Hercule : une phalange combattait contre sa main gauche, et deux cohortes contre sa droite. L'attaque des pieds était confiée aux archers, et celle des jambes à la troupe nombreuse des frondeurs. Le roi lui-même, avec l'élite de ses guerriers et plusieurs machines de guerre, marchait contre la tête.

et pygmæi qui erant in turribus tuis pharetras suas suspenderunt in muris tuis per gyrum ; ipsi compleverunt pulchritudinen tuam (1). » La croyance aux nains remonte donc à la plus haute antiquité, et, comme toutes les autres, elle a son origine en Orient.

Quelques écrivains modernes ont cru trouver le prototype des duergars de la mythologie scandinave parmi les Lapons et les Finnois, « qui, fuyant, dit Walter-Scott, le sabre exterminateur des ases (2), se réfugièrent dans les régions les plus reculées du Nord, pour se soustraire à la fureur de leurs ennemis. Ces peuples étaient d'une très-petite stature, mais probablement fort habiles dans l'art d'extraire et de fondre les métaux dont leur pays abonde. Peut-être aussi avaient-ils quelques connaissances des changements de l'atmosphère, et des phénomènes météorologiques, qu'on pouvait alors considérer comme surnaturelles. Quoi qu'il en soit, on a supposé que les infortunés qui cherchaient dans les cavernes un refuge contre les persécutions des Ases avaient été en quelque sorte dédommagés de leur infériorité en force et en stature par l'art et le pouvoir magique dont on les croyait doués, et dont ils n'étaient peut-être redevables qu'aux idées superstitieuses de leurs ennemis. Ces fugitifs redoutés, quoique opprimés, furent assez naturellement assimilés aux lutins des Germains nommés *kobolds*, du nom desquels le goblin anglais et le bogle écossais, par quelque inversion et altération dans la prononciation, sont évidemment dérivés (3). »

Tels sont les raisonnements que Walter-Scott a empruntés au docteur Leyden, son compatriote, sur l'origine supposée des duergars scandinaves, dans son ouvrage sur la démonologie, et qu'il paraît avoir adoptés comme les plus probables. Cependant, quelque respectable que puisse nous paraître une

(1) « Et les pygmées, qui étaient sur vos tours, ont suspendu leurs carquois le long de vos murs, afin qu'il ne manquât rien à votre beauté. » Ezéchiel, chap. XXVII, — II.

(2) Goths asiatiques, qui suivirent Odin dans son expédition en Scandinavie, alors habitée par les tribus finnoises et lapones.

(3) Walter-Scott. — *Letters on demonology*, page 130 et suiv.

semblable autorité, on nous permettra de contredire sur ce sujet l'opinion des démonographes écossais. En effet, quoiqu'il soit certain que les Finnois se soient longtemps enorgueillis du commerce qu'ils prétendaient avoir avec le diable, et qu'ils aient toujours été redoutés de leurs voisins comme sorciers et conjureurs, il n'en est pas moins vrai que, malgré leurs connaissances dans les sciences magiques et métallurgiques, on doit les regarder comme bien inférieurs à ces habiles ouvriers qui forgèrent jadis le marteau de Thor, les tresses dorées de Siva, la baguette merveilleuse d'Odin, et qui tiennent une place si remarquable dans la cosmogonie sauvage des Ases.

Si l'on voulait chercher à éclaircir ce mystère suivant la méthode hiéroglyphique des anciens Rosecroix, on pourrait peut-être prétendre que, par ces êtres ainsi personnifiés, on a voulu représenter l'élément métallique ou les gazes qui, étant ses véhicules dans les entrailles de la terre, remplissent les veines qui contiennent le métal et y circulent avec le fluide électrique et magique de ce monde abrégé.

Quoiqu'il en soit, les êtres connus sous le nom de Duergars, dans la mythologie scandinave, sont trop purement allégoriques pour qu'on puisse les considérer comme étant le résultat des idées de magie attachées au caractère d'hommes d'extraction finnoise ou laponne, dispersés par les guerriers d'Odin dans les vastes solitudes du Nord. Une des plus grandes preuves de l'ancienneté primitive de ces esprits ou génies souterrains, c'est qu'on les retrouve, avec toutes leurs attributions, dans les plus anciennes traditions teutonnes, conservées dans le *Niebelungenlied* et dans *le Livre des Héros* (1), traditions qui tirent leur origine de plaines où les Finnois ni les Lapons n'ont jamais planté leurs tentes, et de montagnes dont les solitudes n'ont jamais recelé aucun d'eux.

D'ailleurs, l'origine des nains est bien clairement décrite

(1) Le *Niebelungenlied*, est un livre d'une très-haute antiquité que nous aurons souvent occasion de citer dans cet ouvrage, ainsi que l'*Heldenbuch* : MM. Grimm ont fait une nouvelle publication de ce dernier, sous le titre de *Deutshe sagen herausgegeben*, Berlin, 1816.

dans l'*Edda*, livre qui contient la mythologie des anciens Scandinaves ; et comme il est probable que les croyances qu'elle renferme furent apportées de l'Asie, par les Scythes d'Odin, dans leur migration vers le Nord, on doit en conclure que les Ases croyaient aux nains, qu'ils nommaient Duergars, longtemps avant d'avoir connu les Finnois et les Lapons, avec lesquels on prétend les assimiler ; voici comment cette origine est racontée dans l'*Edda* :

« Les fils de Bore, Odin et ses frères tuèrent le géant *Yme* ou *Ymer*, et, le traînant ensuite au milieu du chaos, formèrent la terre de son corps, les mers de son sang et le ciel de son crâne. Mais des vers nombreux, produits par la putréfaction, s'étaient formés dans le corps du monstre, lesquels, par ordre des dieux, reçurent en partage la forme et la raison humaine. Ces petits êtres avaient des formes extrêmement délicates, et résidaient continuellement dans des cavernes souterraines ou dans les fentes des rochers. Ils étaient remarquables par leurs richesses, leur activité et leur méchanceté. Ils possédaient, en outre, des connaissances surnaturelles, la prescience, l'habileté dans tous les arts, et ils excellaient surtout dans la fabrication des armes (1). »

Il ne nous paraît guère probable que les Ases aient ainsi donné aux Finnois et aux Lapons, leurs ennemis, une origine presque divine. On peut encore moins, selon nous, leur appliquer cet autre passage de la *Volu-Spa* : « Voici un palais qui se dresse avec ses murailles resplendissantes d'or, et s'élève vers le ciel. Les nains iront y bâtir leurs demeures et goûteront à tout jamais les joies du Paradis (2). »

Quelques auteurs modernes ont cherché, récemment encore, à élever des doutes sur l'authenticité des *Eddas*, et le

(1) Ex Ymeris carne
Terra creata est ;
Ex-sanguine autem mare,
Ex cranio autem cœlum, etc.
(Edda sæmundar hinns froda 58).

(2) *Volu-Spa*, un des poèmes de l'*Edda*. Le crâne d'Ymer, qui formait la voûte du ciel, était supporté par quatre nains, dont les extrémités du monde ont conservé les noms : Nord, Sud, Est et Ouest.

savant professeur Rask, de Berlin, les a attaqués avec beaucoup plus de zèle que de succès. Néanmoins, les hommes de bonne foi qui voudront prendre la peine de comparer les *Eddas* avec le *Livre des Héros* demeureront convaincus, malgré que les Teutons aient été depuis longtemps séparés des nations scandinaves, que les fictions de ces deux peuples conservent entre elles la plus grande conformité; et cette coïncidence doit naturellement servir à prouver que le texte de ces deux ouvrages n'a été ni corrompu ni falsifié.

On trouve l'origine des nains ainsi racontée dans l'*Heldenbuch* : « Dieu créa les nains, parce que les montagnes demeuraient incultes et sans utilité, tandis que de grands amas d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses y étaient renfermés. En conséquence, Dieu leur donna en partage la sagesse et la ruse, afin qu'ils puissent distinguer le bien d'avec le mal, ainsi que l'usage qu'on doit faire de chaque chose. Il leur apprit aussi à connaître la propriété des pierres précieuses, dont quelques-unes donnent de la force à ceux qui les possèdent, tandis que d'autres les rendent invisibles : on nomme ces dernières *Chapeaux de brouillards* (fog.-cap.) (1).»

Après avoir ainsi établi l'origine des duergars ou nains, d'après les autorités les plus anciennes et les plus authentiques, il nous reste à faire connaître leurs différentes attributions.

De tous les talents que possédaient les génies souterrains, celui que les anciens Scandinaves devaient priser le plus, étaient certainement leur habileté dans la fabrication de ces armes enchantées, qu'ils mettaient au-dessus des plus grands trésors.

Les plus célèbres, parmi les épées redoutables, furent celles que l'on nommait *tyrfing* et *skoffnung*, dont nous allons raconter l'histoire. On trouve l'origine de la première dans l'*Hervarar saga*, un des plus anciens qui ait été conservé en Islande.

« Sua Furlama, monarque scandinave, s'étant égaré un

(1) Illustrations *of northern* antiquités.

jour dans les montagnes en revenant de la chasse, aperçut, au coucher du soleil, une caverne dans une masse énorme de rochers, et deux nains assis à l'entrée. Le roi tira son épée, et, s'élançant dans la caverne, il coupa la retraite aux deux fugitifs, auxquels il ne fit grâce qu'à condition qu'ils lui forgeraient un sabre avec un baudrier et un fourreau d'or pur, dont la lame couperait le fer et les pierres aussi facilement qu'un habit, et dont le possesseur serait constamment victorieux dans les batailles. Les nains ayant consenti à cette proposition, le roi se présenta de nouveau, au jour convenu, à l'entrée de la caverne, où l'un des deux nains lui remit la fameuse épée *tyrfing*, en lui disant : « Cette épée, ô roi, tuera un homme chaque fois qu'elle sera levée, mais elle doit servir à commettre trois crimes atroces, qui causeront ta perte. » A ces paroles, Sua Furlama, furieux, s'élance dans la grotte, frappant de tous côtés avec son épée enchantée, dont les deux tranchants s'enfonçaient à chaque coup dans les rochers ; mais il ne put atteindre les nains, qui se sauvèrent dans leurs trous. Ce sabre magique, dit le *Saga*, lançait des feux brillants comme les rayons du soleil, qui éblouissaient celui qui attaquait son possesseur ; il pénétrait dans l'acier comme il serait entré dans l'eau, et ne sortit jamais du fourreau sans causer la mort d'un homme (1). »

La fameuse épée *skoffnung* fut longtemps possédée par le célèbre Hrolf-Kraka, dont Torfœus a écrit l'histoire. A sa mort, on la déposa dans son tombeau, d'où elle fut ensuite enlevée par un pirate, nommé Skeggo. Un auteur fort grave a pris soin de nous transmettre de minutieux détails concernant la manière dont on devait se servir de cette épée, et nous apprend également la fin malheureuse de tous ceux qui négligèrent de suivre les avis donnés par les êtres surnaturels qui avaient fabriqué cette arme redoutable (2).

Nous croyons qu'il serait peut-être plus facile qu'on ne

(1) *Hickes. Thes.*, I, p. 193.
(2) Bartholomi de causis contemptæ à danis adhuc gentilibus mortis Libri tres. — *Hofniæ*, 1689, 4°, p. 574.

pense de démontrer que les romanciers du moyen-âge ont plutôt emprunté aux traditions du Nord la plus grande partie du merveilleux concernant les armes enchantées qu'aux poètes grecs et latins de l'antiquité classique. Mais comme nous croyons également que le Nord tenait ses traditions de l'Orient, où l'on parle encore de nos jours des armes enchantées forgées par Salomon, il est à présumer qu'il en est de ces sortes de fictions comme de la majeure partie des autres, et que les Grecs et les Scandinaves les ont autrefois puisées à la même source.

Au nombre des coutumes orientales que l'on a pu retrouver chez les habitants de la Scandinavie, et qui sont de nouvelles preuves de leur origine asiatique, il ne faut pas oublier celle de donner des noms à leurs sabres, à leurs épées, à leurs chevaux, qui leur était commune avec les Arabes (1). Mahomet avait neuf sabres qui tous avaient leurs noms, ainsi que les arcs, cuirasses, casques, etc. Les sabres s'appelaient le *perçant*, la *ruine*, la *mort* (2); ses chevaux se nommaient le *léger*, le *tonnant*, le *rouge*, etc. Le cheval d'Odin se nommait *sleipner* (3). L'épée de Fingal se nommait *le fils de luno,* et Turpin appelle *gaudiosa* la bonne épée de Charlemagne.

La fameuse épée Durandal avait été forgée par un des disciples de ces ouvriers mystérieux, dont le plus célèbre, dans la mythologie scandinave, est ce *Véland*, *Wieland* ou *Volundr,* dont la réputation s'étendait depuis les rives du Bosphore jusqu'à celle de l'Océan glacial (4). Le premier

(1) Olaus Wormius a donné les noms de beaucoup d'anciens chefs du Nord et celui de leurs épées et armures (litt. rom., cap. XIX, p. 110); ainsi, d'Herbelot rapporte un long catalogue de noms d'épées, des plus fameux guerriers arabes et persans (*Biblioth. orient.*, p. 736).

(2) *Modern. univ.*, hist. I, p. 253.

(3) *Edda* island., fab. XXI.

(4) On le nomme *Veland* dans le poème anglo-saxon de Beawuff; il est nommé *Velond* par le roi Alfred dans sa traduction de Boethius et *Guiclandus*, par Geoffroy de Monmouth. Dans le *Saga Wilkina*, il est appelé *Valent*, mais l'auteur ajoute qu'il portait le nom de *Volund* parmi les Varingas, mercenaires, pour la plupart hommes du Nord, qui formaient, dans le XI[e] siècle, une partie de la garde des empereurs grecs (Vide ann. comen. Codrin et Dulange au mot *Barrangii.*)

chant historique de l'*Edda de sæmund*, le *Volundas quitha*, est consacré à célébrer les talents et l'habileté de cet homme extraordinaire qui avait appris des nains ou duergars eux-mêmes l'art de fabriquer ces armures qui le firent tellement estimer des héros scandinaves et calédoniens, que les bardes des deux pays en avaient fait un célèbre enchanteur (1). Plusieurs écrivains du IXe au XIVe siècle parlent également de Véland, comme ayant non-seulement fabriqué ces armes si recherchées, mais encore des objets d'art non moins merveilleux.

Le *Vilkina saga*, production du XIVe siècle, donne encore de plus grands détails sur son histoire; et ce qui paraîtra assez remarquable dans la vie de cet *artiste* célèbre, c'est l'analogie qui existe entre les aventures qu'on attribue à Véland et celle que les mythologistes grecs ont raconté du célèbre Dédale. La fuite de l'ouvrier jutlandais de son pays natal fut causée, comme celle de l'artiste athénien, par un acte de violence, exercé sur deux rivaux de métier. Sa réception à la cour de Nidung fut au moins aussi brillante que celle que reçut Dédale à la cour de Minos. Mais une offense accidentelle ayant occasionné la saisie et la mutilation de la personne de Volundr (2), il fut contraint de travailler continuellement pour le tyran qui le tenait enfermé. Les cruautés qu'on exerça à son égard lui inspirèrent des sentiments de vengeance : les fils de son persécuteur périrent victimes de ses artifices; leur sœur fut séduite par lui et publiquement déshonorée; enfin, l'artiste triomphant, ayant attaché des ailes à sa personne, prit la fuite à travers les airs et vola à de nouvelles aventures (3).

Toutes les circonstances de la vie de Volundr sont prises dans le *Vilkina-Saga;* le *Chant eddaïque* ne fait point mention de sa fuite à la cour de Nidung ou Nithutur, ni du meurtre de ses *maîtres* les nains, action qu'il n'aurait commise, suivant le *Vilkina-Saga*, que pour sa sûreté person-

(1) Offian-temora.
(2) Un des noms de Véland, dans le *Saga-Vilkina*.
(3) Muller, p. 154.

nelle, ses progrès rapides dans la confection des armes enchantées ayant excité la jalousie de ces êtres surnaturels, qui avaient résolu de le faire périr. Il n'en est pas moins digne de remarque que le seul terme islandais pour désigner un labyrinthe est *Volunda-Lus*, ou maison de Volundr; et qu'ainsi que le nom de Dédale avait acquis dans la Grèce, en Egypte, en Sicile et en Crète une renommée sans égale, par les monuments qu'il avait achevés dans ces divers pays, de même le nom de Volundr était considéré dans tout le Nord comme le synonyme de celui d'artiste distingué dans la mécanique, la statuaire et la fabrication des armes (1).

Les Lapons de nos jours croient encore très-fermement à tout ce qu'on rapportait jadis des nains ou duergars scandinaves, et ils les considèrent comme des êtres qui leur sont infiniment supérieurs par la perfection de leur nature, le bonheur de leur condition et leur habileté dans les arts mécaniques. Cependant, quoique depuis la conversion partielle des Lapons à la religion chrétienne le peuple souterrain ait dû se trouver confondu dans leurs nouvelles croyances avec le diable et les sorciers, les anciennes opinions se sont néanmoins effacées si difficilement chez eux, qu'ils se vantent encore aujourd'hui d'avoir des relations avec ces esprits, et même d'entretenir avec leurs compagnes un commerce intime de galanterie. Ils font souvent avec emphase la description des fêtes auxquelles ils ont assisté dans les demeures souterraines de ces êtres merveilleux, où le vin et le tabac circulent en abondance; où ils sont l'objet des plus aimables attentions, et où ils reçoivent les meilleurs conseils. Les Lapons ajoutent même que lorsqu'ils veulent se retirer de ces fêtes, une escorte de leurs hôtes surnaturels les reconduit ordinairement jusqu'à leurs tentes (2).

(1) Les noms de ces fabricants de sabres et d'épées avaient paru dignes d'être conservés dans l'histoire. Hoveden rapporte que, lorsque Geoffroy Plantagenet fut fait chevalier, on lui apporta une épée qui avait été conservée depuis plusieurs siècles dans le trésor royal, et qui était l'œuvre de Galan, le plus parfait de tous les ouvriers dans ce genre. Hov., f. 444, II, sect. 50.

(2) Jessens de Laponibus.

Les Islandais ont également conservé les vieilles croyances de leurs ancêtres à l'égard des duergars ou esprits souterrains, et nous devons à Einar Gudmund, pasteur de la paroisse de Garpsdale, en Islande, une curieuse dissertation à cet égard, citée par le savant Torfœus dans la préface de l'Histoire de Hrolf-Kraka, et dans laquelle le ministre luthérien s'exprime ainsi : « Je crois fermement, dit-il, que ces êtres sont des créatures de Dieu, ayant comme nous un corps et une *âme* capables de raison ; qu'ils sont de sexes différents, habiles à procréer des enfants et sujets à toutes les affections de la nature humaine, telles que le sommeil, le rire, les larmes, la pauvreté et la richesse ; enfin, qu'ils possèdent du bétail, ainsi que d'autres biens, et qu'ils sont sujets à la mort comme nous autres hommes. »

Le bon pasteur islandais raconte ensuite, avec beaucoup de naïveté, que les femmes de ces esprits peuvent s'accoupler avec les hommes ; et il cite à l'appui de son assertion l'histoire suivante, qui servira non-seulement à prouver combien était répandue et accréditée dans le Nord l'existence d'un commerce amoureux entre les hommes et les êtres surnaturels, mais qui montrera encore combien les duergars d'Islande, comme les fées d'Ecosse (1), envient avec ardeur aux mortels les grâces qu'ils acquirent par le baptême (2) :

« Dans le district d'Haga, en Islande, dit le pasteur Gudmund, vivait un gentilhomme nommé Sigward Forster, qui eut une intrigue avec une *femme* des régions souterraines. Le génie femelle devint enceinte et arracha à son amant la promesse solennelle qu'il ferait baptiser le fruit de leurs amours. Au temps fixé, la mère se rendit au cimetière qui

(1) Voyez la *Ballade de Tamlane*, au chapitre de la féerie écossaise.

(2) Aussi voyons-nous que la cabale la plus raffinée a enseigné que les habitants des éléments réparent le malheur de leurs destinées, qui les assujétit à rentrer dans le néant, par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec l'homme. Ainsi, une nymphe ou une sylphide, suivant les Cabalistes, devient immortelle et capable de la béatitude à laquelle nous aspirons, quand elle est assez heureuse pour se marier avec un sage : et un gnome ou un sylphe cesse d'être mortel du moment qu'il épouse une de nos filles. (Voyez le *Comte de Gabalis*, p. 54.)

était près de l'église, et sur le mur duquel elle plaça une coupe d'or et une étole, présents qu'elle destinait au prêtre qui devait baptiser son enfant, ainsi qu'on a l'habitude d'en offrir dans de semblables occasions; elle se tint ensuite à l'écart à quelque distance. Lorsque le prêtre sortit de l'église, il s'enquit de ce que ces présents signifiaient, et s'adressant ensuite à Sigward, il lui demanda s'il reconnaissait être père de l'enfant. Mais le gentilhomme, honteux sans doute d'une semblable liaison, nia la paternité. Le prêtre lui demanda alors s'il désirait que ce petit être fut baptisé, mais il répondit que non, dans la crainte qu'on ne l'en crut père, et le baptême n'eut pas lieu. Aussitôt la mère arriva en grande colère, enleva son enfant, ainsi que la coupe d'or, laissant seulement l'étole, dont on conserve encore des fragments dans le presbytère d'Haga, mais elle affligea Sigward et sa postérité, jusqu'à la neuvième génération, d'une maladie fort singulière, dont beaucoup de ses descendants sont encore atteints de nos jours (1). »

Cette histoire, rapportée, comme nous l'avons dit, par Torfœus, n'est point ancienne, puisque cet écrivain, qui est mort en 1720, avait connu personnellement le pasteur Einar Gudmund, qu'il représente comme un homme d'un profond savoir. Torfœus lui-même était un savant distingué, auquel nous devons plusieurs ouvrages très-estimés.

On doit ranger dans la même classe d'esprits que les duergars, les *trolds*, *trolls*, *trodds*, *trows* ou *drows* du Danemarck et de la Norwége, que Walter-Scott reconnaît comme les descendants légitimes des nains scandinaves (2). Néanmoins l'opinion du romancier écossais nous paraît un peu hasardée, ainsi que beaucoup de celles qu'il a émises sur la mythologie populaire des nations du Nord, car les traditions scandinaves rapportent de la manière suivante l'origine de ces sortes d'esprits :

« Il y avait autrefois, selon Saxo-Grammaticus, trois es-

(1) Historia krosfi Krakii, hafniœ — 1715 — prefatio.
(2) Letters on demonology, p. 133.

pèces de trolls, qui, au moyen de la magie, produisaient toutes sortes de choses étranges. Les premiers étaient une sorte de monstres difformes que, dans l'antiquité, on appelait géants, et qui étaient beaucoup plus grands et beaucoup plus forts que le peuple de nos jours. Les autres étaient bien au-dessous des géants pour la vigueur et la force; mais ils les surpassaient de beaucoup pour l'intelligence. Ils connaissaient les secrets de la nature et pouvaient prédire l'avenir. Après de longs combats, ces derniers finirent par vaincre les géants, et non-seulement ils étendirent leur domination sur tout le pays, mais ils devinrent dieux. Les troisièmes étaient un mélange des deux premières races; cependant, ils ne pouvaient se comparer ni aux géants pour la puissance physique, ni aux seconds pour la science magique (1). »

C'est cette dernière espèce de trolles qui figure encore aujourd'hui dans les croyances populaires des peuples du Nord. On les représente comme de très-petits hommes, toujours vêtus de gris et portant constamment un chapeau rouge sur la tête (2). L'histoire suivante servira à faire mieux connaître cette race de petits lutins. L'action se passe en Danemarck, dans un village appelé Ling, auprès de Soroë. Non loin de ce village était une montagne habitée par les trolds; parmi ces trolds, il en existait un, vieux et malingre, qui était de plus d'une humeur vraiment diabolique, parce qu'il avait épousé une jeune trolde dont il devint fort jaloux, ce qui lui avait valu le surnom de *knurre-murre*, c'est-à-dire le vieux grognard. Le vieux trold découvrit bientôt que sa jeune épouse accordait en secret ses faveurs à un jeune trold son voisin, et il résolut de tirer vengeance d'un tel outrage, ce qui força l'amant favorisé à prendre la fuite, pour se soustraire au danger qui menaçait sa vie. Il quitta donc, bien à regret sans doute, la montagne de Brondhoé, et fut chercher un asile, sous la forme d'un matou, au village de Ling, dans la maison du

(1) *Histoire de Danemarck*, liv. I.
(2) *Danske folke sagen* ou tradition des histoires populaires du Danemarck, par M. Yhièle.

bonhomme Platt *(goodman Platt)*, qui le reçut avec beaucoup d'hospitalité. Le bonhomme le laissait dormir dans son grand fauteuil à bras, et lui donnait deux fois par jour du pain et du lait dans un petit pot de terre rouge. Un soir, le bonhomme revint un peu tard chez lui, et, s'adressant à sa femme : « Goody, lui dit-il, encore tout effrayé, comme je passais aujourd'hui près de Brondhoë, il en sortit un trold qui s'avança vers moi et me dit :

« Hør du Platt
Siig til din Kat
At Knurre-Murre er død. »

« Entends-tu Platt, dis à ton chat, que Knurre-Murre est mort. »

Lors de l'entrée du bonhomme dans la maison, le chat, couché dans le grand fauteuil à bras, mangeait son souper de pain et de lait dans le petit pot rouge; mais à peine eut-il entendu ce que disait Platt à sa femme, que, se dressant sur ses jambes de derrière, et jetant par terre le petit pot et le souper qu'il contenait, il s'esquiva par la porte, disant avec un doux miaulement : « Quoi! Knurre-Murre est mort! je puis donc retourner à Brondhoë. »

Nous avons entendu raconter en Ecosse une histoire à peu près semblable, dans laquelle un esprit dit à une vieille femme :

Mader Watt! Mader Watt!
Tell your gib-cat,
Auld Girniegie O'Cragend's de dead!

« Mère Watt! mère Watt! dites à votre matou que le vieux Gierniegie de Cragend's est mort! » (1).

Walter-Scott, qui aimait beaucoup ces sortes d'histoires, racontait quelquefois à ses amis celle d'un bon vil-

(1) On trouve cette histoire dans le recueil du docteur Leyden.

lageois qui, retournant chez lui pendant la nuit, rencontra, dans un lieu solitaire, les funérailles d'un chat, accompagnées d'une nombreuse procession d'animaux de cette espèce, tous en deuil, et portant le défunt dans un cercueil couvert d'un poêle de velours noir. Ce brave homme, étonné et presque effrayé à la vue d'une si singulière cérémonie, pressa le pas, et, arrivé chez lui, raconta à sa femme et à ses enfants ce qu'il venait de voir. Mais à peine avait-il fini, qu'un gros chat noir, qui était couché près du feu, se leva tout à coup en s'écriant : « Je suis donc enfin roi des chats!... » et disparut par la cheminée. L'enterrement vu par le bonhomme était celui d'un chat du sang royal.

Quoiqu'il soit conforme à toutes les vérités historiques de considérer la Scandinavie comme le centre du culte d'Odin, de même qu'elle seule possédait des monuments marqués de runes (1), un grand nombre de traditions et de monuments nous prouvent néanmoins que le culte scandinave était, depuis la plus haute antiquité, établi dans la Germanie lorsque les Romains y pénétrèrent. Il n'est donc pas étonnant de voir figurer parmi les fictions populaires de l'Allemagne les duergars ou nains de la Scandinavie, avec toutes les attributions dont ils sont revêtus dans la cosmogonie des Ases. Ces esprits tiennent une place remarquable dans toutes les anciennes traditions teutonnes, les contes et les vieilles histoires si chères encore aux bons habitants de l'ancienne Germanie. C'est une croyance bien ancienne chez eux que Dieu créa d'abord les nains pour cultiver la terre; puis les géants, pour exterminer les monstres; puis, enfin, les héros, pour protéger les nains contre les géants.

Quoique cette croyance aux nains soit généralement répandue dans toute l'Allemagne, elle s'est néanmoins conservée plus particulièrement dans les pays des mines, tels, par

(1) L'*Alphabet runique*, qui rappelle les caractères phéniciens et ceux des antiques inscriptions de Persépolis est en usage dans le Nord depuis un temps immémorial. Ces caractères sont ainsi nommés du vieux mot latin *runa*, javelot, parce qu'ils sont en forme de pointes. Ils sont au nombre de seize.

exemple, que le Harzwald, ou Harz, en Hanôvre, dans lequel se trouve un pays entièrement enchanté, situé au milieu de l'ancienne forêt d'Hercynie (1). Suivant une vieille chronique, rapportée par Prætorius (2), le roi Ilsung tenait sa cour à Weringerode, ville située dans cette forêt, à peu près dans le temps de Gédéon, juge. d'Israël. Cet Ilsung était fils du roi Laurin, le nain gardien du jardin des Roses, qui vivait, selon la même chronique, dans le temps d'Aod ou Ehod, autre juge d'Israël, c'est-à-dire environ 1360 ans avant J.-C. On ne saurait douter que ces dates n'aient été exactement vérifiées par les habiles chroniqueurs qui écrivaient dans des siècles où la critique était inconnue, et qui ont pris, sans doute, beaucoup de peine pour établir le synchronisme d'anciennes fables avec des faits authentiques.

Mais ce qui diminuerait beaucoup la grande ancienneté attribuée aux règnes de Laurin et d'Ilsung, c'est que dans le *Niebelungenlied*, une des plus vieilles chroniques de la Germanie, que l'on croit avoir été composée peu après le temps où vivait Attila, Théodorick de Vérone apparaît, comme Arthur ou Charlemagne, entouré d'un cercle de nombreux et vaillants paladins. Au nombre des monarques vaincus par Théodorick, figure un roi nain, nommé Laurin, qui habitait un jardin rempli de roses, qui était gardé par des géants. Ce roi, qui pouvait, comme tous les êtres surnaturels, élever sa stature à son gré, possédait une ceinture et d'autres talismans qui lui communiquaient, au besoin, une force extraordinaire. Doué de ce pouvoir magique, Laurin avait été longtemps un adversaire redoutable pour Théodorick et ses paladins. Mais ayant essayé de remporter, un jour, une victoire au moyen d'un stratagème qui ne lui réussit pas, son vainqueur l'avait

(1) Célèbre forêt de la Germanie, d'une si vaste étendue, que, selon les anciens, il fallait soixante jours pour la traverser : de sorte qu'elle aurait renfermé, non-seulement la grande Germanie, mais encore une partie de la Sarmathie. Il est évident qu'ils désignaient, par le nom d'Hercynie, l'assemblage de plusieurs forêts.

(2) Anthropodemus plutonicus.

condamné à remplir l'emploi de bouffon à la cour de Vérone (1).

Dans le *Livre des Héros*, la forêt d'Hercynie n'est point placée sous la domination du roi Laurin; mais les chroniqueurs qui l'enclavèrent dans ses domaines furent sans doute guidés par les traditions locales, suivant lesquelles les nains fourmillent encore de nos jours dans toutes les cavernes des monts hercyniens.

Les nains ou kobolds de l'Allemagne (2) hantent généralement les cavernes, les lieux sombres et solitaires. Tous les auteurs qui ont parlé de ces esprits s'accordent à dire qu'il y en a de deux sortes. Les uns, qui habitent principalement les mines, ont un caractère inégal et capricieux, car, souvent, ils sont envieux et méchants, surtout quand on les néglige ou qu'on les insulte : ils se plaisent alors à détruire les travaux des mineurs et à leur jouer toutes sortes de mauvais tours. D'autres fois, au contraire, ils favorisent de tout leur pouvoir ceux qu'ils prennent sous leur protection; et quand un mineur est assez heureux pour rencontrer une riche veine de métal, ses compagnons ne lui donnent point ordinairement le mérite de la découverte, mais l'attribuent toujours à l'esprit de la mine, qui l'a dirigé dans ses fructueuses recherches.

Lavater raconte à ce sujet que, dans la mine de Davose, au pays des Grisons, il y avait un esprit de montagne qui, particulièrement le vendredi, et souvent lorsque les mineurs versaient dans les cuves ce qu'ils avaient tiré de la mine, changeait à sa fantaisie les métaux d'une cuve dans l'autre. Or, il advint un jour que cet esprit fit beaucoup plus de bruit que de coutume, tellement qu'un mineur, impatienté, commença à l'injurier et lui ordonner, avec imprécations et malédictions, d'aller se faire pendre. Le lutin le saisit aussitôt par la tête et la lui tordit d'une telle sorte, que le devant était

(1) Voyez l'abrégé d'un lai sur le roi Laurin, qui se trouve dans « *Northern antiquitées* » Edimb. 1814.

(2) Quelques auteurs prétendent que le mot kobolds vient des kobales ou cobales des Grecs : nous ne le pensons pas, malgré l'analogie de prononciation.

droitement derrière. Toutefois, le mineur ne mourut point de cet accident, mais il vêcut de longues années, ayant le col tors et renversé (1).

George Agricola considère les esprits qui hantent les mines comme les plus méchants de tous. « Ils sont, dit-il, d'un caractère violent, et mettent souvent à mort des bandes entières d'ouvriers ; souvent aussi ils suscitent des inondations qui détruisent en un instant les mines et les mineurs, et ils font naître également des vapeurs pestilentielles pour les étouffer (2). En un mot, tout leur plaisir consiste à tuer, tourmenter et écraser les hommes qui fouillent les entrailles de la terre, pour y trouver des trésors dont ces génies sont fort jaloux. Tel était Amabergius ou maître Hœmmerling, un des plus redoutables esprits des mines, qui renversait toutes les entreprises de ceux qui travaillaient dans la mine de la Couronne d'Or *(Corona Rosacea)*, une des plus riches de l'Allemagne. Souvent il se montrait sous la forme d'un bouc, ayant des cornes d'or, et renversait avec violence les travailleurs ; d'autres fois il apparaissait sous la forme d'un cheval, des naseaux duquel s'exhalaient des flammes et des odeurs pestilentielles. Dans d'autres temps, il se faisait voir sous la figure d'un moine, ayant la tête enchaperonnée de noir, raillant les mineurs sur leurs travaux, et traitant toutes leurs actions avec mépris, jusqu'à ce que, par ces molestations continuelles, il leur eût entièrement ôté le courage de persévérer dans leur travail. Cependant, dit encore Agricola, il y a de ces esprits qui sont paisibles, et que les Allemands, suivant les Grecs, appellent Kobolds, parce qu'ils font ce qu'ils voient faire aux hommes, car ils rient et semblent avoir grande joie et faire beaucoup de choses, quoiqu'ils ne fassent rien. D'autres les appellent *nains de montagnes*, parce qu'ils se montrent souvent de fort petite stature (3). »

(1) *Lavater de spectris.* — Louis Lavater, controversiste protestant, mort pasteur de Zurich, en 1586.

(2) Tous les accidents qui peuvent arriver aux mineurs sont ainsi mis sur le compte de ces esprits.

(3) George Agricola de re metallica et de animalibus subterraneis. — Bodin, *Démonomanie*, p. 343.

Ces derniers habitent, suivant les croyances allemandes, les grottes des collines. Pendant qu'ils travaillent à divers ouvrages, leurs femmes filent la laine la plus blanche ou le lin le plus pur. Ces génies sont beaux et gracieux, mais si petits que l'on dit qu'ils peuvent, quand ils le veulent, passer par le trou d'une serrure. Ils se marient, et l'on raconte qu'ils élèvent leurs enfants chrétiennement et que ceux des montagnes du Wunderberg vont quelquefois à l'église de Saltzbourg. Ces montagnes, les plus curieuses de celles de l'Allemagne, renferment dans leur intérieur des villes semblables aux nôtres, des cloîtres, des églises, des palais construits par ces nains, que l'on nomme aussi *mœnnlein* (1). Souvent ceux-ci quittent leurs demeures souterraines pour venir danser sur l'herbe fleurie, où l'on aperçoit les traces de leurs jeux. Ces nains aiment à causer avec les hommes; ils sont charitables et généreux, protégent les faibles et les opprimés, et sont terribles dans les vengeances qu'ils exercent quelquefois contre les méchants.

Que d'histoires curieuses et intéressantes on raconte en Allemagne sur les nains, qui sont presque toujours représentés, dans les traditions de ce pays, comme des êtres sages et discrets. Tantôt c'est le peuple nain d'Eleinburg, en Saxe, qui vient une nuit célébrer une noce dans la grande salle du château, sautant sur le parquet poli comme des pois que le fléau éparpille dans une grange. Le bruit réveilla le vieux comte qui dormait dans la salle sur son haut lit à baldaquin, et qui fut fort étonné à la vue de cette multitude de joyeux petits camarades. Invité d'assister, *mais seul*, à la fête, on lui présenta une petite femme; de petits porte-lampes se rangèrent, et une petite musique de grillons se fit entendre. Le comte avait de la peine à ne pas perdre sa petite danseuse, qui sautillait avec tant de vivacité et pirouettait avec une telle vitesse, qu'il avait à peine le temps de prendre haleine. Mais, au milieu de la joyeuse danse, il se fit tout à coup un silence

(1) Franz sartori, naturwunder des œstroich, kaiserthums wien, 1807, t. I, n° 7.

général, la musique cessa et toute la troupe se sauva par le dessous des portes, les trous de souris, et partout où se trouva la moindre fissure. Le trouble fête était la vieille comtesse, que les nains aperçurent regardant ses joyeux hôtes par un trou du plafond de la salle. Le chef de la troupe remerçia le comte de l'accueil amical qu'il leur avait fait, mais il lui annonça que puisque leur noce avait été troublée par une personne qui n'y était point invitée, désormais la maison d'Eléinburg ne compterait jamais plus de sept membres; et depuis ce temps, un des six chevaliers de cette maison est toujours mort avant que le septième vienne au monde (1).

Une noce de nains fut une autre fois célébrée dans le château du comte de Hoia, auquel ils présentèrent en le quittant *une épée*, un *drap d'amianthe* et un *anneau d'or*, sur lequel était gravé un lion rouge, en lui recommandant d'avoir soin, lui et ses descendants, de conserver précieusement ces trois objets, attendu que tant qu'ils les auraient ensemble, l'union et le bonheur régneraient dans le comté; mais que sitôt qu'ils seraient séparés, ce serait un signe que les choses n'y vont pas bien; et, depuis, le lion rouge a toujours pâli chaque fois qu'un membre de la famille a dû mourir (2).

A Aix-la-Chapelle, non loin de la ville, il y a une montagne habitée par des nains; lorsqu'ils ont à célébrer une noce, ils viennent emprunter dans les environs des chaudrons, des marmites, des plats, et ensuite les rendent exactement. De semblables nains se tiennent aussi dans les environs d'Iéna et dans le comté de Hohenstein (3).

Mais la méchanceté des hommes et les mauvais tours qu'ils ont joué à ces génies bienfaisants, que l'on nomme encore dans la Hesse *le peuple paisible de Plesse* (4), les ont en partie chassés des lieux qu'ils habitaient près des villes et des villa-

(1) Tradition orale recueillie par MM. Grimm dans le *Deutsche sagen*.
(2) Hammelmann, *Oldenb. Chronih.*, 21-22. — Prætorius, *Gluchstops*, 489. — Brœner's, *Curiosit*, 622.
(3) *Agricola sprüchw.* Bl. 171, B.
(4) Jh. Letzner, *Plessiches stammbuch*, p. 15.

ges. On raconte que, lors de l'émigration de ceux des montagnes du Harz, leur peuple se dirigea, en passant près de Quedlinburg, du côté de l'Orient. Depuis cette époque, les nains ont disparu du pays. Rarement s'en montre-t-il encore quelqu'un isolément par-ci, par-là (1).

Ces esprits sont les mêmes que les gnomes des Cabalistes, dont quelques-uns, suivant eux, sont les amis des hommes et leur découvrent les trésors; tandis que les autres, tels que celui qu'ils nomment *Anarazel*, sont cachés dans les entrailles de la terre, où ils gardent avec soin les trésors qu'elle renferme; ils ébranlent quelquefois les fondements des maisons et effraient les mortels par des bruits lugubres.

Le plus célèbre des gnomes de l'Allemagne est *Rubezalh*, l'esprit de la montagne, dont l'empire est situé dans le *Riesengeburge*, en Silésie (2). « Ce prince des gnomes, dit Musœus, ne possède à la vérité sur la surface du sol qu'un terrain de quelques lieues carrées, enfermé dans une chaîne de montagnes; mais, à quelques toises sous terre, son pouvoir s'étend à 860 milles de profondeur, jusqu'au centre du globe. Quelquefois il prend fantaisie à ce staroste souterrain de parcourir en tous sens ses vastes provinces, d'inspecter les inépuisables trésors de ses couches et de ses filons, et de passer en revue ses gnomes, afin de leur distribuer le travail et de leur donner l'ordre, soit d'arrêter les torrents de feu qui souvent se débordent dans les entrailles de la terre, soit d'infiltrer à travers les couches stériles de précieuses vapeurs capables de les féconder et de les convertir en riche minerai. Parfois, pour se distraire de ces soins importants, il s'élève sur la surface de son domaine, prend ses ébats dans le Riesenburge et y lutine les voyageurs (3).

Cet esprit des montagnes est particulièrement redouté des femmes et des enfants, et a, dit-on, parmi d'autres caprices

(1) *Wolksagen de wiss*, p. 320. — *Otmar's wolksagen*.

(2) Rubezalh signifie, en allemand, *compte navets*; de *rube*, navet, et de *zalh*, nombre, *zahlen*, compter.

(3) *Contes de Musæus*, t. III, p. 5-89.

celui de retenir par les pieds tout paysan qui passe par ses montagnes en souliers garnis de clous de fer (1).

Nous avons déjà fait connaître, dans un autre article, une de ces anciennes traditions concernant les esprits familiers, que MM. Grimm ont recueillies avec tant de zèle et de soin parmi les paysans de la Hesse et de la Westphalie. Nous allons également donner ici la traduction de quelques histoires du *Kinder und hans marchen*, dans lesquelles figurent les nains ou Kobolds de la Germanie. La suivante est très-répandue dans la Hesse et dans d'autres provinces de l'Allemagne : on la raconte également à Vienne, mais avec quelques changements assez importants.

Pendant une journée d'hiver, et tandis que la neige tombait à gros flocons, une reine était occupée à des ouvrages de broderie, assise auprès d'une fenêtre de son palais, dont le cadre, artistement travaillé, était de l'ébène le plus noir. Comme elle portait souvent les yeux avec distraction sur les flocons légers qui voltigeaient dans l'air, elle se piqua le doigt et quelques gouttes de sang tombèrent sur la neige. La reine regardait pensivement l'effet produit par les taches du plus beau rouge sur ce tapis éblouissant de blancheur. « Ah! que je serais heureuse, s'écria-t-elle avec un soupir, si la petite princesse à laquelle j'ai donné le jour pouvait avoir en grandissant le teint aussi blanc que cette neige, les joues d'un carmin aussi pur que ces gouttes de mon sang, et les cheveux aussi noirs que l'ébène qui entoure cette fenêtre! »

Les souhaits de cette tendre mère furent exaucés. La petite princesse devint le plus bel enfant qu'on put voir; sa peau avait la blancheur de la neige, la couleur de ses joues était du plus pur carmin, et ses cheveux plus noirs que l'ébène; aussi on la nomma *Sneewitchen*, qui veut dire flocon de neige.

Cependant, la reine mourut et le roi prit bientôt une autre épouse, qui était très-belle, mais si orgueilleuse, qu'elle ne pouvait supporter l'idée qu'il y eut au monde une femme qui la surpassât en beauté. Elle possédait un miroir magique,

(1) Malte-Brun. — *Mélang. scientif. et lit.*, t. 1-7.

dans lequel elle aimait à se contempler, et elle lui demandait souvent de lui faire connaître s'il y avait dans tout le royaume une personne qui eût plus d'attraits qu'elle, le miroir lui avait constamment répondu qu'elle était la plus belle.

Cependant la jeune princesse croissait en âge et en beauté, et lorsqu'elle eut atteint sa septième année, elle était plus belle que le jour, plus belle, hélas! que la reine elle-même! Aussi le fidèle miroir répondit-il un jour à cette dernière, qui était venue le consulter : Reine! vous êtes certainement belle encore, mais Sneewitchen l'est plus que vous!

Il n'en fallut pas davantage pour exciter au plus haut point la colère et la jalousie de cette méchante femme. Elle fit aussitôt appeler en secret un serviteur dévoué, et lui ordonna de prendre la jeune princesse, de la conduire dans l'endroit le plus reculé et le plus sauvage de la forêt et de lui ôter la vie.

Le serviteur emmena donc Sneewitchen, ainsi qu'on le lui avait commandé; mais, touché de sa beauté et de ses larmes, il ne se sentit pas le courage d'exécuter entièrement les ordres qu'il avait reçus, et il se contenta de l'abandonner à son destin, au milieu de la forêt.

La pauvre enfant erra longtemps en grande crainte : elle entendait autour d'elle les hurlements des bêtes féroces; cependant, aucune ne lui fit de mal. Vers le soir, elle aperçut une petite chaumière et céda facilement au désir d'y entrer pour se reposer, car ses jambes ne pouvaient plus la porter. Tout, dans ce lieu, était d'une propreté remarquable; une nappe bien blanche couvrait une table de noyer, sur laquelle il y avait sept petites assiettes, sept petits pains, sept petits verres remplis de vin, ainsi que le même nombre de couteaux et de fourchettes, placés avec le plus grand ordre. Le long de la muraille étaient aussi sept petits lits absolument semblables. Comme la princesse avait bien faim, elle coupa un petit morceau de chaque petit pain et but un peu du vin qu'il y avait dans chaque verre. Après qu'elle eut mangé, elle se sentit envie de dormir, et elle essaya chacun des sept petits lits; se décidant enfin pour le dernier, elle s'y coucha et s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Peu de temps après, les maîtres de la chaumière arrivèrent : c'étaient sept petits nains qui passaient leur vie dans ces montagnes à chercher de l'or. Aussitôt qu'ils furent entrés et qu'ils eurent allumé leurs sept petites lampes, ils s'aperçurent bientôt du dérangement qui avait eu lieu dans leur ménage. Le premier dit d'abord : — Qui s'est assis sur mon escabeau ? — Le second : Qui a mangé dans mon assiette ? — Le troisième : Qui a pris un morceau de mon pain ? — Le quatrième : Qui a touché ma cuiller ? — Le cinquième : Qui a dérangé ma fourchette ? — Le sixième : Qui s'est servi de mon couteau ? — Le septième : Qui a bu dans mon verre ? Puis le premier reprit : — Qui s'est couché sur mon lit ? Et tous les autres d'accourir et de se plaindre également du dérangement de leurs couchettes. Mais le septième, apercevant Sneewitchen qui dormait paisiblement dans la sienne, appela aussitôt ses frères, qui accoururent pour la voir, en apportant leurs petites lampes. Rien au monde ne saurait exprimer l'étonnement et l'admiration de ces sept petits êtres à la vue de cette charmante créature, que le sommeil embellissait encore. Ils prirent toutes les précautions possibles pour ne point l'éveiller, et le septième nain coucha, pendant la nuit, tour à tour avec les six autres, afin de ne pas la déranger.

Le lendemain, à son réveil, Sneewitchen leur raconta son histoire : ils furent touchés de ses malheurs, et lui dirent que si elle voulait tenir tout en ordre dans la chaumière, faire la cuisine, laver le linge, tricoter et filer, elle pouvait rester avec eux et qu'ils prendraient grand soin d'elle. Les nains sortirent ensuite pour vaquer à leur travail ordinaire, laissant au logis leur petite ménagère, qu'ils avertirent d'être bien sur ses gardes et de ne laisser entrer personne durant leur absence, car la reine découvrirait bientôt sa retraite et ne manquerait pas de chercher à lui faire du mal.

Cette méchante marâtre, qui se croyait entièrement délivrée de l'objet de sa jalousie, fut, le même jour, consulter avec joie son fidèle miroir. Mais quelle ne fut pas sa surprise et sa rage, lorsqu'elle y lut les paroles suivantes :

Reine, vous êtes ici la plus belle,
Mais par de là les monts, à l'ombre de la verte feuillée,
Dans l'endroit où sept nains ont établi leur demeure,
Sneewitchen a trouvé un asile, et elle est, ô reine!
Bien plus belle que vous!...

Elle fut alors certaine que son serviteur n'avait point exécuté ses ordres, car son miroir disait toujours la vérité. Elle résolut donc d'employer tous les moyens en son pouvoir pour faire périr son odieuse rivale.

L'histoire allemande contient ici les détails des diverses tentatives que fit la méchante reine contre l'innocente Sneewitchen, ainsi que les différents déguisements qu'elle mit en usage pour s'introduire dans son asile. Enfin, après avoir été plusieurs fois arrachée à la mort par les soins et les conseils des nains, ses fidèles amis, cette malheureuse princesse eut l'imprudence de manger la moitié d'une pomme empoisonnée, que lui avait offert la reine, déguisée en vieille paysanne. Mais à peine en eut-elle mis un morceau dans sa bouche qu'elle tomba morte, et la reine, au comble de la joie, put entendre de nouveau son miroir lui répéter qu'elle était la belle des belles : son méchant cœur fut alors satisfait, et elle fut heureuse autant qu'une telle femme peut l'être.

Quand le soir vint, les nains trouvèrent en rentrant Sneewitchen étendue sans mouvement sur la terre : il ne sortait pas de ses lèvres le souffle le plus léger, et ils reconnurent avec effroi qu'il fallait abandonner cette fois tout espoir de la rappeler à la vie. Ils placèrent son corps sur une estrade, et ils la veillèrent et la pleurèrent pendant trois jours. Ils songèrent alors à l'ensevelir; mais comme ses joues avaient conservé leur couleur vermeille et que sa figure n'avait rien perdu de sa beauté, ils ne purent se résoudre à confier à la terre, froide et humide, un si précieux fardeau. Ils fabriquèrent donc un cercueil de verre, afin d'avoir le plaisir de la contempler encore; ils écrivirent dessus, en lettres d'or, son nom et sa qualité de fille de roi, puis ils placèrent ce cercueil

sur la montagne, et chacun d'eux veillait continuellement auprès. Les oiseaux vinrent aussi voir et pleurer Sneewitchen : le premier qui vint fut une chouette, puis un corbeau, enfin il vint une tourterelle.

La princesse demeura ainsi pendant plusieurs années, et, néanmoins, elle semblait toujours n'être qu'endormie, car son teint était aussi blanc que la neige, ses joues aussi roses que le carmin et ses cheveux aussi noirs que l'ébène.

Enfin, un jeune prince vint à la chaumière des nains : il vit la princesse et lut l'inscription écrite en lettres d'or sur son cercueil de verre. Epris de sa grande beauté, il ne pouvait se lasser de la contempler, et il offrit aux nains toutes les richesses qu'il possédait pour qu'ils lui laissassent emporter le cercueil. Ils refusèrent d'abord ses offres; cependant, touchés de son chagrin, ils lui accordèrent ensuite ce qu'il demandait, sans vouloir accepter aucun de ses dons. Mais dès que le prince eut soulevé le cercueil, le morceau de pomme empoisonné tomba des lèvres de Sneewitchen, qui s'éveilla aussitôt et demanda où elle était. Le prince lui apprit alors comment son réveil s'était opéré, et après lui avoir fait connaître l'amour qu'il ressentait pour elle, il la supplia d'être son épouse et de venir avec lui au palais de son père. La princesse y consentit, et tout fut bientôt préparé pour célébrer cet hymen avec toute la solennité possible.

Parmi les personnes qui furent invitées aux fêtes qui eurent lieu à cette occasion, était la méchante marâtre de Sneewitchen. Après avoir fait sa toilette et s'être parée de ses plus riches atours, la reine consulta son miroir comme de coutume, et sa fureur n'eut plus de bornes, lorsqu'il lui apprit qu'elle était encore la plus belle dans son royaume, mais que la nouvelle mariée la surpassait beaucoup en beauté. Malgré la colère qu'éprouvait cette méchante femme, la curiosité l'emporta, et elle fut à la fête, afin de connaître celle qui possédait tant d'attraits. Mais lorsqu'elle vit que cette beauté n'était rien moins que la princesse qu'elle croyait morte depuis long-temps, elle en eut un tel accès de rage, qu'elle étouffa. La belle princesse et son époux vécurent

ensuite pendant longues années, au sein de l'opulence et du bonheur (1). »

On voit que les nains qui figurent dans cette histoire allemande sont bien véritablement d'origine scandinave et qu'ils appartiennent à la classe bienfaisante de ces esprits qui vivent dans les montagnes, où ils s'occupent à chercher des trésors, et qu'Olaus Magnus appelle *Metallarii* (2).

Dans une des versions de ce conte, répandue en Allemagne, c'est un chien nommé *spiegel* (miroir), qui est le confident de la reine et qui répond aux questions qu'elle lui adresse, concernant sa beauté. Les détails de la mort de cette méchante marâtre diffèrent également de ceux qu'on vient de lire, car, dans l'autre version, cette mort est occasionnée par le supplice qui fut infligé à la reine, comme châtiment de son crime, et qui consistait à danser, ayant les pieds dans des souliers de fer rouge.

Le souhait de la reine, mère de Sneewitchen, a été expliqué par l'auteur de l'*Altedeusche Walder* (3) dans une dissertation sur un curieux passage du *Roman de Perceval*, de Wolfram von Eschenbach, dans lequel le héros fait une allusion pathétique aux charmes de la dame de ses pensées, en voyant des gouttes de sang tomber sur la neige. Il n'est pas moins remarquable de retrouver la même allusion dans le *Roman de Perceval le Gallois*, de Chrétien de Troyes (4) :

Trois gotes de fres sanc
Qui enluminoient le blanc,
— Panse tant qu'il s'oblie :
Ausins estoit en son avis

(1) *Kinder und hans marchen*, vol. I.

(2) Olaus Magnus, après avoir parlé des esprits qui servent dans les maisons, en Suède et en Norwége, ajoute : « Mais ils sont plus nombreux dans les rochers et dans les mines, où ils piochent et creusent leur trou, et où ils se montrent aux ouvriers sous la forme de fantômes et d'esprits. » — Chap. v.

(3) *Altedeusche Walder*, vol. I, p. 1.

(4) Chrétien de Troyes, dit Menessier, poète français, orateur et chroniquéur de Jeanne, comtesse de Flandre, vivait vers l'an 1200. Il est auteur de plusieurs romans de chevalerie en vers, tels que *Lancelot du Lac*, *Perceval le Gallois*, etc. Ce dernier a été traduit en prose, et imprimé en 1530, in-folio.

Li vermauz sur le blanc assis,
Comme les gotes de sanc furent,
Qui desor le blanc apparurent;
Au l'esgarder, que il faisoit,
Li est avis, tant si plaisoit,
Qu'il veist la color novelle
De la face s'amie belle. »

Il existe plusieurs souhaits semblables dans d'anciennes traditions de différents pays. On en trouve un dans la légende irlandaise de Déirda et Navis, fils de Visneach (1), ainsi que dans le *Pentamerone* (2) : le héros de cette dernière histoire s'exprime ainsi :

« O cielo, e non porria havere un mogliere acossi janco, e rossa, comme echella preta, et che havesse li capello e le ciglia accossi negro, comme fo le penne di chisto cuervo. »

On parle aussi, dans le *Shiavotella* du *Pentamerone* (3), du corps d'une femme que la mort n'a point changé, qui est également placé dans un cercueil de verre; et dans le *Saga d'Hérald*, la belle épouse Snafridr meurt, mais son maintien ne change pas et son visage conserve toute sa fraîcheur; le roi s'assied près de son corps et le veille pendant trois ans.

L'histoire suivante a tant d'analogie avec les traits les plus remarquables de quelques-uns des anciens sagas du nord, que nous croyons devoir la placer ici en entier, en y ajoutant quelques explications qui ne seront peut-être pas sans intérêt pour certains lecteurs. Cette histoire a été recueillie dans le pays de Zwahrn; elle est néanmoins connue dans toute l'Allemagne, et on en trouve une à peu près semblable dans les histoires hongroises publiées à Vienne en 1822 par George Von Gaal.

Der Konig von Goldenen Berg. — *Le roi des montagnes d'or.*

« Il y avait une fois un marchand qui avait deux enfants, un fils et une fille, tous deux très-jeunes et pouvant à peine

(1) *Keating's history of ireland.*
(2) Tom. IV, p. 9. — Tom. V., p. 8.
(3) Tom. II, p. 8.

marcher. Il possédait deux vaisseaux qui faisaient alors un long voyage, sur lesquels il avait embarqué toutes ses richesses, dans l'espoir de les augmenter encore. Mais la fortune, cette fois, cessa de le favoriser comme elle l'avait fait jusque-là, car il apprit qu'à leur retour, ses navires avaient fait naufrage avec les riches cargaisons qu'ils rapportaient des rivages lointains où ils étaient allés commercer. Ainsi, d'opulent qu'il était, le marchand se trouva tout à coup pauvre, car, il ne lui restait qu'un petit champ, dans lequel il allait souvent promener ses ennuis et divertir un peu son esprit des chagrins qui l'accablaient.

» Un jour donc qu'il se promenait dans cet endroit, plongé dans les plus sombres rêveries, il fut abordé tout à coup par un petit nain, à l'air un peu bourru, qui lui demanda la cause de sa tristesse. Le marchand, étonné, fit d'abord quelques difficultés de lui faire connaître l'état de ses affaires; mais, pressé avec plus d'instance, il lui raconta tous les malheurs qu'il venait d'éprouver. Le nain lui dit de ne point se chagriner davantage à cet égard, et ajouta qu'il lui donnerait tout l'or qu'il pourrait désirer, s'il voulait seulement lui promettre de lui amener dans douze ans, et au lieu même où ils se trouvaient alors, le premier objet qu'il allait trouver en rentrant chez lui. Le marchand promit au nain d'exécuter fidèlement ce qu'il exigeait de lui, et ils se séparèrent.

« Mais quels ne furent pas les regrets et les remords qu'éprouva ce bon père, lorsqu'en approchant de sa maison il aperçut son jeune fils qui accourait à sa rencontre, tout joyeux de pouvoir être le premier à l'embrasser à son retour. Le marchand conçut pour lors toute l'inconséquence de sa promesse. Mais il se consola bientôt, lorsqu'il vit que l'or annoncé n'arrivait point, et il finit par se persuader que c'était, sans doute, une plaisanterie que le nain avait voulu lui faire.

» Cependant, un mois environ après cet événement, comme il remuait dans son grenier divers vieux objets qui s'y trouvaient entassés, il aperçut sur le plancher un gros monceau d'or. Cette vue, comme on peut bien le penser, réjouit fort

le marchand ruiné, qui recommença son commerce et devint bientôt plus riche qu'il ne l'avait jamais été.

» En même temps l'enfant grandissait, et les douze années furent bientôt écoulées. Mais à mesure que le terme fatal approchait, le père devenait de plus en plus chagrin et rêveur. Il fut enfin obligé d'apprendc à son fils la manière dont il avait disposé de sa personne, ainsi que l'obligation où il était de tenir sa promesse.

» Au jour fixé, ils se rendirent ensemble au lieu désigné : le nain fut également exact au rendez-vous, et après une dispute longue et sérieuse avec ce dernier, il fut convenu entre eux que le fils du marchand se placerait dans un bateau qui était sur un lac voisin de l'endroit où ils se trouvaient, et que le père le pousserait lui-même hors du rivage et l'abandonnerait aux flots. Ce malheureux père n'exécuta qu'avec regret cette dernière convention; et lorsqu'il eut perdu de vue le bateau qui portait son fils, il revint chez lui, plongé dans le plus grand désespoir.

» Cependant, après avoir longtemps flotté à l'aventure, le bateau aborda sur une plage inconnue; et comme le jeune homme s'élançait sur le rivage, il aperçut près de lui un superbe château, dans lequel il entra; mais il le trouva désert, car il était enchanté. Enfin, après avoir parcouru maints appartements, il arriva à un salon de marbre dans lequel était un grand serpent blanc.

» Ce serpent n'était rien moins qu'une princesse enchantée, qui fut, comme on le pense bien, ravie de voir ce beau jeune homme. « Êtes-vous donc enfin arrivé? lui dit-elle; il y a douze longues années que je vous attends ici, car vous seul pouvez opérer ma délivrance! »

» La princesse lui apprit ensuite tous les tourments qu'il aurait à supporter pour parvenir à son désenchantement : « Cette nuit même, ajouta la princesse, douze hommes noirs, ayant le corps entouré de chaînes, se présenteront à vous, et vous demanderont avec colère ce que vous venez faire en ce château. Mais ne répondez à aucune de leurs questions, et laissez-les faire tout ce qu'ils voudront, vous tourmenter, vous

battre même : à minuit, ils seront forcés de vous quitter. La seconde nuit, il doit venir douze autres hommes plus effroyables peut-être encore que les premiers, et la troisième il en viendra vingt-quatre; ceux-ci pourront bien pousser les choses jusqu'à vous couper la tête, mais vous ne devez rien faire pour les en empêcher, car à minuit leur pouvoir expirera pour jamais, je serai délivrée, et je viendrai vous rendre à l'existence et au bonheur, en vous lavant avec de l'eau de la vie. »

» Tout se passa comme la princesse l'avait annoncé; le jeune homme supporta avec courage et patience toutes les épreuves qu'on lui fit subir, et à minuit, la princesse, délivrée de l'enchantement où elle était retenue, vint se jeter dans ses bras et lui témoigner sa reconnaissance, en lui offrant son royaume et sa main. Les noces furent célébrées avec une pompe extraordinaire, et le fils du marchand devint ainsi roi des montagnes d'or.

» Huit années s'écoulèrent, pour les deux jeunes époux, dans un bonheur continuel; un fils était né de leur mariage, et tout semblait leur sourire, lorsque le roi, qui, malgré le haut rang où la fortune l'avait placé, pensait continuellement à son père, ne put résister plus longtemps au désir d'aller l'embrasser encore une fois. En vain la reine, prévoyant les malheurs que ce voyage pouvait produire, voulut l'en détourner; elle ne put rien gagner à cet égard sur son esprit. Enfin, elle consentit, quoique avec beaucoup de regret, au départ de son époux, et au moment de le quitter, elle lui remit une petite bague magique : « Prenez ce bijou, lui dit-elle ; en le mettant à votre doigt, vous verrez s'accomplir aussitôt tous les souhaits que vous pourrez former; mais promettez-moi seulement que vous ne ferez jamais usage de cet anneau pour me faire venir chez votre père. Le roi le lui promit solennellement; puis, mettant la bague à son doigt, il souhaita d'être transporté près de sa ville natale, et dans un instant il se trouva à ses portes. Mais les gardes, le voyant revêtu d'un costume étranger, inconnu dans le pays, refusèrent de le laisser entrer dans la ville, et il fut obligé, pour y pénétrer,

d'emprunter les habits d'un berger qui se trouvait près de là. Il se présenta ensuite à son père, auquel il dit qu'il était son fils, perdu depuis tant d'années. Mais le marchand, le voyant dans un aussi triste équipage, ne voulut pas le reconnaître. Néanmoins, après bien des contestations, la mère du jeune roi fut assurée qu'elle revoyait bien véritablement son fils, à la vue d'une framboise qu'il avait au bras droit. Le roi raconta ensuite à ses parents comment il avait épousé une princesse, qui lui avait donné en mariage le royaume des montagnes d'or, et l'avait rendu père d'un prince qui était déjà dans sa septième année. Mais personne ne voulut ajouter foi à ce récit : « Voilà, par ma foi, un beau roi, dit le marchand, qui voyage avec des habits de berger ! Ce reproche blessa tellement le roi, qu'oubliant la promesse solennelle qu'il avait faite, il souhaita que la reine et son fils parussent à l'instant, et aussitôt cette princesse se présenta, richement parée, et tenant son fils par la main. Puis elle pleura beaucoup et reprocha à son époux d'avoir manqué à sa parole, l'assurant qu'il lui en arriverait malheur. Enfin, après quelques jours, son chagrin parut se calmer ; mais, dans le fond de son cœur, elle ne pensait réellement qu'à trouver l'occasion de se venger.

» Un jour, le prince conduisit son épouse et son fils sur les bords du lac, dont il a déjà été question, et leur montra l'endroit où il avait été abandonné sur un frêle esquif à la merci des flots. Ils s'assirent ensuite, et le roi, qui était fatigué, ayant placé sa tête sur les genoux de la reine, ne tarda pas à s'endormir. Aussitôt que celle-ci se fut assurée de son sommeil, elle dégagea de dessus ses genoux la tête de son époux, qu'elle plaça bien doucement sur le gazon ; puis, ôtant l'anneau magique que le roi portait au doigt, et le plaçant dans le sien, elle souhaita d'être transportée à l'instant même dans son royaume des montagnes d'or.

» Lorsque le roi s'éveilla, il se trouva seul, et s'aperçut qu'on lui avait enlevé son précieux anneau ; mais ne voulant pas retourner chez son père, dans la crainte qu'on ne le prît pour un sorcier, il résolut de voyager par toute la terre jusqu'à ce qu'il retrouvât enfin son royaume.

» Il se mit aussitôt en marche et arriva vers le soir à une montagne où trois géants étaient occupés à partager entre eux la succession de leur père. Lorsqu'ils aperçurent le roi, qui s'avançait vers eux, ils résolurent de le prendre pour arbitre, car ils savaient que les petits hommes avaient l'esprit plus fin et plus subtil qu'eux. Les objets à partager consistaient d'abord en un sabre qui coupait à l'instant la tête de tous les hommes qui se présentaient, lorsque celui qui en était armé prononçait ces mots : « *A bas les têtes;* » puis un manteau qui rendait invisible celui qui en était revêtu, et qui permettait à celui-ci de prendre quelle forme il lui plaisait; puis enfin, une paire de bottes qui transportaient en un moment la personne qui les chaussait partout où elle souhaitait se rendre. Le roi dit alors aux géants que pour le mettre à même d'apprécier la valeur de ces objets merveilleux, il était nécessaire qu'il fît lui-même l'essai de leur pouvoir magique. Ils lui livrèrent donc le manteau, et le roi, s'en étant revêtu, souhaita de devenir mouche, ce qui eut lieu à l'instant. Puis, reprenant sa première forme, il demanda le sabre; mais les géants, craignant qu'il ne s'en servît contre eux, lui firent jurer, avant de lui remettre cette arme redoutable, qu'il se contenterait d'en faire l'essai sur un arbre, ce qu'il fit. Le roi demanda ensuite qu'on lui livrât les bottes, et quand il eut ainsi ces trois objets en son pouvoir, il souhaita de se trouver à l'instant même dans son royaume des montagnes d'or, et laissa les géants tout stupéfaits, n'ayant plus rien à disputer entre eux.

» Lorsque le roi approcha de son palais, ses oreilles furent frappées des sons d'une musique joyeuse, et le peuple lui apprit qu'on allait, ce jour même, célébrer les noces de la reine avec un autre prince. Aussitôt il se couvrit de son manteau, et passant sans être aperçu à travers les gardes, il traversa les appartements du palais, et fut s'asseoir à table, à côté de son infidèle épouse, sans que personne pût se douter de sa présence; puis, lorsqu'on plaçait quelques mets sur l'assiette de la reine, il les enlevait à l'instant et les mangeait; il faisait de même lorsqu'on lui présentait un verre; de manière que, malgré le soin que prenaient les écuyers de cette princesse de

couvrir continuellement son assiette et de remplir son verre, ils demeuraient constamment vides l'un et l'autre.

» La reine, effrayée des choses extraordinaires qui se passaient sous ses yeux, sentit enfin le remords pénétrer dans son cœur, et, quittant la salle du festin, elle se retira dans son appartement, où elle se mit à pleurer : « Hélas! disait-elle, n'ai-je pas été déjà une fois désenchantée, pourquoi donc de nouveaux prestiges m'environnent-ils encore? » — « Oui, perfide! lui dit le roi, en se montrant tout à coup à ses yeux, celui qui vous délivra naguère est en ce moment devant vous; un tel service ne méritait pas de votre part une aussi noire ingratitude! » Ce prince se rendit ensuite dans la salle du festin, et renvoya tous les convives, en leur disant que la noce était terminée, puisqu'il était de retour dans son royaume. Cependant, les seigneurs et les grands ne tinrent point compte de ses paroles; ils osèrent même le railler de sa mésaventure, et le roi leur ayant ordonné de sortir de sa présence, ils l'environnèrent et voulurent se saisir de sa personne pour le mettre à mort; mais il tira aussitôt son sabre magique, et, d'un seul mot, les têtes de tous ces traîtres tombèrent à ses pieds. Ce fut ainsi que le fils du marchand, après avoir pardonné à son épouse, devint encore une fois roi des montagnes d'or. »

Parmi les nombreuses histoires qui se sont conservées chez les peuples du nord, il n'en est peut-être pas une qui offre des traits de ressemblance plus remarquables que celle que nous venons de citer, avec l'histoire de Sigurd et Brynhilda, telle qu'elle est racontée dans l'*Edda*, le *Volsunga saga*, le *Wilkina saga* et le *Niebelungenlied*. L'exposition du jeune héros sur les flots, son arrivée au château enchanté du dragon ou serpent blanc; les trésors que ce château renferme, la délivrance de Brynhilda, ainsi que le don d'une bague ou ceinture, au moyen de laquelle tous les souhaits s'accomplissent en un instant; cette séparation qui doit produire malheur et jalousie; la rencontre des trois géants, gardiens des trésors magiques, qui se disputent leur possession, que l'on trouve dans le *Niebelungenlied* et le *Niflunga saga;* l'admirable

épée Balmung, qui perce haubert et cuirasse (1); les bottes chaussées autrefois par Locke, lorsqu'il s'échappa de Valhalla; le déguisement au moyen du manteau qui rend invisible, et la dernière vengeance que le roi tire de ses ennemis, sont des traits qui coïncident plus ou moins avec d'autres aventures bien connues de ceux qui ont fait des anciennes fables du nord l'objet de leurs recherches.

Nous parlons dans un autre chapitre (2) des qualités supérieures, de la sagesse et des talents attribués ordinairement aux petits hommes sur les plus grands, et nous pensons que cette croyance, qui est générale chez les peuples du nord, tire son origine du respect qu'ils ont toujours eu pour les nains, et de la haute idée que leur inspirait les facultés intellectuelles de ces êtres merveilleux, car ils leur accordent une supériorité marquée sur les autres personnages de leurs histoires chaque fois qu'ils y figurent; ces peuples vont même jusqu'à considérer les petits animaux comme possédant un degré d'intelligence bien supérieur aux autres, et dans leurs fables ils leur font toujours remporter l'avantage sur ces derniers. On retrouve également cette croyance dans les fables des nations orientales (3), ce qui prouverait que les Scythes d'Odin l'ont apportée d'Asie, et qu'elle n'a aucun rapport avec la petite stature des Lapons et des Finnois, ni avec le plus ou moins d'intelligence et de talents que leur supposaient les Ases.

Nous avons déjà dit que la plus grande confusion régnait dans les croyances populaires de l'Angleterre; aussi, dans ce pays, les *fairies* ou *elfes* ont-ils hérité de la plus grande partie des attributions des nains ou duergars de la Scandinavie et de l'Allemagne. Néanmoins, on retrouve encore de nos jours

(1) Voyez *Ettin langs shanks*, traduit du *Kampo visir* danois, dans les *Illustrations of northern antiquities*.

(2) Féerie et superstitions de l'Allemagne.

(3) Voyez à cet égard la huitième fable du *Thuté Namesis*, imprimé à Calcutta en 1801, dans laquelle un éléphant, qui avait détruit un nid de moineau, en est puni par suite d'une alliance que forme le moineau offensé avec un autre oiseau, une grenouille et une abeille. Voyez aussi dans le *Kinder und hans marchen* la fable intitulée : *Der Zaunkonig und der Bar*, le Roitelet et l'Oue.

ces derniers dans le Northumberland et dans les autres comtés du border anglais, ainsi qu'en Écosse, où ils sont connus sous le nom de *brown men* ou *brown dwarf of the moor*, les hommes bruns ou les nains bruns des bruyères. On croit qu'ils sont mortels, et qu'ils ont, comme nous, l'espoir du salut éternel. On les dépeint comme des êtres envieux, méchants et fort jaloux des chasseurs qui viennent troubler leurs solitudes par les aboiements de leurs meutes, et détruire le gibier et les animaux sauvages, qu'ils considèrent comme leurs sujets, vivant sur leurs domaines et sous leur protection. L'histoire suivante, en faisant mieux connaître ces êtres d'une espèce particulière, donnera une idée du danger auquel s'exposent les chasseurs en désobéissant aux ordres de ces souverains des vastes bruyères du border :

« Dans l'année 1745, deux jeunes gens de Newcastle, après avoir chassé pendant toute la matinée sur les bruyères d'Elsdon, se reposaient au fond d'une vallée agreste, et prenaient leur repas, assis à quelque distance d'un torrent qui descendait en bouillonnant des montagnes du Northumberland. Le repas étant terminé, le plus jeune des deux chasseurs fut au torrent pour s'y rafraîchir; mais quelle ne dut pas être sa surprise, en relevant la tête après avoir bu, d'apercevoir sur le bord opposé à celui où il se trouvait un nain debout sur un rocher couvert de fougères. La taille de ce personnage extraordinaire ne paraissait pas être au-dessus de la moitié de celle d'un homme ordinaire; mais il avait toute l'apparence d'un être plein de force et de vigueur. Il portait des vêtements de couleur brune, et ses cheveux, d'un roux ardent, étaient épais et frisés; son air et son regard exprimaient la plus sauvage férocité.

» Le nain, adressant alors la parole au jeune chasseur, le menaça de sa vengeance pour s'être permis de poursuivre le gibier de ses domaines, et lui demanda s'il savait devant qui il se trouvait en ce moment. Le chasseur répondit qu'il était sans doute en présence du seigneur des bruyères, et l'assura que s'il avait eu le malheur de l'offenser, c'était certainement par pure ignorance. Il le pria en même temps d'accepter,

comme un hommage qu'il lui rendait, le gibier qu'il avait tué sur ses terres. Le nain parut un peu apaisé par cet acte de soumission; mais il fit remarquer au jeune homme que rien ne pouvait être plus offensant pour lui que l'offre qu'il lui faisait en ce moment, attendu que les animaux sauvages étaient ses sujets et qu'il était de son devoir de venger leur destruction. Le nain l'informa en outre qu'il était, comme lui, sujet à la mort, quoique la durée de la vie fût ordinairement, pour les êtres de son espèce, beaucoup plus longue que chez les hommes, et qu'il avait, comme eux, l'espoir d'être sauvé éternellement (1). Il ajouta qu'il ne mangeait jamais rien de ce qui avait la vie, mais qu'il se nourrissait en été de mûres et d'autres fruits sauvages, et en hiver, de noisettes et de pommes, dont il avait de grandes provisions. » Finalement, le nain invita sa nouvelle connaissance à l'accompagner à sa demeure, où il le traiterait de son mieux. Le jeune chasseur était sur le point d'accepter l'offre obligeante du seigneur des bruyères, et il allait, dans cette intention, franchir le torrent qui les séparait, lorsqu'il fut arrêté dans son dessein par la voix de son compagnon, qui s'inquiétait de son absence, ce qui fut, dit-on, fort heureux pour lui, car le nain l'aurait certainement mis en pièces; mais lorsqu'il porta de nouveau les yeux sur le rocher, le petit homme avait disparu.

» L'histoire ajoute que ce jeune homme eut l'imprudence de mépriser les avis qu'il avait reçus, et de chasser de nouveau sur les bruyères, en retournant chez lui; aussi, à peine y fut-il arrivé, qu'il tomba malade et mourut dans l'an. »

Il y a une vingtaine d'années que nous avons entendu raconter en Écosse l'histoire qu'on va lire, non-seulement par

(1) Cet espoir de salut que paraissent avoir les nains et quelques autres êtres de même espèce pourrait peut-être s'expliquer ainsi : Si l'on considère, comme tout paraît le prouver, les êtres composant la cosmogonie populaire comme étant l'ancienne démonologie (dans le sens qu'y attachent les Grecs et les autres anciens) sous une autre dénomination, ne pourrait-on pas dire que la meilleure partie des anciens démons étaient des âmes en progression d'avancement vers la perfection et dans la voie du retour vers leur céleste origine. On en pourrait dire autant du tribut que les fées paient à l'enfer.

les bonnes femmes et les bergers d'Eskdale, mais encore par des gens de rang et d'éducation, qui ne doutaient en aucune manière de la réalité des faits qu'elle contient :

« Un soir, lorsque la nuit commençait à se faire, deux bergers de la ferme de Todshaw-Hill, située dans les montagnes d'Eskdale, revenaient de conduire des chevaux au pâturage pour la nuit, à une distance assez éloignée de la ferme, lorsqu'ils entendirent près d'eux une voix qui criait *tint, tint, tint*, ce qui veut dire, en écossais, *perdu, perdu, perdu*. L'un des bergers répondit aussitôt : « Qui diable vous a perdu? venez ici, » et à l'instant une créature de forme humaine, mais de très-petite taille, parut à leurs côtés. Mais à peine les deux bergers eurent-ils aperçu cette étrange figure, qu'ils se sauvèrent à toutes jambes vers la ferme, où le petit être, qui les suivait en courant, arriva aussitôt qu'eux.

» Le fermier, nommé Anderson, garda longtemps chez lui cet être singulier, qui était absolument semblable aux hommes, buvait, mangeait et aimait surtout beaucoup la crême. Il était méchant, battait et égratignait souvent les enfants; il avait les membres difformes et les traits contournés; il répétait presque constamment le mot *perdu, perdu*, et souvent aussi on l'entendait invoquer un être qu'il nommait Bertram et que l'on croyait être le diable.

» Enfin, un soir que les femmes de la ferme étaient dans un pré voisin, occupées à traire les brebis, et que l'être dont nous parlons jouait près d'elles avec les enfants, on entendit tout à coup une voix forte et aiguë qui appela trois fois Gilpin-Horner. Aussitôt que le nain entendit cette voix, il se leva à la hâte en disant : « C'est Bertram qui m'appelle, il faut que je m'en aille ! » et à l'instant il disparut sans qu'on l'ait jamais revu depuis (1). »

(1) Walter-Scott, qui rapporte cette histoire dans une note d'un de ses poëmes, dit que, de toutes celles qu'il a entendu raconter, jamais aucune ne lui a paru plus universellement accréditée que celle de Gilpin-Horner, et il ajoute qu'il connaît beaucoup de personnes de haut rang et d'un savoir fort étendu qui croient de la meilleure foi du monde à cette singulière tradition. (Note XVII du II[e] chant du *Chant du dernier Menestrel.)*

A une époque beaucoup plus rapprochée de nous, un être à peu près semblable à Gilpin-Horner vint établir pendant quelque temps sa résidence dans une ferme des bords de l'Ettrick (1), appelée *Blacklaw-Myres*. Il était également petit et difforme et paraissait âgé et cassé par les ans; il avait l'air farouche et jouait de malins tours à ceux qui cherchaient à l'offenser. Jamais on ne l'entendit prononcer un mot pendant tout le temps qu'il resta dans la ferme. Enfin, dans une de ces longues soirées d'hiver où toute la famille du fermier était rassemblée autour du foyer, une servante, qui était occupée à battre du lait, en ayant offert une tasse à ce méchant petit être, il fit une grimace effroyable et *s'envola* aussitôt par la cheminée, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu.

Il n'est point étonnant que chez un peuple aussi superstitieux que l'Écossais, de semblables histoires soient encore accréditées parmi les habitants des fermes solitaires du *border* (2); mais ce qui doit paraître surprenant, c'est que des personnes distinguées par le rang qu'elles occupent dans le monde et par l'éducation qu'elles ont reçue ne fassent aucune difficulté d'en admettre la réalité. Certes, nous ne voyons rien de bien extraordinaire dans la foi qu'ajoutent à de tels contes des gens qui, depuis leur enfance, ont l'imagination préparée à recevoir toutes les impressions de ce genre qui pourraient se présenter, sans chercher à approfondir jusqu'à quel point de semblables *apparitions* peuvent appartenir à des causes naturelles. Nous avons rencontré nous-même, au milieu des scènes les plus propres à tromper à son égard l'imagination la moins crédule, un être de la famille des Gilpin-Horner que l'on aurait pu prendre bien facilement pour un de ces seigneurs des bruyères dont nous avons raconté la merveilleuse histoire. Voici cette petite aventure telle que nous l'écrivîmes dans le temps à un de nos amis qui était détenu comme prisonnier de guerre à Kelso, en Écosse, endroit voisin de la petite ville de

(1) Ettrick, rivière du comté de Selkirk.

(2) On nomme *border* la partie agreste de l'Écosse qui borde les frontières d'Angleterre.

Pecbles que nous habitions alors (1). Ce fut dans une des excursions que nous faisions souvent dans les montagnes agrestes du Pecbles-Shire qu'eut lieu la rencontre singulière que nous allons raconter :

« J'avais ce jour-là, écrivais-je à mon ami, dirigé mes pas vers la vallée pittoresque et solitaire de Manor, située à quelques milles de Pecbles, qui est traversée dans sa longueur par une petite rivière dans laquelle on trouve d'excellentes truites. Après avoir pêché pendant plusieurs heures avec quelque succès, je m'étais assis sur le bord du ruisseau, lorsque j'aperçus descendre tout à coup vers moi, à travers des masses de rochers épars, un objet qui n'avait d'humain, à la distance où il était alors, que la manière de marcher. Cet être extraordinaire s'arrêta un instant pour me considérer, à environ une vingtaine de pas de l'endroit où j'étais alors assis, puis, après quelques minutes d'hésitation, il s'aventura à venir jusqu'à moi, et me demanda si j'avais fait bonne pêche. Je lui montrai mon panier qui était à peu près rempli de truites, ce qui parut beaucoup l'étonner, par la raison, me dit-il, que l'eau était trop claire en ce moment pour pouvoir prendre beaucoup de poisson. Il se mit ensuite à considérer avec attention tous mes petits ustensiles de pêche et particulièrement les mouches artificielles dont je me sers et qui sont d'excellents appâts.

» Je pus alors contempler à mon aise l'horrible objet que j'avais devant moi : sa taille n'excédait certainement pas trois pieds deux à trois pouces, tandis que son corps robuste avait la grosseur de celui d'un homme d'une taille plus qu'ordinaire; sa poitrine était large, ses bras longs, ses jambes courtes et arquées et ses pieds petits et mal faits; sa tête était de forme conique, son teint presque noir; il avait le nez aquilin, la bouche grande, le menton relevé, la barbe longue et grisâtre; ses grands yeux noirs, recouverts d'épais sourcils, brillaient d'un

(1) Cet ami était le malheureux adjudant-général Prévost de Boissy, qui fut fusillé à Calais par ordre de Bonaparte, comme émissaire des Bourbons, au mois de mars 1814!.....

éclat presque surnaturel et donnaient à toute sa physionomie un aspect farouche et sauvage. Ses cheveux, noirs et frisés, formaient sur sa tête oblongue une espèce de pyramide, surmontée d'un petit bonnet pointu de drap brun. Sa voix était claire et aiguë, et il parlait avec un accent très-prononcé le patois des Basses-Terres (1). *(Complete broad scotch.)*

» J'offris à cet être singulier quelques-unes des truites que j'avais dans mon panier : il ne voulut en accepter que deux, et après quelques paroles insignifiantes, il me quitta en me disant adieu avec un signe de tête fort expressif, et se dirigea vers son habitation, qui était située dans la partie la plus reculée de la vallée.

» Ainsi se termina ma première entrevue avec ce pauvre solitaire. J'ai eu souvent depuis l'occasion de le revoir, et je l'ai même visité plusieurs fois dans la rustique demeure qu'il s'est construite lui-même avec des débris de rochers, et qui est entourée d'un mur qui renferme également un petit jardin assez bien cultivé. Il se nomme David Ritchie ; il est fils de pauvres gens qui habitaient pendant leur vie la paroisse de Stobbo, dans le Haut-Twedale.

» La première fois que j'aperçus cette figure extraordinaire descendre en roulant, plutôt qu'en marchant, les côtes escarpées de la vallée de Manor, j'ignorais absolument l'existence d'un être semblable dans cet endroit, et j'avoue que j'éprouvai d'abord à sa vue un moment de surprise difficile à exprimer. Je ne pouvais définir quelle était la nature de l'objet qui s'avançait ainsi vers moi, et je pense que si une semblable aventure me fut arrivée dans une vallée des Alpes ou des Pyrénées, ma première idée eût été de croire que c'était un ours qui venait ainsi me prendre à l'improviste.

(1) Les Écossais des higlands parlent la langue gaélique, qui est l'ancienne langue celtique, avec quelque altération, la même que l'on parle dans le pays de Galles, dans le nord de l'Irlande et en basse Bretagne. Les habitants des Basses-Terres (*lowlands*) parlent ce qu'on nomme communément l'écossais (*scotch*), mélange de plusieurs langues, mais particulièrement composé d'anglais.

Quoi qu'il en soit, lorsque l'objet qui fixait toute mon attention se fut arrêté pour me considérer, je reconnus facilement que j'avais à faire à une créature humaine; mais ce ne fut qu'au moment où Ritchie m'adressa la parole, que je pus me former une idée exacte de la laideur, de la difformité et surtout de l'étrangeté de sa personne. »

Tel fut le récit que nous fîmes de cette aventure quelque temps après qu'elle nous fut arrivée. Eh bien! supposons qu'errant loin de sa vallée natale, Ritchie eût été rencontré dans un lieu aussi sauvage que celui où nous le trouvâmes, par une personne à laquelle il fut étranger comme à nous, une personne dont l'esprit fut plus disposé que le nôtre l'était alors, à croire à l'existence d'êtres surnaturels, et qui eut pris la fuite à son approche, au lieu de l'attendre et de converser avec lui; il n'y a pas à douter que l'habitant paisible du vallon de Manor n'eût été bientôt transformé en un être merveilleux, un nain brun, seigneur des bruyères et des torrents, jaloux de la pêche comme de la chasse, et nous aurions eu une nouvelle histoire à ajouter à toutes celles de ce genre qui sont si communes en Ecosse.

Ritchie mourut environ un an après cette rencontre et fut enterré, d'après son désir, sur un petit monticule voisin de sa demeure, au milieu d'épaisses fougères, ombragées par un bosquet de frênes de montagne (mountain-ash) qu'il avait planté lui-même (1). Ce pauvre nain fut souvent visité durant sa vie, dans son ermitage, par des personnes du plus haut rang, attirées sans doute par la curiosité qu'excitait son étrange apparence et la singularité de sa conversation. Parmi ses plus illustres visiteurs, on peut citer sir Walter-Scott, dont l'habitation d'Abbotsford n'est qu'à quelques milles du vallon de Manor, et le célèbre romancier avoue lui-même, dans la nouvelle introduction aux *Contes de mon Hôte*, que c'est ce personnage extraordinaire qui lui a donné l'idée de celui d'*Elshender le reclus*, le nain noir du roman de ce

(1) Ritchie croyait, comme tous ses compatriotes, que le frêne des montagnes est un puissant préservatif contre les sortiléges.

nom. On trouve également sur Ritchie, dans cette introduction, des détails curieux et intéressants (1).

Les nains des bruyères des Alpes sont aussi jaloux de la chasse que ceux des montagnes du Northumberland. On raconte à ce sujet l'histoire suivante :

« Un chasseur de chamois, après avoir longtemps gravi les rochers, arriva enfin au Felsgrat, et, continuant toujours de gravir, il allait enfin arriver au sommet, lorsqu'un nain horriblement laid se présenta tout à coup devant lui, et lui dit avec colère : « Pourquoi, depuis déjà longtemps, donnes-tu la mort à mes chamois, et ne me laisses-tu pas mon troupeau? Tu vas à présent payer ta témérité par ton sang ! » Le chasseur pâlit à l'idée qu'il allait être sans délai précipité au fond de l'abîme ; il se remit toutefois, et supplia le nain de lui pardonner, s'excusant sur ce qu'il ignorait que ces chamois lui appartinssent. Le nain lui pardonna, mais lui ordonna, en même temps, de ne plus reparaître sur la montagne, et lui promit même, à cette condition, de lui fournir toutes les semaines un chamois tout tué, en lui recommandant encore d'épargner les autres et de prendre garde à lui. Le nain disparut ensuite, et le chasseur retourna tout pensif à sa cabane. Le génie nain tint parole, et chaque semaine le chasseur trouvait un chamois bien gras suspendu aux branches d'un arbre devant sa cabane. Mais il finit par s'ennuyer de la vie oisive qu'il menait, et un beau jour il prit son fusil et se mit à gravir de nouveau le Felsgrat. Bientôt il aperçoit un superbe bouquectin ; il met en joue, il vise, et ne voyant paraître d'aucun côté le méchant génie, il va tirer ! mais le nain, qui s'était glissé derrière lui, le saisit par le talon et le précipite dans l'abîme, où ses membres furent broyés (2).

» La croyance à des êtres surnaturels, qui se manifestent sous la forme de nains, subsiste toujours, quoique affaiblie,

(1) Il s'est néanmoins glissé dans cette introduction une erreur assez grave. Walter-Scott place la date de la mort du nain du vallon de Manor dans les premières années de ce siècle, tandis qu'il est certain qu'il est décédé en novembre 1811, et sa sœur, Agnès Ritchie, en 1821.

(2) Wys, *Lauco Laudato*, p. 43, 61, 312.

dit M. de Reissenberg, dans plusieurs cantons de la Belgique et de la Hollande. Les Flamands et les Hollandais les appellent habituellement *halver-mennekens* (demi-homme) et *kabouter-mannekens* (petits drôles) ; on les désigne aussi par des dénominations qui reviennent à *esprits travailleurs*, *Jean qui n'est pas né*, *l'oncle Henri*, *Georges aux échasses*, etc. Les paysans du village de Herselt, dans la Campine ou ancienne Toxandrie, racontent qu'une multitude de ces nains étant arrivés dans ce lieu, à l'occasion d'une grande guerre, ils demeuraient près du village, dans des trous creusés au milieu d'un bois, et qu'ils n'en sortaient que pour venir quelquefois demander aux villageois une chose ou l'autre, sans jamais faire de mal à personne. Quand les femmes de ces nains devenaient vieilles, ils les descendaient, un pain mollet à la main, dans une fosse qu'ils recouvraient soigneusement. Les bons campagnards ajoutent que ces pauvres vieilles étaient très-contentes d'en finir ainsi.

» Au village de Gelrode, les paysans montrent une colline appelée *Kabouterberg*, et percée de plusieurs souterrains, qu'ils soutiennent avoir été la demeure de nains assez semblables aux fées d'Ecosse. Dans les provinces de Liége et de Namur, ces esprits complaisants sont appelés *sotai* et *nutons*, et l'on raconte que la belle grotte de Rémonchamp en est peuplée (1). »

La croyance aux nains, considérés comme esprits qui président aux mines et aux richesses cachées (2) n'a jamais été aussi répandue en France qu'en Allemagne et dans les pays du Nord. Cependant, on la retrouve encore entière de nos jours dans la Bretagne, où les nains sont connus sous différents noms. Les *barrows* sont des monticules de pierres mêlées de terre (3) ; à Coat-Bian, il y en a un que l'on appelle le château des *poulpicans*. Ces poulpicans sont, suivant les

(1) *Dict. de la conversation*, art. *Nains*, vol. XXXIX, p. 377.
(2) Les anciens nommaient *Incubones* les génies qui gardaient les trésors. — Pénone
(3) Les Barrows sont aussi la demeure des fées en Irlande.

croyances bretonnes, les maris des fées et les génies de la terre : on les rencontre partout où il y a des monuments druidiques. Ce sont de petits hommes noirs, laids et capricieux, qui aiment, dit un écrivain breton, à tourmenter les pauvres chrétiens qui ne sont pas en état de grâce. Ce sont eux qui font entendre une clochette dans les bois pour tromper les petits pâtres qui cherchent leurs chèvres égarées ; ils les attirent ainsi, et les fourvoient dans les fourrés et les fondrières. Comme les anciens *dusiens* des Gaulois, ils attaquent souvent la pudeur des femmes et des filles, qui ont l'imprudence de s'aventurer trop tard hors du logis (1). Ce sont encore eux qui produisent ces bruits étranges que l'on entend la nuit autour des maisons, lorsqu'ils s'appellent pour danser en rond autour des *cromlee'hs* (2) du coteau. Pour se préserver de la malice des poulpicans, il faut, avant de se coucher, placer devant soi un vase plein de millet ; ils sont forcés par leur nature à le ramasser grain par grain, et ils y passeront la nuit entière (3). Cette croyance existe également en Auvergne et dans la Manche, où l'on a soin de placer une écuelle pleine de millet ou d'autre graine à la porte des écuries, pour garantir les bestiaux de la visite du follet, qu'on appelle *dra*.

Les nains bretons, comme ceux de l'Allemagne, s'occupent à chercher dans l'intérieur de la terre les métaux précieux qu'elle renferme ; et on les voit, dit-on, encore quelquefois, sortir des souterrains du château de Morlaix, frappant sur des bassins et venant en plein air faire sécher leur or, humide de sang et de larmes (4). La tradition ajoute que l'homme qui tend la main modestement reçoit d'eux une poignée de ce métal ; mais celui qui vient avec un sac, dans l'intention de le remplir, est éconduit et maltraité.

Il y a, à mi-chemin de Lannion à Peros, d'immenses masses de granit placées les unes sur les autres, de la manière la plus bizarre. Un de ces nains, que les Bretons nomment

(1) Nous en avons déjà parlé au chapitre des incubes.
(2) Pierres druidiques.
(3) *Les Derniers Bretons*, vol. II, p. 29 et 30.
(4) *Voyage dans le Finistère*, par Cambri, t. I, p. 72.

cornandons, habite ces monuments gigantesques. A certains jours de l'année, ce nain compte au soleil des pièces d'un or luisant, dont le passant peut s'emparer, pourvu que, le matin, il ait entendu la messe et qu'il soit muni d'un denier percé. Les Bretons croient encore qu'à certaines époques de l'année, et par un beau clair de lune, ces cornandons sortent de leurs souterrains et forment une ronde infernale autour des *dolmen* et des *menhir*. Leurs petites voix criardes se font entendre pendant le silence des nuits, et font fuir le voyageur qu'ils cherchent à attirer en faisant sonner de l'or sur la pierre sacrée (1).

C'est sans doute aux Celtes du pays de Galles et du Cornouailles, qui cherchèrent jadis un asile dans l'Armorique, qu'il faut attribuer la grande renommée qu'Arthur a conservée jusqu'à nos jours parmi les habitants de la Bretagne. On prétend que l'énorme château d'Elgoat a été bâti par ce roi des silures; des rochers de granit entassés donnent encore l'idée de ses vastes murailles. Les plus anciennes traditions rapportent que ces lieux renferment des trésors cachés, gardés par des démons qui, souvent, traversent les airs sous la forme d'éclairs et de feux follets, en poussant quelquefois des hurlements affreux qui se répètent dans les forêts et dans les gorges du voisinage.

On voit encore, près de la forêt de Dreux, les ruines de l'ancien château de la Rocardière, qui fut, dit-on, bâti il y a bien des siècles, par les souverains de ce pays, sur les fondements d'un temple druidique. Suivant une ancienne tradition, ce château est sous la puissance d'un lutin ou génie, qui y garde des trésors immenses, dans des caves si profondes, que jamais personne n'a pu en trouver la fin. Ce génie est d'un caractère bon et obligeant, et n'est à redouter que de ceux qui auraient la témérité de vouloir lui enlever son trésor.

La forme sous laquelle ce lutin se présente le plus souvent est celle d'un homme d'une très-grande taille, revêtu d'une

(1) Les *dolmen* et les *menhir* sont des monuments druidiques que l'on croit avoir été autrefois destinés aux actes religieux du culte des Gaulois.

robe blanche, les pieds nus et la tête couverte d'un voile blanc; quelquefois aussi il a les reins couverts d'une peau de mouton, la tête nue, et alors ses cheveux couleur d'or tombent épars sur ses épaules, et son front est couvert d'une couronne de feuillage; il porte un long bâton à la main. Il a été vu également tantôt sous la forme d'un dragon ailé, tantôt sous celle d'un globe lumineux.

La croyance aux trésors cachés est une de celles qui sont le plus répandues, car on la retrouve chez toutes les nations du monde; c'est également une de celles auxquelles le peuple ajoute encore le plus de foi; et comme l'avarice est le vice dominant du siècle où nous vivons, il est probable que cette croyance ne s'éteindra pas de longtemps parmi nous. Il n'y a pas en France, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, un vieux château, une ancienne abbaye, une ruine de quelque temple païen ou de quelque église qui ne renfermé des richesses enfouies depuis des siècles, et placées sous la garde de quelque génie, démon, serpent ou dragon ailé.

Nous pensons que les rencontres heureuses d'objets précieux enfouis dans la terre, que font de temps à autres quelques personnes, contribuent beaucoup à entretenir cette croyance parmi le peuple, qui voit dans ces découvertes, que le hasard produit presque toujours, des preuves irrécusables que toutes les ruines et les vieux châteaux doivent nécessairement contenir des trésors, et qu'on en découvrirait bien davantage, si de malins esprits ne veillaient à ce qu'ils ne tombent entre les mains des mortels, auxquels ils ne se décident à les livrer quelquefois qu'à des conditions qui peuvent mettre leur salut en grand danger. Il n'y a pas encore bien longtemps que, dans quelques provinces de France, « on regardait comme certain que la veille de Noël, pendant la généalogie qui se chante à la messe de minuit, tous les trésors cachés s'ouvraient, et bien des personnes imbues de ce préjugé se rendaient en silence dans les souterrains, dans les caves et dans les vieilles masures où l'on présumait qu'il pouvait y en avoir (1).

(1) *Erreurs et préjugés*, par Salgues, tom. IV, p. 244.

On croit encore en Normandie que les trésors enfouis appartiennent au diable un an après avoir été cachés. On est fermement persuadé qu'il y en a dans toutes les ruines, où ils sont gardés par des chiens noirs, qui les font ordinairement découvrir. Lorsque ces animaux se rendent chez quelque habitant, si celui-ci leur donne à manger, ils se hasardent *à lui parler*, et le conduisent au lieu où le trésor est caché. Mais pour *lever*, comme on dit, ce trésor sans danger, il faut se préparer par plusieurs jours de jeûne, ensuite faire une tranchée à l'entour, afin de pouvoir l'enlever en bloc, avec la terre qui l'environne. Sans cette précaution, le diable le transporterait ailleurs. Le travail, une fois commencé, ne doit être quitté sous aucun prétexte; et comme on sait que l'homme ou l'animal qui lèvera le trésor mourra dans l'année, on se garde bien d'y toucher soi-même. On entoure la masse de cordes et on se sert d'un mauvais cheval pour l'enlever et l'emporter. Ce cheval est une nouvelle victime offerte au diable en échange de ce qu'on lui prend (1).

Dans les pays qui ont été souvent ravagés par la guerre civile, la tradition a perpétué le souvenir des trésors vrais ou supposés qui furent jadis confiés à la terre, pour les soustraire à la rapacité de l'ennemi. Sous ce rapport, il y a peu de contrées qui aient plus souffert que l'Irlande durant les six siècles de rapine et de persécution qui se sont écoulés depuis que ces malheureux habitants subissent le joug insupportable de l'Angleterre.

Que de fois l'Irlande a vu ses châteaux détruits, ses temples profanés et incendiés, non-seulement depuis que les nobles d'Henri VIII et d'Elisabeth ont renoncé à la foi de leurs pères, pour s'emparer des dépouilles de l'Eglise, mais encore dans le temps où les deux peuples avaient une même croyance et reconnaissaient la même autorité spirituelle.

Les envahisseurs, sachant que les Irlandais avaient coutume de déposer leurs effets les plus précieux dans les églises et dans les couvents, comme dans une espèce de sanctuaire

(1) *France pittoresque*, tom. II, p. 214.

qu'on ne pouvait violer sans impiété, attaquaient ces lieux avec fureur, et les dévastaient avec la même barbarie qu'auraient pu le faire les soldats d'Alaric ou de Timur, tellement, qu'à la fin, les Irlandais, pour les priver de ces ressources, brûlaient eux-mêmes leurs propres églises, ainsi que le rapportent leurs chroniques, en dépit des étrangers.

Aussi, est-il en Irlande peu de ruines anciennes qui, suivant les traditions populaires, ne renferment quelques trésors cachés, et les ruines sont nombreuses dans ce malheureux pays. Ce sont encore les cluricaunes, esprits que nous avons déjà fait connaître en parlant des lutins familiers, qui ont la connaissance de ces trésors, et qui les découvrent quelquefois à ceux qui sont assez heureux pour les apercevoir et assez adroits pour s'emparer de leurs personnes, ce qui n'est pas fort aisé, car ils sont peut-être les plus rusés de tous les lutins.

« Il serait extrêmement difficile, dit lady Morgan, de définir cet être surnaturel qui tient un rang si distingué dans les féeries irlandaises. Cependant, on suppose que son apparition se fait toujours sous la forme d'un petit bonhomme vieux et ridé, dont la présence désigne un endroit où sont cachés des trésors, enfouis pendant les troubles civils. On le voit donc généralement dans des endroits solitaires et déserts; le voyageur qui a aperçu, par hasard, ce gardien de trésors, ne manque pas de marquer l'endroit par quelque signe; mais lorsqu'il revient, le lendemain matin, avec les instruments nécessaires pour creuser la terre, le chardon, la pierre ou le rameau qu'il y a placés se trouvent tellement multipliés, qu'il n'est plus possible de s'y reconnaître. Les désappointements fréquents occasionnés par la malice du petit cluricaune ou *leprechan* sont cause qu'il jouit de très-peu de faveur auprès du peuple, et que son nom même n'est jamais employé que comme un terme de mépris (1). »

L'histoire suivante n'est pas une des moins plaisantes de toutes celles que l'on raconte en Irlande sur les cluricaunes :

« Tom Fitzpatrick, jeune fermier irlandais, se promenant

(1) *Lady Morgan*, roman d'O'Donnell, t. II, p. 245.

un jour de fête dans la campagne, s'arrêta tout à coup devant une haie exposée au soleil, de laquelle sortait une espèce de cliquetis fort étrange. Il crut d'abord que c'était un grillon dont il entendait le chant; mais en regardant plus attentivement autour de la haie, il aperçut une cruche noire qui pouvait bien contenir six pintes, et à côté un petit bonhomme vieux et maigre, assis sur une escabelle, ayant un bonnet blanc sur la tête et un petit tablier de cuir devant lui; il plongeait à chaque instant un petit vase dans la cruche, le retirait plein et le vidait tout d'un trait; puis il se remettait à ajuster le talon d'un de ses petits sabots.

» Le jeune fermier, qui avait entendu parler des cluricaunes, comprit que c'était un de ces lutins qu'il voyait en ce moment, et il résolut de profiter de l'occasion. Il s'approcha donc du petit homme, sans ôter un seul instant les yeux de dessus lui, crainte de le voir disparaître; puis il l'aborda, et, après quelques moments de conversation, il se jeta tout à coup sur lui, et le saisit avec la main, jurant, en même temps, qu'il ne le lâcherait que lorsqu'il lui aurait appris où était caché son trésor.

» Le pauvre petit lutin parut fort effrayé des menaces de Tom, et lui dit que s'il voulait venir avec lui jusqu'à un champ peu éloigné, il lui montrerait un pot plein d'or. Ils partirent; Tom portait le cluricaune sur la main, sans jamais lever les yeux de dessus lui; enfin, ils arrivèrent dans un lieu planté de bouleaux. Là, le petit homme montra du doigt au fermier le pied d'un de ces arbres, lui dit de creuser la terre en cet endroit, et qu'il y trouverait un grand pot rempli de guinées.

» Tom, qui n'avait point apporté de bêche, voulut courir sur-le-champ en chercher une chez lui, et, pour mieux reconnaître l'endroit à son retour, il attacha une de ses jarretières rouges autour de la tige de l'arbre, et après avoir donné la liberté au cluricaune, qui disparut à l'instant, il courut de toutes ses forces jusqu'à sa maison, prit une bêche, et revint au champ de bouleaux le plus vite qu'il put. Mais lorsqu'il y arriva, un spectacle des plus singuliers s'offrit à sa vue! il n'y

avait pas dans le champ, qui était au moins de quarante arpents et contenait plus de deux mille arbres, un seul bouleau qui n'eût une jarretière rouge parfaitement semblable à celle du pauvre Tom. Le fermier revint donc chez lui, maudissant de bon cœur le malin cluricaune qui venait de lui jouer un pareil tour, et dont les ris moqueurs l'accompagnèrent jusqu'à sa maison, sans qu'il pût l'apercevoir un seul instant (1). »

Mais tous les cluricaunes ne sont pas aussi malins que celui dont nous venons de parler. Il en est qui, soit par bienfaisance, soit par caprice, se plaisent parfois à obliger les hommes, ainsi que l'attestent maintes histoires, de l'authenticité desquelles il n'est pas plus permis de douter, en Irlande, que de la véracité de ses habitants (2).

En Franche-Comté, en Bourgogne et dans la Lorraine, on nomme *vouires* ou *vouivres* des créatures monstrueuses qui ont la garde des trésors dans les anciennes ruines. Ce sont des serpents ailés, d'une grandeur démesurée, dont la tête est ornée d'une escarboucle ou d'un diamant. Elles le quittent pour boire aux fontaines; et si l'on était assez heureux pour apercevoir un de ces monstres au moment où il se désaltère, avant d'en être aperçu, on pourrait s'approprier, sans danger, les richesses qu'il garde. Mais les vouires ne se laissent pas surprendre facilement. Il faut composer avec elles pour en obtenir quelque présent, et jamais personne n'en a rien obtenu qu'aux dépens du salut de son âme.

Les dragons blancs, rouges et noirs, mais particulièrement les deux premières sortes, nous viennent bien certainement de l'Orient, et ils figurent dans tous les contes persans, arabes, indiens, siamois et chinois, où, comme chez nous, ils sont chargés de la garde des trésors, ainsi que de celle des héroï-

(1) *Fairy Legends of the south of ireland*, tom. II.

(2) Voyez surtout, dans l'ouvrage déjà cité, le conte de la bouteille, un des plus amusants. Il existe en Allemagne deux histoires à peu près semblables, *la Bouteille du Diable* et *les Trois Frères ou le Gourdin vengeur*. Un conte grec et un conte oriental bien connus ont également la plus grande analogie avec cette tradition irlandaise.

nes et des princesses enchantées. Cependant, les dragons noirs tiennent une place remarquable dans la mythologie scandinave et dans presque tous les anciens sagas (1), ce qui nous fait penser que ces monstres ne sont pâs toujours, comme le prétend Warton, un signe certain d'origine orientale *(orientalism)*; Walter-Scott combat avec raison cette opinion, et prétend que l'idée de ce fabuleux animal était familière aux tribus celtiques, à une période fort reculée, et qu'un dragon figurait sur la bannière de Pendragon, d'où ce monarque avait tiré son nom; il y avait également un dragon sur l'étendard d'Arthur, ouvrage magique de l'enchanteur Merlin (2). On trouve des dragons continuellement mentionnés dans les triades galloises : lors d'une bataille qui eut lieu en 752, à Bedfort, entre Ethebald, roi de Murcie, et Cuthred, roi de Wessex, un dragon d'or, qui était la bannière de ce dernier, était porté sur le front de la ligne par Edelheim, chef des Saxons de l'Ouest (West-Saxons).

Les dragons sont une des fictions les plus fréquemment employées dans les anciens romans de chevalerie; Boiardo, L'Arioste, Le Tasse même s'en sont servis dans leurs poèmes, comme moyens de terreur. Albert-le-Grand rapporte la tradition d'après laquelle ces animaux craignent le tonnerre et en sont souvent frappés. Aussi dit-on que les enchanteurs, ayant besoin de dragons pour les emporter dans leurs courses lointaines, leur font entendre un bruyant roulement de tambour, qu'ils prennent pour le tonnerre, et se laissent ainsi dompter. L'enchanteur monte alors le dragon, et parcourt, sur son dos, des espaces immenses. Mais il arrive quelquefois que l'animal succombe de lassitude, et tombe dans la mer avec son cavalier.

Le dragon représente aussi le génie du mal, et saint Michel est toujours peint terrassant le démon sous la figure d'un dragon ailé. On a beaucoup discuté sur les images des dragons

(1) Voyez dans l'*Edda* le dragon noir, qui doit diviser les mortels au dernier jour; le dragon qui garde Brynhilda dans le saga de Sigurd; l'*Edda* et le poème de Beowuff.

(2) Parke, *Notes sur sir Tristram*, page 290.

peints sur les bannières et portés dans les processions, principalement aux Rogations. Nous pensons que l'Eglise n'a jamais employé l'image du dragon que comme symbole, pour démontrer quelque chose, de même qu'elle peint saint Christophe portant Jésus-Christ ou saint Georges tuant le dragon, pour exprimer la foi robuste de l'un, la constance et la magnanimité de l'autre. Or, quel symbole pouvaient représenter les dragons qu'on portait aux processions? Était-ce en mémoire des dragons qui furent vus lorsque l'on institua les Rogations, ainsi que quelques-uns le prétendent? Mais il n'y a aucun auteur qui mentionne que ce fût pour les ravages que ces animaux pouvaient causer qu'on institua les Rogations, qui le furent par saint Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné (1). Nous pensons que ces dragons étaient tout simplement un reste du paganisme, et qu'ils avaient été conservés en imitation de ceux que les soldats romains portaient sur leurs enseignes, lesquelles branlaient au vent et semblaient comme siffler, en montrant une gueule béante (2).

Les dragons appartiennent également au domaine des croyances populaires de toutes les nations de l'Europe. Dans plusieurs villes de France et de Belgique, le peuple conserve encore de nos jours le souvenir des dragons ou serpents ailés, qui ont jadis désolé la contrée par leurs ravages, et dont elle fut délivrée par l'intercession de quelques saints évêques ou par le courage de quelques preux chevaliers. Telle était la *gargouille*, dragon monstrueux, dont saint Romain délivra la

(1) *Sidoine Apollin.*, lib. 7. *Epist. ad mamertum*. C'était, disait le saint évêque de Clermont, pour les continuels tremblements, embrasements et fortunes de feux ès-villes, sons et clameurs ouïs de nuit, cerfs et biches entrant ès-villes, comme privées et domestiques, et y faisant leurs lits; reposant dans les halles et places publiques. Comme on voit, il n'y a point de dragon dans tout ceci.

(2) *De dracone Esculapii Lucianus in Alex.* — Les empereurs de Constantinople ont toujours conservé le gonfanon nommé *Flammulum* (Cedrene et Europalate), où était peint le dragon. C'est de ce *flammulum* que vient le mot français *oriflamme* et le *flambolet* des Turcs. Suidas dit que cette espèce de bannière vient des Indiens. Suivant Europalate, les Assyriens furent les premiers qui les portèrent à la guerre. Les Grecs de Byzance sont souvent nommés *Griffons* par les historiens du moyen-âge. — Ducange-Gloss. — *Villehardouin*, p. 363.

ville de Rouen, en l'année 620 (1); tel était aussi celui qui fut vaincu près de Namur par le chevalier Gilles de Chin. Metz a également son dragon, que l'on appelle le *graouilly*; celui de Tarascon se nomme la *tarasque*; celui de Poitiers, *la bonne sainte Vermine* ou la *grand'gueule*; celui de Provins, *la lizarde* (2).

Les traditions de ce genre sont très-communes dans le nord de l'Angleterre, ainsi qu'en Ecosse, et il y a, parmi les habitants du Border, de nombreuses traditions relatives à d'énormes serpents et aux ravages qu'ils faisaient jadis dans la contrée. Parmi toutes celles que nous avons entendu raconter, nous citerons celle qui rapporte la belle action du seigneur de Lauriston, qui délivra la paroisse de Linton, dans le Roxboroug-Shire, d'un énorme serpent qui habitait un antre à quelque distance de l'église, d'où il sortait pour ravager la contrée, ou bien attirait sa proie jusqu'à lui, en la fascinant par son regard et son haleine. Le brave gentilhomme courut au grand galop sur le monstre, et enfonça dans son gosier un tampon de tourbe enduite de poix bouillante, et fixé à la pointe de sa lance. On voit encore à Linton une vieille sculpture représentant cette action mémorable, au bas de laquelle les habitants disent que l'on lisait jadis :

« Le vaillant Laird de Lauriston
Tua le terrible serpent de Wormeston,
Et devint possesseur de la terre de Linton (3). »

Quelques-unes des anciennes ballades écossaises font mention de personnes changées en dragons par les maléfices de

(1) Voyez, sur ce dragon, Louis de Sacy, *Traduc. des lettres de Pline*, t. I, pag. 54 et suiv., et un ouvrage de M. Floquet, publié en 1833, intitulé : *Histoire du privilége de saint Romain*, etc.

(2) Voyez sur les dragons en général, les recherches de M. Salverte, les dissertations de MM. Bottin, La Doucette, Giraut, Delmotte, Dulaure, A. Lenoir, du Cayla, Chaudruc, et les traditions tératalogiques de M. Berger de Xivrey.

(3) Le bon et brave maréchal de Lauriston descendait de la famille du vainqueur du dragon de Wormeston; on voit que la bravoure est demeurée héréditaire dans cette maison.

magiciens et de sorciers ; les plus populaires sont celles du dragon de Spindleston-Heugh et celle de Kempion.

Cette dernière est curieuse et tout-à-fait dans la manière des anciens sagas du Nord. Une jeune fille est changée, par les sortiléges de sa marâtre, qui était magicienne, en un dragon qui vomissait des flammes, et elle est condamnée par elle à nager « dans l'eau salée des mers et à gravir les rochers d'Estmère, jusqu'à ce que Kempion, le fils du roi, vienne au rocher et lui donne trois baisers. »

Après bien des jours passés dans une attente cruelle sur ce rocher battu des flots, le héros arrive enfin, et lorsqu'il a donné les trois baisers, il voit paraître à la place du hideux dragon la plus belle femme du monde.

La méchante marâtre est ensuite changée en loup-garou et condamnée à errer dans la forêt de Wormeswood, jusqu'à ce que saint Mungo vienne sur la mer, et tout en soupirant la sorcière disait : « J'ai bien peur que ce jour n'arrive jamais (1). »

Les traditions de l'Allemagne sont remplies de choses merveilleuses sur les dragons. Byron, après avoir décrit, dans le *Pèlerinage de Clilde Harold*, les beautés pittoresques de l'ancien château de Drachenfels (2), ajoute qu'il existe, au sujet de ses ruines, une tradition fort curieuse qu'il ne raconte pas ; la voici : « Près de Bonn, au milieu de sept montagnes, est un rocher couvert de ruines ; c'est là qu'existait jadis un énorme dragon, auquel les habitants, alors païens, sacrifiaient leurs prisonniers. Parmi ceux qu'ils avaient faits dans une excursion sur le pays ennemi, se trouvait une jeune chrétienne qu'ils dévouèrent au monstre. Au lieu de se plaindre et de verser des larmes, la jeune fille marcha avec courage vers l'antre du dragon, et dès que cet animal furieux parut et s'avança pour la dévorer, elle tira de son sein un petit crucifix qu'elle lui présenta ! A cet aspect, le monstre poussa un cri d'effroi, rentra dans sa caverne et disparut pour

(1) *Minstrelsy os the scottish border*, vol. IV.
(2) *Byron*, vol. I. — *Childe Harold*, chant III. — St. LV., note II.

jamais. Les habitants, étonnés, se convertirent, et une croix marque encore la place où ce miracle fut opéré. »

Il existe encore en Allemagne beaucoup d'autres traditions où le dragon est représenté comme un être infernal à qui il fallait dévouer chaque année une victime. Tel était le dragon de Frankenstein. Il fallait, pour pouvoir puiser dans la source d'eau qu'il gardait, lui abandonner une jeune fille. Un chevalier combattit le monstre et le tua; mais le dragon l'avait piqué au genou et le vainqueur ne survécut point à sa victoire.

En Danemarck ainsi qu'en Allemagne, les dragons sont considérés comme les gardiens des trésors cachés; celui que tua Lodbrok, roi de Danemarck, avait grandi avec le lingot qu'il gardait, et les traditions populaires des deux pays font souvent mention de belles couleuvres au doux regard, qui sortent de leurs grottes avec une couronne d'or sur la tête.

L'histoire de la pucelle de Bâle nous paraît devoir trouver ici sa place. Un tailleur de cette ville nommé Léonhard, dans un accès d'humeur aventureuse, se décida un jour à descendre dans une caverne obscure, dans laquelle on disait qu'il y avait des trésors cachés. Après plusieurs détours, il arriva à une porte de fer qui le conduisit dans une salle magnifique. Là, il trouva, assise sur un superbe trône, une dame dont le visage était d'une grande beauté, mais dont le corps se terminait par une queue de dragon, qui se repliait autour du siége sur lequel elle était placée. Devant elle était un coffre d'airain à triple serrure, et, à chaque bout, un gros chien noir, qui se dressa à la vue de notre aventurier comme pour le mettre en pièces. Mais la dame les apaisa, et, ouvrant son coffre, elle fit voir un trésor immense, d'où elle tira quelques petites pièces d'argent qu'elle donna au tailleur, en lui disant qu'elle était enchantée de la sorte par les maléfices d'une marâtre; mais qu'elle recouvrerait sa forme naturelle si un jeune homme chaste la baisait trois fois au visage. Le tailleur essaya de remplir cette condition; mais les traits de la dame prirent aussitôt une expression si repoussante, que le courage lui manqua, et qu'il prit la fuite. Un de ses parents, quelques années après, pénétra dans cette caverne, espérant y trouver

de quoi rétablir une fortune entièrement détruite; mais n'ayant trouvé que des ossements humains, il en perdit la raison et mourut. Sir Jhon Mandeville raconte une histoire semblable, arrivée dans une île de la Grèce (1).

Quoique les trésors cachés dans les ruines des vieux châteaux de l'Allemagne soient généralement confiés à la prudence et à la sagacité des nains, il s'en trouve néanmoins qui sont gardés par des chevaliers ou des chasseurs enchantés; tel est, par exemple, le trésor déposé par un des derniers barons de Franchemont dans un des caveaux du château de ce nom, près de Spa, et remis à la garde d'un esprit qui, sous la forme d'un chasseur, est continuellement assis sur le gros coffre de fer qui renferme ce trésor. Quiconque oserait toucher ce bahut enchanté serait à l'instant frappé de paralysie. Un ecclésiastique d'une grande piété descendit un jour dans ce caveau, et employa, mais vainement, tout l'art des exorcismes pour décider le gardien diabolique du trésor à quitter un instant son poste; le chasseur demeura inébranlable. A la fin, cependant, pressé par les sollicitations du vénérable exorciseur, il lui dit qu'il se déciderait à faire ce qu'il désirait s'il voulait signer son nom avec son sang sur une feuille de parchemin qu'il lui présenta. Mais le prêtre, qui en savait à cet égard au moins autant que l'esprit malin, refusa, comme on peut bien le croire, de livrer ainsi son âme au diable. Néanmoins, on croit dans le pays que si quelqu'un pouvait découvrir et répéter les paroles mystiques qui ont été employées par le baron pour placer son trésor sous la garde du démon, celui-ci serait forcé de décamper à l'instant. La personne qui rapporte cette histoire en a entendu raconter beaucoup de semblables par un paysan des environs de Franchemont, qui, certes, pouvait être cru sur parole, puisqu'il

(1) Le Loyer raconte cette histoire avec quelques variations.— *Histoire des spectres et des apparitions*, liv. III, p. 347.—Les paysans suisses, pour exprimer quelque malheur arrivé dans un endroit, disent encore : « Le dragon a passé par là, » voulant parler de la jeune fille de Bâle. Prætorius, t. I, 661. — *Seyfried, in medulla*, p. 477. — *Kornemann, Mons veneris*, chap. XXXIV, p. 189.

assurait avoir vu lui-même le diable sous la forme d'un gros matou (1).

Près de Bade, en Autriche, on voit sur une montagne les ruines de l'ancien château de Rauheneck ; un grand trésor y est, dit-on, caché ; mais celui-là seul le trouvera, qui aura été bercé, enfant, dans un berceau fait avec le bois de l'arbre qui, maintenant faible rejeton, germe à peine au mur de la haute tour de Rauheneck. Si cet arbrisseau meurt ou qu'on le coupe, la découverte du trésor sera différée jusqu'à ce qu'il ait poussé et grandi de nouveau (2).

Le peuple espagnol, particulièrement celui des provinces méridionales de la Péninsule, a conservé jusqu'à nos jours le goût des histoires merveilleuses que possédaient au plus haut degré les Arabes qui ont occupé, pendant plusieurs siècles, cette partie de l'Espagne. Mais leurs histoires sont en général d'une nature toute différente de celles qui amusent, depuis si longtemps, le coin du feu des chaumières d'Écosse ou d'Allemagne ; et quoique les faits merveilleux dont ces histoires abondent soient au moins aussi incroyables que ceux que l'on trouve dans les traditions populaires des nations du Nord, elles ont plutôt pour sujet les miracles des saints de la légende, les aventures périlleuses des voyageurs, ainsi que les exploits des contrebandiers, que le récit effrayant des assemblées nocturnes des démons et des sorcières, les cavalcades des fées, et les danses des lutins et des farfadets. Mais il n'existe pas de traditions plus répandues en Espagne, surtout dans les royaumes situés au midi de la Sierra-Morena, que celles qui concernent les trésors enfouis par les Mores avant leur expulsion de ces belles et riches contrées. Il n'y a pas, suivant les croyances populaires, dans tout le midi de la Péninsule, une seule vieille forteresse, une seule atalaya (3), un seul alcazar

(1) *Marmion*, page 338. — Note 7e du IVe chant.

(2) *Gazette litt. de Vienne*, 1813, sept., 277. — Gottschale, *Ritterburgen*, II, 103, 105, Gaheis, promenade aux environs de Vienne (1803).

(3) L'atalaya est une tour placée sur un point élevé pour découvrir l'ennemi; il en existe encore un grand nombre dans toute l'Andalousie, particulièrement sur les côtes, où elles servent à signaler l'approche des vaisseaux barbaresques.

en ruines, qui ne renferme quelques trésors cachés, et de telles traditions se transmettent comme article de foi d'une génération à l'autre.

Ces histoires sont, comme on peut bien le penser, embellies par tout ce que l'imagination arabo-gothique des Andaloux peut enfanter de plus merveilleux. Les richesses enfouies dans des salles souterraines y sont toujours placées sous le pouvoir d'un charme magique. Les gardiens de ces trésors sont ordinairement des dragons ailés ou des monstres de formes extraordinaires, et le plus souvent encore des Mores enchantés couverts de leurs armes et tenant à la main leurs brillants cimeterres. Ces terribles guerriers conservent depuis des siècles une immobilité effrayante et ont constamment leurs regards attachés sur les précieux objets confiés à leur garde.

On pense bien qu'au milieu des guerres longues et cruelles entre les Arabes et les chrétiens, qui ensanglantèrent l'Espagne pendant plusieurs siècles, les villes et les forteresses changeaient souvent de possesseurs, et souvent aussi leurs habitants, au moment d'un siége ou d'un assaut, s'empressaient de soustraire leurs richesses à la rapacité de l'ennemi en les ensevelissant dans les endroits les plus secrets de leurs demeures. Lorsque les Arabes furent expulsés de l'Espagne, beaucoup d'entre eux cachèrent également ce qu'ils avaient de plus précieux, dans l'espoir que leur exil ne serait que temporaire et qu'ils pourraient un jour retrouver leurs trésors. Ce qu'il y a de certain, c'est que, de temps à autre, de grandes sommes d'or et d'argent sont accidentellement découvertes parmi les ruines des forteresses et les anciennes habitations moresques, et il n'en faut certainement pas davantage pour entretenir dans les esprits les fictions les plus extraordinaires.

Le royaume de Grenade, dernier refuge de l'islamisme en Espagne, est regardé comme un terrain enchanté dans lequel on retrouve tous les sujets qui ont donné lieu aux nombreuses histoires que l'on raconte de ses anciens maîtres; et l'Alhambra, vrai palais de féerie, dans lequel on voyait jadis rassemblées toutes les merveilles de l'Orient, est encore, de nos jours, peuplé d'une si grande quantité d'êtres surnaturels ou enchantés, qu'il

n'y a pas une seule tour, un seul souterrain, un seul caveau qui ne recèle quelques-uns de ces esprits fantastiques, et qui ne fournisse aux *cicerones* grenadins le sujet de beaucoup d'histoires extraordinaires à raconter aux curieux qui viennent visiter l'ancien palais du roi Boabdil.

C'est de ses murs enchantés que s'échappe quelquefois le cheval sans tête, le terrible *Belludo*, poursuivi par six chiens terribles, dont les longs aboiements font alors retentir les rues de Grenade et les remparts de l'Alhambra. Ce monstre habite un caveau situé sous la grande tour appelée de *Los siete suelos* (des sept étages), où il garde les trésors qu'un souverain de Grenade y déposa jadis. D'autres disent que le Belludo est l'esprit d'un cruel roi more, qui tua lui-même ses six fils et les enterra dans ce caveau; aussi prennent-ils depuis plusieurs siècles leur revanche, en poursuivant leur père et en le déchirant par leurs cruelles morsures toutes les fois qu'il cherche à s'échapper du fatal caveau.

CHAPITRE III.

Divinités des bois et des campagnes, Esprits gardiens, Esprits du feu.

> « Sunt mihi semi-dei, sunt rustica numina nymphæ,
> » Faunique, satyrique et monticolæ silvani. »
>
> Ovid. *Metam.*, l. I, v. 192.

De toutes les divinités de l'ancienne cosmogonie des Grecs, celle dont le nom inspirait aux mortels plus de crainte peut-être encore que celui du puissant Jupiter était le dieu Pan, dont la laide figure, le front surmonté de deux cornes, les cuisses velues et les pieds fourchus, composaient un tout si hideux, que la nymphe d'Arcadie, à qui on voulut le confier après sa naissance, ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle fut saisi de frayeur

et s'enfuit. Ce dieu, sur l'origine duquel les mythologistes et les poètes ne s'accordent pas (1), était celui des bergers, des chasseurs et de tous les habitants de la campagne, qu'il se plaisait tellement à épouvanter, que l'on appela *terreur panique* cette espèce de crainte qui est produite par les prestiges de l'imagination (2). Ce fut sans doute, ainsi que nous avons eu l'occasion de le faire remarquer (3), par suite de cette terreur générale, entretenue durant tant de siècles par la plus ignorante superstition, que les peuples de l'Europe moderne, voulant personnifier l'esprit du mal, le revêtirent des emblèmes dégradants et de la hideuse apparence de cet ancien dieu des pasteurs (4).

En effet, rien ne ressemble davantage aux prestiges que le démon sait quelquefois employer pour tromper et épouvanter les hommes que les récits dans lesquels les poètes grecs ont décrit les tours malins de cette divinité champêtre.

Longus nous en fournit un exemple remarquable dans ce passage de ses pastorales où le capitaine des Méthymniens et son équipage, après avoir ravagé les côtes de l'île de Lesbos et enlevé le troupeau de Daphnis et celui de Chloé que proté-

(1) Ce dieu était fils de Jupiter et de Callisto, selon les uns; de Jupiter et d'Ybis ou Onéis, selon d'autres. Homère le fait naître de Mercure et de Dryope; Lucien et Hygin, de Mercure et de Pénélope. Suivant eux, Mercure aurait pris la forme d'un bouc pour séduire cette princesse avant son mariage avec Ulysse; quelques autres, tels que Lycophron et Trezès, disent que Pan fut le fruit des amours de Pénélope avec *tous* les princes qui aspiraient à sa main, et que, par cette raison, il fut nommé *Pan*, qui signifie *tout*. Il faut bien distinguer le Pan des Grecs de celui des Égyptiens. Ceux-ci le regardaient comme le grand *tout*, la nature, l'univers entier; ils le plaçaient au nombre des dieux de la première classe, et le représentaient sous la figure d'un bouc, qui était pour eux l'emblème de la fécondité et le principe de toutes choses.

(2) On explique diversement les mots de *terreur panique*. Bochart prétend que Pan n'a passé pour être la cause de ces terreurs que parce qu'on exprime en hébreu un homme épouvanté par le mot de *Pan* ou *Phan*. — *Chan.*, liv. I, cap. XVIII.

(3) Chap. III, liv. I, p. 12.

(4) Il y aurait néanmoins d'autres raisons à donner : 1° L'Écriture a coutume d'appeler le diable du nom de *bouc*, parce que volontiers il se montre sous cette forme; 2° Nigidius Figulus dit que le fameux Python des poètes fut changé en chèvre, et que le même Python, ayant été tué par Apollon, fut déifié sous le nom de Pan et d'Egypan, etc. Qu'est-ce que Python, si ce n'est le serpent de l'Écriture qui se change en *bouc?*

geaient Pan et les nymphes, se mettent à manger, boire et faire fête comme pour une victoire.

« Mais dès que le jour fut fini, dit Longus, et que la nuit eut mis fin à leur bonne chère, il leur fut avis soudainement que la terre était toute en feu, et vers la haute mer entendirent un bruissement dans le lointain, comme des rames d'une grosse flotte qui fût venue contre eux. L'un criait aux armes; l'autre appelait ses compagnons; l'un pensait être jà blessé; l'autre croyait voir un homme mort gisant devant lui. Bref, il y avait tout tel tumulte comme en un combat de nuit; et si, n'y avait point d'ennemis.

» Après une nuit si terrible, le jour vint, qui les effraya encore bien davantage; car ils virent les boucs de Daphnis et ses chèvres les cornes toutes entortillées de rameaux de lierre avec leurs grappes; ils entendirent les brebis et béliers de Chloé qui hurlaient comme loups; elle-même, on la vit couronnée de branchages de pin; et en la mer se faisaient aussi choses étranges à conter; car, quand ils pensaient lever les ancres, elles tenaient au fond; quand ils cuidoient abattre leurs rames pour voguer, elles se rompoient. Les dauphins, sautant autour du vaisseau et le battant de leur queue, en décousoient les jointures. On entendait du haut de la roche le son d'une flûte à sept cannes, telle qu'en ont les bergers; mais ce son n'était point plaisant à ouïr comme serait le son d'une flûte ordinaire; ains épouvantait ceux qui l'entendoient comme l'éclat imprévu d'une trompette de guerre...... Or, n'étoit celui parmi eux, conservant tant soit peu de sens, qui ne connût clairement que tous ces prodiges venaient du dieu Pan irrité contre eux pour quelque méfait; mais ils n'en pouvoient deviner la cause, n'ayant touché chose qu'elles eussent appartenir à Pan (1). »

Faunus, que l'on croit avoir été roi d'Italie, et qui fut placé, après sa mort, au nombre des divinités champêtres, était parmi les Latins le même que Pan chez les Grecs. Il avait, comme ce dernier, un caractère violent et emporté, et les Romains lui

(1) Daphnis et Chloé, liv. II, p. 136 et suiv., trad. d'Amyot, revue par P.-L. Courier. 1821.

attribuent également les terreurs paniques, les voix démoniaques et les visions qui se présentaient sous des formes diverses; Denys d'Halicarnasse le nomme *Jupiter-l'Épouvanteur* (1). Ces deux divinités régnaient sur la nombreuse famille des Pans *(Panesci)* des Égypans, des Faunes, des Satyres et des Sylvains, qui habitaient les forêts, les grottes et les montagnes, particulièrement celles du Pinde et de l'Arcadie.

Saumaise fait de Pan et de Faune la même divinité. Ce savant commentateur voit dans l'antiquité deux espèces de ces dieux champêtres, qu'Ovide appelle *Semidei*, *Rustica numina*. Ces deux espèces, que l'on a souvent confondues, sont les *Satyres*, dont le nom est le même chez les Grecs et chez les Romains (2), et les *Pans* des Grecs, qui sont les *Faunes* des Latins. Cependant, le caractère attribué à ces demi-dieux est parfaitement distinct dans la croyance de ces deux peuples. Les Pans et les Satyres de la mythologie grecque nous sont toujours dépeints comme des êtres gais, folâtres, amoureux surtout et lutinant à l'envi les nymphes et les bergères, tandis que nous voyons constamment dans le Faune des Latins une divinité sombre et mystérieuse, dont le culte est entouré d'un appareil effrayant et dont les oracles sont rendus par des voix inconnues, sortant du fond des bois (3). Ce culte de Faune, qu'environnait une mystérieuse terreur, fut sans doute celui que, sous différents noms, les anciens peuples rendirent primitivement aux dieux de ces forêts qui étaient pour eux le monde. Tel dut être aussi le culte de l'*Esus* des Celtes, divinité qui protégeait leurs forêts, et qui paraît être le même que

(1) *Antiquit.*, I, v. c. III. Le dieu Faunus était appelé de divers noms, tantôt *Incubus*, *Inuus*, parce qu'il s'accouplait avec toutes sortes d'animaux, selon Servius Gramaticus; tantôt *Ficarius*, pour sa paillardise; tantôt *Fatuus*, *Fatuellus*, *Faunus*, *Satyrus*, *Pilosus*, *Sylvanus*; ce dernier nom est considéré comme appartenant à Faunus ou signifier la même divinité, quoique Virgile en fasse deux dieux : « *Panaque*, *Sylvarumque patrem*, *nymphasque sorores.* »

(2) Voyez, sur l'étymologie de ce mot, Elien. Variar. hist., lib. III, c. XL. Casaubon, Georg., lib. II. Barthélemy de Glanvil et le troisième des mythographes publiés par monsignor Mai, c. XIV, § 15, p. 252, éd. Bode.

(3) « Fauni dei Latinorum, its ut Faunus et Fauna sint in versibus, quos vocant Saturnios, in silvestribus locis traditum est solitos fari : a quo fando Faunos dictos. » Varron. De lingua lat., lib. VI, c. III.

le Faunus ou le Sylvain des Romains et que le Pan des Grecs. *Esus* paraît venir du breton *euzus*, adjectif, d'*eus*, terrible, épouvantable, effroyable. Ce Sylvain passait, comme nous l'avons déjà dit, pour un dieu terrible, ennemi des enfants; on leur en faisait peur comme du loup; sa voix menaçante se faisait entendre dans les bois pendant la nuit (1), où il faisait la chasse aux loups et aux autres bêtes sauvages (2).

Le caractère constamment attribué aux Faunes dans les croyances latines était donc celui de divinités des forêts, rendant invisiblement des oracles mystérieux, et celui de divinités luxurieuses, toujours aux aguets des occasions qui pouvaient se présenter pour satisfaire leur lubricité. Cependant, par une bizarre opposition, *Fauna*, *Fatua* ou *Marica*, femme de Faunus, était en quelque sorte la divinité de la fidélité conjugale. On l'appelait, comme Cybèle, la bonne déesse, et on célébrait en son honneur des fêtes mystérieuses dont les hommes étaient exclus. Elle prédisait aux femmes leurs destinées, comme son mari l'annonçait aux hommes. On nommait aussi *Faunæ* et *Fatuæ* les femmes de tous les Faunes.

On retrouve souvent, dans les croyances superstitieuses des nations du nord de l'Europe, des fictions particulières qui correspondent si exactement avec celles de la mythologie classique, qu'il est presque impossible de ne pas supposer qu'avant leur migration les Scythes asiatiques, fondateurs de la mythologie scandinave, n'aient puisé la plupart de leurs idées religieuses à la même source que les Grecs et les Romains (3); telle est, par exemple, la fiction classique des Faunes et des Satyres, esprits d'une nature plus trompeuse que redoutable, dont les tours malicieux tendent plutôt à effrayer qu'à nuire, et que l'on retrouve chez toutes les nations du Nord, chez les peuples slaves et chez les tribus d'origine celtique. Cette croyance est également répandue dans tout l'Orient, et les êtres surnaturels qu'elle concerne sont sans doute ceux dont

(1) Julius obsequens.
(2) Nonnus.
(3) W. Scott, Lett. on démon., lett. III, p. 122, partage cette opinion.

l'existence est appuyée sur les témoignages les plus authentiques et les plus respectables.

Les prophètes parlent souvent des faunes et des satyres qu'ils nomment Velus *(Pilosi)* (1) ; ces Velus sont deux fois cités dans le texte latin d'Isaïe, parmi les êtres bizarres, monstrueux et terribles qui doivent contribuer à la désolation future des lieux les plus florissants (2).

Saint Augustin reconnaît bien positivement l'existence des faunes et des satyres, et nous avons déjà cité le passage dans lequel le savant évêque d'Hippone, en parlant de la copulation des démons avec les femmes, rapporte à ce sujet que les satyres et les sylvains, que les Gaulois nomment *drusiens* ou *dusiens* (3), étaient accusés d'attaquer la pudeur des femmes et des filles qu'ils rencontraient dans les bois (4). Nous avons fait également remarquer que les dusiens des Gaulois étaient les mêmes êtres surnaturels auxquels les Bretons donnent encore aujourd'hui le nom de *Teus* et de *Poulpicans*, et auxquels ils attribuent les mêmes impuretés (5).

Saint Jérôme raconte, dans la vie de saint Paul, ermite, comment saint Antoine, en allant visiter cet anachorète au désert, rencontra un hippocentaure (6) auquel il demanda son chemin, après s'être muni du signe de la croix ; le monstre fit alors entendre un son barbare et inarticulé, et indiqua de la main au voyageur la route qu'il demandait. Saint Antoine était à peine revenu de la surprise qu'avait fait naître chez lui cette rencontre inattendue, qu'il aperçut au milieu d'une val-

(1) Le mot *velu* est la traduction de *Pilosus*, qui prend le sens de satyre dans la moyenne latinité et se trouve avec cette acception dans saint Jérôme et les auteurs suivants.

(2) Isaïe, chap. XIII, v. 20 et 21, chap. XXXIV, v. 13 et 14.

(3) *Drusii* ou *dusii*. Nous croyons que Bodin les nomme à tort *drusiens*, du nom du chêne, qui se lit autrement en esclavon et vandale mêlé avec l'ancien celte. Les Esclavons appellent *duls* ou *dusse* un esprit, comme les Bohémiens et les Polonais. *Dusiw* est un spectre ou démon d'où vient probablement celui de *dusius*.

(4) Liv. XXV de *la Cité de Dieu*, chap. XVIII.

(5) Liv. I, chap. III, p. 4, et liv. II, chap. II, p. 16.

(6) Le mot *hippocentaure* offre étymologiquement l'idée de l'être mixte connu sous le nom de Centaure.

lée dominée par des rochers élevés un tout petit homme aux narines recourbées, ayant le front surmonté de deux cornes, et dont les extrémités inférieures se terminaient en pieds de chèvre. Etonné de ce nouveau spectacle, Antoine, en bon guerrier, *saisit le bouclier de la foi et endossa la cuirasse de l'espérance*, tandis que cet être extraordinaire, s'avançant vers le saint, lui offrit des dattes comme une assurance de ses bonnes intentions à son égard. Antoine, pressant alors le pas, lui demanda qui il était? — « Je suis, répondit-il, un mortel comme vous, et un de ces habitants du désert que les païens, dans leur égarement, adorent sous le nom de faunes, de satyres et d'incubes. Je suis en ce moment envoyé vers vous par mes semblables pour vous supplier de prier pour nous notre Dieu commun, que nous avons appris être venu sur la terre pour sauver le monde, et dont l'arrivée est connue dans tout l'univers. » A ces paroles prononcées par cet être singulier, les yeux du saint voyageur se remplirent de larmes, et son cœur fut ravi d'entendre ainsi proclamer, par les animaux mêmes, la gloire du Christ et la mort de Satan (1).

Bochart pense que les deux êtres mixtes vus par saint Antoine étaient le produit d'une apparition diabolique et non des êtres réels; mais saint Jérôme ne paraît point avoir considéré cette rencontre, au moins celle du satyre, sous le même point de vue que le savant commentateur français, car il cite un fait tératologique à l'appui de son opinion. « Ce que nous venons de rapporter, ajoute-t-il, ne doit point exciter les scrupules ni l'incrédulité de personne; car tout le monde doit savoir que, sous le règne de Constantin, un être semblable fut conduit vivant à Alexandrie pour y servir de spectacle au peuple, et qu'après sa mort, son corps ayant été salé pour le préserver de la putréfaction, fut envoyé à Antioche et présenté à l'empereur (2). »

Longtemps auparavant, on avait également présenté à Sylla un satyre qu'on avait pris près d'Appolinie, en Épire. Ce

(1) *Divi hieronymi stridon opera*, 1578, in-fol., t. I, p. 315 et suiv.
(2) *Idem.*

monstre prononçait des sons inarticulés et ressemblait parfaitement au portrait qu'on fait de ces êtres surnaturels. Ce fait est rapporté par Plutarque (1).

Au reste, nous trouvons dans un ouvrage récemment publié un fait qui vient à l'appui de l'opinion émise par saint Jérôme, quelque extraordinaire qu'elle puisse paraître à beaucoup de gens. « Dans le dernier siècle, dit M. Langlois, le capitaine Bossu trouva dans les mains des sauvages américains un jeune enfant à tête de bouc, dont ils avaient fait un *manitou* (c'est le nom qu'ils donnent à leurs idoles); ils refusèrent de le livrer vivant au militaire français; mais, après avoir étranglé cette créature extraordinaire, ils en abandonnèrent volontiers le corps, dont *j'ai vu*, en 1800, le squelette conservé sous une cage de verre au cabinet d'histoire naturelle, alors établi au château de Versailles (2). »

Nous avons dit que les satyres faisaient partie des fictions populaires des habitants des régions septentrionales de l'Europe. Ces divinités des bois accompagnèrent sans doute autrefois les Scytes d'Odin dans leur migration vers le nord. Mais chez un peuple guerrier, et au milieu des rochers et des glaces de la Scandinavie, les satyres durent regretter souvent les bosquets parfumés et les frais vallons du Caucase et du Pinde. Aussi semblent-ils, sous cet âpre climat, avoir abandonné leurs occupations champêtres pour chercher dans les cavernes profondes des abris contre la rigueur du froid; c'est dans ces retraites souterraines qu'ils se livraient à la fabrication des armes, dans laquelle excellaient également, comme nous l'avons déjà dit, les nains ou duergars scandinaves. Les peuples du Nord nommaient ces satyres *memungs* ou *memings*, et

(1) Pline le naturaliste prend les satyres pour une espèce de singes, et il assure que dans une montagne des Indes il se trouve des satyres à quatre pieds qu'on prendrait de loin pour des hommes. Comme les satyres étaient répandus dans toute l'Europe, il aurait fallu que cette espèce de singes, qui ne peut être autre que celle des orang-outangs, eût été beaucoup plus commune que de nos jours et eût habité des climats où on ne les rencontre plus depuis bien des siècles.

(2) *Notice sur l'incendie de la cathédrale de Rouen*, etc., par M. Langlois, page 65, note.

croyaient qu'ils possédaient l'art de fabriquer en perfection les plus grands comme les plus petits objets. Mais ces habiles ouvriers ne travaillaient jamais que lorsqu'ils y étaient contraints par une force supérieure à la leur, et les cavernes dans lesquelles ils se retiraient étaient soigneusement gardées et défendues par des obstacles presque insurmontables.

Olaus Magnus, qui nous a transmis de nombreux et intéressants détails sur les *memings*, ainsi que sur les combats que les guerriers scandinaves leur livraient quelquefois, raconte également comment Hother, fils du roi de Suède, après avoir terrassé un de ces satyres, le força à lui livrer une armure complète, ainsi que des bracelets, pour prix de sa liberté (1).

Sir Walter-Scott, dans ses lettres sur la démonologie, a réduit par erreur la race des satyres scandinaves à un seul individu, qu'il appelle *Meming* (2), tandis que ce nom, qui n'appartient pas à un seul individu, est celui que les peuples du Nord donnaient généralement à ces êtres surnaturels, qu'ils représentaient sous la même forme que les Grecs et les Romains (3).

Souvent on a vu, pendant la courte durée de l'été du Nord, lorsqu'un long crépuscule avait remplacé le jour, les faunes

(1) Mir. natur. rerum septentrionalium, cap. XII, p. 108.

(2) Le savant romancier écossais fait de ce meming un ouvrier merveilleux, habile surtout dans la fabrication des armes, et comme il n'a fait, comme nous, que traduire le latin d'Olaus Magnus, nous ne pouvons concevoir comment il a pu commettre une semblable erreur. Voici le passage dans lequel Olaus parle des *memings* : « *Fama enim didicerat nonnullos monstruosi generis homines, quos memingos, vel sylvarum satyros vocabant, illic mansionem complexos, magnarumque rerum et eximiarum opum acervos possidentes.* » *Ut supra*, *cap.* XII, *p.* 110. — Walter-Scott dit à ce sujet : « *There was an individual satyr called, i think, meming. He was an armourer of extreme dexterity*, etc. » *Lett. on demonology*, lett. II, p. 125. — Ce qu'on doit traduire ainsi : « Il y avait un satyre appelé, je crois, *Meming*; c'était un armurier très-habile. »

(3) On trouve néanmoins des satyres grecs et romains sous la forme humaine *toute entière*. Mais les *pans*, car les anciens reconnaissaient plus d'un pan, comme plus d'un sycène, ont conservé les jambes et les cuisses de chèvre. Comparez à ce sujet le groupe de Pan et d'Olympe de la villa d'Albani avec la représentation du même sujet dans les fresques d'Herculanum. Le faune a toujours la forme humaine, hors la queue et les oreilles. Voyez Montfaucon à cet égard.

et les satyres, sortant de leurs retraites, venir se mêler aux danses nocturnes des elfes, des duergars et des autres génies de la terre et de l'air. Ces danses sont exécutées au son de toutes sortes d'instruments, sur la mousse blanche et élastique, qui s'étend comme un tapis de neige sur les bords silencieux des lacs, entre les longues ombres des forêts et des rochers. Après le lever du soleil, on aperçoit sur la rosée les traces circulaires qu'ils y ont laissées, et le gazon est tellement foulé dans les endroits qu'ils ont coutume de fréquenter, qu'il ne reprend jamais son ancienne verdure et demeure toujours jaune et desséché (1). Les gens du pays nomment cette danse *chorea elvarum*, la danse des lutins (2).

Les anciennes croyances des Slaves et des Antes, branches principales de la nation russe, offrent une personnification générale des forces de la nature, mais non pas une tendance à peindre la lutte du bon et du mauvais principe, comme dans le système profond de l'odinisme scandinave; ces idées étaient trop fortes et trop sombres pour la race slavonne. Simple, naïve et tout-à-fait matérielle, la mythologie du peuple slave nous présente une foule de divinités et de génies. Parmi les premières, plusieurs présidaient aux travaux de la campagne et aux productions de la terre.

Tels étaient *Korscha*, le Bacchus slave, portant, au lieu de pampres, une couronne de houblon.

Koupalo, déesse des fruits, qui était honorée par des feux de joie, et *Volos*, le conservateur des troupeaux et le gardien des serments.

Le génie du beau temps, l'aimable *Pagoda*, couronné de fleurs bleues, planait doucement sur ses ailes d'azur au milieu de la végétation renaissante; tandis que son amante, la belle *Simzerla*, répandait devant lui un parfum de lys et de roses.

Le génie de l'hiver, le redoutable *Zemargla*, se montrait dans un costume qui peignait ses attributions : son haleine était de glace, ses habits de verglas, son manteau de neige,

(1) Croyance qui existe en France.
(2) Olaus Magnus, cap. XI, p. 107.

brodé de frimas, et il avait une couronne de grêle sur la tête (1).

A la suite de ces divinités venaient les *Leschies*, véritables satyres, ayant un corps humain, des cornes à la tête, des oreilles avancées et pointues, et une barbe épaisse. La partie inférieure de leurs corps ressemblait à celui d'une chèvre. Comme les fées modernes, les Leschies pouvaient changer leur stature à volonté. Quand ils se promenaient dans l'herbe, on les apercevait à peine, et lorsqu'ils traversaient les forêts, leurs têtes dépassaient les arbres les plus élevés. Les bois et les bosquets leur étaient consacrés. Ces divinités étaient très-irascibles; souvent elles excitaient dans l'esprit de ceux qui osaient les offenser une terreur inexprimable; d'autres fois elles les attiraient, à travers des routes inconnues, dans leurs cavernes, où elles les chatouillaient jusqu'à la mort (2).

On rencontrerait difficilement une analogie plus frappante que celle qui existait entre les divinités champêtres des Grecs et des habitants de la Russie, deux peuples d'origine, de mœurs et d'usages aussi différents, à l'époque reculée où de telles fictions étaient généralement accréditées.

Les croyances mythologiques des anciens Finlandais se rapprochaient beaucoup de celles des Lapons et des Biarmiens, avec lesquels ils ont une origine commune (3). Elles offrent, comme celles des Russes, la même personnification des grands traits de la nature. Leur être suprême était *Rawa*, le vieux, l'ancien, dont les deux fils jouent dans la mythologie finnoise un rôle beaucoup plus important que leur père. *Waïnamoïnen*, l'aîné, est considéré comme le créateur du feu; c'est à lui qu'est due l'invention de la lyre finnoise (4) et la construction du

(1) *Drewntaia religia*, etc., Mittau, 1814.

(2) *Mone's continuation of creutzer symbolik*, p. 148.

(3) Les Lapons, les Finlandais, les Finnois proprement dits, les Esthoniens, les Permiens ou Biarmiens, les Votiaks, les Vogouls, les Ostiaks d'Obi, les Tchouvaches et les Tcherémisses descendent tous d'une même souche. Langage, mœurs et physionomie, tout prouve suffisamment la parenté. Malte-Brun, t. VI, p. 94.

(4) La kandela, dont nous parlons plus longuement au chapitre des instruments magiques.

premier vaisseau; il fut le père des arts et de la civilisation. Aidé de son frère *Ilmaraïnen*, l'inventeur de la forge, et qui règne sur l'air et les vents, il combat les mauvais génies, qu'excite sans cesse contre les hommes *Perkal*, le principe du mal (1).

Waïnamoïnen était invoqué par les chasseurs, les pêcheurs et les oiseleurs. Ils le priaient de faire entendre en leur faveur les accords magiques de sa kandela, afin que le gibier et le poisson tombassent plus facilement dans leurs filets (2). Mais, pour un peuple chez lequel la chasse était la principale occupation des hommes, le nombre des divinités qui présidaient à cet exercice ne pouvait se borner à une seule. *Tapio*, qui protégeait les abeilles, guérissait les blessures et veillait sur les troupeaux, servait aussi de guide aux chasseurs dans l'épaisseur des forêts. *Tapiolan Emenda*, sa sœur ou son épouse, était la protectrice des oiseleurs. On adorait en outre de petites divinités qui présidaient à la chasse aux lièvres et aux écureuils. Mais on ne pouvait réussir dans la chasse aux bêtes féroces avant de s'être rendu favorable *Hysis*, géant farouche et redoutable, dont le bras puissant domptait les loups et les ours les plus sauvages (3).

Les forêts et les déserts de la Finlande étaient également le séjour des géants et d'une quantité innombrable d'êtres surnaturels; c'était la voix de ces esprits malfaisants qui rugissait dans les orages et murmurait dans les cascades; c'étaient eux qui, sous mille formes trompeuses, se jouaient du chasseur et du voyageur (4).

Parmi ces divinités, celle qui, par la malice de son caractère et la crainte que son nom inspirait, se rapprochait le plus

(1) Le bon principe se nomme *jumala*, nom du soleil dans presque toutes les mythologies des peuples de race finnoise.

(2) *Mone's ut supra*, p. 54.

(3) Pour compléter la nomenclature des divinités finlandaises, nous ajouterons à celles déjà nommées : *Turris*, dieu de la guerre, qui rappelle le *Thov* scandinave; *Vaden-Ema*, la mère des eaux; *Saka-Muli*, la déesse de l'amour, et *Kikki*, protecteur général des biens de la terre, dont le nom signifie concours.

(4) Schoter, Runnes finnoises.

du dieu Pan des Grecs et des Leschies des Slaves, était le dieu *Lekkio*, qui prenait la forme d'un homme, d'un chien, d'un corbeau, ou toute autre qu'il croyait propre à inspirer la terreur. Il était assisté dans les mauvais tours qu'il jouait souvent aux mortels par la déesse *Ajataa*, qui se plaisait surtout à égarer les voyageurs (1). Ces métamorphoses du dieu *Lekkio* nous rappellent celle qu'employait le dieu des Arcadiens pour exciter les terreurs paniques qui le rendaient si redoutable, et qui l'avaient fait surnommer par Pindare le *Kuna Pantodapon* (2) de la déesse Cybèle.

Nous retrouvons encore les satyres des Grecs et les leschies des Russes sous le nom de *Berstucs* (3), adorés par les tribus slaves, qui habitaient entre la Vistule, la Baltique et le Niémen, et qui formèrent avant le xe siècle un peuple mixte vendo-gothique, qui a conservé le nom de *Pruézi* (4). Le chef de ces divinités des bois était *Zlebog*, à qui on donnait, comme à son parallèle grec, le surnom de dieu colère (5).

Suivant un savant auteur, qui a écrit un ouvrage fort intéressant sur les anciennes croyances des peuples du nord de l'Europe (6), *Stor-Junkare* (7) est chez les Lapons le dieu suprême de toute la création animale (excepté la race humaine); il est également le patron des pêcheurs et des chasseurs. Ce dieu apparaît souvent aux habitants du Lapmark (Laponie suédoise) sous la figure d'un homme d'une grande taille, vêtu d'un bel habit noir, comme pourrait l'être un noble suédois,

(1) Mone, *ut supra*, p. 59.
(2) *Kuna-Pautodapon*, chien qui prend toutes sortes de formes. Pindar., fragm. *Apud aristot. Rhetor.*, II, p. 24
(3) Il ne faut pas confondre les *Berstucs* wendo-gothiques avec les *Barstuck*, nains domestiques des *Borusci*, qui habitaient plus à l'est et qui peut-être avaient usurpé un nom qui désigne leur forme plutôt que leurs occupations. Voyez le chap. des génies domestiques.
(4) Prussiens, prononcez *Prutzi*.
(5) *Frencel de diis Soraborum et aliorum slavorum. Ap. hoffmann. Script. Rer. lusat*, t. II, p. 234–236.
(6) Mone, dans sa continuation de la symbolique de Creutzer.
(7) Ce mot n'est point lapon, il a été emprunté au norvégien; ce n'est point un nom, mais un titre qui signifie, suivant Scheffer, *puissant gouverneur*, titre probablement moderne et même inconnu dans quelques parties de la Laponie. *(Hist. de la Laponie*, p. 64, 69 et suiv.)

ayant des pieds d'oiseau (1) et un fusil sur l'épaule. Les apparitions de cette divinité sont toujours suivies d'un grand succès à la pêche ou à la chasse (2).

Malte-Brun, dans sa géographie universelle, traite d'*erreur comique* l'opinion qui attribue aux Lapons l'adoration d'une ou plusieurs idoles nommées *Stor-Junkare;* il prétend que c'est un mot suédois ou norvégien qui signifie *jeune grand seigneur* et quelquefois aussi *jeune freluquet*, qu'il faut entièrement écarter de toute critique. Le même auteur ajoute encore « que l'on ne doit admettre qu'avec précaution la similitude que l'on a voulu trouver entre le Thor scandinave et le *tiermes* des Lapons; » il procède ensuite à un changement complet dans le personnel de l'Olympe boréal, d'après une source qu'il assure avoir été méconnue des auteurs allemands.

Si Malte-Brun, qui était, plus que beaucoup d'autres écrivains de nos jours, capable de bien traiter un semblable sujet, eût voulu mettre de côté cette critique âcre et mordante, qui l'a souvent porté à contredire, sans un examen impartial et approfondi, toutes les assertions des auteurs allemands, il se fût aperçu facilement que la nouvelle nomenclature des divinités laponnes donnée par son compatriote Jessen (3) ne différait que par les noms de l'ancienne cosmogonie, qui nous a été transmise par les auteurs suédois et allemands, et qui a été, depuis fort longtemps, généralement adoptée.

Voici quelle a été jusqu'à ce jour l'opinion généralement admise par les savants de l'Europe sur les anciennes croyances des Lapons :

Il paraît établi que, sous le nom de *Jumala* (4), le soleil,

(1) On voit sur le portail de la cathédrale de Fribourg une représentation de l'enfer. Parmi les figures de ce poëme, on remarque un Pluton couvert de plumes, avec des pattes d'oie. Dans plusieurs contes allemands, les nains sont représentés avec des pieds d'oie.

(2) Mone, *Ut supra*, p. 36.

(3) Jessen, *De la religion païenne des Lapons norvégiens*, etc., en danois.

(4) *Jumala*, *Joumala*, *Jomala*, le soleil, dieu suprême des Biarmiens, avait un vaste temple dans la grande Permie, qui fut longtemps l'objet des pirateries des Scandinaves. — *Jouma*, le soleil, dieu suprême des Tchérémisses. — *Joumala*, bon principe des Finnois de la Baltique (Finlande).

père du feu et de la lumière, était, en des temps reculés, le dieu suprême des Finnois proprement dits, des Biarmiens ou Permiens, des Jettes et des Lapons, peuples qui appartenaient tous à la grande famille finnoise, et que l'on considère comme les premiers habitants de la presqu'île scandinave (1).

A une époque reculée et que, sans doute, on ne pourra jamais préciser, un peuple venu du midi envahit cette contrée, apportant avec lui ses dieux, dont les principaux étaient *Thor* ou *Auka-Thor* (Thor l'ancien), le dieu de la foudre (2), et *Odin* ou *Hlodin*, qui est le Wodan des Teutons (3). Les anciens dieux finnois, vaincus par Thor et poursuivis par son marteau redoutable jusqu'au milieu des glaces de la Laponie, finirent par disparaître, et depuis cette époque, qu'on ne peut fixer avec certitude, la religion des Lapons est demeurée constamment composée de trois grandes divinités, *Thor*, le dieu du tonnerre; *Stor-Junkare*, *Stoor-Junkare* ou *Storiunchar*, le vicaire du Thor, *le puissant gouverneur*, qui préside à tous les animaux, à la pêche et à la chasse, et dont la statue informe est placée aux bords des lacs et dans les forêts (4); enfin, *Baiwe* ou *Parjutte*, déesse du soleil. Les Lapons ont un grand respect pour cette dernière divinité, qu'ils adorent sous la figure du feu, idée bien naturelle à un peuple que le froid rend si misérable. Aussi quelques auteurs, s'appuyant sur l'ancienneté du culte rendu par les nations hyperboriennes au père de

— *Jumala*, en lapon, signifie encore dieu; *Jumala*, en finnois, a la même signification. — Scheffer, p. 19 et 130. — *Jomala*, *Jommal*, *Jamal*, dieu, suivant Klaproth, dans les trois premiers dialectes finnois-germaniques. — *Asia polyglotta*.

(1) Scheffer (Jean), *Hist. de la Laponie*, trad. franç., 1 v. in-4°. Paris, 1678, p. 33 et suiv.

(2) Dissertation de M. Munter sur la plus ancienne religion du Nord avant le temps d'Odin, extraite par M. Depping, v. II, p. 216-231.

(3) Il faut distinguer l'Odin-dieu de l'Odin-homme. Le premier a sans doute fait partie de la mythologie scandinave depuis que le Nord a eu une organisation civile et religieuse, c'est-à-dire depuis l'an 300 avant Jésus-Christ. Le second Odin, qui conduisit en Scandinavie les Goths asiatiques, s'annonçait comme le puissant Odin qui venait visiter son peuple, et y fonda une monarchie fédérative, environ soixante ans avant Jésus-Christ.

(4) Stor-Junkare peut être considéré comme le Pan et le Faunus de la mythologie classique, dont il a toutes les attributions.

la lumière, croient-ils que celui du soleil vient du Nord, et Bailly, entre autres, a donné de fort bonnes raisons pour le prouver.

Examinons présentement le nouvel olympe lapon de M. Jessen, ou plutôt de Malte-Brun, et nous verrons qu'il ne diffère en rien de l'ancien :

« Dans le ciel supérieur, dit M. Jessen, régnaient *Radien-Athsee*, le père universel, et *Radien-Kieddc*, son fils, qui gouvernait en son nom. Ces divinités, qui planaient dans le *Werald* ou l'espace éthéréen, étaient peu connues, excepté des *Noaidas*, ou hommes du ciel.

» Parmi les divinités visibles, Baiwe, ou la déesse du soleil, avait sous ses ordres trois génies qui régissaient les jours de dimanche, de vendredi et de samedi. L'air était le séjour d'un grand nombre de divinités qui maîtrisaient les éléments. Ces divinités se divisaient en deux familles : l'une, descendant de *Joumala*, le bon principe, résidait, selon quelques-uns, dans le ciel, selon d'autres, dans l'eau, et répandait ses bienfaits sur le genre humain; l'autre, qui avait pour souche *Perkal*, le roi des enfers, assistait les sorciers et tous les ennemis de l'humanité. On les nommait les *Scites* (1). »

« Cette distinction, observe Malte-Brun après avoir cité ce passage, éclaire une foule de contradictions des auteurs suédois (Scheffer, Hœgstrœm et autres), mais ne lève pas toutes les difficultés, en raison du peu de connaissances que nous avons sur *le sens des divers noms donnés aux divinités dans les différents cantons* (2). »

C'était, en effet, là que gisait la difficulté, car il est bon d'observer que Jessen n'a prétendu parler, comme l'indique suffisamment le titre de son ouvrage, que de la religion des *Lapons norvégiens*, que l'auteur de la *Géographie universelle* a voulu rendre commune aux autres Lapons; et, aux noms près, elle l'est réellement, car cette trinité forme la base du

(1) Jessen, *De la religion païenne des Lapons norvégiens*, p. 33.
(2) Malte-Brun, *Géographie universelle*, en 12 volumes, vol. VI, p. 164.

culte des Lapons suédois, russes et norvégiens. Ainsi, en résumé :

Tous reconnaissent un dieu suprême : les uns le nomment *Radien-Athsee;* les autres, *Horra-Galles;* les autres, *Tiermes* ou *Toraturos;* il lance le tonnerre, brise les rochers, écrase les sorciers sous son double marteau (1). Toutes les attributions de cette divinité sont donc celles du Thor des Scandinaves.

Chez tous les Lapons, le fils de ce dieu suprême gouverne l'univers en son nom : les Lapons norvégiens lui donnent le nom de *Radien-Kienne;* les Lapons russes de Torneo, celui de *Scite;* les Suédois le désignent sous le nom de *Stor-Junkare;* il est également le même que *Leib-Olmaï*, dieu spécial de la chasse, errant sur les montagnes saintes sous figure humaine (*olma*, homme) (2).

Enfin, le nom de *Baiwe* est donné généralement au soleil par tous les Lapons.

Le culte rendu à ces trois divinités principales était également le même dans toute la Laponie :

Tiermes, *Thor*, *Horra-Galles*, *Radien-Athsee*, recevaient un culte d'amour près de la hutte.

Radien-Kiedde, le grand *Scite*, *Stor-Junkare*, un culte de terreur, de crainte et cependant d'espérance, dans les forêts solitaires.

Baiwe, déesse du soleil, avait sa table près des habitations.

Nous pensons donc avoir rendu aux diverses divinités des Lapons le rang qu'elles occupent réellement dans l'ancienne

(1) Une tradition particulière et très-curieuse fait de cet être suprême un mauvais génie créé par *Perkal* (le roi des enfers), et sanctifié par Jumala (le bon principe ou le soleil). Torner, *Orig. fena*, p. 33–39. On le nomme aussi *Aycke* le vieux et *Briag-Olmai*, le dieu des vents et des tempêtes, dont l'arc est l'iris.

(2) Le nom de *Stor-Junkare* n'est donné à cette divinité que dans une partie de la Laponie et n'est point usité dans les autres. S'il signifie un *jeune grand seigneur*, comme le prétend Malte-Brun, ce titre provient bien certainement du costume que ce dieu porte lorsqu'il se montre aux mortels, auxquels il apparaît revêtu d'un habit noir, *comme un noble suédois*. Rien alors de plus naturel que ce surnom. Ce n'est donc point une erreur *comique*.

mythologie de ce peuple, en ne nous servant que de ses propres traditions et des opinions les plus raisonnables qui ont été émises jusqu'à ce jour sur ce sujet; et tout en admettant entièrement la nouvelle nomenclature de Jessen, au moyen de laquelle Malte-Brun avait cru pouvoir taxer d'ignorance les écrivains consciencieux de la Suède et de l'Allemagne.

Cette excursion, un peu longue peut-être, dans l'Olympe hyperboréen, n'était cependant point étrangère au sujet qui nous occupe en ce moment, puisqu'elle nous a mis à même de faire connaître les divinités des bois, ainsi que les dieux protecteurs de la chasse chez les Lapons et les autres tribus d'origine finnoise (1), et de faire remarquer en même temps la grande analogie qui existe chez tous les anciens peuples dans le culte et les attributions de ces divinités.

Ces satyres qui peuplaient les forêts de l'ancien continent, ces êtres velus qu'Hother, roi de Suède, combattit jusque dans la grande Permie, sur les bords de la mer Blanche (2), et auxquels il enleva les précieux trésors que des enchanteurs avaient confiés à leur garde, faisaient également partie des croyances populaires des tribus celtiques, et ils sont encore connus de nos jours sous le nom d'*Ourisks*, dans les montagnes du nord de l'Ecosse. Comme les leschies des Russes et les satyres classiques, les ourisks ont la partie supérieure du corps de l'homme, les cuisses, les jambes, les pieds de la chèvre, et toute la pétulance et le caractère capricieux de cet animal. Cependant leurs occupations sont paisibles et sédentaires, et ils ressemblent, sous ce rapport, à leurs compatriotes, les bons brownies de l'ancienne Calédonie.

« Les ourisks, dit un auteur écossais, étaient une espèce d'êtres surnaturels, aimant la solitude et vivant dans les en-

(1) « Quant aux Lapons, comme on remarque chez eux quelques ressemblances physiques avec les peuplades iougouriques, même avec les samoyedes, jointes à quelques racines hongroises qui manquent aux autres dialectes finnois, on peut conjecturer qu'ils sont un très-ancien mélange d'une tribu hunnique avec une tribu proprement finnoise, ou bien une branche particulière de la grande race finno-hunnique, dont l'histoire mythique des Scandinaves atteste le séjour antique dans les mêmes régions. »

(2) Olaus-Magnus, *de Hothero*, lib. XII.

droits solitaires. Ils étaient sensibles aux bons traitements, pouvaient se rendre utiles à l'homme dans les soins du ménage, et l'on croyait qu'il y avait un de ces génies attaché à la plupart des familles des montagnards. Ils vivaient ainsi disposés dans les higlands, chacun habitant la retraite qu'il s'était choisie; mais l'assemblée générale de l'ordre se tenait annuellement dans la caverne de *Ben-Venew*, située à l'extrémité méridionale du Loch-Katrine. Ce lieu, qui est fort pittoresque, se nomme en langue gaélique *Coir-nan-Uriskin*, c'est-à-dire la retraite de l'homme velu et sauvage (1).

Ainsi que le satyre qui apparut dans le désert à saint Antoine, et l'homme brun des bruyères du Northumberland, l'ourisk est mortel, et a, comme nous, l'espoir du salut éternel. Les anciens croyaient que les faunes et les satyres mouraient après une vie de plusieurs siècles.

Walter-Scott raconte qu'un meunier des environs du lac Lomond était fréquemment troublé par la visite d'un ourisk, qui ouvrait méchamment la vanne du moulin lorsque la roue était arrêtée, et exposait ainsi la machine a être brisée par l'action de l'eau. Le meunier résolut enfin d'avoir une explication sérieuse à ce sujet avec son importun voisin, et il passa en conséquence la nuit à l'attendre. L'esprit parut à l'heure accoutumée, et après quelques paroles échangées de part et d'autres, l'ourisk demanda au meunier comment il se nommait. Celui-ci répondit qu'il s'appelait *Moi-même*, réponse à peu près semblable à celle que fit jadis Ulysse au cyclope, lorsqu'il lui dit qu'il se nommait *Outis*, c'est-à-dire personne (2).

Il est vraiment remarquable de rencontrer dans un coin solitaire des montagnes d'Écosse une tradition en langue celtique qui ait autant de ressemblance avec un passage d'un des poèmes du plus ancien et du plus grand des poètes.

Une histoire plus plaisante sur les satyres écossais, est celle

(1) *Groham's Scenery of the soutern confines of perthsire*, p. 19. *Lady of the Lake*. — Note XIV, *of the third canto*.
(2) *Letters on demonology*, page 124.

qu'on raconte du célèbre Rob-Roy, qui mit un jour en fuite une troupe de soldats anglais, qui avaient été envoyés à sa poursuite, en faisant revêtir de peaux de chèvres une partie de ses gens, de manière à leur donner l'apparence d'ourisks et d'effrayer ainsi ses ennemis.

Le rusé Montagnard avait peut-être lu dans Hector Boece *(Historia Scotorum)* le récit du stratagème dont usa Cenethe, roi d'Écosse, dans une guerre contre les Pictes, par lesquels il avait été plusieurs fois vaincu. Ce prince fit revêtir, en secret, quelques-uns de ses plus fidèles officiers et soldats de peaux de loups marins, couvertes d'écailles, et leur fit prendre en main des bâtons d'un bois pourri qui reluit dans l'obscurité. Ces gens, ainsi vêtus, se présentèrent sur le premier réveil aux chefs de l'armée écossaise, se disant envoyés de Dieu pour les encourager à combattre les Pictes, qu'ils vaincraient assurément. Le matin, chacun raconta sa vision au roi, qui feignit en avoir eu une semblable, et tous ensemble attaquèrent ce même jour les Pictes, et les combattirent avec tant de vigueur, qu'ils se soumirent définitivement.

Dans l'ourisk des Écossais, les leschies des Russes et les berstucs des Poméraniens, nous reconnaissons la même divinité champêtre, qui, sous le nom de Pans, d'Égypans, de Faunes et de Satyres, présidaient jadis aux champs et aux forêts de la Grèce. Si l'assemblée générale des ourisks avait lieu annuellement sur le Ben-Venew, celle des faunes se tenait tous les deux ans sur le mont Parnasse. Le chasseur slave invoquait son Zlebog, le Finnois priait le dieu Waïnamoïnen, et le Lapon s'adressait à Stor-Junkare avec la même confiance que le Grec plaçait dans l'assistance du dieu velu de l'Arcadie. Mais nous admettons simplement l'analogie de ces fictions sans les considérer comme étant le résultat du contact momentané qui aurait pu avoir lieu entre ces peuples et les Hellènes.

Ceux qui ne veulent voir dans les fictions des différents peuples de l'Europe que des imitations de la mythologie grecque, faisant en cela comme les Romains qui croyaient toujours retrouver leurs dieux dans ceux des nations barbares,

ne manqueront pas de considérer les divinités champêtres dont nous venons de parler comme des emprunts faits aux croyances du paganisme. Cependant, quoique les Romains aient séjourné longtemps dans la Calédonie, quoique les Slaves et les Grecs aient pu se rencontrer autrefois sur les bords du Tanaïs, nous n'en persistons pas moins dans l'opinion que nous avons déjà émise dans cet ouvrage, « que les fictions mythologiques ont eu un centre commun, une commune origine, et ne sont point des emprunts que les nations se sont faites mutuellement. » Nous croyons, en outre, que ce raisonnement est parfaitement applicable aux faunes, aux satyres et aux divinités qui leur correspondent dans la mythologie des nations celtiques, slaves, finnoises et scandinaves, dont nous venons de parler.

Puisque nous nous occupons en ce moment des divinités des bois, nous ferons remarquer que les croyances grecques et romaines sur les dryades, les hamadryades, les napées (1), étaient absolument les mêmes que celles des Germains, des Celtes, des Goths, des Slaves et des Finnois, dont les descendants ont peuplé l'Europe entière. Nous pensons néanmoins que la classification que nous a laissée Œlfric, le grammairien, des divinités champêtres des Teutons et des Saxons, n'existait réellement pas dans l'esprit de ces peuples aussi régulière qu'il nous l'a présentée (2). Mais que les êtres surnaturels dont parle l'abbé de Malmesbury aient fait partie de la mythologie populaire de nos ancêtres, c'est ce qu'on ne peut révoquer en doute. Leur superstition qui attachait des idées de sainteté aux cascades, aux rivières, aux lacs et même à chaque pointe de rocher un peu remarquable, n'était réellement qu'un fétichisme général, qui adorait tous les éléments, combiné avec un panthéisme au moyen duquel toute la nature était divinisée.

(1) Il en était de même des divinités des eaux, de la terre et des montagnes, ainsi que nous le ferons voir dans les articles qui les concernent.

(2) *Œlfricus, grammaticus*, abbé de Malmesbury, vivait dans le x[e] siècle; il mourut en 1016. Il avait classé les divinités champêtres des Saxons, d'après celles des nymphes de la mythologie païenne.

Ce qui devient une nouvelle preuve de la grande analogie qui a existé depuis un temps immémorial dans les croyances populaires de tous les hommes, à quelque race qu'ils puissent appartenir, c'est que ce culte mystérieux de la nature, ce panthéisme secret dont les nations chrétiennes du moyen-âge admettaient le principe sans jamais le formuler, a été trouvé, récemment encore, établi parmi les peuplades océaniennes qui ont été séparées pendant tant de siècles du reste de la grande famille humaine, par des mers orageuses qu'aucun mortel n'osa longtemps franchir. Dans les croyances d'Otaïti, comme dans celles des anciens habitants des forêts du Nord et de la Germanie, chez les tribus américaines, comme chez les peuples de l'Asie, on a constamment remarqué la même personnification des grands traits de la nature, la même vénération religieuse pour les astres et pour les éléments. « A côté des dieux de la mer des Otaïtiens, dit un voyageur moderne, étaient les dieux de l'air, légers, gracieux, pleins de merveilleuses facultés. La poésie polynésienne avait ses sylphes et ses gnomes, ses goules et ses salamandres. L'univers entier fourmillait de divinités invisibles qui bruissaient dans l'air, qui verdissaient dans les feuilles, qui écumaient sur les récifs (1). »

Partout, chez les hommes à l'état sauvage ou chez les peuples qui ne sont encore parvenus qu'à un degré de civilisation peu avancée, on a également retrouvé ce culte adressé de préférence aux divinités malfaisantes ou redoutées, que les Latins et les Grecs rendirent anciennement à Faunus et à Pan. Après avoir parlé du dieu de la colère et de la mort, ainsi que du dieu maître des éléments et du tonnerre, adorés par les nouveaux Zélandais, M. d'Urville ajoute : « Mais leur culte n'est au fond qu'un culte de terreur; ils conjurent les dieux malfaisants plutôt qu'ils n'adorent les divinités bienfaisantes (2). »

Dans cette nomenclature des divinités champêtres des Teu-

(1) *Voyage pitt. autour du monde*, rédigé par M. Dumont d'Urville, volume I, p. 570.
(2) Dumont d'Urville, *Voyage autour du monde*, tom. IV.

tons et des Saxons que nous a laissée Œlfric, le grammairien, les génies qu'il nomme *Dun-Elfen, Berg-Elfen, Munt-Elfen*, étaient les oréades, les orestiades, les orodemniades de la mythologie classique; les *Feld-Elfen* étaient les napées; les *Wu-du-Elfen*, les dryades et les hamadryades; enfin, les *Wœter-Elfen* étaient les naïades, les crénées, les pégées des fontaines, les potamides des fleuves et des rivières et les limnades des lacs et des étangs (1). Nous ferons connaître, en traitant des croyances populaires de l'Allemagne, tout ce qui se rattache aux nombreuses variétés de la famille des Elfes, et nous consacrerons un article particulier aux divinités des eaux, ne nous occupant, pour le moment, que de celles qui correspondent aux dryades et aux hamadryades des anciens, dans la mythologie populaire du moyen-âge.

Les Grecs et les Romains avaient un respect tout particulier pour les arbres (2), auxquels ils prêtaient les mêmes sensations qu'aux mortels. Ils avaient placé des nymphes célestes dans les hêtres; ils demandaient des oracles aux chênes de Dodone, et Virgile a été jusqu'à supposer que les pins du Ménale et les lauriers du Pinde versèrent des larmes sur la mort de Gallus :

« Illum etiam Lauri, etiam flevere myricœ.
Pinifer illum etiam solem sub rupe jacentem
Mœnalus et gelidi fleverunt saxa lycœi (3). »

Cette vénération était au moins égale, si elle n'était surpassée, par celle que les Celtes, les Germains et les Slaves por-

(1) *Œlfricus, grammaticus, dict. sax., lat. et anglais.*

(2) Le mot dryade signifie chêne. Ces nymphes présidaient aux bois et aux arbres en général. Le respect qu'on leur portait était si grand, que pour couper des arbres, il fallait que les prêtres déclarassent que les nymphes les avaient abandonnés. Les dryades pouvaient errer en liberté, danser autour des chênes et survivre à leur destruction. Il n'en était pas de même des hamadryades qui naissaient et mouraient avec leurs arbres, principalement avec les chênes. Reconnaissantes pour ceux qui les garantissaient de la mort, elles punissaient sévèrement les sacriléges qui osaient attaquer les arbres dont elles dépendaient. Plutarque, nous ne savons d'après quel calcul, portait la durée de leur vie à 9720 ans, ce qui ne s'accorde guère avec la durée des arbres.

(3) *Virg. Eglog.*, x.

taient aux mêmes objets ; les druides cueillaient le gui avec des serpes d'or ; les Germains avaient leurs forêts sacrées, et Krock ou Crocus, qui, du rang de simple écuyer, devint le premier législateur des Slaves qui avaient envahi la Bohême, dut son élévation et la sagesse avec laquelle il gouverna ses compatriotes, à l'amour et aux conseils d'une dryade *(Wudu-Elfen)*, qui habitait un chêne voisin de sa demeure. La nymphe l'aima, l'épousa et lui donna le don de lire dans l'avenir. Crocus en eut trois filles, toutes grandes magiciennes, dont la plus jeune, nommée Libussa, épousa Przemysl ou Premislas, qui régna sur la Bohême et fonda la ville de Prague (1).

Voici une ballade danoise très-ancienne qui fera connaître quelles étaient jadis, et nous pensons pouvoir dire quelles sont encore, sur ce sujet, les croyances populaires du Danemarck et de la Norwége (2).

L'Elf gris.

« Il y a sur les bords de la mer de l'Ouest (3) une vaste forêt, près de laquelle un fermier voulut se bâtir une demeure. Il porta dans ce lieu son faucon favori ; il y conduisit son chien fidèle, car il croyait y passer l'hiver.

» Il prit aussi son arc et son coq, pensant que son séjour serait de quelque durée. Les cerfs de la forêt maudirent bientôt le jour de son arrivée.

» Pour construire sa demeure, il a coupé le hêtre, abattu le chêne et fait tomber le vert peuplier ; mais qu'il redoute le courroux des Elfs de la forêt, qui murmurent déjà de son audace.

(1) Libussa régna de l'an 722 à 742. Voyez *Dubravii historia Bohemiæ. Œneæ Sylvi cardinalis, de Bohumarum origine a gentis historiæ*

(2) Cette ballade est tirée du *Kiempe-Viser*, collection de ballades héroïques et de chansons populaires, recueillies par Anders Sefrensen, et publiée pour la première fois par lui en 1591. — Cette collection contient beaucoup d'autres traditions concernant le genre de fiction dont nous parlons en ce moment.

(3) La mer qui baigne les côtes de Norwége et que nous nommons mer du Nord.

» Il se hâtait de terminer son travail et d'équarrir ses poutres et ses solivaux, lorsqu'il entendit l'esprit irrité demander, du fond du tertre ombragé qu'il habite, la cause du bruit qui troublait le silence de la forêt.

» Puis aussitôt apparut un Elf qui n'était en ce moment pas plus gros qu'une fourmi ; il tourna de tous côtés des regards courroucés, et n'apercevant plus le fermier qui s'était enfui tout effrayé : « Allons, dit-il, à sa demeure, et punissons ce chrétien de l'outrage qu'il vient de nous faire.

» Car il a coupé nos arbres et détruit nos verts ombrages ; il nous a offensé et il a méprisé notre pouvoir ; il faut pour l'en punir qu'il me livre sa femme, ou je le forcerai à maudire le jour de sa naissance. »

» Tous les Elfs qui habitaient la forêt sortirent aussitôt de leurs retraites, et se dirigèrent, en dansant, vers la demeure du laboureur.

» A leur approche, le chien hurla dans la cour ; le berger fit entendre les sons aigus de son cornet ; l'aigle cria dans son aire, et le coq chanta comme s'il eut vu tomber l'avoine par poignées des mains de son maître.

» Les Elfs étaient au nombre de *cent sept*, les plus laids et les plus hideux qu'on put voir ; ils venaient visiter le fermier et s'asseoir à sa table, pour boire et manger avec lui.

» Le maître de Willenshaw les aperçut par sa fenêtre qui se dirigeaient vers sa demeure (1) : « Secourez-moi, dit-il, Jésus, fils de Marie, car les Elfs semblent me menacer. »

» Il traça aussitôt à la hâte, dans chaque coin de sa maison, le signe de notre rédemption. En apercevant la croix qu'ils redoutent, les Elfs épouvantés s'enfuirent vers la forêt.

» Les uns se dirigèrent vers l'est, les autres vers l'ouest, d'autres encore vers le nord ; il y en eut qui furent se cacher dans le fond d'un sombre vallon, et qui y sont peut-être encore.

» Cependant, le plus petit de tous ces Elfs ne voulut pas

(1) Dans les pays du Nord, comme en Écosse, on nomme le fermier *le maître* de tel endroit.

franchir le seuil de la porte. Le fermier en fut effrayé, car ni prières, ni signes de croix ne purent le mettre en fuite.

» L'épouse du fermier était une femme fort sensée. Elle engagea l'Elf à se mettre à table, et plaça devant lui de la venaison et d'excellente ale, accompagnant le tout de paroles obligeantes et bien choisies.

» Écoutez bien, bonhomme *(gud-man)*, de Willenshaw, dit-elle à son mari, ce que je vais vous dire : Pourquoi, sans ma permission, avez-vous été bâtir hors de nos domaines?

» Il l'a fait cependant, répondit aussitôt le méchant Elf ; et pour le punir d'avoir coupé nos vieux chênes et nos beaux peupliers, il faut qu'il me livre aujourd'hui sa femme pour que j'en fasse ma maîtresse.

» A ces mots, le malheureux époux fut frappé d'épouvante, et à peine put-il conserver assez de force pour répondre à ce malin esprit : « Mon Éline m'est trop chère pour que je consente jamais à te la donner ; prends mon or et tout ce que je possède, et sors bien vite de ce lieu. »

» Alors je prendrais ton Éline et toi, et je vous écraserai tous deux sous mes pieds ; j'enterrerai dans ma demeure souterraine ton or et tout ce que tu possèdes.

» Le fermier, bien chagrin, tint conseil avec sa famille ; tous pensèrent qu'il valait mieux sacrifier Éline que de s'exposer à perdre la vie.

» L'époux suivit, à regret, ce conseil, et, le cœur navré de douleur, il remit sa femme au pouvoir du méchant Elf.

» Celui-ci se leva tout joyeux, prit Éline dans ses bras et l'emporta dans la forêt ; mais le cœur de la jeune femme était brisé par ce coup terrible et imprévu.

» Elle appelait le ciel à son secours, et des larmes brûlantes coulaient sur ses joues naguère si vermeilles : « J'avais, s'écriait-elle, donné ma foi au plus bel homme qui fut sur terre, et l'on me livre à un Elf affreux, qui veut faire de moi sa maîtresse.

» L'Elf essaya de l'embrasser une fois ; il essaya une seconde, et chaque fois qu'il s'approchait d'Éline, sa laideur augmentait encore davantage. Enfin, lorsqu'une troisième

fois il voulut se rendre maître de sa personne, Eline invoqua avec ferveur le fils de Marie; aussitôt l'Elf s'évanouit, et un beau chevalier parut à sa place.

» Ce fut à l'ombre d'un vert tilleul que le chevalier recouvra sa forme première : « O chère Eline ! s'écria-t-il, soyez maintenant mon épouse, et je vous donnerai de bon cœur tous les trésors de la joyeuse Angleterre.

» Lorsque j'étais petit enfant, j'eus le malheur de perdre ma mère. La marâtre qui prit sa place me chassa du foyer paternel, et je devins un Elf gris.

» Je ferai de riches présents à votre époux pour le consoler de la perte de son Eline, qui règnera désormais sur mon cœur.

» Noble chevalier, reprit Eline, remercions Dieu de nous avoir sauvé d'un aussi grand danger. Prenez pour épouse une jeune vierge dont le cœur soit libre, et que le bonheur vous accompagne.

» Éline ne peut consentir à s'élever jusqu'à vous ! Que sa fille soit votre épouse; acceptez-la de sa main, et qu'elle devienne le gage de notre réconciliation.

» Grâce vous soit rendue, femme dont la prudence égale la vertu; puisque je ne puis obtenir votre amour, je veux devenir votre gendre et vous rendre à votre époux.

» Depuis ce jour, le laboureur joyeux a pu bâtir à loisir dans la forêt, sans que personne vint troubler ses travaux. L'Elf plaça sur la tête de sa fille une des plus belles couronnes d'Angleterre, et Dieu leur accorda une heureuse et longue vie.

» Et la prudente Éline, la belle ménagère de Villenshaw, a oublié tous ses malheurs, car elle est la mère d'une noble princesse qui s'endort tous les soirs dans les bras d'un Roi (1). »

On remarquera facilement la ressemblance qui existe entre quelques particularités de ce chant populaire du Danemarck et la ballade écossaise du jeune Tamlane (2), et l'on peut sup-

(1) *Kiempe viser*, p. 143.
(2) Voyez le chapitre III du 3e livre.

poser que l'obstination du petit Elf gris, que ni croix ni prières ne peuvent mettre en fuite, vient de ce qu'ayant été baptisé, il ne peut éprouver la même horreur que les autres lutins pour le signe de la rédemption des hommes : au moins, c'est ainsi que l'explique sir Walter-Scott (1).

La collection danoise de laquelle a été extraite la ballade de l'Elf gris en contient beaucoup d'autres qui se rapportent au même genre de superstition. Il y a aussi en Allemagne un grand nombre de traditions locales sur le même sujet. L'histoire suivante a beaucoup de rapports avec quelques fictions des anciens Grecs sur Pan et les nymphes :

« Un bûcheron, nommé Hans-Krepel, travaillant un jour dans une friche couverte de bruyères près de Salzbourg, une de ces petites femmes des bois, que l'on nomme ordinairement *femmes de mousse* (2), lui apparut et le pria instamment de ne pas oublier, avant de quitter son travail, de tailler *trois croix* dans le dernier arbre qu'il abattrait ce jour-là : néanmoins, Hans retourna chez lui sans avoir satisfait à cette demande. Le jour suivant, la petite femme lui apparut de nouveau, ayant l'air bien affligée : « Ah! mon cher homme, lui dit-elle, pourquoi avez-vous négligé de tailler hier soir les trois croix, ainsi que je vous l'avais demandé? vous m'auriez rendu un grand service. Chaque soir, et plus encore pendant la nuit, nous sommes exposées aux poursuites du farouche chasseur et de ceux de sa suite, et forcées de nous laisser tourmenter et quelquefois même déchirer par eux, à moins que nous ne puissions nous réfugier près d'un arbre sur l'écorce duquel on a tracé une croix, et qui devient alors pour nous un asile sacré, dont ces méchants esprits ne peuvent nous arracher (3). » La plainte de la petite femme ne toucha pas beaucoup le cœur du bûcheron, qui lui répondit brusquement qu'il ne ferait rien de ce qu'elle lui demandait, attendu qu'il ne croyait pas qu'une

(1) Lady of the lake, canto IV, note 10.

(2) On les nomme aussi *ramasseuses de mousse*.

(3) Pan et les siens avaient coutume de tourmenter les dryades et les autres nymphes de la même manière. Voyez à cet égard la *Pastorale* de Longus, p. 63, édit. de Villoison.

croix pût être d'aucun secours aux malins esprits comme elle. En entendant ces paroles, ce petit être se jeta avec colère sur le pauvre Hans, et le serra avec tant de force, qu'il en fut longtemps malade. On dit que ces petites femmes, ainsi que des petits hommes de la même espèce, habitent sous terre dans cette bruyère et dans les parties les plus obscures de la forêt, où ils ont des trous dans lesquels ils se couchent sur d'épais lits de mousse; ceux qui les ont vus disent qu'ils sont également habillés de mousse (1). »

Prætorius, qui rapporte cette histoire, prétend l'avoir apprise d'une vieille dame qui la tenait de Hans Krepel lui-même, et il ajoute que les apparitions de cette petite femme des bois eurent lieu quelques instants après midi, heure à laquelle les gens qui travaillent aux champs quittent ordinairement leur ouvrage, parce que c'est le moment où le démon et les esprits ont coutume de se montrer (2).

Cette superstition, qui était très-répandue chez les anciens Grecs, l'est également encore parmi les Grecs modernes. On nommait démons solaires ou démons du midi ces sortes d'esprits qui apparaissaient ainsi pendant le jour. Ils étaient fort redoutés des habitants des campagnes. « C'est dans les forêts, dit Théocrite, qu'à l'heure de midi Pan épouvante les pasteurs : il souffle violemment sur eux, les étouffe quelquefois de son haleine et les tue dans sa fureur avec le bâton noueux qu'il tient à la main (3). »

Le démon du midi se nommait Empuse, lorsqu'il se montrait sous la forme d'une femme qui n'avait qu'un pied, qui était d'airain. On conjurait l'Empuse en lui disant des injures (4). Aristophane dit que c'est un démon envoyé par Hécate,

(1) On retrouve quelque chose qui ressemble beaucoup à cette histoire dans la conversation qui eut lieu entre Péribée (*Perabius*) et une hamadryade qui le menaçait des conséquences de la négligence qu'il mettait à étayer le chêne dans lequel elle habitait, et qui était prêt à tomber. On trouve ce morceau dans le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, vol. II, v. 479.

(2) *Anthropodemus Plutonicus*, vol. XI, p. 231.

(3) Théocrite, *Idyl.* II, v. 15.

(4) Philostrate, appol. 4, c. 25.

qui n'apparaît qu'aux misérables et aux désespérés sur l'heure de midi (1).

Philostrate *(in héroïcis)* raconte que dans la presqu'île de Pallene (l'ancienne Phlegra), lieu dans lequel on prétend que les géants combattirent contre Jupiter, il n'y avait pas un pasteur qui osât se montrer dehors à l'heure de midi, dans la crainte des spectres et des autres apparitions, qui y étaient fort communes. De nos jours encore, un paysan des îles Ioniennes est difficilement persuadé de sortir de sa chaumière à l'heure de midi, en raison de la frayeur que lui inspirent les fées, qu'il appelle Anéraïdes.

Les Juifs croyaient aussi au démon du midi, et leur croyance à cet égard se rapproche beaucoup de celle des Grecs. « Les rabbins, dit Bochart, traduisent le mot *hircus* par celui de satyre, et le mot *sair* par celui de bouc ou de démon, ainsi que par le mot *heteb*, ou *le démon du midi;* et par les velus, dont parle Isaïe, ils entendent les satyres habitants du désert (2). »

Les forêts et les endroits sauvages ont été considérés de tout temps comme les lieux où les démons se montraient le plus volontiers. Aussi c'était dans les bois qu'habitait ordinairement avec ses chiens la triple Hécate, la déesse des enchantements et des sortiléges, qui ne s'y voyait, comme le dit Lucien, non moins qu'aux carrefours.

Ce fut au milieu des rochers et des déserts de la Thébaïde, ainsi que dans les forêts du Liban, que les Antoine, les Pacôme, les Hilarion, les Macaire, eurent à soutenir les assauts les plus redoutables contre les esprits infernaux, qui prenaient toutes sortes de formes pour les séduire ou les épouvanter. Comme le lion s'enfuit au son de l'airain ou du tambour, suivant ce que rapportent Alcée (3), Antipater (4) et Varron (5), ainsi les diables et les esprits des forêts, selon Pcellus, crai-

(1) Voyez sur l'Empuse, démon androgyne, Aristophane, *in Ranis*, et Démosthène *contra Eschine*.
(2) Bochart, *Phaleg-Chanaon*, lib. I, cap. XVIII.
(3) Epigram., lib. I.
(4) Lib. VI.
(5) De Re Rustica.

gnent le coq, abhorrent son chant et se sauvent au moindre bruit du fer ou de l'airain.

Les forêts ont été souvent le théâtre d'événements malheureux et extraordinaires arrivés aux souverains. Ce fut dans la *Newforest*, en Angleterre, qu'une flèche partie d'une main inconnue perça le cœur de Guillaume Le Roux, ce grand ennemi des prélats de son temps. Le jour de cet événement, qui fut accompagné de circonstances bien remarquables (1), le comte de Cornouailles, dit l'historien Mathieu Paris (2), qui chassait dans une forêt voisine, vit un grand bouc velu qui emportait un homme noir, tout nu et blessé d'une flèche à travers le corps. Le comte, sans s'effrayer, conjura le bouc au nom du Dieu vivant, et lui demanda qui il était et quel était celui qu'il portait. Le bouc répondit qu'il était le diable, et que l'homme blessé était Guillaume Le Roux, tyran qui, pendant sa vie, n'avait cessé de guerroyer contre l'Eglise et d'affliger les gens de bien, et qu'au reste il allait le présenter au jugement de Dieu.

Il faut avouer qu'il y a déjà bien longtemps que le démon ne montre plus d'aussi bons sentiments envers l'Eglise et les gens de bien que ceux qu'exprimait jadis au comte de Cornouailles ce grand bouc velu qui emportait Guillaume Le Roux; bien au contraire, depuis quelques siècles, le diable est parvenu à introduire dans cette même Eglise, sous le nom de réforme, le schisme et l'hérésie; et nous avons été témoins que, depuis plus d'un demi-siècle, il n'a cessé de tourmenter les honnêtes gens et de favoriser l'impiété et les usurpations de toute espèce. On s'aperçoit facilement, d'après tout ce qui se passe chaque jour sous nos yeux, que le diable a marché avec le siècle, ou plutôt que c'est lui qui le fait marcher.

Ce fut à la suite d'une apparition dans la forêt du Mans, que beaucoup de gens regardèrent comme surnaturelle, que se déclara la démence de Charles VI, qui amena de si grands malheurs sur la France.

(1) Voyez sur cette mort le chapitre des présages.
(2) In historia anglica.

Le Père Daniel raconte que Charles IX étant à la chasse dans la forêt des Lions, en Normandie, on vit paraître tout à coup un spectre de feu qui effraya tellement la suite du roi, qu'elle le laissa seul. Charles se jeta bravement, l'épée à la main, sur le fantôme, qui disparut aussitôt.

Nous parlons ailleurs de l'apparition du spectre du grand veneur à Henri IV et à Louis XIV dans la forêt de Fontainebleau (1), apparition qui a toujours paru fort extraordinaire, quoiqu'on ait cherché à l'attribuer à des causes naturelles.

Outre les dusiens ou drusiens, génies impurs et lascifs, qui habitaient jadis les forêts de la Gaule, et dont nous avons déjà parlé, nos pères avaient encore une divinité qui présidait à la chasse et aux forêts; on la nommait *Arduenna*, et l'on croit qu'elle a donné son nom à la forêt des Ardennes (2). Elle est représentée couverte d'une cuirasse, un arc débandé à la main et un chien auprès d'elle. Les chasseurs gaulois invoquaient aussi d'autres divinités champêtres qu'ils nommaient *Cerunnos*, et qui appartenaient sans doute à la nombreuse famille des faunes et des satyres. On les représentait sous la forme humaine, avec de longues oreilles, et ayant un anneau passé dans chacune des deux cornes dont leur front était orné.

Les Cabalistes ont prétendu que le feu était habité par des esprits ou génies qu'ils ont nommés Salamandres, du nom d'une espèce de lézards que les anciens avaient donné pour attribut au feu, parce qu'ils croyaient que cet animal avait la vertu de vivre au milieu des flammes. Mais cette croyance n'a jamais été aussi populaire que celle qui a peuplé d'habitants surnaturels les trois autres éléments. Néanmoins, parmi les fictions répandues chez le peuple, celle de l'apparition de certains esprits sous la forme de flammes est très-ancienne et très-répandue, particulièrement dans le nord de l'Europe. On

(1) Voyez le chapitre des chasses aériennes.

(2) Arduenna, Arduina et Ardoine. Les Scandinaves avaient une déesse, Barduenna, qui présidait aux forêts, qui pourrait bien être la même qu'Arduenna.

croyait que les esprits du feu habitaient les régions qui sont au-dessous de la lune (1).

Nous avons dit ailleurs (2) que l'être fictif que nous appelons communément en France le follet, le sotray, le crion, était un esprit domestique qui berçait les enfants, pansait les chevaux et remplissait beaucoup d'autres soins du ménage. Nous croyons qu'on ne doit pas confondre, comme on le fait souvent, le follet avec les feux follets, qui sont les *ignes fatui* des anciens. C'est cette dernière sorte d'esprits que les Normands nomment *le fourlore;* les Italiens, *mazzapengoli, mazzaruoli, farfarelli*, et les Espagnols, *drisgo;* on les nomme aussi *rabbats* dans quelques parties de la France. Nous pensons donc que ces deux fictions étaient bien distinctes dans les anciennes croyances populaires, avant la confusion qu'on y a introduite depuis fort longtemps, ainsi qu'on peut s'en assurer par la différence qui existe entre le caractère et les occupations attribués à chacun de ces esprits, dont l'un cherche en toutes occasions à se rendre utile à l'homme, tandis que l'autre ne pense qu'à effrayer et à nuire. C'est donc à tort que l'on réunit ces deux sortes d'esprits sous la même dénomination, et que l'on augmente ainsi la confusion qui règne dans notre mythologie populaire (3).

Les feux follets apparaissent le soir, sous la forme de flammes légères, dans les marais, les fondrières, les cimetières et souvent sur les anciens champs de bataille. Ces esprits fuient quand on les approche, poursuivent ceux qui les fuient, et brillent moins de près qu'à une certaine distance. Ces lutins ont causé de tout temps une grande frayeur aux habitants des campagnes, qui les rangent constamment dans la classe des génies malfaisants. Beaucoup de gens pensent que ce sont les âmes des excommuniés et des criminels qui errent dans ce monde jusqu'au jour du dernier jugement. Ils habitent les

(1) « *The spirits of the fire have their mansions under the regions of the moon.* » Supplication de Pierre Pennilesse, pièce qui parut en 1502.

(2) En parlant des génies domestiques.

(3) C'est ce que vient de faire encore l'auteur d'un article sur les feux follets, dans le *Dictionnaire de la conversation.*

bois, les lieux humides, et se plaisent à tromper les voyageurs par une lueur mensongère qui les conduit souvent dans des abîmes profonds, ou dans des marais fangeux, tandis que le follet fait entendre des ris moqueurs au moment où la victime de sa perfidie se débat en vain dans les angoisses de la mort. Quelquefois encore, il prend le malin plaisir de se montrer sous la forme d'un coursier docile, et il disparaît ensuite tout à coup d'entre les jambes de son cavalier (1).

Thomson est le seul auteur qui attribue à ces esprits des dispositions bienveillantes pour l'homme : « D'autres fois, au contraire, dit-il, envoyés par le génie bienfaisant de la nuit, ils paraissent comme une lueur soudaine sur la crinière du cheval du voyageur égaré, le guident à travers les sentiers étroits et les dangereux marécages, en lui enseignant le gué caché qu'il doit traverser pour gagner la rive opposée du fleuve (2). »

Jérôme Cardon raconte à ce propos qu'un Italien de Come, voyageant de nuit et ne pouvant réussir à passer le gué d'une rivière profonde qu'il devait traverser, se mit à crier, croyant se faire entendre de quelques personnes du voisinage. Comme l'écho de ce lieu répondit à sa voix, le voyageur pensa que c'était un homme, et lui demanda en italien : « *Debo passar qui?* » (Dois-je passer ici?) L'écho répondit : « *Passa qui.* » (Passez ici.) Or, en cet endroit l'eau était profonde et impétueuse, tellement que notre voyageur répéta deux ou trois fois sa demande, et l'écho lui fit toujours la même réponse. Enfin, il se décida à entrer dans la rivière, et après l'avoir

(1) On attribue l'origine et la formation des feux follets au dégagement du gaz hydrogène carbonné, qui a lieu lorsque les matières animales ou végétales sont en état de putréfaction, et qu'enflamme accidentellement quelque courant électrique. Beaucoup pensent qu'ils ne sont que la matière même de l'électricité.

(2) At other times
Sent by the better genius of the night,
Innoxious, gleaming on the horse's mane
The meteor sits; and shew the narrow path,
That winding leads thro pits of death or else
Instruct him how to take the dangerous ford.
(Thompson-Scason.)

traversée non sans courir risque de périr, il ne manqua pas de raconter ensuite à ses amis qu'un esprit malin avait voulu le faire noyer. Il faut avouer cependant que beaucoup de gens y eussent été pris comme lui (1).

Les Anglais ont donné à ce lutin un nom peut-être plus significatif que celui de follet; ils le nomment généralement *Will with the wisp* (2), quelquefois aussi *Jack with the lantern* (3), et plus communément encore *wisp*. Les Irlandais nomment les follets *miscaun marry*. C'est de cette fiction, ainsi que de quelques autres de même nature, que parle lord Byron dans ce chant des esprits de Manfred :

When the moon is in the wave
And the glow-worm on the grass,
And the *meteor on the grave*
And the *wisp* on the morass;
When the falling stars are shooting,
And the silent leaves are still
In the shadow of the hill
Shall my soul be upon thine
With a power and with a sign (4).

Ces *ignes fatui* apparaissent sous la forme d'une flamme bleuâtre; aussi, dans le *Pyrilegium*, ou loi du couvre feu, établie par Guillaume-le-Conquérant, on trouve l'exception suivante en faveur de maître Wisp : « Hoc nonobstante liceat ut *Gulielmus de Wispo*, alias *Johannes de lanternâ*, dat lucem cœruleam quocumque quotiusque vellet (5), » exception hono-

(1) Jérôme Cardon, *Traité des subtilités*, livre XVIII.

(2) *Guillaume porte brandon*, et non pas *Guillaume avec un torchon*, ainsi qu'a traduit l'auteur de l'article sur les follets que nous avons déjà cité. Wisp signifie, en anglais, un bouchon de paille, et dans cette circonstance il veut dire un brandon de paille allumée.

(3) *Jacques porte fallot*, et non pas un *Jeannot avec une lanterne* (Jack, en anglais, n'a jamais signifié Jean ni Jeannot), nom que l'auteur de l'article déjà mentionné trouve d'un romantisme enchanteur; mais qui n'est certainement pas nouveau, puisqu'il était en usage longtemps avant Guillaume-le-Conquérant.

(4) Byron's work, t. III, p. 7.

(5) « Néanmoins, il est permis à Guillaume de Wisp, autrement dit Jean de la lanterne, de faire briller sa lumière couleur d'azur partout et autant de fois qu'il le désirera. » Voyez à cet égard Blumembergius et Plot.

rable pour Guillaume de Wisp, et qui prouve le respect qu'on avait alors pour ces êtres surnaturels.

Ce lutin est très-connu en Allemagne, où il passe pour un esprit d'un caractère très-violent et surtout très-facile à offenser. Les paysans allemands ont à son égard quelques vers burlesques qu'ils nomment *spott reim* (vers satyriques), qui le mettent grandement en colère lorsqu'il les entend chanter. Les voici :

Heer-wisch ! ho ! ho ! ho !
Brennst wie haberstrols
Shag mich blitzeblo ! (1)

Il y a environ une quarantaine d'années qu'une jeune fille du village de Lorsels, en Westphalie, chantait ce refrain, tandis que *Wisch* se jouait en dansant au-dessus des roseaux d'un marais voisin. En entendant ces rimes offensantes, le lutin courut aussitôt vers l'imprudente chanteuse, qui s'enfuit à toutes jambes à la maison, essayant ainsi, mais vainement, d'échapper à l'esprit irrité; car, à peine eut-elle passé le seuil de la porte du logis, que Wisch, entrant à sa suite, frappa de ses ailes avec tant de violence toutes les personnes présentes, qu'elles en demeurèrent longtemps étourdies. Il ne sera sans doute pas bien difficile de deviner, d'après cette aventure, la nature véritable de ce démon électrique (2).

Conrad, berger de Gammelsbach, dans l'Odenwald, raconta, il y a quelques années, l'histoire suivante à M. Grimm : « J'étais allé garder les récoltes sur la colline de Hilschœner, non loin du vieux château de Freyenstein. Vers minuit, je rencontrai deux carrosses de feu qui roulaient avec un bruit

(1) « *Heerwish, ho ! ho !* Tu brûles comme de la paille d'avoine : lance-moi ton éclair ! »

(2) Tradition orale d'Hœnlein. On peut expliquer naturellement le caprice que ces follets ont à poursuivre ceux qui les fuient par le vide que ces derniers laissent derrière eux, vide dans lequel ces feux légers se précipitent aussitôt; et comme ils suivent chaque mouvement que fait le fuyard, ils semblent réellement le poursuivre. Si, au contraire, ils se trouvent devant une personne qui marche vers eux, l'air que le corps de cette personne déplace et pousse en avant les chasse dans la même direction.

horrible; tous les deux étaient attelés de quatre chevaux de feu. Le cortége venait en droite ligne de Freyenstein. Je l'ai souvent rencontré depuis, et à chaque fois il m'a causé une grande frayeur; car, dans ces carrosses, étaient assis des personnages dont la bouche et les yeux vomissaient des flammes (1).

On raconte que toutes les fois qu'il s'élève un orage, on voit sur les toits du château de Lichtenberg, près d'Ingweiler, dans la Basse-Alsace, sur les pommes des tours et même sur le fer des hallebardes, quantité de petites flammes bleues. Il paraît que c'est à ce phénomène qu'il faut attribuer le nom du vieux château (2). Il y a également sur une haute montagne du Tyrol un vieux château dans lequel toutes les nuits un feu brûle; la flamme est si grande, qu'elle s'élève en pétillant au-dessus des murailles, et qu'on peut l'apercevoir dans un rayon d'une vaste étendue (3).

Les habitants du pays d'Erbach racontent également avoir vu quelquefois apparaître pendant la nuit des hommes de feu sur leurs montagnes, qui se coloraient à leur passage d'un reflet lumineux; d'autres qui couraient dans les champs d'une borne à l'autre, et qui vomissaient des flammes par la bouche et par le nez (4).

On donne dans le Meckelnburg une assez singulière origine aux feux follets qui, la nuit, errent sur les bords des eaux et sur la lisière des champs. On pense qu'ils doivent avoir été jadis des arpenteurs sans bonne foi qui, dans le mesurage des terres et la fixation des limites, abusèrent de la confiance des propriétaires. C'est pourquoi ils ont été condamnés à errer après leur mort et à garder les limites (5).

Nous pensons que l'on doit ranger dans la même classe que les wisps et les follets ces autres esprits inférieurs de la sphère

(1) Tradition tirée du *Deutsch sagen* de Grimm.
(2) *Happel, relat. curios.*, v. II, p. 771.
(3) *Der Abentheuerliche Jean Rebhu*, 1679, p. 8, v. II.
(4) Botho, *Chronicon Brunsvic, pictur, dans Leibnitz*, SS. RR. BR., III p. 337.
(5) Tradition orale du Meckelnburg.

de feu que l'on voit voltiger, sous l'apparence de petites flammes bleuâtres, au-dessus des tombeaux qui récèlent des trésors; ceux qui allument le *feu de la tombe*, que les Anglais appellent » *the grave fire* (1), » et qui sont la cause de ces lueurs effrayantes qui apparaissent dans les cimetières, que l'on nomme *la lune de la tombe*, *the moon of the grave*. Enfin, on doit comprendre aussi dans la même catégorie ces feux connus sous le nom de *feux de Saint-Elme*, que l'on donne à certaines émanations ignées, qui s'attachent quelquefois aux mâts d'un vaisseau et qui paraissent ordinairement après une tempête. Les anciens les nommaient Castor et Pollux, et les matelots grecs et romains étaient rassurés lorsqu'ils en apercevaient deux au haut des mâts de leurs galères. Aujourd'hui encore, cette superstition subsiste, particulièrement dans le levant, où les matelots y croient avec d'autant plus de raison, que cette confiance est fondée sur l'expérience (2). Cette tradition remonte jusqu'aux temps qui suivirent le déluge de Deucalion.

Les anciens nommaient *ignis lambens* (feu qui lèche) une flamme qui sortait quelquefois de la chevelure humaine. Les Grecs et les Romains regardaient cette flamme comme une preuve de la présence divine dans les mortels sur lesquels elle paraissait. Tel était Servius Tullius, selon Tite-Live, et Ascagne, selon Virgile.

Cette croyance, qui s'est conservée chez les chrétiens, peut s'appuyer sur le témoignage de plusieurs Pères de l'Eglise, qui rapportent que l'on a vu briller de saints personnages d'une lumière extraordinaire pendant qu'ils vivaient, laquelle était considérée comme un signe de la sainteté de leurs actions (3).

(1) Le même que Byron nomme « the meteor of the grave. »

(2) Pouqueville, *Voyage en Grèce*, t. IV, p. 417. Le feu Saint-Elme se nomme aussi Corpo-Santo, Saint-Helme, Night-Fire, etc.

(3) Euthymus et saint Martin parurent la tête environnée d'un grand globe de feu lorsqu'ils célébraient le service divin. La vierge sainte Agnès, condamnée à être conduite dans un mauvais lieu pour la punir de ce qu'elle ne voulait point renoncer à la foi chrétienne, fut, dit saint Ambroise, environnée d'une lumière, afin d'empêcher le fils du prévost de la violer.

On croit en Allemagne qu'il existe des *esprits gardiens* d'anciens édifices, qui se montrent parfois sous la forme d'une flamme légère ; telle est, par exemple, celle qui apparaît souvent sur le sommet du donjon du vieux château de Kuftein.

La croyance aux esprits gardiens sous une apparence ignée subsiste encore de nos jours parmi les Lapons. Maupertuis, dans son ouvrage sur la figure de la terre, après avoir décrit le superbe lac et la montagne de Niemie, ajoute : « De ce point élevé, nous eûmes plusieurs fois l'occasion de voir s'élever du lac des vapeurs que les Lapons nomment *haltios*, et qu'ils considèrent comme les esprits gardiens de leurs montagnes (1). »

Les anciens Scandinaves croyaient aussi à l'existence d'esprits tutélaires ou gardiens des empires, des provinces et des villes; et leurs descendants, les Islandais, durent jadis à la puissante intervention de ces génies le bonheur d'échapper à la vengeance du roi de Norwége Herold Gormson, ainsi qu'on le lit dans la saga qui porte le nom de ce monarque.

Il paraît qu'Herold, avant de mettre ses projets hostiles en exécution, voulut connaître la situation intérieure du pays qu'il allait attaquer; et, pour y parvenir, il chargea un savant *troldman* ou magicien de pénétrer en Islande en prenant la forme qu'il jugerait la plus convenable pour n'être point reconnu.

« Le magicien, dit la saga, se changea aussitôt en baleine et nagea vers l'Islande, où il arriva en bien peu de temps. Mais, lorsqu'il crut pouvoir aborder le rivage, il aperçut les rochers et les montagnes de l'île couverts de *land-wœtters* ou esprits gardiens qui paraissaient vouloir s'opposer à son approche, et qui se préparaient à défendre vaillamment le poste qui leur était confié. Alors l'habile troldman, croyant déjouer facilement ces préparatifs hostiles, tourna du côté de *Vapnaford* (2) et essaya d'y prendre terre. Mais un énorme et hideux dragon

(1) *Relation d'un voyage au fond de la Laponie*, t. III, p. 174.

(2) Vapnaford, Oreford, Bridefort et Wrekar-Skinda sont les noms de plusieurs caps et baies d'Islande.

descendit aussitôt des rochers en déroulant ses longs replis, et, suivi par d'innombrables serpents, s'approcha du rivage, où tous ensemble lancèrent leur venin contre l'envoyé du roi de Norwége. Celui-ci, ne pouvant leur résister, se dirigea à l'ouest, vers *Oreford*. Mais on vit bientôt paraître dans les airs un oiseau dont les ailes couvraient toute la baie, d'une pointe à l'autre. Il était accompagné d'un nombre prodigieux d'autres oiseaux moins grands, mais de même forme que lui, ce qui décida le magicien à tenter d'aborder à *Brideford*, sur la côte méridionale de l'île. A peine eut-il touché le rivage, qu'un énorme taureau se précipita sur lui et le suivit en mugissant jusque dans la mer, accompagné, sous diverses formes, par tous les esprits gardiens de la baie de Brideford. Le magicien, déçu dans tous ses projets, tenta néanmoins un dernier effort pour aborder à Wrekar-Skinda; mais il vit venir à sa rencontre un énorme géant, dont la tête dépassait les sommets couverts de neige des plus hautes montagnes de l'île. Ce géant était armé d'une énorme massue de fer, et une foule d'esprits gigantesques le suivaient vers le rivage. Le troldman fut donc obligé de renoncer à son projet et de retourner en Norwége rendre compte au roi Herold du mauvais succès de son expédition (1). »

Cette fable est d'autant plus curieuse, qu'elle sert à nous démontrer que les esprits élémentaires des Scandinaves étaient classés suivant la véritable doctrine paracelsienne, qui est celle des philosophes cabalistes, et qui n'est elle-même qu'une imitation de celle des anciens, telle que la décrivent Terentius-Varron, Proclus, Psellus et quelques autres. En effet, dans cette défense des côtes de l'Islande contre l'invasion du magicien d'Herold, nous voyons la terre envoyer ses génies sous la forme de géants, et les sylphes ou génies de l'air se montrer sous la figure d'oiseaux. Le taureau représente l'élément liquide, et le dragon appartient naturellement à la sphère de feu.

Le mont Hécla fait en quelque sorte partie de la mythologie

(1) Saga d'Herold Gormson.

scandinave. Il y avait déjà longtemps que le volcan de cette montagne était devenu la terreur des habitants de l'île, lorsque ces derniers furent convertis au christianisme (1). A compter de cette époque, son cratère fut considéré par les Islandais comme une des bouches de l'enfer. La même croyance existe depuis bien des siècles chez les peuples du midi de l'Europe à l'égard de l'Etna, du Vésuve et du Stromboli, suivant laquelle ces volcans sont considérés comme la route la plus directe pour descendre aux régions infernales, « *facillimum descensus in avernum,* » surtout depuis que Néron, Théodoric de Vérone, Julien-l'Apostat, le roi Dagobert, Anne de Bowlen et sa fille la reine Elisabeth ont tous été individuellement *vus* s'engloutissant dans leurs flammes sulfureuses.

Le mont Hécla était considéré par les Scandinaves comme le refuge des esprits de feu, qui inspiraient à ces peuples une grande terreur, parce qu'ils devaient un jour, sous la conduite de Surtur, leur chef, participer à la destruction de l'univers.

Suivant la mythologie scandinave, le plus grand ennemi des esprits du feu était *Luridan*, l'esprit de l'air. Vaganastus, auteur norwégien, rapporte que Luridan voyage au commandement des magiciens et se transporte en Laponie, en Finmark et même jusque sur les bords de la mer glaciale. Ce génie est continuellement en guerre avec les esprits du feu, qui habitent le mont Hécla. Lorsque ces esprits ennemis se rencontrent dans les airs, ils s'attaquent avec violence, et leurs troupes nombreuses et puissantes s'anéantissent quelquefois mutuelle-

(1) Les prêtres des anciennes divinités profitèrent de cette crainte, et menacèrent les habitants d'une affreuse irruption, s'ils ne retournaient à leurs vieilles erreurs. Mais un prêtre de Thor, qui s'était converti, se trouvant présent à cette assemblée, qui avait lieu dans un endroit où le terrain, qui avait été jadis un torrent de lave, était alors couvert de végétation, demanda avec beaucoup de présence d'esprit à ses anciens collègues qui avait pu exciter la colère des dieux, lorsque le terrain sur lequel ils disputaient était fluide et brûlant? Croyez-moi, hommes d'Islande, ajouta-t-il, l'irruption d'un volcan dépend de circonstances naturelles, à présent comme autrefois, et ce n'est point un moyen de vengeance entre les mains de Thor et d'Odin. Pomaré II, roi de Taïti, se servit d'un moyen semblable pour persuader à ses sujets d'embrasser le christianisme. — *Voyage pitt. aut. du monde*, t. I, p. 356.

ment. Mais ordinairement les esprits du feu succombent, lorsque leurs ennemis parviennent à les attirer hors de la montagne (le mont Hécla) pour les combattre au-dessus de la mer; au contraire, les esprits de l'air ont souvent le dessous, quand le combat se livre sur la montagne même; et c'est de là que proviennent ces bruits plaintifs, ces longs gémissements qu'on entend alors pendant plusieurs jours en Islande, en Norwége et même jusque en Russie.

Ces croyances islandaises sur les divinités volcaniques de l'Hécla ont leurs analogues dans un autre hémisphère, aux îles Sandwich, qui sont, comme l'Islande, couvertes de volcans, habitées par une famille de dieux et de déesses dont les noms expressifs autant que singuliers (1) nous fournissent une preuve de la fertilité d'imagination des mythologistes hawaiiens (2). Suivant ce que racontent les habitants nouvellement convertis de la métropole de l'Océanie, cette nombreuse et royale famille vint autrefois de Taïti s'établir à Hawaii, et fixa sa résidence dans le terrible volcan de *Kirau-Ea*, le plus considérable de ces îles. « Quelquefois pourtant, dit un voyageur célèbre, elle faisait ses tournées dans l'île; elle aimait surtout à visiter les pics couronnés de neiges. Son arrivée dans un endroit, précédée de tonnerres, d'éclairs et de tremblements de terre, était ordinairement annoncée par les prêtres de son temple. Divinités vengeresses, il fallait les conjurer avec des offrandes; et Pele, qui était le ministre de leurs co-

(1) Voici les noms de ces divinités volcaniques : *Kamo-ho-arii* (le roi de la vapeur), *Ta-poha-i-tahi-ora* (explosion dans le lieu de vie), *Te-oud-te-po* (pluie de la nuit), *Tane-hatéri* (tonnerre mâle), *Teo-ahi-tama-towa* (fils de la guerre vomissant le feu), tous frères et deux d'entre eux difformes et bossus comme Vulcain. Les sœurs étaient *Pele*, l'aînée et la principale; *Makore-wawahi-waa* (aux yeux étincelants et brisant les pirogues), *Hiata-wawahi-cani* (déchirant le ciel et saisissant les nuages), *Hiata-noho-lani* (habitant le ciel et saisissant les nuages); puis, avec cette attribution générique de *hiata* (saisissant les nuages), venaient : *Toa-rawa-mata* (déesse aux yeux sans cesse en mouvement), *Hoii-te-pori-a-Pele* (baisant le sein de Pele), *Tabou-ena-ena* (montagne enflammée), *Taraiia* (couronnée de guirlandes); enfin, *Opio* (la jeune). — *Voyage pitt. autour du monde*, vol. I, p. 429.

(2) Les mots *Hawaii*, *Hawaiiens*, qui sont ceux employés par les naturels pour désigner ces îles et leurs habitants, ont remplacé parmi les Européens celui de Sandwich, que leur avait donné Cook.

lères, sous sa forme de lave, dévorait parfois dans une de ses tournées jusqu'à quatre cents cochons. On les lui offrait tantôt vivants, tantôt cuits : dans le cratère, quand il y avait menace d'éruption ; dans la lave, quand elle coulait. L'île entière, ainsi tributaire des dieux des volcans, entretenait leurs temples et nourrissait leurs prêtres. C'était le culte de la terreur, origine des autres cultes, le plus puissant de tous et le mieux obéi. Une infraction était-elle commise, à l'instant même, au dire des *kahous* (prêtres), le *Kirau-Ea* s'emplissait de lave et lançait sa rivière de feu contre les coupables (1). »

Ce volcan de *Kirau-Ea*, qui brûle depuis la grande nuit (le chaos), est le séjour favori des divinités hawaiiennes. Ses divers cratères sont les palais dans lesquels les dieux s'amusent à jouer au *kovane*, dansent pour se divertir au mugissement des fournaises et nagent dans les laves bouillonnantes. La mythologie des Hawaiiens, remplie de semblables images, et leur histoire, qui n'est qu'une suite de guerres continuelles, auraient pu facilement fournir le sujet d'une autre Iliade, dont les héros auraient eu des proportions au moins aussi colossales que ceux d'Homère. Leurs dieux étaient puissants ; leurs guerriers, nombreux et pleins de courage : le poète seul leur a manqué !.....

(1) *Voyage pitt. autour du monde*, vol. I, p. 429.

CHAPITRE IV.

Esprits ou Génies des eaux.

« Dans les baies paisibles des Shetlands, éclairées par la lune, où les vagues, à peine agitées à leur surface, venaient doucement se répandre sur un lit de sable, entremêlé de coquillages, on voyait encore la syrène glisser légèrement sur les eaux à la clarté de l'astre de la nuit, mêlant sa voix au souffle de la brise; et souvent on l'entendait chanter les merveilles souterraines et des prédictions sur l'avenir. »

WALTER-SCOTT. — *Pirate*, chap. 2.

Le culte rendu aux divinités des eaux, que les Egyptiens et les Grecs avaient emprunté de peuples plus anciens qu'eux dans l'histoire, se perd pour nous dans la nuit des temps. Les hommes qui, dès les premiers âges du monde, avaient déjà peuplé de leurs semblables toutes les parties de l'espace, avaient également, depuis un temps immémorial, donné pour demeure à des êtres humains, ou à des divinités ressemblant aux hommes par leurs formes, les fontaines, les rivières et les grottes humides du vaste Océan.

Ce culte, dont on retrouve les traces dans la mythologie de tous les peuples de l'Orient, était également établi chez les nations d'origine celtique, gothique et scandinave, qui ont peuplé la partie occidentale et septentrionale de l'Europe. Ces grandes familles asiatiques apportèrent avec elles dans ces contrées le culte des fleuves et des rivières, qui, selon Justin, « était commun aux Parthes, qui n'étaient eux-mêmes que les descendants de certains bannis de Scythie (1). »

Suivant la mythologie scandinave, sur laquelle sont en par-

(1) Justin, liv. 41, suivant les notions historiques les plus accréditées, les guerriers d'Odin étaient Scythes, et venaient des bords de la mer Caspienne.

tie fondées toutes les croyances populaires des peuples du Nord, Odin, le souverain des dieux (1), prend le nom de *Nikar*, ou *Hnickar*, lorsqu'il agit comme destructeur du mauvais principe. On appelle aussi *Nickur*, *Nikker*, *Niord* ou *Niorder* (2), le génie redoutable des eaux, celui qui peut susciter ou apaiser les tempêtes. Il y a dans l'île de Rugen un lac sombre, sur lequel flottent toujours d'épais brouillards, dont les eaux sont troubles et les bords couverts d'arbres hauts et touffus. C'est la demeure de Nikker, qui se plaît quelquefois à tourmenter les pêcheurs du voisinage, et à placer leurs bateaux au sommet des sapins les plus élevés. Un d'eux arrivant un matin avec ses filets, et ne voyant plus sa nacelle, regarda autour de lui, et finit par l'apercevoir au haut d'un hêtre : « Qui diable, s'écria-t-il, a donc perché là ma barque ? » A quoi une voix qui partait du voisinage, bien qu'on n'y vit personne, répondit : « Ce n'est pas le diable ; c'est moi et mon frère Nicolas (3). »

Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, les hommes ont toujours rendu un culte propitiatoire aux êtres surnaturels dont la puissance leur paraissait la plus redoutable, et sous l'influence de laquelle ils se trouvaient immédiatement placés. Il n'est donc point étonnant, qu'au milieu des longs et

(1) Odin, le plus grand des dieux, fils de Bore et de Beizla, fille du géant Baldorn, est appelé *Alfader*, le père universel, parce que les autres dieux sont nés de lui ; et *Sudrer*, le père des combats, parce qu'il adopte pour ses fils ceux qui sont morts dans les combats.

(2) L'*Edda* dit positivement que Niorder n'est point de la race divine, mais qu'il a été élevé dans le pays des *Vanes*, qui, pour faire la paix avec les dieux, le leur donnèrent comme ôtage. Les Vanes étaient sans doute les Vandales ou Venèdes, peuple très-adonné à la mer. Puffendorf, dans son *Histoire de Suède*, dit que Niord fut roi de ces pays et grand-prêtre d'Upsal ; qu'il fut dépouillé de ses Etats par Hervitus, prince de Russie, mais que les Suédois le rappelèrent et dans la suite le mirent au rang des dieux. Selon M. Mallet, les Gaulois adoraient aussi cette divinité. Bernardin de Saint-Pierre et beaucoup d'autres écrivains ont classé Niorder parmi les dieux des Gaulois. Cependant, un passage de Macrobe contredit cette assertion. Les Islandais le nomment *Nickur*, et on l'appelle aussi *Nocca* en latin barbare.

(3) C'est le lac noir, peuplé de poissons noirs, etc., dont parle Tacite, de Mor, *German*, ch. XL. — Cluver, *Germ. antiq.*, lib. III, c. XXVII. — Prætorius, I, 487.

sombres hivers de la Scandinavie, chez des hommes qui s'exposaient chaque jour sur de frêles esquifs à la merci des flots, la divinité qui pouvait soulever ces derniers ou les calmer à son gré, fut celle dont ils cherchaient le plus à s'attirer la bienveillance. Aussi le culte du redoutable Nikker était-il en grande vénération parmi toutes les nations du Nord, et la crainte qu'inspirait ce génie des eaux subsiste-t-elle encore de nos jours chez la plupart d'entre elles.

Au culte du dieu terrible de la mer, ces nations joignaient aussi celui des génies marins et des autres divinités subalternes qui présidaient aux grottes, aux fleuves, aux rivières et aux fontaines (1); mais il paraît certain qu'on distinguait dans la mythologie des peuples septentrionaux le culte des nymphes ou divinités tutélaires des eaux de celui du Neptune malfaisant (2).

On appelait, chez les nations du Nord, *Nix*, *Nicksa* ou *Nixen*, les nymphes des fleuves et des fontaines; ce nom dérivait de celui du dieu des mers, que l'on considérait comme le père de ces divers esprits des eaux (3).

Lors de l'établissement du christianisme, tous ces êtres surnaturels se trouvant dépouillés des honneurs divins qu'ils usurpaient depuis tant de siècles, et ne pouvant être placés parmi les anges, furent rangés dans la classe des malins esprits. Le puissant Niorder ne fut plus alors, aux yeux du vulgaire, qu'un démon malfaisant, qui présidait aux eaux de la mer et des fleuves, et qui noyait les hommes en les tirant par les pieds, pour leur sucer ensuite le sang par la bouche et les narines (4).

(1) Tous les livres sacrés des Scandinaves, l'*Edda*, la *Voluspa*; tous les écrivains, depuis Rudbuhc jusqu'à Hickésius et Vérélius, qui ont traité de leur histoire; enfin toutes les runographies, celles de Burico et de Vérélius, attestent cette vérité. Voyez aussi *Procope de Bello gothico*, tom. I, lib. II, cap. XV, p. 424.

(2) Selon Wachter et M. Oberlin.

(3) On les nommait aussi *Nik*, *Niik*, *Nuken*. *Nichs*, *Nichsen* et *Nickur*.

(4) Westhevius, préface de la *Vie des saints*.—Olaus Wormius, *Monum. Danic.*, lib. I, p. 17.—Les Allemands nomment encore aujourd'hui le génie qui gouverne les eaux *Dernix*. Lorsque quelqu'un se noie, on dit qu'il le tire par les pieds. *Nicker* était le démon gothique qui habitait l'élément

Il en fut de même à l'égard des nymphes des rivières et des fontaines, divinités considérées jusqu'alors comme bienfaisantes dans l'ancienne mythologie teutonne, et auxquelles on donna depuis un caractère méchant et trompeur qu'elles n'avaient point auparavant. Lorsque les peuples du Nord eurent été convertis à la foi nouvelle, la peur remplaça dans la conscience des prosélytes les sentiments d'une nature différente, qu'ils avaient entretenus pendant si longtemps pour leurs divinités tutélaires, et ils pensèrent naturellement que s'ils ne pouvaient plus sans pécher les adorer comme dieux, il leur était au moins permis de les craindre comme démons. Mais dans le cœur des hommes, la crainte est en elle-même une espèce de culte aussi durable peut-être chez le commun des mortels que celui qui leur est inspiré par l'amour, le respect ou la reconnaissance. Aussi la croyance aux divinités, ou plutôt aux esprits des eaux, est-elle une de celles qui subsistent encore avec le plus de force dans tous les pays septentrionaux. Les fleuves, les grottes et les fontaines continuent à servir de demeure à des êtres surnaturels, dont la plupart ont conservé les noms et les attributions qu'ils avaient reçus autrefois des anciens peuples du Nord (1); Niorder se montre encore quelquefois de nos jours, sous la forme d'un cheval blanc, aux habitants effrayés des rives de la Baltique, qui lui donnent le nom de Nicksa, un de ceux sous lesquels il fut jadis adoré par leurs ancêtres ; et le *vieux Nick* (old Nick), qui a conservé le pouvoir d'effrayer les matelots anglais, et qu'ils regardent comme l'auteur de tous les dangers auxquels ils sont continuellement exposés, n'est autre que le dieu Nikker, auquel les anciens Saxons sacrifiaient assidument avant d'entrepren-

de l'eau et qui étranglait les personnes qui se noyaient. Voyez Keysler, *Antiquit. sel. septentrion.*, p. 261. — Gudmand André, dans le *Lexicum islandicum, sive gothicæ runæ* (Cophenh. 1683), définit le mot *Nikr*, *hippopotamus monstrum vol dæmon aquatilis.*

(1) On lit dans l'ouvrage d'Eccard, intitulé *Historia franciæ orientalis* (Verceburgi, 1729, 2 vol. in-fol.), « que le mot nixen désigne les nymphes révérées chez les anciens Germains, comme tutélaires des fleuves; et que le vulgaire débitait encore sur elles des fables ridicules, les accusant de noyer ceux qui les regardaient avec peu de respect. »

dre leurs courses aventureuses sur les mers orageuses du Nord.

Old Nick est également connu des marins anglais et anglo-américains sous le nom de *old Davy* (le vieux David) et sous celui de *David Jones* (David Jean). Ils le représentent sous la figure d'un vieillard, avec de grands yeux, trois rangées de dents, deux cornes au front et de larges narines d'où sort un feu bleuâtre. Il commande, suivant eux, à tous les esprits malfaisants de la mer, et il se rend visible sous diverses formes, pour avertir les victimes dévouées à la mort du malheur qui les menace; il se montre aussi quelquefois enveloppé d'un ouragan ou d'une colonne d'eau.

Un autre successeur des attributions du Neptune du Nord est saint Nicolas, évêque de Myre, un des plus grands saints de la légende et le patron du vaste et puissant empire de Russie (1). L'histoire sacrée du moyen-âge a été quelquefois si étrangement amalgamée avec la mythologie populaire des temps plus anciens, que, par une transition facile, le Nikker ou Niksa invoqué jadis par les marins normands est devenu saint Nicolas, le patron des matelots, dont ils réclament encore chaque jour l'assistance contre les orages et les tempêtes. Beaucoup de personnes ont voulu voir dans les miracles attribués au saint évêque de Myre l'origine du culte particulier que lui rendent les matelots; mais nous croyons que cette opinion est mal fondée. Il est vrai que Tillemont, Baillet et tous ceux qui nous ont transmis la relation des miracles de saint Nicolas disent qu'il apaisa une tempête sur mer dans un voyage qu'il fit à la Terre-Sainte, et Ribadeneira ajoute que dans le même voyage il ressuscita un matelot qui, étant occupé à plier le bourcet (2), tomba mort sur le pont du vaisseau.

Mais on trouve une bonne dissertation sur saint Nicolas dans les Mémoires du Père Desmolets, dans laquelle il est prouvé

(1) Voyez ce que nous avons dit plus haut sur le lac noir de l'île de Rugen et les barques placées au haut des sapins : « Ce n'est pas le diable, c'est moi et mon *frère Nicolas.* » Ce lac était la demeure de Nikker, le Neptune des Scandinaves.

(2) Le bourcet est la longue antenne du mât de misaine d'un chebec.

contre Tillemont, Baillet et Ribadeneira, que ce saint évêque vivait sous Constantin-le-Grand et qu'il assista au premier concile général de Nicée (1). Voilà, je crois, tout ce qu'il y a de plus authentique sur ce saint, et l'abbé de Feller, auquel nous empruntons ces particularités, ajoute que, malgré qu'il ait été honoré d'un culte public dès le VI[e] siècle par les Grecs et par les Latins, il n'y a cependant rien de bien certain sur les circonstances de sa vie et de sa mort (2).

Les Allemands, dont l'imagination contemplative s'est plue à conserver dans les bois, les collines et les montagnes, ce monde mystérieux dont les avaient peuplés leurs ancêtres, croient encore que les fleuves et les rivières sont habités par des êtres surnaturels qui réalisent tout ce que les poètes nous ont raconté des syrènes de la Grèce.

Tantôt ces esprits perfides se montrent sous la forme d'un génie à la voix caressante, qui endort l'enfant lorsqu'il se roule au milieu des pivoines et des lys qui tapissent le rivage, et l'emporte ensuite au fond du lac, où il le couche sur un lit de sable dans un berceau de cristal (3).

Tantôt c'est le fils de l'enchanteresse, le roi de l'eau, qui, sous la figure d'un galant chevalier, engage par de douces et amoureuses paroles la bergère timide et sans défiance à s'asseoir sur la croupe de son coursier blanc. Mais bientôt les pieds de la jeune fille sont mouillés par les eaux du fleuve dans lequel le coursier l'entraîne rapidement. Elle jette en vain des cris : les vents fougueux s'élèvent et étouffent sa voix. Le démon, qui la presse, tressaille de joie, et les vagues ennemies bondissent au-dessus de leur victime infortunée (4).

(1) Tome I, page 106.

(2) Le vulgaire se méprend également sur les attributs de ce saint, car les trois *clercs* dans un tonneau, qui accompagnent son image, sont toujours considérés par lui comme trois matelots dans un bateau. La seule chose que nous avons voulu prouver en parlant de saint Nicolas, c'est que ce saint a dû dans l'origine à son nom les premières invocations qui lui ont été adressées par les matelots en détresse, plutôt qu'à des miracles dont l'authenticité est loin d'être prouvée. Voyez, pour la citation de Feller, *Dict. hist.*, t. XII, p. 306.

(3) Voyez Gœthe, ballade du *Roi des Aulnes*.

(4) Lewis, le roi de l'eau.

Mais c'est le plus ordinairement en empruntant les formes séduisantes de jeunes nymphes que ces esprits trompeurs aiment à se montrer aux mortels; couchées nonchalamment sur le sable doré, elles appellent d'une voix ravissante le pâtre crédule qui garde ses troupeaux dans la prairie voisine, ou viennent pendant les nuits d'hiver, comme de jeunes filles tremblantes et timides, se réchauffer au feu que les bergers ont allumé sur le rivage.

D'autres fois, c'est au son d'une musique délicieuse qu'elles attirent ceux qu'elles veulent séduire; c'est le soir surtout, auprès des moulins, au bord des cascades, qu'elles chantent leurs airs les plus suaves; ou bien encore elles fascinent les regards du jeune pêcheur, le font tomber dans les flots et l'entraînent au fond de leurs grottes humides (1).

C'est sous ces formes séduisantes et trompeuses que les traditions populaires de l'Allemagne nous représentent les nixes ou nixas teutonnes (2), auxquelles les Germains d'aujourd'hui croient encore aussi fermement que leurs ancêtres, qui les consultaient avant d'entreprendre quelque expédition. On lit dans le *Niebelungen lied* que Gunther, roi des Bourguignons, alla rendre visite, à Vienne, à Etzel, roi des Huns, accompagné de mille soixante chevaliers et de neuf mille de ses gens.

« Arrivés au Danube, Hagen, le premier des chevaliers du roi, et qui s'était opposé à ce voyage, s'en fit prédire l'issue par les nymphes du fleuve, auxquelles il enleva leurs habits : elles lui déclarèrent que tous devaient périr dans cette expédition, hors le chapelain du roi. Hagen, pour faire mentir la destinée, précipita le prêtre dans le fleuve; mais celui-ci fut

(1) Voyez à ce sujet la charmante histoire de la *fée Lore* (Lore-Lie) racontée par M. Alex. Dumas, dans ses *Excursions sur les bords du Rhin*, vol. II, p. 264.

(2) Quelques-uns disent que les nixes ont la moitié du corps d'une femme et le reste d'un poisson; mais on les regarde généralement comme extérieurement semblables à l'espèce humaine. Il en est aussi qui prétendent qu'il y a des individus des deux sexes dans cette race aquatique, mais on parle ordinairement de ces génies des eaux comme appartenant au sexe féminin.

sauvé miraculeusement, ainsi que les nymphes l'avaient annoncé.

» Tous les Bourguignons périrent, et Etzel resta seul avec Dietrich pour pleurer les morts (1). »

Mais les plus célèbres de ces naïades ou ondines sont celles de l'Elbe et de la Saale. Dans les temps du paganisme, les Saxons, qui habitaient le pays situé entre ces deux rivières, adoraient une divinité qui avait son temple dans la ville de Magdebourg, dont le nom signifie *le château de la vierge;* elle y est encore révérée aujourd'hui sous celui de la nymphe de l'Elbe. Combien de fois n'a-t-elle point apparu jadis dans Magdebourg, dont elle visitait souvent le marché; ses manières étaient douces et polies; elle portait au bras un panier de jonc, et son extérieur ne différait en rien de celui de la fille d'un bourgeois de la ville. Cependant on pouvait remarquer qu'un coin de son tablier, qui était blanc comme neige, paraissait constamment humide, comme un signe de sa nature aquatique. Prætorius, auteur crédule, mais estimable, du XVI[e] siècle, rapporte qu'on voyait souvent cette nymphe de l'Elbe assise sur les bords du fleuve et peignant au soleil sa chevelure dorée (2). Un garçon de la ville en devint amoureux, et la suivit jusqu'à ce qu'il eut vu d'où elle venait et où elle retournait, et finit par descendre avec elle sous les eaux. Elle avait dit à un batelier, qui prêtait son assistance aux deux amants et attendait sur la rive le résultat de l'aventure, que s'il voyait sortir de l'eau une assiette de bois avec une pomme, ce serait signe que tout allait bien; sinon, non. Mais bientôt un jet de sang, qui vint à jaillir de l'eau, fut une preuve certaine que l'amant de la nymphe avait déplu à ses parents, et qu'ils l'avaient tué (3).

Souvent aussi on a vu les ondines de la Saale venir dans la ville de Saalfeld acheter de la viande au marché. On ne les

(1) Cité par Chateaubriand. *Etudes historiques*, t. II, p. 353.

(2) *Prætorius*, *anthropodemus Plutonicus*, t. I, p. 482. Tradition orale de Magdebourg.

(3) Brœuner, *Curiosit.*, p. 33-34.

distinguait des autres filles qu'à leurs grands yeux et au bas toujours mouillé de leur robe. On les disait des enfants des hommes, mais échangés, et à la place desquels les ondins auraient substitué sur la terre leurs propres enfants.

On raconte également en Allemagne l'histoire de trois jeunes nixes qui venaient chaque soir visiter les habitants d'un hameau voisin de leur lac; elles se plaçaient auprès du foyer avec leurs quenouilles, et amusaient beaucoup les bons villageois qui assistaient à la veillée, en leur contant les merveilles du monde aquatique et en leur chantant les exploits des héros du temps passé. Mais, dès que onze heures sonnaient, les trois naïades disparaissaient, et ni prières ni menaces n'auraient pu les engager à demeurer plus longtemps. On ne savait ni d'où elles étaient venues, ni où elles allaient; on ne les connaissait que sous le nom des *demoiselles du lac* ou *sœurs du lac*. Plusieurs jeunes garçons devinrent amoureux d'elles, et l'un d'eux, fils du maître d'école, fâché de les voir s'en aller le soir de si bonne heure, imagina un jour de retarder d'une heure l'horloge du village. Le soir, au milieu de la conversation et des plaisanteries, personne ne s'aperçut de ce retard. Lorsque l'horloge sonna onze heures, c'est-à-dire lorsqu'il fut en effet minuit, les trois demoiselles se levèrent, plièrent ensemble leurs quenouilles et s'en allèrent. Le lendemain, quelques paysans, passant sur les bords du lac, entendirent des gémissements et virent sur la surface de l'eau trois endroits rougis par le sang. Depuis ce temps-là, les sœurs ne vinrent plus au cercle des fileuses. Le fils du maître d'école ne fit que dépérir et mourut quelque temps après (1).

Il est dangereux de menacer ces génies des eaux ou de leur faire quelque insulte. Un jour, un chasseur ayant aperçu une nixe, dirigea contre elle son arme pour l'effrayer; mais la naïade plongea en riant dans l'eau limpide, et trois jours après le chasseur se noya (2).

Ainsi que les nymphes de l'antiquité classique, les nixes

(1) Badische Vochenschrif, 1806, st. 21, sp. 342.
(2) *Simplicissimus*, lib. v, cap. x.

sont mortelles, mais leur vie a une durée infiniment plus longue que celle des hommes; elles peuvent également, comme les ourisks des Ecossais et les autres génies des bois dont nous avons parlé, prétendre au salut éternel, ce qui prouve que les habitants de l'Allemagne sont bien loin de les considérer comme appartenant à la famille de Satan.

Cependant, quelle que soit l'opinion des bons Allemands à ce sujet, et quelque séduisantes que puissent leur paraître les belles nixes de l'Elbe et du Rhin, il n'en est pas moins vrai qu'on reconnaît facilement en elles le principe d'une origine diabolique, qui l'emporte souvent sur les autres sentiments qui peuvent les diriger dans quelques-unes de leurs actions. C'est ainsi qu'après avoir causé la mort de quelque nageur trop hardi qu'elles ont entraîné au fond des eaux, après avoir enlevé l'enfant qu'elles ont trouvé égaré sur les bords du fleuve, on les voit aussitôt jouer et folâtrer sur la surface des ondes, se réjouissant ainsi du succès qu'ont obtenu leurs malicieux desseins contre l'espèce humaine (1).

Dans leurs liaisons avec les mortels, l'amour des nymphes n'a pas de bornes. Invisibles pour tout autre que pour l'objet aimé, elles l'accompagnent partout, veillent sur lui jusqu'au milieu des batailles, le comblent de richesses et président à toutes ses entreprises. Il trouve dans leur amour la source de toutes les félicités. Mais malheur à l'amant favorisé qui trahirait les promesses qu'il a faites ou les secrets qui lui ont été confiés : la vengeance suivrait de près l'injure, et une mort affreuse serait le châtiment de l'infidèle ou de l'indiscret.

Ce fut sans doute en philosophant sur la mythologie populaire de l'Allemagne que Paracelse conçut l'idée de ses *ondines*, espèce de naïades, qui ne sont autres que celles dont nous venons de parler. Ce médecin était un homme savant, mais d'un esprit fort extraordinaire. Il était doué d'une imagination vive et poétique, et on peut le considérer comme le Mesmer et le Cagliostro de son siècle. Paracelse, dans un de

(1) Brœuner, *Curiosit.*, p. 31. — Schoenfeld, *De spectris*, *marburg*, 1685.

ses accès de folie romantique, a cru convenable de laisser des conseils à ceux que le hasard ferait par la suite devenir les époux de quelques ondines, conseils qui peuvent même être fort utiles à ceux qui ne sont unis qu'à de simples mortelles. Le savant docteur recommande surtout le secret, la constance et une prompte obéissance aux ordres et même aux moindres désirs de la beauté capricieuse des ondes; il rappelle souvent à l'appui de ses conseils la fin malheureuse du vaillant chevalier Pierre Dimringer, de Stauffenbourg, qui fut aimé de la plus belle de toutes les nymphes du Rhin : « Il l'aima, dit la chronique, et l'épousa; mais, comme on peut bien le penser, cette union fut tenue secrète. Après quelques années passées au milieu des plaisirs d'un amour mutuel, le chevalier, cédant aux désirs ambitieux de sa famille, consentit à épouser la nièce de l'empereur. Lorsqu'elle apprit cette nouvelle, la nymphe irritée, s'adressant à son parjure époux : « Souviens-toi de tes serments, lui dit-elle, et surtout pense à moi quand tu apercevras un pied d'ivoire. »

« Le soir de ses noces, Pierre de Stauffenbourg était assis à table à côté de sa nouvelle épouse; ses amis l'entouraient, le vin du Rhin pétillait dans les coupes, et la gaîté régnait dans le château de Nussbach. Tout à coup le chevalier aperçoit devant lui un petit pied d'ivoire. A cette vue, il se trouble, pâlit et s'écrie : « Ah ! mes amis, vous m'avez perdu, et dans trois jours je serai parmi les morts. » Le pied disparut; les fifres, les danses et les chants cessèrent; on appela un prêtre, et le chevalier, après avoir pris congé de sa fiancée et confessé ses péchés, mourut. Sa jeune femme entra au couvent et pria Dieu pour son âme, et dans toute l'Allemagne on regretta le vaillant chevalier. »

Dans le seizième siècle, selon le témoignage de Fischart, le peuple de toute la contrée savait encore l'histoire de Pierre de Stauffenbourg et de la belle *Meerfei*, comme on la nommait alors (1). On voit encore entre Stauffenbourg, Nussbach et

(1) Sagen des Rhein von Schreiber. D'après le vieux poème allemand d'Erkenbold, du XIVe siècle.

Weilershofen, la pierre où elle lui apparut pour la première fois, et l'on montre dans le château la chambre où *Meerfei* doit s'être tenue quelquefois.

Suivant une autorité plus ancienne encore que Paracelse, celle de Gervais de Tilbury, les faveurs des fées ne pouvaient être conservées qu'aux mêmes conditions que celles des nymphes, fidélité et secret. Nous en avons des exemples dans les amours de Lenval, de Gruelan et de Mélusine, ainsi que dans ceux de Vénus et d'Anchise.

Ce sont encore les nymphes de l'Elbe que l'imagination fantastique d'Hoffmann a voulu décrire dans le conte du Pot d'or, sous la figure de ces trois serpents verts dorés dont il est question dans la mésaventure de l'étudiant Anselme. Rien ne peint mieux la fascination que produit sur les mortels ce regard doux et effrayant en même temps, qui est particulier aux êtres surnaturels, que cette commotion électrique qu'Anselme ressentit lorsqu'un des serpents tendit vers lui sa jolie tête, et que deux yeux d'un bleu azur étincelant se fixèrent sur lui avec une expression ineffable de désir, et jetèrent dans son sein un sentiment inconnu de bonheur suprême et de profonde douleur. « L'arbrisseau s'agite et parle; la brise du soir murmure à son oreille des paroles d'amour; les rayons mêmes du soleil percèrent les nuages et laissèrent échapper des paroles; et toujours plongé de plus en plus dans la contemplation de ces yeux et de ce regard enchanteur, il sentait s'enflammer et s'embraser son cœur. Mais bientôt les derniers rayons du soleil disparurent derrière les montagnes, et le crépuscule jeta son voile sur la plaine. Alors se fit entendre une voix rauque et dure : Holà! holà! encore du bruit là-bas! assez joué, assez chanté! allons, par ici! prenez sous les branches, sous le gazon, par le fleuve! allons, allons!

» La voix s'évanouit comme le son d'un tonnerre lointain, mais les cloches de cristal éclatèrent avec un bruit de fausset; tout se tut, et Anselme vit les trois serpents étinceler sous le gazon et glisser jusqu'au bord de l'Elbe. Ils se jetèrent dans le fleuve avec un frémissement aigu, et sur les vagues où ils venaient de disparaître s'éleva en pétillant une flamme ver-

doyante, qui laissa dans les airs un rayon lumineux, et alla, après une dernière lueur, s'éteindre près de la ville (1). Anselme finit par épouser une des jolies couleuvres, c'est-à-dire une nymphe charmante qui avait pris cette forme, mais ce ne fut pas sans avoir couru bien des aventures et être resté pendant quelque temps prisonnier dans une carafe, pour accomplir la prédiction de la vieille femme du marché de Dresde qui lui avait dit dans sa colère : « Tu tomberas dans le cristal. »

On croit encore en Allemagne à l'existence d'autres esprits des eaux que l'on nomme *Wassermanner* (homme d'eau), qui habitent, comme les nixes, au fond des lacs et des rivières, dans des palais de nacre et de corail, entourés de guirlandes de nénuphar. Ces génies boivent dans des coupes d'ambre et se reposent sur des lits de cristal. Malgré la beauté de ces demeures aquatiques, ils les quittent souvent pour venir se réchauffer au soleil sur les bancs de sable des grands fleuves, où ils chantent pour attirer les passants. Le Wassermann est un être assez obligeant lorsqu'on ne le tourmente pas, mais sans pitié quand on l'offense. Au reste, son extérieur est loin d'être aussi agréable que celui des nixes : il est petit et grêle; il a les dents vertes, et sa tête est couverte d'un chapeau vert. On raconte que ces esprits cherchent continuellement à attirer à eux les âmes des noyés, et que, lorsqu'ils peuvent y parvenir, ils les renferment dans des fioles hermétiquement fermées (2).

A Leybach, dans la rivière de même nom, habitait autrefois un de ces Wassermann; il se montrait la nuit comme le jour aux pêcheurs et aux marins, et tout le monde a pu raconter comment il était sorti des eaux et avait apparu sous la figure d'un homme. Le premier dimanche de juillet de l'année 1547, au moment où toute la population de Leybach était rassemblée sur la place du Vieux-Marché, et qu'après avoir fait un joyeux repas, suivant la coutume, on commençait à danser au son de la musique, un jeune homme bien fait, bien vêtu, se présenta comme pour prendre part à la danse. Il salua po-

(1) Contes fantastiques d'Hoffmann. Conte du Pot d'or.
(2) Tradition orale de la Bohême.

liment toute l'assemblée, tendit affectueusement la main à chacun des assistants, mais une main toute molle et froide comme la glace, ce qui causa une grande frayeur à tous ceux qui la touchèrent; puis il invita à danser une jeune fille bien faite, bien parée, mais aussi peu sage qu'elle était jolie, qu'on appelait Ursule Schœferin, et qui sut très-bien se conformer à ses manières et se prêter à toutes ses plaisanteries.

Après avoir dansé pendant assez longtemps, ils s'écartèrent insensiblement du lieu de la danse et se dirigèrent vers la ferme de Sittich, et plus loin encore, jusqu'à ce que, arrivés à la rivière de Leybach, tous les deux, en présence d'un grand nombre de marins, s'y précipitèrent et disparurent (1).

Il arrive très-souvent en Allemagne que des sages-femmes ou d'autres matrones expérimentées sont enlevées la nuit par les Wassermann et les ondins pour assister leurs épouses en travail. Les personnes ainsi enlevées sont ordinairement ramenées saines et sauves chez elles, pourvu qu'elles aient soin de n'accepter aucun présent tant qu'elles sont au pouvoir des ondins; car, si elles le faisaient, ceux-ci les étrangleraient. On les accuse également de dévorer souvent leurs enfants aussitôt après leur naissance (2).

On dit communément de l'Elster, de la Pleisse et de quelques autres rivières d'Allemagne qu'elles exigent annuellement une victime humaine; aussi y meurt-il un homme chaque été, et l'on croit que ce sont les ondins qui les noient. Les bateliers et les pêcheurs des environs de Custrin, dans le Neumark, parlent également d'un être inconnu, dominateur de l'Oder, qui exige annuellement une victime. Celui à qui ce sort est réservé ne saurait l'éviter. Les sauniers de Hulle redoutent surtout le jour de la Saint-Jean (3).

Les mêmes croyances existent en Danemarck, en Suède, en Norwége, parmi les descendants des anciens Scandinaves, qui habitent les îles et les rivages de la Baltique; c'est là qu'on

(1) Valvassor, Ehre von crain, b. II, und b. XV, cap. XIX.
(2) *Prætorius*, t. I, 480, traditions orales. — Brœuner, *Curiosit.*, 34-36.
(3) Schoenfeld, *De spectris*, p. 19, tradition orale Wilh-Meister, 111-501.

entend, quand la mer est calme, l'esprit des eaux chanter dans sa grotte; c'est là que la *Meermaid* se montre comme autrefois sur la surface des flots, et appelle encore les voyageurs, en mariant les accents trompeurs de sa voix aux suaves accords de sa lyre d'or. On croit encore chez ces bons habitants du Nord, pour lesquels les merveilles du moyen-âge n'ont rien perdu de leurs attraits, à des hommes de mer qui ont la barbe verte, les cheveux tombant sur les épaules comme des tiges de nénuphar, et qui chantent le soir près du rivage, en se balançant sur le dos des vagues, pour attirer les jeunes filles et les entraîner ensuite dans leurs grottes de cristal.

Il sera facile au lecteur classique de reconnaître les sœurs des Néréides de l'antiquité dans les Meermaids des rives de la Baltique et du Nord; ces filles du dieu des mers se montrent parfois sur les côtes de l'Angleterre et de l'Écosse, et plus souvent encore dans les baies solitaires des Orcades et des Shet« lands, où on les voit, dit Walter-Scott, glisser légèrement sur les eaux, à la clarté de l'astre des nuits, mêlant leurs voix au souffle de la brise (1). » Comme les Néréides des mers de la Grèce, elles habitent des cavernes de cristal et des palais de corail sous les eaux de l'Océan; elles se distinguent également par leur partialité pour la race humaine et le pouvoir prophétique d'annoncer les événements à venir. Nous avons déjà fait voir que les naïades ne diffèrent que de nom des nixen de l'Allemagne, des *nisser* de la Scandinavie et des *water-elves* de l'anglo-saxon Œlfric.

Mais la croyance à l'existence de ces belles nymphes de l'Océan n'est pas toujours, chez nos voisins d'outre-mer, le partage exclusif des habitants superstitieux des Orcades, des Shetlands ou des Hébrides. Nous avons entendu raconter en Écosse, à ce sujet, des choses fort curieuses, par des personnes tenant un rang élevé dans le monde; et il y a peu d'années encore que les journaux anglais assuraient qu'on venait de voir à Sandside, dans le comté de Caithness, en Écosse, une fort jolie *mermaid*, dont la poitrine douce et blanche

(1) *Pirate*, chap. II.

était ornée de deux globes arrondis et délicats. Ses mains tressaient sa chevelure verte, et son buste se terminait par une belle queue de poisson. Elle soutint longtemps les regards d'une nombreuse assemblée, et disparut ensuite dans l'Océan.

Les *rusaskis* des Russes sont encore de la famille des nixes teutonnes. On les représente comme de belles vierges aux cheveux longs et verts, habitant les lacs et les rivières, et que l'on voit souvent se balancer aux branches des arbres, se baigner dans les ondes, ou peigner leur chevelure dans les prairies, au bord des fleuves (1).

On peut bien penser que les peuples orientaux, qui ont toujours été nos maîtres en tout ce qui concerne l'invention des histoires merveilleuses, ne sont point en reste avec nous pour le genre de fictions dont nous nous occupons en ce moment. Bochart (2) rapporte à cet égard plusieurs traditions arabes, dont la comparaison avec les nôtres ne sera peut-être pas sans intérêt. Il parle d'abord, d'après Alcazuin, d'un homme marin, appelé en arabe Abou-Muzaina, c'est-à-dire *Père de la Belle*, qui se montre quelquefois aux environs d'Alexandrie et de Rosette. Il a la peau velue ; il est, du reste, très-bien conformé. On a rencontré plusieurs fois des êtres de la même espèce se promenant sur le rivage ; mais il paraît que ceux dont on a réussi à s'emparer ont su attendrir les capteurs par leurs larmes et leurs gémissements, au point de se faire relâcher.

Alcazuin cite encore une autre espèce d'amphibie à figure humaine, qui habite la mer de Damas, et que l'on nomme *Hommes ou Vieillards marins*. Ils ont une longue barbe blanche, et sont en tout semblables aux hommes, excepté qu'ils ont une queue, et leur vue est pour les Syriens le présage d'une abondante récolte. Un roi de Syrie, auquel on en amena un, lui fit donner une compagne ; l'homme marin en eut un fils qui comprenait le langage de son père et de sa mère (3).

(1) Mone's, *Continuation of creutzer symbolik*, vol. I, p. 145.
(2) *Hierozoïcon*, part. II, liv. VI, c. XV, p. 857.
(3) Un jour qu'on demandait à ce fils ce que lui avait dit son père, il

Le même Alcazuin, dans son *Traité des prodiges de la création*, nous apprend l'existence d'un autre monstre marin que l'on nomme le *Vieux Juif*, et que l'on aperçoit souvent dans la Méditerranée. Il se montre, à la surface de la mer, la nuit du vendredi au samedi de chaque semaine, et suit les vaisseaux en sautant comme une grenouille et replongeant ensuite ; il a le visage d'un homme, une barbe blanche, le poil d'un bœuf et la taille d'un veau.

Mais les plus intéressants de tous les êtres marins cités par Bochart, d'après les auteurs arabes, sont les *filles aquatiques* dont parle Ibnolabialsaths. Elles sont en tout semblables aux femmes, ont des yeux charmants et pleins d'éclat, de longs cheveux épars, mais le teint un peu foncé. Elles parlent un langage inintelligible, tout entremêlé d'éclats de rires immodérés. On raconte que lorsque les matelots parviennent à s'emparer de ces filles aquatiques, ils en jouissent et les rejettent ensuite à la mer (1).

On trouve dans le *Genialium-Dierum*, d'Alexandre Alessandri, ouvrage où l'on remarque, au milieu de beaucoup de science, quelque penchant à la crédulité, plusieurs faits de ce genre, que l'auteur raconte comme les ayant appris de personnes dignes de foi. L'un de ces faits s'appuyait du témoignage presque contemporain de Théodore Gaza, un de ces savants grecs qui se retirèrent en Italie après la prise de Constantinople, qui racontait *avoir vu* dans le Péloponèse, parmi plusieurs monstres marins jetés à la côte par une tempête, un être qu'il appelle une *Néréide*, ayant le visage et le corps d'une femme jusqu'à la ceinture, le reste se terminant par une queue de la forme de celle d'un homard. Elle paraissait

répondit qu'il lui avait exprimé son étonnement de ce que tous les animaux avaient la queue par derrière et les hommes........................

(1) Bochart raconte à ce sujet que ce qui peut avoir donné lieu à de semblables histoires, c'est qu'on a vu des monstres marins qui avaient l'habitude de se promener sur le rivage, et que plusieurs même avaient cherché à faire violence à des femmes. Il cite également un monstre marin femelle, ressemblant à une femme, et que l'on garda longtemps dans une ville de Poméranie ; son ardeur lubrique aurait été non-seulement observée, mais expérimentée. — *Traditions tératologiques*, par M. de Xivrey, p. 320.

éprouver une grande confusion de se voir ainsi exposée sur le rivage à la curiosité de la foule qui était accourue pour la voir, et on observa qu'elle versait des larmes et poussait de profonds soupirs. Enfin, la foule s'étant retirée, elle parvint, à l'aide de ses bras et de sa queue, à se traîner peu à peu jusqu'à la mer, puis, faisant alors un grand effort, elle plongea dans les flots et disparut (1).

L'autre exemple cité par le savant jurisconsulte napolitain est tiré de Georges de Trébisonde, qui rapporte qu'étant un jour assis au bord de la mer, il avait vu sortir des eaux une belle figure de femme, qui se montrait jusqu'à la ceinture, et qui disparut ensuite après avoir plongé différentes fois (2).

Aux faits que nous venons de citer, Alexandre Alessandri ajoute celui d'un triton ou homme marin, qui se tenait caché dans une grotte sur les côtes d'Épire, d'où il guettait les femmes qui venaient puiser de l'eau à une fontaine voisine. Lorsqu'elles y venaient seules, il les suivait tout doucement, et se jetait tout à coup sur elles pour leur faire violence. On finit par le prendre dans des filets qu'on avait tendus à cet effet; mais il refusa toute nourriture et mourut quel-

(1) Le passage d'Alexandre est curieux ; le voici : « Inter cætera vidisse nereidem in littore, fluctibus expositam, viventem jam et spirantem, vultu haud absimili humano, facie quoque decora, neque invenusta specie, corpore squamis hirto ad pubem usque, nisi quod cætera in locustæ caudam desinebant : ad quam propere visenda cum frequens concursus fieret, ipseque et nonnulli è propinquis oppidis vicini affinesque eò se contulissent, illam frequenti turba circumdatam, mæstam et animo consternatam, ut ex vultu conjectari erat, in littore jacentem, crebroque suspirio fatigatam conspexisse : mox cum à tam frequenti corona inspiceretur, seque in sicco destitutam videret, præ dolore gemitus spirantes et lacrimas uberes dedisse : cujus misericordia motus ipse, ut erat mitis placidusque, cum turbam decedere de via jussisset, ipsam interim brachiis et cauda, quo maxime modo poterat, humi reptantem, paulatim ad aquas pervenisse. Cumque se præcipitem magno nixu in mare dedisset, ingenti impetu fluctus secare cæpisse, momentoque, temporis elapsam ex oculis, nusquam apparuisse. » *Genialium dierum*, l. III, c. VIII, p. 134.

(2) Alexandre Alessandri raconte encore qu'un gentilhomme napolitain, nommé Boniface Draconetti, lui a dit avoir vu plusieurs fois, en Espagne, le corps d'un homme marin conservé dans du miel, et apporté comme un prodige à un prince de ce royaume. Le monstre avait la face d'un vieillard, avec des cheveux et une barbe hérissée, un teint vert et une taille plus haute que la taille humaine; des nageoires formées de cartilages réunis par des membranes.

ques jours après. Depuis ce moment, les magistrats de la ville voisine défendirent par un édit qu'aucune femme allât désormais à cette fontaine sans être accompagnée (1).

Pline rapporte que de son temps un triton fut vu dans une caverne, près Lisbonne, ayant le corps et la figure d'un homme, la queue d'un poisson, et portant à la main une conque dont il sonnait. Damian Goes, auteur portugais, certifie également qu'on en vit deux autres près de l'embouchure du Tage, l'un jeune et imberbe, l'autre plus âgé, avec une grande barbe et les cheveux longs; tous deux avaient un assez beau visage. Ces tritons se voyant poursuivis, se précipitèrent dans la mer.

Parmi les faits extraordinaires que nous venons de citer, et qui sont plutôt du domaine de la tératologie que de celui des fictions populaires, il en est quelques-uns, tels, par exemple, que ceux qui s'appuient du témoignage de Théodore de Gaza et de celui de Georges de Trébisonde, qui nous paraissent d'une réfutation difficile. Lorsque la science réhabilite chaque jour la véracité de Pline et d'Hérodote, si violemment attaquée par les savants des deux derniers siècles, nous devons mettre plus de circonspection que nos devanciers dans les jugements que nous portons sur des choses qui ne nous paraissent extraordinaires ou incroyables que parce que nous ne sommes point encore assurés par nous-mêmes de leur existence. La girafe a été longtemps pour nous un être aussi fabuleux que le sont encore les néréides et les tritons, et cependant nous avons vu naguère un bel individu de cette espèce traverser triomphalement la France, escorté par un savant naturaliste qui paraissait bien petit à côté de l'habitant du désert. Cuvier a retrouvé dans le monde fossile beaucoup d'animaux qui ne font plus partie du monde vivant, et dont l'existence eût été rangée parmi les fables par les plus grands naturalistes des deux siècles précé-

(1) On trouve dans Jules-César Scaliger plusieurs faits semblables, concernant des hommes marins qui ont été vus par des personnes contemporaines et de la connaissance de l'auteur, sur les côtes d'Épire, d'Eubée et du royaume de Valence. Voyez à ce sujet les *Commentaires* de Scaliger sur l'*Histoire des animaux* d'Aristote, liv. II, c. CXVIII, p. 232.

dents. Répétons donc ici ce qu'a dit à cet égard avec beaucoup de justesse un des plus spirituels écrivains de nos jours : « Que l'homme est incapable d'inventer, ou plutôt que l'invention n'est en lui qu'une perception innée des faits réels (1). » Rentrons maintenant dans le domaine des fictions.

Une courte dissertation sur les demeures aquatiques des nymphes et des autres génies des eaux trouvera naturellement ici sa place. Cette croyance est fort ancienne, et nous lisons dans Homère la description des palais sous-marins et des grottes habitées par les dieux de l'Océan ; mais Théocrite est le premier qui ait fait pénétrer les mortels dans les profondes retraites des divinités des eaux, lorsqu'il raconte l'enlèvement d'Hylas par les naïades éprises de sa beauté (2). Aristée fut admis depuis dans le palais de la nymphe Cyrène, sa mère (3). Ce sont, nous croyons, les deux seuls exemples de semblables voyages achevés par des mortels que nous fournit la fable.

En examinant les divers passages des poètes grecs et latins, il est facile de voir qu'ils considéraient les habitations des divinités marines comme étant des cavernes où ne pénétrait point le fluide environnant. En effet, lorsque Vulcain parle de la retraite sous-marine dans laquelle il fut caché par Thétis et Eurynone, il dit : « Je passai neuf années dans une grotte profonde que battaient éternellement avec un bruyant murmure les flots écumeux de l'Océan (4). » Homère, après avoir décrit le palais de Neptune, dit encore : « Que l'Océan ouvre ses ondes devant le dieu des mers, et que son char vole avec légèreté, sans que l'essieu d'airain soit mouillé par les flots (5). »

D'après la croyance populaire des Orientaux, le fond de la mer est habité par une population plus nombreuse que celle qui vit sur la surface de la terre. Mais les fictions orientales

(1) Charles Nodier.
(2) Théocrite, idylle II.
(3) Virgile, *Géorg.*, l. IV.
(4) *Iliade*, chant XVIII.
(5) *Iliade*, chant XIII.

sont, sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres, infiniment plus ingénieuses que celles des Grecs; elles font marcher ces êtres aquatiques à travers les flots aussi facilement que nous marchons sur la terre, l'eau pour eux remplaçant l'air, et leur permet, comme à nous, de voir le soleil, la lune et les étoiles. On trouvera dans le passage suivant des *Mille et une Nuits* une description spirituelle des peuples sous-marins des Orientaux.

La princesse Gulnare, fille d'un des plus puissants monarques de la mer, après avoir raconté au roi de Perse, son époux, la manière dont elle avait quitté le royaume des Ondes, pour venir sur la terre, satisfit, par le récit suivant, la curiosité qu'il avait de connaître la nature, les mœurs et les coutumes des habitants de ce pays extraordinaire : « Sire, dit la reine Gulnare, je satisferai Votre Majesté avec bien du plaisir. Nous marchons au fond de la mer, de même que l'on marche sur la terre, et nous respirons dans l'eau comme on respire dans l'air. Ainsi, au lieu de nous suffoquer, comme elle vous suffoque, elle contribue à notre vie. Ce qui est encore bien remarquable, c'est qu'elle ne mouille pas nos habits, et que, quand nous venons sur la terre, nous en sortons sans avoir besoin de les sécher. Notre langage ordinaire est le même dans lequel l'écriture gravée sur le sceau du grand prophète Salomon, fils de David, est conçu.

» Je ne dois pas oublier que l'eau ne nous empêche pas aussi de voir dans la mer; nous y avons les yeux ouverts sans en souffrir aucune incommodité. Comme nous les avons excellents, nous ne laissons pas, nonobstant la profondeur de la mer, d'y voir aussi clair que l'on y voit sur la terre. Il en est de même de la nuit. La lune nous éclaire, et les planètes et les étoiles ne nous sont point cachées. J'ai déjà parlé de nos royaumes : Comme la mer est beaucoup plus spacieuse que la terre, il y en a aussi en plus grand nombre, et de beaucoup plus grands. Ils sont divisés en provinces, et dans chaque province il y a plusieurs grandes villes très-peuplées. Il y a, enfin, une infinité de nations, de mœurs et de coutumes différentes comme sur la terre.

» Les palais des rois et des princes sont superbes et magnifiques : il y en a de marbre de différentes couleurs, de cristal de roche dont la mer abonde, de nacre de perle, de corail et d'autres matériaux plus précieux. L'or, l'argent et toutes sortes de pierreries y sont en plus grande abondance que sur la terre. Je ne parle pas des perles : de quelque grosseur qu'elles soient sur la terre, on ne les regarde pas dans notre pays; il n'y a que les moindres bourgeoises qui s'en parent.

» Comme nous avons une agilité merveilleuse et incroyable pour nous transporter où nous voulons en moins de rien, nous n'avons besoin ni de chars, ni de montures. Il n'y a pas de roi néanmoins qui n'ait ses écuries et ses haras remplis de chevaux marins; mais ils ne s'en servent ordinairement que dans les fêtes et dans les réjouissances publiques (1). »

Comme on le voit par ce récit, les habitants du fond de la mer ont de grands avantages sur ceux qui vivent sur la surface de la terre; mais il paraît malheureusement que les guerres et les révolutions sont, dans les royaumes humides, au moins aussi communes que chez nous, ce qui n'est certainement pas peu dire; il y a même aussi, *comme chez nous*, des usurpateurs, car ce fut à la suite d'une révolution dans laquelle un étranger s'était emparé du trône de son père, que la princesse Gulnare de la mer fut jadis forcée de chercher un refuge sur la terre. Cette facilité de passer sans inconvénient d'un élément dans l'autre, dont sont douées les princesses aquatiques, est, on ne peut le contredire, un grand avantage qu'elles ont sur nos princesses terrestres.

Nous venons de voir, par le récit de la reine Gulnare, que les fictions des Orientaux, concernant les esprits ou génies qui président aux eaux de la mer et des fleuves, diffèrent beaucoup de celles des anciens Grecs. D'un autre côté, il est à remarquer que les croyances populaires des descendants des peuples d'origine celtique, gothique et sarmate, que nous pouvons considérer comme les trois principales races d'hommes,

(1) Contes des *Mille et une Nuits*, vol. IV, p. 330 et suiv. *Hist. du roi Beder*.

sorties jadis de l'Asie pour peupler l'Europe, s'accordent sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, avec celles des nations orientales, ce qui viendrait encore à l'appui du système qui attribue une origine commune aux superstitions des différents peuples. Tout ce que rapportent les anciennes traditions teutonnes et scandinaves sur le caractère et les habitudes attribués aux divinités des eaux a une analogie frappante avec les contes orientaux sur le même sujet, et les fictions ingénieuses et variées que l'on trouve en si grand nombre dans les contes arabes et persans sont reproduites avec non moins d'art et de succès dans les traditions populaires irlandaises, qui, d'après l'origine bien constatée des habitants de cette île, ne peuvent être qu'un mélange de fictions celtiques et scandinaves.

Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que les Allemands et les peuples du Nord croient, comme les Orientaux, que les eaux sont habitées par une race semblable à la race humaine. Nous trouvons dans les traditions populaires répandues et accréditées encore aujourd'hui en Allemagne, en Danemarck, en Suède et en Norwége, qu'on découvre le soir au fond des lacs et des fleuves, quand le ciel est clair et les flots paisibles, des églises, des palais, des villes et des remparts, et quelquefois aussi on a entendu le son des cloches s'élever du fond des eaux. Suivant les mêmes croyances, ces villes aquatiques sont habitées par des êtres semblables à ceux qui peuplent la surface de la terre (1). On raconte à ce sujet qu'un méchant chevalier, qui habitait jadis les bords du lac de Steinberg, s'était rendu redoutable par ses crimes et ses brigandages. Se promenant un jour sur les bords du lac, il aperçut une jeune fille d'une rare beauté, qui s'enfuit à son approche. Le chevalier la poursuivit, et après l'avoir atteinte, il se préparait à lui faire violence, lorsque la pauvre fille, se jetant à genoux, lui demanda la permission de faire une courte prière. Aussitôt elle se recommanda avec ferveur à la mère de Dieu, et s'élança dans le lac, dont les flots s'entrouvrirent pour la recevoir. Le mé-

(1) Voyez à cet égard le *Kinder und hans Marchen*, le *Kiempe Viser*, les *Traditions des bords du Rhin*, par Schreiber et par Geib, etc.

chant chevalier voulut la suivre, mais les vagues se refermèrent sur lui et l'engloutirent.

On raconte en Allemagne bien des histoires de châteaux et de villes engloutis par les eaux. Dans le lac de Brok, près de l'Offenberg, on voit toutes les murailles et le corps entier d'un grand château. Quelques personnes voulurent une fois sonder la profondeur de l'eau, et y firent descendre une corde. Lorsqu'ils la retirèrent, ils trouvèrent un billet attaché au bout; ce billet portait : « Renoncez à votre entreprise, sans quoi le lieu que vous habitez éprouvera le sort de celui-ci (1). »

Les peuples de l'Allemagne et de l'ancienne Scandinavie ne sont pas les seuls qui aient adoré jadis les divinités de la mer et des fleuves. Les Gaulois et les Bretons rendaient également aux rivières des honneurs divins. Saint Gildas parle du culte des fleuves chez les habitants de la Grande-Bretagne (2), et Selden nous apprend que cette superstition subsistait encore après la conquête des Anglo-Saxons (3). Aujourd'hui même, dans beaucoup d'endroits du Devonshire et du Cornouailles, on peut dire que le peuple *adore* les ruisseaux et les fontaines, aux bords desquels il se rend à différentes époques de l'année pour y remplir diverses cérémonies en l'honneur de ces eaux consacrées. Les montagnards écossais parlent encore de nos jours avec grand respect des génies de la mer, ils ne se baignent jamais dans les fontaines, dans la crainte d'offenser la chasteté et de causer la fuite de l'esprit qui habite leurs eaux; jamais ils ne prononcent le nom des rivières sans y ajouter l'épithète d'excellent, et vers la fin du dernier siècle, les habitants des îles Hébrides avaient encore conservé l'habitude de faire chaque année un sacrifice à l'Océan (4).

Une superstition très-répandue dans les îles britanniques et un des articles les plus accrédités de la croyance populaire, c'est que les eaux courantes détruisent les enchantements, et

(1) *Prætorius*, I, 97.
(2) Discours sur la destruction de la Grande-Bretagne, inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, t. VIII, p. 707.
(3) Selden, explication des marbres d'Arundel.
(4) Malpherson's introduction to the history of great britain and ireland.

l'on veut qu'il ait été maintes fois prouvé par expérience que lorsqu'une personne poursuivie par des sorciers, des spectres et même par des démons, peut réussir à mettre un ruisseau, quelque petit qu'il soit, entre elle et l'esprit malin, elle ne court plus alors le moindre danger. C'est sur cette croyance que Burns a composé son joli poème de *Tom-Oshanter*, dont nous parlerons dans une autre partie de cet ouvrage. Cette superstition est très-ancienne. On rapporte qu'un sorcier irlandais avait le pouvoir de changer les cailloux en cochons gras, qu'il allait vendre ensuite au marché, mais qui reprenaient leur première forme du moment que l'acheteur malencontreux leur faisait traverser un ruisseau (1).

Nous avons vu dans une autre partie de ce chapitre que les esprits des eaux apparaissent encore fréquemment de nos jours sous la figure d'un cheval aux habitants des bords de la Baltique; c'est également sous cette forme qu'ils se montrent aux montagnards écossais et aux habitants des basses terres. Les premiers les nomment démons des rivières, et les seconds les appellent Kelpys. On les rencontre souvent dans les lacs et les torrents. Ces esprits sont les plus méchants qu'on connaisse; et leur présence annonce toujours quelques malheurs. L'un d'eux causa autrefois la destruction d'une procession funèbre, et fit périr dans les eaux du lac Vennachar toutes les personnes qui la composaient (2). Le Kelpy peut prendre toutes sortes de formes et apparaît souvent portant une torche. On attribue à ses regards le pouvoir de fascination. Les montagnards parlent souvent aussi d'un autre démon aquatique qu'ils nomment, en langage gaélique, *Glas-Lich* (le démon du midi) (3), et qu'ils représentent sous la figure d'une femme maigre et gigantesque.

Mais nous pensons que le légitime successeur de l'ancien dieu des eaux des Écossais est l'esprit ou démon qu'ils nomment *Shellicoat* (habillé de coquilles), et qui paraît, quand il se mon-

(1) *Chronicon Johannis Brompton apud decem scriptores*, p. 1076.
(2) Lady of the lake, note v, canto III.
(3) *Moon-tide hag*. On retrouve chez tous les peuples la croyance au démon du midi.

tre, paré de toutes sortes de productions marines, surtout de coquilles, dont le bruit annonce son approche. Il se plaît souvent à effrayer les habitants des rivages, en imitant pendant la nuit les cris d'une personne qui se noie, et quand il a réussi à les inquiéter et à les fatiguer par d'inutiles recherches, il s'applaudit par de grands éclats de rire du succès de sa malice (1).

C'est aux esprits des eaux que les Écossais attribuent les orages et les inondations; ils croient aussi qu'ils ont quelquefois commerce avec les femmes mortelles, et l'on raconte à cet égard l'histoire curieuse d'un bon baron écossais qui, de retour de la Terre-Sainte à son château de Drummelzier, fut fort surpris de trouver sa belle moitié allaitant un enfant dont la naissance ne pouvait s'accorder en aucune manière avec la date de son départ. Un fait semblable était si rare en ce temps-là, qu'il ne pouvait être expliqué que par un miracle. La dame fut donc crue sur parole lorsqu'elle raconta confidentiellement à son époux que, se promenant un jour sur les bords de la Tweed (2), le génie de cette rivière en était sorti tout à coup et l'avait forcée de céder à ses embrassements. En mémoire d'un événement aussi extraordinaire, le baron donna le nom de *Tweedée* au bel enfant du génie des eaux, qui devint par la suite baron de Drummelzier et chef d'un clan puissant dans les basses terres d'Écosse (3).

Nous retrouvons une aventure à peu près semblable dans notre propre histoire : Fredégher raconte que la femme du roi Khlodion, se baignant un jour dans la mer, fut surprise par un monstre dont elle eut Merovigh *(Méroué)*; fable mêlée de mythologie grecque et scandinave (4).

L'Irlande, dont les fictions populaires sont si ingénieuses et si variées, a également ses nymphes et ses génies des eaux; ses lacs recèlent aussi des jardins et des palais magnifiques, et

(1) *Border's minstrelsy*, vol. I.
(2) Rivière de la Basse-Ecosse, qui sépare en quelques endroits ce royaume de l'Angleterre.
(3) Manuscrits de Macfarlanes. Le nom de ce baron était Hay. Cette famille possède encore en ce moment la baronie de Drummelzier.
(4) Chateaubriand, *Etud. hist.*, vol. III, p. 12.

tout ce que l'imagination des Orientaux a pu inventer de plus fantastique se retrouve dans les histoires populaires des gais et spirituels habitants de l'ancienne Hibernie. Une des croyances les plus répandues dans ce pays, c'est que les personnes, et particulièrement les jeunes gens qui se noient dans certains lacs mal famés, sont réputés avoir été enlevés par les esprits qui habitent leurs eaux. On raconte à ce sujet bien des histoires effrayantes : tantôt on assure que les eaux de ces lacs brillent comme le feu pendant l'obscurité, tandis que d'autres fois ce sont des spectres horribles qu'on voit glisser sur leur surface, et l'on sent même souvent une odeur de soufre en approchant de leurs bords.

« Un jour, un jeune fermier revenant de Limerick, et traversant en bateau un de ces lacs avec quelques amis, laissa tomber dans l'eau un anneau d'or qu'il venait d'acheter et qu'il destinait à sa fiancée. Fâché d'une semblable perte, il proposa aussitôt cinq guinées à celui qui voudrait aller chercher au fond du lac le bijou perdu; mais personne n'osait s'y hasarder, lorsqu'un pauvre diable, nommé Paddy, qui se trouvait près de là, entendant parler d'une aussi forte somme, ôta son habit et plongea à l'instant dans le lac, la tête la première.

» Après être descendu à une grande profondeur, l'eau s'éloigna tout à coup de Paddy, et le laissa sur un terrain entièrement sec. Il faisait dans cet endroit aussi clair qu'au-dessus des eaux; l'on y voyait le soleil et les astres, et la nature y était absolument la même que sur la surface de la terre. On apercevait à quelque distance un palais magnifique, où conduisaient de belles avenues, et où l'on entrait en montant un grand escalier de marbre.

» Il y avait certainement dans tout cela de quoi étonner tout autre même qu'un Irlandais; mais ce qui surprit encore davantage l'aventureux Paddy, fut d'apercevoir, travaillant gaîment dans les jardins du palais, tous les jeunes gens qui s'étaient jadis noyés dans ce lac, parmi lesquels il y en avait plusieurs de sa connaissance. Ces jeunes gens célébraient dans leurs chants les charmes et les richesses de la divinité de ce lieu, dont la beauté, dit la légende, surpassait celle de Cap-

poquin (1), et dont les trésors égalaient ceux des mines d'argent de Cullen.

» Paddy ne dit pas un mot à ses anciennes connaissances, et avec cette hardiesse si naturelle aux habitants de la Verte-Erin, il marcha droit au palais, d'où il vit bientôt sortir la nymphe dont il venait d'entendre célébrer la beauté, et qui ne ressemblait guère à celles dont les poètes de l'Allemagne ont peuplé les eaux de l'Elbe et du Danube. C'était une femme extrêmement grasse, ayant plutôt la forme d'un tonneau que celle d'une naïade, dont les dents étaient d'une effroyable grandeur, et qui faisait, lorsqu'elle essayait de sourire, une si laide grimace, que tout autre moins courageux que Paddy en eût été épouvanté. Cette nymphe d'une espèce nouvelle s'avança vers le nouveau-venu et lui demanda ce qui l'amenait dans ces lieux. Lorsqu'il lui eut expliqué l'objet de sa visite, elle lui remit l'anneau d'or du fermier, et l'heureux Paddy se disposait à reprendre le chemin qui l'avait conduit au palais, lorsque la déesse aquatique, jetant sur lui un regard furieux, lui demanda s'il n'était pas venu pour l'épouser, et sur sa réponse négative, elle lui reprocha son ingratitude, lui faisant en même temps les offres les plus brillantes pour l'engager à devenir son époux.

» Paddy, qui ne se souciait guère d'épouser une nymphe aussi effrayante, et qui vit bientôt qu'une fois la bague en son pouvoir, la dame essaierait en vain de le retenir, la quitta sans plus de cérémonie et sans s'inquiéter des reproches et des injures que lui adressait cette nouvelle Calypso. A peine fut-il sorti de l'avenue du palais, qu'il se trouva de nouveau en présence de l'eau, dans laquelle il fit un plongeon qui le ramena en un instant au bord du lac, où il trouva le jeune fermier et ses amis très-inquiets de sa longue absence, et auxquels il raconta l'aventure extraordinaire qui l'avait retenu sous les eaux plus longtemps qu'il n'aurait dû s'y attendre (2). »

Les taureaux aquatiques (water-bulls) se trouvent dans pres-

(1) Beauté célèbre des traditions irlandaises.
(2) *Fairy legends of the south of Ireland*, vol. II.

que tous les lacs d'Écosse, au moins s'y trouvaient-ils autrefois, car il paraît que, semblables aux brownies, ils ne se montrent plus *que rarement*. Walter-Scott avait l'avantage de posséder un de ces animaux extraordinaires dans un lac solitaire situé à quelque distance de son château d'Abbotsford, et il en racontait quelquefois l'histoire à ses nombreux visiteurs. Ce taureau habitait depuis un temps immémorial la partie la plus profonde du lac, et venait de temps à autre se récréer sur ses bords, où un homme, qui demeurait près de là, assurait l'avoir vu il n'y avait pas encore fort longtemps. Ce qu'il y a peut-être de moins extraordinaire dans toute cette histoire, c'est que le rapport de cet homme était cru comme article de foi dans tout le voisinage. — « Je ne me soucie pas de contredire le récit de cet homme, disait Walter-Scott à Washington Irving, lors d'une visite que ce dernier lui fit, il y a quelques années; j'aime à savoir mon lac rempli de tout le poisson et même de tous les quadrupèdes avec lesquels il plaira à mes voisins de le peupler; d'ailleurs, ces histoires de vieilles femmes font chez nous partie inhérente de la propriété et se transmettent avec le sol. Nos ruisseaux et nos lacs d'Écosse ressemblent à ceux de l'Allemagne, qui ont tous leurs *waser-nixes;* et, quant à moi, j'avoue franchement que j'ai un amour tout particulier pour les lutins amphibies (1). »

On retrouve aussi les taureaux sous le nom de *fairy-bulls* (taureaux fées) dans beaucoup d'histoires écossaises, où ils remplissent ordinairement les fonctions de gardiens des palais enchantés de la gente Elfine.

Les vaches et les taureaux aquatiques jouent un grand rôle dans les traditions populaires de l'Irlande. Malheur aux propriétaires des prairies qui sont situées sur les bords des lacs que ces animaux fréquentent, car ils dévorent dans une nuit la plus belle récolte. Quelques hardis paysans ont parfois essayé de se rendre maîtres de ceux qui se montraient ainsi hors de leurs demeures, afin de les réduire à l'état de domesticité, mais jamais ils n'ont pu y réussir. Un jour, un fermier des

(1) *Abbotsford and newstead abbey*, p. 91-92.

bords du Lough-gur ou lac Gur, aidé de ses nombreux enfants, était parvenu à s'emparer de sept belles génisses blanches comme neige et à les placer dans son étable; mais une nuit, la porte en étant restée ouverte, le lendemain les sept génisses n'y étaient plus (1).

On rapporte qu'il y a près de Cahir, dans le comté de Tipperary, un lac nommé le Lac de la Vache, qui est la demeure d'un de ces animaux, d'une taille si monstrueuse, que, quand les eaux sont basses, on peut facilement apercevoir l'extrémité de ses cornes au-dessus de leur surface.

La même croyance existe en Allemagne. On raconte qu'un jour, quelques pasteurs gardaient leurs troupeaux sur les bords du lac de Mummel : tout à coup un taureau brun sortit des eaux et vint se mêler aux autres bêtes à cornes; il fut aussitôt suivi d'un petit homme qui voulut le ramener, et, ne pouvant se faire obéir, l'accabla de malédiction jusqu'à ce qu'il l'ait suivi (2).

Les histoires merveilleuses les mieux accréditées tirent presque toujours leur origine d'événements naturels, et plusieurs de celles relatives aux villes que l'on prétend apercevoir sous l'eau ont pris leur source dans quelque accident réel. Un tremblement de terre aura détruit une ville et l'aura remplacée par un lac; ou bien la mer avec le temps, ou en brisant les barrières qu'on lui a opposées avec succès pendant plusieurs siècles, en aura couvert une autre de ses flots. On peut être à cet égard trompé par des illusions d'optique. Nous avons remarqué nous-même plusieurs fois qu'en approchant du Port-Louis, à l'île de France, et particulièrement lorsqu'on longe, par un temps calme, la côte de l'île, depuis la baie du Tombeau jusqu'aux pavillons qui sont à l'entrée du port, on croirait voguer au-dessus d'une immense forêt couverte par les eaux, dans laquelle on voit nager des poissons de toutes formes et de toutes couleurs. Ce ne sont pourtant que d'immenses madrepores de corail, qui étendent leurs rameaux dans tous les

(1) *Fairy legends of the south of Ireland*, t. II.
(2) *Simplicissimus*, I, V., c. 10.

sens, et que recouvrent parfois des plantes marines du plus beau vert.

Non loin de la ville de Cork, en Irlande, est un lac dans le fond duquel on découvre un palais, des tours et des jardins; on raconte sur sa formation l'histoire suivante (1) :

« Ce lac était autrefois une riante vallée, dans laquelle s'élevait le palais d'un roi irlandais nommé Cork. Au milieu des cours de ce palais se trouvait une source dont l'eau, d'une limpidité admirable, était en grand renom dans le pays. Comme on venait de toutes parts puiser de l'eau à cette fontaine, le roi, craignant qu'elle ne finît par se tarir, la fit entourer d'un mur élevé, dans lequel il fit pratiquer une porte dont il ne confiait la clef qu'à sa fille, la belle *Fior-Usga* (source d'eau).

» Un jour, le roi donna une très-grande fête, à laquelle assistaient tous les princes et tous les seigneurs de son royaume, ainsi que ceux des Etats voisins, parmi lesquels on remarqua un jeune prince d'une grande beauté et d'une taille inconnue jusqu'alors. Il dansa pendant toute la nuit avec la princesse Fior-Usga, et il s'en acquitta avec tant de grâce et de légèreté, que tous les spectateurs en étaient dans l'admiration. Après la danse, on servit un souper magnifique, auquel il ne manquait qu'une seule chose, c'était de l'eau, dont le vieux roi avait à dessein laissé manquer ses convives. Un d'entre eux en ayant fait la remarque, le roi dit à sa fille d'aller en chercher dans le vase d'or qui servait à cet usage, et comme il vit ensuite qu'une semblable commission ne plaisait guère à la princesse, il crut la rendre moins désagréable en proposant au jeune prince qui était assis à côté d'elle de l'accompagner à la fontaine. Celui-ci fut, comme on le pense bien, enchanté d'une pareille proposition, et, prenant d'une main le vase d'or, de

(1) Une vieille tradition existait du temps de Giraldus, qui disait que *Lough-neagh*, le lac Neagh, avait été originairement une fontaine, dont un débordement soudain inonda toute la contrée et dont une grande partie resta submergée. Les pêcheurs, dans un temps serein, montraient aux étrangers les tours des monastères, qui s'élevaient encore sous les eaux. — *Topogr.*, hib. dist. II, c. 9

l'autre il conduisit hors de la salle la belle Fior-Usga avec tant de grâce, que tout le monde en fut émerveillé.

» Après avoir ouvert avec de grandes précautions la porte de la fontaine, la princesse se baissa pour remplir son vase; mais quand elle voulut se relever, elle le trouva si lourd, qu'elle perdit l'équilibre et tomba dans l'eau. Le prince essaya en vain de l'en retirer, il n'en eut pas le temps, car l'eau montait avec tant de rapidité, que la cour entière en fut bientôt remplie et qu'elle gagna la salle du banquet presque aussitôt que le prince, qui en avait déjà jusqu'au cou, tandis qu'il racontait au roi la triste aventure arrivée à la princesse. A la fin, l'eau s'éleva à une telle hauteur, qu'elle inonda entièrement la vallée et forma le lac actuel.

» Cependant, ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans cet événement, c'est que le roi et ses convives ne furent pas noyés, comme cela leur arriverait infailliblement de nos jours en pareille circonstance. La belle Fior-Usga ne périt point non plus, et se rendit le lendemain même à la salle du banquet. Depuis ce moment, les mêmes fêtes, les mêmes danses ont lieu chaque nuit au fond du lac, et elles continueront jusqu'à ce que quelqu'un puisse retirer de l'eau le vase d'or qui fut cause de cette inondation, qui n'eut lieu sans doute, comme on le croit généralement en Irlande, que pour punir le roi, trop avare de l'eau limpide de sa belle fontaine (1). »

Nous avons en France plusieurs traditions de villes englouties dans les flots. Une des plus populaires est celle concernant la formation du lac de Grand-Lieu, près de Nantes, au fond duquel on aperçoit, dit-on, encore les ruines de la ville gauloise d'Herbadilla, dont les habitants, comme jadis ceux de Sodome et de Gomorrhe, provoquèrent le courroux du ciel par leurs iniquités. « Un jour, dit l'abbé d'Héric, que saint Mar-

(1) *Fairy legends of the south of Ireland*, vol. II. — Une ancienne tradition rapporte que Fionnuala, fille de Lin, avait été changée en cygne par un pouvoir surnaturel, et condamnée à errer pendant des siècles sur certains lacs et rivières d'Irlande, jusqu'à l'avénement du christianisme, à quelle époque elle devait recouvrer sa liberté au son de la première cloche annonçant une messe. — Thomas Moore.

tin, fatigué de ses courses apostoliques, se reposait près de cette ville à l'ombre d'un chêne, une voix lui cria : « Fidèle confesseur de la foi, éloigne-toi d'une cité pécheresse (1). » Le saint s'éloigne, et soudain jaillissent avec un bruit affreux des eaux jusqu'alors inaperçues, et qui faisaient irruption d'une caverne profonde. Le vallon où s'élevait la Babylone des Bretons fut tout à coup submergé. A la surface de cette onde sépulcrale vinrent aboutir par milliers des bulles d'air, derniers soupirs de ceux qui expiraient dans l'abîme (2).

Par un effet singulier d'acoustique, le bruit des cloches de Nantes, située à deux lieues de Grand-Lieu, semble sortir du fond de ce lac, ce qui fait croire aux paysans des environs que ce sont les cloches de la ville détruite qui se font encore entendre. On dit aussi que sur une île de ce lac une pierre énorme ferme l'entrée du gouffre d'où sortirent les eaux qui détruisirent Herbadilla; ce gouffre est la prison d'un géant terrible, dont on entend parfois les horribles rugissements (3). »

Un autre événement de ce genre non moins authentique que celui que nous venons de citer, est la submersion de la ville d'Is, en punition de ses crimes, arrivée en 444 (4). Cette ville, située au lieu même qu'occupe depuis cette époque la baie de Douarnenez, sur la côte de Bretagne, était alors gouvernée par le roi Gralon, monarque pieux, juste et bienfaisant; mais sa fille d'Abrut était un monstre d'impudicité. Les vices de cette princesse et ceux des habitants attirèrent la colère du ciel. Un jour, un saint homme, envoyé de Dieu, conduisit le bon roi Gralon hors de la ville, qui s'écroula aussitôt et fut submergée par les eaux de la mer en fureur. Le peuple breton croit encore que cette ville doit un jour sortir du sein des flots un dimanche de la Trinité; celui qui l'apercevra le

(1) *Histoire ecclésiastique de Bretagne*, t. I, l. I, p. 15.
(2) *Marchangy-Tristan*, t. II, p. 116.
(3) On ne peut révoquer en doute l'engloutissement d'Herbadilla dans le lac de Grand-Lieu. On peut seulement disputer sur la cause qui a produit cet événement. Adrien de Valois fixe cette submersion à l'an 580, et Baillet (*Vie des Saints*) la place en 554. Le miracle est raconté par vingt auteurs avec les mêmes circonstances.
(4) Pierre Lebaud, *Hist. de Bretagne*.

premier, qui sera en état de grâce, et qui, de plus, saura trois cantiques, deviendra de plein droit souverain de la ville et de ses dépendances (1).

Le culte des fontaines survécut longtemps en France à l'abolition du paganisme. Il est probable que le clergé, ne pouvant détruire cette superstition héréditaire, prit le parti de bâtir des chapelles auprès de celles de ses fontaines qui étaient renommées pour la guérison de quelques maladies ou pour la bonté de leurs eaux. Le respect des fontaines fut ainsi transmis aux saints sous l'invocation desquels les nouveaux temples furent placés. C'est ainsi que de nos jours on voit encore en Bretagne, en Auvergne et dans plusieurs autres provinces des chapelles qui sont l'objet de nombreux pèlerinages, auprès desquelles on trouve presque toujours une fontaine renommée pour l'efficacité de ses eaux contre certaines maladies.

La croyance aux nymphes ou génies habitant les eaux des lacs et des rivières paraît avoir toujours été beaucoup moins répandue en France qu'en Allemagne et dans les îles britanniques; et comme, depuis longtemps, tous les êtres surnaturels de notre mythologie populaire ont été confondus sous le nom général de *fées*, que les savants comme le peuple leur donnent indistinctement et sans examiner à quelle classe de ces êtres convient cette dénomination toute spéciale, on ne peut trouver que chez les anciens auteurs des traces de cette croyance.

Suivant Gervais de Tilbury, qui écrivait dans le XIII[e] siècle, il existait alors des esprits aquatiques, nommés en latin *dracæ*, qui attiraient les femmes et les enfants dans leurs repaires, en se présentant devant leurs yeux à la surface de l'eau sous la forme de bagues et de coupes d'or. Malheur à l'être imprudent qui, trompé par ces apparences séduisantes, étendait le bras pour s'emparer de ces objets trompeurs! une main invisible le saisissait à l'instant et l'entraînait impitoyablement au fond des flots. Les dracæ employaient à nourrir leurs enfants, ou ceux qu'elles enlevaient quelquefois aux mortels, les femmes

(1) Légendes et chroniques de Bretagne.

dont elles parvenaient à s'emparer par de semblables stratagèmes. Gervais cite plusieurs exemples de tels enlèvements, et entre autres celui d'une femme qui, lavant du linge au bord d'un lac, voulut saisir un vase de bois qui flottait près d'elle. Elle fut aussitôt entraînée au fond de l'eau et conduite dans un palais magnifique, où elle fut chargée de nourrir un des enfants de la nymphe qui l'avait faite prisonnière. Or, il arriva que, durant le séjour que cette femme fit dans la demeure de ces esprits aquatiques, elle se frotta un jour les yeux avec de la graisse de serpent qu'elle avait trouvée par hasard, ce qui, lors de son retour sur la terre, lui donna la faculté d'apercevoir les *dracæ* lorsqu'elles venaient se mêler *incognito* parmi les hommes. Mais, ayant eu l'imprudence de parler à son ancienne maîtresse, qu'elle rencontra et reconnut à son grand étonnement, celle-ci lui enleva par un attouchement le pouvoir que le hasard lui avait fait acquérir (1).

Cependant les dracæ, suivant ce que rapporte encore Gervais de Tilbury, ne se contentaient pas de retenir dans leurs demeures des nourrices ou des enfants, souvent elles y conduisaient aussi les pâtres innocents qu'elles attiraient par leurs agaceries au milieu des saules et des roseaux. Semblables aux arénaïdes des Grecs modernes, à ces séduisantes Callipyges dont parle Pouqueville, qui folâtrent encore aujourd'hui sur les bords fleuris des fontaines de la Phocide et de l'Arcadie, agaçant les bergers qu'elles enlèvent sans retour, lorsqu'ils sont assez imprudents pour se livrer à leurs séductions. Les amants de ces beautés, aussi dangereuses que perfides, vont rejoindre au fond des grottes humides et l'amoureux Narcisse, qui se consuma jadis dans le cristal des nymphes, et le bel Hylas, qui disparut un jour dans les bras des naïades (2).

(1) *Otia imperialia*, p. 94. Ce même conte, écrit au XIIIe siècle sur les bords du Rhône, a cours, en langage celtique, dans les montagnes d'Écosse sans presque aucun changement, si ce n'est que les *dracæ* sont devenues des fées habitant les cavernes des montagnes, au lieu du fond des eaux. — *Lady of the Lake*, p. 311.

(2) Pouqueville, *Voyage en Grèce*, t. IV, p. 412. « Si les Grecs modernes n'interrogent plus les sorts en écoutant le murmure des eaux, ils croient, en s'y désaltérant aux jours des fêtes consacrées par la religion, y trouver un remède contre les maladies. Le prêtre bénit la fontaine, et les Grecs,

Mais c'est dans la terre classique des fictions populaires, dans l'Armorique, que nous retrouvons encore aujourd'hui les nixes teutonnes, les filles du niorder scandinave et du Taranis des Gaulois, dans ces esprits des eaux que les Bretons nomment *mary-mor-gand* (syrènes). L'une de ces nymphes habite l'étang du Duc, près de Vannes, et en sort quelquefois pour tresser au soleil ses cheveux verts. On raconte qu'un jour un soldat la surprit sur son rocher et s'approcha d'elle, attiré par sa beauté; mais la mary-mor-gand le prit dans ses bras et l'entraîna au fond des eaux. Voici comment on rapporte l'origine de cette belle naïade : « Une princesse bretonne, à qui appartenait l'étang du Duc, avait refusé la main d'un prince qui possédait celui de Plaisance, situé à une assez grande distance du premier. Enfin, un jour que cet amant la fatiguait par ses instances, elle lui promit d'être à lui quand l'étang de Plaisance coulerait dans celui du Duc. La belle croyait demander une chose impraticable, mais elle apprit bientôt qu'il n'y a rien d'impossible pour un cœur vraiment amoureux. Le prince dépensa des sommes énormes et finit, à force de travaux, par faire creuser un canal qui réunit les deux étangs. Quelques jours après, il donna à la princesse une grande fête dans son château de Plaisance et la conduisit ensuite en bateau dans l'étang du Duc, en passant par le canal qu'il avait fait pratiquer. La princesse, saisie de douleur en voyant qu'elle ne pouvait plus refuser d'épouser celui qu'elle n'aimait point, se pencha sur le bord du bateau et se jeta dans l'étang, où elle disparut aussitôt. Il paraît qu'elle fut changée en une divinité aquatique, car depuis ce moment on la voit, belle comme le jour, se montrer, le matin des jours d'été, sur les rochers qui bordent le rivage, tressant ses cheveux et faisant des couronnes de glayeuls. » Il y a aussi dans le puits de Vannes une autre naïade que l'on nomme la *Groac'h*, sur le compte de laquelle on raconte des histoires fort curieuses (1).

persuadés alors que les anaraïdes leur deviennent propices, y trouvent souvent, tant la foi est puissante, des remèdes à leurs infirmités. » — Id.

(1) Edouard Richer, *Lettres d'un Armorique*. — Emile Souvestre, *Derniers Bretons*.

La fée amante de Gradlon *(lai de Graclent)* n'est autre qu'une naïade, une mary-mor-gand qui trouva le chevalier se baignant dans une fontaine et l'emmena dans ses domaines au fond des eaux (1).

Les morgans sont accusées, comme les korrigans ou fées bretonnes, de dérober les enfants nouveaux-nés ; elles entraînent, dit-on, au fond des mers et des étangs, dans leurs palais d'or et de cristal, ceux qui viennent, comme le jeune Hylas, jouer imprudemment sur leurs bords. Le but de ces génies, en volant les enfants, est de régénérer leur race maudite. C'est aussi pour cette raison qu'elles aiment à s'unir aux hommes, et qu'elles violent souvent pour y arriver toutes les lois de la pudeur (2).

On peut encore ranger dans la même classe d'esprit les fantômes qui, sous l'apparence de gentilles femmes vêtues de blanc, que les Bretons nomment *Cannerez-nos*, laveuses de nuit, invitent à tordre avec elles le linge qu'elles blanchissent dans la rivière de Dordu, ceux qu'un hasard souvent malencontreux amène sur ses bords. Car si l'on cède à leurs désirs, l'eau que distille le linge ainsi pressé se change au clair de la lune en perles et en saphirs ; mais ces êtres dangereux entraînent impitoyablement dans les flots ceux qui osent refuser de leur rendre ce service (3).

On nomme, en Normandie, la *Bête-Havette* une nymphe qui habite les fontaines et les ruisseaux, et qui aime beaucoup les enfants. Quand ils s'approchent de l'eau, elle les y attire, et pour les posséder avec elle, elle les y noie. C'est le roi des Aulnes.

Il nous semble qu'il y a une grande analogie entre le Kelpy des Écossais, dont nous avons parlé dans ce chapitre, qui hante, un flambeau à la main, les bords des torrents de la Ca-

(1) Fréminville, *Antiquit. du Finistère.*

(2) Barzas-Breiz, t. I, p. XLVIIJ ; Hinkmar, de Reims (Op., édit. de 1645, t. I, p. 654), et un auteur anonyme, qui vivait en l'année 808, leur donnent, l'un le nom de *geneciales fœminæ*, l'autre celui de *geniscus*. « *Rustici credunt..... ad infantes nocere possint, vel aquaticus, vel geniscus esse debeat* (Ducange, t. II, v. *aquaticus). Geniscus de genius.*

(3) Cambri, *Voyage dans le Finistère*, t. II, p. 18.

lédonie, et le terrible *Yan-gant-y-tan* des Bretons, qui porte dans la nuit, sur les cinq doigts de sa main droite, cinq flambeaux qu'il fait tourner avec la rapidité d'un dévidoir (1). Cette espèce de démon cause encore de nos jours de grandes terreurs dans la Basse-Bretagne (2).

Il y a également beaucoup de ressemblance entre le Kelpy, que les Écossais croient pouvoir prendre la forme de différents animaux, et le *Iu*, ou démon des rivières des Chinois. Suivant les uns, ce démon ressemble à un renard dont le corps est très-court; suivant d'autres, à un animal à trois pieds fait comme une tortue. Il se tient sur les bords de la mer et des rivières, et quand un homme en approche assez pour que sa figure se réfléchisse dans l'eau, le *Iu* lance avec sa gueule du sable sur cette image, ce qui fait mourir l'homme à l'instant. De là vient qu'on donne à ce démon un autre nom, qui signifie *tire sur les ombres* (3).

Le culte des fleuves et la croyance que leurs eaux sont le séjour d'êtres surnaturels et redoutables existe ou a existé chez tous les peuples de la terre. Cette fiction est aussi répandue en Afrique qu'elle a jadis pu l'être en Europe et qu'elle l'est encore en Orient. Lander, le compagnon de voyage du célèbre et infortuné Clapperton, raconte qu'étant arrivé à Mossa, ville située sur la rivière du même nom, qui était alors débordée, les habitants n'osèrent entreprendre de le transporter sur le bord opposé. « Je demandai au conducteur du roi de Khiama, dit ce voyageur, pourquoi il craignait tant de traverser l'eau, en lui faisant remarquer que j'avais, pour ma part, passé des rivières beaucoup plus rapides à la nage. Je citai entre autres le Niger. Cet homme me pria alors en tremblant, si je tenais à la vie, de ne point nommer de riviè-

(1) Le père Lecointe, *Annales ecclesiastici francorum*, t. I, p. 232. Le nom de Yan-gant-y-tan signifie *Jean et son feu*.

(2) Cambri, t. I, p. 175.

(3) « Le cœur du méchant est comme le démon et comme le *Iu*. » — « Mais aujourd'hui, dans l'état où sont tombées les mœurs, à peine le soleil éclaire-t-il un homme de vrai mérite, qu'il n'ait aussitôt une ombre qui s'attache à lui comme le lutin des montagnes ou le démon des rivières. » — *Iu-kiao-li*, histoire chinoise.

res en présence de celle de Mossa, qui était du sexe féminin. Cette dernière, disait-il, avait plusieurs rivales qui lui disputaient le cœur du Niger, son mari; et comme elle était d'humeur jalouse, capricieuse et cruelle, et que je venais de parler d'elle d'une manière assez légère, elle me ferait périr sans nul doute si je m'aventurais sur ses flots. Il ajouta qu'elle grondait sans cesse son mari de ses familiarités avec les autres rivières, et qu'à l'endroit de leur jonction, le bruit de leurs disputes ressemblait à celui de l'enfer. Je partis d'un éclat de rire en entendant parler des amours du Niger; ce qui rendit mon homme si furieux, qu'il me fallut prendre mille peines pour l'apaiser (1). »

Nous croyons qu'il y aurait à dire beaucoup de choses qui ne seraient pas sans intérêt sur cette unité de doctrines superstitieuses que l'on rencontre si fréquemment chez des hommes de race et de couleur diverses. Il serait, en effet, difficile de démontrer, par exemple, en quoi les croyances des sujets du roi de Khiama, sur les amours du Niger et de la Mossa, diffèrent de celles des Allemands sur les liaisons qu'ils croient exister entre les mortels et les nixes de l'Elbe et du Rhin, dont les aventures amoureuses nous ont été conservées dans un si grand nombre de traditions, que racontent fort sérieusement encore de nos jours les bons et crédules habitants de la Germanie. Chaque pas que nous faisons dans le vaste champ des croyances populaires, nous confirme donc dans l'opinion qui nous a fait considérer ces mêmes croyances comme dérivant d'un centre commun et comme ayant toutes eu jadis une commune origine.

On a retrouvé également chez les tribus océaniennes le culte des divinités des eaux ; mais comme il n'y a ni fleuves ni rivières dans les îles nombreuses de l'Océan-Pacifique, ce culte se borne à celui que l'on rend aux divinités de la mer. Ces peuples navigateurs ont pour elles un respect bien naturel chez des hommes qui s'exposent chaque jour sur de frêles pirogues à tous les dangers d'un Océan qui n'est pas toujours

(1) *Voyage de Clapperton en Afrique*, t. II, p. 284.

aussi tranquille que son nom pourrait le faire supposer. *Hiro* était le dieu de la mer des Taïtiens, et ce Neptune polynésien avait aussi son *quos ego* dans les annales de Taïti. Sous ses ordres, étaient placés les *atouamaos*, ou dieux requins, que ces insulaires considéraient comme les ministres de ses volontés. Un de leurs prêtres affirmait à l'Anglais Ellis qu'un requin, aux ordres de son dieu, l'avait souvent transporté sur son dos, lui et son père, de *Raïatea* à *Vahine* (1). C'est la fable d'Amphion.

Le respect que les Égyptiens portaient au crocodile existe encore chez les habitants de quelques-unes des îles Moluques, qui le considèrent comme un animal sacré et une divinité des eaux. A Timor, les grands sont tous plus ou moins parents du crocodile. Le souverain qui monte sur le trône est forcé de lui rendre hommage, et des vivres sont chaque jour déposés en un certain endroit pour sa nourriture. Le jour où le roi va invoquer ce monstre, on donne une jeune vierge à dévorer aux crocodiles du rivage. Parée de fleurs et vêtue de ses plus beaux habits, on la dépose, de gré ou de force, sur le *Kaïbla*, lieu fatal où les amphibies viennent la saisir et l'entraîner sous les eaux. On prétend que la virginité est une condition de rigueur pour la victime, les crocodiles ayant une fois rapporté intacte une jeune fille qui n'était pas vierge (2).

Au reste, le diable semble avoir conservé jusqu'à nos jours sur les eaux le même pouvoir qu'il possède encore sur la terre ; et des personnes dignes de foi nous ont assuré que la grande inondation du Valais, qui eut lieu en 1818, avait été causée par les démons qui, s'ils n'étaient pas nekkars ou nixes, étaient au moins, comme les nymphes teutonnes, des êtres amphibies, et, comme elles aussi, de l'ancienne famille de Niorder, qui fut jadis adoré dans ces mêmes lieux, sous le nom de Neith (3).

(1) D'Urville, Cook et Bougainville. — *Naïatea* et *Vahine* sont deux îles du groupe de Taïti.

(2) Voyage de du Perron.

(3) Selon M. Mallet, il y avait dans le lac de Genève un rocher qui lui était consacré, et qui porte encore le nom de *Neitum*. Le même auteur

Il y a près de la vallée de Bagnes, dans le Valais, une montagne sur laquelle les diables ont, dit-on, coutume de s'assembler. En janvier 1818, deux moines, mendiants de Sion, qui avaient été informés que Satan tenait alors une de ces assemblées illégales, grimpèrent hardiment la montagne pour s'assurer par eux-mêmes du nombre et des intentions de ceux qui la composaient. Mais les diables d'aujourd'hui, enhardis sans doute par les victoires qu'ils remportent chaque jour sur les hommes incrédules, égoïstes et ambitieux de ce prétendu siècle de lumières, semblent ne plus éprouver cette terreur salutaire que produisaient autrefois sur eux la vue d'un moine et la crainte de l'exorcisme. Ceux qui composaient l'assemblée diabolique qui se tenait sur la montagne de Bagnes n'eurent pas plutôt aperçu les robes grises des religieux de Sion, qu'un des plus hardis, qui paraissait être l'orateur de la bande, s'avança aussitôt vers eux : « Révérends pères, leur dit-il, votre présence en ces lieux ne peut nous faire abandonner la place ; nous sommes ici par la volonté du grand Lucifer, et nous n'en sortirons que par la force des plus puissants exorcismes (1). Mais sachez que vous aurez à faire à forte partie, et qu'il y a ici tant des nôtres, que nous n'aurions pas chacun une livre pesant des Alpes et de leurs glaciers, si nous les divisions entre nous à parts égales. » Force fut donc aux bons pères de rebrousser chemin.

Quelque temps après, lorsque les glaciers commencèrent à se rompre, le diable *en personne* fut aperçu descendant sur les eaux du Rhône, ayant un sabre nu d'une main et une boule dorée de l'autre. Lorsque l'esprit malin arriva vis-à-vis de Martigny, on l'entendit s'écrier en patois, d'une voix de tonnerre : « *Aigue essauca* (2) ! » et aussitôt l'onde obéissante s'enfla par-dessus ses bords, et détruisit une partie de la ville.

remarque aussi combien ce nom ressemble à celui de *Noatum*, qui est, suivant l'*Edda*, le séjour du dieu des eaux.

(1) « *Nous sommes ici par la volonté du peuple, et nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes*, » disait Mirabeau à M. d'Argout dans la fameuse séance du jeu de paume. — Est-ce Mirabeau devenu diable qui parla aux moines de Sion, ou le diable, sous la forme de Mirabeau, qui s'adressa à M. d'Argout? — (2) Eau monte ou déborde.

LIVRE TROISIEME.

DES FÉES ET DE LEUR ORIGINE.

CHAPITRE I.

Féerie française et italienne.

> « Les Gaulois tenoient qu'il y avoit des femmes champêtres qu'ils appeloient *Sylvatiques*, qui avoient un corps et se montroient à ceux qui avoient su les toucher, et leur accordoient les dernières faveurs; après quoi elles s'évanouissoient et se rendoient invisibles. »
>
> BURCHARD, cité par dom MARTIN.

Nous avons vu dans les chapitres précédents que toutes les nations du monde ont cru et que beaucoup d'entre elles croient encore à des esprits d'un ordre inférieur qui président aux montagnes, aux bois, aux rivières et aux fontaines. Ainsi, les Grecs et les Romains ont eu leurs nymphes célestes et terrestres, qui se subdivisaient en une infinité de classes, parmi lesquelles on distinguait, comme nous l'avons déjà dit, les néréides ou nymphes de la mer, les naïades, qui présidaient aux fontaines; les dryades, aux forêts; les oréades, aux montagnes, et les napées, aux vallons et aux bocages. Il y avait des nymphes même dans les enfers. Elles étaient généralement représentées sous la figure de jeunes filles à moitié nues.

Toutes ces divinités subalternes ne jouissaient pas d'une immortalité absolue, mais on croyait qu'elles vivaient très-

longtemps. Leur culte passa d'Italie dans la Gaule, l'Espagne et jusqu'en Angleterre.

Les génies ou *Elfen* (Elfes) des nations du Nord et de la Germanie avaient les mêmes attributions que les nymphes et les faunes des Latins et des Grecs; on les appelait *Elfen*, mot d'origine gothique, par lequel on désigne généralement les esprits d'une espèce inférieure. Nous avons déjà fait connaître la nomenclature que l'anglo-saxon Œlfric nous a laissée de ces génies, et nous avons vu qu'ils étaient divisés en esprits des collines, des montagnes, des champs, des bois et de la mer (1). Ce genre de fictions était commun à toutes les nations d'origine celtique ou scandinave; les noms donnés à ces demi-divinités pouvaient varier chez quelques-unes d'entre elles, mais les attributions étaient partout les mêmes.

Ces croyances demeurèrent intactes et particulières à chaque nation, aussi longtemps que ces nations restèrent elles-mêmes renfermées dans leurs propres limites. Mais du moment que les Romains, après avoir réduit la Gaule, l'Espagne et l'Angleterre en provinces du grand empire, eurent fait adopter leur religion aux peuples vaincus, il se forma chez ces derniers un mélange de croyances communes aux deux mythologies, dans lesquelles les superstitions de l'une et de l'autre durent nécessairement trouver place. Puis vinrent les invasions des barbares du Nord, celles des Francs et la conquête de la Gaule par ces derniers. Comme la plupart de ces peuples s'établirent dans les provinces conquises et s'y mèlèrent avec les habitants, il résulta de cette alliance un nouveau mélange dans les mythologies communes, et de nouvelles erreurs furent ainsi ajoutées à celles dont chacune d'elles était déjà abondamment chargée.

Les Germains, qui combattirent pendant plus de deux siècles pour leur liberté contre les armées romaines, et qui finirent par en triompher, ne reçurent aucune altération, dans leurs croyances religieuses ou populaires, du contact des légions romaines et du séjour qu'elles firent dans quelques-unes

(1) Voyez le chapitre des divinités des bois.

de leurs provinces. Aussi arriva-t-il que, tandis que dans la Gaule les mythologies païennes et celtiques éprouvaient un tel mélange, que toutes les classes de génies et leurs diverses attributions furent bientôt totalement confondues, les croyances de la Germanie ne se ressentirent en rien de cette confusion, et les anciennes traditions concernant les divinités inférieures de la terre et des eaux s'y sont conservées jusqu'à nos jours dans toute leur pureté primitive (1).

Par suite du mélange dont nous venons de parler, les divinités subalternes des Gaulois se trouvèrent revêtues d'une partie des attributions des nymphes et des satyres des Grecs et de celles des faunes des Latins; ainsi, leurs dusiens, par exemple, devinrent, comme les faunes, des divinités luxurieuses, employant divers moyens pour assouvir leur lubricité, caractère que les Bretons donnent encore de nos jours aux poulpicans, qui sont les successeurs légitimes des anciens *dusii* ou faunes des Gaulois (2).

Nous avons déjà vu que les compagnes des faunes de la mythologie païenne se nommaient *faunæ* et *fatuæ;* ainsi que le faisait la déesse *Fauna*, elles prédisaient aux femmes leurs destinées. On appela de même pendant plusieurs siècles, dans la Gaule romaine et dans celle du moyen-âge, *fatuæ* et *sylvaticæ* (sylvatiques), les nymphes que l'on regardait comme les femmes des faunes gaulois. « C'étaient, dit Burchard, des femmes champêtres, qui avaient un corps et se montraient à ceux qui avaient su les toucher, et leur accordaient les dernières faveurs; après quoi, elles s'évanouissaient et se rendaient invisibles (3).»

Il est facile de reconnaître dans ces femmes champêtres,

(1) On en trouve la preuve dans les contes populaires recueillis par les frères Grimm, ainsi que dans les charmantes ballades du roi des génies et du roi de l'eau.

(2) Voyez sur les *dusii* le deuxième chapitre du premier livre et celui des divinités des bois.

(3) « Quod sint agrestæ feminæ quas sylvaticas vocant, quas dicunt esse corporeas, et quando voluerint ostendunt se suis amatoribus. Et cum eis dicunt se oblectasse et item quando voluerint abscendant se et evanescant. » — Burchard, *Decret.*, l. XIX, c. V.

dans ces *fatuas* ou sylvatiques, le type de nos fées modernes, mélange de fictions païennes et barbares, réunissant en elles les attributions des nymphes de la Grèce, à celles des Elfes gothiques. Comme les nymphes *genetyllides* des Grecs, elles présidaient à la naissance des hommes, assistaient les petits enfants au berceau, les emmaillottaient, les démaillottaient et leur donnaient même la nourriture. Non-seulement Jupiter, Pan, Bacchus et plusieurs autres dieux avaient été nourris par les nymphes, mais beaucoup de mortels, suivant ce que racontent les fabulistes grecs et romains, furent également, dans leur enfance, confiés aux soins de ces divinités. Ainsi qu'on voit dans les fables grecques les nymphes se rendre souvent coupables de l'enlèvement des enfants (1), ainsi les fées ont été de tout temps accusées de semblables larcins. On retrouve aussi chez elles les penchants érotiques de ces nymphes qui recherchaient l'amour de Daphnis (2), ou qui cédaient aux désirs de *Rhœcus* (3); et nous les voyons, comme leurs devancières grecques et latines, faire souvent l'épreuve de la fragilité des promesses des hommes. Les conditions imposées par les nymphes aux héros des fables helléniques étaient de même nature que celles exigées par les fées des mortels auxquels elles accordaient leur protection ou leurs faveurs, quoiqu'elles en différassent peut-être pour la forme; et l'on voit également les uns et les autres manquer aux conditions prescrites, par des motifs de gratification personnelle ou par une faible complaisance pour les avis d'autrui. Il y a peut-être quelque chose de plus consolant dans la *catastrophe* des contes de fées, mais on reconnaît facilement que les incidents et la marche des événements dans ces sortes d'ouvrages ont été généralement imités du bel apologue d'Apulée.

Les fées habitaient, comme les nymphes, l'intérieur des collines verdoyantes, ou les îles des lacs des montagnes; et les magnifiques descriptions que l'on fait de leurs demeures sou-

(1) L'enlèvement d'Hylas par les nymphes; on en pourrait citer plusieurs autres.
(2) Voyez Parthenius, *De amatoriis affectionibus*, cap. XVIII.
(3) Voyez le scoliaste d'Apollonius de Rhodes, II, v. 479.

terraines ne sont réellement que la répétition de celles des cavernes *nymphæitiques* et *dionysiques*, décrites par Diodore et Plutarque (1).

Quant à la vie des fées, quoiqu'elle eût, comme nous l'avons déjà dit en parlant des filles de l'Océan, une très-longue durée, comparée à celle de l'existence ordinaire des hommes, elle avait néanmoins, ainsi que celle des nymphes, des limites assignées et qui ne pouvaient être dépassées.

Le nom moderne des fées nous paraît évidemment dérivé de celui de *fatuæ*, sous lequel étaient connues les nymphes femmes des faunes (les sylvatiques du moyen-âge). Œlius Donatus, grammairien du IVe siècle, dit positivement que *fatuus* (nom sous lequel on désignait aussi le dieu Faune) vient de *fando*; qu'on appelait de son temps les faunes *fatui*, et les nymphes *fatuæ*. En italien, *fata* signifie fée; *fate*, les fées. Les Languedociens, les habitants du Quercy, les Limousins disent encore aujourd'hui, *fades* et *fadas*, et l'on prononçait anciennement *faées*, fées, et *faëries*, féerie, en France comme en Angleterre (2). Cette étymologie nous paraît préférable à celle de Ménage, qui fait dériver fée de *fatum* (3).

La Bretagne est sans doute la seule province de France où

(1) Voyez Plutarque, *de sera num. Vindicta*, et Diodore, *sic*, lib III, c. 68.

(2) Guill. Guiart, *Historia francisca*, ms. cité par Ducange.

(3) Le tableau suivant donnera une idée des dérivés du mot *fatum* dans plusieurs langues de l'Europe :

LATIN.	ITALIEN.	ESPAGNOL.	FRANÇAIS.	ANGLAIS.
Fatum.	*Fato*.	*Hado*, destin.	»	*Fate*.
Vata, les destins.	*Fata*, enchanteresse, fée.	*Hada*, *Hadadas*, sorcières, nymphes enchantées, fée.	*Fée*, suivant Ménage.	*Fairy*, fée.
»	*Fatare*, charmer.	*Hadar*, deviner.	*Féer*, enchanter.	»
Fatatum, destiné.	*Fatato*, destiné, charmé.	*Hadado*, heureux.	»	»
»	«	*Hadador*, sorcier.	»	»
»	*Fatatura*, charme.	»	*Féerie*.	»

Cette étymologie du mot *fée*, quoique différant en quelque sorte de la nôtre, n'en est pas moins fondée sur le même principe. Elle suppose que dans les siècles barbares le mot *fatum* fut changé, par corruption, en ceux de *fatus* et *fadus*. — Voyez Ménage au mot *fée*, et Ducange au mot *fadus*.

les anciennes croyances sur les divinités populaires de la Gaule n'ont point été mélangées avec des croyances étrangères. Eh bien! questionnez sur les fées un paysan breton : il vous dira que ce sont les femmes des poulpicans, et que ces derniers sont de malins génies qui habitent les bois et qui attaquent souvent la pudeur des bergères. Voilà bien, ce nous semble, les faunes et leurs compagnes, les fatuæ ou sylvatiques des Gaulois, et nous sommes étonnés que les écrivains modernes qui ont traité de la nature des fées aient cherché à leur trouver une autre origine.

Ronsard considérait bien certainement les fées comme faisant partie de la nombreuse famille des nymphes, lorsqu'il les mêlait dans ses chants avec les dryades, dont elles partageaient la simple parure :

Et vous dryades et vous *fées*,
Qui, de joncs simplement coiffées,
Nagez dans le cristal des eaux.

Enfin, sir Walter-Scott, qui a eu si souvent occasion de parler des fées dans ses nombreux ouvrages, les fait également descendre en ligne directe des *Elfs* gothiques et des nymphes de la mythologie païenne ; et nous pensons que l'on peut considérer l'opinion du barde écossais comme une autorité incontestable sur un pareil sujet.

Les Grecs modernes considèrent les fées comme ayant succédé aux nymphes de la terre et des eaux dans leur antique mythologie, et nous avons déjà fait connaître à cet égard la croyance des paysans des îles Ioniennes, qui n'osent point sortir de leurs chaumières à l'heure de midi par la crainte que leur inspirent les nymphes qu'ils appellent *anéraïdes* (néréïdes).

Cependant, le culte superstitieux que ces mêmes Grecs rendent encore aujourd'hui aux fées qu'ils nomment aussi *Kurades* ou *Kalaï*, c'est-à-dire les *bonnes dames* (1), est confondu

(1) Nom romaïque des fées. Le nom hellénique est *numphæ*, nymphe.

chez eux avec celui qu'ils rendent également à d'autres divinités plus anciennes, aux Parques, si redoutées de leurs ancêtres, et qui n'avaient jadis au-dessus d'elles que le puissant Jupiter. La jeune grecque qui désire obtenir l'époux que son cœur a choisi fait une offrande de gâteaux et de miel dans quelques grottes consacrées aux mires (1), afin qu'elles lui envoient celui qu'elle a bien soin de leur désigner par quelque emblême. « Les mires sont également invoquées par les nouvelles mariées pour obtenir d'elles les grâces de la fécondité; mais lorsque la femme sent palpiter dans son sein le fruit de son hymen, c'est à Dieu seul qu'elle a recours par l'entremise de la mère du Sauveur. Puis, dès que l'enfant a reçu le jour, la superstition reprend son empire. On place alors sous le chevet du nouveau-né un gâteau, une pièce de monnaie d'or et un sabre (ou une quenouille, si c'est une fille), afin d'attirer sur lui l'abondance, la fortune et la valeur. Après cette cérémonie, on célèbre, le cinquième jour de l'accouchement, l'amphidromie (2), qu'on appelle maintenant la visite des mires. La plus pauvre cabane prend alors un air de fête pour recevoir les bonnes dames (Kurades ou Kalaï), qu'on ne voit jamais, quoiqu'elles emportent la fièvre de lait de l'accouchée. Malgré cette attentive bonté, il faut se garder de les laisser seules, dans la crainte qu'elles ne lui tordent le col; car les fées, quoique débonnaires, étant des vierges surannées, envient aux épouses le bonheur de la maternité (3). »

On retrouve chez tous les peuples de l'Europe moderne cette croyance des Grecs sur le danger qu'il y a à laisser seuls les enfants nouveaux-nés, ou les femmes en couche, dans la crainte que les unes ne soient tuées et les autres enlevés par

(1) *Moipai*, *moirai*, les Parques, filles de Jupiter et de Thémis (Hesiod. Théogon), Platon les dit filles du destin. La Providence est surnommée *mire divine* par Xénophon. Aristote compte trois Parques : *Clotho*, le présent; *Atropos*, le passé, et *Lachesis*, l'avenir. — Aristote, *De mundo*.

(2) On appelait amphidromie, chez les anciens, le cinquième jour après la naissance de l'enfant que les *mires* avaient reçu au sortir du sein maternel. On présentait alors le nouveau-né au foyer, et les parents lui envoyaient des présents. *Nonnus dionyl.*, lib. IX, v. 12.

(3) Pouqueville, *Voyage en Grèce*, t. IV, p. 418, 419.

les fées. Cette même croyance paraît avoir également existé dès la plus haute antiquité chez les Juifs. On lit dans le livre de *Bensira* (quest. 60) une fable de Nabuchodonosor, qui interrogea un chef de la loi juive, afin de savoir pourquoi les enfants de huit jours mouraient si souvent à cet âge; le chef répondit que c'était *Lilith* qui les tuait (1). C'est pourquoi Elias Levita rapporte (*in tisb*) que les juifs d'Allemagne ont eu de tout temps la coutume de faire des cercles avec de la craie et du charbon à l'entour des parois de la chambre des accouchées, et d'écrire en ces cercles : *Adam, Eshaua, Eshuts, Lilith*, c'est-à-dire Adam et Ève, dehors Lilith; et il ajoute que le diable Lilith, qui est une femme, enseigna ces paroles pour préserver les enfants quand on la voulut jeter dans la mer.

On voit par ce que nous venons de dire du culte des mires, que les anciennes croyances sur les filles du destin n'ont pas été beaucoup altérées chez les Hellènes depuis le siècle de Pindare et celui d'Ovide ; car le premier de ces poètes dit qu'Apollon invita les Parques à se trouver aux couches de la nymphe Ivadné, pour régler la destinée d'Hyamus, chef des Hyamides, qui étaient les lévites du temple de Jupiter à Pise (2), et Ovide, Hygin et Catulle racontent qu'elles paraissaient dans les chambres des mariées pour présider à la naissance des nouveaux-nés (3).

Une des plus grandes preuves que nous puissions donner de la communauté d'origine des croyances superstitieuses des différents peuples, est peut-être l'analogie frappante qui existe entre les Parques des Grecs et les nornes des Scandinaves (4) ; et pour ne parler ici que de celles de leurs attributions respectives qui se rapportent au sujet qui nous occupe en ce moment, les trois divinités qui filèrent les jours et qui

(1) Voyez sur Lilith le chapitre des démons incubes.

(2) Pindare, *Olymp.*, VI.

(3) Ovid., *Métam*, lib. VIII.—*Hygin. fab.*, c. 251.—Catulle, *Epithalame de Pelée et de Thétis.*

(4) Les nornes sont au nombre de trois, et leurs noms ont la même signification que ceux des Parques, savoir : *Urd*, le passé; *Verdandi*, le présent, et *Skuld*, l'avenir.

prédirent les événements de la vie de l'illustre Helga ne sont-elles pas exactement les mêmes que celles qui assistèrent, avec Ilithye (1) à la naissance d'Iamus et d'Hercule (2)? Enfin, il y a une telle ressemblance entre ces arbitres de la destinée des hommes, dans les croyances des Hellènes et dans celles des fils d'Odin, que non-seulement nous retrouvons les nornes assistant constamment à la naissance des héros scandinaves, et leur faisant présent de quelques-uns de ces talismans qui, selon l'usage qu'ils en sauront faire, doivent embellir leur existence ou trancher le fil de leurs jours, mais que nous les voyons encore, comme leurs prototypes ou plutôt leurs *parallèles* grecs, variant dans leur nombre de trois à neuf, suivant qu'elles apparaissent comme Parques ou comme Muses, comme nornes ou comme valkyries.

Ces mêmes croyances grecques et scandinaves, concernant les Parques ainsi que le pouvoir qu'on leur attribue sur la destinée des enfants nouveaux-nés, se trouvent également chez nous mêlées aux autres croyances sur les fées modernes, et nous en tirons une nouvelle preuve en faveur de l'opinion qui nous porte à croire que c'est dans le mélange des fictions païennes et barbares que l'on doit chercher, non-seulement l'origine de la féerie et des fées proprement dites, mais celle encore de tous ces génies ou esprits des eaux, de la terre et des airs, qui ont joué un si grand rôle dans les superstitions du moyen-âge, et dont la puissance, quoique bien restreinte et bien affaiblie de nos jours, est loin néanmoins d'être entièrement anéantie.

Cependant, l'auteur de lettres fort spirituelles sur l'origine de la féerie, publiées il y a quelques années (3), a cru reconnaître nos fées dans les Gallicènes ou Barrigènes, dont parle Pomponius Méla, géographe du Ier siècle. Cette opinion d'un de nos plus savants académiciens a été adoptée depuis

(1) Divinité qu'on confond souvent avec Lucine, et qui présidait, comme elle, aux accouchements.
(2) Comparez *Helga quitha hin fysta*, de l'*Edda* de Sœmund, avec Pindare, *Olymp.*, VI, v. 72, et Antonius Liberalis (*Mythology græci*), cap. 29.
(3) *Lettres sur l'origine de la féerie*, par M. le baron de Walknaer.

par quelques écrivains qui ont eu occasion de parler des fées dans leurs ouvrages. Mais il nous semble que tout homme instruit, qui sera bien décidé à ne point se laisser éblouir par l'éclat d'une haute renommée littéraire, et qui lira attentivement le passage de Pomponius, demeurera convaincu que les Barrigènes n'ont aucun rapport avec nos fées.

Selon Méla, « neuf vierges habitaient la petite île de Sena (l'île de Sein), située près de la pointe d'Audierne, à l'extrémité du Penmark ou du cap le plus occidental de la Bretagne. Vouées à un perpétuel célibat, elles avaient un pouvoir surnaturel : par leurs chants et leurs enchantements, elles commandaient aux vents et aux flots de l'Océan; elles pouvaient à leur gré prendre la forme d'un animal quelconque; elles guérissaient toutes les maladies incurables; elles connaissaient l'avenir et le prédisaient aux hommes *et surtout aux navigateurs*. « Voilà, s'écrie l'auteur des lettres sur la féerie, voilà les fées désignées d'une manière claire, précise, certaine. Mais le nom que nous leur donnons aujourd'hui est d'une origine plus moderne. Méla nous apprend qu'on les nommait de son temps Gallicènes ou Barrigènes. On ne sait pas bien lequel de ces deux noms est le véritable, les manuscrits n'étant pas d'accord sur ce mot (1). »

Quelque disposé que nous puissions être, dans toute autre circonstance, à adopter l'opinion d'un écrivain aussi distingué que M. le baron de Walknaer, nous ne pouvons réellement reconnaître en ce moment dans les neuf vierges de l'île de Sein que des prêtresses du dieu des mers, revêtues de tout le pouvoir surnaturel et magique dont les Gaulois environnaient leurs prophétesses, semblables à cette *Velleda* dont parle Tacite, qui exerçait chez les Germains un pouvoir égal à celui des rois, ou à cette vierge nommée *Ganne* ou *Ganna*, qui, selon Dion Cassius, prophétisait chez les Marcomans. Les Germains, dit Tacite, vont jusqu'à croire qu'il y a quelque-chose de divin dans les femmes. Dociles à leurs conseils, ils les regardent comme des oracles. César et d'autres anciens

(1) Lettre XII, p. 63.

nous apprennent que les Gaulois ressemblaient aux Germains par le respect et la vénération qu'ils avaient pour les femmes.

D'ailleurs, dans un autre passage qui suit immédiatement celui que nous venons de citer, l'auteur nous semble détruire lui-même complètement le rapport qu'il a prétendu établir entre nos fées et les Barrigènes, de l'existence desquelles nous n'avons d'autres preuves que ce qu'en rapporte Pomponius.

« Quant au nom moderne (des fées), ajoute M. de Walknaer, il me paraît évidemment dérivé de *fata*, qui vient de *fando*. Il a la même origine que *Vates*, poète, devin. Donnat, grammairien du *sixième* siècle (1), dit positivement que *fatus* vient de *fando*; qu'on appelait de son temps les faunes *fatui* et les nymphes *fatuæ*. *Ainsi, le mot fées paraît avoir été d'abord synonyme de celui de nymphes;* mais comme aucune des nymphes de la mythologie ancienne ne ressemblait à nos fées, on adopta un mot particulier pour désigner cette espèce de nymphe (2). »

Nous avons donné au mot fée une étymologie qui diffère un peu de celle d'Œlius Donatus (Donnat), qui avait été adopté par Ménage. Mais si dans le IVe siècle on appelait les nymphes *fatuæ*, et *si le mot fée a d'abord été synonyme de celui de nymphe*, n'est-il pas bien extraordinaire qu'on ait conservé depuis 1400 ans ce même nom à des êtres surnaturels qui, selon l'auteur des lettres, ne ressemblent point aux nymphes, et qui n'ont, suivant lui, aucun rapport avec elles. Il nous semble qu'on pensait différemment à cet égard dans le siècle de Donnat, époque à laquelle on devait mieux connaître qu'aujourd'hui la nature et l'origine des êtres fictifs que nous appelons fée, puisqu'on leur donnait alors un nom synonyme de celui de nymphes, avec lesquelles ceux qui les avaient ainsi nommées leur avaient sans doute trouvé quelque ressemblance.

(1) Œlius Donatus ou Donnat ne vivait point dans le sixième siècle, mais dans le quatrième; il avait été un des précepteurs de Saint-Jérôme.
(2) *Origine de la féerie*, lettre XII, p. 63 et 64.

Les prêtresses de l'île de Sein ne sont pas les seules auxquelles on a mal à propos donné le nom de fées. Il en existait d'autres sur le mont Saint-Michel qui évoquaient également à leur gré les météores, les vents et les tempêtes; elles portaient une couronne de verveine, une ceinture étoilée et un carquois d'or rempli de flèches magiques, auxquelles on attribuait la vertu de calmer les orages lorsqu'elles étaient lancées dans les airs par le bras vigoureux d'un jeune homme dont le cœur encore vierge n'avait pas connu l'amour (1).

Nous pensons donc avoir suffisamment réfuté l'opinion de l'auteur, qui voudrait nous faire considérer les prêtresses bretonnes du dieu des mers comme les devancières de nos fées; et nous demeurons convaincu que ces dernières appartiennent à un système complet de divinités subalternes, telles qu'elles nous sont représentées par les nymphes des Grecs et des Romains, ainsi que par toute la famille des elfes de la mythologie gothique, seuls et véritables prototypes des fées modernes.

Après avoir établi clairement, selon nous, l'origine de la féerie, il nous reste à faire connaître à quelle époque et par quelles causes furent successivement modifiées les idées des nations de l'Europe, sur la puissance, le caractère et les attributions des êtres surnaturels qui composaient leur mythologie populaire.

Une des causes qui eut l'influence la plus directe sur ces sortes de croyances, fut nécessairement l'introduction de la religion chrétienne, qui, n'admettant que deux sortes d'esprits surhumains, les anges et les diables, dut nécessairement ranger sans distinction, dans la classe de ces derniers, tous ces génies terrestres, aquatiques ou aériens qu'avait enfantés la vive et fertile imagination des Celtes, et celle peut-être moins vive, mais non moins fertile, des Germains et des Scandinaves. Tous les dieux de l'Olympe classique ayant été frappés de la même réprobation, et leurs assemblées considérées comme un synode de démons, il s'en suivit que les fou-

(1) *Sainte-Foix*, *Essais sur Paris*, tom. v, p. 60.

dres de l'Église furent lancés en même temps et avec la même rigueur sur les elfes, les duergars et les nixes qui dansaient à la clarté de la lune sous les épais ombrages, au bord des lacs et des fleuves de la Gaule et de la Germanie, ou sur les bruyères de la Scandinavie, ainsi que sur toutes les divinités de la Grèce savante et de la puissante Rome, confondues dans un même anathème avec les diables, les noirs habitants de l'enfer, et avec les magiciens et les sorciers des premiers temps du christianisme.

Cependant, malgré le zèle et les efforts des ministres de la vraie religion, les croyances païennes ne furent point facilement extirpées dans les contrées où elles avaient longtemps exercé un si grand empire, et le culte épuré du christianisme ne fit point disparaître les êtres fantastiques qu'une longue idolâtrie avait enfantés chez les Germains, les Francs et les Scandinaves; presque partout les croyances de la mythologie classique continuèrent à se mêler aux superstitions gothiques qu'elles modifièrent. De là vient que, dans beaucoup d'endroits, et particulièrement en Italie, nous rencontrons souvent les lutins sous le costume des dieux de l'antiquité païenne, et la reine des fées transformée en Diane, en Vénus, et revêtue de tous les attributs de ces déesses.

Condamnés par la religion, et relégués dans la même classe que les diables et les sorciers, les faunes légers, les nymphes timides, les nains aux mains habiles, et tous les esprits qui peuplaient les bois, les cavernes et les montagnes, ne furent plus considérés que comme les agents du pouvoir infernal, auxquels les peuples attribuaient tous les effets surnaturels et ce qu'ils regardaient comme des miracles, ainsi que leurs ancêtres les avaient attribués aux dieux ou aux déesses qui habitaient l'Olympe ou le fort céleste d'Asgard : les attributions restèrent les mêmes, les noms seuls furent changés.

On conserva également pendant fort longtemps l'usage où l'on était depuis tant de siècles de se réunir à certains jours auprès de tels arbres, tel rocher, telle fontaine, pour y adorer les génies des lieux; et ces coutumes antiques étaient tellement enracinées dans l'esprit du peuple, que les législateurs et les

conciles furent obligés de sévir contre ceux qui les pratiquaient (1).

Après avoir montré quelle influence le christianisme avait eue sur l'espèce de culte dont furent honorées pendant si longtemps toutes les divinités subalternes de la mythologie païenne, en les reléguant, avec les magiciens et les sorciers, parmi les démons et les autres agents de l'esprit du mal, il nous reste à indiquer encore d'autres causes qui n'ont pas moins contribué que celles déjà citées à altérer le type primitif de cette singulière superstition.

Les traditions orientales apportées d'abord dans nos climats par les Arabes se répandirent promptement en France, en Italie et surtout en Espagne, où les Maures, vainqueurs des Goths, mêlèrent aux fictions qu'ils empruntèrent aux mythologies païennes et gothiques celles de leur antique idolâtrie et celles peut-être aussi nombreuses de leur culte nouveau. Aussi, c'est principalement dans ces contrées que furent plutôt et plus facilement confondues entre elles toutes les classes de génies dont l'heureuse et poétique imagination des Grecs, des Latins et des Celtes avait peuplé l'air, les montagnes, les eaux et les bois. Quelques-uns de ces esprits reçurent des attributions nouvelles, et les fées, mélange récent et déjà assez confus des nymphes païennes et des elfes gothiques, furent revêtues des formes séduisantes des péris de l'Orient. Plus tard, le nom de fées fut généralement donné par les romanciers français, italiens et espagnols, non-seulement à tous les êtres surnaturels qui habitaient les quatre éléments, mais encore aux animaux, aux armes et à beaucoup d'autres objets inanimés; on eut alors des *chevaux fées*, des *épées fées* et jusqu'à des *rochers fées*; les vieux romans disent que Ferragus était fée, et que les armes de Membrin étaient fées. Les grottes et les ca-

(1) On trouve à cet égard le passage suivant dans un des capitulaires de Charlemagne : « A l'égard des arbres, des pierres et des fontaines, où quelques insensés vont allumer des chandelles et pratiquer d'autres superstitions, nous ordonnons que cet abus si criminel et si exécrable aux yeux de Dieu soit aboli et détruit partout où il se trouve établi. » — On lit une défense semblable dans le *gulatingh-lagen*, qui est l'ancienne loi de Norwége.

vernes des elfes et des nymphes devinrent des palais enchantés, et s'embellirent encore de tout ce que l'imagination des Orientaux pouvait produire de plus brillant. Les chars de feu, les dragons ailés, rouges et blancs (1), les serpents qui jettent des flammes, nous vinrent également de la même source. « Les métamorphoses produites au moyen de breuvages et d'herbes magiques, le langage prophétique des oiseaux et l'emploi dans les prédictions de connaissances astronomiques, inconnues alors aux nations chrétiennes de l'Europe (2), » marquent la date de l'invasion que firent, depuis le VIIIe siècle, les idées orientales dans notre féerie, où les idées gothiques, plus généralement répandues, avaient dominé jusqu'alors.

Ce fut également à cette même époque que les Scandinaves commencèrent leurs invasions, et qu'ils vinrent, sous le nom de Normands, s'établir dans la Neustrie; ils apportèrent avec eux des fictions non moins merveilleuses que celles des Arabes, et dont la ressemblance avec ces dernières décèlent une origine commune : fictions que leurs ancêtres avaient eux-mêmes apportées d'Asie, lorsque, sous la conduite d'Odin, ils vinrent autrefois des bords de la Caspienne s'établir en vainqueurs dans les royaumes de la Scandinavie. Ainsi, l'on peut dire de la féerie du moyen-âge ce que Chateaubriand dit de la chevalerie : « qu'elle est née du mélange des nations arabes et des peuples septentrionaux, lorsque les deux grandes invasions du Nord et du Midi se heurtèrent sur les rivages de la Sicile, de l'Italie, de l'Espagne, de la Provence et dans le centre de la Gaule (3). »

Afin de pouvoir décrire avec plus de clarté les différentes modifications survenues dans cette partie de nos croyances populaires pendant les siècles du moyen-âge, en raison des causes que nous avons déjà fait connaître et de celles dont nous parlerons par la suite, nous traiterons le sujet en le subdivisant. Nous nous occuperons d'abord des fées, telles que les a

(1) Nous prouvons ailleurs que les dragons noirs étaient connus des Scandinaves avant l'arrivée des Arabes en Europe.

(2) *Origine de la Féerie*, lettre XVIII, p. 105.

(3) *Etudes historiques*, t. III, p. 164.

faites l'imagination des romanciers français, italiens et espagnols; puis nous décrirons tout ce qui se rattache à la féerie en Allemagne, en Danemarck, en Angleterre, en Écosse et dans quelques autres parties de l'Europe.

I.

Les croisades, qui établirent des rapports fréquents entre l'Orient et l'Occident, et qui contribuèrent si puissamment à la civilisation européenne, entretinrent aussi dans les esprits le goût du merveilleux, celui des aventures extraordinaires, et les familiarisèrent avec les récits surprenants des conteurs arabes et persans, ainsi qu'avec les fables de leur mythologie.

Cette dernière, variée et brillante, comprend une quantité presque innombrable d'êtres surnaturels, parmi lesquels les *djinns*, les *dives* et les *péris* occupent le premier rang.

Nous parlerons dans une autre partie de cet ouvrage (1) des *djinns*, géants préadamites et génies malfaisants, créés de feu, d'une nature inférieure à celle des anges, mais supérieure à celle des hommes, ainsi que des dives, démons les plus méchants et les plus redoutables qu'on connaisse.

Les dives sont les ennemis les plus acharnés des péris, génies d'une beauté parfaite, d'une douceur angélique, qui régnèrent après les dives pendant deux mille ans sur le monde primitif. La race bienfaisante des péris comprend des êtres des deux sexes, mâles et femelles, et quoique, par les qualités dont ces esprits sont ornés, on pourrait presque les comparer aux anges, cependant ils n'ont pas, comme eux, de place au ciel. « Ils ne ressemblent pas non plus à ces intelligences que les Platoniciens nommaient démons à cause de leur sagesse; ils ne se rapprochent pas davantage des génies gardiens des Romains, ni des vierges célestes du paradis des Houris; mais les péris se balancent sur des nuages embaumés; ils vivent dans l'arc-en-ciel, et la pureté de leur nature rejette toute

(1) Des géants et des êtres monstrueux.

nourriture grossière. L'odeur des fleurs leur suffit, et ils ne vivent que du parfum du jasmin et de la rose. Quoique la durée de leur existence ne soit pas comparable avec la nôtre, cependant ils sont soumis à la loi commune de tous les mortels (1). »

Tels sont les génies que l'imagination des romanciers du XII[e] et du XIII[e] siècle prirent pour modèles de ces fées brillantes qu'ils introduisirent dans les nombreux romans de Charlemagne, d'Arthus et d'Amadis. Walter-Scott et d'autres auteurs prétendent que non-seulement les romanciers ont emprunté aux Arabes leurs idées générales sur ces esprits, mais encore des noms d'individus de cette espèce, et que la péri *Mergian-Banou,* célèbre dans les anciennes poésies persanes, figure dans les romans européens sous les noms différents de *Mourgue la Faye* (2), sœur du roi Arthus; d'*Urgande la déconnue,* protectrice d'Amadis de Gaule, et de *fata Morgana*, de Boyardo et de l'Arioste. Nous pensons néanmoins, comme Legrand d'Aussi, que les fées introduites dans les romans de chevalerie, telles que Morgane, Viviane et la fée de Bourgogne, toutes trois élèves de Merlin, sont plutôt des magiciennes que des fées proprement dites. En effet, quoiqu'elles eussent à leurs ordres tout l'enfer, et qu'il fût en leur pouvoir d'opérer les plus grands prodiges, elles ne possédaient point une puissance qui leur fût propre, et elles n'étaient redoutables que par l'entremise des démons avec lesquels elles avaient commerce. Ces êtres étaient le fruit de l'imagination des romanciers, exaltée par la lecture des fables de l'Orient. Mais les autres fées, les véritables *fatuæ* d'Œlius Donatus, étaient, comme nous l'avons déjà dit, des espèces de nymphes ou de divinités qui possédaient en cette qualité un pouvoir particulier, indépendant de celui des démons. En général, elles étaient douces et bienfaisantes, ainsi que des divinités devaient être, et ne

(1) *Mélanges persans*, par Ouseley.

(2) La fée Morgane, Mourgue, Mourguein ou Morgain, comme l'appellent les anciens manuscrits, était sœur d'Arthus et élève de Merlin. Elle avait pour amant le chevalier Guiomard, avec lequel elle fut surprise par la reine Genèvre.

se vengeaient que lorsqu'elles étaient offensées. Telles nous sont représentées les charmantes fées bretonnes et normandes, toujours jeunes et toujours belles, qui protégeaient principalement les beaux chevaliers et leur accordaient quelquefois les plus précieuses faveurs; ce sont elles qui jouent le principal rôle dans les lais de Lanval et de Gruelan et dans tous ceux de Marie de France. On conçoit combien de semblables histoires devaient plaire à nos bons aïeux, à cette noblesse brave et galante, qui ne recherchait les occasions d'exposer sa vie que pour acquérir de la gloire et pour se faire aimer des dames. Aussi Gervais de Tilbury, le brave et galant maréchal du royaume d'Arles, nous assure-t-il que de son temps les amants des fées ou *fades* étaient très-nombreux, et il décrit fort au long tous les détails de ces liaisons, comme s'il avait été quelquefois à portée d'en juger par lui-même (1).

Nous croyons donc qu'on doit distinguer deux sortes de fées dans la mythologie populaire du moyen-âge.

Les premières, telles que Morgane, Viviane, Mélusine, n'étaient que de puissantes magiciennes, imitations assez fidèles des Médées et des Circées de la mythologie païenne, dont les attributions et le caractère avaient encore été rehaussés de tout l'éclat des fictions orientales. Ces personnages magiques étaient d'un grand effet dans les chroniques des romanciers et dans les contes des trouvères; elles y remplissaient les principaux rôles et facilitaient puissamment l'introduction de ces faits merveilleux, qui n'auraient pu s'accomplir sans l'assistance de leur pouvoir et sans celui de leurs enchantements. Ces fées étaient peu connues du vulgaire : c'étaient les fées des châteaux et les protectrices des maisons illustres, dont beaucoup se faisaient gloire de descendre.

Les autres fées, d'une origine toute gothique, s'étaient introduites dans la Gaule sous le patronage des nymphes des mythologies grecques et romaines, dont elles avaient ensuite pris la place dans l'esprit du peuple des campagnes. Elles avaient continué, comme leurs devancières, à présider aux

(1) Voyez à ce sujet l'*Otia imperialia.*

bois, aux grottes et aux fontaines; les lieux qu'elles fréquentaient s'étaient appelés et s'appellent encore les *grottes aux fées*, les *fontaines des fées*, les *pierres des fées*, le *val des fées;* quelques-unes avaient, dit-on, au lieu d'œil, un diamant lumineux au milieu du front, qu'elles ôtaient pour boire dans les sources. Celui qui en trouvait un était sûr d'être heureux le reste de sa vie; d'autres changeaient en or et en diamant la main de l'indiscret qui allait puiser à leur fontaine (1). Elles apparaissaient quelquefois aux mortels sous la figure de petites vieilles décrépites et difformes; d'autres fois, sous celle de jeunes femmes brillantes de parure et de beauté. Comme les nymphes génityllides et les Parques des Grecs, ces fées présidaient à la naissance des enfants, et comme il y en avait de bienfaisantes et de malfaisantes, on cherchait à les affriander en plaçant des mets délicats dans la chambre des nouvelles accouchées, afin que par occasion, se trouvant tout près du lit de l'enfant, elles puissent le douer de quelques vertus merveilleuses. C'étaient aussi les fées des chaumières qui dansaient la nuit au clair de lune sur les collines et sous les frais ombrages, et dont les traces formaient des cercles magiques sur l'herbe foulée par leurs pieds légers. C'étaient elles encore, dont l'adresse est devenue proverbiale, qui s'occupaient quelquefois, à l'ombre mystérieuse des chênes des forêts de la Bretagne, à broder les tissus précieux qu'elles destinaient à orner le couronnement de quelques princes qu'elles protégeaient, ou qu'elles devaient offrir en présent à quelques filleules chéries, comme gage d'un heureux hyménée. Ces êtres surnaturels vivaient sous l'autorité d'une reine, qui les assemblait une fois chaque année, punissait celles qui avaient abusé de leur pouvoir, et récompensait celles qui n'en avaient usé que pour protéger l'innocence. Ces divinités, dont les attributions et la puissance étaient extraordinaires, n'en étaient pas moins sujettes à une loi bizarre, qui les condamnait à se métamorphoser tous les ans, pendant un certain nombre de jours, en un animal, sous la forme duquel elles étaient exposées à

(1) Thiers, *Hist. des superst.*, t. I, p. 2. Cambri, t. I, p. 175.

tous les hasards de sa condition et même à la mort. Enfin, ces fées dont nous venons de décrire l'origine, le caractère et les principales attributions, sont les mêmes dont les histoires merveilleuses, dit un spirituel écrivain, « étaient connues des bonnes et des nourrices, qui les racontaient aux petits enfants, bien longtemps avant qu'il eût pris à Perrault la fantaisie d'en écrire quelques-unes et d'y coudre des moralités en vers (1). »

Ces contes ou histoires du temps passé, que Perrault a préservés de l'oubli en les attirant et les accommodant au goût de son siècle, se sont conservés jusqu'à nos jours dans toute leur simplicité gothique, parmi les paysans de la Westphalie, de la Hesse et chez les habitants de Padderborn, avec bien d'autres encore que l'on retrouve également en Danemarck, en Norwége et jusque dans la Pologne et la Servie.

L'auteur des lettres sur l'origine de la féerie ignorait sans doute cette confraternité de doctrines entre les *bonnes* et les *nourrices* du temps de Perrault et les habitants de l'Allemagne, lorsqu'il chercha à prouver que Perrault n'était pas l'inventeur des contes publiés sous son nom, sans néanmoins indiquer la source à laquelle il avait puisé.

Nous pensons bien que Perrault n'a point été chercher les contes qu'il nous a donnés chez les paysans de la Hesse ou chez les habitants de Padderborn, par deux raisons bien simples : la première, c'est qu'il est très-probable que le savant académicien ne connaissait pas l'allemand, et qu'il ignorait lui-même sans doute l'existence de ces histoires en Allemagne; et la seconde, c'est que ces vieux contes, au nombre desquels se trouvent tous ceux publiés par Perrault, étaient encore épars et pour ainsi dire inconnus parmi les habitants de quelques provinces de l'ancienne Germanie, chez lesquels ils s'étaient transmis oralement d'une génération à l'autre, jusqu'à l'année 1816, époque à laquelle MM. Grimm, de Berlin, eurent l'heureuse idée de les publier, après les avoir recueillis, avec un zèle infatigable et un soin extrême, de la bouche même des paysans allemands.

(1) *Lettres sur la féerie*, p. 30.

Cette riche collection (1), de laquelle nous avons traduit quelques histoires que nous insérons dans cet ouvrage, est très-intéressante et fournit une nouvelle preuve de l'ancienne et abondante dispersion de ces joyeuses productions de l'imagination, coulant sans doute de quelque source féconde et mystérieuse, à laquelle Slaves, Celtes, Scandinaves, Germains et Kalmouks, chacun dans leurs différentes ramifications, ont puisé les plus anciennes leçons de leur instruction morale.

Mais, pour en revenir aux contes publiés par Perrault, ils paraissent avoir été imités du *Pentamerone overo trattenemiento de li Piccerilles*, ouvrage publié à Naples dans les premières années du XVIIe siècle, par Giov.-Battista Basile, d'après de vieilles histoires, très-répandues parmi les Napolitains, ainsi que des *Notti piacevoli* de Straparola, publiées en 1550. Les histoires contenues dans le *Pentamerone*, et qui n'ont jamais été traduites dans aucune langue, ont la plus parfaite ressemblance avec celles recueillies en Allemagne par MM. Grimm et dont nous avons parlé plus haut. Mais les contes des fées que l'on trouve dans les *Notti* n'y sont placés qu'accidentellement et intercalés dans des histoires qui appartiennent, par le style et le sujet, à l'école classique italienne. Le *Pentamerone* est composé de morceaux originaux, et l'ouvrage de Straparola était probablement inconnu à son compilateur : il n'y a dans les deux ouvrages que deux morceaux communs à l'un et à l'autre.

Il nous semble néanmoins plus probable que les histoires données par Perrault étaient bien réellement des traditions orales que les nourrices de son temps racontaient aux enfants, et auxquelles on reconnaît facilement une origine commune avec les récits de Straparola et ceux du *Pentamerone*, ainsi qu'avec les histoires allemandes publiées par MM. Grimm; et on peut supposer, avec juste raison, que ces traditions ont

(1) Cette collection se compose de plusieurs ouvrages, dont l'un vient d'être traduit en français par M. Theil. Le *Kinder und hans marchen*, autre ouvrage de la même collection, dans lequel se trouvent les histoires dont nous parlons, n'a point encore été traduit.

dû passer le Rhin avec les soldats de Clovis, ou débarquer quelques siècles plus tard en Normandie, avec les guerriers de Rollo, tant il existe de ressemblance entre plusieurs de ces contes et les anciennes fables mythologiques des Scandinaves et des Teutons.

Mais, quelle que soit la source à laquelle Perrault ait puisé ses *Histoires du temps passé*, qu'il les ait imitées des auteurs italiens, ou qu'il les ait recueillies de la bouche des vieilles femmes de son temps, il n'en est pas moins vrai qu'elles ont beaucoup perdu de leur simplicité primitive. Est-ce la faute du temps, celle des nourrices ou celle de Perrault? C'est ce que nous ne pouvons dire; mais, pour mettre le lecteur à même de juger de cette altération, nous allons donner la traduction de quelques-unes de ces histoires qui ont le plus de rapport avec celles du conteur français. Nous commencerons par *Ashputtel*, la *Cenerentola* du *Pentamerone* et notre *Cendrillon*. Cette histoire, une des plus populaires dans la Hesse et le Zwehrn, l'est également dans le pays de Galles et dans la Pologne : Schottky l'a même trouvée parmi les fables de la Servie.

Ashputtel.

« La femme d'un homme riche étant tombée malade et sentant sa fin approcher, appela près de son lit son unique enfant et lui dit : « Sois toujours bonne, ma fille, et n'oublie pas que lorsque j'aurai quitté ce monde, je te verrai du haut du ciel et que je veillerai constamment sur toi. » Peu après, cette excellente mère ferma les yeux et mourut. Elle fut enterrée dans le jardin, et la petite fille, qui continuait d'être bonne et obligeante pour tout le monde, allait tous les jours pleurer sur sa tombe. Bientôt l'hiver vint et couvrit cette tombe d'un beau tapis blanc; mais le soleil avait à peine eu le temps de faire fondre la neige, que déjà son père avait pris une autre épouse. Cette dernière avait deux filles, qu'elle amena avec elle : elles étaient jolies, mais elles possédaient un mauvais cœur, et le temps des jours malheureux commença

bientôt pour la pauvre enfant : « Que fait dans le salon cette petite *bonne à rien*, dirent-elles ; ceux qui veulent manger du pain doivent d'abord apprendre à le gagner ; allez-vous en, souillon ! » En disant cela, la mère et ses deux filles lui ôtèrent ses beaux habillements, la revêtirent d'une vieille robe grise, lui rirent insolemment au nez et la chassèrent dans la cuisine.

» Là, elle était accablée de travail ; on la faisait lever avant le jour ; elle était obligée d'apporter le bois, d'allumer le feu, de faire la cuisine et de servir à table. Ses sœurs lui jouaient en outre toute sorte de mauvais tours et se moquaient d'elle à chaque instant. Le soir, lorsque la pauvre petite était bien fatiguée, elle n'avait pas même un lit pour se reposer ; elle était obligée de se coucher dans les cendres du foyer, et comme ses vêtements étaient toujours mal-propres et couverts de cendres, ses méchantes sœurs ne l'appelèrent plus que Cendrillon (Ashputtel).

» Un jour, le père, prêt à partir pour aller à une grande foire, demanda aux filles de sa nouvelle épouse ce qu'elles désiraient qu'il leur apportât à son retour : — De belles étoffes, dit l'une ; — des perles et des diamants, s'écria l'autre ! — Et toi, mon enfant, dit-il à sa fille, que t'apporterai-je ? — Apportez-moi, mon cher père, lui répondit-elle, la première branche qui touchera votre chapeau lorsque vous serez en route pour revenir. — Il acheta pour ses deux belles filles les riches étoffes, les perles et les diamants qu'elles avaient demandés ; et comme il traversait à cheval un beau taillis, une branche de coudrier toucha si fortement son chapeau, qu'elle faillit l'enlever de dessus sa tête ; le père la rompit, l'emporta avec lui et la donna ensuite à sa fille, lorsqu'il fut de retour chez lui. La pauvre enfant prit la branche et fut aussitôt la planter sur la tombe de sa mère ; puis elle pleura tant, tant, que la terre fut arrosée de ses larmes, que la branche poussa et devint bientôt un joli coudrier. Elle allait trois fois le jour pleurer au pied de l'arbre qu'elle avait planté, et bientôt un petit oiseau vint y faire son nid. Ce petit oiseau causait avec elle et lui apportait tout ce qu'elle désirait.

» Or, il arriva que le roi du pays annonça une fête qui durerait trois jours, pendant laquelle le prince son fils devait se choisir une épouse, parmi les personnes qui y assisteraient. Les deux sœurs de Cendrillon y ayant été invitées, elles l'appelèrent et lui dirent : — Allons! peignez-nous, brossez nos souliers et arrangez nos ceintures, car nous allons ce soir danser au bal du roi. La pauvre petite obéit sans murmurer, mais quand elle eut fini, ses larmes commencèrent à couler, car elle pensait qu'elle aurait bien du plaisir d'aller aussi danser au bal du roi, et à la fin elle se hasarda à demander à sa belle-mère de l'y conduire avec ses sœurs. — « Comment, Cendrillon, lui répondit-elle, vous qui n'avez pas une seule robe à mettre et qui ne savez même pas danser, vous voulez aller au bal? vous n'y pensez donc pas. Et comme elle continuait ses instances, la méchante belle-mère lui promit de lui accorder ce qu'elle demandait, si elle pouvait, avant deux heures, ramasser une écuellée de pois qu'elle allait jeter dans les cendres. La pauvre enfant ne savait trop comment faire ; enfin, elle se rendit dans le jardin, s'assit au pied du coudrier et se mit à crier :

» Venez, venez, volez à travers les airs, tourterelles et linottes, merles, grives et pinsons, venez, venez, accourez vite à mon aide; venez, venez, venez. »

» Aussitôt deux tourterelles blanches vinrent se placer sur la fenêtre de la cuisine; elles furent bientôt suivies d'une quantité prodigieuse de petits oiseaux, qui arrivèrent en sautant et en gazouillant. Ils se mirent tous à l'ouvrage, ramassant les pois avec leur bec et les mettant ensuite dans l'écuelle; au bout d'une heure la besogne était finie et les petits oiseaux s'envolèrent en chantant par la fenêtre. Cendrillon, pleine de joie, porta l'écuelle à sa mère, croyant bien avoir gagné son procès; mais elle eut la douleur de la trouver aussi inexorable que la première fois. Enfin, cette méchante femme, feignant de se rendre à ses prières, lui promit de nouveau de la conduire au bal, si elle parvenait à ramasser dans une heure deux fois autant de pois qu'elle en avait déjà ramassé. Cendrillon réussit encore avec l'aide de ses petits

amis à remplir cette tâche difficile, mais elle essuya un second refus de la part de son envieuse marâtre, qui partit aussitôt pour la fête avec ses deux filles.

» Quand Cendrillon se trouva seule, elle alla, bien chagrine qu'elle était, s'asseoir près du tombeau de sa mère, et implora de nouveau l'assistance du bon petit oiseau. Celui-ci sortit aussitôt de l'arbre, et déposa aux pieds de la jeune fille éblouie une robe de drap d'or et d'argent, avec des pantoufles de soie, parsemées de paillettes d'or. Elle s'habilla promptement, et suivit de loin ses sœurs au bal ; mais Cendrillon était si belle sous ces riches vêtements, que ses sœurs ne la reconnurent point lorsqu'elle entra, et qu'elles la prirent pour une princesse étrangère. Elles ne pensèrent même pas une seule fois à la pauvre Cendrillon, qu'elles croyaient bien certainement assise en ce moment dans les cendres du foyer de la cuisine.

» Le fils du roi, frappé de la beauté et des grâces de Cendrillon, ne la quitta pas de toute la soirée, et dansa continuellement avec elle. Lorsque la nuit fut avancée, elle réussit à s'échapper du bal, croyant n'être vue de personne. Cependant, le prince, qui s'était aperçu de son départ, la suivit jusqu'à la porte de la maison, qu'elle ferma précipitamment. Le prince, qui voulait absolument la connaître, attendit à cette porte le retour du père de Cendrillon, et lui dit qu'une belle fille inconnue, qui avait assisté à la fête, s'était cachée dans sa maison. On entra, et l'on ne trouva que la pauvre Cendrillon assise, comme de coutume, au coin du foyer, et travaillant à la lueur de sa petite lampe, car elle avait été bien vite déposer ses riches vêtements au pied du coudrier, afin que le gentil oiseau pût les emporter, et elle était venue s'asseoir au milieu des cendres, après avoir repris sa petite robe grise.

» Les deux jours suivants, Cendrillon, revêtue de robes beaucoup plus belles que celle du premier jour, se rendit au bal, où elle acheva de faire la conquête du fils du roi, auquel elle sut encore échapper par son adresse, comme elle l'avait déjà fait les jours précédents. Cependant, le troisième jour, elle mit en quittant le bal tant de précipitation dans sa fuite,

qu'elle laissa tomber sur l'escalier une de ses belles pantoufles d'or. Le prince la ramassa bien soigneusement, et le lendemain, il fut trouver le roi son père, auquel il déclara qu'il voulait prendre pour épouse la personne qui pourrait chausser cette pantoufle, qui était d'une petitesse vraiment extraordinaire.

» Lorsque les deux sœurs de Cendrillon apprirent cette nouvelle, elles furent remplies de joie, car elles avaient de très-jolis pieds, et elles ne doutaient pas qu'elles ne puissent chausser la pantoufle d'or. Mais toutes les ruses qu'elles employèrent à cet effet furent inutiles, et le fils du roi fut parfaitement convaincu que la pantoufle d'or n'avait jamais appartenu à aucune d'elles (1).

» Cependant, le prince était désespéré, car il était certain que la belle personne qui avait fait une si vive impression sur son cœur s'était réfugiée dans cette maison chaque fois qu'elle était parvenue à s'échapper du bal.

» — N'avez-vous pas une autre fille, dit-il au père de Cendrillon?

» — Il n'y a plus ici, répondit celui-ci un peu confus, que la petite Cendrillon, la fille de ma première femme; mais je suis certain que ce n'est point la fiancée qui vous est destinée, car elle n'a point paru au bal de la cour.

» Néanmoins, le prince ordonna qu'elle parut devant lui.

» Non, non, dit la méchante belle-mère, elle est trop sale, et n'oserait pas se montrer.

» Le prince, insistant pour qu'elle se présentât, la pauvre petite commença par laver bien proprement son visage et ses mains, puis elle s'avança vers le fils du roi, en lui faisant une gracieuse révérence. Ayant ensuite ôté de son pied gauche le gros soulier qui le couvrait, elle chaussa aisément la pantoufle, qui lui allait à merveille et comme si elle avait été faite pour elle.

» Alors le prince, s'approchant de la jeune fille, la regarda

(1) Nous avons omis beaucoup de détails dans l'analyse de cette histoire, afin de l'abréger le plus possible.

avec attention, et la reconnut aussitôt pour la belle personne avec laquelle il avait dansé. « Voilà, s'écria-t-il tout joyeux, la fiancée qui m'est destinée. »

» En entendant ces paroles, la méchante belle-mère et ses deux filles furent fort effrayées, et devinrent pâles de colère; mais le fils du roi, prenant Cendrillon par la main, la fit monter sur son cheval, et la conduisit au palais de son père.

» Lorsqu'ils passèrent devant le tombeau de la mère de Cendrillon, les petits oiseaux, perchés sur le coudrier qu'elle avait planté, se mirent à chanter; la tourterelle blanche se plaça sur l'épaule droite de la belle fiancée, et la suivit ainsi au palais du prince, qui devint bientôt l'époux de cette excellente fille (1). »

Que l'on compare maintenant l'histoire allemande, simple et gracieuse, avec le conte que Perrault a revêtu de tout le clinquant que pouvait enfanter l'imagination d'un écrivain qui mettait les Scudéri et les Chapelain au-dessus d'Homère! On verra dans la première une pieuse jeune fille qui vient pleurer chaque jour sur la tombe de sa mère, dont l'esprit veille sur elle du haut des cieux, soutient son courage dans le malheur, la protége contre les rigueurs d'une marâtre acharnée à la tourmenter, et finit par lui faire trouver la récompense due à sa vertu. Il n'y est point question, comme dans le conte de Perrault, de la *bonne coiffeuse qui dresse les cornettes à trois rangs, des mouches de la bonne faiseuse, du gros cocher à moustaches, et des laquais à grande livrées, de marraine fée et de baguette magique;* tout s'y fait par l'intervention d'une petite colombe blanche, qui a fait son nid sur la branche du coudrier, dont la piété filiale s'est plu à orner la tombe d'une mère et à l'arroser de ses larmes.

L'histoire allemande est une tradition fort ancienne, conservée par des gens simples, chez lesquels la vertu exerce encore tout son empire pour servir d'exemple et de préceptes à leurs enfants. Le conte de Perrault, recueilli au milieu d'une population plus frivole et moins vertueuse, a été rédigé par

(1) *Kinder und hans marchen*, von B. Grimm, vol. I.

un poète courtisan, pour amuser les loisirs d'une princesse (1).

On trouve dans le *Kiempe-Viser* une ballade danoise, dans laquelle une mère, qui entend de son tombeau les plaintes de ses pauvres enfants maltraités par une marâtre, revient sur la terre pour les assister (2).

Rollenhagen, poète satiriste du XVIᵉ siècle (3), parle, dans son *Fraschmaüseler*, de l'histoire de la pauvre dédaignée Ashputtel (Cendrillon), et Luther explique, au moyen de cette histoire, la dépendance dans laquelle était Abel de son frère Caïn. On trouve même dans quelques traditions scandinaves d'autres allusions également proverbiales.

La métamorphose de la citrouille en carrosse et des rats et souris en chevaux et en cocher, introduite dans le conte de Perrault, se retrouve textuellement dans un ancien conte allemand, intitulé : *Das Marchen Von Padde*, de la collection de MM. Grimm (4).

La pantoufle de Cendrillon rappelle à l'esprit celle de la fameuse courtisane Rhodope, à laquelle la petitesse de son pied valut jadis l'honneur de s'asseoir sur le trône d'Égypte, comme reine et épouse du roi Psammetique (5).

Dornroschen (6).

Ce conte allemand très-connu, surtout dans la Hesse, est celui que Perrault nous a donné sous le nom de *La Belle au bois dormant*, et que l'on trouve également dans le *Pentamerone* (vol. v). Voici l'histoire hessoise dans toute sa simplicité germanique :

« Il était une fois un roi et une reine qui n'avaient point

(1) Mademoiselle Elisabeth-Charlotte d'Orléans, sœur de Philippe, qui fut depuis le trop fameux régent. Elle était née le 13 septembre 1676, et avait alors vingt ans ; elle épousa l'année suivante le duc de Lorraine.

(2) *Kiempe-Viser*, page 721.

(3) Rollenhagen est également auteur d'un petit poème épique dans le goût de la *Batrachomyomachie* d'Homère.

(4) Vol. II, p. 97.

(5) Hérodote, II, p. 134.— Ovide, *Héroïde*, XV, v. 63.

(6) L'épine qui fait dormir ou la rose endormie.

d'enfants, et cela leur faisait beaucoup de peine. Or, il arriva qu'un jour, tandis que la petite reine était à se promener sur le bord d'une rivière, un petit poisson mit la tête hors de l'eau, et lui dit : « Reine, votre désir sera exaucé, et vous aurez bientôt une fille. »

» Ce que le petit poisson avait annoncé ne tarda point à se réaliser; la reine accoucha d'une princesse qui était si jolie, que le roi ne pouvait se lasser de la regarder; il voulut donner une grande fête en l'honneur de sa naissance, et il eut soin d'y inviter non-seulement tous ses parents, mais encore toutes les fées de son royaume, afin qu'elles puissent être favorables au nouveau-né. Cependant, comme il y avait treize fées dans ses États, et que le roi n'avait que douze assiettes d'or à leur présenter, il fut forcé *d'en laisser une sans l'inviter*. Les autres vinrent à la fête, et, après le repas, toutes firent un don à la petite princesse. L'une lui donna la vertu en partage, l'autre la beauté, une autre les richesses, et ainsi de suite, de manière qu'elle fût douée de tout ce qu'il y a de plus désirable dans ce monde. Onze fées avaient déjà fait ainsi leur présent, lorsque la treizième, celle qui n'avait point été invitée et qui était en grande colère, entra dans la salle du festin, où elle venait avec l'intention de se venger de l'affront qu'elle croyait avoir reçu, et s'écria aussitôt : « Lorsque la princesse aura atteint sa quinzième année, elle mourra de la piqûre d'un fuseau. » Alors, la douzième fée, qui, fort heureusement n'avait point encore parlé, s'avança, et dit à son tour : « La prédiction fatale s'accomplira; cependant, comme je puis en adoucir l'effet, la princesse ne mourra pas de sa blessure, mais elle dormira pendant cent ans. »

» Malgré ces prédictions, le roi conserva néanmoins toujours l'espoir de sauver sa chère enfant du danger qui la menaçait, il fit acheter tous les fuseaux que l'on put trouver dans le royaume, ordonna qu'ils soient brûlés, et prit toutes les autres précautions que sa tendresse put lui suggérer. En même temps, les dons des fées s'accomplissaient admirablement, car la princesse était si belle, si bonne et si sage, qu'elle était adorée de tout le monde.

» Or, il arriva que le jour même qu'elle atteignit sa quinzième année, le roi et la reine furent obligés de s'absenter, et la princesse demeura seule au palais. Elle se mit à le parcourir et à en visiter tous les appartements. Enfin, elle arriva à une vieille tour, ayant un escalier fort étroit qui se terminait par une petite porte. A cette porte, était une clef d'or, et à peine la princesse l'eut-elle touchée, que la porte s'ouvrit d'elle-même, et laissa voir une vieille dame qui filait sa quenouille. « — Que faites-vous donc là, ma bonne mère, lui dit la princesse, qui n'avait jamais vu filer de sa vie? — Je file, répondit la vieille en branlant la tête. — Comme cette petite chose tourne joliment, reprit la princesse! et en même temps elle saisit le fuseau, et voulut imiter la vieille; mais à peine eût-elle touché l'instrument fatal, que la prophétie s'accomplissant, la jeune fille tomba sans connaissance sur le plancher.

« Cependant, la princesse n'était pas morte, elle était seulement plongée dans un profond sommeil. Le roi et la reine, qui rentrèrent en ce moment, s'endormirent à l'instant même, ainsi que toute la cour; les chevaux s'endormirent dans l'écurie, les chiens dans la cour, les pigeons sur le toit et les mouches sur les murailles. Le feu même qui était dans le foyer cessa de jeter des flammes; le tourne-broche cessa de tourner, et la cuisinière qui tenait en ce moment un marmiton par les cheveux, prête à lui donner un coup de poing sur l'oreille, en raison de quelque sottise qu'il avait faite, le lâcha et ils s'endormirent comme les autres. Tout demeura ainsi dans le même état qu'au moment où la princesse s'était endormie.

» Une haie d'épines, extrêmement épaisse, poussa autour du palais, et crût tellement chaque année en hauteur et en épaisseur, qu'elle atteignit dans peu de temps le faîte des bâtiments, dont les hautes tours ne pouvaient même plus s'apercevoir.

» On ne parla bientôt plus dans le monde que du *beau Bouton de Rose endormi*, car la princesse se nommait Bouton de Rose, en raison de sa fraîcheur et de sa beauté.

» De temps à autre, il venait quelque jeune prince qui essayait de pénétrer dans le palais, à travers la haie d'épines;

mais aucun ne put jamais y parvenir. Les pointes dont elle était armée les saisissaient et les retenaient comme l'eussent fait des mains de fer, et ils mouraient ainsi misérablement.

» Bien des années s'étaient déjà écoulées, lorsque le fils aîné d'un roi très-puissant, passant par ce royaume, apprit d'un vieillard l'histoire de la muraille d'épines, et comment elle environnait un palais superbe dans lequel était une princesse merveilleusement belle, qui y dormait avec toute sa cour. Le vieillard raconta également au jeune prince tout ce que son père lui avait appris concernant les malheureux qui avaient essayé de pénétrer dans le palais enchanté, et comment ils avaient péri au milieu des ronces et des épines. Mais rien ne put épouvanter le fils du roi, et il s'avança aussitôt vers la haie fatale, résolu d'exécuter son dessein.

» Heureusement pour ce courageux jeune homme, ce jour-là même finissait la centième année de sommeil de la princesse. Aussi, lorsqu'il s'approcha de l'endroit où était la haie d'épines, il ne vit à sa place que des bosquets couverts de fleurs, au milieu desquels il pénétra sans peine, et qui se refermèrent ensuite derrière lui. Quand il approcha du palais, tout y dormait encore; les chiens ronflaient dans la cour, les chevaux dans les écuries, et les pigeons, la tête cachée sous l'aile, dormaient profondément sur les toits. Lorsqu'il arriva dans l'intérieur des appartements, les mouches dormaient encore sur les murailles; la cuisinière avait encore la main levée pour frapper le marmiton, et la servante, assise dans un coin, tenait encore une poularde qu'elle était prête à plumer.

» Le plus grand silence régnait dans les vastes appartements que le prince parcourut; enfin, il parvint à la vieille tour, et ouvrit la porte de la petite chambre dans laquelle Bouton de Rose était endormie. Il fut tellement frappé de sa beauté, qu'il ne se lassait point de la contempler. Il se hasarda cependant à lui donner un léger baiser, comme s'il eût craint d'interrompre un sommeil qui lui permettait d'admirer tout à son aise cet objet ravissant. Mais à peine ses lèvres eurent-elles effleuré celles de la princesse, qu'elle s'éveilla et lui sourit avec grâce.

» Au même instant, le roi, la reine et toute la cour s'éveil-

lèrent aussi et se regardèrent avec étonnement. Les chevaux se levèrent et hennirent; les chiens se mirent à sauter et à aboyer; les pigeons, sortant la tête de dessous l'aile, s'envolèrent dans les champs; les mouches quittèrent la muraille en bourdonnant; le feu se ralluma dans la cuisine, et le tournebroche recommença à tourner; la cuisinière appliqua une vigoureuse taloche sur l'oreille du marmiton, qui se mit aussitôt à pleurer; la servante continua à plumer sa poularde; enfin, tout reprit la vie et le mouvement dans ce palais si longtemps enchanté.

» Bientôt après, les noces de Bouton de Rose avec le jeune prince furent célébrées avec une grande magnificence, et ils vécurent heureux ensemble pendant un grand nombre d'années (1). »

Dans le conte de la Belle au bois dormant, tel que Perrault l'a écrit, tout, jusqu'au moment du réveil de la princesse, se passe à peu près comme dans l'histoire allemande, aux détails près, dont beaucoup révèlent des mœurs modernes (2); mais tout le reste est bien certainement de l'invention de Perrault. Le départ du prince pour aller faire la guerre à son voisin *l'empereur Cantalabute;* la vieille reine Ogresse qui veut manger à la *sauce Robert* la jeune reine, le petit Jour et la petite Aurore, ainsi que la grande cuve remplie de crapauds, de vipères, de couleuvres et de serpents, dans laquelle cette méchante femme veut les faire jeter, ont été ajoutés par l'écrivain français, pour accommoder son conte au goût des beaux esprits de son siècle, qui n'auraient point admiré la simplicité du conte allemand, auquel néanmoins MM. Grimm, excellents juges en pareille matière, ont assigné une origine extrêmement ancienne, et auquel ils ont reconnu beaucoup de rapports avec la vieille tradition scandinave de *la délivrance de Brynhilda* par Sigurd ou Sigurd-le-Léger, ainsi qu'elle est racontée dans l'Edda de Sœmund. « Sigurd, le héros du

(1) *Kinder und hans marchen*, von B. Grimm, t. I.

(2) Comme la petite chienne *pouffe*, *l'Eau de la reine de Hongrie* qu'on fait respirer à la princesse, *les Suisses du Palais* qui ont encore le nez rouge en dormant, etc.

saga (1), pénètre dans la forêt enchantée où repose endormie la vaillante Brynhilda, qu'Odin a touchée avec la branche *de l'épine qui endort* (2), pour venger la défaite du fier Hialmgunnar, auquel il avait promis la victoire, et que l'héroïne a vaincu en combat singulier (3). »

La princesse du conte allemand, quoique conservant toujours le nom de *Dorn Roschen* (Rose endormie), s'endort néanmoins après avoir été blessée par un fuseau; le conte italien, recueilli dans le *Pentamerone* de Giov.-Batista Basile (4), rapporte de la même manière l'enchantement de la fille du roi.

« Comme le conte de Peau d'âne, dit l'auteur des *Lettres sur l'origine de la féerie*, est un des chefs-d'œuvre du genre, un des mieux inventés, un des plus variés pour les événements, il est important de démontrer que Perrault n'en est pas l'auteur primitif, qu'il n'a fait que le mettre en vers, comme celui de Griselidis (5). »

Le spirituel écrivain que nous venons de citer a certainement déployé beaucoup d'érudition pour prouver à la belle Amélie que Perrault n'avait point inventé la jolie fiction qu'il mit en vers et publia en 1692, et qu'un anonyme écrivit en prose quelque temps après lui. En effet, La Fontaine avait déjà dit seize ans avant l'apparition du conte de Perrault :

Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

ce qui prouverait au moins que ce conte a été fort connu avant cette époque; mais ce qui le démontre encore davantage et ce que n'a pas dit l'auteur des *Lettres*, c'est qu'on le trouve tout entier dans les *Notti piacevoli* que Strapparola publia en 1550 (6), ainsi que dans le *Pentamerone* de Giov.-Batista Ba-

(1) Le *Volsunga*.
(2) L'églantier. Voyez *Al deutsche walder*, t. I, p. 136.
(3) *Herbert's miscellamy Poetry*, v. II, p. 23.
(4) Vol. V.
(5) Lettre IVe, p. 15.
(6) Vol. I, p. 4.

sile, publié en 1602 (1), ouvrages dont le premier surtout ne pouvait être inconnu du savant académicien (Perrault).

Le conte de Peau d'âne, également très-répandu en Allemagne, est particulièrement populaire parmi les habitants de la Hesse et ceux de Paderbon. Le fond de l'histoire allemande est absolument le même que celui du conte français; les détails seuls sont différents; ils sont extrêmement variés dans la tradition teutonne, et présentent un intérêt non moins soutenu que dans le conte de Perrault. L'héroïne, au lieu d'être revêtue d'une peau d'âne, se couvre d'un manteau fait avec les fourrures d'un grand nombre d'animaux d'espèces diverses, et se nomme en conséquence *Allerlei-Rauls*. Nous croyons que le conte français est une imitation du conte allemand; cette opinion nous paraît d'autant mieux fondée, que l'épisode de l'âne qui fait des ducats d'or, ajouté par Perrault, est tout-à-fait d'origine germaine, et qu'on retrouve ce précieux animal, revêtu de la qualité qui le rend si cher à son maître, dans une histoire très-populaire en Allemagne, qui a pour titre : *Les trois frères* (Die drei brüder) (2).

Nous avons déjà fait remarquer (3) que *les Fées*, autre conte reproduit par Perrault, n'était qu'une très-pauvre imitation d'un fort joli conte allemand intitulé : *Fraü-holle* ou la dame Hollé. Tous les incidents du conte de *la Barbe-Bleue* se retrouvent dans plusieurs des histoires allemandes de la riche collection de MM. Grimm, principalement dans celle qui a pour titre : *Der raüber braütigam*, la fiancée du voleur. Ce dernier s'amusait aussi quelquefois à couper le cou à ses femmes, ainsi que le faisait le méchant Barbe-Bleue, dont on montre encore le château en Anjou, non loin du monastère de la Meilleraie (4).

On retrouve l'idée des *Souhaits ridicules* dans une histoire

(1) Vol. II, p. 6. Le conte est intitulé *Ll'orzo* dans le *Pentamerone*.

(2) Ce conte se trouve dans un ouvrage en deux volumes publié récemment par M. Albert-Ludwig Grimm, intitulé : *Lina's mahrchen buch*.

(3) Livre II, chap. I.

(4) Tous ces contes ont été recueillis, par MM. Grimm, de la bouche même des paysans allemands, et publiés dans le *Kinder und hans marchen*.

poméranienne intitulée : *De fischer un sûne fraü*, le pêcheur et sa femme, histoire fort jolie et fort morale, dont les détails variés intéressent bien davantage le lecteur que cette vilaine aune de boudins du conte de Perrault. En voici un abrégé :

« Un pauvre pêcheur avait sauvé la vie à un génie des eaux, alors enchanté sous la forme d'un poisson qu'il avait pris dans son filet.

» Le pêcheur conta cette aventure à sa femme, qui le gronda fortement de n'avoir demandé au génie aucune récompense pour un aussi grand service.

» Le pauvre homme retourna donc au bord de la mer, et ayant évoqué le génie, celui-ci apparut et demanda à son libérateur ce qu'il désirait : « Ma femme, dit le pêcheur, est fatiguée de vivre dans une pauvre cabane, et désire avoir une jolie petite maison. »

» Le génie lui accorda ce premier souhait; mais la femme s'ennuya bientôt de sa maison, et comme ses désirs étaient sans bornes, elle demanda d'abord un château, puis elle voulut être reine, puis empereur, puis pape. Enfin, cette malheureuse créature, poussée par la rage de l'ambition et de l'aveuglement, voulut être Dieu lui-même (*der liebe Gott*, le bon Dieu). Mais le génie, justement courroucé d'un tel blasphème, retira sa protection au pêcheur et à sa femme et les rendit aussi pauvres qu'ils étaient auparavant (1). »

Cette vieille histoire poméranienne acquit une nouvelle vogue en Allemagne à l'époque de la chute du grand conquérant des temps modernes, dont l'ambition démesurée était comparée par le bon peuple allemand à celle de la femme du pêcheur.

Les aventures du Petit-Poucet forment aussi le sujet de plusieurs contes allemands; on les retrouve également dans le *Pentamerone* et dans la collection des contes hongrois de George von Gaal. Les incidents de la première partie du conte de Perrault, tels que la conversation du bûcheron et de sa femme, les moyens que le petit espiègle emploie pour retrou-

(1) *Kinder und hans marchen*, von Brud. Grimm.

ver son chemin dans la forêt où ses parents l'avaient abandonné, sont absolument les mêmes que dans les contes allemands de *Fondevogel* et *der liebste Roland* (1); mais dans la seconde partie, au lieu de l'ogre et des détails dégoûtants du meurtre des sept jeunes filles auxquelles leur père coupe le cou, les prenant pour les enfants du bûcheron, nous avons une vieille et méchante fée, qui mange aussi quelquefois les petits enfants, mais à laquelle Roland enlève pendant son sommeil sa baguette magique qu'elle ne put lui reprendre, quoiqu'elle le poursuivit longtemps avec des bottes de sept lieues. Les aventures du petit Roland (liebste Roland) font également le sujet de plusieurs ballades danoises, recueillies dans le *Kœmpe-viser*.

L'histoire du marquis de Carabas, dans le Chat botté, forme une épisode du conte allemand *Koning-Droselbart* de la collection de MM. Grimm. Quant à l'histoire du Chat botté lui-même, celle du petit Chaperon rouge et celle de Riquet-à-la-Houpe, nous n'en avons trouvé aucune trace parmi les contes allemands recueillis jusqu'à ce jour.

Nous croyons que les ogres n'ont point été introduits dans les contes de fées avant le XIIe ou le XIIIe siècle; les histoires plus anciennes n'en font aucune mention. Un des plus vieux contes allemands, dans lequel on parle de ces monstres, « qui sentent la viande fraîche et qui aiment la chair humaine tendre et savoureuse », est intitulé : *Der teufel mit den drei golden haaren*, le diable aux trois cheveux d'or, mais les noms d'*ogres*, d'*oïgours*, de *hiongnou* ou de *hongrois* ne se trouvent dans aucune de ces nombreuses histoires si populaires dans l'ancienne Germanie. Cependant, l'auteur des lettres sur l'origine de la féerie pense « que les Hongrois, au IXe siècle, sont les Oïgours (2), et, dans les écrits en langue romane du XIIe et du XIIIe siècle, ce sont les ogres. Ouvrez, dit-il, le dictionnaire de la langue romane, au mot *ogre*, et vous y trouverez pour synonyme le mot *hongrois*. Il n'y a rien de

(1) *Kinder und hans marchen*, von Brud. Grimm.
(2) Tribu tartare qui vint s'établir en Hongrie.

plus certain et de mieux prouvé que cette origine. Les courses des Hongrois en Allemagne, en Italie et en France eurent lieu principalement dans le IX[e] siècle et vers le milieu du X[e], en même temps que les incursions des Normands..... Le nom d'*oïgours* ou *ogre* devint synonyme d'homme féroce : la peur en fit des êtres hideux, redoutables et stupides, qui avaient faim de chair humaine. C'est alors que les conteurs de profession, et après eux les bonnes vieilles et les nourrices, employèrent dans leurs fictions les ogres au lieu des loups et des tigres, comme le principal ressort de terreur (1). »

Sans adopter entièrement cette origine attribuée aux ogres dans les contes populaires, nous croyons néanmoins que chez toutes les nations de l'Europe ces ogres, ces grands hommes noirs et cruels dont l'idée poursuivait les enfants et les effrayait jusque sur le sein de leurs mères, avaient sans doute été les guerriers redoutés des temps précédents, et qu'on a fort bien pu épouvanter les enfants au X[e] siècle, en les menaçant des Oïgours, comme on pourrait le faire au XIX[e] en leur parlant des Cosaques. *Cata melindo*, prenez garde à Melindo, disaient les femmes maures à leurs enfants (2) ! La haine et la terreur avaient déjà transformé en un monstre effroyable le chevalier castillan aux yeux des Sarrazins, longtemps avant que ce peuple eût été chassé de l'Andalousie ; et le roi des Huns, le farouche Attila, était représenté comme un ogre sanguinaire aux enfants des Gaulois, épouvantés de ses ravages, plusieurs siècles avant que la tribu tartare des Oïgours vînt s'établir dans la Hongrie.

Le même auteur que nous avons déjà cité pense également que parmi les contes recueillis par Perrault « on doit ranger au nombre des plus anciens *le petit Chaperon-Rouge*, très-simple d'invention, et où le loup est le moyen de terreur ; *Peau d'âne* et *la terrible Barbe-Bleue* seraient placés dans la même

(1) *Lettres sur l'origine de la féerie*, p. 169.

(2) « Avia un infanzon que era sobrino de don Lorenzo Xuares quel Llamaron *Inclen Rodriguez Gallinato*. Tomaron del tan gran miedo los moros, que quando algun nino Elorava, dicienle, cata Melindo ! — (*Cronica général*. — Article du siége d'Huesca).

catégorie, tandis que *la Belle au bois dormant*, où une ogresse veut manger ses propres petits enfants et même sa bru ; le malin *Chat botté*, qui parvient à manger un ogre ; l'admirable *Petit-Poucet*, où l'ogre est un si puissant ressort d'intérêt, auraient été composés ou du moins modifiés sous la forme où nous les avons dans le XII[e] et le XIII[e] siècle. Les ogres ne figurent pas dans *Cendrillon et Riquet-à-la-Houpe*, ces contes doivent aussi être rangés dans la classe des plus anciens ; mais plusieurs circonstances qui retracent des mœurs modernes nous prouvent que ce sont ceux qui ont subi le plus d'altération, soit qu'ils aient ainsi été changés par tradition, soit qu'en effet Perrault, en les écrivant, y ait ajouté plus que dans les autres des détails de son invention (1). »

Comme nous n'admettons pas l'origine française qu'on a voulu donner à *tous* les contes de Perrault, et que nous considérons ceux que cet auteur a publiés comme ayant été *arrangés* par lui, en se servant de plusieurs traditions populaires étrangères au sujet principal, nous ne pouvons admettre la classification proposée par l'auteur des *Lettres sur la féerie*. En effet, nous ne croyons pas, par exemple, que parce qu'on trouve une ogresse dans la Belle au bois dormant, on doive, par cette raison, ranger ce conte parmi les *moins anciens* de ceux recueillis par Perrault, puisque cette ogresse ne se retrouve ni dans le conte italien inséré dans le *Pentamerone*, recueil déjà plus ancien de près d'un siècle de celui de l'écrivain français (2), ni dans le conte allemand, qui nous paraît être l'original dont les deux autres ne sont que des imitations plus ou moins altérées. Nous pensons que cette ogresse, ainsi que tous les autres mangeurs de chair humaine que l'on rencontre dans les contes de Perrault (3), sont de l'invention de ce dernier, ou du moins qu'ils y ont été in-

(1) *Origine de la féerie*, page 177.

(2) Le *Pentamerone* parut en 1602, et les contes de Perrault furent publiés en 1696.

(3) L'histoire de la belle-mère qui veut manger ses petits enfants, auxquels le cuisinier substitue un chevreau, est celle de la comtesse Brayere, que l'on raconte en Auvergne ; elle habitait le château de Pont-Gibaut, et sa mémoire est encore en exécration dans cet endroit.

troduits à une époque récente et bien postérieure à celle à laquelle ces mêmes contes ont été importés dans la Gaule par les Francs ou par les Normands, peut-être par tous deux; car, malgré l'autorité, très-respectable sans doute, de M. le baron de Walknaer, nous n'en persistons pas moins à regarder ces contes comme étant d'origine purement teutonique et scandinave, ce que nous croyons du reste avoir suffisamment prouvé.

L'opinion qui attribue aux bardes ou poètes bretons l'invention des contes de fées ne nous paraît pas plus soutenable que celle qui donne pour *grands'mères* à toutes les fées de l'Europe les neuf prêtresses de la petite île de Sein, située sur la côte de l'Armorique. Les savantes dissertations de MM. Ampère et Fauriel ont réduit, nous le croyons, à sa juste valeur la part beaucoup trop grande que l'on avait assignée aux bardes armoricains dans les anciennes productions poétiques. Les sujets des lais de Marie de France, dans lesquels on retrouve souvent des fictions qui se rattachent à la féerie, ont été, dit-on, pris dans d'anciens lais bretons (1). Nous avons à cet égard le témoignage de Marie elle-même; mais est-il bien certain qu'elle ait dit la vérité, et ces mêmes lais qu'elle dit être venus de Bretagne en Normandie n'avaient-ils pas passé antérieurement de Normandie en Bretagne? Ce qui paraît d'autant plus probable, que les croyances populaires qu'on y rencontre sont plutôt scandinaves que celtiques.

Mais, en admettant même que les bardes bretons soient réellement les auteurs de toutes les productions qu'on leur attribue, quoiqu'il ne reste pas un seul morceau en langue bretonne de tous leurs prétendus ouvrages, peut-on réellement en conclure que des fictions, que l'on retrouve sous la même forme en Allemagne, en Danemarck, en Norwége, en Ecosse, en Pologne, en Servie, et dont quelques-unes mêmes existent encore chez les Tartares Kalmouks et chez d'autres peuples de l'Asie, ont jadis pris naissance dans une province reculée de la Gaule, pour se répandre ensuite dans tout l'ancien conti-

(1) *Lied* lai, du latin barbare *Leudus*, a une origine germanique.

nent, parce que, dans cette province, la croyance aux fées est fort ancienne, et qu'elle subsiste encore de nos jours parmi ses habitants, les plus superstitieux de toute la France, et dont quelques-uns même prétendent descendre de ces fabuleuses divinités? Nous ne croyons pas qu'une telle opinion puisse être sérieusement discutée et raisonnablement soutenue par personne. La forêt de Bréchéliant était, dit-on, la résidence des fées bretonnes, et Gauthier de Metzs décrit fort au long les merveilles de ce lieu enchanté. Mais tout nous prouve que la croyance aux fées était répandue dans toute la France depuis un grand nombre de siècles, et qu'elle n'a jamais été particulière à la Bretagne. Gervais de Tilbury, qui écrivait au XIIe siècle ses *Otia imperalia* sur les bords du Rhône, donne les plus grands détails sur les fées, qu'il appelle *fades* ou *fadas*, comme on les nomme encore dans tout le midi de la France, où l'on trouve des grottes, des cavernes et des forêts dont on racontait autrefois des merveilles non moins grandes que celles de la forêt de Bréchéliant.

Les habitants de la Marche, chez qui les fées portent le nom de *féas*, montrent, près de Dorat, un grand nombre de rochers blancs qu'ils croient encore être la demeure des fées. La caverne du Cluzeau, en Périgord, jouissait d'une réputation au moins égale à celle de la forêt bretonne. Elle était la résidence des fées, et on croyait qu'elle s'étendait sous terre jusqu'à cinq ou six lieues; on assurait même qu'il y coulait des ruisseaux au milieu de belles salles et de chambres pavées à la mosaïque, avec des autels et des peintures en plusieurs endroits. Enfin, les habitants des trois quarts de la France ne le cédaient en rien aux Bretons, il y a à peine un demi-siècle, en tout ce qui concernait la croyance aux fées, aux loups-garous et aux sorciers.

Le même auteur, qui veut absolument que les fées soient d'origine bretonne, n'a pu néanmoins, comme il nous l'apprend lui-même, trouver, parmi tout ce qui nous reste des ouvrages attribués aux anciens bardes bretons, rien qui ressemblât le moins du monde à nos contes de fées; mais les Gallois et les Bretons ayant la même origine, c'est dans le pays

de Galles qu'il prétend retrouver le type primitif du recueil de nos contes de fées, et voici à quelle occasion :

« On a publié récemment dans le pays de Galles, dit cet auteur, un recueil qui a pour titre : *Mabinogion*, mot gaulois qui signifie : *Contes pour la jeunesse ou l'enfance*. Ce recueil, publié dans la langue originale, contient, entre autres histoires, celle de *Pwill*, prince de Dymed; celle de *Bran-le-Beni;* celle de *Manawydon* et celle de *Math*, fils de *Mathonwy*. J'*ignore* ce que renferment toutes ces histoires, et je ne sache pas qu'elles aient été traduites en aucune autre langue moderne; mais *il est certain*, d'après l'assertion d'un savant anglais, très-versé dans la langue et la littérature galloise, que les contes du *Mabinogion* sont des contes de nourrices : c'est ainsi que ce savant les qualifie. Il prétend que ces histoires ou contes sont les lais bretons, si souvent cités par les trouvères......... Quant à moi, *je n'hésite pas à reconnaître dans le* Mabinogion *le type primitif de nos contes de fées*, et il est *présumable* que les Bretons, de même que les Gallois, ont eu aussi leur *Mabinogion ;* mais les trouvères dédaignèrent ces compositions puériles, et ils s'attachèrent de préférence à des ouvrages moins vulgaires (1). »

Nous pensons qu'il y aurait bien quelques petites choses à dire sur ce recueil de contes de nourrices gallois, récemment publié, qu'un savant anglais déclare être les lais bretons, si souvent cités par les trouvères. Mais comme nous nous trouvons en ce moment dans la même position que l'auteur que nous venons de citer, et que nous *ignorons* comme lui ce que renferment ces histoires, nous croyons devoir en prendre connaissance *avant de reconnaître*, comme l'a fait le savant académicien, dans le *Mabinogion gallois, le type primitif de nos contes de fées*, et personne ne blâmera sans doute notre prudence à cet égard.

Nous avons considéré les fées comme étant un mélange de croyances greco-romaines, celtiques et scandinaves, et nous croyons avoir donné les preuves les plus évidentes à l'appui

(1) *Lettres sur l'origine de la féerie*, p. 155, par M. Walknaër.

de notre opinion. Nous allons maintenant faire voir que l'on peut facilement encore reconnaître le type primitif de ces diverses croyances dans quelques provinces de France, selon qu'elles sont habitées par les descendants des Celtes ou par ceux des Normands, ou qu'elles ont été plus longtemps ou plus complètement soumises à la domination romaine.

Dans le midi de la France, le culte des fées ressemblait à celui qu'on rendait autrefois aux nymphes et aux autres divinités païennes. On parle, dans la *Légende provençale de Saint-Armantaire* (1), de la fée Esterelle et de ses sacrificateurs, qui donnaient à boire quelques breuvages enchantés aux femmes stériles pour les rendre fécondes, ainsi que d'une pierre appelée *la lanza de la fada*, où l'on faisait des sacrifices à cette espèce de divinité. Les grottes, les fontaines et les montagnes (2) sont les lieux qui leur étaient consacrés et qu'elles hantaient principalement. Cette teinte de paganisme est encore plus sensible, ainsi que nous le verrons, dans les superstitions populaires des Italiens.

La Saintonge est une des provinces de France où le culte des divinités païennes était le plus répandu ; il paraît même que celui d'Isis était en honneur chez les *Santones*, car on a trouvé à Saintes plusieurs idoles égyptiennes et le tombeau d'une prêtresse isiaque. Les habitants de la Saintonge ont également conservé un grand nombre d'usages et de préjugés qui remontent à la plus haute antiquité, et dont beaucoup se rattachent aux superstitions du paganisme. Aussi leurs croyances sur les fées ont-elles la plus complète ressemblance avec celles qu'on retrouve encore chez les Grecs modernes, qui ont revêtu ces divinités d'une partie des attributions des filles du destin (3). Les paysans saintongeois croient fermement à l'existence des fées, qu'ils nomment *Fades* et *Bonnes Filandières*, parce qu'ils supposent qu'elles portent toujours une

(1) Cette légende fut composée vers l'an 1300, par Raymond Fenaud, gentilhomme provençal.

(2) La grotte des fées, près de Gange, en Languedoc ; le puits des fades, au bas de la colline de Roche de Beaune, en Auvergne ; la montagne des fées, près de Saintes, etc., etc.

(3) Les trois Parques.

quenouille ; ils prétendent qu'on les voit errer la nuit dans les campagnes, au clair de la lune, sous la forme de vieilles femmes, ordinairement au nombre de *trois*. Ils leur attribuent le pouvoir de prédire l'avenir et celui de jeter des sorts. Les gens des villages disent les avoir vues souvent assises en groupes autour de quelques fontaines solitaires, filant leurs quenouilles et vêtues de robes d'une éclatante blancheur. C'est surtout sur les bords de la Charente, dans les grottes de La Roche-Courbon, de Saint-Savinien et des Arcevaux qu'ont principalement lieu les apparitions de ces êtres surnaturels (1).

D'un autre côté, on retrouve toutes les fictions gothiques sur les elfes et les nains dans les croyances actuelles des habitants de la Normandie, concernant les fées. Suivant l'opinion populaire, ces demi-divinités étaient beaucoup plus nombreuses autrefois dans cette province qu'elles ne le sont aujourd'hui. Les Normands les représentent comme des créatures célestes d'une espèce naine ; comme le peuple nain du Hartz, elles habitent de petites cavernes assez multipliées dans les rochers, que l'on nomme *Chambres aux fées* ; elles se cachent pendant le jour dans les interstices des pierres et près des fontaines solitaires, où elles lavent leur linge pendant la nuit. Les fées normandes sont bienfaisantes, et se plaisent à rendre service, pourvu *qu'on soit discret* à leur égard. Elles emploient, souvent aussi, pour leurs besoins particuliers, les harnais et les attelages des fermiers ; elles aiment aussi à courir sur le cou des chevaux, dont les crins noués forment leurs étriers. Mais comme les *Elves* du Nord, dont parle Olaus-Magnus, et les *Fairies* de l'Angleterre et de l'Écosse, le plus grand plaisir des fées de la Normandie est de danser la nuit dans des lieux écartés, où l'on trouve sur le gazon les traces de leurs danses circulaires :

They in their course make the round
In meadows and in marshes ground
Of them so called the fairy ground (2).

(1) *Annuaire statistique du département de la Charente-Inférieure*, 1813, et *Antiquités de la ville de Saintes et du département de la Charente-Inférieure*, par le baron Chaudruc de Crazannes, 1820.

(2) « Elles tracent dans leurs jeux des cercles sur l'herbe et dans les ma

En Bretagne, au contraire, les croyances sur les fées sont étroitement liées à celles qui se rattachent, dans les idées du peuple, aux monuments celtiques, aux dolmens, aux menhirs, aux peulvans et aux chênes des vieilles forêts druidiques. Les grottes des fées, au lieu d'être situées dans les rochers, comme en Normandie, sont des carrés longs, formés par des pierres verticales et contiguës, sur lesquelles sont placées transversalement des tables de pierre en forme de toits; une de leurs extrémités est ordinairement fermée par une pierre (1). Mais c'est surtout auprès des peulvans (2) que l'on trouve les fées en Bretagne. On raconte que le peulvan de Noyal va tous les soirs boire à la rivière voisine, et malheur à ceux qui se trouvent sur son chemin. C'est autour de ces peulvans ou menhirs que les fées viennent danser la nuit, au clair de la lune. Ce sont de grandes belles femmes vêtues de blanc et si lumineuses, que ceux qui les ont vues disent qu'en les regardant on croirait apercevoir une lumière à travers une lanterne de corne.

Ces fées sont, comme nous l'avons déjà dit, les anciennes sylvatiques gauloises, les femmes des poulpicans, *Teus* ou *Dusii*, qui habitaient les forêts de la Gaule. Elles ont surtout la criminelle habitude d'enlever les enfants nouveaux-nés et de substituer à leur place leurs propres enfants.

« M. Souvestre raconte qu'une femme de Saint-Notth, nommée Catherine Cloar, ayant laissé seul son enfant, celui-ci fut enlevé par la fée d'un poulpicant, qui entendit en passant ses vagissements, et qui déposa à sa place un petit poulpicant plus noir et plus malin qu'un chat. Le marmot ne grandissait qu'en malice et jouait à tous ceux qui l'approchaient les plus mauvais tours. Un soir, le boucher de Vannes, passant par là,

récages, qui en ont pris le nom de *Terrain des fées.* » Drayton. — Olaus Magnus s'exprime ainsi, au sujet de ces cercles tracés par les fées : « Similes illis spectris, quæ in multis locis, prœsertim nocturno tempore, suum saltatorium orbem, cum omnium musarum concentu, versare solent. » — *De Gentibus septentrianolibus.*

(1) Se sont les *dolmens.*

(2) Peulvans, pierres druidiques plantées dans le sol, qu'on nomme dans le Quercy *perros levados*, pierres levées.

frappa à la fenêtre pour s'informer s'il n'y avait pas quelque bête à vendre. Le petit poulpicant l'ouvrit et regarda l'étranger. Le boucher avait un grand manteau qui l'enveloppait, lui, son cheval et un veau, de manière à ne laisser voir que les trois têtes. Grandement effrayé à cette vue, l'enfant ferma la fenêtre, en disant : « J'ai cent ans, et je n'ai jamais vu pareille chose! » Le boucher entendit ce que disait l'enfant, et le raconta à Catherine Cloar, qui ne douta plus que son méchant nourisson ne fut quelque petit diable. Elle acheta cent œufs, et rangea les coques cassées devant le foyer. Le poulpicant entra, et s'écria aussitôt en les voyant : « J'ai cent ans, et je n'ai jamais vu pareille chose! » Comme le mari et la femme allaient le tuer, certains que c'était un démon, la fée se présenta, leur ramenant leur enfant qu'elle avait nourri dans le *tumulus* de Tirfurden, avec des racines et des charbons (1). »

On retrouve cette croyance bretonne sur l'enlèvement des enfants par les fées en Irlande, en Écosse, en Danemarck, en Suède et en Allemagne. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de faire remarquer les rapports singuliers qui existent à cet égard dans les fictions adoptées par tant de peuples divers.

Dans l'Auvergne, dont la population toute celtique n'a pour ainsi dire subi aucun mélange, ce sont encore les vieux monuments druidiques que les fées ont choisi pour demeure. Près du village de Pignols, à cinq lieues de Saint-Flour, il y a un *dolmen* situé dans un lieu qu'on nomme *la Tioule de las fadas*. On raconte à ce sujet qu'une fée, qui se plaisait à garder les moutons dans l'endroit même qu'occupe le monument, résolut de se mettre à l'abri des pluies et des orages; elle alla bien loin, bien loin chercher des masses de granit, que dix bœufs ne remueraient, et leur donna la forme d'une maisonnette. A Giat, à Pont-au-Mur et en plusieurs autres endroits de l'Auvergne, nous avons trouvé un tumulus et plusieurs dolmens qui passent également pour être la demeure des fées.

(1) *Derniers Bretons*, liv. II, p. 30.

Enfin, il existe peu de provinces en France où la croyance à ces êtres surnaturels se soit conservée plus que dans l'ancienne Arvernie. A la Bourboule, près du Mont-d'Or, une *roche de fées* attire l'attention des personnes qui visitent les eaux minérales de cette localité. C'est un rocher de granit, situé à une petite distance de la Dordogne, dont la surface est plate et légèrement inclinée du côté opposé à la rivière. Les cavités que l'on aperçoit à cette surface sont attribuées à des fées, qui avaient autrefois pris ce pays sous leur protection; elles étaient bonnes, aimables, et avaient rendu de grands services, en coupant le rocher, afin de donner issue aux eaux que cette digue retenaient captives et qui formaient un lac de la Bourboule. Par ce moyen, la vallée devint cultivée; on y établit de belles prairies, et les eaux thermales qui se perdaient dans le lac devinrent visibles et furent recueillies. Les fées enseignèrent aux habitants leurs propriétés, et l'on assure même qu'elles y prirent des bains. Outre ces bienfaits, elles protégeaient encore les environs contre les excursions du célèbre routier Aimerigot Marcel, qui occupait, au XIV[e] siècle, le château de la Roche-Vendaix, et qui étendait partout ses ravages.

Un jour pourtant, en mémoire d'un événement heureux que l'on ne raconte pas, les fées, retirées sur leur rocher, chantaient en buvant de la bière et en mangeant une omelette, lorsqu'elles furent surprises par Aimerigot, qui les avait aperçues de Vendeix, et qui vint, en toute hâte, s'emparer du local où elles se trouvaient. Les fées n'eurent que le temps de s'échapper par des moyens qui leur étaient connus, et elles abandonnèrent définitivement le pays, où elles avaient répandu de si grands bienfaits.

Dans la partie orientale de l'Auvergne, que l'on nomme le Livradois, les anciens racontent que la plaine ne formait autrefois qu'un grand lac, si profond, que les montagnes environnantes baignaient leurs sommets dans ses eaux. Ils disent que l'on voyait, il n'y a pas longtemps encore, des anneaux scellés aux roches granitiques sur lesquelles s'élèvent, d'un côté, Cornillon, et, de l'autre, Clavelier et Mont-Ravel, qui

étaient destinés à attacher les barques (1). Suivant la même tradition, on avait fait sauter, au moyen de mines chargées à poudre, les gigantesques rochers de la Tour-Goyon. Au moment où le lac fut débondé, il produisit un torrent furieux, qui entraîna tout ce qu'il rencontra. Ce fut à cette occasion que les habitants se brouillèrent à mort avec les *fades* ou fées du pays. En brisant et retournant tous ces rochers, les ouvriers étaient arrivés jusqu'aux cavernes profondes où habitaient les fades; ils avaient ainsi profané leurs retraites mystérieuses et enlevé nombre de leurs enfants. Un beau matin, pour se venger, elles enlevèrent à leur tour tous les nouveaux-nés chrétiens des environs, et elles répondaient aux supplications des mères éplorées :

Randa nou noutri fadou,
Vou randren voutri saladou (2).

Force fut bien de promettre l'échange; mais lorsque les fades aperçurent sur les lèvres de leurs nourrissons le sel baptismal, et qu'elles les virent faire le signe de la croix, elles connurent qu'on en avait fait des chrétiens, et qu'ils étaient *défadés*. Elles les repoussèrent durement et les déposèrent bien vite sur les rochers, sur les branches d'arbres, et s'enfuirent, en poussant des cris aigus, cacher leur honte et leur malheur dans les rochers de Morel et dans les profondeurs redoutées de Lavaure. Les enfants des fées furent repris et soignés par les femmes du pays, et plus tard même ils se marièrent avec les filles des habitants.

(1) Une tradition semblable existe également à l'égard de la Limagne, dont l'ancien nom *Lemane*, au neutre, signifie, selon quelques-uns, un lac; selon d'autres, une plaine cultivée. Je crois ce nom dérivé de *Leman* ou *Limen*, terme encore usité dans les langues du Nord pour exprimer un lac traversé par un fleuve, comme celui de Genève, dont le nom est *Leman*. C'est, je crois, dans ce sens que Grégoire de Tours appelle la Limagne *Lemane Arvernorum*, le Leman, le lac des Arvernes, quoique le lac ne subsistât plus de son temps.

(2) *Fadou*, enfant de fée; *saladou*, enfant *salé*, enfant baptisé.

Que de choses nous aurions encore à dire sur ce sujet intéressant de nos fictions populaires! Mais nous bornerons ici nos citations, pensant avoir suffisamment établi l'origine de la féerie en France, et avoir donné à l'appui de notre opinion des preuves tellement évidentes, que nous les croyons à l'abri de toute contradiction sérieuse.

Nous allons maintenant jeter un coup-d'œil rapide sur les fictions populaires de l'Italie, pour traiter ensuite avec de plus grands détails celles de l'ancienne Germanie, dans lesquelles nous aurons à signaler plus d'un trait de ressemblance avec les nôtres.

Les fictions populaires des Celtes sont remplies d'images vives et poétiques; elles le sont également parmi les nations chez lesquelles le sang teuton prédomine encore. Il n'en est pas ainsi sous le climat heureux du midi de l'Europe, où l'Italien salit toutes ses histoires populaires par des bouffonneries et des obscénités sans nombre.

Deux recueils assez volumineux contiennent toutes les histoires concernant les fées et les autres fictions populaires des Italiens.

Le premier de ces recueils fut, comme nous l'avons déjà observé, publié en 1550, par Straparola, sous le titre de *Notti piacevoli*. Presque toutes les histoires de féerie racontées dans cet ouvrage ont une teinte remarquable d'orientalisme (1). Les principaux personnages y sont choisis parmi les habitants du Péristan; cependant, ils y conservent rarement l'élégance et la beauté des mœurs et de la langue asiatique.

Mais ce qu'il y a de fort remarquable, c'est que plusieurs de ces histoires orientales, recueillies par l'auteur italien, sont également populaires dans la Hesse, la Westphalie et dans d'autres parties de l'Allemagne (2).

L'autre recueil, plus complet et plus volumineux que celui

(1) Particulièrement celles racontées t. IV, p. 3, et VII, p. 5.

(2) Une d'elle, insérée dans le VIIe volume, p. 5, et qui se trouve également dans le *Pentamerone* sous le titre *De li cinco figlie* (vol. VII), et dans le livre persan intitulé : *Thuti namels*, est très-connue à Paderbon sous celui *Die vier kunstreichen brüder*, les trois frères rusés.

de Straparola, fut publié dans les premières années du XVIIe siècle, par Giovan-Battista Basile, sous le nom pseudonyme *De gian alesso abatutis;* c'est le *Pentamerone overo trattemiento de li piccerille,* dont nous avons déjà parlé. Cet ouvrage a, dit-on, été compilé dans les vieilles histoires du peuple de Naples.

Ne semble-t-il pas bien singulier que les histoires populaires des Napolitains, dont le recueil n'est connu des étrangers que depuis fort peu de temps, et qui n'a jamais été traduit dans aucune langue, aient la plus exacte ressemblance avec celles des Allemands? Quelques-unes de ces histoires, qui sont aussi populaires en Allemagne qu'en Italie, sont également très-répandues chez les Arabes et chez les Tartares kalmouks (1).

Après avoir été tant de fois envahie par les Barbares, il était naturel que l'Italie eût une mythologie populaire qui se ressentît du séjour qu'avaient fait chez elle les hordes conquérantes, qui, depuis les Huns jusqu'aux Normands, vinrent y exercer leurs ravages, poussés par la soif du pillage ou par le ressentiment d'anciennes injures.

Les seuls de ces conquérants qui s'établirent en Italie furent les Lombards, originaires de la Scandinavie, qui demeuraient au Ier siècle parmi les nations suéviques de la Germanie, et les Normands, peuple ayant la même origine que les Lombards, dont les princes régnèrent longtemps à Naples et en Sicile.

Ces Scandinaves apportèrent avec eux en Italie non-seulement les traditions mythologiques de leurs ancêtres, mais les Lombards y mêlèrent encore celles qu'ils avaient recueillies pendant le long séjour qu'ils firent parmi les nations suèves de la Germanie.

Les croisés apportèrent à leur tour de nouvelles traditions et embellirent la mythologie populaire de l'Italie de toutes les

(1) Par exemple, le conte allemand *Die truen thiare* (les animaux reconnaissants), recueilli dans les campagnes de Schwalmgegend, en Hesse; celui de *la scarafone, lo sorece* et *lo grillo*, du *Pentamerone*, vol. III, p. 5, se retrouvent également dans une collection de fables très-répandues chez les Tartares kalmouks sous le nom de la relation de *Ssidi Kurr*.

fictions merveilleuses qu'ils avaient pu retenir pendant leur séjour chez les peuples de l'Orient.

Telle fut l'origine de ce mélange de fictions païennes, scandinaves, teutonnes et orientales, qu'on remarque dans les histoires populaires des peuples de l'Italie et particulièrement dans celles des Napolitains.

Voilà pourquoi les histoires que l'on raconte encore aujourd'hui dans la Westphalie, la Hesse et dans tout le pays habité anciennement par les nations suéviques, sont également racontées de nos jours chez les peuples qui vivent sous le beau ciel de l'Italie, et dont le caractère, la religion, les mœurs, les habitudes et les préjugés mêmes sont si différents de ceux des habitants des bords de l'Elbe et du Veser.

On trouve aussi dans le *Pentamerone* toutes les histoires que Perrault compila et arrangea au goût de son siècle, qu'on a voulu nous donner depuis comme étant d'origine toute française (1) ; paradoxe insoutenable, qui est complétement détruit par les documents historiques et les autres preuves qu'on peut lui opposer.

Mais malheureusement dans ces traditions précieuses, recueillies par Basile et par Straparola, on ne retrouve pas cette pureté d'idées, de mœurs et de langage qu'a su leur conserver la tradition orale chez les paysans de la Germanie. Le mauvais goût, les obscénités et les bouffonneries rendent ces agréables fictions presque méconnaissables. Le *Pentamerone* est écrit entièrement dans le dialecte napolitain, qui n'est point un jargon, comme l'appellent à tort les Toscans, mais qui était cultivé à une période beaucoup plus reculée que le *volgar illustre* de la Toscane. La narration qui sert de lien à ces histoires fut inventée par Basile lui-même ; elles sont racontées avec une bizarrerie caractéristique par dix des plus vieilles femmes de la ville de Naples, qui passaient pour avoir le plus

(1) *Origine de la féerie*, lettre VIII, p. 42. (Voici les titres des contes de Perrault dans les traditions allemandes et italiennes : *Ashputtel*, *la Cenerentola*, Cendrillon. — *Allerlei-Rauch*, *Llorza*, Peau d'âne. — *Dorn roschen*, la Belle au bois dormant ; elle est aussi dans le *Pentamerone*. — *La Soperbia Castigata*, la Belle et la Bête.)

de volubilité dans la langue, savoir : *Zoza Scioffata*, *Cecca Storta*, *Meneca Vozzolosa*, *Tolla Nasata*, *Popa Scartallata*, *Antonella Vavosa*, *Ciulla Mossata*, *Paola Sgargiata*, *Ciommetella Zellosa* et *Giacova Squacquarata*, dénominations et épithètes aussi expressives pour des oreilles napolitaines que pouvaient l'être jadis pour celles des Grecs les noms les plus harmonieux des naïades d'Homère.

Le *Pentamerone* est un de ces ouvrages nationaux dont l'originalité ne peut se rendre par la traduction; Basile y rit et y gesticule en même temps. Ses histoires ressemblent aux discours d'un conteur de la *Piazza*, s'adressant à un auditoire nombreux de grands enfants demi-nus et de lazaronis se chauffant au soleil.

Arlotto, prêtre florentin, qui vivait dans le XVe siècle, a publié, sous le nom de *Facezie favole e motti*, un recueil dans lequel on trouve aussi quelques traditions populaires communes à différentes nations. L'un de ces contes, très-répandu en Allemagne et en Angleterre, a été retrouvé récemment jusque dans l'Inde par M. Morrier; c'est l'histoire très-populaire de Whittington et de son chat, dont les Anglais s'étaient emparés sans plus de façons qu'ils n'ont coutume d'en faire pour s'approprier tout ce qui leur convient en littérature comme en politique. Ils en ont composé sous ce titre un conte presque national, dans lequel ils ont introduit leurs rois Edouard III et Henri V, ainsi que la bataille d'Azincourt. L'auteur inconnu qui arrangea ainsi cette histoire au goût peu délicat du peuple anglais, et qui éleva Whittington à la dignité de lord maire de Londres et à celle de chevalier, assure fort sérieusement ses lecteurs que, jusqu'à l'année 1780, on voyait au-dessus de la porte de Newgate la figure sculptée en pierre de son héros, ayant dans ses bras le chat qui fit sa fortune.

Mais avant la naissance du premier lord maire, le joyeux prêtre Arlotto avait déjà décrit les aventures attribuées à Whittington comme étant arrivées à un marchand genévois; les Allemands racontaient bien longtemps avant le règne d'Edouard III celles *Dei drei Gluckskinder*; et puisque cette histoire a été retrouvée dernièrement dans l'Inde, il est probable

qu'elle y était connue avant le règne d'Henri V et la bataille d'Azincourt.

Ainsi donc, si jamais les Anglais étaient obligés de restituer tous les plagiats littéraires qu'ils ont faits aux autres nations, il ne leur resterait pas même l'histoire *nationale* de Whittington et de son chat (1).

Comme l'observe Walter-Scott, c'est surtout en Italie que ces traditions ont conservé le plus de traces de la mythologie antique; aussi, pas plus tard que l'année 1536, Vulcain avec vingt de ses cyclopes se présenta, dit-on, tout à coup à un négociant espagnol, voyageant la nuit dans les forêts de la Sicile. Cette apparition fut suivie d'une épouvantable éruption de l'Etna (2).

On doit également remarquer que les noms des êtres surnaturels employés par les poètes romantiques italiens ont seuls subi quelque altération : les attributions sont restées les mêmes; et si nous comparons les métamorphoses de Protée et de Vertumme, la description du palais de Thétis et de l'île de Calypso, avec celle des jardins de Falérine, d'Alcine et d'Armide, nous remarquerons sans doute qu'il n'existe pas entre elles une différence bien remarquable.

On retrouve dans les amours de l'Aurore et de Céphale des idées conservées jusqu'à ce jour par les habitants de Messine et de Reggio sur la *fata Morgana*, si célèbre dans les poèmes de Boyardo et de l'Arioste; ils croient que cette fée produit en l'honneur de son jeune amant le phénomène aérien bien connu que l'on voit chaque jour en été au-dessus du détroit de Messine (3).

Walter-Scott rapporte dans son *Minstrelsy of the scottish border* une histoire fort curieuse qui offre un plaisant mélange

(1) Il ne leur resterait pas même le chant prétendu national du *God save the king;* il est bien prouvé maintenant que ce chant n'est qu'une traduction d'une invocation aux dieux, paroles de Quinaut, mises en musique par le célèbre Lulli, auquel Hœndel vola cet air dans une excursion à Paris. Cette invocation fut quelquefois chantée devant Louis XIV par les pensionnaires de Saint-Cyr.

(2) *Minstrelsy of the scottish border.*

(3) Nous parlerons de ce phénomène dans le 1er chap. du ve livre.

de mythologie païenne et gothique (1), et dans laquelle la Vénus antique prend les mœurs de nos fées de romans; comme elle est peu connue, le lecteur sera peut-être bien aise de la trouver ici.

« En 1058, un jeune Romain de bonne famille, peu de jours après ses noces, se trouvant au cirque avec quelques-uns de ses amis, ôta son anneau pour jouer plus facilement à la balle, et le mit au doigt d'une statue brisée de Vénus qui se trouvait près de lui. Mais à sa grande surprise, quand il eut finit de jouer, et qu'il vint pour reprendre son anneau, le doigt auquel il l'avait placé était tellement plié contre la paume de la main, que tous les efforts qu'il fit pour le redresser et même pour le briser furent inutiles. Il ne dit rien à ses amis de ce qui lui était arrivé, et revint la nuit suivante avec un de ses gens, bien décidé à ravoir son anneau; mais alors le doigt était étendu et l'anneau avait disparu. Il cacha à tout le monde cette singulière aventure; mais depuis lors, chaque fois qu'il voulait embrasser sa jeune épouse, il en était empêché par un corps opaque qui se plaçait entre elle et lui, qu'il sentait, mais qu'il ne pouvait voir. Il entendait en même temps une voix qui lui disait : « Je suis Vénus, que tu as épousée; embrasse-moi, mais je ne te rendrai pas ton anneau. »

» Comme ce phénomène se répétait chaque fois qu'il voulait s'approcher de sa femme, il consulta ses parents, qui eurent recours à un prêtre nommé Palombus, très-versé dans la nécromancie.

» Palombus ordonna au jeune homme de se rendre à une certaine heure de la nuit dans un carrefour qu'il lui indiqua, au milieu des ruines de l'ancienne Rome, et d'attendre dans ce lieu un cortége qui devait passer devant lui. Alors, il devait remettre une lettre que Palombus lui donna à un être d'un aspect majestueux, porté dans un char derrière la pro-

(1) Cette histoire a été dernièrement reproduite, sans qu'on ait pris soin d'indiquer la source où on l'avait prise, dans une des revues de la capitale, la *Revue de Paris*. On en fait une petite historiette dont l'auteur est, je crois, M. Paul Méri.

cession. Le jeune homme fit ce qui lui était ordonné. Il vit passer devant lui des personnes de tout âge, de tout sexe et de tout rang, les uns à pied, les autres à cheval; quelques-uns paraissaient fort gais, d'autres fort tristes. Parmi toute cette foule, il remarqua une femme vêtue comme une courtisane, et dont les vêtements étaient tellement transparents, qu'elle semblait être nue. Elle était montée sur une mule, et ses longs cheveux qui flottaient sur ses épaules étaient retenus par un fil d'or; dans sa main, était une baguette de même métal, qui lui servait à diriger sa mule. A la suite de la procession, paraissait une figure grande et majestueuse, dans un char orné de perles et d'émeraudes, laquelle s'adressant au jeune homme, lui demanda d'un ton colère ce qu'il venait faire en ce lieu. Celui-ci, sans répondre, lui présenta la lettre que le démon n'osa pas refuser. Aussitôt qu'il eut fini de la lire, il leva les mains au ciel, et s'écria : « Grand Dieu! jusqu'à quand souffriras-tu les iniquités de ce sorcier de Palombus? » Cependant il envoya un esprit de sa suite, qui arracha avec bien de la peine l'anneau de Vénus, et le rendit à son légitime propriétaire, dont l'union infernale fut ainsi dissoute. »

On voit par cette histoire quelle différence existe entre les croyances populaires de la vieille Italie et celles des autres pays de l'Europe. Cette teinte d'antiquité classique que l'on remarque dans l'aventure du jeune Romain se retrouve également dans toutes les histoires du même genre en Italie. Au reste, les Italiens et les Espagnols sont bien loin de posséder un fond aussi riche de fictions que les peuples d'origine celtique et teutonne; et l'on jugera mieux de la vérité de cette assertion lorsqu'on aura lu la partie de cet ouvrage que nous avons consacrée à décrire les croyances populaires de l'ancienne Germanie et de celles du nord de l'Europe.

CHAPITRE II.

Des Elves et des autres fictions populaires de l'Allemagne et du Danemarck.

« Là toutes les plaines ont leurs génies,
» toutes les montagnes leurs grottes mys-
» térieuses, tous les lacs leurs palais de
» cristal. »

X. Marmier.

Les Allemands ont eu, comme nous, leurs troubadours et même leurs romanciers; mais les *minnesœngers* ou chanteurs de l'amour, dont l'ère commence en 1170, se sont, pour la plupart, bornés à chanter l'amour et leurs maîtresses dans des vers pleins de tendresse et de chaleur. Quelques-uns ont écrit de grands poèmes épiques d'après des sujets dont presque tous appartiennent à l'histoire de la Germanie, et ont rapport aux grandes expéditions de la migration des peuples. Ceux qui tiennent le premier rang parmi ces poèmes sont le *Niebelungenlied* et ceux contenus dans le *Livre des Héros* (1).

Les minnesœngers furent suivis des meistersœngers ou maîtres chanteurs, dont le talent fut peut-être moins brillant, mais dont quelques-uns ont produit des chants guerriers qui ne le cèdent en rien pour la beauté à ceux de leurs prédécesseurs.

On trouve encore dans la littérature allemande du moyen-âge quelques romans de chevalerie, tirés, pour la plupart, de

(1) Nous parlons de ces deux ouvrages dans un autre chapitre, celui des héros populaires. Voyez, sur le beau siècle des trouvères, des troubadours et de la fameuse troupe de Menestrandie, Millot, *Hist. des Troubadours*, tom. I et III; — *Le grand d'Aussy*, t. II, p. 36; — *Le Jongleur qui va en Enfer*, — et *Barbazan*, t. III, p. 282.

sujets empruntés aux traditions étrangères. Ces ouvrages, ainsi que les poèmes dont nous venons de parler, restèrent toujours dans le domaine des hautes classes, et ce ne fut que sous l'ère du *meistergesang* (chant des maîtres) que la poésie chevaleresque et romantique se modifia en une poésie populaire, répandue dans toutes les classes, qui a servi à entretenir chez elles l'amour des idées nationales et surtout celui des vieilles traditions, dont le goût ne s'est point perdu parmi les Allemands, au milieu des innovations de notre siècle, et qui existe encore chez eux dans toute sa force.

Depuis quelques années surtout, il s'est manifesté en Allemagne une ardeur étonnante pour rechercher ce qui était depuis longtemps oublié et pour réunir les débris dispersés des anciennes traditions du pays. Ces vieilles histoires, ces vieux contes qui, souvent, recèlent à eux seuls des notions bien précieuses sur une époque entière; ces ballades, ces chansons populaires, voix significatives des temps passés, ont été sauvés d'une perte infaillible par les soins de savants estimables, tels que Schottky, Riska, Meinert et surtout Hagen et les deux frères Grimm.

Nous devons à ces derniers auteurs plusieurs ouvrages remarquables, qui renferment tout ce qu'ils ont pu recueillir sur les anciennes croyances populaires de l'Allemagne, et c'est principalement à ces précieuses collections que nous avons eu recours pour faire connaître la mythologie populaire de ce pays.

Plusieurs de ces traditions, dont une grande partie a été recueillie de la bouche même des paysans allemands, peuvent servir à établir les rapports qui existent entre les anciennes fables mythologiques des nations scandinaves et teutonnes. MM. Grimm pensent que, dans ces histoires populaires, est renfermée la mythologie pure et primitive des Teutons, que l'on avait cru totalement perdue jusqu'à ce jour; ces savants critiques sont convaincus que si des recherches semblables aux leurs étaient faites dans toutes les parties de l'Allemagne, elles feraient découvrir des traditions de même nature, qui sont actuellement négligées, et qui se changeraient en un trésor

inestimable, qui fournirait de nouvelles bases pour étudier l'origine des anciennes fictions poétiques de la Germanie (1).

Ce qui étonne d'abord, en lisant de tels recueils, c'est de rencontrer dans ces anciennes traditions un mélange singulier d'incidents *féeriques* d'une nature purement orientale, et de trouver dans des croyances qui sont populaires en Allemagne depuis un temps presque immémorial tous les ressorts employés dans les fictions légères des contrées méridionales. On pourrait à peine se rendre compte de la popularité dont jouissent, parmi les paysans des bords de la Baltique et parmi ceux des forêts du Hartz, des fictions qui semblent appartenir exclusivement aux *Mille et une Nuits* des conteurs arabes, et qui font néanmoins partie de légendes et d'histoires d'une origine teutonne extrêmement ancienne, si on ne se rappelait que les travaux des plus savants archéologues et philologues ont démontré jusqu'à l'évidence que non-seulement les Scandinaves, mais les Germains eux-mêmes étaient d'origine asiatique.

En admettant, comme tout porte à le croire, qu'Odin ait été contemporain de Mithridate, et qu'il ait conduit les Ases des bords de la Caspienne à ceux de la Baltique, les fictions orientales que l'on rencontre dans la mythologie des peuples du Nord n'auraient pas plus été empruntées aux Arabes qu'aux Persans ou aux Indiens, mais viendraient d'une source commune, dont on pourrait faire remonter l'origine jusqu'au berceau du monde, ce qui prouverait évidemment « que les fables ont toutes un centre commun, une commune origine, et qu'elles ne sont point des *réactions* les unes des autres (2). »

On peut également attribuer une partie des fictions orientales que l'on rencontre si souvent dans les traditions de l'ancienne Germanie aux Goths, auxquels on donne la même origine qu'à ceux qui avaient suivi précédemment Odin dans la Scandinavie, avec lesquels on les confond souvent. Ces peu-

(1) Préface du *Kinder und hans marchen*.

(2) Opinion que nous avons émise dans le premier chapitre de cet ouvrage, et sur laquelle est fondé notre système de mythologie populaire.

ples, qui, avant la grande invasion des Huns, dans le IV[e] siècle, habitaient la Mœsie, aujourd'hui la Valachie et la Transylvanie, refoulés par les nouveaux barbares que vomissaient le Volga et le Tanaïs, succombèrent et l'Europe avec eux. Ceux qui échappèrent à ce grand naufrage se réfugièrent dans la Prusse, où ils s'établirent sous le nom de *Gudi-Wari* ou *Withi-Wari*, restes des Withi ou des Goths (1). C'est même chez eux que l'on remarque les premières traces de la littérature allemande (2), et ils durent probablement la civilisation plus avancée dont ils jouissaient alors aux rapports qu'ils eurent avec les Grecs, leurs voisins, lorsqu'ils habitaient les basses contrées des bords du Danube.

Après ces courtes observations historiques, que nous avons cru nécessaires de présenter pour l'intelligence du sujet, nous arrivons à l'objet principal de cette dissertation, la mythologie populaire de l'Allemagne.

Nous avons déjà dit, dans le chapitre précédent, comment les Germains, en défendant avec succès leur liberté contre les agressions répétées des légions romaines, avaient en même temps su préserver la religion et les traditions de leurs ancêtres de tout mélange avec la mythologie païenne. Depuis, lorsque ces peuples eurent connu le vrai Dieu, le culte d'Odin fut remplacé par la religion du Christ; mais les traditions demeurèrent, et avec elles toutes les superstitions dont elles sont toujours mêlées; chose étonnante et presque incroyable, ces traditions se sont conservées intactes et ont traversé, sans s'altérer, une longue suite de siècles, au moyen d'une transmission orale et non interrompue jusqu'à nos jours.

Walter-Scott, après avoir raconté comment toutes les classes de génies furent confondues dans la Grande-Bretagne, s'exprime ainsi à l'égard des croyances populaires de la Germanie :

« En Allemagne, cette confusion de classes n'eut pas lieu,

(1) Malte-Brun, *Géogr. univ.*, édit. 1836, t. I, p. 391.

(2) Ulfilas, évêque et traducteur de la Bible en 360, était Goth, et contribua beaucoup à la conversion de ce peuple.

et dans les charmantes ballades du roi des génies, du roi de l'eau, de la syrène, nous retrouvons dans toute leur pureté les anciennes traditions gothiques (1). »

Ainsi, dans la mythologie populaire de l'Allemagne, on retrouve encore la famille nombreuse des elfen (elfes), classée comme elle l'était il y a bien des siècles, en génies des eaux, des montagnes, des champs et des bois; en *Water-Elfen*, *Feld-Elfen, Munt-Elfen* et *Wudu-Elfen;* quelques noms ont bien pu s'altérer, mais les attributions sont restées les mêmes.

Plusieurs savants de l'Angleterre, de l'Ecosse, qui ont traité quelques parties du vaste sujet de la mythologie populaire, ont cru remarquer une grande analogie entre la race elfine et les nains ou duergars de la Scandinavie. Nous ne pensons pas néanmoins que l'on doive confondre ensemble ces deux espèces de génies et leur assigner, comme le fait Leyden, une origine commune : « Les duergars scandinaves, dit Walter-Scott, sont des esprits d'une race plus commune, ayant des occupations plus laborieuses, d'un caractère plus malfaisant, et sous tous les rapports sont moins les amis de la race humaine que les elfes proprement dits, qui sont une invention des Celtes, et chez lesquels on retrouve la supériorité de goût et d'imagination qui, jointe à l'amour de la musique et de la poésie, a toujours été une des attributions de leur race, et que l'on remarque toujours chez elle, à travers toutes les modifications qu'elle a subies dans les fictions des hommes (2). »

Il ne faut pas non plus confondre, comme l'a fait dernièrement un jeune et spirituel écrivain (3), les elfes des Teutons et des Anglo-Saxons avec les esprits lumineux (alfes) dont parle l'*Edda* (4), qui habitent *alfheim*, le palais du ciel, ainsi nommé par opposition au *niflheim* ou l'enfer (les neuf mondes infernaux), qui est la résidence des lutins noirs ou lutins de ténèbres, dont les uns sont immortels et les autres sujets aux maladies et à la mort. Cette origine que l'on a voulu

(1) *Minstrelsy ofthe Scottish Border*, vol. I.
(2) *Letters on demonology*, lett. IV, p. 130.
(3) M. X. Marmier, *Dict. de la convers.*, vol. XXIV, p. 84, article Elfes.
(4) Dans le *Gylfer ginning* de Storro Sterlusson.

donner à la gent elfine ne lui convient pas plus que l'autre (1).

Les duergars scandinaves, les nains *metallarii*, qui présidaient aux mines, aux richesses enfouies et surtout à la fabrication des armes, sont, comme nous l'avons déjà dit (2), les kobolds de la Germanie et les gnomes des Cabalistes; ce sont des esprits tout-à-fait distincts de la nombreuse famille des elfes, avec lesquels on les a souvent confondus.

Le mot *elf* vient du teuton *helfin*, que les étymologistes ont traduit par le mot latin *juvare* (3).

Dans la langue du pays de Galles, qui est le celte suivant les uns, la langue cimbrique ou kymrique, selon les autres, mais qui est bien certainement un des plus anciens langages de l'Europe, le mot *el* ou *elf* signifie *ce qui possède en soi le pouvoir d'agir, un principe qui se meut; une intelligence; un esprit; un ange.*

Ce mot a la même signification en hébreu.

Dans toutes les langues actuelles du Nord, il signifie un *esprit*, un *lutin*, un *génie*.

Voilà pour l'étymologie, passons maintenant aux attributions.

Les fées, telles que nos romanciers et nos conteurs français nous les ont faites, ne se rencontrent que fort rarement dans les histoires populaires de l'Allemagne, qui sont beaucoup plus nombreuses et beaucoup plus variées que les nôtres. Les êtres surnaturels qui sont introduits dans ces histoires ont presque toujours un caractère différent et des attributions diverses. Tantôt ce sont des nains (munt-elfen) d'origine scandinave, savants dans l'art d'extraire les métaux, résidant dans des cavernes ou dans les fentes des rochers et possédant de grandes richesses, qu'ils distribuent aux mortels, suivant leurs caprices (4).

(1) Nous parlons de ces deux espèces de lutins au chap. III du livre II de cet ouvrage.

(2) Voyez le chap. II du livre II.

(3) *Lett. on demonology*, p. 329; il ne vient donc pas des *Alfes* dont parle l'*Edda*. — (4) Nous les avons décrits dans le chap. II du IIe livre.

Tantôt ce sont des génies qui, comme les hamadryades, habitent dans le tronc des arbres (wudu-elfen), auxquels leur destin est attaché et avec lesquels elles naissent et cessent de vivre. Il y a même certaines forêts où l'on ne voit, pendant le jour, que des pins et des bouleaux; mais quand la nuit vient, et que la lune commence à éclairer leurs cimes, tous ces vieux troncs s'animent et reprennent leurs formes primitives, courent en dansant et folâtrent sur les collines et à travers les plaines (1).

D'autres fois, ce sont de belles naïades (nixes, water-elfen) qui se balancent amoureusement sur les flots de l'Elbe ou du Rhin et se mirent dans le cristal des ondes, en tressant au soleil leurs chevelures dorées. Véritables syrènes, toujours jeunes et belles, elles séduisent souvent les hommes par la douceur de leurs chants et les entraînent au fond de leurs grottes de cristal, où elles les comblent de richesses et leurs prodiguent les plus précieuses faveurs (2).

Cependant, on rencontre encore plus fréquemment dans les histoires populaires de l'Allemagne de petits génies, légers et délicats (berg-elfen — dun-elfen), d'une nature plus poétique et plus élevée que les génies des eaux et des bois, ayant le visage d'une blancheur éclatante et portant des vêtements brillants et lumineux; leur tête est couverte d'un bonnet auquel une clochette est suspendue, et leurs pieds sont chaussés de petits souliers de verre. Ce sont les péris de l'Allemagne, vivant comme eux du miel et du parfum des fleurs, dormant dans leur calice et se balançant voluptueusement sur la cime des arbres, au souffle harmonieux des brises. Ces génies possèdent la prescience ainsi que d'autres connaissances surnaturelles, et peuvent prendre toute espèce de formes pour apparaître aux mortels, auxquels ils se montrent plus communément sous la figure de petits vieillards ou de femmes vieilles, ridées et décrépites. Ils habitent tantôt de simples ca-

(1) Nous leur avons consacré un chapitre, *Esprits ou génies des bois*, liv. II, chap. III.

(2) Livre II, chap. IV.

banes, situées dans des lieux solitaires, qu'ils changent à leur gré en palais magnifiques, tantôt des grottes souterraines, retraites enchantées, où ils attirent souvent les mortels pour s'en amuser ou pour leur être utiles. Ces esprits, parmi lesquels il y en a de méchants et de bienfaisants, président quelquefois à la naissance des enfants des grands et des rois, et les douent de bonnes ou de mauvaises qualités, suivant la bonté ou la méchanceté de leur propre nature (1). Ils ont tous les talismans de l'art magique, ainsi que des livres mystérieux, avec lesquels on peut prédire l'avenir. Ils possèdent également de riches troupeaux, dont la couleur imite l'azur du ciel. Malheur au berger négligent qui permettrait au sien de se mêler avec celui d'un génie! il serait bientôt frappé de contagion, à moins qu'il n'ait eu la précaution d'en demander la permission au gardien invisible, dont le silence exprime alors le consentement. On dit que les enfants nés le dimanche *(sonntags kinder)* ont seuls le privilége de voir les elfes dans tout l'éclat de leur beauté naturelle, mais que ces derniers peuvent l'accorder à qui bon leur semble. Tels sont les génies qui remplissent, dans les histoires et les vieilles traditions de l'Allemagne et de l'ancienne Scandinavie, le rôle que l'on a assigné aux fées dans les contes et les romans français (2).

Le gouvernement de ces êtres surnaturels, quoique monarchique, n'est point réglé par la loi salique; ils ont des rois et des reines qui président à leurs assemblées et célèbrent leurs noces. Les rois commandent les armées, font la guerre et la

(1) Comme ceux qui paraissent dans le conte de Dornroschen, du chapitre précédent.

(2) Nous avons été étonné, en lisant un article sur les *elfes*, inséré dans le *Dictionnaire de la conversation* (t. XXIV, p. 84), de voir que l'ingénieux écrivain qui l'a rédigé avait confondu, *bien volontairement sans doute*, sous le nom d'*elf*, tous les génies qui occupent une place si distincte dans la mythologie populaire de l'Allemagne. Génies des eaux, des bois, des montagnes, génies familiers, esprits servants, lutins, follets réunis dans cet article sous la même dénomination, offrent un piquant assemblage qu'embellit encore le style facile et élégant du spirituel auteur des *Lettres sur l'Islande*, mais qui n'en serait pas moins, aux yeux de MM. Grimm et de Hagen, un véritable *pot-pourri* mythologique.

paix, et les habitants des îles de la Baltique les ont souvent vus ranger leur armée en bataille, prêts à repousser l'invasion de l'ennemi.

Ces croyances sont celles qui subsistent encore en Allemagne, sur la nature et les attributions de la race nombreuse des elfes; elles sont également celles de tous les peuples du nord de l'Europe, chez lesquels les fictions des siècles passés se sont conservées jusqu'à ce jour. Ces mêmes croyances ont éprouvé en Angleterre et en Ecosse quelques altérations, que nous ferons connaître en parlant de la mythologie populaire de la Grande-Bretagne.

Comme les fées françaises, les elfes de la Germanie ont beaucoup d'analogie avec les nymphes de la Grèce; leurs diverses attributions, les lieux que l'on croit qu'elles habitent, la durée de leur existence et même jusqu'à leur nom peuvent servir à établir la ressemblance qui existe entre ces divinités inférieures des croyances populaires des différents peuples. Nous allons signaler celles de ces analogies qui nous ont paru les plus frappantes.

C'est une opinion généralement répandue chez tous les peuples qui croient aux elfes, que les coupes en forme de cornes dont ils se servent pour boire deviennent des véritables cornes d'abondance pour les mortels qui ont le courage de s'emparer de ces objets précieux, *et de les transporter au-delà d'un ruisseau*, ainsi que pour ceux auxquels ils en font présent. Il nous semble qu'on peut facilement reconnaître dans ces *coupes du bonheur* le calice sacré des nymphes, dont les ressources inépuisables sont mentionnées si souvent dans les fables grecques. On conserve encore avec grand soin, au château d'Edenhall, dans le Cumberland, une coupe enlevée par un membre de l'antique famille des Musgrave, dans un banquet de ces esprits, qui disparurent en disant : « Si ce verre se brise ou s'il tombe, adieu le bonheur d'Edenhall (1). » Prætorius raconte qu'une dame de la noble famille d'Alvensleben fut un jour conduite dans l'intérieur d'une montagne, où

(1) Walt.-Scott, *Miestrelsy otthe scottish border*, t. III.

elle trouva une *petite femme* couchée sur un lit et en grand travail. Elle lui donna ses soins, et la petite femme fut bientôt heureusement délivrée d'un garçon. L'accouchée fit présent à la noble dame d'un anneau d'or, qu'elle lui recommanda de garder bien soigneusement, en lui promettant que la maison d'Alvensleben resterait florissante tant qu'elle posséderait cet anneau; mais que si elle le perdait, la race tout entière s'anéantirait. Cet anneau est encore aujourd'hui précieusement conservé par les membres de la même famille, qui n'a cessé de prospérer depuis cette époque (1). On disait autrefois communément chez les Grecs, d'une personne heureuse, qu'elle possédait la corne d'Amalthée.

Les elfes habitent, comme les nymphes et les fées, les grottes et l'intérieur des collines verdoyantes, et ce qu'on raconte de la magnificence de leurs demeures ne le cède en rien aux descriptions que font les poètes et les historiens de l'antiquité des habitations souterraines des nymphes.

Quant à la durée de la vie des petits génies de l'Allemagne, quoique fort longue, comparée à celle des hommes, elle n'en est pas moins limitée, comme l'était celle des filles de l'Océan. A cela, nous pouvons encore ajouter que les différentes dénominations qui ont été données à ces demi-divinités, tant par les Hellènes que par les peuples du nord de l'Europe, paraissent provenir d'une idée commune sur la nature de ces mêmes divinités, et que, dans les langages respectifs de ces contrées, les mots *elf* et *nymphe* ont la même signification, ou plutôt nous donnent l'idée de la même chose. Dans les langues du Nord, le mot *elf* veut dire une eau courante (2). Le mot grec *numphé* a la même signification que le

(1) *Tenzel, monati. unterr.* 1689, p. 625. — *Hammelmann. oldemb. chronik*, p. 313. *Prætorius*, t. I, p. 95. Tradition recueillie oralement et tirée aussi de Cyriak Edinus, *Focmatischen büchern*, publiée en 1581, sur la famille d'Alvensleben. — Cet anneau, précieusement gardé dans cette maison, est en ce moment, pour plus de sûreté, déposé à Lubeck. On raconte la même chose de la famille de Hahn, de celle de Rantzau et de celle des comtes d'Orgevilliers, en Lorraine.

(2) En Norwége et en Suède, beaucoup de noms de rivières se terminent par le mot *elf*. On dit le Mals-Elf, le Salten-Elf, le Wormen-Elf, etc. Le nom de l'Elbe a, dit-on, la même étymologie.

mot latin *lympha*, dont on retrouve encore l'idée dans le mot romaïque *lymphatos*, qui sert à exprimer la maladie nommée *nympholepsie*.

La taille des elfes, quoique fort petite, n'est point inférieure à celle d'une autre race de génies, les *Lares champêtres d'Italie*, avec lesquels on pourrait leur trouver au besoin quelque autre ressemblance ; et nous dirons qu'en cela la fiction populaire est restée fidèle aux plus anciennes croyances des peuples concernant la taille et la forme de leurs divinités inférieures et de leurs dieux domestiques. On en trouve des exemples dans les *Patœci* des Phéniciens, les *dieux domestiques* de Laban, les *Cabires* d'Egypte et de Samothrace, les *Dactyles idæens* de l'île de Crète, les *Anaces* d'Athènes, les *Dioscures* de Lacédémone, le dieu *Tagès* de l'Étrurie, et les *Lares* du *Latium*. Il serait peut-être difficile d'assigner la raison qui a pu produire chez tant de peuples divers cette communauté d'opinion sur la stature de ces divinités subalternes ; il nous suffira de faire remarquer que l'usage adopté par les conteurs et les romanciers, de donner quelquefois aux elfes et aux fées la taille ordinaire de la race humaine lorsqu'ils les mettent en scène, est conforme aux croyances populaires concernant les nains de l'Allemagne et les leschies des nations slaves, qui peuvent augmenter ou diminuer leur taille à leur volonté (1).

D'après toutes ces raisons, nous pensons qu'on est autorisé à supposer que les croyances nationales de la Grèce ont pu jadis avoir quelque influence sur celles des peuples de la Germanie, et produire dans la nature et les attributions de leurs divinités champêtres certaines modifications que l'on peut également attribuer, soit au contact qui a dû nécessairement exister jadis entre les Grecs et les nations gothiques, soit aux idées classiques introduites dans les fictions populaires pendant les

(1) Le pouvoir de se grandir était commun à toutes les races d'esprits nains. Voyez à cet égard ce que l'on rapporte du roi Lorin dans le *Petit jardin des roses* (*Northern antiquitiés*). Voyez également le chapitre des nains et celui des divinités des bois.

siècles du moyen-âge. Mais en même temps, sur ce point comme sur beaucoup d'autres qui appartiennent aux croyances populaires communes aux Grecs et aux Barbares, il est impossible de ne point reconnaître un fragment d'une croyance provenant d'une source beaucoup plus ancienne, qui n'a jamais pu être importée dans la Grèce ni dans l'Europe occidentale par une nouvelle dynastie de rois, ni communiquée par les chants des poètes ou des bardes d'aucune nation. Quant aux différences qui pourraient exister à cet égard chez les peuples de l'Europe, et qui nous porteraient à douter de l'origine commune de leurs croyances populaires, elles peuvent provenir de beaucoup de causes qui ressortent naturellement des changements qui ont eu lieu dans le caractère et les institutions nationales de ces mêmes peuples; mais jamais néanmoins ces différences ne pourront être aussi marquées que celles qui existent dans la figure humaine, depuis les bords de la mer Égée jusqu'à ceux de l'Océan glacial.

Nous avons déjà cité, dans le chapitre précédent, afin de remonter à l'origine de nos contes de fées, quelques histoires populaires recueillies par MM. Grimm. Nous allons, au moyen d'exemples pris dans cette précieuse collection, faire connaître également les fictions les plus répandues en Allemagne.

On trouvera dans le conte suivant une peinture parfaite du caractère et des attributions des elfes gothiques; c'est l'abrégé d'une histoire tirée du *Phantasus* de Tiecks, qui est fondée sur une tradition fort ancienne et bien connue en Germanie :

Le Bosquet des Elfes.

« J'espère, disait un jour un bûcheron à sa femme, que nos enfants n'iront pas jouer davantage dans le bosquet des sapins du bord de la rivière, car Dieu sait qui l'habite depuis quelque temps; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce lieu paraît plus sombre et plus triste que jamais, et l'on dit qu'on y voit rôder tous les soirs des êtres d'un aspect fort singulier. »

Le bûcheron n'osait pourtant pas dire que ces nouveaux venus aient jusqu'alors porté malheur au village, car tout y prospérait plus que jamais depuis leur arrivée. Les champs y étaient plus fertiles, les prés plus verts, l'azur même du ciel y paraissait plus beau. N'ayant donc rien à dire sur leur compte, le bûcheron laissa prudemment en paix ses nouveaux voisins, et il ne pensait même à eux que fort rarement.

» Ce soir-là même, la fille du bûcheron, la petite Marie, et son petit ami Martin, jouaient dans le vallon à cligne-musette. « Où peut-il s'être caché, disait Marie en cherchant Martin? Il faut qu'il soit dans le bosquet des sapins! et elle y courut aussitôt. En ce moment, un petit chien vint la caresser, et marchant ensuite devant elle en remuant sa queue, il semblait lui indiquer le chemin du bosquet. A peine Marie s'en fut-elle approchée, que le petit animal courut s'y réfugier. L'enfant l'y suivit; mais quelle fut sa surprise et sa joie, quand, au lieu du sombre aspect des pins, elle aperçut un jardin délicieux, où les fleurs et les arbrisseaux de toute espèce croissaient sur un tapis de la plus éclatante verdure : de légers papillons voltigeaient autour d'elle; des oiseaux faisaient entendre leur doux ramage. Mais ce qui étonna encore davantage la petite Marie, ce fut d'apercevoir les plus jolis petits enfants du monde, folâtrant de toutes parts dans ce beau lieu; les uns faisaient des guirlandes de fleurs, les autres dansaient en rond sous de frais ombrages. Au milieu de ce site enchanteur, s'élevait un palais qui éblouissait les yeux par son éclat et sa magnificence.

» Marie regardait avec étonnement la scène magique qui l'environnait, lorsqu'une des petites danseuses accourut vers elle, et lui dit : « Enfin vous êtes donc venue nous voir! Nous vous avons souvent aperçue jouant dans le vallon, et nous désirions bien vivement vous avoir avec nous. » En disant ces mots, elle cueillit quelques fruits qui croissaient près de là, et les offrit à Marie, qui ne les eut pas plutôt goûtés, qu'elle perdit le souvenir de la maison de son père, et ne se sentit d'autre désir que celui de faire plus ample connaissance avec ses nouveaux amis.

» Ceux-ci l'emmenèrent avec eux et lui firent partager tous leurs jeux. Tantôt ils dansaient au clair de la lune sur des tapis de primevères, ou sautaient de branches en branches parmi les arbres qui ombrageaient des ruisseaux limpides; car ces petits êtres s'agitaient dans l'air avec autant d'aisance et de légèreté que sur la terre, et quant à Marie, ils la portaient dans leurs bras partout où ils allaient.

» D'autres fois, ils jetaient quelques grains sur le gazon, et aussitôt on voyait s'élever de petits arbres, sur les branches desquels ils se perchaient et se balançaient dans les airs au gré des brises légères, tandis que ces arbres grandissaient sous leurs pieds; puis, à leurs ordres, ils rentraient dans la terre, et les déposaient doucement sur le gazon.

» Les petits génies allaient aussi visiter avec Marie le palais de leur reine, dans lequel on leur servait les mets les plus délicats, aux sons d'une musique harmonieuse; partout autour d'eux croissaient des fleurs dont les couleurs variaient à chaque instant, du pourpre à l'écarlate et du jaune à l'émeraude.

» Ils s'amusaient quelquefois à considérer les monceaux de richesses qui étaient entassées dans le trésor royal; car des nains étaient sans cesse occupés à fouiller dans la terre pour y chercher de l'or et des pierres précieuses.

» Quelque petit que pût sembler du dehors cet endroit enchanté, quand on était dedans, il paraissait sans bornes; un brouillard épais l'entourait pour le cacher aux yeux des hommes, et des petits elfes étaient placés en sentinelle sur le sommet des arbres les plus élevés, dans la crainte que quelque mortel ne vint par sa présence rompre le charme et les forcer à fuir.

» — Mais qu'êtes-vous donc, enfin, disait un jour Marie à ses folâtres compagnes?

» — Nous sommes ces esprits ou génies que les hommes appellent Elfes, lui répondit une d'elles, dont le nom était Gossamer, et qui était devenue son amie la plus chérie; nous sommes ces génies dont on dit que vous parlez beaucoup dans le monde; il en est parmi nous qui se plaisent à vous faire du

mal; mais ceux de notre espèce que vous voyez ici ne pensent qu'à vivre heureux, se mêlent peu des affaires des hommes et ne vont parmi eux que pour leur faire du bien. »

» — Mais où est votre reine, ajouta Marie?

» — Chut! chut! reprit aussitôt l'aimable Gossamer, vous ne pouvez ni la voir, ni même en parler, et il faudra nécessairement que vous nous quittiez avant son retour, car nul mortel ne peut demeurer dans le lieu qu'elle habite; et vous saurez qu'elle est parmi nous, lorsque vous verrez les gazons plus riants, le soleil plus brillant et les eaux plus limpides. »

» Peu de temps après cette conversation, Gossamer vint trouver Marie pour lui faire ses adieux, et lui remit un anneau d'or, comme un gage de son amitié. Le petit génie la conduisit ensuite à l'entrée du bosquet : « — Pensez à moi, lui dit-il, mais gardez-vous bien de dire à personne au monde ce que vous avez vu, ou d'essayer de revenir parmi nous; nous fuirions aussitôt de ces lieux et nous les quitterions pour jamais. »

» En finissant ces paroles, le génie disparut, et Marie, se retournant aussitôt, n'aperçut plus rien que le sombre bosquet de sapins qu'elle connaissait dès son enfance. — « O! combien, se dit-elle, en regardant le soleil qui était déjà levé depuis quelque temps, combien mon père et ma mère ont dû être inquiets à mon égard! Ils ne pourront jamais s'imaginer en quel lieu j'ai passé la nuit, et cependant il ne m'est point permis de raconter ce que j'ai vu! Que leur dirai-je? » Tout en parlant ainsi, elle se pressait d'arriver à la cabane de son père, s'étonnant néanmoins, à mesure qu'elle avançait, de voir les feuilles, qui, hier encore, étaient si vertes et si fraîches, tomber autour d'elle jaunes et desséchées. La cabane elle-même lui semblait avoir éprouvé quelques changements, et lorsqu'elle y entra, son père lui parut également de quelques années plus vieux que la dernière fois qu'elle l'avait vu; sa mère, qu'elle reconnaissait à peine, était assise près de lui, et à côté d'eux était un jeune homme, qu'elle eut beaucoup de peine à reconnaître.

» Mon père, s'écria la jeune fille surprise au dernier point, que signifie tout ce que je vois ici?

» Qui êtes-vous, répondit le bûcheron, vous qui m'appelez votre père? Seriez-vous?... Non, cela ne saurait-être! Seriez-vous notre chère Marie que nous pleurons depuis si longtemps?

» Cependant, ces bons parents reconnurent bientôt l'enfant dont ils avaient tant pleuré la perte, et son cher Martin, son ami d'enfance, fut le premier à s'écrier :

« Il n'est, ma foi, pas étonnant, Marie, que vous m'ayez oublié, après une aussi longue absence. Ne vous rappelez-vous plus comment nous nous sommes quittés il y a sept ans, lorsque nous étions à jouer ensemble dans le vallon? Nous vous avons cru perdue pour jamais, mais nous nous réjouissons que quelqu'un ait pris soin de vous et vous ait enfin ramenée parmi nous. »

» Marie ne répondit rien, car elle ne pouvait pas tout dire; mais ce que racontait Martin lui paraissait bien étrange, et elle sentait son pauvre cœur tout attristé, en comparant en elle-même le bosquet enchanté des Elfes à la pauvre cabane de son père.

» Peu à peu cependant les idées de la jeune fille se calmèrent; elle pensa avoir fait un rêve, et bientôt après elle épousa son cher Martin. Tout prospérait autour de Marie, et elle donna le nom d'Elfie à son premier enfant, en souvenir de ses bons amis du bosquet. C'était une petite fille, si jolie, si aimable, que sa mère, en elle-même, la comparait souvent pour sa gentillesse à un petit Elf, et tout le monde, sans le savoir, l'appelait aussi *Enfant-d'Elf*.

» Un jour, Marie, en habillant la petite Elfie, trouva au col de cet enfant une pièce d'or attachée avec un fil de soie. Elle ne pouvait méconnaître l'origine de cette pièce, en ayant vu souvent de semblables entre les mains des Elfes du bosquet. Elfie parut chagrine de cette découverte, et dit à sa mère qu'elle avait trouvé la pièce d'or dans le jardin. Mais Marie épia ses démarches, et s'assura bientôt qu'elle allait seule tous les jours s'asseoir dans un endroit sombre, derrière la maison; et s'étant un jour cachée près de là, elle ne fut pas peu sur-

prise d'apercevoir Gossamer assise auprès de sa fille : « Chère Elfie, lui disait-elle, combien de fois votre mère et moi nous sommes ainsi assises ensemble, lorsqu'elle était enfant et résidait parmi nous; ô! que ne pouvez venir aussi nous voir! Mais cela ne peut se faire depuis que notre reine est de retour. Néanmoins, je viendrai causer avec vous chaque jour en ce lieu, tandis que vous êtes encore enfant, car lorsque vous serez grande, il faudra nous séparer pour jamais. » Gossamer cueillit alors une rose, souffla délicatement dessus : « Prenez cette fleur, gentille Elfie, ajouta-t-elle, et gardez-la pour l'amour de moi; je lui conserverai sa fraîcheur pendant toute une année. »

» Marie, à qui sa fille devenait chaque jour plus chère, s'étant assurée qu'elle passait ainsi chaque jour plusieurs heures avec l'Elfe, allait se cacher près de l'endroit où elles s'amusaient ensemble, et veillait inaperçue sur son enfant. Mais un jour elle eut une si grande frayeur en voyant Gossamer, qui folâtrait alors avec sa petite amie, la porter légèrement d'arbre en arbre à travers les airs, qu'elle ne put s'empêcher de jeter un cri. Au bruit qu'elle fit, l'Elfe, après avoir posé bien doucement l'enfant sur le gazon, s'enfuit en montrant quelque dépit.

» Cependant, le génie continuait à venir encore quelquefois visiter la petite Elfie, et il aurait sans doute repris à son égard ses anciennes habitudes, si Marie, fâchée d'entendre chaque jour son mari se moquer des manières étranges de sa fille et répéter qu'il y avait dans le bois de sapins quelque chose qui ne leur portait pas bonheur, ne lui eût raconté tout ce qu'elle savait à cet égard; et pour lui prouver la vérité de son récit, elle le conduisit dans un lieu d'où il pouvait apercevoir les choses étranges qui se passaient entre sa fille et Gossamer. Mais à peine celle-ci eut-elle connaissance de la présence de Martin, qu'elle se changea en corneille et s'envola vers le bosquet.

» A cette vue, Marie fondit en larmes, ainsi que la petite Elfie, car elles savaient bien que leur amie était à jamais perdue pour elles. Néanmoins, Martin, décidé à poursuivre ses

recherches, se dirigea en secret vers le bosquet, dès que la nuit fut venue. En y arrivant, rien ne frappa d'abord sa vue que les tristes sapins qu'il connaissait depuis bien longtemps; mais bientôt le tonnerre gronda, le vent souffla avec rage, et toute la nature semblait tellement irritée autour du pauvre Martin, qu'il regagna bien vite sa maison, encore effrayé de tout ce qu'il venait de voir.

» Le lendemain, dès que le jour parut, les gens du village se demandaient avec inquiétude, en sortant de leurs maisons, ce que pouvaient signifier les bruits étranges qu'ils avaient entendus pendant la nuit. En même temps, leurs yeux étaient frappés d'un spectacle aussi triste qu'inattendu : les arbres étaient dépouillés de leurs feuilles; partout l'herbe était desséchée, les sources taries, et tout ce qui environnait le village avait l'air triste et languissant. Quelques-uns convinrent néanmoins que le bosquet n'avait pas un air aussi effrayant que la veille. On fit là-dessus d'étranges histoires : l'un avait entendu dans les airs un grand frémissement; un autre, en passant près du fatal bosquet, avait vu des milliers de démons s'envoler de ses sombres ombrages; chacun raconta la sienne. Cependant, personne ne pouvait se rendre compte de ce qui était arrivé; Martin et Marie seuls le savaient et regrettaient amèrement leur imprudence, car ils prévoyaient bien que les *bons voisins*, auxquels ils devaient leur bonne fortune, les avaient quittés pour toujours.

» Mais aucun ne raconta sur cette singulière aventure une histoire plus étrange que le vieux batelier du gué voisin du bosquet de sapins; car il dit aux villageois émerveillés comment, vers minuit, des milliers de petits êtres s'étaient emparés de sa barque et y avaient chargé leurs trésors; comment des formes fantastiques remplissaient l'air et voltigeaient de toutes parts; comment, enfin, celui qui paraissait être le chef de tous ces génies passa sur l'autre rive, escorté par une suite nombreuse, tandis que des voix aériennes chantaient de douces chansons, accompagnées d'une musique délicieuse.

» Personne cependant ne ressentit plus que la pauvre Elfie la perte des bons voisins du bosquet. Elle passait des heures

entières à chanter les jolis airs que lui avait appris Gossamer, en regardant tristement la rose dont son amie lui avait fait cadeau. Enfin, lorsque l'année fut écoulée, et que la rose eut perdu sa fraîcheur, Elfie planta sa tige dans le jardin, et bientôt il en sortit un rosier qui devint si grand, que la jeune fille pouvait s'asseoir sous son ombre et penser dans ce lieu chéri à l'amie qu'elle avait perdue (1). »

Nous croyons qu'il est impossible de rencontrer parmi les histoires populaires d'aucun peuple quelque chose de plus joli, de plus léger, de plus délicat que ce petit conte du bosquet des Elfes, dont nous n'avons rien voulu retrancher. Il donne une idée complète du caractère des Elfes bienfaisants, de ces charmantes créatures dont la vive imagination des Celtes avait peuplé les vallons et les bois.

On retrouve souvent dans les contes populaires de l'Allemagne les allégories les plus ingénieuses des fables de l'antiquité païenne. Les métamorphoses de l'âne de Lucius de Patras avaient déjà été abrégées par Lucien lorsque Apulée s'empara de ce conte milésien, depuis longtemps fameux et populaire, pour construire celui qu'il nous a laissé sous le nom de *l'Ane d'or*; la métamorphose, qui est la base de ce dernier conte, est elle-même empruntée à l'ancien système de la métempsycose.

Plusieurs contes allemands fort anciens nous offrent une analogie parfaite avec ceux de Lucius et d'Apulée; la plus frappante peut-être se trouve dans le conte intitulé : *Der Krautesel*, dont nous allons donner un abrégé :

Der Krautesel. — La Salade.

« Un jour qu'un jeune et joyeux chasseur traversait une forêt d'un pas léger, il rencontra tout à coup une petite vieille ayant une apparence fort misérable : — « Bonjour, bonjour, lui dit-elle; vous avez l'air bien gai, mon enfant; pour moi

(1) Nous avons traduit ce conte du *Kinder und hans marchen*, de MM. Grimm, vol. I.

pauvre vieille, je meurs de faim; ah! de grâce, donnez-moi quelque chose à manger. »

» Le chasseur eut pitié de cette malheureuse femme, et, mettant aussitôt la main dans le petit sac de cuir qu'il portait suspendu à son épaule, il en tira tout ce qui s'y trouvait et le donna à la pauvre vieille. Après cette bonne action, il allait continuer sa route, lorsque la vieille l'arrêta, et le prenant par la main : « Écoutez bien, mon enfant, ce que je vais vous dire : Vous avez été bon et humain envers moi, et je veux vous en récompenser. Poursuivez votre route, et dans peu de temps vous arriverez au pied d'un arbre sur lequel vous verrez neuf oiseaux occupés à se disputer un manteau; tirez au milieu de la bande : l'un d'eux tombera ainsi que le manteau. Prenez ce dernier, et il vous transportera en un instant dans tous les lieux où vous désirerez vous rendre. Ouvrez ensuite le corps de l'oiseau, retirez-en le cœur et conservez-le soigneusement, car il vous portera bonheur, et chaque matin vous trouverez en vous levant une pièce d'or sous le chevet de votre lit. »

» Le chasseur remercia la vieille et continua son chemin. Tout arriva comme la bonne femme l'avait prédit, et le lendemain, et chaque jour ensuite, le chasseur trouvait à son réveil une belle pièce d'or qu'il conservait avec soin. Enfin, quand il crut que sa bourse était suffisamment garnie, il eut envie de voyager; prenant son petit sac de cuir et son manteau, et jetant son arc sur ses épaules, il embrassa ses amis et partit.

» Il y avait déjà quelque temps que notre chasseur courait le monde, lorsqu'un jour, en sortant d'une forêt, il aperçut un château magnifique, entouré de belles prairies; à une des fenêtres du château était une vieille femme, et à côté d'elle une jeune dame d'une grande beauté.

» La vieille, qui était une méchante *fée* (1), n'eut pas plutôt aperçu le chasseur, qu'elle sut quels trésors inappréciables il

(1) Il y a *Elfen* dans l'allemand, que nous avons rendu ici par *fée*.

portait avec lui, et elle résolut de mettre tout en œuvre pour s'en emparer.

» Le chasseur, bien accueilli dans le château, devint épris de la jeune dame, qui, par les conseils et à l'aide de la méchante fée, parvint bientôt à se rendre maîtresse des talismans dont il était possesseur; puis elle l'abandonna, pendant son sommeil, au milieu de rochers sauvages.

» Ces rochers étaient la demeure de géants cruels, qui, trouvant le chasseur encore endormi, se contentèrent de le repousser du pied, le prenant pour un ver de terre. Néanmoins, comme il n'y avait guère de sûreté pour lui au milieu de tels hôtes, un nuage, envoyé sans doute par la bonne fée qui le protégeait toujours, vint fort à propos l'enlever et le transporter dans un jardin rempli de toutes sortes de légumes, où il fut déposé fort doucement sur un épais gazon.

» Le chasseur, qui avait faim et qui ne voyait rien autour de lui pour la satisfaire que des choux et de la salade, se décida, faute de mieux, à manger quelques pieds de ce dernier légume, pour calmer son appétit; mais à peine en eut-il avalé deux ou trois feuilles, qu'il sentit s'opérer en lui un affreux changement, et qu'il vit avec horreur qu'il venait d'être métamorphosé en âne.

» Cependant, comme ce changement, quelque cruel qu'il pût paraître au pauvre chasseur, ne lui avait point ôté l'appétit, et que la salade lui avait paru bonne, il continua à s'en régaler. Il en mangea tant, qu'enfin il en rencontra qui était d'une autre espèce que la première, et dont il n'eut pas plutôt goûté, qu'un nouveau changement s'opéra dans sa personne, et qu'il s'aperçut bientôt, à sa grande satisfaction, qu'il avait repris sa première forme.

» A quelque chose malheur est bon, pensa notre chasseur à la suite de ces deux métamorphoses; ceci pourra me servir à ravoir mes précieux talismans; et après avoir cueilli quelques pieds de salade, de l'une et de l'autre espèce, il se dirigea vers le château qui renfermait ses deux trésors. Il se noircit la figure de manière à se rendre méconnaissable, et pénétra de nouveau dans la demeure de la vieille et de sa jeune compa-

gne, en ayant soin de se donner pour le jardinier d'un roi qui aimait beaucoup la salade, et qui l'avait envoyé courir le monde afin de lui rapporter la plus rare qu'il pourrait trouver : « J'en apporte avec moi de la plus belle espèce, dit-il en s'adressant à la méchante fée; mais le soleil est tellement ardent aujourd'hui, qu'elle commence à se faner, et que je crains de ne pouvoir emporter plus loin ce précieux légume que j'ai eu tant de peine à trouver. »

Une fois introduit dans le château, on pense bien que le chasseur ne manqua pas de servir à la vieille un plat de son métier. La fée ainsi que la jeune dame et sa femme de chambre se régalèrent de la salade, qu'elles trouvèrent délicieuse; mais toutes trois, après en avoir mangé, furent métamorphosées en ânesses. Le chasseur les livra ensuite à un méchant meunier, qui les roua tellement de coups, que la plus vieille mourut quelques jours après.

» Le chasseur, qui avait retrouvé ses deux talismans, eut enfin pitié du sort de la jeune dame, pour laquelle il conservait toujours dans son cœur un tendre souvenir, malgré tous les mauvais tours qu'elle lui avait joués. Il lui rendit sa première forme, ainsi qu'à sa suivante, en leur faisant manger de la *bonne salade*, et il épousa ensuite sa belle maîtresse, avec laquelle il vécut longtemps heureux (1).»

Dans un autre conte allemand, recueilli à *Zwehrn* par MM. Grimm, un guerrier, dépouillé par une princesse de plusieurs talismans précieux qu'il tenait de la générosité d'un Elf, avait vu, non sans une extrême frayeur, son nez croître d'une manière tellement effrayante, qu'il avait acquis plusieurs pieds de longueur, après que ce guerrier eut mangé une pomme cueillie dans un bois, lorsqu'il était pressé de la soif. Mais, par bonheur pour lui, le petit Elf vint à son aide dans ce moment critique, et lui fit manger certaine poire qui rendit à son nez sa première forme. Le guerrier se servit ensuite avec succès de ces deux fruits pour se venger de sa per-

(1) Traduit du *Kinder und hans marchen*, de MM. Grimm.

fide princesse, de la même manière que le fait le chasseur dans le conte précédent (1).

Prætorius rapporte un conte à peu près semblable, dans lequel la fleur du lys a la vertu de rendre la forme humaine à ceux qui l'auraient perdue par quelque maléfice.

Mais toutes ces histoires paraissent être une imitation de celle de *Fortunatus* (le prince fortuné), dont l'origine fort ancienne n'est cependant pas connue, quoiqu'il semble probable qu'elle nous vient d'Espagne, en raison des noms espagnols qu'on y trouve souvent. Il y a une version de cette histoire dans le *Gesta Romanorum*.

Néanmoins, tous les Elfes des contes allemands ne sont pas comme les habitants du bosquet dont nous venons de parler, des génies d'une beauté céleste, qui se balancent sur la cime des arbres ou qui se posent dans le calice des fleurs; des esprits aériens, aux ailes d'azur, à la voix mélodieuse, qui se baignent dans la clarté de la lune et qui s'endorment dans une rose, tous ne sont pas, comme Gossamer et ses compagnes, des êtres bienfaisants, qui ne visitent les mortels que pour les rendre heureux.

Il en est aussi qui sont petits, laids et difformes, dont le caractère est envieux et méchant, qui n'obligent les mortels que par caprice, et qui, pour satisfaire leurs passions haineuses, exigent souvent d'eux, lorsqu'ils leur rendent quelques services, le sacrifice des objets de leurs plus chères affections. Tel était *Rumpel-Stiltz-Kin,* un méchant petit Elf, dont nous allons raconter l'histoire :

Rumpel-Stiltz-Kin.

« Dans un certain royaume, vivait jadis un pauvre meunier qui avait une fille d'une grande beauté. Elle était en outre très-spirituelle et extrêmement adroite; de sorte que son père

(1) Dans d'autres histoires, le nez est remplacé par une corne.

ssentait tant d'orgueil, qu'il fut jusqu'à dire un jour au
ıe sa fille pouvait filer de l'or avec de la paille (1).
ↄe roi, qui était très-avare, n'eut pas plutôt entendu
aroles imprudentes du meunier, qu'il ordonna de lui
er cette fille, et dès qu'elle fut dans son palais, il la con-
t dans une chambre où il avait fait mettre une grande
tité de paille, et il lui dit ensuite, en lui donnant un
et une quenouille, que si elle tenait à la vie, il fallait
le filât dans un jour toute la paille qu'elle voyait devant
La pauvre fille eut beau se récrier et protester qu'il lui
impossible de faire ce qu'on lui demandait, le roi ferma
rte et la laissa seule.
.a fille du meunier était assise dans un coin et pleurait
ement, lorsque la porte s'ouvrit, et un petit homme boi-
et fort laid parut tout à coup devant elle, et lui demanda
jet de ses pleurs. Après qu'elle eut fait connaître ce qu'on
ıait d'elle : « Que me donnerez-vous, lui dit le petit
ne, et je le ferai pour vous? — Mon collier d'or, répon-
l'instant la fille. » Il la prit au mot, et se mettant aussitôt
ıvrage, il accomplit dans très-peu de temps la tâche dif-
qui avait été donnée à la prisonnière.
.e lendemain, lorsque le roi parut, il fut fort étonné;
son avarice était insatiable, et il renferma une seconde
a pauvre fille, en lui donnant une nouvelle tâche à rem-
Elle était dans un grand embarras, lorsque le petit
ne ouvrit encore la porte et lui fit la même proposition
a veille. Elle n'avait plus rien à lui donner que sa bague :
ↄrit donc et termina son ouvrage en aussi peu de temps
ı première fois.
.e roi, plus étonné que jamais, ne fut point encore satis-
: donna à la fille du meunier une troisième tâche plus
que les deux premières, en lui promettant qu'il l'épou-
, si elle était terminée le lendemain.
ıussitôt qu'elle fut seule, l'Elfe se montra de nouveau,
ıme elle n'avait plus rien à lui offrir : « Vous me don-

'est ce qu'on appelle en anglais : *To spin gold out of straw.*

nerez, le premier enfant que vous aurez, lorsque vous serez reine. » La pauvre fille pensa en elle-même que cela ne serait sans doute jamais, et elle lui promit son premier né. Le roi vint le lendemain, et trouvant l'ouvrage achevé, il tint sa promesse et prit pour épouse la fille du meunier.

» A la naissance de son premier enfant, la nouvelle reine fut tellement joyeuse, qu'elle oublia tout-à-fait le petit homme et la promesse qu'elle lui avait faite. Mais, un jour, il vint la lui rappeler. La reine déplora son malheur et lui offrit en échange de l'enfant tout l'or de son royaume; mais l'Elfe fut inexorable. Enfin, touché par les pleurs de cette jeune et tendre mère, il consentit à lui accorder un délai de trois jours, au bout desquels elle conserverait son fils, si elle avait pu deviner le nom du petit Elfe.

» La reine ne dormit point de toute la nuit, repassant dans son esprit tous les noms les plus singuliers qu'elle avait entendu prononcer, et elle envoya, dès le matin, des courriers dans toutes les directions pour en recueillir de nouveaux. Le lendemain, l'Elfe se présenta; la reine lui récita tous les noms dont elle put se souvenir; mais, à chacun d'eux, il répondit : « Ce n'est pas là mon nom. »

» Le second jour, la reine essaya les noms les plus drôles, tels que Bancroche, Bossu, Bancal; mais l'Elfe répondit toujours comme la première fois.

» Le troisième jour, un des envoyés de la reine vint la trouver et lui dit : « Tous les noms sont épuisés, Madame, et je n'en puis trouver davantage; cependant, hier, tandis que je gravissais une haute montagne couverte d'arbres, dans un endroit où le renard et le lièvre se disent ordinairement bonsoir, je vis une petite cabane devant laquelle un feu était allumé, et autour du feu, un petit homme fort drôle dansait sur une jambe, en chantant ces paroles :

« Joyeusement je ferai fête; je brasse aujourd'hui, je pétrirai demain.
Joyeusement je danserai et je chanterai quand arrivera l'étranger,
Car la reine ne se doute certainement pas que je m'appelle *Rumpel-Stiltz-Kin.* »

» La reine sauta de joie quand elle entendit ces paroles, et bientôt après arriva le petit Elfe : « Eh bien! Madame, quel est mon nom? — C'est Jean, sans doute? répondit-elle timidement. — Non. — Thomas, peut-être? — Pas plus encore. — Eh bien! serait-ce par hasard Rumpel-Stiltz-Kin? — Il n'y a qu'une sorcière qui ait pu vous le dire, s'écria le petit Elfe, en écumant de rage et frappant en même temps le plancher avec tant de force, que son pied gauche y entra tout entier, et qu'il fut obligé de se servir de ses deux mains pour s'en retirer. Le méchant génie s'esquiva ensuite au milieu des railleries des assistants, qui riaient de bon cœur de toute la peine qu'il s'était donnée pour rien (1). »

Le désappointement de ce petit Elfe rappelle celui qu'éprouve presque toujours Satan dans les marchés qu'il fait avec les hommes.

Il y a en Allemagne différentes versions de cette histoire, qui y est très-répandue. On en trouve une semblable en Irlande, dans laquelle il y a une chanson qui finit ainsi :

« Litle does my lady wot
That my name is Trit-a-Trot (2). »

Dans *La tour ténébreuse et les jours lumineux*, contes anglais, tirés d'une ancienne chronique composée par Richard Cœur-de-Lion (Amsterdam, 1708), l'histoire de *Ricdin-Ricdon* renferme le même incident, et le chant du nain est comme il suit :

Si jeune et tendre femelle,
N'aimant qu'enfantins ébats,
Avait mis dans sa cervelle
Que Ricdin-Ricdon je m'appelle,
Point ne viendrait dans mes lags;
Mais sera pour moi la belle,
Car un tel nom ne sait pas.

Quelque méchants que puissent paraître certains Elfes, il ne

(1) Traduit du *Kinder und hans marchen*, de MM. Grimm.
(2) « Madame ne se doute guère que mon nom est Trit-a-Trot. »

faut cependant pas les confondre avec d'autres êtres surnaturels dont Reginald-Scott parle, d'après Cornelius van Kempen, dans son ouvrage sur la découverte de la sorcellerie (1). « En 830, dit-il, du temps de l'empereur Lothaire, beaucoup d'esprits de diverses espèces infestaient la Frise, particulièrement les nymphes blanches des anciens, que les modernes ont nommées *witte wisven*. Ces nymphes (que quelques-uns appellent *dames blanches*) habitent des cavernes souterraines, creusées sur le sommet d'une haute montagne. Elles surprenaient souvent les voyageurs égarées pendant la nuit, les bergers gardant leurs troupeaux et les femmes nouvellement accouchées, ainsi que leurs enfants. Elles les emportaient dans leurs cavernes, d'où l'on entendait sortir beaucoup de bruits étranges, des cris d'enfants, des gémissements, quelques mots imparfaits et toute espèce de sons musicaux (2). »

Ces *dames blanches* sont celles que l'on nomme communément *femmes sauvages*, et qui sont encore accusées, de nos jours, d'enlever les enfants et d'en substituer d'autres à leur place. Les habitants de Groedich rapportaient, il y a peu d'années, qu'il n'était pas rare de voir de ces femmes sauvages, sorties du Wunderberg (3), venir dans la plaine, où elles enlevaient quelquefois les enfants. Un jeune garçon de Kugchstadt, qu'elles avaient ainsi enlevé, tandis qu'il gardait les bestiaux, fut revu un an après, par des bûcherons, sous un vêtement vert, et assis sur un tronc d'arbre, au sommet de la montagne; mais lorsque ses parents furent le lendemain pour l'y chercher, il avait disparu (4).

Dans la Souabe, la Franconie et la Thuringe, on crie aux méchants enfants : « Tais-toi, ou la sauvage Berta *(wilde*

(1) *The discovery of witchcraft*, 1584, in-4°. — Cet ouvrage parut en Angleterre et fut condamné au feu. L'auteur cherchait à prouver que tout ce que l'on dit des sorciers et des magiciens est fabuleux; mais il faut avouer que ses raisonnements ne sont pas d'une grande force et qu'on fit beaucoup trop d'honneur à son ouvrage.

(2) Balthazar Bekker, dans son *Monde enchanté;* Picart, van Brussels et des Roches font également mention des nymphes ou dames blanches.

(3) Montagne enchantée dont nous avons déjà parlé.

(4) Brixener Wolksbuch.

Berta) va venir! » D'autres la nomment hilda Bertha ou même la Berthe de fer *(Eiserne)*. Elle se montre sous la forme d'une femme sauvage, avec une longue chevelure, et salit la quenouille de la fille qui, le dernier jour de l'an, n'a pas filé tout son lin. Beaucoup de gens mangent ce jour-là des boulettes de pâte et des harengs; autrement, ils croiraient que Perchta viendrait leur couper le ventre pour en retirer ce qu'ils auraient mangé d'abord et y mettre de la paille hachée; après quoi, elle recoudrait la coupure avec un soc de charrue, au lieu d'aiguilles, et des rames de métier, au lieu de fil (1).

Les paysans de la Marche de Brandebourg parlent d'une autre femme sauvage qu'ils nomment *la tante au seigle*, qui se tient cachée dans les champs de blé et qui enlèvent quelquefois les enfants (2).

L'enlèvement des enfants est une des croyances grossières les plus accréditées en Allemagne. « Le réformateur Luther, dit M. de Reiffenberg, qui venait apporter au monde le flambeau de la vérité et le délivrer des vieilles erreurs, n'a pas fait difficulté d'ajouter foi à des contes de nourrices. Il est vrai qu'il les met sur le compte du diable, pour lequel il montre beaucoup de considération et avec lequel il rapporte sa dispute réglée dans son livre sur la messe (3). Les *propos de table*, recueillis de sa *sainte bouche* par le docteur Antoine Lauterbach et mis ensuite en ordre par le docteur Aurifaber, font aussi mention de rapt d'enfants pratiqués par le démon : « Quelquefois, ajoute Luther, dans les six premières semaines de leur naissance, il enlève à leur mère ces pauvres petits pour en substituer à leur place d'autres nommés par les Saxons *Killcrops* (4). »

Luther dit ensuite comment il a vu et touché des Killcrops; mais la plus ridicule de toutes ces histoires, au moins dans la

(1) Crusius, *Annales suev.*, t. I, lib. XII, c. 6, p. 329. — Floegel, *Gesch., der grotesken*, p. 23.
(2) Tharsander (G. W. Wegner), *Schauplatz*, t. I, 433-434. — Prætorius, Wes.beschreib, I, 125-126.
(3) Selon Luther, ce diable sophiste se nommait *Caym;* il apprend à connaître le langage de tous les oiseaux.
(4) *Dict. de la conversation*, t. XIX, p. 63.

bouche d'un réformateur d'erreurs, est sans contredit la suivante :

« Un paysan d'Halberstadt, dit cet hérésiarque, avait un Killcrops qui avait épuisé le lait de sa mère et de cinq nourrices, mangeait excessivement, car les Killcrops mangent plus que dix autres enfants, et bref, avait si bien fait, que toute la famille était lasse de lui. On conseilla à ce paysan de faire un pèlerinage à Heckelstadt, de vouer son enfant à la vierge Marie et de le faire élever dans l'endroit même. Le paysan suivit ce conseil, plaça l'enfant dans un panier et l'emporta. Mais au moment où il passait une rivière et traversait le pont, une voix, qui partait de l'eau, cria : « Killcrops! Killcrops! » Alors l'enfant, qui jamais, auparavant, n'avait prononcé un seul mot, répondit du fond de son panier : « Oh! oh! » Le paysan, qui n'était pas accoutumé à l'entendre, fut fort effrayé. Le diable de rivière lui demanda ensuite du fond de l'eau : « Où vas-tu? » Le Killcrops répondit d'en haut : « Je vais à Heckelstadt, chez notre mère bien-aimée, pour m'y faire bercer. »

Mik laten wigen
Dat ick mæge gedigen.

On m'y porte nourrir
Pour me faire grandir.

» Comme le paysan avait entendu dire que les enfants supposés savaient ordinairement parler, il entra en colère et jeta le panier et l'enfant dans la rivière ; sur quoi, les deux diables s'envolèrent ensemble ; ils crièrent : « Oh! oh! oh! » firent quelques cabrioles l'un par-dessus l'autre et s'évanouirent (1). »

« En lisant ces lignes, dit encore M. de Reiffenberg, il faut, pour ne pas rougir de notre espèce, se rappeler la réflexion suivante de Dugald-Stewart : « Des faits si récents, liés à l'histoire d'un tel homme, sont consolants pour ceux que les folies et les extravagances de leurs contemporains feraient dé-

(1) Luther, *Tisch-Reden*, 105, B. 106, A.

sespérer de la cause de la vérité et des progrès de la raison humaine (1). »

Puisque *le grand Luther*, comme quelques-uns l'appellent encore (2), croyait aux Killcrops et aux substitutions d'enfants par le démon, nous ne saurions blâmer ceux qui professent sa doctrine d'ajouter foi à tous les méfaits de ce genre que l'on met dans les histoires allemandes sur le compte des dames blanches ou femmes sauvages; car les Elfes, au moins ceux de l'Allemagne, en ont été publiquement disculpés par Walter-Scott, lorsqu'il a dit dans un de ses ouvrages :

« L'enlèvement des enfants, par exemple, crime dont se rendent souvent coupables nos fées modernes (les féeries de l'Angleterre), semble n'avoir été attribué par les nations gothiques qu'à une espèce de sorcières ou de succubes, et jamais aux Berg-Elfen (Elfes), ni aux duergars (nains) (3). »

On reconnaîtra facilement dans le conte suivant le caractère attribué aux nymphes ou dames blanches par Cornelius Van Kemper. Ce conte, qui est tiré de *Heinrich Stillings Leben* (4), est très-répandu parmi les habitants du Schwalmgegend :

Jorinda et Jorindel.

« Il existait autrefois un vieux château, situé au milieu d'une vaste et épaisse forêt, dans lequel habitait, sous la figure d'une vieille décrépite, un de ces malins esprits que l'on nomme communément dames blanches ou femmes sauvages. Cette méchante vieille volait d'un côté et d'autre pendant le jour sous la forme d'une chouette, ou rôdait dans le voisinage sous celle d'un chat; mais dès que la nuit était venue, elle reprenait sa figure habituelle. Lorsqu'un jeune homme avait le malheur de pénétrer dans la forêt, à cent pas de son château, il deve-

(1) M. de Reiffenberg. Lieu cité plus haut.

(2) Par exemple, dans le *Dict. de la conversation*, où les expressions le *grand Luther*, la *grande figure de Luther*, sont répétées au moins vingt fois dans chaque livraison.

(3) *Minstrelsy of the scottish border.*

(4) Tome I, p. 104-108.

nait aussitôt immobile et ne pouvait plus faire un pas avant que la méchante vieille ne fût venue lui rendre la liberté; mais si quelque jolie fille s'approchait à la même distance de sa demeure, elle était aussitôt changée en oiseau. La fée le mettait ensuite dans une cage qu'elle suspendait au plafond des appartements du château, où il se trouvait déjà *sept cents* de ces cages, toutes remplies des plus beaux oiseaux qu'on pût voir.

» Il y avait alors dans le voisinage de cette forêt un village dans lequel habitait une jeune fille qui s'appelait Jorinda; c'était la plus jolie de toutes les jolies filles qu'on pût voir alors dans toute l'Allemagne; elle était aimée d'un berger nommé Jorindel, et ils devaient être bientôt unis. Un jour, afin d'être seuls, les deux amants furent se promener dans la forêt, et Jorindel recommanda bien à sa fiancée de ne point s'approcher trop près du château. La soirée était belle; les derniers rayons du soleil, pénétrant à travers les troncs serrés des arbres, éclairaient le taillis d'une lumière brillante, tandis que les tourterelles, perchées sur les branches les plus élevées des bouleaux, faisaient entendre leurs chants plaintifs et amoureux.

» Jorinda s'assit sur le gazon; Jorindel se plaça près d'elle, et tous deux se sentaient affligés, sans pouvoir en deviner la cause; mais il leur semblait qu'ils devaient être bientôt séparés pour jamais. Ils errèrent ensuite pendant longtemps dans la forêt; et lorsqu'ils pensèrent enfin à retourner au village, ils ne surent plus quel chemin prendre.

» Le soleil allait se coucher, et déjà la moitié de son disque avait disparu derrière la montagne du Wunderberg lorsque Jorindel, regardant autour de lui, s'aperçut avec effroi qu'il n'était pas à vingt pas des murs du fatal château! A cette vue, le pauvre berger trembla de tous ses membres. La voix de Jorinda, qui était alors à quelques pas derrière lui, vint frapper son oreille; elle chantait ces paroles :

« La tourterelle gémit, cachée sous le feuillage des saules,
Hélas! hélas!
» Elle déplore le destin de sa fidèle compagne,
Hélas! hélas!.........

» Le chant cessa tout à coup. Jorindel, se retournant pour en connaître la cause, aperçut sa chère Jorinda changée en rossignol, et terminant sa chanson par un plaintif jug, jug, jug. Au même instant, une chouette, aux yeux enflammés, vola trois fois autour d'eux et cria trois fois : « Tu whu! tu whu! tu whu! aussitôt le berger devint immobile comme une statue, ne pouvant ni pleurer, ni parler, ni faire aucun geste.

» En ce moment, le soleil disparaissait tout-à-fait derrière la montagne : bientôt d'épaisses ténèbres couvrirent la forêt; la chouette fut se cacher dans un buisson, et, bientôt après, la méchante vieille en sortit pâle, les yeux hagars, et son nez et son menton se joignant presque ensemble.

» Elle murmura quelques paroles magiques, saisit le rossignol et l'emporta. Le pauvre Jorindel, témoin de l'enlèvement de sa bien-aimée, ne pouvait rien faire pour la secourir. Enfin, la vieille revint et chanta d'une voix rauque :

« Jusqu'à ce que l'oiseau soit en cage
Et que son sort soit accompli,
Immobile tu dois rester;
Mais lorsque le charme l'arrête
Et l'enchaîne pour jamais,
Fuis de ces lieux! »

» Aussitôt que le berger sentit que sa liberté lui était rendue, il tomba aux pieds de la vieille, et la supplia de lui rendre sa chère Jorinda; mais elle lui répondit qu'il ne la reverrait de sa vie, et disparut.

» Il pria, pleura, se désola, le tout en vain. Ne voulant pas retourner chez lui, il s'en alla dans un village éloigné, où il fut employé à garder les troupeaux. Combien de fois ne chercha-t-il pas à s'approcher du fatal château! Mais la crainte d'un sort plus cruel encore que celui qu'il éprouvait l'empêchait toujours d'y pénétrer.

» Enfin, une nuit, Jorindel rêva qu'ayant rencontré une fleur couleur de pourpre, dans le milieu de laquelle se trouvait une perle d'une grande beauté, il l'avait cueillie, et, en

la tenant toujours dans sa main, il était entré dans le château de la fée, où il retrouva sa Jorinda, qu'il désenchanta ainsi que toutes ses compagnes de captivité, en les touchant seulement avec cette belle fleur.

» Dès qu'il fut éveillé, il se mit à chercher par monts et par vaux cette fleur précieuse; il la chercha vainement pendant huit grands jours; enfin, le neuvième, il en trouva une couleur de pourpre, dans le milieu de laquelle était une goutte de rosée, aussi grosse qu'une belle perle.

» Jorindel cueillit la fleur, et marcha ensuite jour et nuit jusqu'à ce qu'il aperçut le château qui renfermait sa chère Jorinda; il s'en approcha le plus possible, et vit avec joie qu'aucun changement ne s'opérait en lui. Il toucha ensuite la porte avec sa fleur, et la porte s'ouvrit d'elle-même. Il pénétra dans le château, et arriva enfin à la chambre où la vieille était assise au milieu de ses sept cents cages. Aussitôt qu'elle le vit, elle devint furieuse; mais elle ne pouvait l'approcher, car il tenait toujours sa fleur entre elle et lui, pour se garantir de ses maléfices.

» Il cherchait des yeux, parmi tant d'oiseaux, lequel pouvait être sa bien-aimée, lorsqu'il aperçut la méchante vieille saisir vivement une des cages et l'emporter, en se sauvant à toutes jambes. Jorindel la poursuivit, et, ayant touché avec sa fleur la cage qu'elle portait, il vit sa chère Jorinda qui l'embrassa tendrement et qui lui parut aussi belle que jamais, aussi belle que la dernière fois qu'ils s'étaient égarés dans la forêt.

» Jorindel toucha également avec sa fleur tous les autres oiseaux, qui reprirent aussitôt leur première forme. Il conduisit ensuite sa chère Jorinda dans son village, où ils vécurent heureusement ensemble pendant un grand nombre d'années. »

On trouve dans les recueils des traditions de l'Allemagne nombre d'histoires de ce genre sur l'enlèvement des enfants. Dans le conte de *Liebste Roland*, qui est l'original de notre Petit-Poucet (1), les deux enfants (2), Roland et Maybird,

(1) On retrouve le même sujet dans le *Pentamerone* de Battista Basile, ainsi que dans la collection de contes hongrois de George Von Gaal.

(2) Il y en a sept, comme on sait, dans le conte français.

abandonnés au milieu d'une forêt, sont attirés dans la demeure d'une méchante fée (1), qui renferme Roland dans une cage, pour le manger « quand il sera engraissé, dit-elle ; » la petite fille est employée aux travaux les plus rudes. Les deux prisonniers parviennent néanmoins à s'échapper, en ayant soin d'emporter avec eux la baguette de la fée. Celle-ci les poursuivit avec des bottes de sept lieues et allait les atteindre, lorsque Maybird, au moyen de la baguette magique, métamorphosa Roland en un beau lac, et, se changeant elle-même en cygne, alla chercher un refuge sur ses eaux limpides. On trouve dans ce conte plusieurs autres métamorphoses des deux fugitifs, qui parviennent à se soustraire entièrement aux poursuites de la méchante fée (2).

Il y a mille histoires en Allemagne sur le danger de laisser les enfants seuls. On raconte également en Dalmatie que les sorcières, que l'on nomme *les fileuses du sabbat*, se glissent furtivement dans la chambre des nouveaux-nés, et s'assurent s'il n'y a point de croix ou de buis béni suspendu à son chevet. Elles laissent alors traîner sur lui leurs cheveux gris, lui envoient leurs haleines empestées, tournent trois fois autour de lui, en élevant leurs mains jointes au-dessus de sa tête, et lui laissent un souvenir de leur visite !... des crampes et le cauchemar !...

Comme nous l'avons déjà observé dans le chapitre précédent, les ogres des contes français et anglais se rencontrent rarement dans les histoires allemandes. On y trouve souvent des géants, méchants, pillards et quelquefois sanguinaires, sur lesquels, comme dans toutes les traditions du Nord, les nains et les hommes de petite stature obtiennent toujours l'avantage.

Le héros de toutes ces aventures surprenantes est connu en

(1) Nous employons ici le mot *fée*, pour être mieux compris ; dans l'original, c'est une de ces femmes sauvages dont nous avons déjà parlé.

(2) Cette fiction du *Liebste-Roland* a été imitée par Shakespeare ; il le nomme *Child-Roland* dans sa ballade de *Mad-Tom*. Les aventures du child anglais ont été prises dans une ballade danoise, que l'on trouve dans le *Kæmpe-Viser*.

Allemagne sous le nom de *daumesdiik*, *dumling*, *daumerling*; en Autriche, sous celui de *daumerlang*; en Danemarck, on l'appelle *swend-tomling* ou *swain-tomling*; et plus au Nord, c'est *thaumelin*, ou le héros nain de la Scandinavie.

Dans quelques-unes des histoires où figure le *daumesdiik*, il ne montre guère la sagacité et l'intelligence dont la nature l'a doué qu'au milieu d'événements qui sont tout-à-fait du domaine de la vie privée; mais il y en a d'autres dans lesquels il joue un rôle important et souvent héroïque, soit comme vainqueur des géants et d'autres puissants ennemis, soit comme favori de la fortune, recevant pour récompense de ses services la moitié d'un royaume avec la main de la fille d'un roi.

Le daumesdiik des nations gothiques est le type original du *tom-thumb, tom-a-lyn, tamlane, tommel-finger* des Anglais, dont ceux-ci, avec leur véracité ordinaire, ont fait un page de leur roi Edgar, qui était venu finir ses jours dans la ville de Lincoln, où l'on montre, disent-ils, encore son tombeau.

Dans ses rôles héroïques, le daumesdiik est bien supérieur à Jacques le tueur de géants (Jeack the géant killer) et à tom Hycophrie, pâles copies des contes allemands sur le même sujet; cependant, il faut bien observer que tous les épisodes de mauvais goût, que l'on rencontre dans les histoires anglaises, sont bien de leur propre fond, et n'ont point été empruntés aux Allemands.

Ce personnage est également le type de notre Petit-Poucet: on le retrouve encore, avec les mêmes attributions et à peu près les mêmes aventures, sous le nom de *medvedovitsh* (le fils de l'Ours), dans un conte servien, recueilli par Schottky, et publié par MM. Grimm.

La plupart des histoires allemandes, dans lesquelles on célèbre les hauts faits de Daumesdiik contre les géants, tirent leur origine des plus anciennes traditions du Nord.

Dans une de ces histoires, qui a pour titre : *Des shneiders Daumerling wanderschaft* (Les voyages du tailleur Daumerling), les premières excursions du jeune tailleur ont lieu dans

l'intérieur d'un gant, où il se réfugie pour échapper à la colère de sa mère. De même on voit, dans la XXIII[e] fable de l'*Edda*, Thor passer la nuit dans le gant d'un géant, qu'il a pris pour une hôtellerie (1).

Le héros d'une autre histoire allemande « *Der junge Riese* » le jeune géant n'était, dans son enfance, pas plus gros que le pouce; mais après être demeuré quelques années avec un géant et avoir pris la même nourriture que lui, il acquit une force si grande qu'il arrachait un chêne avec la même facilité qu'un roseau. S'étant mis ensuite à courir le monde, il passa par une série d'aventures qui ressemblent beaucoup à celles attribuées dans le *Heldenbuch* au redoutable Sigurd, qui saisissait les lions dans les forêts et les suspendait tout vivants, par la queue, aux murailles de son château, ainsi qu'aux prouesses de Thor et de Grettir.

Le nain, devenu géant, entre au service d'un forgeron, dont l'histoire est la même que celle du célèbre *Velint* ou *Weyland*, des fables de l'*Edda*; il dupe par sa finesse, comme *Rulen-Spiegel*, ceux qui devraient en savoir plus que lui; il se sert d'une arme aussi redoutable que le marteau de Thor, et repousse comme lui les plus rudes attaques. Il a, ainsi que Loke, un appétit dévorant, Loke, dont le savoir consistait à manger plus que tout homme au monde. Le dieu Thor, l'hercule scandinave, était également un grand mangeur. On lit dans *Thryms-quida* (2) : « Que Thor s'assit à la place d'honneur et mangea à lui seul un bœuf entier et huit saumons, assaisonnés de trois tonneaux d'hydromel. »

Ainsi que le géant, *Skrymmer*, dans l'*Edda*, ne considère les coups redoublés que lui porte Thor, avec son redoutable manteau, que comme des feuilles légères qui lui tombent sur la tête, ainsi le jeune géant, digne émule du fils d'Odin, ne s'inquiète pas davantage des meules de moulin que ses ennemis lui jettent sur la tête, tandis qu'il est occupé à nettoyer un

(1) Voyez au chapitre II du VI[e] livre, le *Voyage de Thor au pays des géants*.
(2) Chant de l'*Edda*, de Sœmund.

puits, et il remonte tranquillement, ayant une de ces meules passée au cou et lui servant de collier (1).

Un autre héros favori des histoires allemandes, et que l'on y rencontre très-fréquemment, c'est le *Dummling*, le plus jeune de plusieurs frères, ce membre ordinairement dédaigné ou négligé de la famille qui, dans ces histoires, est presque toujours représenté comme infiniment supérieur à ses autres frères, par ses talents, par son adresse et même par les qualités de son cœur. C'est sans doute une compensation généreuse qu'on lui accorde, pour relever l'infériorité de sa position sociale.

La ressemblance de ce personnage avec celui du *Daumesdiik* est évidente, et quoique les deux noms ont maintenant une signification différente, il est probable qu'ils étaient originairement les mêmes.

Parmi les nombreuses histoires dans lesquelles le *Dummling* (2) montre des qualités supérieures à celles des autres membres de sa famille, nous citerons la suivante :

Die Bienen Konigin. — La Reine des Abeilles.

« Un roi avait trois fils; les deux plus âgés résolurent de courir le monde pour y chercher fortune; mais ils menèrent une vie tellement déréglée, qu'ils dépensèrent tout ce qu'ils possédaient, et qu'il ne leur resta bientôt plus rien pour retourner chez leur père. Leur plus jeune frère, qui était d'une très-petite taille, partit pour aller à leur recherche; mais lorsqu'il les rencontra, ils se moquèrent de lui, en lui disant qu'il était trop jeune et avait trop peu d'expérience pour se hasarder dans le monde, lorsque des gens comme eux, qui étaient beaucoup plus sages que lui, y avaient éprouvé tant de difficultés. Cependant, ils partirent ensemble et arrivèrent

(1) Voyez le chapitre II du IVe liv., *Ut supra*.

(2) Dans le conte intitulé *Lo Gnorante*, qui se trouve dans le vol. III, p. 8, du *Pentamerone*, on trouve un personnage semblable à celui du *Dummling* allemand. On le rencontre également dans le poème de *Titurel et Parcival*, de Wolfram d'Eschenbacls, sous le nom du *Dummeklare*.

bientôt près d'une grande fourmilière. Les deux aînés voulaient la renverser, afin de se donner le plaisir de voir les fourmis se sauver effrayées en emportant leurs œufs. Mais le Dummling les en empêcha, en leur disant qu'il ne souffrirait pas qu'ils troublassent ainsi ces pauvres insectes.

» Ils poursuivirent leur route, et arrivèrent à un lac sur lequel nageaient, en se jouant, un grand nombre de canards. Les deux aînés étaient sur le point d'en attraper deux, qu'ils voulaient faire rôtir, lorsque le plus jeune les détourna de ce dessein. Ils virent ensuite un arbre qui renfermait un essaim, sous lequel les deux aînés voulaient allumer du feu pour faire mourir les abeilles et s'emparer de leur miel; mais le Dummling s'interposa en leur faveur, et ils passèrent outre.

» Ils arrivèrent enfin à un château dans lequel ils furent reçus par un petit vieillard qui, après leur avoir servi un bon repas, les conduisit chacun dans une chambre, où ils se reposèrent.

» Le lendemain matin, le vieillard vint trouver l'aîné des trois frères, et le mena près d'une table de marbre sur laquelle il y avait trois tablettes, et sur chacune d'elles était écrit un des moyens qu'on devait employer pour désenchanter le château.

» La première tablette disait : « Sous la mousse de la forêt, il y a mille perles qui appartiennent à la fille du roi; celui qui entreprendra de les chercher, devra les avoir toutes rassemblées avant le coucher du soleil, autrement il sera changé en marbre.

» L'aîné chercha en vain durant tout le jour; il n'avait pas encore réuni cent perles, que le soleil était déjà couché, et il éprouva le sort annoncé par la tablette.

» Le jour suivant, le second des frères se mit à l'ouvrage, et il ne fut pas plus heureux que le premier, car il put à peine dans toute la journée rassembler deux cents perles; il éprouva donc le même sort que son aîné.

» Puis vint le tour du petit Dummling; il chercha longtemps sans succès dans la mousse de la forêt. Enfin il s'assit en pleurant sur une pierre. Mais le roi des fourmis, auxquel-

les il avait rendu service, vint à son secours avec cinq mille de ses sujets, qui eurent bientôt fait un monceau de toutes les perles de la fille du roi.

» Le second moyen de désenchanter le château consistait à retirer d'un lac profond la clef de la chambre à coucher des princesses. Lorsque le Dummling arriva sur les bords du lac, il y trouva ses amis les deux canards qu'il avait sauvés de la gourmandise de ses frères, qui plongèrent aussitôt, et lui rapportèrent la clef, qu'il aurait cherché longtemps en vain.

» La troisième tâche qu'il avait à remplir était la plus difficile. Il fallait que parmi les trois filles du roi qui étaient enchantées, il sût distinguer laquelle était la plus jeune et la meilleure. Toutes trois étaient également belles; mais elles se ressemblaient tellement, qu'il était impossible de les distinguer entre elles. Cependant on lui dit, afin de le guider dans son choix, que l'aînée avait mangé un morceau de sucre, la seconde des confitures et la troisième une cuillerée de miel.

» Le Dummling eût été néanmoins fort embarrassé si la reine des abeilles auxquelles il avait naguère rendu un si grand service, ne fût venue à son aide. Elle commença par voltiger légèrement sur les lèvres des trois jolies princesses; puis elle se posa enfin sur la bouche de celle qui avait mangé le miel, désignant de cette manière à son ami la plus jeune et la meilleure des princesses.

» Ainsi fut rompu le charme du château enchanté, et tous ceux qui avaient été changés en marbre reprirent leur première forme.

» Quant au Dummling, il épousa la jeune princesse, et devint roi après la mort de son beau-père (1). »

Tel est, dans presque tous les contes allemands, le caractère attribué au Dummling; méprisé par ses frères, en raison de sa grande jeunesse et de l'exiguité de sa personne, il part pour chercher fortune, et surmonte toutes les difficultés qui se présentent, par ses talents et par ses vertus (2).

(1) Ce conte hessois est traduit du *Kinder und hans marchen.*

(2) Il y a un conte juif à peu près semblable, dans lequel le rabbin *Cha-*

Les fourmis venant au secours de leur bienfaiteur, et l'aidant à rassembler les perles éparses dans la mousse de la forêt, rappellent à l'esprit le service que ces mêmes insectes rendirent autrefois à Psyché, dans une circonstance au moins aussi difficile : « Aussitôt les fourmis, dit Apulée, accoururent de toutes parts; et l'on en voit une quantité prodigieuse qui travaillent à séparer tous les grains différents, et après avoir mis chaque espèce en un monceau à part, elles se retirent promptement au commencement de la nuit (1). »

Dans le conte de l'Oie d'or *(Die Goldenc gans)*, un des plus amusants de ceux du recueil de MM. Grimm, le Dummling a deux frères qui sont punis de leur mauvais cœur, pour avoir refusé un morceau de pain et un peu de vin à un pauvre petit vieillard, qu'ils avaient rencontré en coupant du bois dans la forêt :

« Le Dummling y fut envoyé à son tour, et sa mère ne lui donna qu'un morceau de pain sec et une bouteille de mauvaise bière. Il fit la même rencontre que ses frères; mais il se montra plus généreux qu'eux à l'égard du pauvre vieillard, et il lui proposa de s'asseoir à son côté sur le gazon pour partager son frugal repas. Lorsqu'il voulut tirer de sa poche son vilain morceau de pain noir et sa bouteille de mauvaise bière, il fut bien surpris de trouver à leur place un pâté et d'excellent vin. Après avoir tous deux copieusement déjeûné, le vieillard dit au Dummling : « Comme vous avez fait preuve d'un bon cœur, et que vous avez partagé avec moi tout ce que vous possédiez, je veux vous en récompenser, en faisant votre bonheur. Vous voyez ce vieil arbre? Coupez-le, et vous trouverez quelque chose à sa racine. » Après avoir dit ces mots, le vieillard disparut.

» Dummling se mit aussitôt à l'ouvrage; et après avoir

nina rend service à un poisson, un chien et une corneille, qui lui prouvent leur reconnaissance de la même manière que cela a lieu dans le conte précédent. On trouve dans le *Recueil des contes hongrois*, publié par Georges Von Gaal, imprimé à Vienne en 1822, une histoire (n° 8) sur le même sujet et qui renferme des aventures absolument semblables.

(1) Apulée. — Liv. VI.

abattu l'arbre, il trouva dans un trou pratiqué sous ses racines une oie dont le plumage était d'or. Il la prit, et fut dans une hôtellerie voisine pour y passer la nuit.

» L'hôte avait trois filles extrêmement curieuses. Lorsqu'elles aperçurent cette oie et son brillant plumage, elles éprouvèrent une grande envie de lui arracher quelques plumes de la queue. L'aînée s'avança la première, et au moment où Dummling avait le dos tourné, elle saisit l'oiseau par une des ailes; mais, à sa grande surprise, sa main y resta attachée, et ce fut vainement qu'elle fit tous ses efforts pour la retirer. La seconde s'approcha ensuite; mais du moment qu'elle eut touché sa sœur, il ne lui fut plus possible de se détacher d'elle. La troisième survint à son tour, pour avoir sa part du plumage; en vain ses sœurs lui crièrent de se retirer; elle n'en voulut rien faire, et aussitôt elle éprouva le même sort qu'elles. Ces trois curieuses furent ainsi dans l'obligation de tenir toute la nuit compagnie à l'oie de notre Dummling.

» Le lendemain, celui-ci se mit en route avec son oie sous le bras, sans s'inquiéter des trois filles de l'hôte qui étaient obligées de le suivre, attachées l'une à l'autre par un pouvoir magique, et forcées souvent de marcher plus vite qu'elles n'auraient voulu le faire.

» En traversant un pré, ce singulier cortége fut rencontré par le curé du village, qui n'eut pas plutôt aperçu les trois filles de l'hôte, qu'il leur cria : « Fi donc! N'avez-vous pas honte, effrontées que vous êtes, de courir ainsi à travers champs après ce jeune homme? Retournez bien vite au logis! » Mais, voyant que ses reproches étaient inutiles, il saisit la plus jeune par la main pour l'emmener. Aussitôt le charme opéra, et le curé augmenta, bien malgré lui, le cortége du Dummling.

» En ce moment survint le marguillier, qui, voyant son curé courir ainsi après ces trois jeunes filles, crut réellement qu'il avait perdu la tête, et essaya de l'arrêter en le prenant par sa soutane; mais à l'instant le voilà parti avec les autres, et trottant comme eux par monts et par vaux.

» Deux laboureurs qui allaient aux champs, ayant leurs

bêches sur l'épaule, ayant entendu leur curé qui les appelait à son secours, se hâtèrent d'accourir près de lui. Mais à peine l'eurent-ils touché, qu'une force invisible les entraîna malgré eux à la suite du Dummling et de son oie d'or.

» Enfin ils arrivèrent dans une ville où régnait un roi qui n'avait qu'une fille. La princesse était d'un esprit si sombre et si rêveur, que rien jusque là n'avait encore pu la faire rire ; ce qui tourmentait tellement son père, qu'il avait fait publier par tout le monde, qu'il donnerait sa fille en mariage à celui qui aurait le pouvoir de la faire rire.

» Lorsque Dummling apprit cela, il alla trouver la jeune princesse avec tout son cortége ; elle n'eut pas plutôt aperçu ces sept personnes courant ainsi l'une après l'autre, en se marchant sur les talons, qu'elle partit d'un long et bruyant éclat de rire. Enchanté de l'aventure, Dummling réclama au roi l'exécution de sa promesse. Le mariage fut célébré, et le jeune favori de la fortune, après être devenu roi à son tour, vécut longtemps heureux avec sa femme (1). »

Comme il y a toujours une morale attachée à chaque histoire que l'on raconte en Allemagne, nous croyons que le trésor enterré sous la racine d'un chêne et destiné à devenir la récompense de la vertu, et à rendre heureux celui qui en deviendra possesseur, est un de ces emblèmes au moyen desquels le bonheur, la richesse et le pouvoir deviennent le partage des favoris de la fortune. Dans celle-ci, l'objet est poétiquement décrit comme étant si attrayant, que quiconque s'en approche, s'y attache comme le fer à l'aimant (2).

On retrouve le caractère du Dummling allemand dans les contes joyeux de la littérature armoricaine. La fable en peut être différente, mais on y rencontre toujours, comme dans les contes allemands, le garçon gai, fringant et avisé, qui va par les chemins, cherchant aventure, et qui finit par épouser une princesse, après avoir joué quelques mauvais tours au dia-

(1) Ce conte, recueilli dans la Hesse et à Paderbon, a été traduit du *Kinder und hans marchen.*

(2) Cette oie d'or, à laquelle restent attachés tous ceux qui la touchent, rappelle ce passage de l'*Edda*, dans lequel Loke reste suspendu à l'aigle.

ble; car dans les fabliaux bretons le diable est la victime obligée. Au lieu de nains, de géants, de fées, de talismans que l'on trouvait jadis dans les contes de l'Armorique, comme on les trouve encore aujourd'hui dans ceux de l'Allemagne, on rencontre constamment dans les histoires bretonnes de nos jours, les saints, la Vierge, saint Pierre, le diable, et trop souvent, selon nous, le Sauveur du monde y est également introduit, comme pouvoir suprême et dispensateur du bien et du mal (1).

Quelquefois, mais rarement cependant, le diable figure aussi dans les histoires populaires de l'Allemagne; mais ce diable ne ressemble point au portrait qu'on nous fait du malin esprit, et nous paraît appartenir plutôt à l'ancienne mythologie scandinave qu'aux croyances du christianisme. On en jugera mieux par l'abrégé que nous allons donner d'une assez longue histoire intitulée : *Der teufel mit den drei golden haaren*, le diable aux trois cheveux d'or, ou plutôt les trois cheveux d'or du diable.

« Le principal personnage est un jeune homme appartenant à de pauvres parents, qui est venu au monde en apportant sur sa tête cette portion de la membrane de l'œuf que l'on regardait autrefois comme d'un heureux augure (2), et qui était, comme on le dit chez nous, *né coiffé*. On avait, en conséquence, prédit que tout lui réussirait, et que lorsqu'il aurait atteint sa quatorzième année, il épouserait la fille du roi du pays. Ce prince, qui fut instruit de cette prédiction, et à qui ne convenait pas un pareil gendre, mit tout en œuvre pour le faire périr; mais son heureuse étoile le préserva de tous les dangers auxquels l'exposa souvent la haine que lui portait le roi, qui

(1) Le conte de *Moustache*, dans *Les derniers Bretons*, de M. E. Souvestre, nous paraît être un résumé de toutes les croyances bretonnes sur ce sujet. Vol. I, p. 243 et suiv.

(2) Ces avocats, dont parle Œlius Lampridius, qui, pour réussir dans le barreau, achetaient la membrane que les enfants en naissant ont quelquefois sur la tête, ne faisaient rien alors que bien des gens ne crussent physique. Cet usage devint commun, et il a duré plusieurs siècles. On s'imaginait que cette coiffe naturelle était une cause de bonheur. Saint Chrysostôme a prêché contre cette erreur. P. Lebrun, t. I, p. 217.

eut la mortification de voir s'accomplir malgré lui la prédiction qu'il avait cherché à mettre en défaut, par tous les moyens en son pouvoir, au moment même où il croyait s'être défait pour jamais de celui qu'il considérait comme son ennemi.

Le roi, en apprenant le mariage du jeune homme avec sa fille, qui avait eu lieu pendant son absence, ne voulut y donner son consentement qu'à condition que son gendre descendrait dans la sombre *holle* (1) et lui rapporterait trois cheveux d'or du démon qui règne dans cette caverne redoutable.

Le jeune homme partit et, après un long voyage, arriva sur les bords d'un grand lac qu'il fallut traverser pour parvenir à la demeure du diable. Un nautonnier le conduisit dans son bateau sur l'autre rive, et il se trouva à l'entrée de la caverne merveilleuse, qui avait un aspect sombre et effrayant. Le maître de ces lieux était alors absent, et sa grand'mère, *Eller-Mutter*, était assise à la porte. — « Que cherchez-vous ici ? dit-elle au jeune aventurier. — Trois cheveux d'or du diable, répondit-il. — Vous vous exposez à de grands dangers, reprit la vieille ; mais je verrai ce que je pourrai faire pour vous dans cette circonstance. » Et en même temps elle le changea en fourmi et lui dit de se cacher dans les plis de son manteau.

La nuit arriva, et le maître revint au logis. Mais aussitôt qu'il fut entré dans la caverne, il s'écria, après avoir flairé dans tous les coins et recoins : « Il y a eu quelque chose de nouveau pendant mon absence, car je sens ici une odeur de chair humaine. » La vieille finit par lui persuader qu'il se trompait, et le diable s'endormit bientôt, après avoir placé sa tête sur les genoux d'*Eller-Mutter*.

Celle-ci parvint avec beaucoup d'adresse à enlever à son petit-fils les trois cheveux d'or, qu'elle remit au jeune homme, après lui avoir rendu sa première forme (2). »

On reconnaît facilement dans la caverne *holle* l'enfer des Scandinaves, qu'ils appelaient *hell*, nom qui a encore la même

(1) *Hell*, l'enfer des Scandinaves.

(2) La superstition de l'enfant né coiffé est répandue dans tout le Nord. Les Islandais croient qu'un bon génie habite l'enveloppe qui couvre la tête, et qu'il accompagne et protége l'enfant pendant toute sa vie.

signification en anglais; et dans la vieille Eller-Mutter, la gardienne de ce lieu, *hela* ou *hella* (la mort), la même terrible divinité qu'Odin, *Hermod Huat* et *Brynhilda*, après avoir traversé le fleuve *Gial*, trouvèrent chaque fois dans la même position à l'entrée des régions infernales.

Avant d'arriver dans l'enfer ou le niflheim des Scandinaves, on voyageait dans les ténèbres pendant neuf jours et neuf nuits. Indépendamment de *Modgudur*, l'adversaire des dieux, qui gardait le pont d'or brillant jeté sur le fleuve *Gial*, qui conduisait au séjour de la mort, ce dernier endroit était encore environné de grilles de fer, et défendu par un chien formidable, auquel il ne manquait que deux têtes de plus pour ressembler parfaitement à Cerbère. L'idée de ce gardien des enfers avait peut-être été empruntée aux Scythes par les Grecs, qui avaient pillé un peu partout les éléments qui composaient leur mythologie.

Voici ce que l'on trouve dans une ancienne ode ou chant des Scaldes, où l'on raconte la descente d'Odin aux enfers pour consulter la prophétesse :

« Odin poursuit sa route après avoir fortement sanglé son coursier d'un noir d'ébène, dont les pas font retentir et trembler les cavernes souterraines. Enfin, il touche au profond séjour de la mort, et s'arrête auprès de la porte orientale, où est le tombeau de la prophétesse. Il lui chante alors des vers propres à évoquer les morts; il regarda au septentrion; il grava sur son tombeau des lettres runiques; il proféra des paroles mystérieuses; il demanda qu'on lui réponde. Enfin, la prophétesse, contrainte, se lève et parle ainsi : « Quel est cet inconnu qui ose troubler mon repos et me tirer du sépulcre où je suis depuis si longtemps couchée, couverte de neige et arrosée par les pluies ? etc. »

« *Quare inquierasti me et suscitarer ?* » Répond au roi d'Israël la voix terrible et solennelle du prophète Samuel : « Pourquoi avez-vous troublé mon repos, en me faisant venir ici ? (1) »

Il est impossible de n'être point frappé de la ressemblance

(1) Rois., liv. I, chap. XXVIII.

qui existe entre cette visite d'Odin à la prophétesse qui habite l'enfer scandinave, et celle de Saül à la Pythonisse d'Endor.

Les visites des héros scandinaves aux divinités infernales n'étaient point accompagnées de ce cérémonial respectueux dont ne se dispensaient jamais les héros grecs et latins lorsqu'ils descendaient aux sombres demeures. Les fils d'Odin, à l'imitation de leur père, entraient dans les enfers à cheval, la lance au poing ou le sabre à la main.

Mais nous voici déjà bien loin de notre sujet, bien loin du roi des Elfes et de la reine des fées. Pour y revenir sans employer une trop brusque transition, disons un mot des croyances populaires d'une nation voisine de la Germanie, des descendants des Angles et des Jettes, qui envahirent jadis l'Angleterre, et qui ont conservé jusqu'à ce jour le souvenir des fictions poétiques de leurs ancêtres.

Il n'y a pas de pays en Europe où l'instruction soit plus répandue parmi le peuple qu'en Danemarck et en Norwége; dire qu'il y en a beaucoup plus qu'en France serait une bien pauvre comparaison. Nous dirons donc qu'il y en a beaucoup plus qu'en Allemagne et même qu'en Écosse, et qu'il est rare de rencontrer un paysan ou un autre homme du peuple, danois ou norwégien, qui ne sache pas lire. Cependant, en Danemarck, comme en Norwége, comme en Suède, on croit encore, ainsi qu'on le fait en Allemagne, aux géants et aux nains, aux hommes marins qui enlèvent les jeunes filles et aux nymphes des eaux qui séduisent les jeunes garçons par la douceur de leurs chants; on y croit encore aux épées magiques, aux trésors gardés par des dragons, aux sorciers qui attirent la tempête par la force de leurs enchantements, qui soulèvent les flots de la mer et mettent en danger la barque du pêcheur. Mais on y croit surtout aux Elfes et à leur roi, qui va d'une île à l'autre en traversant les airs monté sur un char attelé de quatre étalons noirs, dont on distingue très-bien les hennissements. « Ce roi, dit M. Marmier, qui a parcouru, l'été dernier (nov. 1837), les îles de la Baltique, a une nombreuse armée à ses ordres, et ses soldats ne sont autre

chose que les grands chênes qui parsèment l'île de Rugen. Le jour, ils sont condamnés à vivre sous une écorce d'arbre; mais la nuit, ils reprennent leur casque et leur épée, et se promènent fièrement au clair de la lune. Dans les temps de guerre, le roi les rassemble autour de lui. On les voit errer au-dessus de la côte, et malheur alors à celui qui tenterait d'envahir le pays.

» Un peu plus loin que Falster, sur la côte de Seeland, dit le même voyageur, on aperçoit une grande masse de rochers toute blanche, taillée à pic, surmontée de quelques flèches aiguës et couronnées d'arbustes. Il y a là une jeune *fée* (Elfe) très-belle, qui règne sur l'île et sur les eaux. Ce roc nu, c'est sa robe blanche, qui tombe à longs replis dans les vagues et se diapre aux rayons du soleil; cette pyramide aiguë qui le surmonte, c'est son sceptre, et les rameaux de chêne, c'est sa couronne. Elle est assise au haut du pic qu'on appelle le *dronning-stol* (le siége de la reine). De là, elle veille sur son empire; elle protége la barque du pêcheur et le navire du marchand. Souvent, la nuit, on a entendu sur cette côte des voix harmonieuses, des voix étranges, qui ne ressemblent pas à celles qu'on entend dans le monde. Ce sont les jeunes *fées* (Elfes) qui chantent et dansent autour de leur reine, et la reine est là qui les regarde et leur sourit (1). »

Voilà de jolies fictions fort poétiquement racontées par un aimable et spirituel écrivain, auquel nous ne pouvons adresser qu'un seul reproche, celui de vouloir absolument faire des *fées* et des *follets* de ces nombreux génies, de nature et d'attributions différentes, qui composent la mythologie populaire de l'Allemagne et du Danemarck, toutes deux si riches en fictions ingénieuses.

Parmi les contes allemands, les plus intéressants peut-être sont ceux dans lesquels les animaux remplissent les principaux rôles. Aucuns ne portent plus que ces fables le cachet

(1) Toutes ces traditions et beaucoup d'autres encore se trouvent dans le *Kœmpe-viser*, recueil intéressant, que nous avons nous-même souvent consulté pour faire connaître les fictions du Danemarck.

d'une origine vraiment orientale, tant en raison des principes qu'elles renferment que par les formes employées pour les mettre en évidence. Dans ces intéressantes histoires, la justice triomphe toujours; les qualités les plus généreuses sont constamment mises en scène, pour exciter la sympathie des lecteurs, et finissent par l'emporter sur les mauvaises doctrines. L'homme y est quelquefois introduit comme acteur, mais il y paraît presque toujours à son désavantage, et pour y recevoir quelques bonnes leçons de morale, dont notre espèce ne sait malheureusement pas profiter.

Enfin, il est peu d'histoires racontées chez les peuples de race teutonne qui ne renferment un sens moral, quelque extraordinaires que puissent paraître les événements qui y sont racontés. Telle est, par exemple, la fiction si populaire de *Dame-hollé* (Frau-holle), dont nous avons déjà parlé dans un des chapitres précédents (1). Qui ne connaît, dans la Hesse, la montagne du Meissner, et l'étang ou le bain de Dame-hollé (Frau-hollen-bad)? Elle donne aux femmes qui viennent la trouver dans ses eaux la santé et la fécondité; les enfants nouveaux-nés proviennent de ces mêmes eaux, et c'est elle, par conséquent, qui les produit. Elle distribue les fleurs, les fruits, la pâtisserie et tout ce qu'elle a dessous son étang et ce qui croît dans son superbe jardin, à ceux qui ont le bonheur de la rencontrer et surtout de lui plaire. Nous avons déjà dit comment elle récompensait les filles laborieuses; mais elle punit aussi celles qui ne le sont pas, leur tire la couverture de leur lit et les met toutes nues sur le pavé. Elle attire les enfants dans son étang, porte bonheur à ceux qui sont bons et fait des misérables de ceux qui sont méchants. Tous les ans, elle parcourt le pays et répand la fertilité dans les campagnes; mais aussi elle jette l'épouvante quand elle erre dans la forêt à la tête d'une armée d'esprits, qui ont souvent blessé ou égaré les chasseurs et les voyageurs. Tantôt elle se montre sous la figure d'une belle femme blanche, au fond ou à la surface de son étang; tantôt elle y est invisible; seulement, on entend,

(1) Celui des génies domestiques.

dans la profondeur, un bruit de cloches et un sourd frémissement (1).

Le chapitre des fictions populaires de l'Allemagne est une mine si riche, qu'il serait presque impossible de l'épuiser; car il n'est pas de pays en Europe où les anciennes traditions se soient conservées plus pures et en aussi grand nombre. Cette circonstance n'est point due, comme quelques-uns pourraient le croire, à des causes accidentelles, mais à l'esprit essentiellement conservateur qui distingue les habitants de la naïve et morale Germanie.

Pourquoi les mœurs, les coutumes et même le langage se sont-ils, jusqu'à ce jour, conservés purs de tout contact étranger, malgré les invasions et le long séjour de nos armées sur le sol germanique, et malgré tous les efforts que nous n'avons cessé de faire pour y introduire les idées qui bouleversent tout chez nous depuis un demi-siècle? C'est qu'il existe chez la nation allemande un esprit vraiment national et par dessus tout un bon sens naturel, qui lui fait préférer le bien-être réel dont elle jouit au bien-être idéal qu'on lui promet, bonheur dont les plus clairvoyants n'ont encore pu apercevoir aucune trace chez ceux qui les engagent si ardemment à les imiter dans leurs cruelles folies.

Nous avons parlé dans ce chapitre de la féerie allemande et de tout ce qui s'y rattache. Les autres fictions populaires de l'ancienne Germanie trouveront leur place dans les chapitres où nous traiterons des différentes espèces de superstitions auxquelles elles appartiennent.

(1) Prætorius, *Weltbeschribung*, t. I, p. 476. — Schaub, *Beschrei-Bung des meissners*, p. 12 et 14. — Grimm, *Deutshsagen.*

CHAPITRE III.

Contes et Fictions populaires de l'Angleterre et de l'Écosse.

« In old times of the king Artour,
Of which that Bretons speken great honour,
All warthis land fulfilled with faeries,
The Elf queen with her jolly company,
Danced full oft in many a grene mead.
This was the old opinion as i rede
I speake of many hundred years ago
But now can no man see no Elves mo. »

Chaucer, *wife of basth's talec* (1).

Les Anglais sont loin de posséder un fond aussi riche et aussi varié de fictions populaires que les Allemands, et les traditions de ce genre que l'on retrouve encore chez eux portent les marques évidentes des altérations qu'elles ont subies.

Pour ne parler en ce moment que de la féerie proprement dite, il est certain que le caractère primitif des fées gothiques de l'Angleterre a été altéré par ses romanciers et ses poètes plus que par toute autre cause. Les premiers romans connus en Angleterre y furent apportés de l'Armorique, vers la fin du XIIe siècle (2), et ce fut, comme le dit Warton, sur ces anciennes chroniques bretonnes que les Anglais composèrent les romans de la Table ronde, dans lesquels les fées sont représentées plutôt comme des magiciennes de l'antiquité païenne que comme des divinités subalternes de la mythologie gothique.

(1) « Au bon vieux temps du roi Arthur, dont les Bretons ne parlent qu'avec un grand respect, la race des fées était nombreuse dans ce royaume; leur reine et sa suite joyeuse dansaient à leur aise sur les vertes prairies. Telle était depuis bien des siècles l'ancienne croyance. Mais à présent on ne rencontre plus d'Elfes, etc. »

(2) *Warton's history of english poetry.*

Les romanciers anglais, qui avaient transformé Arthus, le petit roi des Silures (1), en un monarque puissant, et lui avaient donné un empire plus étendu que celui de Charlemagne, ont également, depuis longtemps, défiguré, sans goût comme sans pudeur, quelques-uns des plus beaux morceaux de la mythologie païenne. Par exemple, un de ces romanciers a fait d'Orphée et d'Euridice, qu'il appelle Orfeo et Heurodis, un roi et une reine de Winchester. On lit dans ce conte ridicule : « Qu'Heurodis, s'étant endormie un jour à midi sous un arbre magique (2), est forcée de suivre le roi des fées au pays des esprits. Orfeo, désespéré, se retire dans un désert avec sa harpe, et charme, par la mélodie de ses chants, les animaux les plus sauvages. Quelquefois, le roi des fées et toute sa cour viennent, avec grands cris, sonneries de cors et hauts aboiements de chiens, chasser dans son désert ; mais ils ne prennent nulle bête, et jamais il ne sait où ils vont. Or, un beau jour, le pauvre solitaire « avisa soixante dames sur des palefrois, gentilles et jolies comme mariées qui se lèvent. » Toutes portaient un faucon sur le poing. Orfeo se mêle à la chasse, et voilà qu'en passant auprès d'une de ces belles chasseresses, il voit que c'est en propre personne « Sa reine, dame Heurodis. » Il l'a suit au pays des féeries, dont l'auteur fait une longue et brillante description. Enfin, le roi des fées, charmé par les sons de la harpe d'Orfeo, promet de lui accorder tout ce qu'il demandera. Il demande, comme on peut bien le penser, sa chère Heurodis, que le roi, plus généreux que Pluton, lui rend aussitôt sans condition. Après cette excursion au pays de féerie, le roi et la reine de Wincester

(1) *Lingard*, vol. I.

(2) Tous les démonographes s'accordent à dire que le pouvoir des esprits est prédominant à midi et à minuit.

La croyance aux arbres magiques est extrêmement ancienne. Socrate attribue un accès subit de nympholepsie au voisinage d'un platane, orné d'images dédiées aux nymphes (*Phædrus* 276). La même croyance se retrouve dans les mythologies du Nord et de l'Orient. Dans le poëme du *Petit Jardin des Roses*, un des plus anciens que l'on connaisse, dame Similt, étant assise sous un tilleul, est enlevée par le roi Laurin de la même manière que le roi des fées enleva Eurodis dans le conte anglais.— (Voyez *Vebber's illustration of northern antiquitiés*, p. 150).

retournent dans leur royaume, où ils vécurent longtemps heureux.»

Comme on peut le voir par cet abrégé, c'est la fable grecque, ornée de fictions gothiques, que l'auteur a eu le talent de rendre presque méconnaissable (1).

Les poètes imitèrent les romanciers, et on remarque chez ceux qui ont les premiers introduit la féerie dans leurs poèmes un amalgame sans choix des dieux et des déesses du paganisme avec les êtres surnaturels de la mythologie gothique. Ainsi Chaucer, Normand d'origine, qu'on nomme le père de la poésie anglaise, et qui composait dans le XIV[e] siècle (2) ses poèmes d'après les modèles que lui fournissaient la France et l'Italie, transforma les fées en divinités infernales, et appela Pluton le *roi de féerie*, qui a pour reine Proserpine; Dunbar, dans le conte de l'*Epée*, nomme le même roi des fées un *incube* habillé de vert, dont la cour est en noir (3); Harsnet qualifie Mercure de prince des fées, et le revêt de toutes les attributions de ce lutin populaire; et Montgomery marie son roi de féerie (King of Pharic) à la reine des Elfes et lui donne le vêtement et la stature de ces derniers.

Les fées chantées par Spencer (4), celui des poètes anglais qui a le plus approché de l'Arioste, et qui, comme lui, portait quelquefois la débauche d'esprit jusqu'à l'extravagance, sont les fruits d'une imagination brillante et cultivée; mais les êtres légers et aériens de sa *Fairy-Queen* (reine des fées),

(1) Les mineurs embellissements de ce poème, le rang et la qualité d'Orfeo, la description de sa cour, les occupations du roi des Elfes, l'heureuse issue de la descente du barde à la terre de féerie, sont totalement étrangers à l'histoire grecque. Mais la puissance de ce roi des fées et de sa reine, la brillante description du pays de féerie, les scènes délicieuses, les fêtes joyeuses de ces régions de bonheur et de malheur, sont bien d'origine grecque, et on peut les retrouver, quoique peut-être moins détaillées, dans les visions de Therpesius et Timarchus, rapportées par Plutarque.

(2) Il mourut en 1400.

(3) Le vert est la couleur favorite des Elfes.

(4) Spencer mourut en 1598. Sa versification est douce et son imagination quelquefois brillante; cependant son ouvrage ennuie par des allégories prolixes et des descriptions verbeuses. Il déplaît aussi par ses fades louanges prodiguées à Elisabeth et à ses courtisans, avec une lâcheté digne d'un poète famélique.

occupées à relever les plantes flétries, et à mettre en ordre les meubles dérangés, ressemblent plutôt aux génies de l'Orient qu'aux Elfes malicieux des fictions gothiques.

Mais le premier des poètes anglais, le grand Shakespeare, est celui qui a le plus influé sur les croyances populaires de la Grande-Bretagne, en introduisant sur la scène les superstitions de son pays et en enrichissant particulièrement les fées d'attributs qui sont devenus inséparables de leurs noms. Il a également donné au lutin Puck, ce type des lutins familiers des peuples du Nord, en l'introduisant dans ses comédies, un caractère différent de celui qu'on lui attribue, non-seulement en Angleterre, mais en Allemagne et dans toute l'ancienne Scandinavie. De nos jours, et par imitation sans doute, la plupart des écrivains français font un tel mélange de toutes les mythologies populaires, que quelques-uns d'entre eux ont été jusqu'à donner aux lutins velus et méchants de l'Écosse le caractère doux et aimant, ainsi que les formes légères des plus beaux génies de l'Orient. Le roi Oberon et la reine Titania, de Shakespeare, sont devenus pour les admirateurs romantiques de ce grand poète des types-modèles qu'ils se plaisent à reproduire dans leurs écrits; et cependant, ces deux personnages, dont on croit que l'auteur d'un *Rêve d'une nuit d'été* a pris l'idée dans le Pluton et la Proserpine du *Marchand*, de Chaucer, ne sont pas des portraits plus fidèles des Elfes anglo-saxons de la Grande-Bretagne, que le joli petit Trilby, de M. Nodier, n'est celui des *Daoine-shi*, ou des autres lutins qui hantent les bruyères des *Highlands*, ou les chaumières enfumées de leurs habitants. Les formes du spirituel Trilby sont trop gracieuses et trop délicates pour être celles d'un habitant des rochers sauvages et des lacs embrumés de l'Argyle-Shire, et son doux langage ressemble trop à celui d'un Péri, soupirant son amour aux beautés d'un harem, pour pouvoir être compris de la fille simple et naïve des montagnes de la Calédonie.

Walter-Scott attribue également aux poètes et aux romanciers de l'Angleterre l'altération des croyances populaires. « C'est ainsi, dit-il, que les fées de Shakespeare, de Dray-

ton, de Mennis, qui ne sont au premier aspect que d'excellentes créations de l'esprit, ont peu à peu changé complétement le type original qui leur avait donné naissance (1).»

Le même auteur assigne plusieurs autres causes aux modifications survenues dans la croyance aux fées; mais il ne croit pas qu'on doive les attribuer aux traditions apportées de l'Orient. Selon ce grand écrivain, les débris confus de la mythologie gothique, les romans de chevalerie, les fables de l'antiquité classique, l'influence de la religion chrétienne, et surtout ce qu'il nomme l'*imagination inventive* du XVI[e] siècle, c'est-à-dire l'introduction de nouveaux êtres fictifs inventés par Chaucer, Shakespeare et autres poètes de cette époque, ont altéré les croyances populaires et particulièrement celles qui ont rapport à la féerie (2).

C'est donc principalement aux poètes et aux romanciers que l'on doit attribuer le mélange qui existe dans cette partie des croyances populaires de l'Angleterre, et qui est cause que l'on a presque toujours confondu, depuis fort longtemps, les fées de romans et les Elfes champêtres, ainsi que nous l'avons déjà fait observer en parlant de la féerie française; car on ne peut douter qu'à une certaine période la croyance populaire établissait la même distinction entre la reine de faérie (comme on la nommait alors) et la reine des Elfes, que l'on faisait jadis dans la mythologie grecque entre Arthémis et Perséphone (Diane et Proserpine), que les premiers représentent bien certainement dans les croyances celtes et gothiques. Mais les traces de cette division sont à peine visibles maintenant.

Les Elfes et les fées des traditions champêtres, celles qui dansent leurs rondes sur les bruyères, au sifflement du vent, paraissent avoir été distinguées autrefois des fées des romans par leur petite taille et l'usage de la couleur verte dans leurs vêtements. Au reste, les Elfes anglo-saxons de l'Angleterre, comme leurs prototypes teutons, ont la faculté de prendre quelle taille elles jugent convenable, ainsi que nous l'appre-

(1) *Minstrelsy of the scottish border.*
(2) *Idem.*

nons dans ce passage de la ballade écossaise du jeune Tamlane :

Our shape and size we can convert
To either large or small;
And old nut-shell's the same to us
As is the Lofty hall.

« Nous pouvons changer à notre gré et de taille et de forme, nous rendre petits ou grands, et nous loger aussi bien dans une coquille de noix que dans le plus vaste édifice. »

Les divinités subalternes de l'Angleterre, que les anglo-saxons appelaient *Elves* (1) et auxquelles on a donné depuis le nom de fairies (2), paraissent avoir la même origine que celles de l'Allemagne. On croit que ces êtres surnaturels faisaient partie des croyances des Celtes, qui furent, selon l'opinion la plus commune et la mieux accréditée, les premiers habitants de la Grande-Bretagne. Lorsque César pénétra dans cette île, la religion des indigènes était celle des druides. César veut absolument reconnaître dans les dieux qu'ils adoraient les dieux des Grecs et des Romains (3); mais César se trompait, et cette prétention du conquérant des Gaules a été depuis longtemps jugée. A leurs principaux dieux, les Celtes adjoignaient, comme les autres polythéistes, une multitude de divinités locales, telles que les génies des bois, des fleuves et des montagnes (4).

Les croyances celtiques des Bretons durent nécessairement se modifier sous la domination des Romains, et pendant le séjour de plus de quatre siècles que firent leurs légions dans la Grande-Bretagne. Les nymphes, les sylvains, les satyres et les faunes y eurent aussi leurs autels, et l'on retrouve des traces de leur culte jusqu'en Écosse (5). Il est probable que durant cette

(1) *Elf* fait *elves* au pluriel en anglais.
(2) *Fairy*, fée, fait *fairies* au pluriel.
(3) *Commentaires de César*, liv. VI.
(4) *Gildas*, II.
(5) On a découvert dans la Basse-Écosse plusieurs autels consacrés aux dieux champêtres. Un d'eux avait été élevé au dieu Sylvanus par Carrius Domitianus, préfet de la XXme légion.

longue période, les divinités champêtres des Celtes empruntèrent quelques nouvelles attributions aux *Diis Campestribus*, auxquels elles ressemblent sous plus d'un rapport.

Lorsqu'après le départ des légions romaines (environ 430 après Jésus-Christ), les Bretons cherchèrent dans les Saxons des protecteurs contre les incursions des Ecossais et des Pictes; ils trouvèrent de nouveaux maîtres qui apportèrent avec eux des croyances nouvelles, et toute la race des elfes saxons débarqua dans la Grande-Bretagne des mêmes vaisseaux que les guerriers d'Hangist et d'Horsa (1) (an 449).

Les fictions gothiques, ainsi que celles apportées ensuite par de nouveaux conquérants, venus de la Chersonèse Cimbrique et du reste de la Scandinavie, durent s'allier facilement aux fictions des Celtes, dont elles différaient peu, et avec lesquelles on peut, sans trop hasarder, leur assigner une origine commune (2).

L'invasion franco-normande du XIe siècle, qui apporta de si grands changements dans les mœurs, les coutumes, le langage et les lois de l'Angleterre, dut nécessairement produire quelques altérations dans les croyances populaires. L'armée qui vainquit à Hastings comptait dans ses rangs, outre l'élite de la noblesse normande, un grand nombre de Bretons, de Poitevins, de Bourguignons et de guerriers de toutes les parties de la France (3), dont une grande partie se fixa en Angleterre après la conquête, et beaucoup d'autres, attirés par l'espoir de faire fortune, les y suivirent.

La langue romane française, qui avait succédé à la langue

(1) « Vortigern, le plus puissant des rois bretons, réclame contre les Ecossais et les Pictes le secours d'une escadre saxone qui croisait dans la Manche, en cherchant aventure : les deux frères qui commandaient, Hengist et Horsa, reçurent avec empressement les ouvertures du prince breton, et débarquèrent dans l'île de Thanet. » Lingard, *Hist. d'Anglet.*, t. I, p. 93.

(2) « On peut penser, en observant les différences radicales des langues des principales nations de l'Europe, qu'elles descendent de trois grandes familles : les Celtes, les Goths et les Sarmates, toutes sorties de l'Asie à des époques différentes. Les Celtes furent les premiers, puis les Goths, ensuite les Sarmates. » *id.*, — I, II.

(3) *Ling*, t. I, p. 489.

latine rustique, et qui était déjà en France, à cette époque, celle du souverain et des grands, devint en Angleterre, non-seulement le langage de la cour et du haut clergé, mais encore celui de la noblesse; car alors tout était normand dans ce royaume, depuis le monarque jusqu'à l'écuyer (1).

C'est dans cette langue que les trouvères écrivirent leurs longs romans ou histoires en vers, leurs fabliaux et leurs lais. Ils se plaisaient particulièrement à célébrer les merveilles que produisaient les fées, qu'ils appelaient indistinctement, dans leurs chants, *fées*, *faès*, *faëris* ou *faëry*. Les troubadours du midi de la France écrivaient leurs sirventes dans la langue romane provençale, qui était alors parfaitement connue dans toutes les cours de l'Europe et particulièrement en Ecosse (2).

Les ouvrages de ces poètes romanciers furent, pendant bien longtemps, les seuls de ce genre répandus en Angleterre; car les premiers essais de poésie en langue anglaise, qui parurent vers le XIV[e] siècle, étaient grossiers et furent peu goûtés.

C'est donc dans les lais et les histoires en vers des trouvères normands qu'il faut chercher la seule et véritable origine des mots *fairy* et *fairies* (3), que les Anglais ont substitué depuis plusieurs siècles aux mots saxons *elf* et *elves*, pour désigner les êtres surnaturels que nous appelons fées.

Cependant, cette étymologie, quoique fort naturelle, n'a pas été adoptée par plusieurs savants de la Grande-Bretagne, qui, paraissant oublier que la langue anglaise elle-même a emprunté au français une grande partie des mots dont elle se compose, sont allé chercher en Perse et en Arabie l'origine du mot *fairy*. Néanmoins, cette opinion a rencontré des contradictions, même parmi les écrivains anglais, et voici comment s'exprime à ce sujet Walter-Scott, le plus impartial d'entre eux sur ce sujet : « Nous pouvons dire qu'on n'a point encore clairement établi *quand* et *d'où* cette singulière commu-

(1) *Ling.*, t. 2, p. 62.
(2) « The song was in the provencal dialect well understood as the language of pœtry in all the courts of Europe, and particularly in scotland. » Walt. Scott., *Fair maid of Perth.*, ch. x, p. 133.
(3) *Fairy*, une fée; *fairies*, les fées.

nauté a reçu le nom sous lequel elle est généralement connue. Les savants pensent que le mot persan *péri*, qui veut dire un être surnaturel d'une espèce entièrement semblable, fournirait la meilleure dérivation, en *supposant* que ce mot est parvenu en Europe par l'intermédiaire des Arabes, dans l'alphabet desquels la lettre *P* n'existe pas, de sorte qu'ils prononcent le mot *féri* au lieu de *péri*. Cependant, il y a quelque chose d'incertain dans cette étymologie. Nous hésitons à attribuer soit aux Persans, soit aux Arabes le nom qui distingue une communauté idéale qu'ils n'ont en rien contribué à nous faire connaître (1). »

N'en déplaise aux savants de la Grande-Bretagne, il n'y a pas la moindre ressemblance entre les *elfes* ou *fairies* de leur pays et les *péris* des Orientaux. Ces derniers, suivant la tradition, sont les esprits qui approchent le plus des anges, et qui peuvent même être admis à partager les joies célestes (2); ce sont des génies préadamites, bons et vertueux, qui ont jadis gouverné le monde, et qui ne s'occupent qu'à être utiles aux hommes. Les autres sont de petits êtres généralement malicieux, d'une origine plutôt diabolique que céleste, qui enlèvent les enfants et les adultes, et jouent aux pauvres humains toutes sortes de mauvais tours.

Quant à la prétendue dérivation du mot, elle n'est que ridicule et ne mérite pas d'être réfutée.

Après avoir fait connaître l'opinion de quelques autres personnes qui font venir le mot *fairy* de *fair*, qui veut dire joli ou beau, origine qui n'est pas plus vraisemblable que l'autre, Walter-Scott ajoute enfin : « Il faut convenir cependant que les mots *fay* et *fairy* pourraient bien n'être que de pures adoptions *(mere adoptions)* des mots français *fée* et *féerie* (3), quoique ces termes se rapportent, de l'autre côté de

(1) *Letters on demonology*, p. 151 et 152.

(2) Voyez le charmant poëme de Thomas Moore, *The paradise and the Peri*.

(3) *Lettres sur la démonologie*, p. 152.

Les fées de nos romanciers ressemblent certainement beaucoup aux *fata* ou *fates* de l'Arioste et de Boiardo, mais nos fées populaires ressem-

la Manche, à une classe d'esprits qui ressemblent plutôt aux *fata* des Italiens qu'à nos fairies. »

« Le mot fairy, dit encore le même auteur, se trouve non-seulement dans Chaucer et dans les auteurs anglais plus anciens, mais encore plus souvent dans la *langue romane*, d'où les Anglais semblent l'avoir emprunté (1). »

Mais les savants éditeurs de Warton ont récemment décidé la question d'une manière bien claire et bien précise. Voici comment ils terminent cette dissertation dans leur excellente préface :

» Un examen plus approfondi de la question exclut totalement la liaison que l'on a supposé exister entre le mot anglais fairy et le mot persan péri. Le mot français *féerie* est évidemment dérivé de celui de *fée*, comme *diablerie* vient de *diable* et *chevalerie* de *cheval*. On doit donc rechercher simplement l'origine du monosyllabe *fay* ou *fée*, sans s'inquiéter de celui qui termine le mot; et la forme sous laquelle ce mot existe dans la langue romane ne nous laisse aucun doute qu'il ne provienne du mot latin *fatum* ou d'un de ses dérivés (2). »

M. Tyrwhitt a mis la note suivante au mot *faerie* dans le conte de la femme de Bath de Chaucer (The wife of Bath) : « Faerie, féerie, de *fée*, mot français pour exprimer ces êtres fantastiques que, dans les langues gothiques, on nomme *alfs* ou *elves* (elfes). Les noms correspondants de celui de fée dans les autres dialectes qui se rapprochent de la langue romane, sont en italien *fata*, et *hada* en espagnol. Ainsi, il est probable qu'ils sont tous les trois dérivés du latin *fatum*, qui, dans les siècles barbares, avait été corrompu en *fatus* et *fata* (3). »

Quant aux noms des fées de romans, il paraît certain que la plupart ont été empruntés aux fables de l'Orient. *Mergian*

blent plutôt aux *fairies* ou elves anglaises. Walter-Scott ne connaissait sans doute que les premières.

(1) *Menstrelsy of the scottish border*, vol. III.

(2) Voyez les pages 44 et suiv. de la préface de l'*Histoire de la poésie anglaise*, par Warton, édit. de 1824, et la note qui se trouve à la fin du IVe volume.

(3) *Tyrwhitts essai on the language and versification of Chaucer.*

et *Urganda*, deux mots persans, ont certainement fourni à la poésie italienne ceux de *Morgana* et d'*Urganda*. Cependant, il ne faut point oublier que les fées des romans italiens ne ressemblent en rien aux péris de l'Est, et qu'en tout, excepté le nom, elles ne sont que la reproduction des Circé et des Calypso de l'Odyssée.

Après avoir établi d'une manière évidente l'origine des mots *fairy*, *fairies* et *fays*, qui ont tous la même signification, il nous reste à parler du caractère et des attributions de ces êtres surnaturels, selon les croyances populaires de la Grande-Bretagne (1).

Les anciennes fictions gothiques et normandes concernant les fées ont été, comme nous l'avons déjà dit, tellement altérées en Angleterre, où toutes les classes des génies ont été confondues, qu'elles sont, depuis longtemps, presque entièrement sorties du domaine populaire, pour tomber dans celui de la poésie, où, chaque jour, elles subissent encore de nouveaux changements. On ne retrouve plus les fées, dans les poëmes ou dans les contes modernes, que dépouillées de leurs anciennes attributions, et revêtues, à la place de ces dernières, de celles des génies des mythologies étrangères de l'Inde, de l'Arabie ou de la Perse.

Les fées du sud de l'Angleterre ont donc perdu graduellement, grâce aux poètes, le caractère de méchanceté qu'elles tenaient des fictions gothiques; elles ont reçu, en échange, non-seulement de nouveaux attraits, mais encore des attributions nouvelles; occupées à relever les fleurs flétries, à orner leurs calices des perles de la rosée du matin et à se jouer dans les rayons de la lune, au milieu des chênes séculaires, les visites que les fées font aux mortels sont considérées comme des bienfaits; elles nettoyent leurs maisons, mettent en ordre les meubles dérangés et leur rendent mille autres services.

Les poètes, usant toujours de la liberté qu'ils ont de tout

(1) Les mots anglais *fay* et *fayry* sont l'adoption littérale des mots *fée* et *féerie*, et l'on ne peut les écrire différemment pour les prononcer de même.

arranger, ou plutôt de tout déranger, selon leurs caprices, ont introduit parmi les fées nouvelles le vieux Puck des Celtes et des Saxons, dont ils ont fait un lutin sémillant, un messager actif et discret, qui fait le tour du monde en quarante minutes (1), et qui remplit à la cour d'Oberon, au grand déplaisir de la reine Titania, les fonctions d'*ami du prince*.

Cependant, malgré ces nombreuses altérations dans les fictions populaires, les anciennes croyances ont conservé tout leur pouvoir jusqu'à ce jour sur l'esprit du peuple dans quelques provinces du nord de l'Angleterre, les montagnes du pays de Galles, et principalement dans les comtés de Cornouailles et de Devon. Les habitants du Cornouailles, qui descendent des anciens *Galli* ou Celtes, ont encore une vénération particulière pour les *spriggian*, divinités qui paraissent avoir fait partie du culte druidique, et dans lesquelles nous croyons reconnaître le type celte des elfes et des fées; elles habitent les rochers, les arbres et les fontaines, sont d'un caractère capricieux, se plaisent quelquefois à égarer les voyageurs pendant la nuit, et découvrent en d'autres moments les trésors cachés à ceux qu'elles favorisent; elles ont une grande influence sur les variations de l'atmosphère, et commandent particulièrement aux vents, qu'elles font souffler à leur gré.

Nous croyons qu'on peut facilement reconnaître dans les *spriggian* des anciens celtes du Cornouailles les sœurs des elfes gothiques, auxquelles ces habitants des côtes de l'Océan, exposés sans cesse aux dangers de la mer, ont attribué un pouvoir particulier sur l'élément dont ils ont si souvent à redouter les caprices.

Mais l'Ecosse est, de toutes les parties de la Grande-Bretagne et peut-être de l'Europe, celle dans laquelle les anciennes croyances et les vieilles traditions populaires ont été conservées avec le plus de soin. L'imagination vraiment poétique de

(1) Oberon. — « Fetch me this herb; and be thou here again,
Ere the leviathan can swim a league.
Puck. — « J'il put a girdle round about the earth
In forty minutes. »
Shakespeare, *Mid-summer's night's dream.*

ses habitants a peuplé, depuis un temps immémorial, les rochers, les lacs et les torrents de la Calédonie d'un nombre infini d'êtres surnaturels, de nature, de noms et d'attributions diverses. Les histoires merveilleuses qu'on en raconte sont devenues, pour ainsi dire, une propriété héréditaire, et se sont ainsi conservées de siècle en siècle, par une transmission purement orale du père au fils, ou plutôt des grands-pères à leurs petits-enfants. Ces anciennes superstitions, héritage de peuples qui ne sont plus; ces vieilles ballades qui rappellent les hauts faits des guerriers fameux, ou les entreprises audacieuses et les combats sanglants des héros du *Border* (1); ces histoires vraiment populaires, qui ont fait jusqu'à ce jour les délices des Ecossais, se rattachent à des souvenirs et à des objets qu'il serait bien difficile de leur faire oublier, l'histoire de leurs ancêtres, les montagnes et les torrents de leur pays natal.

On peut donc considérer à juste titre l'ancienne Calédonie comme le véritable pays de féerie. En effet, il est peu de contrées dont l'aspect prête davantage à tout ce que l'imagination saurait inventer de plus fantastique sur ce sujet; et si l'on ajoute à la variété vraiment pittoresque des sites, aux beautés vaporeuses d'un ciel nuageux, les sombres souvenirs des plus tragiques annales, les guerres sanglantes et continuelles que ses clans se faisaient entre eux, suite de la diversité de leur origine, de leurs mœurs, de leur caractère et de leurs préjugés; les habitudes plus retirées de leurs pasteurs, qui passent presque toute leur vie à garder leurs troupeaux sur des monts solitaires : tout concourt alors à faire de l'Ecosse le pays le plus éminemment romantique, et le seul peut-être dont les beautés fussent capables d'inspirer à un des plus grands écrivains du siècle ces riches conceptions qu'il a su revêtir de tout ce que l'élégance du style et les charmes d'une imagination brillante peuvent offrir de plus attrayant.

(1) Nous croyons avoir déjà dit que l'on nomme *Border* la frontière de l'Ecosse du côté de l'Angleterre, qui était le théâtre des ravages et des déprédations de toute espèce que commettaient continuellement, les uns chez les autres, les habitants des deux royaumes.

En empruntant aux superstitions de son pays quelques-unes des plus jolies pages de ses ouvrages, Walter-Scott a non-seulement su respecter les anciennes croyances, mais encore donner une nouvelle existence à des traditions presque oubliées.

Les fées écossaises, moins heureuses sous ce rapport que celles de l'Angleterre, ont conservé leur ancien caractère, et sont infiniment plus dures et plus terribles que leurs sœurs du royaume voisin. Cependant, comme on retrouve en elles le type primitif des anciennes fées gothiques, dont la croyance s'est conservée dans quelques provinces de l'Angleterre déjà citées, nous réunirons sous le même titre tout ce qui concerne les anciennes fées anglaises et celles de la Basse-Ecosse (Lowlands). Les croyances populaires des montagnards écossais seront l'objet d'un article particulier.

Les auteurs qui ont traité de la féerie ont souvent confondu les *duergars* ou nains de la mythologie scandinave avec les Elfes ou fairies, et leur ont donné une origine commune. Cependant rien ne ressemble moins aux habitudes insociables, au caractère hargneux, aux travaux pénibles des sombres et mélancoliques duergars, que les pygmées champêtres, si connus chez les Irlandais, les Gallois et les montagnards d'Ecosse, doués par eux et comme eux de cet esprit gai, de ce caractère jovial et sociable qui distingue éminemment tous les peuples d'origine celtique. Loin d'éviter la société des hommes, les Elfes la recherchent, quoiqu'ils agissent presque toujours avec caprice envers eux, et qu'ils reprennent souvent leurs présents avec autant de légèreté qu'ils les prodiguent.

« Les occupations, les amusements et les faveurs des fairies, dit Walter-Scott, tiennent à la nature de ce peuple aérien. Leur gouvernement a toujours été représenté comme monarchique. Ils reconnaissent un roi et plus fréquemment une reine qui tiennent souvent leur cour ensemble. Les fêtes et les divertissements de cette cour offrent tout ce que l'imagination peut concevoir de plus galant et de plus magnifique. Les coursiers sur lesquels ils chevauchaient, les chiens et les faucons dont ils se servaient pour la chasse, étaient de pure race et plus beaux

que ceux dont font usage les simples mortels (1). Leurs banquets étaient servis avec une telle somptuosité, qu'aucun roi de la terre n'aurait pu l'égaler; leurs danses étaient accompagnées d'une harmonie presque divine.

» Mais toute cette illusion disparaissait aux yeux désenchantés du *voyant* (2). Pour lui, les belles dames et les jeunes chevaliers n'étaient plus que d'affreuses sorcières et de ridés vieillards; leurs pierreries brillantes, que des pierres à bouton; leur riche vaisselle, que des pots de terre ébréchés et bizarrement tournés, et leurs mets, dont le sel était banni, comme étant un emblème de l'éternité, étaient insipides et sans goût; leurs magnifiques palais redevenaient pour lui des cavernes humides et sombres. Ainsi s'évanouissaient à la fois toutes les délices de ce nouvel Élysée. On peut donc dire que leurs plaisirs étaient pompeux, mais tout-à-fait imaginaires; leur activité continuelle, mais inutile et sans fruit. Enfin, ces êtres remuants paraissaient avoir été condamnés à maintenir le simulacre d'un travail sans relâche et de plaisirs continuels, quoique l'un fùt toujours sans résultat et que les autres n'eussent que l'apparence de la réalité. Ils avaient en outre des penchants très-désagréables et souvent très-affligeants pour l'espèce humaine (3). »

Néanmoins, chez les peuples où la pureté des anciennes traditions n'a point été altérée par quelques-unes des causes que nous avons signalées, les fées sont encore représentées comme aimant et protégeant l'humanité et comme jouissant elles-mêmes de plaisirs réels. Quoique les Gaels des montagnes d'Ecosse aient condamné leurs daoines-shi (fées) à ne pouvoir offrir aux mortels qu'une apparence trompeuse de bonheur, les Gallois kymriques, plus fidèles aux traditions de leurs ancêtres, croient encore que leurs *tylwith-tegs* continuent à

(1) Souvent, les fairies font des cavalcades invisibles, et l'on ne reconnaît leur présence que par le tintement des clochettes d'argent dont leurs brides sont garnies.

(2) Le *voyant* est, suivant les croyances écossaises, la personne douée de la *seconde vue*. Nous en parlerons dans un autre chapitre de cet ouvrage.

(3) W.-Scott, *Lett. on demonology*, p. 135.

jouir de leurs anciens droits et honneurs, dont les folies des hommes ont seules privé la génération actuelle (1).

Les fairies anglaises et écossaises sont encore représentées, de nos jours, ainsi que l'a toujours été la race elfine, comme étant de petite stature et magnifiquement habillées de vert (2). On leur donne des formes semblables aux nôtres, qu'elles peuvent changer à volonté; elles ont également la faculté de se rendre invisibles.

Les fairies se régalent souvent de bœuf, de mouton et de venaison; elles se servent de flèches enchantées pour abattre leurs victimes, et laissent à leur place une image trompeuse de l'animal qu'elles ont enlevé.

Elles aiment particulièrement la musique, et une troupe de musiciens, jouant des airs pleins d'harmonie, les accompagnent toujours dans leurs excursions.

Une des plus graves accusations portées contre les fairies de la Grande-Bretagne est l'enlèvement des enfants qui n'ont point encore reçu le baptême, qu'elles élèvent ensuite comme appartenant à leur race.

En échange des enfants qu'elles enlèvent ainsi, les fairies laissent de petits êtres maigres et chétifs, que l'on nomme *changelings*, dont l'origine surnaturelle se décèle bientôt par des maladies incurables et un air d'imbécillité complète. Ces *changelings* sont les mêmes que les *Killcrops*, auxquels les simples et crédules Allemands croient encore de nos jours, sans doute, d'après le témoignage publiquement rendu de leur existence par Martin Luther, Mélanchton et autres grands réformateurs d'abus du XVI[e] siècle.

Les nations gothiques n'attribuaient autrefois ces enlèvements qu'à des espèces de lamies, de sorcières et d'incubes, qui entraient la nuit dans les maisons, tourmentaient les habitants et emportaient les enfants; elles en accusaient également, comme on l'a vu, les nymphes blanches ou femmes sauvages, mais jamais ce crime ne fut imputé aux Elfes de

(1) *Daviés celtic mythology*, p. 156.
(2) *Lettres sur la démonologie*, p. 137.

l'Allemagne. Les fairies de l'Angleterre ont été moins heureuses à cet égard que leurs sœurs de la Germanie, car on leur a attribué principalement l'enlèvement des enfants, sans cependant ôter aux sorcières leur ancien privilége.

On donne pour raison de l'odieuse habitude qu'ont les fairies d'enlever les enfants des hommes l'obligation dans laquelle elles sont de livrer, en qualité de tribut annuel, un des leurs au prince des régions infernales, tribut qu'elles préfèrent acquitter en lui abandonnant un enfant de race humaine. Ceci semblerait prouver, comme beaucoup le croient, que l'espèce de ces génies se multiplie comme la nôtre. Cette supposition a fait croire à un savant ministre presbytérien, qui s'est beaucoup occupé à prouver l'existence des fées et des lutins, que les fairies payaient comme nous le tribut à la mort. Cette opinion, qui a été combattue par d'autres démonographes, « ne peut guère s'accorder, dit Walter-Scott, avec l'obligation dans laquelle sont les fairies de payer un tribut au démon, qui indique une existence aussi durable que celle des feux de l'enfer, qui ne doivent jamais s'éteindre. »

C'est, comme nous l'avons dit, avant la cérémonie du baptême que les enfants sont principalement exposés à être enlevés par les fairies, et que les mères craignent davantage qu'elles ne substituent un autre enfant au nouveau-né. Aussi les recettes, pour se préserver d'un semblable malheur, sont-elles regardées comme des talismans d'un prix inestimable. Une de ces précieuses amulettes est conservée avec soin, depuis plusieurs générations, dans la famille de sir Walter-Scott, comme nous l'apprend le bon baronnet dans un de ses ouvrages : « Elle consiste en une petite relique appelée par tradition *la pierre du crapaud*, dont l'influence préservait les femmes enceintes du pouvoir des démons et des accidents qui pouvaient naître de leur état. Cette pierre a quelquefois été mise en gage pour des sommes considérables, et toujours rachetée, tant on ajoutait de foi à son efficacité (1). »

Parmi les différentes cérémonies magiques qu'on employait

(1) *Minstrelsy of the scottish border.*

en Écosse pour recouvrer les enfants que les fées avaient ainsi enlevés, il en était une qu'il n'est pas possible de raconter sans horreur. Ce moyen consistait à faire rôtir le *changeling* sur des charbons ardents. Il devait alors disparaître, et l'enfant volé reparaissait dans l'endroit même où il avait été enlevé. On ne peut s'empêcher de frémir quand on pense au nombre des mères aveuglées par la superstition qui ont dû employer ce barbare moyen et faire périr ainsi leurs propres enfants.

Néanmoins, on se contentait le plus souvent d'attacher l'enfant supposé dans une chaise et de le placer devant un feu bien clair, après avoir eu soin de balayer l'âtre; puis on cassait douze œufs et on mettait devant l'enfant les vingt-quatre demi-coquilles; il fallait ensuite se retirer et écouter à la porte. Si l'enfant parlait, il était très-certainement supposé : il n'y avait alors rien de mieux à faire que de le porter sur un fumier et de l'y laisser jusqu'à ce qu'on entendît plus ses cris. Une femme qui avait un *changeling*, ayant ponctuellement exécuté cette cérémonie, retrouva ainsi à sa place son véritable enfant, beau et bien formé (1).

M. Waldron, qui a écrit un ouvrage fort curieux sur les superstitions de l'île de Man (2), donne des détails très-circonstanciés sur un de ces changelings, qu'il fut voir lui-même, et il demeura aussi surpris que frappé d'horreur à la vue de cette créature. « Aucun enfant sous le ciel, dit le savant gentleman, ne pouvait avoir une plus jolie figure; mais, quoique âgé de cinq à six ans et sain de corps en apparence, il ne pouvait ni marcher, ni se tenir debout, ni même plier aucune articulation. Ses membres étaient très-longs pour son âge, mais plus grêles que ceux d'un enfant de six mois. Son teint était d'une délicatesse extrême, et ses cheveux étaient les plus beaux du monde. Jamais il ne parlait ni ne criait; il mangeait à peine, et rarement on le voyait sourire; mais si quelqu'un l'appelait *marmot de fées*, il fronçait le sourcil et regardait

(1) Nous avons parlé dans le chapitre précédent d'une croyance absolument semblable qui existe chez les paysans de la Bretagne.
(2) L'île de Man est située entre l'Écosse et l'Irlande.

fixement ceux qui l'avaient irrité, et avec un regard qui semblait les percer d'outre en outre. Sa mère supposée, qui était pauvre, était souvent obligée d'aller travailler à la journée, et le laissait seul pendant des jours entiers. Alors les voisins allaient quelquefois regarder à la fenêtre comment il se comportait quand il était seul; et toutes les fois qu'ils l'observèrent, ils le trouvèrent riant et comme transporté de joie. Cela leur fit supposer qu'il était avec une compagnie plus agréable pour lui que celle des mortels; et ce qui rendait cette conjecture encore plus vraisemblable, c'est que, lors même que sa mère l'avait laissé seul à la maison, elle le trouvait toujours à son retour débarbouillé et les cheveux peignés avec le plus grand soin (1). »

Waldron rapporte ensuite plusieurs traits de ce genre qui lui ont été racontés par les femmes mêmes auxquelles ces sortes d'aventures étaient arrivées, entre autres celles d'une petite fille d'une dizaine d'années, qui, revenant un jour de la ville et passant sur le haut d'une montagne pour se rendre à son village, fut tout à coup environnée par une troupe nombreuse de *tout petits* hommes, qui prétendirent l'empêcher de continuer son chemin. Quelques-uns d'entre eux voulurent même l'emmener et se saisirent d'elle à cet effet; mais un de la bande, qui paraissait meilleur que les autres, prétendit les en empêcher, et il s'ensuivit une violente querelle dans laquelle le petit homme combattit vaillamment pour la défense de la petite fille. Cependant, quelques-uns de ces petits vauriens la saisirent de nouveau, relevèrent ses jupes et lui infligèrent une sévère correction, après quoi ils la laissèrent aller. La pauvre petite, toute honteuse, courut jusqu'à la maison de sa mère, à laquelle elle raconta ce qui venait de lui arriver, montrant à l'appui de son récit l'endroit où les petits hommes avaient si fortement frappé, qu'on y voyait encore les marques de plusieurs petites mains. Quelques personnes du village furent, le lendemain, avec la petite fille, à l'endroit où elle prétendait que cette scène avait eu lieu. Les petits hommes n'y étaient

(1) Waldron's, *Description of the isle of Man*, p. 125.

plus, mais de nombreuses traces de sang qu'on remarquait encore sur les pierres ne laissèrent aucun doute de la réalité de l'aventure. La mère de l'enfant raconta cette histoire à Waldron avec la plus solennelle gravité (1).

On conçoit que l'absence de la cérémonie sacrée du baptême puisse permettre de supposer que les enfants nouveaux-nés sont encore sous l'influence des fées et des malins esprits; mais il est plus difficile de concevoir que leur pouvoir à cet égard s'étende jusqu'aux adultes. Cependant, maintes histoires, attestées par les autorités les plus respectables, sont encore racontées et généralement crues par le peuple de la Grande-Bretagne, qui considère comme étant principalement exposées à ces sortes d'accidents les personnes qui auraient été assez imprudentes pour s'endormir sur le gazon des monticules habitées par les fées, ainsi que dans d'autres lieux où elles tiennent ordinairement leurs assemblées; celles qui se seraient abandonnés à des passions criminelles; celles qui auraient été dévouées au diable, dans un moment de colère, par leurs parents ou par leurs maîtres.

On croit aussi que ceux qui fréquentent les assemblées nocturnes des fées ou celles des sorciers sont souvent transportés avant leur mort en *Elfland* (le pays des fées); mais ce qui paraît plus extraordinaire, et ce qui ne serait pas sans danger dans le temps où nous vivons, pour beaucoup de grands et de petits personnages, c'est que les gens dont la vie a été exclusivement occupée par les intrigues de la politique ou par les travaux de la guerre, sont continuellement en danger d'être enlevés par des fées. Parmi les personnes de marque qui ont été rencontrées à la cour des fées, on cite particulièrement le vieux chevalier de Buccleugh et le célèbre ministre Lethington. Tous deux étaient fort attachés à la religion catholique et au parti de l'infortunée Marie Stuart. C'était sans doute plus qu'il n'en fallait, suivant l'esprit d'intolérance des sectes protestantes, pour être exposé aux assauts des esprits de ténèbres (2).

(1) Waldron's, *Description of the isle of Man*, p. 125.
(2) Buccleugh fut tué dans un combat nocturne contre les Kerrs, ses

Après l'enlèvement bien connu du roi Arthur par les fées, ainsi que ceux de Merlin Wyllt, l'enchanteur, et de Thomas d'Erceldoune, dont nous parlerons dans une autre partie de cet ouvrage, un des plus singuliers, sans doute, est celui d'un des ancêtres du présent lord Duffus, tradition qui ne remonte pas plus haut que le XVI[e] siècle.

« Un jour, ce gentilhomme, se promenant dans la campagne, se sentit tout à coup transporté à travers les airs, et le lendemain il se trouva à Paris, dans les caves du roi de France, une coupe d'argent à la main. Amené en présence du roi, on lui demanda qui il était et comment il s'était introduit dans le cellier royal. Après avoir satisfait à la première question, il ajouta que tel jour de tel mois (qui se trouvait être précisément la veille), étant dans les champs, il entendit le bruit d'un tourbillon de vent et des voix qui criaient : *Horse and hattock* (cheval et gerbe de blé) (1) ! sur quoi, ayant eu l'imprudence de répéter le même cri, les fées l'enlevèrent aussitôt à travers les airs et le transportèrent dans les caves du Louvre, où, après avoir bien bu, il s'était endormi. Pendant son sommeil, les fées le quittèrent, en le laissant dans la position où il avait été trouvé. On ajoute que le roi de France le congédia, en lui faisant cadeau de la coupe qu'il avait à la main quand on le réveilla, et l'on affirme qu'elle est encore conservée dans la famille de lord Duffus et qu'on la nomme la coupe des fées (2). »

Une autre aventure de ce genre, que l'on dit avoir eu lieu dans le siècle dernier, et que Walter-Scott, qui se complaisait dans ces sortes d'histoires, racontait quelquefois avec son exactitude et sa gaîté ordinaires aux nombreux visiteurs d'Abbotsford, est celle d'un honnête bourgeois de Selkirk (3), qui, étant un jour à travailler sur la montagne de Peatlow, eut le mal-

ennemis héréditaires ; et le ministre Lethington, comme on le suppose, se donna la mort dans sa prison, à Leith.

(1) C'est le cri dont se servent les fées lorsqu'elles veulent se rendre d'un lieu à l'autre.

(2) *Minstrelsy of the Scottisch border*, t. III.

(3) Petite ville à quelques milles d'Abbotsford.

heur de s'endormir sur un de ces petits monticules que l'on nomme en Ecosse *fairy knoves* (1). Lorsqu'il s'éveilla, il se frotta les yeux et regarda ensuite autour de lui avec le plus grand étonnement, car il se trouvait sur la place du marché d'une grande ville, au milieu d'une foule de personnes qui lui étaient toutes inconnues. A la fin, il demanda à une de celles qui étaient près de lui le nom de l'endroit où il se trouvait. Cette personne, surprise de s'entendre adresser une semblable question, lui apprit qu'il était au milieu de la ville de Glascow (2).

Le pauvre homme était tellement étonné, qu'il ne voulait en croire ni ses yeux ni ses oreilles, et soutenait qu'il y avait à peine une heure qu'il s'était endormi sur le Peatlow, auprès de Selkirk. Il eût couru le risque d'être enfermé comme aliéné, si un homme de son pays, qui se trouvait là fort heureusement, ne l'eût reconnu. Cet homme prit soin de lui et le reconduisit à Selkirk, où il trouva de nouveaux incrédules lorsqu'il raconta son aventure. La vérité se découvrit pourtant, et toute l'affaire s'expliqua parfaitement. Son habit, qu'il avait ôté pour travailler le jour de son enlèvement, fut trouvé près d'un *fairy knove* (3), et son bonnet, qu'il croyait perdu, fut découvert sur le coq du clocher de Lanark ; il était donc clair comme le jour que l'honnête bourgeois de Selkirk avait été emporté à travers les airs par les fées pendant son sommeil, et que son bonnet avait été enlevé par le vent pendant la route. »

Les deux exemples que nous venons de citer diffèrent cependant de l'opinion généralement reçue à l'égard de ceux qui sont enlevés par les fées, et suivant laquelle ils ne peuvent revenir parmi les mortels qu'après sept années de séjour au pays de féerie ; puis ils disparaissent encore de nouveau au bout de sept autres années, et rarement ensuite on les revoit sur la terre.

(1) Monticules des fées.
(2) La distance de Selkirk à Glascow est de 50 milles.
(3) Monticule habité par les fées.

Quant au traitement qu'ils éprouvent pendant leur séjour chez les êtres surnaturels, les uns rapportent qu'ils mènent une vie errante et agitée; d'autres qu'ils habitent un pays où règne un printemps perpétuel, ce qui doit paraître aux Ecossais aussi nouveau qu'agréable, et qu'ils passent leur vie au milieu des plaisirs et des divertissements de toute espèce. Mais on ajoute qu'ils sont continuellement tourmentés par l'idée affreuse que, tous les sept ans, un d'entre eux doit être offert en sacrifice à l'enfer, et ce souvenir empoisonne toutes les jouissances qu'ils pourraient éprouver sur cette terre enchantée.

Il paraîtrait également, d'après les diverses traditions à cet égard, qu'il est beaucoup plus facile d'aller au pays de féerie que d'en revenir, et que ceux qui en sont sortis n'ont généralement dû leur délivrance qu'au dévoûment et au courage de leurs amis, dont beaucoup ont échoué dans cette entreprise hasardeuse, qui ne demande rien moins que la plus rare intrépidité.

C'est dans la nuit du 31 octobre, que les Anglais appellent la nuit sainte (all-hallow-even-night), que les fées font leur grande procession annuelle, et que les sorcières, les diables et tous les malins esprits tiennent leurs plus affreux sabbat. C'est seulement pendant cette nuit redoutable que peut s'effectuer la délivrance des prisonniers retenus par les fées; encore faut-il bien observer que toute réclamation à cet égard, pour pouvoir être admise, doit avoir été faite dans l'an et le jour qui a suivi l'enlèvement.

Il est à remarquer que, semblables au malheureux Orphée, tous les maris qui ont essayé de délivrer leurs épouses des mains des fées ont presque tous échoué dans leur entreprise, soit que le cœur leur ait manqué au moment décisif, soit pour toute autre cause qui nous est inconnue; tandis que les efforts courageux des jeunes filles qui ont entrepris de reconquérir leurs amants, ravis par la reine de féerie, ont constamment été couronnés de succès.

La ballade du jeune Tamlane, que Walter-Scott a insérée dans le recueil intitulé *Minstrelsy of the scottish border*, est

le monument de ce genre le plus curieux parmi les traditions populaires du border écossais. Nous en donnons ici une traduction abrégée, pensant que les détails que contient ce charmant poème feront mieux connaître les *fairis* que tout ce que nous pourrions raconter à cet égard.

La scène se passe dans la plaine de Catterhaugh, située au confluent de l'Ettrich et du Yarrow, dans le comté de Selkirk, celui de toute la basse Ecosse dans lequel les fées aient conservé plus opiniâtrement leur empire. Jenny, l'héroïne de cette ballade, était fille du comte de Dunbar, qui habitait le château de Newark, dont les ruines imposantes dominent encore le cours du Yarrow.

Le jeune Tamlane.

I.

« O vous! jeunes fillettes qui portez de l'or sur vos cheveux, n'allez pas à Catterhaugh, car vous y trouveriez le jeune Tamlane. »

Cet avis était sage, car toutes celles qui allaient cueillir des roses dans ce lieu charmant y perdaient toujours quelque chose. Les unes y laissaient leurs bagues d'or ou leur manteau vert! mais d'autres y perdaient un bijou plus précieux, qu'on ne retrouve plus une fois qu'on l'a laissé prendre.

Cependant, la belle Jenny méprisa ce conseil prudent. Elle retroussa son jupon vert un peu au-dessus du genou; elle tressa ses blonds cheveux un peu au-dessus des sourcils, puis elle fut à Catterhaugh, où elle n'aperçut d'abord qu'un coursier immobile. Elle se mit à cueillir des roses; mais à la troisième qu'elle cueillit, un petit homme apparut aux pieds de la demoiselle.

« Pourquoi, lui dit-il, venez-vous à Catterhaugh, et pourquoi cueillez-vous mes roses sans ma permission.

» Ce lieu est à moi, répondit Jenny, mon père me l'a donné, et je m'y promènerai sans ta permission.

» Il l'a prise par sa main blanche et l'a menée au milieu des roses et des épais bocages. On ne sait ce qu'ils y firent, car ils étaient cachés

par la verte feuillée ; mais Jenny se souviendra longtemps des ombrages de Catterhaugh. »

De retour au château de son père, elle était pâle et défaite ! Depuis ce moment, elle ne peigne plus ses cheveux et sa parure ne l'occupe plus ; elle ne se mêle plus aux jeux de ses compagnes, et tout ce qu'elle prend semble être pour elle un poison mortel.

Enfin son père s'aperçut de l'état de sa fille, et il lui en parla avec douceur et tendresse.

« Si je suis enceinte, mon père, moi seule suis à blâmer ; pas un seul chevalier dans votre château ne donnera son nom à mon enfant ; et si je deviens mère, sa naissance sera merveilleuse, car je jure que nul homme sur terre n'en est la cause.

» Si mon amant était un chevalier de ce monde, comme il est un lutin gris, je ne le donnerais pas pour aucun seigneur de votre cour. »

Jenny mit ses plus beaux atours, et se rendit au clair de la lune dans la plaine de Catterhaugh pour parler au jeune Tamlane ; elle n'y trouva d'abord que le palefroi immobile ; mais soudain son amant apparaît, et s'élance auprès d'elle :

« Dites-moi la vérité, Tamlane, ne mentez pas d'un mot, avez-vous jamais été en chapelle sainte, avez-vous jamais été en odeur de chrétienté ?

» Je te dirai la vérité, Jenny, je ne mentirai pas d'un mot ; un chevalier m'enfanta, une dame me porta, mes parents furent semblables aux tiens.

» Randolphe, comte de Murray, fut mon père : Dumbar, comte de March, est le tien ; nous nous aimions quand nous étions petits ; tu peux encore t'en souvenir.

» Quand j'eus atteint ma neuvième année, mon oncle me fit quérir, pour chasser, oiseler, chevaucher avec lui, et lui tenir compagnie.

» Un jour vint un vent du nord, un vent froid et glacial ; un sommeil mortel me saisit, et je tombai à bas de mon cheval.

» La reine de féerie me garda pour habiter cette verte colline que tu vois là-bas, et depuis ce moment, je suis tout lutin des pieds à la tête ; belle dame regarde-moi bien.

» Pour nous qui vivons au pays de féerie, les maladies, les chagrins, sont inconnus. Je laisse mon corps quand je veux, et je le reprends ensuite ; nous vivons aussi commodément dans l'air que sur la terre.

» Nous pouvons changer à notre gré et de taille et de forme ; nous ren-

dre petits ou grands, et nous loger aussi bien dans une coquille de noix que dans un superbe palais.

» Nous dormons dans la rose douce et parfumée; nous nous jouons dans la fontaine; nous gambadons dans le souffle des vents, ou nous glissons sur les rayons du soleil.

» A nos besoins servent les trésors du riche, qui emploie à de mauvaises œuvres les biens qu'il gagne, et qui brûle d'en acquérir de nouveaux.

» Jamais, Jenny, je ne m'ennuierais de demeurer au pays de féerie; mais, hélas! tous les sept ans, on paie la dîme à l'enfer, et je suis si gras, si frais, que je crains bien d'être choisi.

» Cette nuit est la nuit sainte, Jenny; demain sera le saint jour; et si vous voulez délivrer votre amant, vous n'avez pas de temps à perdre.

» C'est la sainte nuit où chevauchent tous les gens de féerie, et celles qui veulent délivrer leurs amis doivent se rendre à la croix de Miles (1).

» Mais comment te distinguerai-je, Tamlane, comment pourrai-je te connaître parmi tant de chevaliers infernaux? Jamais je n'ai vu chose pareille.

» La première compagnie passera devant toi, ne dis rien, et laisse-la chevaucher; la seconde passera de même, ne dis rien, et tu feras sagement; je serai dans la troisième qui passera devant toi.

» D'abord, laisse passer le coursier noir, Jenny; puis laisse aussi passer le bai; mais arrête le cheval blanc comme lait, et renverse son cavalier.

» Car je monte le cheval blanc comme lait, et je suis le plus près du monde parce que j'ai été un chevalier baptisé; ils me font cet honneur. Ma main droite sera gantée, Jenny; ma gauche sera nue. Voilà les gages que je te donnes; sois sûre que je serai là.

» Dans tes bras, Jenny, ils me changeront en couleuvre, en serpent; mais tiens-moi ferme, ne me lâche pas, si tu veux être ma femme.

» Dans tes bras, Jenny, ils me changeront en aspic; ils me changeront en fagot flambant et pétillant; ils me changeront en une masse de fer rouge; mais tiens-moi ferme, ne me lâche pas; je ne te ferai pas de mal.

» D'abord, trempe-moi dans une cuve de lait, puis dans un baquet d'eau; mais tiens-moi ferme, ne me lâche pas, je serai le père de ton enfant (2).

(1) La croix de Miles, où Jenny attendit la procession des fées, était auprès du château de Bowhill, appartenant au présent duc de Buccleugh, et à environ un demi-mille de Catterhaugh, avant que les protestants ne l'aient abattue.

(2) Nous avons vu dans la plaine de Catterhaugh les cercles où furent placées les cuves de lait dans lesquelles Tamlane fut plongé pour opérer son désenchantement; les paysans disent que jamais le gazon ne repoussera en cet endroit.

« Dans tes bras, ils me transformeront en renard, en anguille; mais tiens-moi ferme; ne me lâche pas, s'il est vrai que tu m'aimes.

» Dans tes bras, Jenny, ils me changeront en colombe, en cygne, et enfin ils me changeront dans tes bras en homme nu comme sortant du sein de ta mère; jette alors sur moi ton manteau vert, et je reviendrai moi-même. »

II.

Sombre, sombre était la nuit, et le chemin glaçait d'horreur, quand la belle Jenny a mis son manteau vert, et s'en est allée à la croix de Miles.

Le ciel était noir, la nuit obscure et le lieu effrayant; mais Jenny se tenait debout, et ne pensait qu'à son amant.

Voilà qu'entre minuit et une heure, un vent de nord arracha l'herbe longue, et soudain elle entendit des sons magiques que lui apportait le vent qui passait.

Quand tout était enseveli dans un calme de mort, elle entendit le tintement des brides; et Jenny fut aussi contente de cela que d'aucune chose sur la terre.

Leurs pipeaux d'avoine sifflaient que c'étaient une merveille; la petite ciguë y joignait ses sons perçants, et des notes plus bruyantes de la grande ciguë et du roseau de marais venaient effrayer l'oreille; car les fées ne peuvent souffrir des sons solennels, ni des pensées sérieuses.

Inspirés par l'amour ou la joie, ces esprits chantent comme l'alouette dans les airs; mais chez eux, de bon sens, ou de pensées graves, vous en chercherez vainement.

Sans s'effrayer, la belle Jenny était debout sur la sombre bruyère, et les sons de la musique devenaient plus éclatants à mesure qu'ils chevauchaient.

Le lutin Jean Fallot ouvrait la marche (1), et leur prêtait sa clarté vacillante; bientôt Jenny vit toute l'armée des fées chevauchant à sa vue.

D'abord passa le coursier noir, et puis passa le coursier bai; mais vite elle arrêta le coursier blanc comme lait, et renversa son cavalier.

(1) En anglais, *Jack with the lantern*, Jacques avec sa lanterne.

Elle le renversa de son coursier blanc comme lait, et laissa tomber la bride. Soudain s'éleva une clameur étrange : « Il est délivré d'entre nous! »

Dans les bras de la belle Jenny, ils l'ont changé en lézard, en aspic ; elle le tient ferme sous toutes ces formes, afin qu'il soit le père de son enfant.

Enfin, dans ses bras, ils l'ont changé en homme nu comme sortant du sein de sa mère ; elle l'enveloppa aussitôt dans son manteau vert, et recouvra ainsi son amant.

Alors parla la reine des fées du milieu d'un buisson de genets :

« Celle qui a enlevé le jeune Tamlane, s'est acquis gentil écuyer. »

Alors parla la reine des fées du milieu d'une touffe de seigle :

« Elle a pris le plus beau cavalier de toute ma compagnie.

» Mais si j'avais su, Tamlane, ajouta-t-elle, qu'une dame dût t'emporter, je t'aurais arraché tes deux yeux gris, pour te donner des yeux d'arbre (1).

» Si je l'avais su, Tamlane, je t'aurais arraché le cœur, et j'aurais mis en place un cœur de pierre.

» Si j'avais eu hier l'esprit que j'ai acheté aujourd'hui, sept fois j'aurais payé mon tribut à l'enfer avant qu'on te délivrât (2). »

Les Allemands n'ont certainement rien dans ce genre qui soit supérieur à cette jolie ballade de Tamlane, qui est, pour ainsi dire, par elle-même, un cours complet de fictions populaires, dans lequel les mystères de la féerie sont racontés avec une grâce et une simplicité presque inimitables.

On trouve dans le *Pandæmonium*, de Richard Bovet, une histoire singulière sur un jeune homme de Leith, connu dans cette ville, il y a quelques années, sous le nom de *Fairy's Boy* (l'enfant des fées), qui allait régulièrement tous les jeudis

(1) Boutons, bourgeons.

(2) *Minstrelsy of the scottish border*, recueil de ballades écossaises, vol. II. — « Beaucoup de détails de cette ballade portent la marque évidente d'une origine moderne. Cependant, il est hors de doute que l'histoire elle-même est fort ancienne. » *Préface des éditeurs de Warton*, page 51.

battre sur son tambour des marches aux fées qui s'assemblent chaque nuit, suivant la croyance populaire, sous la montagne de Calton Hill, près d'Édimbourg.

Le digne capitaine Georges Burton (ainsi que l'appelle W.-Scott), qui raconta cette histoire à l'auteur du *Pandæmonium*, interrogea lui-même le jeune tambour, et lui fit, en présence de plusieurs personnes, quelques questions astrologiques, auxquelles il répondit avec beaucoup d'esprit et avec une finesse bien au-dessus de son âge, qui ne paraissait pas excéder dix à douze ans. Il dit même au capitaine sa bonne aventure, et lui prédit qu'il épouserait deux femmes qui seraient toutes deux fort jolies; et comme on avait rapporté à M. Burton que toute l'Écosse ensemble ne pourrait empêcher ce jeune homme d'aller à ses rendez-vous le jeudi soir, le capitaine, aidé de plusieurs de ses amis, essaya, mais en vain, de le retenir ce soir-là après onze heures. A peine eurent-elles sonnées, qu'il disparut tout à coup du milieu d'eux, et s'enfuit dans la rue, où ils parvinrent à le saisir et à le ramener dans la chambre. Mais il leur échappa une seconde fois, et comme il était poursuivi de près, il fit un cri dans la rue comme s'il avait été attaqué, et depuis ce temps, dit en terminant le digne capitaine Burton, « je ne pus jamais le revoir. »

Cette petite histoire, ainsi que beaucoup d'autres du même genre que nous pourrions citer, prouve suffisamment qu'en Écosse ce ne sont pas seulement, comme en France, les gens du peuple qui croient encore aux fées et aux lutins, mais des personnes chez lesquelles rien ne pourrait faire supposer l'existence d'une semblable croyance. Nous avons habité l'Écosse pendant plusieurs années; nous y avons conservé des relations de famille et d'amitié, et la langue de ce pays nous est aussi familière que le français. Au moyen de ces avantages, nous avons été à même d'étudier avec quelque fruit le caractère et les mœurs des Écossais, et nous avons toujours remarqué chez eux, même parmi les personnes des classes élevées, une grande réserve sur tout ce qui concerne les traditions et les anciennes fictions populaires de leurs pays. Ils ressemblent en cela aux Allemands et en général à tous les

peuples du Nord, qui ont un respect qu'on ne saurait blâmer pour tout ce qu'ils tiennent de leurs ancêtres, même pour les superstitions qui nous paraissent les plus ridicules.

Les fées écossaises habitent des cavernes souterraines situées à proximité des habitations des hommes ; cependant, le peuple croit qu'elles demeurent plus ordinairement sous le seuil de la porte des maisons. Cette croyance pourrait faire supposer, avec quelque apparence de raison, que ces divinités subalternes furent rangées autrefois parmi les dieux domestiques des Saxons et des Celtes ; la petitesse de leur taille viendrait encore à l'appui de cette opinion, et la croyance populaire serait ainsi demeurée fidèle aux traditions des plus anciens peuples sur la stature qu'ils ont donné de tout temps à leurs divinités tutélaires et à leurs dieux domestiques (1).

Ne serait-ce point de cette croyance que les fées habitent le seuil de la porte des maisons que serait venue la coutume très-ancienne, qui se pratique encore aujourd'hui dans la Basse-Ecosse, et qui consiste à porter la nouvelle mariée pour lui faire franchir le seuil de la porte de la maison de son mari, lorsqu'elle y fait sa première entrée. Walter-Scott croit que cette coutume vient des Romains, qui la pratiquaient en commémoration de l'enlèvement des Sabines. Mais nous pensons qu'un semblable usage n'était suivi qu'à Rome ou dans le reste de l'empire, par les Romains seulement ; et nous ne voyons pas pour quelle raison les Ecossais l'auraient adopté. Il nous semble plus naturel de supposer que la mariée était ainsi portée chez ces derniers par respect pour les bonnes voisines, pour leur faire honneur et pour se les rendre favorables à son arrivée dans la maison qu'elle doit habiter désormais ; car on croit que les fées établissent, ainsi que le font les nains en Allemagne, des liaisons avec les habitants des lieux qu'elles favorisent ainsi par leur présence ; qu'elles leur empruntent et leur prêtent des ustensiles de ménage, et leur rendent toutes sortes de petits services. Elles obligent leurs amis toujours en secret, les aident dans leurs entreprises et

(1) Voyez ce que nous avons dit à ce sujet dans le chapitre précédent.

s'empressent d'aller au-devant de tous leurs besoins. C'est ce qui leur a fait donner le nom de *bonnes voisines* (1).

Une autre coutume qui prouve le désir qu'ont toujours montré les Ecossais de ménager autant que possible la susceptibilité des esprits d'une race un peu douteuse et même celle de l'ennemi du genre humain, c'est l'usage où l'on est encore d'appeler communément le diable *the gudeman* (le bonhomme), dénomination dont les femmes du peuple se servent ordinairement en parlant de leurs maris, et que l'on emploie également lorsqu'on veut désigner le maître de la maison. C'est, du reste, une expression sans conséquence, et qui, bien certainement, dans l'un ni dans l'autre cas, n'est employée pour exprimer la bonté de la personne ainsi dénommée. Il y a même peu de temps encore que, dans beaucoup de paroisses d'Ecosse, on avait conservé l'ancienne habitude de laisser toujours en friche une certaine portion de terre, que l'on nommait *the gudeman's croft*, le champ du bonhomme. Ce champ, comme le *temenos* des anciens temples païens, n'était jamais labouré ni cultivé d'aucune manière : l'abolition de cette coutume ne date que de quelques années.

Il existe encore des terrains qui restent incultes par suite d'une superstition à peu près semblable à la précédente, terrains dans lesquels on prétend qu'il est impossible de faire entrer le soc d'une charrue sans exciter la colère des êtres surnaturels, qui témoignent ordinairement leur mécontentement par un orage affreux, accompagné de grêles et de tonnerres. Cette superstition est encore commune en Irlande et dans le pays de Galles, aussi bien qu'en Ecosse. Dans ce dernier pays, les monts appelés *Lith-Bhruaith* étaient tellement respectés par une cause semblable, qu'on considérait comme illégal et dangereux d'y couper du bois, d'y remuer la terre et

(1) Une coutume, qui viendrait plutôt des Romains que la précédente, est celle d'éviter de se marier dans le mois de mai, coutume observée religieusement en Ecosse, jusqu'à ce jour, par les personnes du plus haut rang. Les malheurs qui suivirent l'union de Marie Stuart avec Bothwell furent attribués à ce qu'elle avait eu lieu dans le mois de mai. Les anciens prétendaient qu'il n'y avait que les femmes de mauvaise vie qui se mariaient dans ce mois.... *Mala nubent maia*..

même les pierres, dans la crainte de troubler les fées, dont les montagnes sont la demeure.

La croyance aux fées subsiste encore dans toute sa force primitive (1) chez les habitants des frontières de l'Ecosse et de l'Angleterre, ainsi que dans les *Highlands*; cependant, l'on convient généralement qu'elles ne se montrent *plus que rarement* dans la partie méridionale de l'île. Des gens privilégiés, il est vrai, ont encore fréquemment l'avantage de rencontrer des processions de fées, et d'en recevoir des présents en beurre excellent, petits pains au lait et autres friandises.

Le comté de Sefkirk est, ainsi que nous l'avons déjà observé, celui de toute la Basse-Ecosse où les fées se montrent encore le plus souvent aux yeux des hommes. Les bords pittoresques de l'Ettrick et du Yarrow paraissent avoir tant de charmes pour elles, qu'elles n'ont pas pu les abandonner, malgré les persécutions que ces pauvres esprits ont éprouvées de la part du clergé protestant. Nous croyons aussi que le voisinage des deux poètes des temps modernes qui les ont chanté avec le plus de verve et de succès n'a pas peu contribué à entretenir cette partialité que les fées semblent avoir conservé jusqu'à ce jour pour le théâtre de leurs anciens exploits. Hogg, fils d'un berger et berger lui-même, a célébré la reine de féerie dans un fort joli poème intitulé : *Kylmeny* (2); et le célèbre auteur qui a chanté la Dame blanche du château d'Avenel était shériff du comté de Selkirk, dans lequel est situé son château d'Abbotsford.

C'est également près des bords du Yarrow que l'on trouve les bois et la rivière de Plora, dans les environs desquels est

(1) « Still remains almost unimpaired, » dit Walter-Scott dans le *Minstrelsy du border*.

(2) Nous avons connu Hogg, lorsque sa réputation n'était point encore européenne comme elle l'est devenue depuis. Dans une excursion de pêche que nous fîmes au lac de Sainte-Marie avec lord Linton, nous fûmes demander à dîner au poète berger des bords du Yarrow, qui nous reçut avec cette franche et cordiale hospitalité que l'on ne connaît plus guère qu'en Ecosse. Hogg était né poète et faisait des vers dès l'âge de douze ans, en gardant les moutons. Nous causâmes longtemps, et des fairies, et des brownies, et de toutes les fictions populaires du *border*. Hogg était là sur son terrain, et sa conversation était aussi amusante qu'instructive.

arrivé, il y a très-peu de temps, une aventure de fées des plus singulières, aventure attestée dans toutes ses circonstances par une dame aussi remarquable par le rang qu'elle tient dans le monde que par l'agrément de son esprit et par ses connaissances littéraires. Cette dame habitait alors près du lieu de la scène de cet événement, qu'elle considère comme un fait sur l'authenticité duquel on ne peut élever le moindre doute : le voici tel que cette dame me l'a rapporté :

« Une famille qui habitait les bords de la Plora était assemblée un soir pour la prière, et le père venait de terminer ce pieux devoir, lorsque la plus jeune de ses filles, dont l'absence n'avait pas été remarquée, arrive hors d'haleine et dans un délire de joie inexprimable, engage avec instance toute la famille à sortir pour voir la plus belle dame du monde, qui descendait en ce moment le vallon ! L'empressement et même l'espèce d'enthousiasme que mettait cet enfant dans sa demande engagea tout le monde, jeunes et vieux, à sortir aussitôt pour jouir de cette vision extraordinaire. On regarda, mais en vain, par tout le vallon, et particulièrement vers l'endroit que désignait la jeune fille, on n'aperçut rien d'extraordinaire ; quand, tout à coup, un bruit terrible se fit entendre et expliqua en un instant la mission bienfaisante de la belle dame du vallon ! la maison, déserte un instant de tous ses habitants, venait de s'écrouler entièrement. »

L'île de Man, dont nous avons déjà parlé, est considérée comme le pays dans lequel s'est conservé le plus grand nombre de croyances concernant la féerie. Cette île ayant été conquise dès la fin du VII[e] siècle, par les Scandinaves, et étant restée longtemps sous leur domination, il est naturel de supposer que les fictions populaires de ses premiers habitants, qui appartenaient à la race kimrique ou celtique, furent augmentées des fictions de la Scandinavie, avec lesquelles elles se mélangèrent, et qu'elles reçurent d'une source plus directe et plus pure que celles qui parvinrent depuis en Ecosse et en Angleterre.

Nous ne pouvons mieux faire connaître les traditions populaires de l'île de Man qu'en citant encore Waldron, gentle-

man et savant distingué, qui a donné sur les mœurs des habitants de cette île des détails fort intéressants. Rien ne saurait, dit-il, donner une juste idée des histoires merveilleuses que racontent ces insulaires au sujet des fées. Ils sont tellement persuadés de la présence de ces esprits parmi eux, que, quoique très-attachés aux ministres de leur religion, il n'est cependant pas douteux qu'ils ne cessassent d'assister à leurs sermons, non-seulement s'ils s'avisaient de prêcher contre l'existence des fairies, mais s'ils osaient même soutenir la rareté des apparitions de ces êtres surnaturels. Les Manques prétendent que les fées ayant été les premiers habitants de leur île, il n'est pas étonnant qu'elles aient continué à y faire leur principale résidence. Ils les nomment les *bonnes gens*, et disent qu'elles vivent dans les forêts et les montagnes, fuyant les villes, qui sont trop souvent le séjour de la méchanceté. On considère comme *bénies* toutes les maisons qu'elles visitent, car elles ont horreur du vice; et un homme serait regardé comme un impie, s'il permettait à sa famille de se coucher avant d'avoir rempli d'eau un tonneau ou un baquet pour que ses hôtes puissent s'y baigner. Les habitants assurent que les bonnes gens ne manquent jamais d'entrer au bain aussitôt que la famille est retirée (1).

Il faudrait des volumes pour recueillir tout ce qui se raconte journellement sur ce sujet dans l'île de Man. Tantôt c'est un homme qui a assisté à un banquet nombreux du peuple de féerie; il a reconnu, parmi les convives, beaucoup de personnes de sa connaissance, auxquelles il n'a pas eu l'air de faire attention. Mais comme il a refusé opiniâtrement de goûter la liqueur qui lui a été offerte, toute la société a disparu, laissant entre ses mains une grande coupe d'argent, dont il a fait présent, depuis, à l'église de Kirkemerlugh, où l'on s'en sert encore à présent pour la communion des fidèles.

Une autre fois, c'est un fameux joueur de violon qui, ayant eu l'imprudence de promettre à un envoyé des fées d'aller à une de leurs réunions pour les faire danser avec son

(1) Waldron. — *Lieu cité*, p. 125.

violon, fut consulter le ministre de sa paroisse, et lui demanda de lui enseigner les moyens de se tirer de ce mauvais pas. Le ministre, homme fort prudent à ce qu'il paraît, lui conseille de se rendre au lieu indiqué, puisqu'il l'avait promis, et qu'il pourrait bien lui arriver malheur s'il manquait à la parole qu'il avait donnée à l'envoyé des fées, mais en même temps il lui recommanda de ne jouer que des airs de psaumes. Le musicien exécuta ponctuellement les ordres de son pasteur, et les fées, peu accoutumées sans doute à entendre des airs aussi discordants que ceux que chantent les protestants dans leurs églises, se bouchèrent les oreilles aux premiers coups d'archet, et disparurent après avoir roué de coups le malheureux musicien, qu'elles abandonnèrent, tout meurtri, sur le sommet de la plus haute montagne de l'île.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux pasteurs eux-mêmes qui ne soient quelquefois témoins de quelque apparition plus ou moins extraordinaire. L'un d'eux, que Waldron nous représente comme un homme d'une grande piété et d'un grand savoir, se promenant une nuit dans la campagne, par un beau clair de lune, entendit d'affreux mugissements, et bientôt il vit passer à côté de lui un animal monstrueux, ayant la forme d'un taureau, et jetant du feu par les naseaux, qui semblait se diriger vers une maison voisine, où il entra. Le ministre ayant eu le courage d'y pénétrer quelque temps après lui, apprit que le maître de cette maison venait d'expirer; et comme c'était un homme de mauvaise vie, le bon pasteur ne crut pas manquer à la charité qu'il devait à son prochain, en supposant que cette apparition pouvait bien être le diable, qui était venu assister aux derniers moments de ce méchant homme (1).

Non-seulement *les bonnes gens* de l'île de Man aiment beaucoup la chasse, qui est un des goûts prédominants de la race elfine, mais ils sont encore, comme tous les génies de cette espèce, fort jaloux à cet égard, et ils ne souffrent pas que l'on vienne impunément chasser dans leurs forêts et fouler la bruyère de leurs montagnes.

(1) *Waldron's description of the isle of man*, page 130 et suiv.

Nous avons déjà vu que les traditions du Nord attribuent la même jalousie de la chasse aux duergars et à toutes les races de nains de la Scandinavie.

Les petits génies de l'île de Man, qui chassent à cor et à cris comme de grands seigneurs, empruntent ordinairement les chevaux de leurs amis pour ces sortes de parties; mais ils dédaignent les petits *ponies* de l'île; de sorte, dit le bon M. Waldron, « que la fatigue de ces chasses tombe exclusivement sur les chevaux anglais et irlandais, et un gentleman de Ballafletcher l'a assuré que ces excursions nocturnes lui avaient coûté trois ou quatre excellents coureurs!.. » Cependant, les *bonnes gens* se procurent quelquefois des chevaux d'une manière plus régulière, et une personne de la plus *grande véracité*, dit encore l'auteur déjà cité, lui a raconté que, se rendant à une foire pour y vendre un cheval, il fut accosté, en traversant les montagnes, par un petit homme proprement vêtu, qui marchanda l'animal et l'acheta, après avoir longtemps disputé sur le prix. Mais à peine l'étranger eut-il compté l'argent et monté le cheval, que la terre s'ouvrit et engloutit le cheval et le cavalier, à la grande surprise du vendeur, comme on peut bien se l'imaginer.

On croit également en Bretagne, en Auvergne et dans beaucoup d'autres provinces de France, que les lutins font souvent galoper les chevaux toute la nuit, après leur avoir noué la crinière et la queue. Il y a différents moyens pour éloigner ces malins esprits des écuries; mais un des plus certains, c'est de mettre un boisseau de graines de navets à la porte de l'écurie. Le lutin, en y entrant, ne manquera pas de le renverser, car il est très-brouillon; et quand un pareil accident lui arrive, comme il est obligé de ramasser toutes les graines les unes après les autres, il en conçoit un tel ennui, qu'il ne revient jamais s'y frotter.

A son arrivée dans l'île de Man, M. Waldron était un peu incrédule et doutait même quelquefois de la réalité de *toutes* les histoires qu'on lui racontait sur les fées et sur leur existence; mais il paraît qu'il a été depuis lors entièrement convaincu qu'il y avait *bien peu* d'exagération dans les récits des

Manques, non pas que le savant gentleman ait jamais été assez heureux pour apercevoir lui-même une seule fée, quoiqu'il ait vu les cercles qu'elles laissent sur le gazon et l'impression de très-petits pieds sur la neige : « *Il en a vu souvent*, dit-il, *et il ne peut le nier;* » il a même entendu siffler comme dans son oreille, et cependant il n'y avait personne auprès de lui. Mais M. Waldron avait pour plus proche voisin un autre savant gentleman qui lui a affirmé de la manière la plus solennelle (with the most solemn asseveration), qu'étant entièrement de son opinion à l'égard des fées, et ne croyant pas qu'il leur fût permis d'errer parmi les mortels, ainsi qu'on le rapporte, il avait enfin été convaincu qu'il était lui-même dans une complète erreur sur ce sujet, en apercevant un jour plusieurs petits *personnages* qui sautaient et s'amusaient dans un champ parmi les pierres et qu'il prit, à quelque distance, pour de petits écoliers qui faisaient l'école buissonnière, car il était alors trois ou quatre heures de l'après-midi, et c'était le moment des classes. Il s'approcha de ces enfants avec l'intention de les réprimander; mais quand il fut à une vingtaine de pas de la petite troupe, elle disparut en un instant, quoique le gentleman ait eu constamment les yeux fixés sur elle, et quoiqu'il fût alors en plein champ et loin de toute haie ou buisson dans lesquels ces petites créatures auraient pu se réfugier.

N'oublions pas, en terminant, de dire que toutes ces aventures merveilleuses, racontées très-sérieusement par deux *savants* de la Grande-Bretagne, datent du milieu du siècle dernier, car nos lecteurs pourraient peut-être les considérer comme appartenant au moins au quatorzième.

CHAPITRE IV.

Fictions populaires des montagnards écossais concernant les fées, ainsi que des habitants des îles Orcades, Shetland et Féroë.

— « Up spoke the moody Elfin King,
Who won'd within the hill
Like wind in the porch of a ruin'd churels,
His voice was Ghostly Shrill (1). »
Lad'y of the Lake, cant. IV.

Après avoir parlé des fées celto-gothiques de l'Angleterre et de la basse Ecosse, passons maintenant les Grampians (2) et pénétrons dans la terre classique des fictions, dans ce pays où il n'existe pas un seul vallon, un seul torrent, une seule caverne qui ne soit fréquentée par les fées ou par quelques autres esprits. Les *Highlanders*, renommés du reste pour leur audace et leur courage personnel, sont peut-être celui de tous les peuples chez lequel la croyance aux êtres surnaturels est encore le plus fortement enracinée, croyance qu'ils sucent avec le lait et qui ne fait qu'augmenter avec l'âge. Il nous semble naturel de supposer que l'aspect *grandiose* et solennel de la contrée que les montagnards habitent agit puissamment sur leur imagination, déjà exaltée par les récits merveilleux qu'ils ont entendu faire dès leur enfance. En effet, au milieu d'une nature aussi sauvage, sous un ciel sombre et nébuleux, la chute d'une cascade dont le bruit, répété par les échos, pro-

(1) « A l'instant paraît le fantasque roi des Elfes, qui habite l'intérieur de la montagne. Le son de sa voix était sombre et aigu comme le bruit du vent qui siffle sous le porche d'une église en ruines. »

(2) Chaîne de montagnes qui séparent la haute Ecosse de la basse.

duit tant de sons divers; le sifflement du vent sur la bruyère et dans les sombres cavernes, un morceau de rocher qui se détache de la masse et qui roule avec fracas dans le vallon, les cris des aigles qui se mêlent à ceux de la chouette de sinistre augure et au chant retentissant de la gelinotte et du coq de bruyère, la pâle clarté de la lune éclairant par intervalle une scène aussi agreste et laissant apercevoir çà et là sur une éminence quelques arbres solitaires qui se dessinent comme autant de géants sur un ciel grisâtre, tous ces objets, au milieu desquels les Highlanders passent leurs jours dans de solitaires méditations, doivent nécessairement contribuer à donner à leurs idées cette teinte de superstition mystique qu'on ne rencontre peut-être que chez eux.

Les *Daoine-Shi*, ou hommes de paix des montagnards écossais, ressemblent plutôt aux Duergars scandinaves qu'aux fairies de l'Angleterre. Ces esprits, quoique n'étant point absolument malfaisants, sont cependant regardés comme une race d'êtres fantasques, mécontents et envieux; on croit qu'ils jouissent dans leurs demeures souterraines d'un bonheur factice et d'un faux brillant de grandeur, qu'ils échangeraient volontiers contre les jouissances plus réelles des mortels. On dit aussi que ces petits êtres, qui sont d'une nature mixte et douteuse, habitent l'intérieur des collines et particulièrement ces éminences de forme conique que l'on nomme *sighan* en gaélique (1), au sommet desquelles ils dansent la nuit au clair de la lune, et où ils laissent sur le gazon des marques circulaires, quelquefois jaunes et brûlées, d'autrefois d'un vert foncé; il est dangereux de s'endormir dans les cercles magiques, surtout après le coucher du soleil. On trouve près des sources du Fort, dans un lieu nommé *Corishi'an*, ou la grotte de l'Homme de Paix, plusieurs de ces éminences coniques près desquelles on n'ose pas passer le soir, et que l'on suppose être une de leurs résidences favorites. On croit aussi que dans

(1) Idiôme irlandais analogue au celtique apporté en Ecosse dans le IIIe siècle par les *Attacotti*, qui envahirent le comté d'Argyle et devinrent la souche des montagnards écossais.

la nuit sainte (1), si une personne seule tourne neuf fois à main gauche autour d'un de ces monticules, une porte s'ouvre par laquelle elle est admise dans cette demeure souterraine. Beaucoup de mortels ont été, dit-on, reçus dans ces re traites secrètes des hommes de paix, et y ont été régalés somptueusement dans de splendides appartements, où on leur a servi les vins les plus délicats. Les compagnes de ces génies surpassent en beauté les filles des hommes. Ces êtres, dont le bonheur, comme nous l'avons déjà dit, n'est qu'apparent, passent leur temps en fêtes et en divertissements, et leurs danses s'exécutent au son d'une musique délicieuse. Mais malheur au mortel qui a l'imprudence de se réunir à eux et de partager leurs plaisirs ! Il se rend, par cette faute, à jamais indigne de rentrer dans la société des hommes, et il est réduit pour jamais à la condition de *schi-ichs*, ou homme de paix.

Comme ces génies sont invisibles, les montagnards croient qu'il est bon de n'en parler jamais qu'avec respect et surtout de ne point leur adresser la parole le vendredi, qui est le jour où leur pouvoir, et celui de tous les esprits en général, est le plus redoutable.

Le vert étant la couleur favorite des daoine-shi, ainsi que de toute la race des Elfes et des fées, il n'y a rien qui leur déplaise davantage que de voir les hommes porter des habillements de cette couleur. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le vert est également regardé en Ecosse comme une couleur sinistre par plusieurs clans et même par des comtés entiers. On cite parmi les premiers le clan des Ogilvy; mais c'est par celui des Grahames que le vert est plus particulièrement considéré comme couleur fatale, et l'on a remarqué que, lorsqu'un guerrier de ce nom succombait dans un combat, il était ordinairement atteint à travers un des carreaux verts de son plaids (2). Les habitants du comté de Caithness, qui ont la

(1) La nuit du 31 octobre au 1er novembre, que les Ecossais nomment hallow-eve.

(2) Un gentleman du nom de Graham, ayant fait une chute de cheval dans une chasse au renard, attribua cet accident à une mèche de soie *verte* qu'il avait au bout de son fouet.

même aversion pour le vert, en donnent pour raison que les bandes des leurs qui périrent dans la malheureuse bataille de Flodden étaient vêtus de cette couleur.

Comme les duergars de la Scandinavie, les hommes de paix ont un talent particulier pour la fabrication des armes. On leur attribue celle de certaines haches d'armes antiques, grossièrement travaillées, que l'on nomme celts; et l'on regarde comme les armes de ces génies des cailloux triangulaires qui servaient sans doute autrefois aux habitants de l'Ecosse pour garnir leurs flèches, et que l'on nomme encore *pointes des flèches des fées*. Ils s'étudient également à imiter toutes les occupations des hommes, et on les entend souvent marteler dans les cavernes, les cascades et les précipices, lieux où ils paraissent avoir établi leurs ateliers, et qu'il est dangereux d'approcher sans avoir pratiqué certaines cérémonies pour détourner leur courroux.

Non-seulement les daoine-shi, comme les autres fées de la Grande-Bretagne, sont accusées d'enlever les enfants, mais encore les âmes des personnes attaquées de maladies de langueur et de les remplacer par des âmes de fée. Il existe, il est vrai, plusieurs remèdes pour prévenir le danger d'un semblable échange; il y en a un qui consiste à couper, au croissant de la lune de mars, des branches flexibles de chêne et de lierre, dont on fait des couronnes en forme de cercles, que l'on conserve jusqu'au mois de mars de l'année suivante. La manière de s'en servir est de faire passer trois fois à travers de ces cercles la personne attaquée d'éthisie. Un autre remède plus violent, qui se pratique dans le comté d'Inverness, consiste à porter les enfants éthiques, et même les adultes, sur le haut d'une montagne où il y a un puits visité par les fées, et de les y laisser seuls pendant toute une nuit d'été, et l'on est bien persuadé que les fées les achèveront ou les guériront; ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'on dit que le plus grand nombre échappe souvent à la mort, malgré ce barbare traitement.

Voici une tradition très-commune dans les Highlands, qui confirme ce qu'on a déjà dit de la nature illusoire des plaisirs et de la splendeur factice qu'on rencontre au pays de féerie :

« Une femme, dont l'enfant nouveau-né avait été enlevé par les daoine-shi, fut également conduite par elles dans leurs demeures secrètes. Elle ne devait cependant y être détenue que pendant le temps que son lait et ses soins seraient nécessaires à son enfant. Un jour, tandis qu'elle demeurait parmi les *shi-ichs*, elle les aperçut qui s'occupaient activement à mêler différents ingrédients qu'ils faisaient bouillir dans un chaudron, et elle observa qu'aussitôt que cette composition fut préparée, chacun d'eux s'en frotta les yeux avec soin, mettant ensuite à part ce qui en restait, afin de s'en servir une autre fois. Cette femme voulut profiter d'un moment où ces esprits étaient absents pour se *frotter* aussi les yeux avec cette précieuse drogue; mais elle n'avait eu que le temps de l'appliquer à un de ses yeux, lorsque les daoine-shi revinrent. Néanmoins, cet œil lui donna la faculté de voir en *réalité* tout ce qui se passait dans ces lieux enchantés. Elle aperçut dès-lors tous les objets, non comme elle l'avait fait précédemment, revêtus d'un éclat trompeur, mais tels qu'ils étaient naturellement. Leurs splendides appartements n'étaient plus que de sombres cavernes. Peu de temps après, ayant fini d'allaiter son enfant, elle fut reconduite dans sa demeure terrestre. Néanmoins, elle conserva la faculté de voir en *réalité* avec son œil annointé, toutes les déceptions que les esprits pratiquaient dans les lieux où elle se trouvait. Un jour, au milieu d'une foule de peuple, elle aperçut le *shi-ichs*, ou homme de paix, aux soins duquel elle avait laissé son enfant, quoiqu'il fût invisible pour tous ceux qui l'entouraient alors. Poussée par un mouvement de tendresse maternelle, elle l'accosta imprudemment et lui demanda des nouvelles de son enfant. L'homme de paix, étonné, comme on peut le penser, de se voir ainsi reconnu par un être mortel, lui demanda par quel moyen elle était parvenue à le découvrir. Effrayée par l'air sombre et menaçant avec lequel il lui fit cette question, la pauvre femme avoua tout ce qu'elle avait fait. Aussitôt le lutin cracha dans son œil, qui fut privé pour toujours de la lumière (1). »

(1) Graham's Sketches of Pertheshire, p. 106–118.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette histoire, que le docteur Graham a traduite d'après une tradition populaire gaélique, c'est qu'on la retrouve avec très-peu de changement dans l'*Otia impériala* de Gervais de Titbury, ouvrage écrit en Provence, sur les bords du Rhône, vers la fin du XIIe siècle (1).

Mais les enfants et les nourrices ne sont pas les seuls que les fées aient enlevés de ce monde pour les transporter dans les régions qu'elles habitent. Vers le commencement du XVIIIe siècle, un acte bien plus audacieux fut commis par les daoine-shi sur la personne du révérend M. Kirke, ministre du saint Evangile dans la paroisse d'Aberfoyle, le premier écrivain qui ait traduit en vers gaéliques les psaumes de David. Il est vrai que le révérend ministre avait peut-être attiré sur sa personne un traitement aussi rigoureux, surtout pour un homme de sa profession, par l'indiscrétion qu'il avait commise en révélant aux mortels les plus secrets mystères de la gent elfine, dans un ouvrage publié sous son nom, à Edimbourg, en l'année 1691 (2). Dans cet essai, l'auteur, sans exprimer le moindre doute sur la réalité des faits qu'il avance, dépeint les fées comme des esprits astrales (astral spirits) qui tiennent le milieu entre les anges et les hommes. Suivant M. Kirke, ces génies se marient, ont des enfants et des nourrices; quand ils meurent, on leur fait des funérailles, tout cela, en apparence, comme chez les mortels, qu'ils représentent en quelque sorte. On rencontre aussi parmi eux des êtres que le savant auteur appelle *double men*, hommes doubles, dont l'un réside chez les fées, tandis que son sosie habite parmi les mortels. M. Kirke accuse ces génies de voler le lait des vaches, et,

(1) Voyez *Esprits des Eaux, Dracæ.*

(2) Cet ouvrage a pour titre : « Essai sur le peuple souterrain et pour la plupart invisible, connu sous le nom d'elfes, faunes, fairies et autres semblables parmi les Ecossais des basses terres, ainsi qu'ils sont dépeints par ceux doués de la seconde vue, et présentement, afin de produire de nouvelles recherches, rassemblés et comparés par un curieux circonspect, demeurant parmi les Ecossais irlandais, c'est-à-dire les gaels ou montagnards d'Ecosse. — Edimbourg, 1691 ; réimprimé en 1815 par Longman and C°

ce qui est beaucoup plus grave, d'enlever les femmes enceintes et les enfants nouveaux-nés. Il donne en même temps des préservatifs fort simples contre de semblables accidents ; car il assure que le lait ne peut être volé si l'on frotte le museau du veau avec un certain baume très-facile à trouver; et les femmes en travail sont parfaitement en sûreté, si l'on a soin de placer un morceau de fer dans leur lit. Le révérend docteur attribue, avec autant de justesse que de bon sens, l'aversion que les fées et les autres esprits ont pour le fer à la position des grandes mines septentrionales de ce métal, qui se trouvent positivement placées tout près du lieu des peines éternelles (l'enfer), ce qui rend l'odeur même du fer, ajoute M. Kirke, insupportable à ces *aimables créatures* (to these fascinating creatures).

Une autre chose que personne n'avait encore découverte avant le ministre d'Abefoyle, c'est que les fées possèdent non-seulement des livres d'amusements frivoles (des romans et des comédies, sans doute), mais d'autres encore qui traitent de la science des rose-croix, ainsi que de sujets abstraits et mystiques; cependant elles n'ont pas de bibles ni aucun autre livre de dévotion (1).

M. Kirke mentionne également les *pointes des flèches des fées*, qui ont, en quelque sorte, la propriété de la foudre, et qui peuvent endommager les parties vitales sans traverser la peau. « J'ai moi-même observé ces sortes de blessures, dit-il, et j'ai senti le déchirement intérieur, dont il était impossible de distinguer extérieurement aucunes traces. »

On peut facilement supposer que les fées, dont le nom seul prononcé par inadvertance excite souvent la colère, durent se trouver grandement offensées par de semblables révélations. Aussi, quoiqu'on puisse voir encore la pierre tumulaire érigée à la mémoire de M. Kirke, dans la partie orientale du cimetière d'Aberfoyle, il n'en est pas moins bien certain, pour les

(1) Il n'existait point alors à Londres une société de marchands protestants qui, sous le prétexte de propager la religion, répandent par tout le monde des bibles altérées et tronquées, avec aussi peu de discernement qu'elle pourrait le faire des almanachs de Mathieu Laensberg.

personnes qui connaissent la fin véritable du révérend auteur, qu'il ne jouit pas dans cette tombe du repos que le zèle qu'il déploya pendant sa vie pour la propagation de la foi protestante parmi les montagnards catholiques du Pethshire lui donnait naturellement le droit d'attendre.

Son successeur, le révérend docteur Graham, a pris soin de nous informer, dans un charmant ouvrage où l'on trouve des détails intéressants sur les fictions populaires (1), que M. Kirke, se promenant un soir en robe de chambre sur un *dun-shi*, ou montagne consacrée aux fées, située dans le voisinage de son presbytère, fut saisi d'un mal soudain, ressemblant beaucoup à une attaque d'apoplexie, à la suite de laquelle le pasteur passa pour mort aux yeux des ignorants; mais les personnes éclairées reconnurent parfaitement que cette attaque prétendue n'était qu'un évanouissement causé par le pouvoir surnaturel des esprits dont il avait violé le territoire.

Et ce qui confirma ces sages personnes dans leur opinion à cet égard, c'est qu'après une cérémonie que l'on nomma mal à propos ses funérailles, le révérend docteur Kirke apparut en personne à un de ses parents : « Allez trouver Graham de Duchray, lui dit-il, qui est mon cousin et le vôtre, et apprenez-lui que je ne suis point mort, ainsi qu'on le croit, mais que je suis retenu captif au pays de féerie et qu'il n'existe qu'un seul moyen pour obtenir ma délivrance. Lorsque l'enfant posthume dont mon épouse est accouchée depuis ma disparution sera présenté au baptême, je paraîtrai dans la chambre où se fera la cérémonie (2). Si Duchray a soin de jeter en ce moment par dessus ma tête le couteau ou la dague qu'il tiendra à la main, je serai aussitôt rendu à ma famille et à la société; mais s'il né-

(1) *Sketches of Perthsire*, ouvrage dont nous avons extrait une partie des détails que nous donnons sur les fées dans ce chapitre.

(2) Le baptême des enfants, chez les protestants d'Ecosse, a lieu plusieurs mois et souvent plusieurs années après la naissance. On donne une soirée à cette occasion, où l'on invite toutes les connaissances de la maison, ainsi qu'un ministre, personnage nécessaire dans cette occasion, et l'enfant est baptisé dans le salon, après quoi on prend le thé, on boit, on chante, on danse, etc. Les enfants des pauvres gens sont portés ou conduits à l'église le dimanche.

glige malheureusement cette unique occasion de me délivrer, je suis perdu pour jamais. »

Duchray fut, en conséquence, parfaitement mis au fait de ce qu'il devait faire. La cérémonie eut lieu, et l'apparition annoncée fut distinctement vue par toutes les personnes présentes; mais il paraît que l'étonnement de Duchray fut si grand, qu'il le mit hors d'état de remplir le cérémonial prescrit pour obtenir le retour de son cousin parmi les mortels; et il est grandement à craindre que le révérend M. Kirke ne soit obligé de rester jusqu'au jugement dernier dans le pays de féerie (1).

Eh bien, que dites-vous de cette histoire, gens du siècle des lumières, dont la voix n'est jamais assez forte quand il s'agit de déclamer contre les abus et les superstitions que les paysans de la catholique Bretagne et de quelques autres de nos anciennes provinces ont conservés jusqu'à ce jour? Ceci n'est point un conte de nourrice; ce n'est pas non plus un événement arrivé pendant les siècles d'ignorance et avant que la réforme soit venue, suivant vous, dissiper les ténèbres qui couvraient le monde chrétien; le héros de cette aventure n'est point un curé breton ni un moine ignorant; c'est un ministre du saint Evangile, un zélé et intolérant puritain, car ils le sont tous, qui, après avoir employé sa vie à des occupations frivoles et avoir attaché son nom à un écrit dans lequel il professait publiquement sa foi pour des croyances qu'il était au contraire de son devoir de chercher à détruire, a été placé, après sa mort, dans un lieu de réprobation par ses propres ouailles, et dont l'histoire nous est sérieusement racontée par son successeur, qui s'établit, comme lui et après lui, l'historiographe des lutins et des farfadets de sa paroisse.

Tel maître, tel valet! Luther croyait aux démons femelles, aux killcrops, et conversait sur la messe avec le diable. Ses disciples ont été, s'il est possible, encore plus loin que lui; et quelques-uns nous ont raconté fort sérieusement que les fées

(1) W.-Scott, *Lett. on demonology. P.*

n'ont point de bible ni d'autres livres de dévotion. Il faut avoir bien de l'audace, quand on prend le titre de réformateur, pour passer son temps à publier de semblables sornettes.

Outre les enlèvements dont nous venons de parler, les fées écossaises sont encore accusées de chercher à séduire les mortels, et de les ravir quelquefois pour les faire servir à leurs plaisirs; et cette réputation de galanterie paraît être fort ancienne, car il est à présumer que c'est des fées calédoniennes qu'Ausonne a dit :

In pœgnio nota Caledonii nuribus muliebre secus strix.

Ce que Le Loyer a rendu par ces deux vers :

Le strix, apparaissant en féminin visage,
Est connu à la bru du Calidon sauvage.

Le même auteur, dans son *Traité des Spectres et des Apparitions*, ouvrage dans lequel on remarque une érudition et une lecture immenses, dit sur le même sujet :

Les Ecossais ont été diffamés jusqu'à présent d'avoir des nymphes ou fées visibles, appelées belles gens, elfes ou fairs folks (1), qui aiment les hommes et cherchent de converser avec eux comme démons succubes; et depuis qu'une fois elles les ont amadoués et joui d'eux, c'est chose fort périlleuse de pouvoir départir de leurs conversations (2). »

On cite, parmi les nombreux enlèvements dont les fées écossaises se sont rendues coupables, celui de Thomas d'Erceldoune, poète du XIIIe siècle, qui fut ravi par la reine des fées elle-même, et qui resta au pays de féerie sept années qui ne lui parurent que sept jours, ce qui prouve que la vie y est douce et joyeuse. Nous parlerons de cet enlèvement remarquable dans une autre partie de cet ouvrage (3).

(1) Fair folks signifie *belles gens*.
(2) Lieu cité, p. 328.
(3) Voyez liv. IV, chap. 1.

Les habitants des îles Orcades et des Shetland ont les mêmes croyances à l'égard des fées que les montagnards écossais. Cependant, les êtres surnaturels qu'ils nomment *dvows* ou *skows*, ont beaucoup d'analogie avec les *duergars* scandinaves, quoiqu'on puisse, sous beaucoup de rapports, les assimiler aux daoine-shi de la haute Calédonie. Les Orcades ayant été occupées pendant plusieurs siècles par les Norwégiens, il n'est pas étonnant que les fictions populaires de leurs habitants aient une grande ressemblance avec celles de l'ancienne Scandinavie.

C'est encore un ministre du saint Evangile, nommé Lucas Jacobson Debes, qui a pris soin de nous transmettre des détails assez curieux sur les superstitions des habitants des îles Orcades, Shetland et Féroë.

Le bon ministre Debes nous apprend donc, sous la date du 12 mars 1670, que des génies malfaisants troublaient grandement alors les fidèles de sa congrégation, et poussaient même leur audace jusqu'à enlever parfois quelques-uns de ses auditeurs!... Il signale ensuite, comme auteurs de ces désordres, des esprits que les habitants nomment *skows* ou *biergen-trold*, c'est-à-dire esprits des bois et des montagnes, et qui sont également connus sous le nom de peuple souterrain. Il dit aussi qu'ils apparaissent souvent dans les sombres cavernes, ou parmi les rochers, et qu'ils hantent les lieux où se sont commis des meurtres et autres grands crimes.

C'était à *Thor's haven* (le havre de Thor), dans une des îles Féroë, que le révérend Lucas Jacobson Debes avait sa résidence, qu'il nomme emphatiquement son *Pathmos;* c'est de là que ce nouveau saint Jean date, non pas son Apocalypse, mais ses contes de grand'mère.

Les fictions populaires des habitants des îles Féroë viennent de la Scandinavie; elles furent découvertes par les Normands vers le milieu du IXe et ont toujours depuis été une dépendance de la couronne de Danemarck.

« Ces îles, dit un voyageur qui les a récemment visitées, sont habitées par des hommes doux, honnêtes et laborieux, qui vivent de la pêche et de la chasse des oiseaux. Ces bons

insulaires ont conservé une innocence vraiment patriarcale. Il y a dans la relation des deux sexes une liberté si chaste, une confiance si pleine d'abandon, qu'elle rappelle les premiers âges du monde. Toutes les femmes assistent au déshabiller et à la toilette de leurs commensaux, et les aident à se lever et à se coucher. On s'embrasse le soir en se quittant, le matin en se revoyant, avant et après chaque repas. Ces femmes, en apparence si faciles, sont cependant d'une vertu exemplaire. Les domestiques des deux sexes couchent dans la même chambre, dans le même lit, sans qu'il en résulte des naissances illégitimes (1). »

C'est au milieu de ce bon peuple que résidait le pasteur Debes, et voici ce qu'il nous raconte sur les *froddenskemen*, ou peuple souterrain, qui, malgré son origine toute scandinave, ou peut-être en raison de cette origine, ressemble parfaitement aux hommes de paix des Ecossais.

Ces êtres habitent, comme les daoine-shi, les retraites intérieures des montagnes, où ils entrent par des passages invisibles ; de même que les fées écossaises, ils enlèvent quelquefois les hommes. « Lorsque les bourgeois de Bergen, en Norwége, commerçaient avec Féroë, dit le pasteur Debes, il y avait à Serwaade un homme appelé Jonas Soideman, lequel avait été retenu par les esprits dans une montagne pendant *sept* ans. Enfin il en sortit; mais depuis il vivait dans une inquiétude continuelle, craignant que ces lutins ne vinssent le reprendre, ce qui l'obligeait à se faire garder la nuit. »

Dans les îles Féroë, comme en Écosse, les enlèvements des hommes par les fées ont très-souvent pour cause le désir de satisfaire une passion amoureuse. L'histoire suivante en est une preuve :

« Un jeune homme avait été enlevé par les fées; néanmoins, il revint quelque temps après dans sa famille. Il était prêt à se marier, lorsqu'il fut emporté une seconde fois. Sa déten-

(1) Malte-Brun, géogr. univ., t. IV, p. 451. Ces îles, situées entre les Shetland et l'Islande, appartiennent à l'Europe. Elles sont au nombre de trente-cinq, et leur population est d'environ 6,000 habitants.

tion ne fut pourtant point de longue durée, et à son retour il raconta que l'esprit qui l'avait ainsi enlevé deux fois avait la forme d'une très-belle femme, qui l'avait vivement pressé d'oublier sa fiancée et de rester avec elle, tâchant, en même temps, de l'éblouir par sa grande beauté et sa magnificence. Il ajouta qu'il avait vu les gens qui le cherchaient, qu'il les avait entendus l'appeler, mais qu'ils ne pouvaient le voir, et que lui n'avait pu leur répondre jusqu'au moment où il avait positivement refusé d'accepter les propositions de la fée. Alors le charme avait cessé, et il avait pu répondre à ceux qui le cherchaient et en être aperçu. »

On pourrait peut-être supposer que ces enlèvements des mortels par les fées sont des emprunts récents faits à la mythologie grecque, dans laquelle les amours clandestins des nymphes et des déesses avec les fils des hommes jouent un rôle si remarquable, si on ne retrouvait les mêmes croyances dans un pays où le dialecte scandinave s'est maintenu dans toute sa pureté et où ont été conservé les restes précieux de leur mythologie, dans l'Islande, que l'on peut considérer comme la terre classique des traditions du Nord. Torfœus raconte, d'après Einar Gudmund, que les femelles des duergars, que les Islandais nomment le peuple souterrain et qui ont tant d'analogie avec les fées des Écossais, ont avec les hommes des intrigues amoureuses, desquelles il résulte souvent des naissances fort singulières, dont il cite plusieurs exemples (1). Cette croyance viendrait encore à l'appui de ce que nous avons déjà dit précédemment, que Grecs et Scandinaves ont tous puisé leurs fictions à la même source.

Les écrivains protestants anglais ou écossais, qui ont traité le sujet des superstitions populaires de leur pays, ont fait tous leurs efforts pour établir que le discrédit, ou plutôt l'oubli, dans lequel sont tombées les fées et autres semblables croyances chez le peuple anglais, doit être considéré comme une des

(1) Voyez, à l'article des nains ou duergars, l'histoire de cette femme des régions souterraines, en Islande, qui voulut faire baptiser l'enfant qu'elle avait eu d'un gentilhomme nommé Sigward Forster.

conséquences du changement de religion ; et, pour le prouver, ils assaisonnent les diatribes qu'ils lancent à ce sujet contre les ministres de l'Église romaine des épithètes grossières de *coquins* et *d'imposteurs*, expressions que l'on rencontre dans leurs écrits chaque fois qu'il est question d'un prêtre catholique.

Toutes ces impostures, qui faisaient fortune il y a cinquante ans, sont maintenant jugées comme elles le méritent, depuis que les gens sensés de toutes les opinions ont commencé à faire justice de la philosophie impudente et mensongère du XVIII[e] siècle, qui n'était considérée par ses adeptes que comme une transition nécessaire pour passer de la réforme aux conséquences naturelles de ses principes, c'est-à-dire à cet état de désordre qui rend insupportable à l'orgueil de l'homme, poussé à l'excès, toute espèce d'autorité spirituelle, temporelle ou paternelle, et qui nous a conduit au règne de l'égoïsme, qui est en ce moment le monarque du monde.

Réginald-Scott, auteur médiocre et grand fanatique de la fin du XVI[e] siècle, s'est particulièrement fait remarquer par ses invectives contre l'Église romaine, en parlant des superstitions de son pays, qu'elle entretenait, selon lui. Son homonyme Walter-Scott n'a pas été plus poli ni plus véridique que lui dans ses attaques contre la religion catholique. Il est vrai que le baronnet écossais a, sur cet article, comme sur beaucoup d'autres, sacrifié très-souvent ses convictions personnelles au désir de rendre ses ouvrages populaires et surtout *productifs*, et qu'il a recherché particulièrement dans ce dessein l'approbation de l'aristocratie anglaise ; or, il était indispensable, pour atteindre ce double but, de flatter continuellement l'amour-propre des Anglais, leur jalousie des autres peuples, leurs préjugés nationaux, et surtout leur haine pour la religion catholique.

Mais les faits parlent plus haut que toutes les invectives des écrivains passionnés, et viennent donner, au sujet des superstitions populaires, un démenti aussi formel aux ennemis de la religion que ceux qu'ils leur ont tant de fois donné sur d'autres sujets d'une nature plus grave et plus

importante. En effet, pour qu'il fut prouvé que la réforme ait pu accomplir la destruction des anciennes croyances populaires, croyances qui, selon Walter-Scott lui-même, subsistent encore dans toute leur force en Écosse et dans une grande partie de l'Angleterre, il faudrait que chez les peuples protestants on put remarquer de nos jours moins de superstitions, moins de foi aux contes absurdes que chez les peuples catholiques, ce qui est précisément le contraire. Car, où trouvera-t-on une contrée en Europe dans laquelle les traditions, fictions, superstitions populaires de toute espèce aient été conservées avec un soin plus religieux qu'en Allemagne, en Danemarck, en Norwége, en Suisse et en Écosse, pays où domine exclusivement le protestantisme. D'un autre côté, où rencontrera-t-on moins de superstitions de ce genre qu'en France et surtout en Espagne, pays qui a pourtant été longtemps famé pour tous ses contes et croyances merveilleuses (1). Mais, dira-t-on, c'est l'inquisition qui a détruit en Espagne les croyances populaires, et les moyens qu'elle a employés font horreur à l'humanité. Nous répondrons à cela que, sans nous établir ici le champion de l'inquisition espagnole, sur laquelle, néanmoins, et soit dit en passant, on a dit bien des mensonges, nous dirons simplement qu'en admettant même comme véritables toutes les cruautés qu'on en raconte, les protestants n'auraient rien à lui reprocher à cet égard, et nous ajouterons, sans craindre d'être démenti, qu'ils ont encore surpassé les rigueurs exercées par ce tribunal, en ce qui concerne les persécutions juridiques dirigées contre les magiciens, les sorciers et sorcières, et même contre les personnes accusées de commerce avec les fées. Nous ne parlerons, pour le moment, que de ce qui a rapport à ces dernières, et nous ne prendrons nos exemples que dans les ouvrages des auteurs protestants.

Disons d'abord, à la honte de ses bourreaux catholiques,

(1) Il ne faut pas s'y tromper, il y a en Espagne beaucoup de superstitions religieuses et très-peu de croyances populaires. On y attribue aux saints et aux images un pouvoir extraordinaire; mais on n'y connaît plus celui de la reine des fées.

comment une illustre victime fut jadis sacrifiée à la vengeance la plus atroce, sous le prétexte d'un commerce illicite avec les fées. Cette victime est la célèbre Jeanne d'Arc, qui commença la délivrance de la France de ses plus cruels ennemis, entre les mains desquels le sort de la guerre la fit malheureusement tomber. « Mais les Anglais, dit Mézerai, forcenés d'avoir été battus par une fille de village, ne pouvaient souffrir la gloire de celle qui causait leur honte. Ils croyaient réparer leur honneur en la notant d'infamie. Ayant donc obligé ce lambeau d'université qui était demeuré à Paris d'adresser une requête à leur roi, demandant qu'il en fut fait justice, ils la menèrent à Rouen pour y être jugée (1).

Les juges que le duc de Bedford avait donnés à l'héroïne de Domrémi lui demandèrent, pour première question : « Si elle avait connaissance de ceux qui allaient au sabbat avec les fées, ou si elle n'avait pas assisté aux assemblées tenues à la fontaine des fées, proche Domprein, et auprès de laquelle se trouve un ancien chêne, appelé le chêne aux fées de Bourlemont (2)? »

» On l'accusa, en outre, de s'être rendue dans ce lieu aux heures du service divin, et d'avoir dansé, sauté et pris différentes postures autour de cette fontaine et de ce chêne, et d'avoir suspendu aux branches de ce dernier des chapelets et des guirlandes de fleurs. Son épée redoutable et sa bannière victorieuse, sur laquelle étaient les noms de Jésus et de Marie, furent considérés comme des objets enchantés, destinés, par les esprits et par les fées qu'elle adorait, à l'accomplissement des succès qu'elle avait obtenus. »

Walter-Scott exprime, au sujet du supplice cruel infligé à Jeanne des sentiments qui lui font honneur, et que nous nous plaisons à consigner ici :

(1) *Mézerai*, t. II, p. 255.

(2) Le *Journal de Paris*, sous Charles VII, qui était écrit dans l'intérêt des Anglais, prétend qu'elle avoua qu'à vingt-sept ans elle allait souvent, malgré ses père et mère, à une belle fontaine, au pays de Lorraine, laquelle elle nommait Bonne fontaine aux fées Notre Seigneur. — Il est bien prouvé que Jeanne d'Arc n'avait pas encore dix-sept ans lorsqu'elle fut présentée au roi.

« La mort de cette innocente, fière et peut-être aimable enthousiaste, dit-il, ne fut pas, nous sommes fâché de l'avouer, un sacrifice offert à la crainte superstitieuse de la sorcellerie, mais une cruelle preuve (instance) d'une politique affreuse, mêlée de sentiments, de haine et de jalousie nationale (1). »

Passons maintenant aux persécutions nombreuses dont tant de malheureuses et innocentes créatures ont péri victimes dans le pays le plus protestant de toute l'Europe.

Il est bon de remarquer d'abord que dans l'Ecosse, pays connu de tout temps comme étant un repaire de sorciers et de nécromans, le premier et le seul décret rendu contre la sorcellerie, en général, le fut le 4 juin 1568, sous le règne de Marie Stuart, lorsque les partisans de la réforme dominaient déjà dans les conseils de cette malheureuse reine.

Nous ne parlons en ce moment de ce décret, qui ne concerne réellement que ceux qui faisaient usage de sorcellerie et de nécromancie (by using of witchcraft, sorcerie and nécromancie), mais dont, par une interprétation aussi cruelle qu'injuste, on appliqua les rigueurs aux personnes qui étaient accusées de converser avec les fées; esprits sablunaires, que l'on peut considérer comme des êtres négatifs, n'étant ni anges, ni diables, ni les âmes des décédés; race qui n'est point ennemie de l'homme, et qui est toujours disposée, sous certaines conditions qui ne paraissent point contraires au salut, à leur être utiles et favorables.

Mais la loi écossaise, ou plutôt la conscience des juges chargés de son exécution, n'établissait aucune distinction entre le sorcier qui conjurait l'esprit de ténèbres et fréquentait les orgies nocturnes de Satan et ceux qui faisaient, on peut le dire, des œuvres charitables en effectuant souvent des cures merveilleuses, au moyen de remèdes mystérieux qu'ils prétendaient leur avoir été enseignés par les fées. Quelquefois ces mêmes personnes affirmaient avoir reçu d'elles ou d'autres esprits de même nature des informations plus importantes. Telle était, par exemple, cette femme des Highlands qui

(1) *Lett. on demonology*, p. 213.

annonça la conspiration qui se tramait contre Jacques Ier d'Ecosse (1), quelque temps avant qu'il ne fût assassiné à Perth, conspiration qui eût été déjouée si l'on eût tenu compte de ses prédictions. Elle prétendait tenir ses renseignements d'un esprit qu'elle nommait *Hudhart*, qui est le même que le Hudekin des Hollandais, et qui ressemble beaucoup au frère Rush et à Robin bon compagnon, dont nous avons déjà parlé.

Parmi les cas nombreux que présente la collection des jugements de la cour criminelle d'Ecosse, rendus contre des personnes qui prétendaient avoir des relations avec le pays de féerie et jouir d'une certaine influence à la cour de la reine des fées, influence dont elles ne se servaient néanmoins que pour être utile aux infirmes et aux malheureux, nous citerons les suivants, qui offrent quelques détails curieux et peu connus sur ce sujet.

La cause la plus intéressante que présente cette collection est celle d'Elisabeth ou Bessie Dunlop, femme d'André Jack, demeurant dans la paroisse de Lyne, baronnie de Dalry, dans le comté d'Air, accusée de sorcellerie devant la cour criminelle d'Ecosse, le 8 novembre 1576. Pressée par ses juges de faire connaître quel art elle employait pour procurer le recouvrement des choses perdues et annoncer le résultat des maladies, elle répondit qu'elle ne possédait par elle-même aucune connaissance à cet égard, mais que, lorsqu'on lui faisait quelques questions de ce genre, elle avait l'habitude de s'adresser à un certain Thomas Reid, qui avait *été tué* le 10 septembre 1547, à la bataille de Pinkie, ainsi qu'il l'affirmait, et qui répondait à tout ce qu'elle lui demandait.

Elle représentait ce Thomas Reid comme un homme à barbe grise, d'une apparence respectable, vêtu d'un habit gris avec des manches lombardes, portant des culottes grises, des bas blancs attachés au-dessus du genou, ayant un bonnet noir sur la tête et une baguette blanche à la main.

(1) Fils de Robert III, et le troisième de la maison de Stuart. Le fils de Marie Stuart, Jacques Ier d'Angleterre, était Jacques VI d'Ecosse.

Lors de sa première entrevue avec cet homme singulier, Bessie Dunlop était accablée par le chagrin; une de ses vaches était morte; son mari et ses enfants étaient malades, et elle-même était bien souffrante. Thomas Reid la salua poliment et lui dit : « *Sancta Maria*, Bessie, pourquoi vous désolez-vous ainsi, à propos des choses de ce monde? » Elle lui raconta alors tous ses malheurs, sur quoi il lui répondit : « Qu'elle avait sans doute offensé Dieu, et qu'il lui annonçait qu'elle trouverait son enfant mort en rentrant chez elle, mais que son mari recouvrerait entièrement la santé. » Après ces paroles, il disparut.

Reid revint quelques jours après, vers midi, la voir dans sa propre maison, en présence de son mari et de plusieurs autres personnes qui ne s'aperçurent point de sa présence. Il la conduisit hors de chez elle, dans un endroit écarté, et la présenta à huit femmes, qui étaient couvertes de leurs plaids, et à quatre hommes. Ces étrangers la saluèrent, en lui disant qu'elle était la bienvenue, et l'engagèrent à venir avec eux. Mais Bessie se tut, ainsi que Reid le lui avait recommandé. Enfin, après quelques instants, les étrangers s'en allèrent, en jetant un grand cri. Reid lui dit ensuite que ces personnes étaient des fées, qui étaient venues pour l'engager à les accompagner au pays de féerie, ce qu'elle refusa de nouveau, nonobstant les offres magnifiques qui lui furent faites à cet égard.

Cependant, malgré son refus, Reid continuait à la visiter et à l'assister de ses conseils, en ce qui concernait la guérison des hommes et des animaux, et il lui apprenait également à faire retrouver les choses perdues. Il lui enseigna l'usage des drogues et des onguents qu'il lui donnait. Enfin, il la mit à même de prédire l'issue des maladies, de sorte qu'elle guérit un très-grand nombre de personnes qu'elle nomma, et elle s'était acquis la réputation d'une femme humaine et charitable dans tout le pays. Elle fit aussi retrouver un grand nombre d'objets qui avaient été perdus ou égarés.

Ce Reid avait été baillif du laird de Blair, et fut réellement tué à la bataille de Pinkie. Il envoya Bessie Dunlop trouver

son fils, qui lui avait succédé dans sa charge, ainsi que plusieurs de ses parents, qu'elle nomma, pour les prier de sa part de réparer quelques injustices qu'il avait à se reprocher, et il lui donna les moyens de faire connaître à ces personnes qu'elle venait réellement de sa part.

Elle ajouta que Reid s'était toujours comporté à son égard avec beaucoup de décence, et que la seule familiarité qu'il s'était jamais permise avec elle avait été de la prendre un jour par son tablier, pour l'engager à le suivre au pays des fées.

Elle l'avait rencontré plusieurs fois dans les rues d'Edimbourg, se promenant dans la foule et touchant les objets étalés pour vente, sans être observé par personne.

Une fois, elle fut visitée, étant en couches, par une femme simplement mise, qui causa longtemps avec elle, et lui prédit que son enfant ne vivrait pas. Elle sut après, par Reid, que cette femme était la reine des fées, par l'ordre de laquelle il l'avait assisté et aidé de ses conseils.

Se trouvant un jour près du lac de Rostalrig, situé à la sortie orientale d'Edimbourg, elle entendit une cavalcade nombreuse qui passait près d'elle et qui semblait se diriger vers le lac, où elle s'enfonça avec un bruit épouvantable. Cependant elle ne vit rien; mais Reid lui apprit que ce bruit était occasionné par les fées, qui faisaient alors une de leurs excursions sur terre.

En ce qui concernait la religion, Reid paraissait pencher vers les pratiques de l'Eglise romaine. Il disait que la nouvelle loi, c'est-à-dire la réforme, n'était pas bonne, et que l'ancienne foi reparaîtrait dans le pays, à une époque qu'il ne désignait pourtant pas.

On peut présumer sans crainte que cette dernière partie des aveux de la malheureuse Bessie Dunlop influa grandement sur la sentence injuste et cruelle qui fut rendue contre elle, et dont rien ne put la sauver, pas même la preuve évidente que devaient avoir ses juges, que tous les petits sortiléges de cette femme n'avaient réellement été employés qu'à faire du bien à ses semblables. Les mots *convaincue* et *brûlée*,

que l'on trouve à la marge de son procès, font suffisamment connaître le dénouement tragique de cette plaisante histoire.

Celle d'Alison Pearson, jugée le 28 mai 1588, par la même cour, offre des détails à peu près semblables. Elle communiquait avec les fées au moyen d'un sien cousin, nommé William Simpson, qui avait été enlevé par un bohémien, qui était un géant, conduit par lui en Egypte, où il avait demeuré douze années, après lesquelles il était revenu dans son pays.

Alison reconnut avoir hanté avec lui les bons voisins et la reine des fées, comme aussi d'avoir au pays des fées des parents dans les bonnes grâces de cette reine, qui auraient pu lui être utiles.

Cette femme reçut un jour la visite d'un homme habillé de vert, qui lui dit que, si elle voulait lui être fidèle, il lui ferait du bien. Enfin, cet homme parut une autre fois devant elle, accompagné de beaucoup d'autres personnes des deux sexes, qui l'enlevèrent et la conduisirent au pays de féerie, où elle resta pendant sept années et où elle fut bien tourmentée par les *bons voisins*, qu'elle voyait souvent faire leur onguent, dans des casserolles, sur le feu, après avoir ramassé des herbes avant le lever du soleil.

Elle avait appris de son cousin, William Simpson, a connaître les herbes propres à guérir toutes les maladies, avec la manière de s'en servir, ayant été informée que l'archevêque de Saint-André était malade, elle se rendit près de lui pour le guérir, par l'ordre de son cousin.

Ce prélat était le célèbre Patrick Adamson, homme d'une grande érudition, que Jacques VI avait nommé archevêque de Saint-André (de l'Eglise protestante anglicane), qui se soumit aux prescriptions de l'envoyé de la reine des fées, avec toute la bonne volonté possible, mangeant, pour lui complaire, un poulet rôti et buvant en deux fois deux pots de *claret* (vin de Bordeaux, environ trois bouteilles), dans lequel elle avait mêlé quelques drogues.

On raconte qu'Alison parvint à transférer la maladie de l'évêque à un palefroi blanc, qui mourut, en conséquence, et l'évêque fut guéri.

Ni cette cure remarquable, ni beaucoup d'autres actions aussi charitables ne purent sauver la pauvre Alison d'un supplice qui paraît être réservé pour les plus grands criminels. La marge du livre des arrêts ne contient, à son égard, que ce bref et mélancolique souvenir : *Convicta* et *combusta*, convaincue et brûlée (1). Il nous semble que cette sentence eût été beaucoup plus convenablement exprimée, si l'on eût écrit : *Combusta* et *convicta*, brûlée et convaincue, ce qui n'eût été, du reste, que faire à cette malheureuse femme l'application de ce qu'on appelle encore en Ecosse la *justice de Jeddart*, qui consiste à pendre d'abord les gens et à les juger ensuite, ainsi qu'on pourra s'en convaincre par le trait suivant :

« Lors de l'avénement du roi Jacques VI au trône d'Angleterre, on prit sans hésitation, dit Walter-Scott, des mesures également arbitraires contre les maraudeurs des marches du centre. Un grand nombre de cavaliers du *border* furent exécutés sans aucune forme de jugement, et l'on dit même qu'en dérision de la justice, des assises furent tenues, à leur sujet, après leur supplice. La mémoire des actes de justice de Dunbar, à Jedburgh, s'est conservée dans cette phrase proverbiale : « Justice de Jeddart (Jedburgh), » ce qui signifie jugement après l'exécution (2). »

Cent ans après l'auto-da-fé de Bessie Dunlop et d'Alison Pearson, l'acte d'accusation du major Weir et de sa sœur, tous deux brûlés à Edimbourg, le 30 avril 1670, contenait, entre autres, les faits suivants :

« Jeanne Weir est accusée de sorcellerie par elle commise, quand elle demeurait et tenait une école à Dalkeit ; d'avoir sollicité à une femme de parler en sa faveur à la reine de féerie, d'avoir reçu le lendemain d'une autre femme un morceau de bois ou de racine d'arbre, laquelle femme lui dit qu'aussi longtemps qu'elle la garderait, elle pourrait faire ce qui lui plai-

(1) Pitcairns trials.

(2) Pour ces actes de tyrannie, voyez Jhonst, p. 374, 414, 39, 93. On appelait également en Angleterre loi de Hydfort, venant de Hydfort commune du Devonshire, où paraît avoir régné une manière aussi expéditive de rendre la justice. Minstrelsy.

rait; ladite femme lui fit étendre un drap devant sa porte et mettre le pied dessus en répétant trois fois : « Que toutes ses pertes, tous ses malheurs s'en aillent à la porte; » ce qui est véritablement consulter le diable et constitue un acte de sorcellerie. Quand l'esprit, sous la forme de la femme qui lui avait donné le morceau de bois, se fut retiré, Jeanne Weir s'étant mise à filer, et n'ayant filé que peu de temps, trouva sur le rouet plus de fil qu'elle n'en aurait pu faire par des moyens honnêtes. »

Et ce qui prouve combien la raison a fait de progrès en Ecosse à l'aide du protestantisme, c'est que cent soixante ans se sont écoulés depuis le supplice du major Weir et de ses associés, et que personne n'a encore eu la hardiesse d'habiter la maison de ces amis de la reine de féerie.

Nous verrons, lorsque nous traiterons de la sorcellerie, que la dernière exécution de ce genre en Ecosse eut lieu dans le comté de Sutherland, en l'année 1722, cinquante-deux ans après celle du major Weir, et vingt-deux ans après le dernier auto-da-fé qui ait été *fait* en Espagne.

On trouve un autre exemple qui prouve que l'on considérait comme sorciers, au moins en Ecosse et en Angleterre, les malheureux qui avouaient leurs relations avec la cour des fées dans la confession et dans l'exécution, en 1680, d'un pauvre misérable diseur de bonne aventure, nommé John Stewart, accusé d'avoir aidé, par des moyens surnaturels, Marguerite Barclay à faire naufrager un vaisseau qui appartenait à son beau-frère: « Lorsqu'on lui demanda comment il avait acquis la science de connaître l'avenir, John Stewart avoua qu'il y avait environ vingt-cinq ans que, se rendant, pendant la nuit sainte, de Monygoit à Clary, dans le comté de Galway, il rencontra le roi des fées avec une nombreuse suite. Le roi lui donna sur le front, avec sa baguette, un coup qui lui ôta l'usage de la parole et celui d'un œil pendant l'espace de trois ans, au bout desquels le même roi des fées lui rendit la parole et la vue pendant la nuit sainte, dans la ville de Dublin, en Irlande. Depuis ce moment, Stewart avait l'habitude de se réunir aux fées tous les samedis, à sept heures du soir, et il demeurait

avec elles pendant toute la nuit. Quelquefois, ces réunions avaient lieu sur la montagne de Tintock, près de Lanark, d'autres fois sur les monts de Kilmaurs, et c'était alors qu'il recevait sesinstructions.

» Cet homme montrait sur son front l'endroit où avai frappé la baguette blanche du roi des fées; les juges lui firent bander les yeux, et on le piqua à l'improviste dans cet endroit, sans qu'il parût en ressentir la moindre douleur. Il raconta également avoir rencontré chez les fées plusieurs personnes qu'il nomma, et déclara, en outre, que toutes celles qui paraissaient mourir de mort subite étaient réellement enlevées par les fées (1). »

Ce misérable jongleur et sa complice ne purent échapper aux bûchers dressés par une secte fanatique et intolérante, qui, dans ses déclarations furibondes, attaquait alors, sans ménagement comme sans pudeur, les rigueurs, sans doute excessives et blâmables de l'inquisition espagnole, et qui accusait la religion des cruautés qu'exerçaient, en opposition à ses principes, quelques hommes aussi fanatiques et aussi intolérants qu'eux (2).

(1) Pitcainrs trials, vol., pages 191-201.
Cette même croyance existe parmi les insulaires de l'Océanie. Cook dit, en parlant des superstitions des Otaïtiens : « La mort subite et les autres accidents sont toujours considérés comme étant le résultat de l'action de quelques divinités. Si un homme reçoit une contusion à l'orteil en se heurtant contre une pierre, cet accident est imputé à un *Eatoaa* (divinités subalternes), t. II, p. 106.

(2) L'inquisition était une institution dont les rigueurs ne s'accordaient guère avec les préceptes que nous a laissés le divin fondateur de notre religion. Cependant, le nombre des victimes de ce tribunal a été considérablement augmenté, surtout par Llorente, dans son histoire de l'inquisition, qu'il écrivit d'après les ordres de Joseph Bonaparte, ainsi que dans la lettre qu'il adressa, en 1817, à M. de Cousergues, qui contient des faits *manifestement faux*. Car nous défions sans crainte tous les partisans de Llorente de citer une preuve légale des exécutions qu'il dit avoir eu lieu depuis 1700 jusqu'à 1808, preuve d'autant plus difficile que, depuis que la maison de Bourbon règne en Espagne, c'est-à-dire depuis 1709, on ne se souvient pas que ce tribunal ait fait brûler aucune victime. Il est certain aussi qu'en 1799, une soi-disant sorcière, qui avait empoisonné avec des philtres trois jeunes gens, fut uniquement condamnée par ce tribunal à une détention perpétuelle dans une maison de réclusion. Depuis près d'un siècle, l'inquisition n'avait plus ni tortures ni bûchers, et la plupart de ses prisonniers étaient renfermés pour des délits politiques et par ordre du

Telles ont été les persécutions dirigées pendant plusieurs siècles, tant en Angleterre qu'en Ecosse, contre des malheureux qui pouvaient fort bien être des imposteurs, mais qui ne méritaient certainement pas les traitements barbares dont un si grand nombre a péri victime.

Le père de la poésie anglaise, le vieux Geoffroy Chaucer, qui a si souvent parlé des fées et des lutins dans ses spirituels écrits, nous a fort naïvement raconté les moyens qu'employait de son temps le clergé catholique pour détruire les superstitions du peuple anglais, ainsi que les succès qu'avaient obtenu les frères prêcheurs dans cette mission toute pacifique. Voici la traduction de ce passage de Chaucer, qui est en vieux anglais ; il est assez difficile de rendre en français les idées originales qu'il renferme :

« Au vieux temps du roi Arthur, dont les Bretons ne parlent qu'avec un grand respect, la race des fées était nombreuse dans ce royaume; leur reine et sa suite enjouée dansaient à leur aise sur les vertes prairies. Telle était, depuis bien des siècles, l'ancienne croyance, ainsi que je l'ai lu. Mais à présent on ne rencontre plus d'Elfes, car la grande charité et les prières des saints frères limiteurs (1) les ont chassés de la terre et des eaux. Ils vont partout, bénissant les salles, les chambres, les cuisines et les chaumières, les villes, les bourgs, les châteaux et leurs tours élevées, les granges et les bergeries ; ce qui fait qu'en ce pays il n'y a plus de fées, car sous les ombrages où elles dansaient jadis se promènent maintenant les bons frères, disant leurs matines ou leurs saintes prières (conte de la femme de Bath). »

Il est probable que si la réforme n'était point venue troubler les bons frères dans leurs travaux pour l'expulsion des lutins et des fées, l'Angleterre en serait, de nos jours, totale-

gouvernement. Il n'y eût non plus jamais une exécution faite à Rome, au moins on n'en connaît aucun exemple; l'inquisition y fut toujours plus douce que partout ailleurs, et elle n'y a point adopté les formes de procédure du moine Torquemada.

(1) *Limiteurs*, on nommait ainsi des moines auxquels était assignée une partie d'une province, dans laquelle ils étaient tenus de prêcher.

ment débarrassée, ce que n'ont pu faire encore les rigueurs exercées contre la race elfine par leurs intolérants successeurs.

Les anciennes traditions populaires sont peu nombreuses en Angleterre, surtout si on les compare à celles de la Germanie; encore beaucoup de celles qu'on y retrouve portent-elles un cachet d'origine étrangère facile à reconnaître. Presque toutes sont venues de l'Allemagne avec les Saxons, ou ont été apportées par les Danois, les Norwégiens et les Normands. La rareté des traditions chez les Anglais, au moins des traditions vraiment nationales, vient de ce qu'ils ne sont pas un peuple, mais un mélange de peuples divers. C'est par cette même raison qu'ils n'ont pas d'airs nationaux (1), de même que les Ecossais, les Irlandais et les Gallois, qui sont les descendants des anciens Celtes. La musique des Anglais, ainsi que leurs contes et leurs fictions populaires, ne se composent que de fragments divers importés de l'étranger, ressemblant assez à l'habit d'arlequin ou à une pièce de mosaïque.

Leurs contes de fées sont également des imitations de ceux de la Germanie, de l'Italie et de la France. Nous avons déjà fait remarquer dans un autre article l'origine allemande de Jack le tueur de géants, de Tom Thumb et de Wittington.

Les Anglais excellaient dans la ballade, et nous croyons qu'ils durent l'introduction de ce genre de poésie plutôt aux trouvères normands qu'aux bardes anglo-saxons. La plupart de celles qui ont été conservées entières, ou qui ont été altérées et rajeunies par les poètes modernes, ne traitent ordinairement que de combats, d'aventures d'amour, des prouesses des chevaliers ou de celles des braconniers. Parmi ces dernières, les plus populaires sont celles qui célèbrent la naissance et les exploits du fameux Robin Hood; ces ballades ont fait longtemps et font encore les délices du peuple anglais. Les vieux chênes de la forêt de Sherwood, ancien repaire de ce maraudeur, ont presque tous disparu; mais il n'y a pas dans ces

(1) Nous avons fait voir dans le chapitre précédent l'origine française du fameux *God save the king*.

lieux célèbres, sur lesquels le proscrit Robin exerçait jadis une espèce de souveraineté, une seule montagne, un seul rocher, une seule caverne ou une seule fontaine dont les noms ne se rattachent en quelque sorte à sa mémoire. Robin Hood était un de ces héros qui plaisent à l'imagination sauvage et au caractère fanfaron du peuple anglais; aussi les prouesses de force, d'adresse et de brigandage, la guerre continuelle qu'ils faisaient à l'Eglise et aux seigneurs, ont donné aux noms de Robin Hood, de Friar Tuck et de Litle John, ses dignes associés, une popularité qu'ils ont conservée jusqu'à nos jours.

Mais ces sortes de traditions ne se rattachent en aucune manière au sujet que nous traitons, et nous avons remarqué que presque toutesles ballades anglaises dans lesquelles on a introduit des sujets qui ont rapport à la féerie ou aux autres fictions populaires, sont des productions en quelque sorte modernes, puisque les plus anciennes ne remontent pas au-delà du siècle où vivait Shakespeare, et que, depuis cette époque, les anciennes fictions ont été altérées par les causes que nous avons déjà fait connaître.

Il n'en est pas de même chez les Ecossais, peuple qui n'a point subi le joug de nombreux conquérants étrangers, et qui n'est pas, comme les Anglais actuels, une race bâtarde, un mélange confus de Bretons, de Belges, de Gaulois, de Romains, de Saxons, de Danois, de Normands et de Français. Les traditions populaires de l'Ecosse sont nombreuses; elles ont, comme ses airs nationaux, un type original qui leur est propre, et les êtres surnaturels, qui y figurent fréquemment, y ont conservé leurs anciennes attributions et leur ancien caractère celtique ou scandinave.

Mais ni les Anglais ni les Ecossais ne possèdent aucune de ces traditions que l'on ne retrouve plus, de nos jours, dans la vieille Europe, qu'en Allemagne et chez quelques nations du Nord; histoires non-seulement amusantes, mais instructives par la pureté de la morale qu'elles renferment, et dont il semble qu'on pourrait facilement retrouver les originaux dans les plus anciens contes de l'Orient, aux-

quels ils ressemblent autant par leurs fictions brillantes que par les moyens qui y sont employés pour instruire et corriger les hommes. Dans ces contes, que l'on pourrait appeler moraux à plus juste titre que ceux de Marmontel, la vertu l'emporte toujours sur le vice, le talent et l'activité; les qualités aimables et généreuses y sont introduites pour exciter la sympathie des lecteurs, et triomphent toujours au dénouement.

CHAPITRE V.

Féerie irlandaise.

— « Green be thy fields, swetest isle in the ocean,
And thy harp-striking bards sing aloud with devotion,
Erin mavourcen, sweet Erin go bragh. »
The exile of Erin.

L'histoire de l'Irlande est environnée de ténèbres et d'incertitudes. Ce que nous savons de plus certain, c'est que ses premiers habitants faisaient partie de la grande famille celtique, qui peupla également la Gaule et la Bretagne.

Quelques auteurs irlandais (1) font remonter l'histoire de leur pays jusqu'au v[e] siècle avant notre ère, et prétendent que l'usage des lettres et de la langue phénicienne fut introduit parmi les Celtes, dont l'île était peuplée, à cette époque, par une colonie de Scythes, arrivée par l'Espagne, ce qui paraît assez improbable. Les traditions nationales contredisent même cette assertion des historiens, et, suivant elles, ce serait un peuple venu du voisinage du Rhin, et que son nom de *Bolg*, ou *Fir-Bolg*, pourrait faire supposer d'origine *belge-kymri-*

(1) Asserius, *De la religion des anciens Irlandais*; Keder, Varens et autres.

que (1), qui aurait conquis sur les Celtes la partie méridionale de l'Irlande et s'y serait établi.

Les Romains n'ayant jamais occupé aucune partie de cette île, qu'ils regardaient comme le séjour des hivers et des tempêtes, et à laquelle César donna le nom d'Hibernia, que lui conserva Tacite (2), les traditions et les fictions populaires de l'Irlande ne se sont point mélangées, comme celles de la Gaule, de la Bretagne et de la Calédonie, avec celles du paganisme, et on reconnaît facilement en elles le type d'une origine purement celtique. Cependant, d'autres conquérants apportèrent, plus tard, dans cette île, leurs arts, leurs mœurs et leurs superstitions, et l'on retrouve des traces profondes de ces dernières dans les croyances populaires, qui se sont conservées presque intactes jusqu'à nos jours, chez les habitants de la verte Erin (3).

Dès le VIIIe siècle, les Danois, auxquels les Irlandais donnèrent alors le nom d'*Ostmans*, *osterlings* ou hommes de l'Est, vinrent former des établissements sur les côtes orientales et septentrionales de l'Irlande, et y fondèrent plusieurs royaumes qui leur payèrent longtemps tribut (4).

En parlant des fictions populaires de l'Irlande, nous aurons souvent occasion de faire remarquer l'analogie qui existe sur ce sujet entre les croyances des Irlandais et celles de leurs conquérants scandinaves, analogie qui s'explique parfaitement par le long séjour des Danois dans cette île et le grand nombre d'entre eux qui s'y sont établis.

Enfin, vers le milieu du XIIe siècle, les Anglais, au moyen des divisions intestines qu'ils entretenaient depuis longtemps

(1) Voyez l'*Histoire des Gaulois* de M. Aug. Thierry.

(2) *Vie d'Agricola*. Pomponius Mela la désigne sous le nom de *Juverna*; Strabon l'appelle *Ierne*, et Diodore de Sicile la nomme *Iris*.

(3) *Green Erin*, ainsi que la nomment souvent ses habitants. *Erse*, *Erinach* désignent les Irlandais en langage gaélique, qui est l'ancien idiôme celtique.

(4) Ceux d'Ulster, de Dublin et de Connaught. « Le mot *Danaïr* (Danois), dont on se sert encore en irlandais pour désigner un étranger, confirme par son étymologie l'assertion qu'avant l'arrivée des Scandinaves, les Irlandais du Nord n'avaient encore été visités par aucun étranger. » Malte-Brun, vol. 1, p. 480.

avec soin parmi les petits rois qui gouvernaient les différentes provinces de l'Irlande, s'emparèrent définitivement de cette île, et depuis ce moment, tout ce que le despotisme le plus barbare, l'injustice la plus criante, la cruauté la plus raffinée ont pu inventer de plus affreux, a été épuisé par l'Angleterre pour compléter la ruine et l'asservissement de cet infortuné pays, devenu plus malheureux encore depuis que le sceptre de plomb de l'intolérance protestante s'est appesanti de tout son poids sur un peuple généreux, que trois siècles de persécution n'ont pu forcer à imiter ses oppresseurs, en reniant, comme eux, la foi de leurs pères.

Quoique les Anglais soient établis en Irlande depuis plus de six siècles, leurs croyances populaires n'y ont pas été mieux accueillies que leur religion, et elles ont fait aussi peu de progrès que le protestantisme dans l'esprit du peuple irlandais. Il ne peut jamais s'établir aucune espèce de sympathie entre l'oppresseur et l'opprimé, et tout ce qui appartient au premier est pour le second un objet de haine et de dégoût.

Aussi le contact permanent des Anglais, leur civilisation avancée, l'introduction forcée de leurs principes religieux n'ont-ils exercé aucune influence sur les mœurs, la religion et les croyances populaires des habitants de l'Irlande.

Il n'y a peut-être pas de peuple en Europe sur lequel les superstitions de tout genre aient conservé jusqu'à ce jour plus d'empire que sur le peuple irlandais. Mais les êtres surnaturels dont la vive imagination de ces insulaires a peuplé les montagnes, les bois, les lacs et surtout les ruines nombreuses de leur pays, ont un caractère tout-à-fait différent de ceux que prêtent à ces mêmes esprits leurs voisins les Anglais et les Ecossais. Les histoires que l'on en raconte sont elles-mêmes tellement fantastiques, le merveilleux y est quelquefois porté à un tel point d'invraisemblance, qu'il n'y a peut-être qu'un peuple au monde qui ait pu les inventer, et un peuple au monde qui ait été capable de les croire et de les répéter depuis tant de siècles, et ce peuple est l'irlandais, qui possède une imagination vive, une grande volubilité de langue, jointes à un fond inépuisable de quolibets et de bons mots et à

une dose peu commune d'amour-propre; plaisantant avec esprit, disputant avec âcreté, poussant la raillerie jusqu'à l'insulte, et, du reste, le plus querelleur de tous les peuples du monde! Eh bien! toutes ces qualités et tous ces défauts se retrouvent chez les êtres surnaturels qui font partie de la mythologie populaire des Irlandais; leurs contes et leurs histoires ont une physionomie toute particulière qui ne ressemble point à celle des autres nations, si ce n'est, peut-être, aux contes des Orientaux, par l'extravagance des idées et quelquefois aussi par la richesse des descriptions.

Les fées irlandaises, que l'on appelle aussi les bons esprits, plutôt par crainte que par respect, ont conservé la petite taille qui distingue cette espèce de génie chez tous les peuples d'origine celtique, teutonne ou scandinave; elles portent de riches vêtements de formes bizarres, et leur tête est couverte d'un petit bonnet de couleur écarlate, semblable à la fleur de la digitale pourprée *(digitalis purpurea)*, que l'on nomme aussi bonnet de fée. Elles habitent quelquefois les anciens tombeaux, que les Irlandais nomment barrows (1), mais plus ordinairement elles fixent leur demeure dans des cavernes, où elles mènent bonne et joyeuse vie, au milieu des festins qui ont lieu aux accords d'une musique harmonieuse. Le soir, elles sortent de leurs retraites souterraines et choisissent généralement pour le théâtre de leurs danses et de leurs amusements nocturnes le sommet désert d'une montagne, ou de petits tertres de gazon, dans lesquels est pratiquée une porte invisible qui s'ouvre et se ferme à volonté, et par laquelle elles se retirent lorsque l'on vient troubler leurs jeux. Ces petites créatures aiment la solitude et recherchent toujours les lieux les moins fréquentés, où elles dansent gaîment au clair de la lune et sautent légèrement sur l'herbe verte, courant en folâtrant de côté et d'autre, tournant quelquefois comme des fuseaux, et prenant subitement les formes et les positions les plus bizarres.

(1) Walker, *Histoire des bardes Irlandais.* (Suivant les croyances bretonnes, les fées armoricaines font aussi leur résidence dans les dolmens et les anciens tombeaux, que les Bretons nomment également *barows.*)

Malheur à l'imprudent berger qui, après un premier avertissement, s'obstinerait à conduire son troupeau dans les lieux réservés aux divertissements nocturnes des bons esprits, dont rien n'excite davantage la colère et le ressentiment que l'obstination que l'on peut mettre à les troubler dans leurs plaisirs! tout ce que l'art magique pourra produire de plus effrayant sera employé par les fées pour l'en chasser, et il faudra qu'il soit doué de tout le courage dont la nature a été, suivant les Irlandais, si prodigue envers les habitants de l'Hibernie, pour ne point mourir de frayeur au milieu des épreuves terribles qu'on lui fera subir; car il est à remarquer que, dans ces sortes d'histoires, tout le pouvoir et la méchanceté des fées viennent ordinairement échouer devant la bravoure, le sang-froid, et surtout les plaisantes réparties des champions irlandais, pour lesquels toutes ces épreuves ne sont ordinairement qu'un jeu.

Tel était Larry Hoolahan, espèce de fier à bras, véritable héros populaire, qui ne craignait ni fée ni diable, et contre lequel les esprits épuisèrent en vain toute la puissance de leurs enchantements pour lui faire abandonner, ainsi qu'au bruyant troupeau qu'il conduisait, le sommet conique de la montagne de Knockscogowna, qui ressemble, dit-on, « à un bonnet de coton jeté négligemment sur la tête d'un homme qui s'éveille le matin (1). »

Déjà, depuis longtemps, le maître du troupeau ne pouvait plus trouver de berger qui voulût se charger de le garder, en raison des apparitions extraordinaires qui venaient les effrayer toutes les nuits, et les bons esprits chantaient déjà victoire, lorsque Larry se présenta et défia, à lui seul, toute l'armée des fées de pouvoir exciter en son esprit la moindre frayeur.

En effet, après avoir employé sans succès contre ce nouveau Richard sans peur tous les moyens de terreur qui étaient en son pouvoir, après lui être apparue tantôt sous la forme d'un cheval ailé, avec une queue de dragon, tantôt sous celle d'un petit homme boîteux, avec une tête de tau-

(1) *Fairy legends of the south of Ireland*, t. I.

reau entourée de flammes vacillantes, la reine des fées se changea en une génisse « aussi blanche que la crême de cork, ayant des yeux plus doux que ceux d'une maîtresse, » et vint d'un air caressant trouver le berger Larry, qui lui sauta à l'instant sur le dos.

La fée, charmée de l'occasion qui se présentait de se débarrasser de son importun voisin, se précipita aussitôt du haut de la montagne, en franchissant d'un seul bond l'espace de deux lieues qui la séparait des bords du Shannon, où elle s'arrêta; puis elle se cabra et jeta le berger sur le gazon; mais Larry, sans montrer le moindre effroi après un pareil saut, se contenta de lui dire en se relevant : « Très-bien, par ma foi; ce n'est pas trop mal sauté pour une génisse. »

Vaincue par le courage du pâtre irlandais, la reine des fées le reprit sur son dos et le rapporta d'un saut au sommet de la montagne, où elle lui permit de faire paître son troupeau tant qu'il vivrait (1).

Lorsque les paysans irlandais aperçoivent un nuage de poussière soulevée par le vent, qui passe près d'eux en tourbillonnant, ils le croient occasionné par la marche d'une troupe de fées qui changent de domicile, et ils ôtent leurs chapeaux ou leurs bonnets à ces êtres invisibles, comme ils pourraient le faire à une société de *ladies* ou de *gentleman.*

Mais, autant les fées irlandaises montrent d'audace envers les paysans et les bergers qui troublent leurs plaisirs, autant elles témoignent ordinairement de crainte à la vue d'un prêtre; chacune alors s'enfuit au plus vite. « Les unes vont se cacher sous les feuilles de lusmore (2), où leurs petits bonnets rouges sont confondus au milieu des clochettes pourprées de cette belle fleur; d'autres se réfugient à l'ombre des pierres et sous les buissons; d'autres enfin se tapissent dans des trous et dans des crevasses, tellement est grande la terreur salutaire qu'elles éprouvent.

(1) *Fairy legends, ut supra.*
(2) La digitale pourprée. — Nous avons déjà signalé la même croyance en Bretagne à l'égard des prêtres.

Nous pensons qu'on doit attribuer la crainte respectueuse que les fées montrent pour les ecclésiastiques en général, à l'incertitude où ces esprits paraissent être sur le sort qui leur est réservé après cette vie, et au désir qu'elles ont de savoir si leurs âmes seront sauvées au jour du jugement dernier, comme celles des bons chrétiens. Ce qui prouverait, ainsi que beaucoup de gens l'ont toujours cru, que les fées, les nains et les autres esprits d'une nature semblable, ne font point partie de la troupe des anges rebelles qui tombèrent avec Satan; et bon nombre de ceux qui ont traité cette matière ont toujours pensé que les fées sont des anges qui ont été chassés du ciel et exilés pour un certain temps sur la terre, tandis que les autres esprits, plus coupables, furent précipités dans les enfers, où ils doivent demeurer éternellement.

« On raconte qu'un jour une joyeuse troupe de fées ayant été troublée dans ses folâtres divertissements par l'apparition d'un prêtre qui passa près d'elles sans les apercevoir, et qu'elles virent bientôt entrer, pour y passer la nuit, dans la cabane d'un paysan du voisinage, ces petits esprits résolurent de saisir cette occasion de lever le doute cruel où elles étaient au sujet de leur salut éternel, en faisant demander au bon père quel sort leur était réservé au dernier jugement. Elles chargèrent de cette commission Dermod, le maître de la cabane où le prêtre était entré, qu'elles rencontrèrent au bord de la rivière, occupé à pêcher pour le souper de son hôte, et lui promirent, en récompense de ce service, que s'il voulait leur rapporter promptement la réponse de sa révérence, il trouverait sur sa table le plus beau souper qu'il ait jamais vu.

» Dermod, tout en refusant l'offre du souper, que sa conscience ne lui permettait pas d'accepter, se chargea volontiers de la commission. Il rentra chez lui, et adressa avec quelque hésitation à son hôte la demande des *bons esprits*. Mais le révérend père, fixant Dermod d'un regard sévère, lui ordonna de retourner vers ceux qui l'avaient envoyé et de leur dire de venir le trouver, et qu'il répondrait avec plaisir non-seulement à cette question, mais encore à toutes celles qu'ils voudraient lui proposer.

» Dermod retourna au bord de la rivière, où les fées accoururent en foule autour de lui pour connaître la réponse qu'il leur rapportait. Mais à peine entendirent-elles qu'il fallait aller trouver le prêtre, qu'elles s'enfuirent à l'instant dans toutes les directions, passant à côté de Dermod avec une telle rapidité et en si grand nombre, qu'il en demeura longtemps étourdi (1). »

Ce qui prouverait évidemment, si cela était nécessaire, que les fées de l'Irlande sont bien de la même famille que celles du Danemarck, c'est que l'on raconte dans ce dernier pays une histoire absolument semblable à celle que nous venons de rapporter; et l'on verra par le récit suivant, tiré de la collection des traditions populaires danoises, que les bons esprits de l'ancienne Chersonèse Cimbrique ont la même taille, les mêmes goûts, les mêmes habitudes, enfin, sont, sous tous les rapports, absolument semblables à leurs confrères de l'Hibernie :

« Un prêtre allait un soir en voiture de Kjeslunde à Roeskilde, dans l'île de Seeland; sur son chemin, se trouvait une colline où des *daerges* (nains) (2) folâtraient, dansaient et faisaient de la musique. Quelques-unes de ces petites créatures sautèrent au bas de la colline, arrêtèrent la voiture, en demandant, comme l'aurait pu faire la sentinelle d'un poste militaire : *Hror skell du hen?* Où allez-vous? *Til landemode* (au chapitre), répondit le prêtre. Les *daerges* lui demandèrent alors s'il croyait qu'ils pussent sauver leurs âmes ; à quoi celui-ci, peu préparé peut-être à une semblable question, leur répondit qu'il ne pouvait pas le dire en ce moment; ils prièrent alors le prêtre de venir leur rendre réponse le même jour, dans une année. Celui-ci le promit et fut exact au rendez-vous. Lorsque les nains lui eurent répété la même question, le prêtre leur répondit qu'ils ne devaient avoir aucun espoir d'être sauvés. A peine avait-il prononcé ces terribles paroles, que

(1) *Fairy legends of the south of ireland*, vol. I.

(2) Les *daerges* danois sont les nains de la Germanie, les duergars scandinaves.

les nains firent entendre les plus lugubres gémissements, et que la colline parut enveloppée d'une flamme éclatante (1). »

Une des plus jolies légendes que l'on raconte en Irlande est certainement celle que nous allons rapporter, la même qui a fourni à Parnell le sujet de son fameux conte de fées ; le plus spirituel et le plus amusant qui existe dans la langue anglaise.

C'est l'histoire d'un pauvre diable mal partagé des dons de la nature, qui habitait la fertile vallée d'Aherlow, au pied des sombres montagnes de Gallée. Cet infortuné, qu'on avait surnommé *Lusmore*, parce qu'il portait toujours sur son petit chapeau de paille une branche de cette fleur consacrée aux fées, et à laquelle on attache encore d'autres superstitions, avait en outre sur le dos une bosse d'une grosseur énorme, qui le rendait d'une difformité remarquable. Cette difformité était même si grande, que les paysans évitaient de se trouver seuls avec lui, ayant de la peine à le regarder comme une créature humaine. Il avait, disait-on, la connaissance des herbes et des charmes ; mais il est probable que son plus grand talent consistait à faire des chapeaux de paille et de jonc, dont le produit formait le seul revenu qu'il possédât au monde.

Un soir, le pauvre Lusmore, bien fatigué d'une longue course qu'il venait de faire, fut surpris par la nuit près de la vieille caverne de Knockgrafton. Il s'assit à l'entrée de ce vaste souterrain, et regardait d'un air triste la lune se levant majestueusement au milieu des nuages, quand tout à coup ses oreilles furent frappées par les accords d'une musique céleste; cette musique extraordinaire ressemblait au concert de plusieurs voix, se mêlant ensemble d'une manière si singulière, qu'elles paraissaient n'en composer qu'une seule, quoique tous les chants fussent modulés sur différents accords. Voici qu'elles étaient les paroles : *Da luan, da mort, da luan, da mort,*

(1) *Danske folke sagen samlede, of. j. m. yhiele.* Copenhag. 1818.

da luan, da mort, et après une pause de quelques instants, l'harmonie recommençait de nouveau (1).

Lusmore écoutait avec attention le chant qui sortait de la caverne ; il finit pourtant par se fatiguer d'entendre toujours répéter les mêmes paroles, et au moment où le refrain finissait, il recommença l'air en accompagnant de ces mots *angus da cadine* les voix qui continuaient toujours à se faire entendre. A peine le petit bossu avait-il prononcé ces paroles, qu'il se sentit entraîné vers la caverne, dans laquelle il descendit en tournoyant avec la légèreté d'un fétu, au son d'une musique harmonieuse, qui suivait tous ses mouvements, et il se trouva en un instant transporté au milieu d'une assemblée brillante, dans laquelle on le combla d'honneurs et de prévenances, et où il reçut les soins de gens occupés à le servir et attentifs à prévenir ses moindres désirs.

C'était les fées de la caverne de Knockgrafton, qui, charmées de l'accompagnement que Lusmore avait ajouté à leur chant favori, avaient désiré connaître plus particulièrement le mortel dont les connaissances musicales leur avaient paru surpasser de beaucoup les leurs.

Mais elles ne bornèrent point à de frivoles honneurs les témoignages de leur admiration. Après une consultation de quelques minutes que les fées parurent avoir entre elles, la plus âgée s'avança vers Lusmore et détacha avec une grâce et une facilité surprenante la bosse énorme qui déshonorait son dos. Après cette opération, Lusmore, ivre de joie et ébloui par l'éclat de la scène brillante qu'il avait sous les yeux, tomba bientôt dans un profond sommeil.

Lorsqu'il s'éveilla, le soleil brillait déjà de tout son éclat, et il se trouva couché au pied de la montagne de Knockgrafton,

(1) Voici la véritable orthographe de ces mots, qui signifient lundi et mardi. Les Irlandais ajoutent, comme le faisaient les Latins, le mot *dia*, jour, devant le nom propre de chaque jour : *dia luain*, *dia maist*, *angus dia eudaoine*. Les Bas-Bretons, dont la langue a la même origine, disent également : *Diluns*, *dimeurs*, etc., pour lundi, mardi, etc. — Une tradition semblable est fort répandue en Bretagne, mais elle concerne les nains ou poulpicans, qui sont, comme l'on sait, les maris des fées bretonnes. On la trouvera à la page 469.

entouré de vaches et de brebis qui paissaient tranquillement. Après avoir dit ses prières et s'être assuré qu'il ne restait plus sur son dos la moindre trace de sa bosse, Lusmore se contempla avec une joie infinie; car d'un vilain bossu qu'il était la veille, il était devenu un joli petit homme bien pris, et il avait gagné en outre un bel habillement complet, dont les fées l'avaient sans doute revêtu pendant son sommeil.

On pense bien qu'une aventure semblable se répandit bientôt dans tout le pays, où elle causa autant d'admiration que de surprise.

Or, il y avait, dans un comté voisin, un pauvre jeune homme nommé Jacques Madden, qui avait été affligé par la nature d'une bosse encore plus énorme que celle dont les fées avaient si obligeamment débarrassé Lusmore.

La mère de ce malheureux apprit bientôt l'aventure miraculeuse dont tout le monde s'entretenait; et, après s'en être fait répéter les détails de la bouche même de Lusmore, elle se rendit le même soir avec son fils et une de ses commères à l'entrée de la caverne de Knockgrafton, où elle laissa le pauvre Jacques Madden, en lui recommandant de suivre bien exactement les instructions qui lui avaient été données par Lusmore.

Jacques Madden était à peine assis depuis quelques moments, que les sons d'une musique mélodieuse et suave se firent entendre. C'était toujours l'ancien air des fées, avec l'accompagnement qu'y avait ajouté Lusmore, *da luan*, *damort*, *da luan*, *damort*, *da luan*, *damort*, *angus da cadine*, sans discontinuer.

Madden était si impatient de se voir débarrassé de sa bosse, que sans choisir le moment convenable, sans attendre que les fées eussent terminé leur chant, sans faire attention ni à la mesure, ni à l'air, ni aux paroles, il se mit à crier avec toute la force dont il était capable : « *Angus da cadine*, *angus de héna*, qu'il répéta encore deux fois, afin, sans doute, que les fées l'entendissent mieux.

Mais à peine avait-il terminé la dernière syllabe de sa malheureuse chanson, qu'il fut saisi et précipité dans la caverne

avec une force prodigieuse, et il s'y vit bientôt entouré d'une troupe nombreuse de fées, qui, outrées de colère d'avoir été interrompues dans leur chant, poussaient des cris si épouvantables, que Madden en pensa mourir de frayeur. Enfin, l'une d'elles, qui paraissait être la reine, s'écria d'une voix terrible : « Encore une bosse pour Jacques Madden ! »

Aussitôt vingt fées des plus fortes apportèrent la bosse de Lusmore, et la placèrent sur celle de Jacques, où elle demeura si bien fixée, que rien au monde n'aurait pu l'en détacher ; puis elles le chassèrent à coups de pieds hors de leur habitation.

On peut juger de la douleur qu'éprouvèrent les deux commères, lorsqu'en revenant le lendemain matin, elles trouvèrent leur petit homme gisant, presque mort, à l'entrée de la caverne, avec une bosse de plus sur le dos. La crainte seule qu'on ne leur en mit une semblable les empêcha sans doute d'exprimer à haute voix la colère dont elles furent alors transportées contre les fées, car ces femmes n'étaient pas sans savoir qu'il est encore plus dangereux d'insulter les bons esprits que de les troubler dans leurs plaisirs (1).

La même tradition existe en Bretagne ; la seule différence, c'est que la ronde nocturne est exécutée par les nains ou poulpicans, au lieu de l'être par les fées ; mais c'est toujours le même refrain, *lundi*, *mardi*, *mercredi*, *jeudi* et *vendredi*.

On raconte qu'un voyageur, attiré dans le cercle d'une de ces rondes, trouvant le refrain monotone et y ayant ajouté les mots : « *Samedi* et *dimanche*, » ce fut parmi le peuple nain une telle explosion de trépignements, de cris et de menaces, que le pauvre homme pensa mourir de peur ; on dit que s'il eût ajouté aussitôt : « *Et voilà la semaine terminée !...* » la longue pénitence à laquelle les nains sont condamnés finissait avec la chanson.

A propos de chansons, il y en a une très-répandue en Bretagne sur ce sujet, que l'on nomme en dialecte de Cornouail-

(1) *Fairy legends of the south of ireland*, tom. I.

les : *Ar chemener hag ar c'horred*, le tailleur et les nains; en voici le sujet :

« Pascou-le-Long, le tailleur, ne pouvant plus faire de culottes (bragou), parce que tous les hommes sont partis pour la guerre contre les Français et leur roi, pénètre, un vendredi soir, dans la grotte des nains avec sa pelle, et se met à creuser pour trouver le trésor des nains ; il le trouva en effet, et courut bien vite le cacher chez lui. Il se blottit dans son lit, en s'écriant :

« Fermez la porte, fermez-la bien !
» Voici les petits duz de la nuit.
» Sarret ann nor, sarret klouz !
» Sétu ann duzigou (1) nouz. —
» Lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi !
» Dilun, dimeurs, dimerc'her,
» Ha diriaou ha digwéner ! —
» Fermez la porte, fermez, jeunes gens, voici les nains.
» Sarret ann nor, sarret potred,
» Sétu ar c'horriganed.

» Les voilà qui entrent dans la cour ; les voilà tous qui dansent à perdre haleine.

» M'int o tout trébars da borz
» M'int holl enn-hen dansal fors.
» Lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi. —
» Dilun, dimeurs, dimerc'her
» Ha diariou ha digwéner. —

Les nains pénètrent dans la maison du tailleur, le rossent d'importance, brisent sa vaisselle, emportent leur trésor et sortent en chantant :

« Monnaie des nains ne vaut rien. »
» Paz argant korr tra na dal. »

Il n'y a pas beaucoup de quoi s'étonner quand on retrouve une histoire de fées racontée de la même manière en Dane-

(1) N'est-il pas curieux de voir les Bretons de nos jours donner aux nains le nom de *duz*, que leur donnait saint Augustin, qui les nommait *dusii*, il y a quinze siècles?

marck et en Irlande ; les communications que les habitants de ces deux royaumes ont eues entre eux pendant tant de siècles expliquent facilement une semblable analogie dans les croyances populaires. Mais nous croyons qu'on doit éprouver une véritable surprise, lorsqu'on rencontre une ressemblance aussi frappante que celle qui existe entre l'histoire que nous venons de rapporter et une autre absolument semblable, que l'on raconte depuis bien des siècles dans la péninsule espagnole. Cette tradition populaire aurait-elle été apportée en Irlande, avec l'alphabet phénicien, par cette colonie de scythes qui passa jadis par l'Espagne pour venir s'établir en Hibernie? Nous laissons ce problème à résoudre à ceux auxquels nous devons déjà cette précieuse découverte. Quoi qu'il en soit, le fait est réel, et on pourra juger de la ressemblance par le récit suivant :

« Un bossu, s'étant un jour aventuré dans un endroit très-fréquenté par les *hadas* (fées), entendit de petites voix qui chantaient en chœur, avec beaucoup d'harmonie, *Lunes*, y *martes*, y *miercoles*, *tres* : il crut qu'il manquait quelque chose à cette chanson, et il la répéta en ajoutant : *Jueves*, y *viernes*, y *sabado*, *sies* (1) ! ce qui fit tant de plaisir aux fées qui chantaient cet air, qu'elles le délivrèrent de sa bosse et le reconduisirent hors de leur demeure, en le comblant de présents.

» Un pauvre diable, affligé de la même difformité, ayant entendu raconter cette histoire, résolut de tenter aussi l'aventure et même de surpasser encore son prédécesseur, en complétant la chanson, à laquelle il ajouta *y domingo siete* (et dimanche sept). Mais les fées, indignées sans doute de la violation du rhythme, ou plutôt de la mention du jour du Seigneur, dont le nom sonne mal à leurs oreilles, saisirent le malencontreux chanteur, et, après l'avoir tourmenté de mille manières, le renvoyèrent honteusement chez lui, en ajoutant une nouvelle bosse à celle qu'il portait déjà.

(1) C'est-à-dire lundi, mardi et mercredi, trois ; jeudi, vendredi et samedi, six.

» Depuis lors, ces mots, *y domingo siete*, sont devenus, en espagnol, une espèce de locution proverbiale, dont on se sert pour exprimer qu'une chose est dite ou faite mal à propos (1). »

Les fées irlandaises ont, comme celles de l'Angleterre et de l'Ecosse, un penchant criminel à s'emparer des enfants nouveaux-nés et à en substituer d'autres à leur place. C'est toujours, comme nous l'avons déjà dit, avant le baptême qu'ont lieu ces sortes d'enlèvements. On a beau prendre à cet égard toutes les précautions reconnues les plus efficaces pour prévenir de semblables malheurs; avoir toujours de la lumière dans la chambre des accouchées, faire une croix sur la porte ou sur le berceau, y placer quelques pièces de fer, une aiguille, un clou, un couteau; on a beau même suspendre au mur, comme on le fait en Thuringe, les culottes du père de l'enfant, moyen reconnu cependant comme infaillible par maintes personnes fort instruites sur cette matière, ces sortes d'enlèvements ne sont malheureusement que trop fréquents, ainsi que nous l'apprend Martin Luther dans ses *Colloques*.

Quant aux moyens que l'on doit employer pour forcer les esprits à rendre un enfant qu'ils ont enlevé, quoique nous en ayons déjà fait connaître plusieurs, pratiqués quelquefois avec succès en Ecosse, en Allemagne et dans notre Bretagne, nous ajouterons cependant qu'on peut encore, comme on le fait en Irlande et en Suède, exposer l'enfant changé sur une pelle à la porte de la maison, ou, ce qui est encore plus efficace, faire rougir une paire de pincettes avec lesquelles on

(1) L'histoire espagnole a été traduite en allemand et en italien, avec quelque variation. Dans l'histoire italienne, les fées enlèvent la bosse de leurs favoris avec une scie de beurre, *senza verun suo dolore*, sans lui causer aucun mal. Ce conte, dont la scène se passe à Benevent, est rapporté dans une des lettres de Redi, médecin et poète italien du XVIIe siècle. La vieille tradition allemande du pauvre musicien bossu, rapportée par M. Alex. Dumas, dans ses *Excursions sur les bords du Rhin*, est absolument semblable aux deux histoires irlandaises et espagnoles que j'ai racontées. Dans la tradition allemande, l'aventure du musicien bossu eut lieu le jour de Saint-Mathieu. 1549.

lui pince ensuite le nez, afin de le forcer, par ce moyen, à déclarer qui il est et d'où il vient. On peut encore, en pareil cas, feindre de jeter l'enfant dans un four bien chaud, le fouetter avec des verges ou le jeter dans la rivière, comme on fait en Danemarck (1).

Les fées ne se contentent point, en Irlande, d'enlever, lorsqu'elles en trouvent l'occasion, les enfants qui n'ont point encore reçu le baptême, elles s'emparent aussi quelquefois, comme celles de l'Ecosse, d'adultes pourvus de ce sacrement, et l'on raconte, à ce sujet maintes histoires anciennes et nouvelles. Une des plus curieuses est celle que rapporte Glanville, concernant le sommelier d'un gentilhomme, ami et voisin du comte d'Orrery.

« Cet homme avait un jour été envoyé par son maître à la ville voisine, pour en rapporter quelques jeux de cartes. En traversant la campagne, il aperçut une table entourée de beaucoup de personnes, qui paraissaient occupées à se réjouir. Aussitôt qu'elles virent arriver le sommelier, ces personnes se levèrent, le saluèrent et l'invitèrent à prendre part au festin; mais il entendit en ce moment une voix amie qui murmurait à son oreille et qui l'engageait à n'accepter aucune des invitations qu'on pourrait lui faire en ce lieu. En conséquence, aussitôt qu'il eut refusé de se joindre à la compagnie, la table et le festin disparurent, et tous les convives se mirent à danser et à jouer de différents instruments. Cependant, le sommelier ne voulut prendre aucune part à ces plaisirs. Alors, tous les gens quittèrent en un instant la danse, et commencèrent à travailler. Mais notre homme ayant refusé de nouveau de les imiter, toute la compagnie s'évanouit aussitôt. Néanmoins, le sommelier ne se tira point aussi facilement d'affaire qu'on pourrait le supposer, d'après cette circonstance, car il faillit d'être enlevé par les fées au milieu des gens de la maison, malgré les efforts réunis de milord Orrery et du célèbre M. Greatrix,

(1) « Tales subinde morbosos infantes esse judicant; quos si in fornacem ardentem se injicere simulaverint, aut si tribus diei jovis vesperis ad trivium deportentur, proprios se accepturos credunt. » M. J. Ihre, *de superstitionibus hodiernis*.

et malgré la présence de deux évêques anglicans, qui se trouvaient en ce moment au château. Ces esprits l'enlevèrent même dans l'air bien au-dessus de la tête des spectateurs, qui n'eurent d'autre ressource que de se placer au-dessous de lui, pour le recevoir dans leurs bras, lorsqu'il plairait aux fées de le laisser descendre.

La voix amie qu'avait entendu le sommelier lors de sa rencontre avec les esprits, se fit alors connaître, et lui apprit qu'elle appartenait au fantôme d'une de ses connaissances, décédée depuis plusieurs années, qui, ayant mené une vie dissipée, avait été condamné à errer jusqu'au jour du jugement en compagnie de ses lutins : ajoutant, en ce qui concernait le sommelier, qu'il n'eut point été tourmenté par eux s'il avait exactement suivi les commandements du Seigneur, ainsi que doit le faire un bon chrétien.

On prétend que lord Orrery confirma, par son témoignage, tout ce qu'on vient de rapporter, et qu'il assura avoir vu le sommelier enlevé dans les airs par des êtres invisibles qui cherchaient à l'emporter (1).

On croit également en Irlande que les jeunes filles ont été *frappées des fées* (2), lorsqu'elles ressentent des douleurs au défaut des épaules et un mal de cœur, pronostics ordinaires de la phthisie, qui est une maladie fort commune parmi les jeunes personnes du sexe. On dit que les esprits les emportent, après leur mort, dans certains vieux châteaux, d'où quelques-uns pensent qu'elles pourront revenir un jour.

C'est ainsi que fut enlevée, en 1825, Brigitte Purcell, jeune et aimable personne qui, après avoir été frappée entre les deux épaules par un petit enfant qui disparut aussitôt, fit en-

(1) *Sadducismus triomphathus*, par Joseph Glanville. Edimbourg, 1700, p. 131. Glanville ou Glanvill (Joseph), membre de la Société royale de Londres, chapelain de Charles II. Il ne faut pas le confondre avec Barthélemy Glanvill, qu'on nomme aussi Barthélemy d'Angleterre, savant cordelier anglais du XIII[e] siècle, auteur, ou plutôt compilateur du vaste ouvrage intitulé : *De Rebus proprietatibus*.

(2) *Fairy Struck*; ce terme s'applique aussi aux affections paralytiques, qu'on suppose provenir d'un coup donné par la main invisible d'une fée outragée.

suite rencontre d'une troupe de lutins qui galopaient vers les ruines du château de Carrig ; chacun d'eux avait une jeune fille en croupe ; l'un des lutins lui dit qu'il l'attendait et qu'il viendrait la chercher tel jour et à telle heure qu'il lui nomma. Au jour désigné, Brigitte qui était souffrante depuis quelque temps, expira et fut emportée par les fées.

Mais, suivant les croyances populaires des Irlandais, les êtres surnaturels que nous nommons fées sont chez eux des deux sexes (1), et ceux de ces lutins qui appartiennent au sexe masculin, enlèvent quelquefois les filles des hommes d'une toute autre manière que le fut Brigitte Purcell, surtout quand elles sont jeunes et jolies. L'histoire suivante fera connaître les moyens qu'ils emploient pour effectuer ces sortes d'enlèvements :

« Billy Mac-Daniel, paysan irlandais, ayant eu l'imprudence d'accepter un service d'un de ces lutins, et celle d'exciter ensuite sa colère en refusant de lui remettre le prix convenu, avait été condamné par cet esprit à le servir pendant sept ans et un jour. La sentence était sans appel, et le pauvre Billy fut obligé de s'y soumettre. Il suivait donc toutes les nuits son maître dans ses courses vagabondes, allant par monts et par vaux, dans les marais et à travers les halliers.

» La manière dont le lutin et son valet voyageaient était certainement des plus extraordinaires. Chaque soir, Billy se rendait dans un marais que son maître lui avait indiqué, coupait les deux plus gros joncs qu'il pouvait trouver, et les lui apportait ensuite. Chacun d'eux mettait alors un des joncs entre ses jambes, prononçait trois fois le mot *Borram* (2), et les joncs se changeaient aussitôt en deux beaux chevaux, qui les emportaient avec la rapidité de l'éclair, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au terme de leur voyage. »

Au reste, cette façon de parcourir les airs n'est pas nouvelle et a été employée par les lutins, les génies et les magiciens de

(1) La même croyance existe en Allemagne et dans tout le Nord à l'égard des Elfes, en Ecosse et en Angleterre pour les daoine-shi et les faieries.
(2) Ce mot, en irlandais, signifie devenir grand.

tous les siècles, depuis Abaris, prêtre d'Apollon, qui vivait avant le siége de Troie, et qui reçut de ce Dieu le pouvoir de rendre des oracles et une flèche d'or sur laquelle il traversait les airs (1), jusqu'aux sorciers qui se rendent encore de nos jours, montés sur des manches à balai, aux sabbats nocturnes du Puy-de-Dôme ou du Brocken.

Les lutins n'ont jamais été embarrassés du choix de leurs montures : une paille, un brin d'herbe, une fougère, leur servent au besoin de coursier. On cite en Irlande plusieurs personnes forcées, comme le pauvre Billy, de les accompagner dans leurs voyages aériens, qui se trouvaient une nuit à Londres, et la suivante en Amérique, n'ayant dans ces grands voyages que des troncs de choux pour unique monture (2).

« Le maître que servait Billy avait non-seulement le pouvoir de passer à travers le trou des serrures, ce qui n'est pas surprenant dans un lutin, mais encore celui d'y faire passer son valet, au moyen de paroles étranges qu'il prononçait, et ils pénétraient de cette manière dans les caves les mieux fournies, et buvaient à cœur joie, ce qui ne déplaisait nullement au pauvre Billy, dont le palais était plus accoutumé au goût du Wiskey (3) qu'à celui du savoureux madère.

» Un soir, le lutin ordonna à Billy de se munir d'un troisième cheval, attendu qu'il était probable qu'ils reviendraient avec quelqu'un. Lorsque tout fut prêt, ils se mirent en route et s'arrêtèrent, après une assez longue course, devant la porte d'une petite ferme, dans le comté de Limerick, près du vieux château de Carrigogunniel, bâti, dit-on, par le grand Brian-Borum. Une gaîté bruyante régnait en ce moment dans la maison, car on y célébrait le mariage de la belle Brigitte Rooney, fille unique du fermier, avec le jeune Darby Riley,

(1) *Hérodote*, IV, c. 367. — Strabon.

(2) A Dundaniel, village à deux milles de Cork, vit encore à présent (déc. 1854) un jardinier nommé Crowley, qui est considéré par ses voisins comme étant soumis à la puissance des fées, et qui souffre d'une espèce de maladie de langueur, provenant, dit-on, des grandes fatigues que lui causent les voyages qu'il est forcé d'entreprendre dans la compagnie des esprits, monté sur un tronc de choux. — *Irish fairy legends*, t. II.

(3) Eau-de-vie de grain et quelquefois de pommes de terre.

le plus beau garçon qui ait jamais dansé la rinka (1) un jour de fête de saint Patrick. Le lutin confia alors à son valet qu'il devait entrer le lendemain dans la millième année de son âge, par conséquent qu'il était temps qu'il songeât à se marier; et que Brigitte Rooney étant jeune et belle, et appartenant à une honnête famille, il avait formé le projet de l'épouser et de l'emmener ce soir même avec lui.

Après avoir pénétré dans la maison par le chemin qu'ils prenaient ordinairement, le maître et le valet se perchèrent vis-à-vis l'un de l'autre sur deux grosses poutres qui traversaient le plafond de la salle du festin, d'où ils pouvaient voir à loisir tout ce qui se passerait pendant la fête.

» Tous les parents et amis des futurs époux étaient alors rassemblés dans cette salle autour d'une vaste table couverte de mets et de vin en quantité suffisante pour traiter le double des personnes qui assistaient à ce repas. On y remarquait le pasteur du lieu et le joueur de cornemuse, deux personnages indispensables dans une noce irlandaise, ainsi que le père et la mère de la belle Brigitte, qui semblaient fiers de leur unique enfant; et ce n'était pas sans raison, car jamais la couronne virginale n'avait brillé sur la tête d'une plus jolie fille.

» On était au premier moment du repas, moment où règne ordinairement le silence, même dans les repas de noces, lorsque la mariée vint à éternuer de manière à faire tressaillir tout le monde; cependant personne ne lui dit *Dieu vous bénisse*, chacun pensant qu'il fallait laisser au pasteur, qui était présent, l'honneur de la formule consacrée par l'usage. Le révérend l'eût fait sans doute, et de bien bon cœur, s'il n'eût été en ce moment trop occupé d'un morceau de tête de porc, entouré de choux blancs, qu'il avait sur son assiette; de sorte qu'après une légère pause, la gaîté et le bruit commencèrent comme si personne n'eût éternué.

» En ce moment cependant l'œil du lutin étincela d'un feu étrange, et ses sourcils formèrent en se courbant deux arcs

(1) Danse nationale d'Irlande. — Saint Patrick est le patron des Irlandais.

gothiques : « La moitié de la jeune fille est à moi, s'écria-t-il avec un sourire diabolique; qu'elle éternue encore deux fois, et elle sera ma femme en dépit de l'Eglise et de Darby Riley.

» Un instant après, Brigitte éternua une seconde fois; mais si doucement, et la pauvre fille en fut si honteuse, que peu de personnes, excepté le lutin, ne parurent y faire attention, de façon que pas un des convives ne pensa encore cette fois à dire *Dieu vous bénisse*.

» Cependant, le cœur de Billy battait avec force; l'honnête Irlandais regardait d'un œil de pitié cette jolie fille, avec ses grands yeux bleus, sa peau transparente, ses joues en fossette et ses dix-neuf ans, obligée peut-être dans une heure, au lieu du beau Darby qu'elle aimait si tendrement, d'épouser un vilain petit lutin âgé de mille ans moins un jour.

» Dans ce moment critique, Brigitte éternua pour la troisième fois; sa destinée allait s'accomplir, et le méchant lutin jetait déjà sur son innocente victime un regard où la malice se mêlait à la lubricité, lorsque l'honnête Billy, inspiré sans doute par son bon ange, s'écria de toute sa force : *Dieu vous bénisse!* Mais à peine eût-il prononcé ces paroles salutaires, que le petit lutin, le visage enflammé de colère et ne se possédant plus, s'élança sur lui comme un véritable démon, et donna au pauvre garçon un si furieux coup dans le dos, qu'il l'envoya tomber tout de son long au beau milieu de la table du festin, en lui criant d'une voix aiguë, qui fit dresser les oreilles à tous les convives : « Billy Mac-Daniel, je te dispense de mon service, mais voilà pour tes gages. »

» On peut juger de la surprise que durent éprouver tous les assistants, en voyant tomber de la sorte un homme au milieu d'eux. Lorsque Billy fut revenu de l'étourdissement que lui avait causé sa chute, il raconta son histoire, et la pauvre Brigitte, en l'écoutant, trembla longtemps encore à l'idée du danger qu'elle avait couru de devenir la femme d'un lutin, au lieu d'être celle de son cher Darby. Le pasteur posa pour un instant son couteau et sa fourchette, et s'empressa de donner aux deux fiancés la bénédiction nuptiale, qui les mettait désor-

mais à l'abri de toutes les tentatives que pourrait faire contre eux le démon (1). »

Il existe en Irlande une communication active entre le monde visible et le pays de féerie. Elle se fait au moyen de personnes qui sont investies du privilége, accordé néanmoins à un petit nombre d'élus, de communiquer avec les êtres mystérieux qui l'habitent. Ces mortels jouissent de l'avantage de guérir les maladies, de découvrir les choses cachées et de beaucoup d'autres encore qu'ils tiennent de leurs amis les bons esprits, ce qui ne laisse pas de leur donner une grande importance, non-seulement aux yeux du peuple, mais encore parmi les gens d'une classe plus élevée, auxquels l'éducation n'a pas encore ôté les préjugés sans nombre qu'ils sucent, pour ainsi dire, avec le lait de leurs nourrices (2).

Comme on a pu en juger d'après les diverses histoires que nous venons de rapporter, l'empire des fées est solidement établi en Irlande sur la base antique des croyances populaires, qui n'ont rien encore perdu de leur pouvoir, le peuple irlandais étant, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, absolument le même qu'il était il y a plusieurs siècles. L'Irlande, grâce au despotisme tout oriental de l'Angleterre, est restée stationnaire au milieu du mouvement général de la civilisation moderne, qui a entraîné les nations dans une ère nouvelle, ère qu'elles pourraient peut-être regarder comme heureuse pour elles, si, pour dégager l'esprit du peuple des préjugés dont il se nourrissait, on n'avait pas perverti son jugement, en lui dessillant les yeux sur les douces illusions qui rendaient moins pénibles pour lui cet état d'infériorité sociale dans lequel la nature l'a placé, et d'où ne pourront jamais l'arracher toutes les dangereuses utopies que ses prétendus amis ont si souvent tenté de mettre en usage pour y parvenir.

Les oppresseurs de l'Irlande accusent sans cesse ses habitants d'ignorance et de superstition, ce qui n'est malheureu-

(1) *Fairy legends of the south of irland*, vol. II.
(2) Voyez à ce sujet les confessions de Tom Bourke, dans le second volume de l'ouvrage précité.

sement que trop vrai, et nous en serions même surpris qu'il en fut différemment. Pendant les deux ou trois siècles que les autres peuples ont employés, tant bien que mal, à une amélioration, sinon morale, au moins matérielle de leur condition, les Irlandais ont été continuellement en butte à une tyrannie si atroce, qu'elle ne peut être comparée qu'à celle que les Turcs ont fait peser pendant si longtemps sur les malheureux Hellènes. Acculée dans un coin de l'Europe, ne pouvant avoir de communication qu'avec ses oppresseurs, l'Irlande eût été obligée de recevoir d'eux les lumières qui auraient pu dissiper ses préjugés et améliorer sa condition; elle les a repoussés avec horreur, et elle est demeurée dans cette sorte d'abrutissement, qu'on pourrait presque appeler un bienfait, puisqu'elle l'empêche d'apercevoir toute l'étendue de son malheur.

Espérons fermement qu'un peuple vif et ingénieux, qui a su résister avec tant d'héroïsme aux persécutions qui avaient pour but de changer ses croyances religieuses, occupera bientôt dans l'échelle sociale des nations le rang distingué auquel semblent l'appeler les nombreuses qualités du cœur et de l'esprit, qui lui ont été prodiguées avec tant de bonté par la Providence.

Les fées ne constituent point à elles seules tous les habitants de l'Olympe populaire des Irlandais, car il n'y a pas de pays en Europe où les fictions de ce genre admettent un nombre plus varié d'êtres surnaturels. Les principaux sont les cluricaunes et les esprits des eaux dont nous avons déjà eu occasion de parler, le Shefro, la Banshée, le Phooka, que nous ferons connaître lorsque nous parlerons des divinités populaires des autres pays de l'Europe, auxquelles celles de l'Irlande se rattachent par leur nature, leurs formes et leurs attributs divers.

LIVRE QUATRIÈME.

HÉROS POPULAIRES DES SIÈCLES DE ROMANS.

CHAPITRE I.

Origine de la poésie romantique. — Charlemagne, Roland, Arthur et le Saint-Graal.

« Taillefer qui moult bien chantoit
» Sur un cheval qui tost alloit,
» Devant eus alloit chantant
» Et d'Allemagne et de Rollant,
» Et d'Olivier et de vassaux,
» Qui moururent à Rainschevaux. »

WACE.

Dans les siècles où prirent naissance ces histoires merveilleuses, qui nous ont été transmises par les traditions populaires, et dont les romanciers embellirent ensuite leurs récits, l'amour des peuples donna une immortalité romantique après leur mort, aux héros qui furent pendant leur vie le sujet de leur admiration. Les guerriers qui avaient accompagné si longtemps leurs chefs victorieux au milieu des combats, et qui avaient tant de fois triomphé sous sa bannière; les sujets qui avaient si souvent contemplé leur monarque assis sur son trône, rayonnant de gloire et de majesté, répugnaient naturellement à croire qu'un *tel homme* put mourir. Les soins pieux qu'on apportait à préserver le corps du héros de toute insulte de la part du vainqueur; le hasard même qui empêchait quelquefois de reconnaître son cadavre mutilé ou défiguré au milieu

de la foule des morts, contribuaient à entretenir l'espoir que le royal guerrier avait échappé au sort commun des mortels, et que, s'il avait été enlevé pour un certain temps de la société des hommes par un pouvoir surnaturel, un jour viendrait, où celui qui avait été le protecteur de son peuple, reparaîtrait sur la terre pour y accomplir les hautes destinées qui lui étaient réservées. Ainsi la Grèce révérait jadis son Achille, qu'elle avait placé parmi les demi-dieux, et Rome rendait des honneurs divins à son fondateur, disparu dans un orage. Cette croyance s'est conservée jusqu'à nos jours, et les Portugais espéraient encore, il n'y a pas fort longtemps, que Don Sébastien, leur roi, tué en Afrique (4 août 1578), dans une bataille contre les Maures, et dont le corps ne put être retrouvé, reviendrait réclamer et reprendre son trône usurpé. Les Bourguignons attendirent longtemps le retour de Charles-le-Téméraire, tué à la bataille de Nancy, et il y a en France, et surtout en Corse, des gens qui ont cru pendant longtemps à celui de Napoléon.

C'était ordinairement dans une île enchantée, ou sur une montagne inabordable que les peuples avaient coutume de placer les héros dont ils pleuraient la disparition, et dont ils attendaient si impatiemment le retour. Nous croyons avoir retrouvé le type de toutes les histoires de ce genre (au moins pour ce qui concerne les nations de l'Europe) dans les récits fabuleux des Grecs sur le séjour d'Achille dans l'île des héros ou des bienheureux, que l'on appelait aussi Achilea (1). Elle était ainsi nommée de ce qu'on y voyait le tombeau de ce héros, situé près d'un temple qui lui était consacré, et dans lequel on lui rendait les honneurs divins. Cette île était considérée comme un lieu dangereux, et personne n'osait y passer la nuit (2). C'était là que le fils de Thétis vivait entouré des héros qui l'avaient accompagné au siége de Troie, parmi lesquels on distinguait les deux Ajax, Antilochus et surtout son

(1) Ile du Pont-Euxin, que les uns placent vis-à-vis de l'embouchure du Danube, d'autres près de celles du Borysthène.—Pline.— *Histoire nat.*, lib. IV., cap. XIII. — Pausanias, lib. III.

(2) *Amm. Marcell*, lib. XXII, cap. VIII.

cher Patrocle (1) ; il y cultivait, loin du bruit des armes, les talents pour la poésie dont Calliope l'avait gratifié (2). Ce fut dans cette île qu'Achille épousa Hélène, dont il eut un fils nommé Euphorion, que Jupiter aima criminellement et sans succès, et qu'il tua d'un coup de foudre pour le punir de son refus (3). Quelques-uns donnent pour femme au héros grec Iphigénie que Diane y aurait transportée après lui avoir communiqué le don d'une immortelle jeunesse avec la nature divine (4); d'autres, enfin, veulent qu'il y ait épousé la fameuse Médée (5); mais la version la plus commune est celle qui lui donne Hélène pour épouse.

Philostrate raconte que les navigateurs qui passaient la nuit sur leurs vaisseaux à l'ancre près d'Achilea, y étaient visités par Achille et Hélène, qui buvaient avec eux, et chantaient leurs amours et les vers d'Homère (6). On entendait aussi en passant près du rivage de cette île mystérieuse et redoutée une musique qui produisait une admiration mêlée d'horreur, et les oreilles étaient également frappées du bruit des chevaux, du cliquetis des armes et des cris de guerre (7). On attribuait à Achille le pouvoir d'envoyer des songes pour guérir les maladies, et Tertullien nous apprend que le héros guérit en songe un athlète nommé Cléonyme (8).

Léon d'Allazzi rapporte, d'après un auteur grec, nommé Hermias, qu'Homère, gardant les brebis auprès du tombeau d'Achille, obtint par ses offrandes et par ses supplications que ce héros se montrât à lui; mais il apparut environné de tant de lumières, qu'Homère ne put en soutenir l'éclat, et qu'il fut non-seulement ébloui, mais aveuglé (9).

Mais l'histoire la plus curieuse peut-être est celle que rap-

(1) Ptolom. *Hephæst. apud phociom*, p. 480.
(2) Philostrate in héroïcis.
(3) Ptolom. *Lieu cité.*
(4) *Antom. libéralis*, cap. XXVII.
(5) *Tzetzes, in Hicophr, Schol, Apollon*, lib. IV.
(6) Philostr. *Lieu cité.*
(7) *Idem.*
(8) Tertullien de Anima, cap. XLVI.
(9) *Allatius de patria homeri*, p. 145.

portent Arrien et Philostrate sur ce lieu célèbre dans les fables de la Grèce. Suivant ces deux auteurs, des oiseaux venaient tous les matins arroser le temple d'Achille avec l'eau dont ils avaient eu soin de mouiller leurs plumes, et se servaient ensuite de leurs ailes pour balayer le temple et ses parvis, puis ils reprenaient leur vol, et étaient remplacés le lendemain par une troupe nouvelle (1).

Telles furent les fictions ingénieuses dont l'imagination des Grecs entoura, pendant plusieurs siècles, la mémoire du seul héros qui ait réellement joui d'une longue et véritable popularité, chez le plus ingrat et le plus inconstant de tous les peuples. Cependant, ces mêmes fictions, qui avaient été sans doute empruntées à des croyances plus anciennes, et qui n'étaient peut-être que les restes du culte rendu, dans des temps plus reculés, à d'autres demi-dieux dont les noms ne sont point parvenus jusqu'à nous, sont devenues, depuis, le partage de tous les rois que la reconnaissance de leurs sujets, et plus souvent encore la crainte qu'avait inspirée leur nom, ont fait placer après leur mort, par les peuples du moyen-âge, dans un état de repos et de béatitude terrestre qui dure encore pour quelques-uns d'entre eux. Tels ont été surtout Arthur et Charlemagne, véritables monarques de l'empire idéal et des fictions populaires.

De tous les souverains qui ont gouverné le monde depuis l'établissement de la société chrétienne, Charlemagne est certainement celui dont la renommée et les exploits se sont le mieux conservés dans l'esprit des peuples, et celui dont la vie a fourni le plus de sujets aux chants des poètes et des romanciers. Ce fut également à ses conquêtes et à sa gloire que l'on doit l'établissement de la chevalerie, et c'était à son bras puissant qu'il était réservé d'arrêter et de terminer les deux grandes invasions du Nord et du Midi.

Cependant, Charlemagne était considéré, principalement

(1) *Arrien, in Periplo ponti Euxin'i-Philostrate*, t. II, fol. 337., traduc. de Vigenère. Il faut lire dans ce même Vigenère la manière dont Achille punit le sacrilége des amazones qui avaient osé venir piller son temple! Rien n'est plus curieux!

par ses contemporains, comme un conquérant religieux, et la renommée de ses autres exploits se perdait au milieu de l'éclat de ses missions guerrières. La défaite de l'armée de ce puissant empereur à Roncevaux fit alors une plus grande sensation dans le monde que n'en a produit de nos jours la destruction de l'armée française en Russie; par la raison que Charlemagne et ses preux étaient réputés invincibles, et que l'on croyait que les anges du ciel le guidaient à la victoire. « La défaite de son armée à Roncevaux, dit M. de Chateaubriand, engendra pour lui une gloire romanesque qui marcha de pair avec sa gloire historique (1). » Les nations de l'Europe d'*alors*, ignorantes et illettrées, n'étaient point à même de séparer la vérité du mensonge, ni d'attribuer à des causes naturelles les grands événements qui se passaient sous leurs yeux. Les récits de ces événements furent donc principalement connus et généralement répandus parmi le peuple, au moyen de communications orales dont se chargeaient les prédicateurs, qui remplissaient alors le rôle que s'attribuèrent plus tard les improvisateurs, tandis que la tâche de les écrire était également dévolue au clergé, qui ne manquait jamais de mettre la religion continuellement en scène. Aussi, quand Charlemagne combattait pour la propagation de la foi, ses victoires furent attribuées à la coopération de la hiérarchie céleste, et lorsque l'arrière-garde de son armée fut vaincue dans les défilés de l'Espagne, par la trahison de son perfide vassal (2), Satan et Belzébuth furent regardés comme les auteurs de cette défaite.

Charlemagne n'est pas moins célèbre dans les annales des croyances populaires que dans celles de l'histoire. Mais de toutes les contrées qui composaient son vaste empire, l'Allemagne est celle dont les habitants ont conservé une plus grande vénération pour la mémoire du grand empereur et ceux qui racontent à son sujet les histoires les plus merveilleuses. Une de ces traditions le fait aller en Hongrie, pour combattre

(1) *Etudes hist.*, t. III, page 38.
(2) Loup, duc des Gascons, qui s'était joint à ses ennemis.

les infidèles et les convertir à la foi chrétienne. Avant de partir pour cette nouvelle croisade, Charlemagne, s'adressant à sa femme Hildegarde : — Attends-moi dix ans, lui dit-il; si à cette époque je ne suis point de retour, tu pourras te regarder comme veuve et prendre un autre époux. — Neuf ans s'écoulèrent, et les grands du pays, n'apprenant rien de Charlemagne, s'adressèrent à Hildegarde et la prièrent de choisir parmi eux un nouvel époux. Elle résista longtemps : enfin, pressée par leurs importunités, ou peut-être ennuyée d'un aussi long veuvage, elle se rendit à leurs vœux. L'époux est choisi, le jour du mariage est arrêté et les préparatifs de cet hymen se font avec la plus grande magnificence. Mais un ange apparaît une nuit à Charlemagne et le prévient de la trahison de ses vassaux et de l'infidélité de son épouse. L'empereur monte aussitôt à cheval, et, par une puissance céléste, arrive, en trois jours, du fond de la Hongrie dans sa bonne ville d'Aix-la-Chapelle. Il était temps ! le jour suivant était celui fixé pour l'hymen d'Hildegarde; déjà toutes les cloches sonnaient, et la ville était remplie de la foule des grands et des vassaux de tous rangs, accourus de toutes les provinces de l'empire, pour assister aux fêtes qui devaient avoir lieu dans une occasion aussi solennelle. L'empereur ne se fit point reconnaître, mais il fut passer la nuit dans une hôtellerie, comme aurait pu le faire un simple voyageur. Le lendemain, au moment où le cortége nuptial sortait du palais, Charles entra le premier dans l'église et fut se placer sur le siége doré que l'empereur seul pouvait occuper. A cette vue, Hildegarde frémit et les grands reculent d'effroi ! L'évêque accourt, et, s'adressant au téméraire étranger, il lui demande son nom et le sujet qui l'amène : « — Je suis votre empereur, répondit Charlemagne, celui que vous aviez juré de servir et que vous avez trahi !... A ces mots, Hildegarde, l'évêque et les grands tombent aux pieds de l'époux et du monarque offensé, qui eut assez de grandeur d'âme pour oublier leurs torts et pour leur pardonner (1).

(1) Chronique en vers dans le Cod. Palat. 336, fol. 259-267.

C'est l'histoire d'Ulysse rajeunie, sujet que l'on retrouve encore en Allemagne dans l'histoire de Muringer et de Henri-le-Lion, en Espagne dans la romance du comte d'Irlos et en Franche-Comté dans la chronique du sire de Palud (1).

Il existe en Allemagne beaucoup de traditions de ce genre sur le grand empereur des Francs, dont quelques-unes ont rapport à ses amours, mais cependant le plus grand nombre se rattache à ses exploits guerriers. Enfin, on raconte que Charles, devenu vieux, fut, comme le lion de la fable, bravé par ses turbulents vassaux et emporté *tout endormi* dans le château des chevaliers rebelles, qui le déposèrent ensuite dans les flancs du Wunderberg, la plus curieuse de toutes les montagnes d'Allemagne. Là se trouvent, comme nous l'avons déjà dit (2), des villes magnifiques, des cloîtres, des églises, des palais construits par les *Mænnlein* ou nains des montagnes. C'est au milieu de ces merveilles que Charlemagne, entouré de ses preux, comme Achille l'était jadis des héros du siége de Troie, repose en attendant le jour où il doit reparaître pour vaincre les ennemis de l'Allemagne et rétablir l'empire d'Occident.

Le héros le plus populaire du règne de Charlemagne est certainement le célèbre Roland, l'Achille de tous les romanciers et celui de tous les poètes qui ont chanté les exploits des anciens preux. Suivant plusieurs auteurs, la réputation de Roland était aussi répandue que celle d'Hercule, et on ne peut suivre la chaîne des Pyrénées, ni le cours du Rhin, sans trouver des monuments qui rappellent les amours ou la gloire de cet homme extraordinaire. Olaus Magnus nous apprend même que le cor magique de Roland était souvent célébré par les scaldes islandais. Cependant plusieurs auteurs modernes ont été jusqu'à révoquer en doute le genre de mort et même jusqu'à l'existence de ce héros populaire. Mais il nous semble que la tradition est trop constante pour que l'on puisse admettre

(1) Cette remarque a déjà été faite par M. X. Marmier, dans un article de la *Revue de Paris*.

(2) Voyez le chapitre sur les nains.

des dénégations qui ne reposent d'ailleurs sur aucun fait positif. Ce héros était fils de Berthe, l'une des filles de Pepin, mariée à Milon, comte d'Angers; il était, lorsqu'il périt à Roncevaux, comte ou gouverneur des côtes britanniques (1). La chapelle où l'on prétend qu'il fut enterré avec beaucoup d'autres guerriers existe près de Roncevaux et se nomme toujours la chapelle de Charlemagne ; et, de nos jours, les pâtres des Pyrénées montrent encore au voyageur, sur le sommet du Marboré, la célèbre *brèche* de Roland, que ce paladin fit avec sa Durandal au milieu des rochers pour s'y frayer un passage. Quelque fabuleuse que doive paraître cette dernière tradition, elle n'en sert pas moins à prouver l'existence des hauts faits accomplis dans ces montagnes par un guerrier redoutable, dont le nom est ainsi parvenu jusqu'à nous. Le Dante, dont on ne peut révoquer en doute l'exactitude historique, parle aussi de Roland et de la défaite de Roncevaux :

Dopo la dolorosa rota, quando
Carlomagno perdè la santa gesta
Non sono si terribilmente *Orlando.*

Roland est aussi célèbre en Allemagne que dans le midi de la France, et l'on voit sur une montagne, au bord du Rhin, près de Drachenfels, les ruines du *Roland-Secke*, château que ce héros fit bâtir afin de pouvoir apercevoir du haut de ses tours l'île de Nonenwerth, où subsiste encore, dans une riante

(1) M. Guizot s'exprime ainsi, dans un article sur Charlemagne, au sujet de la bataille de Roncevaux : « C'est là que périrent plusieurs illustres guerriers, entre autres le paladin Roland, *prétendu* neveu de Charlemagne, si célèbre chez les romanciers et si inconnu dans l'histoire. » *Dic. de la conversat.*, t. XIII, p. 117. On peut consulter sur l'authenticité de l'existence de Roland :

1° *Lazius, de gentium migrationibus*, 1572, in-folio, lib. III.

2° Eginhard, secrétaire de Charlemagne, qui était contemporain de la bataille de Roncevaux, dit : « In quo prælio Egibardus, Regi mensæ præpositus, anthelmus palatii comes, et *Rotlandus Britannici Limitis præfectus*, cum aliis compluribus interficiuntur. » Eginhard Vità-Carol. Magn. id annal. adann. 778.

3° Dupleix. — *Histoire de France.*

4° Le père Daniel. — *Histoire de France*, t. II, p. 40 et suiv.

situation, le couvent qui renfermait son Angélique (1). Une tradition qui s'est conservée jusqu'à nos jours parmi les paysans de cette partie de l'Allemagne rapporte la mort de la jeune nonnaine, ainsi que le désespoir du paladin, et l'on assure que les ombres de ces deux amants apparaissent encore la nuit sur les tours du Roland-Secke.

On raconte que Roland conquit sur le géant Jatmund un cor ou corne que Turpin et les scaldes islandais disent avoir possédé une puissance magique et pouvoir se faire entendre à la distance de vingt milles. Cervantes dit qu'il était plus gros qu'une poutre. Boiardo, Berni et l'Arioste parlent de semblables instruments. Nous pensons qu'on peut en tracer la source au cor avec lequel Alexandre-le-Grand faisait donner à son armée le signal du combat, dont le son pouvait s'entendre à soixante milles, et qui était sonné par soixante hommes (2).

Nous sommes fâché de retrouver encore parmi les écrivains qui ont nié sans aucune preuve l'existence de Roland le spirituel auteur des *Lettres sur l'origine de la féerie*. Dans cet ouvrage, rempli d'assertions fort hasardées, l'auteur prétend bien positivement que les faits relatifs à Roll ou Rolle, premier duc de Normandie, que les auteurs latins du moyen-âge ont appelé Rollandus, ont été faussement attribués par les poètes et les romanciers au Roland de l'armée de Charlemagne, et il ajoute que la ballade guerrière ou la chanson que Guillaume-le-Conquérant fit chanter à la bataille d'Hastings était celle qui avait été composée à la louange du victorieux Roll, conquérant de la Neustrie (3), et n'était nullement relative, comme on l'a

(1) La chronique allemande la désigne sous le nom d'Hildegonde, d'après cette tradition, Roland ne périt point à Roncevaux. Mais Hildegonde ayant appris la fausse nouvelle de sa mort, entra dans un couvent, et elle s'était déjà consacrée à Dieu lorsque le héros, guérit de ses blessures, revint pour l'épouser, comme il lui en avait fait la promesse.

(2) Voyez I-5, cap. penalt. *Secretum secretorum* d'Aristote. Ce cor stentorien a été décrit par le père Kircher, et il en donne un dessein dans son *phanurgia*, copié d'après une ancienne peinture de cet instrument gigantesque, qui se trouve dans un manuscrit du *secretum secretorum* de la bibliothèque du Vatican, p. 140.

(3) *Lettres sur la féerie*, p. 116, 117.

cru à tort pendant tant de siècles, aux aventures de l'infortuné Roland.

Nous opposerons à cette assertion, qui n'est appuyée d'aucune preuve, le témoignage de deux historiens dont l'autorité nous paraît à cet égard incontestable. Voici comment s'exprime M. Thierry, cité par M. de Chateaubriand dans le second volume de ses *Etudes historiques* (p. 291) : « A la bataille d'Hastings, dit admirablement le grand peintre d'histoire que je viens de citer (M. Thierry), un Normand appelé Taillefer poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant des exploits, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite; les Normands répétaient ce refrain ou criaient : Dieu aide! Dieu aide (1)! »

M. de Chateaubriand cite ensuite Wace, qui a dit dans une autre langue :

Taillefer qui moult bien chantoit
Sur un cheval qui tost alloit.
Devant eus alloit chantant
De l'*Allemagne* et de *Rollant*,
Et d'Olivier et de vassaux,
Qui moururent à Roncevaux.

Tout cela ne ressemble guère aux louanges que l'on pouvait adresser au victorieux Roll, conquérant de la Neustrie; et, d'ailleurs, comment peut-on supposer que Wace, qui écrivait son *Brut d'Angleterre* sous le règne du petit-fils de Guillaume-le-Conquérant, un peu plus d'un demi-siècle après la bataille d'Hastings, ait ignoré si la chanson chantée par Taillefer avait été composée en l'honneur de Roll ou de Roland?

Cette ballade héroïque, ajoute M. de Chateaubriand, qui devrait se retrouver dans le roman de *Rolland et d'Olivier*,

(1) Thierry, *Hist. de la conquête*, etc., t. I, p. 213.

de la bibliothèque des rois Charles V, VI, VII, fut encore chantée à la bataille de Poitiers (1).

Rien n'est beau, selon nous, comme cette noble figure de Roland blessé mortellement dans le défilé de Roncevaux. Resté seul de toute l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne avec l'archevêque Turpin, qui est descendu dans la vallée pour lui chercher de l'eau, le héros est sorti de son évanouissement au bruit que font les ennemis qui vont bientôt l'atteindre. A cette vue, Roland, par un dernier effort, se relève sur son séant et porte à sa bouche son cor d'ivoire pour appeler Charlemagne à son secours. Il adresse ensuite les adieux les plus touchants à Durandal, sa chère et bonne épée, qu'il essaie en vain de rompre, car l'acier, plus dur que le roc, résiste à tous les efforts du héros. Enfin, il souffle de nouveau dans son cor, jusqu'à ce que sa poitrine se brise et qu'il tombe sans vie sur la bruyère rougie de son sang. Ce dernier cri de Roland a retenti longtemps dans le cœur des chevaliers français, et nous nous rappelons encore avec émotion avoir entendu dans les guerres de Napoléon les échos des bivouacs de la *grande armée* résonner plus d'une fois du chant guerrier qu'entonnaient les émules de Roland, à la gloire du neveu de Charlemagne (2).

Il est certain que ce furent les exploits de ce grand conquérant et de ses preux qui donnèrent naissance en France aux romans de chevalerie, dont le goût se répandit ensuite chez toutes les nations de l'Europe. Beaucoup de savants critiques

(1) Ducange, *Voce cantinella Rollandi*. — *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. I, part. I, p. 317. — *Hist. litt. de la France*, t. VII. Avertissement, p. 73.

(2) Ce chant guerrier commence ainsi :

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'honneur et l'espoir de la France;
C'est pour défendre leurs foyers
Que leurs bras ont repris la lance.
Mais le plus brave et le plus fort,
C'est *Roland*, ce foudre de guerre;
S'il combat, la faux de la mort
Suit les coups de son cimeterre.
Soldats français, chantez Roland, etc.

ont travaillé avec persévérance à découvrir le lieu où prit jadis naissance la muse romantique, qui brilla depuis d'un si vif éclat en France, en Angleterre et surtout en Italie. Les uns l'ont regardée avec quelque raison comme une vierge venue d'Arabie; d'autres ont soutenu qu'elle était d'origine gothique. Les premiers ont attribué entièrement à la conquête de l'Espagne par les Arabes l'introduction en Europe de toutes les fictions romantiques jusqu'alors étrangères aux froides conceptions des hommes du Nord et de l'Occident; ils ont supposé que ces fictions s'introduisirent d'abord en France, et qu'elles furent reçues avec enthousiasme dans l'Armorique, province renommée dès-lors par le savoir de ses poètes, qui ont produit plus de lais et de romans que tout le reste de la France. Il nous paraît néanmoins difficile d'admettre toute l'étendue que l'on prétend donner à l'influence des idées orientales sur les bardes armoricains, et nous pensons que cette influence aurait dû se faire plutôt sentir dans les provinces du midi, plus voisines de l'Espagne (1).

D'un autre côté, les partisans de l'origine gothique de la muse romantique ne manquent pas d'apporter également de bonnes raisons à l'appui de leur système. « Nos vieux romans de chevalerie, disent-ils, ne peuvent-ils pas provenir en *ligne directe* des anciens chants historiques des bardes goths et des scaldes scandinaves? Beaucoup de ces chants se sont conservés dans le Nord jusqu'à nos jours, et ils contiennent tous les germes de la chevalerie avant qu'elle ne devint une institution. Les fictions que l'on trouve ordinairement dans les romans étaient pour la plupart familières aux anciens scaldes; et bien longtemps avant les croisades, ils croyaient à l'existence des géants et des nains; ils avaient quelques notions des fées, ajou-

(1) « Waburton, Percy, Leyden et plusieurs autres ont voulu rapporter aux relations avec l'Orient les premiers romans de chevalerie. Mais depuis qu'on a acquis des connaissances plus étendues sur la littérature du moyen-âge, on a trouvé la fausseté de cette assertion. D'autres ont voulu les regarder comme le résultat de l'établissement des Maures en Espagne; mais cette assertion n'a pas plus de fondement que l'autre. » — *Hist. de la poésie anglaise*, par Warton, t. I, p. 24. — Warton est un des meilleurs critiques qu'ait produits l'Angleterre.

taient une foi implicite aux charmes et aux enchantements, et se plaisaient à faire combattre leurs héros avec des dragons et d'autres monstres non moins terribles (1). »

Cette opinion est habilement soutenue par Mallet, un des écrivains modernes qui a le mieux compris le génie et les antiquités des nations du Nord. Il fait voir qu'il existe encore parmi nous beaucoup d'idées et de coutumes gothiques; il donne pour exemple cet amour, cette admiration profonde qu'avaient nos ancêtres pour la profession des armes, qu'ils portaient jusqu'au fanatisme et dont ils avaient fait un point d'honneur; il cite les combats judiciaires et les preuves par l'ordalie, admis pendant longtemps jusque dans la législation européenne (2), et il fait voir comment, de nos jours, le peuple est encore imbu de la croyance au pouvoir des magiciens et des sorciers, ainsi que de celle des esprits cachés dans la terre ou sous les eaux. « Ne reconnaissons-nous pas, ajoute-t-il, dans ces opinions superstitieuses, la source du merveilleux dont nos ancêtres ont rempli les romans, dans lesquels nous retrouvons à chaque page des nains, des géants, des fées et des démons (3)? »

Le même auteur parle aussi de ces forteresses gothiques, entourées de murailles, dont les contours, qui prenaient différentes directions pour suivre les anfractuosités du terrain, étaient souvent désignées par un nom qui signifiait *serpents* ou *dragons*. C'était ordinairement dans ces forteresses que

(1) Percy, *On antient metrical romances*, t. I, p. 34, édit. de 1767.

(2) Pour les combats judiciaires, ainsi que pour les exercices athlétiques, les peuples du Nord avaient des cirques de pierres brutes. « *Quædam* (*Saxa*) *circos claudebant in quibus gigantes et pugiles* duello *strenue decertabant.* » Wormius, p. 62. — Frotho-le-Grand, roi de Danemarck dans le I[er] siècle, est, dit-on, le premier qui ait ordonné que tous les différends particuliers seraient décidés par le sabre. — Worm., p. 68. — On peut dire en faveur de cette barbare institution que la coutume de désigner ainsi le lieu du combat devait éviter l'effusion du sang humain, car si l'un ou l'autre des combattants était, par un accident quelconque, forcé de quitter la lice (poussé hors de la lice), il perdait sa cause ou payait trois marcs d'argent pur pour racheter sa vie. — Worm., p. 68-69. — Dans l'année 987, l'ordalie fut substituée au duel en Danemarck, mode de décision moins absurde dans un sens, puisqu'il était un exercice militaire.

(3) Mallet, introduction à l'*Hist. de Danemarck*, t. I, p. 9.

l'on plaçait les femmes et les jeunes vierges, afin de les mettre à l'abri des tentatives audacieuses des *héros* qui couraient le pays en cherchant des aventures; et c'est de là, sans doute, que les anciens romanciers ont pris leurs idées sur les princesses gardées par des dragons (1).

L'opinion de ceux qui soutiennent l'origine gothique, quoique bien fondée en apparence, ne renferme néanmoins, selon nous, qu'une partie de ce qu'il nous est permis de supposer être la vérité sur ce point important d'histoire littéraire. Ne pourrait-on point réussir à concilier les deux parties au moyen d'une fiction et supposer, non sans quelque apparence de probabilité, que les sujets de Mithridate, forcés de fuir de l'Asie dans la Scandinavie, furent accompagnés dans cette migration par la muse romantique, qui voyagea ensuite dans toute l'Europe, séjourna beaucoup en France, en Espagne, très-peu de temps en Angleterre, et arriva enfin en Italie, parée des richesses qu'elle avait acquises chez ces différentes nations?

Cette idée nous paraît d'autant plus raisonnable, qu'elle a quelque analogie avec celle qu'exprimait naguère un grand écrivain sur un sujet qui se rattache sous plus d'un rapport à celui que nous traitons en ce moment : « Le caractère de la chevalerie, dit M. de Chateaubriand, se forma parmi nous de la nature fidèle et sentimentale du Teuton, et de la nature galante et merveilleuse du Maure, l'une et l'autre pénétrées de la forme du christianisme (2). »

Il nous semble donc que l'opinion que l'on peut considérer comme la plus conforme à la vérité historique, puisqu'elle est appuyée sur les autorités les moins contestables, c'est que quelque temps avant notre ère, et par suite de la défaite de Mithridate par Pompée, la nation des Goths asiatiques, qui habitait alors le pays que nous nommons Géorgie, alarmée des envahissements successifs des Romains, se retira en grand nombre, sous la conduite de son chef Odin ou Woden, dans

(1) Mallet, introduction à l'*Histoire de Danemarck*, t. II, chapitre IX, p. 243.
(2) *Etudes hist.*, t. III, p. 165.

le nord de l'Europe, et s'établit en Danemarck, en Suède, en Norwége et dans les autres régions de la Scandinavie (1).

Cette migration n'était point la première des nations asiatiques vers les régions septentrionales de l'Europe. Quelques siècles auparavant, un autre Odin, roi ou dieu d'autres Goths ou d'autres Scythes, avait fondé les premières institutions sociales de la Scandinavie, jusqu'alors déserte ou peuplée de Lapons nomades. C'est à ce premier Odin, qui a sans doute fait partie de la mythologie scandinave depuis que le Nord a eu une organisation sociale et religieuse, c'est-à-dire depuis environ 500 ans avant Jésus-Christ, que l'on doit attribuer la fondation de l'odinisme, dont on trouve, dit Malte-Brun, des traces évidentes jusque dans le peu que nous savons des Cimbres.

Le chef de la seconde invasion des Asiatiques, homme extraordinaire, parut au milieu des nations demi-barbares de la Scandinavie, entouré de tout le luxe de l'Asie, et s'annonça comme le roi des bons génies, le puissant Odin lui-même. Sa troupe, qui était composée de vaillants guerriers et d'habiles artisans, fut reçue avec hospitalité par les habitants de ces contrées, qui paraissent avoir adopté le langage, les lois et la religion d'hommes qu'ils considéraient comme étant d'une nature supérieure à la leur. Odin fut, dit-on, adoré comme un dieu. La fin de ce héros, qui termina sa glorieuse carrière

(1) Voici comment s'exprime sur ce sujet un savant historien islandais : « Unicam gentium asiaticorum immigrationem, in orbem arctorum factam, nostræ antiquitates commemorant. Sed eam tamen non primam. Verum circa annum tandem vicesimum quartum ante natum Christum, Romanis exercitibus auspiciis Pompeii magni in asiæ parte phrygia minore, grassantibus. Illa enim epocha ad hanc Rem chronologi nostri utuntur. In cujus (gylvi sueciœ regis) tempora incidit odinus, Asiaticæ immigrationis, factæ anno 24 ante natum Christum, antesignamus. » — *Crymogœa, jonas arnagrimus*, lib. I, c. 4, p. 30, 31, édit. Hambourg, 1609. — Voyez aussi *Bartholin. antiquitat. dan.*, lib. II, cap. VIII, p. 407. — *Id.*, III, cap. II, p. 632. — *Lazius de gent. migrat.*, l. x, fol. 573. — Rudbeck le *vieux*, cap. v, sect. 2, p. 95. — *Id.*, XIV, sect. 2, p. 67. — Voyez également le t. v, p. 297, *In the Petersburg transactions.* — Il faut bien distinguer l'expédition des Goths d'Odin, *qui s'établirent en Scandinavie*, de ces armées innombrables d'aventuriers barbares qui, quelques siècles plus tard, et portant le même nom, envahirent l'Europe à différentes fois et finirent par détruire l'empire romain.

en se donnant volontairement la mort, confirma les habitants de la Scandinavie dans la croyance de sa divinité. Il expira après s'être fait neuf profondes blessures avec le fer d'une lance, en disant qu'il allait en Scythie prendre place avec les autres dieux à un festin éternel, où il recevrait ceux qui mourraient les armes à la main.

Les tribus asiatiques d'Odin, dont la civilisation était beaucoup plus avancée que celles des nations chez lesquelles elles s'établirent, apportèrent avec elles des arts inconnus jusqu'alors, ainsi que les lettres et surtout la poésie, qu'elles cultivaient avec autant d'enthousiasme que de succès (1).

De même que les principaux chefs de l'expédition des Goths dans le Nord furent honorablement distingués des Européens, ou originaires scandinaves, par les noms d'*Asæ*, *Ases* ou *Asiatiques*, de même leur langage poétique fut appelé *Asamal*, ou langue asiatique (2). Leur poésie était non-seulement destinée à célébrer les louanges des héros, mais elle renfermait aussi leurs traditions populaires, leurs rites religieux, et elle était remplie de ces fictions merveilleuses, que l'idolâtrie, portée à l'excès, devait naturellement exciter dans l'imagination toute orientale de ces peuples. Nous croyons, comme l'ont fait

(1) « Odino etiam et alliis, qui ex asia huc devenere, tribuunt multi antiquitatum islandicarum periti; unde et odinus *runhofdi*, seu runarum (i. e. litterarum) auctor vocatur. » *Ol. worm. liter. runic*, cap. 20. — Salmasius et d'autres auteurs attribuent l'origine du langage des Grecs, de leurs siences et de leur religion aux Scythes, qui joignaient vers le sud l'ancienne contrée des Goths d'Odin. (Phyrgia Minor) : « Satis certum ex his colligi potert linguam, ut gentem, hellenicam, a septentrione et *Scythia* originem traxisse, non a meridie, inde *literæ græcorum*, inde *musæ pierides*, inde sacrorum initia. » *Salmasius de hellenist.*, p. 400. — L'ancien poète Thamyric jouissait d'une si grande considération parmi les Scythes, qu'ils le choisirent pour leur roi.— *Coron. narrat. poét.*, cap. VII.—Mais Thamyris était Thrace, et un savant critique a dernièrement essayé de prouver que les Goths étaient descendus des Thraces, et que les Grecs n'étaient que des tribus (*clans*) différentes du même peuple.— *Clarke's connexions*, ch. II, p. 65. — Voyez également la dissertation de Pinkerton sur les Goths, et l'*Hermès scythicus* du docteur Jamicson.

(2) « Linguam danicam antiquam, cujus in rythmis usus fuit, veteres appellarunt *asamal*, id est asiaticam, vel *asarum* sermonem; quod eum ex asia odinus secum in daniam, norwegiem, succiam, aliasque regionnes septentrionales, invexerit. » *Steph. stephan. præfat. ad saxon. grammat. hist.*

de judicieux critiques, que c'est à cette origine asiatique que l'on doit attribuer ces saillies capricieuses, ces conceptions hardies, qui distinguaient si éminemment les anciennes poésies des habitants du Nord de celles des autres nations de l'Europe; ainsi que ce style sublime et figuré qui, chez eux, était une marque prédominante et caractéristique (1).

Les migrations fréquentes des Goths-Scandinaves, leurs excursions dans les contrées les plus éloignées, ainsi que leurs nombreuses conquêtes, durent contribuer à propager leurs mœurs, leur religion et leurs fictions populaires parmi les autres nations de l'Europe. L'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, ainsi que les contrées baignées par la Baltique et la mer d'Allemagne, furent tour à tour le théâtre de leurs invasions et de leurs exploits guerriers; et comme dans ces courses aventureuses ils étaient constamment accompagnés par leurs scaldes, la poésie gothique dut également se répandre avec leurs conquêtes.

Ces scaldes ou poètes, voyageurs par institution, visitaient également en temps de paix, par curiosité ou par espoir de récompense, les *cours* des chefs bretons, calédoniens, irlandais et germains, et c'est dans ces excursions poétiques qu'ils répandirent ce grand nombre de traditions, étrangères aux peuples qui les ont conservées, que l'on retrouve encore de nos jours dans les pays que nous venons de citer, où la langue d'Odin était également parlée, suivant ce que nous lisons dans un ancien saga islandais (2). Il est également indubitable que les scaldes eurent de fréquentes communications avec les bardes gallois, même avant la migration d'une partie de la race kymrique sur les côtes occidentales de la Gaule, par suite de l'invasion des Saxons. Il est même probable qu'ils pénétrèrent jusque dans l'Armorique. On retrouve quelques conformités remarquables dans les coutumes des Gallois et celles

(1) Ainsi, l'arc-en-ciel est appelé le *pont des dieux*; la poésie, l'*hydromel d'Odin*; *la terre*, le *vaisseau qui flotte sur les siècles*; la glace, le *grand pont*; une bataille, *le bain du sang*, *le plaisir d'Odin*, *le choc des boucliers*; les rochers, *les os de la terre*, etc.

(2) Bartholin, *Antiquit. danic.*, t. III, c. II, p. 631.

des Scandinaves, et pour n'en citer qu'un exemple, l'hydromel, ce nectar du Nord, ce breuvage favori des Goths (1), qu'ils regardaient comme une liqueur poétique, n'est pas moins célèbre parmi les habitants du pays de Galles; il fut chanté par les poètes des deux nations, et le grand barde Taliessin a composé une ode à sa louange.

On retrouve même dans quelques anciennes poésies gaéliques, malgré la différence qui existait entre les rhythmes gothiques et celtiques, des vestiges bien évidents des superstitions scandinaves. Dans la vieille poésie irlandaise et dans la poésie ossianique, que Macpherson n'a pu inventer, et dont une enquête solennelle a constaté l'existence (2), les allusions aux esprits qui président aux différentes parties, ou qui dirigent les diverses opérations de la nature, qui excitent les tempêtes sur l'abîme et se plaisent à entendre les cris des naufragés, qui appellent sur la forêt l'éclair qui doit l'embraser, ou qui répandent des vapeurs pestilentielles parmi les hommes, de telles allusions, disons-nous, rehaussées par le génie du barde, rentrent entièrement dans la méthode runique et respirent l'esprit de sa poésie. « Une fiction, dit Warton, la plus extravagante peut-être de toutes celles que l'on rencontre dans les poèmes d'Ossian, est fondée sur un article important des croyances scandinaves; c'est lorsque Fingal combat pendant la nuit l'esprit de Loda. Rien n'était fait pour donner une plus haute idée de l'héroïsme de Fingal que cette merveilleuse rencontre (3); car chez les anciens Danois, c'était le plus grand acte de courage que pouvait faire un mortel, que de se mesu-

(1) Il l'était aussi des anciens Francs. Grégoire de Tours parle d'un Franc qui buvait cette liqueur, et ajoute qu'il avait lui-même pris cet usage de cette nation barbare.—*Hist. franc.*, lib. VIII, cap. XXXIII, p. 404.

(2) Voyez, sur l'authenticité des poèmes d'Ossian, les leçons de M. Villemain et celles de M. Fauriel.

(3) Bartholin, *de Contemptu mortis apud dan.*, lib. I, cap. II, p. 258 à 260. — Il y a beaucoup d'autres traces de coutumes et de superstitions gothiques dans Ossian. La manière dont les *Gaels* désignaient la tombe de leurs chefs avec des cercles en pierres est semblable à ce qu'Olaus Magnus rapporte des Danois. — *Monum. danic.*, p. 38. — Hafniœ, 1634. — L'épée de Fingal se nomme *le fils de Luno*, et ce Luno, cet enchanteur, le Vulcain du Nord, habitait le Jutland, et fit beaucoup d'armures pour les héros scandinaves.

rer avec un être surnaturel. Nous devons donc sincèrement regretter, ajoute le savant critique anglais, qu'Ossian n'ait pas jugé convenable d'introduire la religion dans ses compositions poétiques; non-seulement il eût ouvert par là une nouvelle route au sublime de ses idées, en décrivant les rites des sacrifices, les horreurs de l'incantation, les solennelles évocations des divinités infernales, ainsi que d'autres superstitions non moins horribles, mais en traitant ce sujet relevé, le barde de Morven nous eût donné sans doute des preuves plus fortes et plus caractérisées que celles qu'ils nous a laissées de la connaissance qu'il devait avoir des images employées par les scaldes (1). »

Rappelons-nous aussi que les Scandinaves avaient conquis plusieurs pays voisins de la contrée qu'habitaient les Francs au IVe siècle (2), et que ces derniers, accoutumés en quelque sorte à leur langage, devaient également connaître les mœurs et la poésie de ces peuples du Nord, quoiqu'il soit bien prouvé que la mythologie et la poésie des scaldes étaient toutes différentes de celles des bardes. Eginhart rapporte que Charlemagne se plaisait à réciter les odes les plus anciennes et les plus barbares dans lesquelles étaient célébrés les combats des anciens rois; il est vrai qu'il ne dit pas si ces poèmes étaient scandinaves, celtes ou teutons (3).

(1) L'absence de toute idée religieuse dans les poèmes d'Ossian est certainement une circonstance fort extraordinaire. Cependant Macpherson justifie avec beaucoup d'adresse son héros, ou plutôt se justifie lui-même de ce singulier oubli. Voyez à cet égard la dissertation jointe au volume I, p. 8, de l'édition *anglaise* d'Ossian, de 1765, ainsi que l'excellente *Dissertation critique* du docteur Blair, vol. II, p. 379.

(2) Hikes, thes. I, part. II, p. 4.

(3) Eginhart, cap. VIII, p. 4. — Joannes Aventinus, bavarois, écrivait vers l'an 1520 ce curieux passage : « Un grand nombre de vers à la louange des vertus d'Attila existent encore chez nous, *patrio sermone more majorum prescripta.* » Et il ajoute aussitôt : « Nam et adhac *vulgo canitur*, et est popularibus nostris et si literarum *rudibus* notissimus. » — *Annal. Boior.*, l. I, p. 130, édit. 1627. — Parlant ensuite d'Alexandre-le-Grand, le même auteur dit : « Boios eidem bellum indixisse *antiquis canitur carminibus.* » *Ibid.*, liv. I, p. 25. — Le même historien parle ainsi du roi Brennus : « Carmina *vernaculo sermone* facta legi in bibliothecis. » *Ib.*, lib. I, p. 16 et 26. — Il dit également, en parlant d'Ingeram, d'Adalogerion et d'autres de leurs anciens héros : « Ingerami et Adaloge-

Vers le commencement du xe siècle, plusieurs provinces de France furent envahies par les Normands, rassemblement d'aventuriers norwégiens, danois et suédois; et on ne peut douter que, par suite de leur établissement dans la Neustrie, ils n'aient apporté parmi nous un grand nombre de traditions et de fictions populaires du Nord.

En considérant combien ces fictions étaient répandues dans la plupart des contrées de l'Europe, et la popularité qu'elles durent y acquérir, on ne sera point étonné qu'elles se soient tellement enracinées dans l'esprit du peuple, que beaucoup d'entre elles n'en ont point encore été extirpées. Elles durent nécessairement préparer une voie facile à l'introduction parmi nous des merveilles fabuleuses que les Arabes apportèrent en Europe dans le IXe siècle, et qui prirent bientôt en grande partie leur place. En effet, les fictions orientales étaient plus brillantes que les fictions gothiques et mieux adaptées que ces dernières à la civilisation croissante du temps. Moins horribles, moins vulgaires, elles avaient, outre l'avantage de la nouveauté, une variété, une magnificence d'idées qui portait avec elles le charme de la fascination. Il est donc bien naturel de supposer que les scaldes puisèrent abondamment à la source nouvelle que leur ouvrirent d'abord les Arabes d'Espagne, puis, quelques siècles plus tard, les expéditions des croisades, et qu'ils enrichirent leur imagination, et par suite leurs poèmes, de tout ce que ces idées nouvelles pouvaient fournir de plus merveilleux (1).

D'après ce que nous venons de dire, on peut facilement conjecturer que les Arabes qui s'établirent en Espagne vers le IXe siècle durent communiquer de bonne heure aux habitants

rionis nomina frequentissime in fastis referuntur; ipsos more majorum *antiquis proavi celebrarunt carminibus*, quæ in bibliothecis extant. Subsequuntur, quos patrio sermone adhuc Canimus, laertes atque Ulysses. » Lib. I, p. 15. — Il parle également de l'*Helden-buch* ou Livre des Héros, republié par M. Von der Hagen, sous le titre de *Grun driss zun, geschichte, der deutschen poesie*.

(1) Le plus ancien scalde cité ne remonte pas avant l'an 750 de J.-C. Depuis ce temps, ils furent florissants dans les contrées du Nord jusque vers la fin du XIIe siècle. — Ol. Wormius, *Hist. run.*, p. 241.

de l'Espagne leurs fables, leurs fictions populaires et leur littérature, et c'est ce qui fait sans doute que les romans espagnols renferment un plus grand nombre d'idées et d'allusions orientales que ceux des autres nations européennes. Aussi quelques critiques ont-ils supposé que les Espagnols furent les premiers qui communiquèrent au reste de l'Europe l'art d'écrire des romans, qu'ils avaient appris de leurs vainqueurs. Cette opinion a été partagée par un savant prélat, qui n'a pas dédaigné de joindre à ses utiles et nombreux travaux littéraires quelques observations sur le sujet qui nous occupe (1). Cependant cette opinion ne nous paraît appuyée d'aucune preuve. Il est également facile de reconnaître que cet écrivain distingué a néanmoins toujours confondu sous le nom général de romans, et les romans de chevalerie, et ceux d'amour et de galanterie, et même jusqu'aux fables racontées par les poètes provençaux.

Lorsque Rollo et ses guerriers envahirent les côtes de la Neustrie, l'art des scaldes était parvenu dans le Nord au plus haut degré de perfection qu'il ait jamais atteint. C'est ce qui a fait supposer à un savant critique « que ce chef normand ayant amené avec lui un grand nombre de ces poètes, qui transmirent leur profession à leurs enfants, ceux-ci, après avoir adopté la religion et le langage de leur nouvelle patrie, substituèrent dans leurs chants les héros chrétiens à leurs ancêtres païens ; qu'ils célébrèrent d'abord les exploits de Charlemagne, de Roland et d'Olivier, et mêlèrent à la véritable histoire de ces guerriers les fictions scaldiques sur les nains, les géants, les dragons et les enchantements (2). » Mais cette supposition n'est point probable, car tout nous porte à croire que ces mêmes fictions étaient répandues en France longtemps avant l'arrivée des Normands, et nous pensons que les fables ajoutées à l'histoire de Charlemagne doivent provenir d'une autre source (3).

(1) Huet, évêque d'Avranches, *Traité de l'origine des romans*, à la tête de celui de Zaïde.

(2) Percy's, *Essay on metric. Rom.*, p. viii.

(3) Cette dernière opinion est également celle du savant Warton. Voyez

On peut donc conclure de tout ce que nous venons de dire sur l'origine de la poésie romantique que dans des siècles de crédulité, d'ignorance et de superstition, le goût des idées merveilleuses apportées par les Arabes se propagea facilement dans l'Europe, déjà riche en fictions de ce genre et préparée depuis longtemps à adopter sans réserve ces fabuleuses extravagances, en raison de la popularité dont jouissaient les chants poétiques des bardes gallois ou bretons, et surtout ceux des scaldes du Nord ; il est même probable que ces derniers avaient eux-mêmes puisé leurs idées sur ce sujet à la même source que les Arabes, dans cet Orient, le pays des fables et des inventions ingénieuses. Ces fictions, qui s'accordaient fort bien avec les mœurs du temps, après avoir été souvent employées, parfois embellies, souvent altérées par les troubadours, les trouvères et les ménestrels, furent pour la première fois réunies en un seul faisceau, vers la fin du XIe siècle, dans un ouvrage dont le but apparent était de célébrer les exploits du plus grand monarque qui eût gouverné jusqu'alors la société chrétienne, mais qui paraît avoir été composé de tous les poèmes et récits vulgaires sur Charlemagne, pour exciter la valeur des monarques chrétiens contre les infidèles par l'exemple du fils de Pepin et de ses douze pairs. Cette compilation servit de base à tous ces narrés fabuleux que l'on nomma romans de chevalerie.

Cependant les idées merveilleuses que ces productions mirent au jour, enrichies depuis par de nouvelles fictions rapportées des croisades, donnèrent naissance au genre romantique, illustré depuis par les conceptions sublimes qu'enfanta

History of english poetry, vol. I, p. LXI. — (Parmi de nombreux manuscrits d'anciens romans scandinaves qui se trouvent en ce moment dans la bibliothèque royale de Stockolm, il y en a un qui a pour titre : *Sagan af Karlamagnuse, af hoppum hans*, l'histoire de Charlemagne, de ses champions et capitaines, contenant toutes ses actions mémorables, etc. Il est probable, néanmoins, que ces poèmes ne furent écrits qu'après le Xe siècle, c'est-à-dire après la conversion des peuples scandinaves à la foi chrétienne. Les Barbares avaient alors un trop grand mépris pour les chrétiens, qu'ils accusaient de lâcheté et de faiblesse, en raison des principes de paix et d'union qu'enseigne leur religion.)

l'imagination brillante et souvent capricieuse des plus grands poètes qu'ait produits l'Italie.

Longtemps néanmoins avant la publication de la compilation dont nous venons de parler, les exploits du grand empereur des Franks avaient été célébrés dans un ouvrage où l'on reconnaît déjà toutes les marques caractéristiques de ceux que l'on a désignés depuis sous le nom de romans de chevalerie. Presque tous les écrivains anglais et français ont attribué jusqu'ici au prétendu Turpin la première histoire romantique de Charlemagne. Cependant, il nous paraît évident que cet auteur pseudonyme n'était lui-même qu'un imitateur; fait important et qui paraît avoir échappé jusqu'à ce jour à tous les historiens modernes.

« Soixante-dix ans après la mort de Charlemagne, dit M. de Chateaubriand, le moine de Saint-Gall écrivit la vie de Karle-le-Grand, véritable roman du genre de celui d'Antar. Ce fut donc sur ce roman que, près de deux siècles plus tard, un autre moine nommé Robert composa les chroniques qui furent publiées sous le nom de Turpin ou Tilpin, archevêque de Rheims, et déclarées authentiques par le pape Calixte II, dont elles servaient merveilleusement les projets contre les Maures d'Espagne et les autres Musulmans (1). Le moine de Saint-Gall tenait ses autorités, pour les actions militaires, d'Adalbert, père de Warnbert, célèbre abbé de Saint-Gall, qui avait suivi l'empereur des Francs dans toutes ses expéditions contre les Huns, les Saxons et les Esclavons (2). »

(1) *Magn. chron. Belgic.*, p. 150. *Sub. ann. comparer j. long. Bibl. hist. Gall*, n° 6671, et Lambie, II, p. 333.

(2) Chateaubriand, *Etud. hist.*, t. III, p. 167 et suiv. — On a beaucoup disputé sur le nom de l'auteur de la chronique de Charlemagne, qui fut certainement publiée avant l'année 1124, sous le nom de l'archevêque Turpin, qui était mort avant Charlemagne. Les uns l'ont attribuée à un moine du IXe siècle, nommé Turpin; d'autres croient qu'elle fut écrite en 870, après la mort de Charles-le-Chauve. M. Allard affirme (*Biblioth. du Dauphiné*, p. 224) qu'elle fut écrite à Vienne dans le XIe siècle, par un moine de Saint-André. Oienhart pense qu'elle est l'œuvre d'un Espagnol, et qu'elle fut apportée d'Espagne avant la fin du XIIe siècle, ce qui est démenti par l'authenticité que voulut donner à cette chronique le pape Calixte II, mort en 1124. (*Arnoldi Oienharti. Notit utriusque. Vasconiæ*, lib. III, cap. III, p. 397.) Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'elle fut

Dans le roman guerrier du moine de Saint-Gall figurent plusieurs héros à la manière de Roland, dont le plus célèbre, nommé Cisher, était une espèce de géant, montant un énorme cheval, et qui valait à lui seul toute une armée. Voici comment le pieux romancier décrit Charlemagne marchant au combat :

« Karle attaque Didier en Italie. Didier demande à Ogger si Karle est dans l'armée qu'il aperçoit : « Non, dit Ogger. Quand vous verrez les moissons s'agiter d'horreur dans les champs, le sombre Pô et le Tessin inonder les murs de la ville de leurs flots noircis par le fer, vous pourrez croire à l'arrivée de Karle. » Alors s'élève au couchant un nuage qui change le jour en ténèbres : Karle, cet homme de fer, avait la tête couverte d'un casque de fer, et les mains garnies de gantelets de fer; sa poitrine de fer et ses épaules étaient couvertes d'une armure de fer; sa main gauche élevait en l'air une lance de fer; sa main droite était posée sur son invincible épée; ses cuissards étaient de fer, son bouclier de fer; son cheval avait la couleur et la force du fer; le fer couvrait les champs et les chemins, et ce fer si dur était porté par un peuple dont le cœur était plus dur que le fer. Et tout le peuple de la cité de Didier de s'écrier : « O fer ! Ah ! que de fer ! *O ferrum ! Hue ferrum* (1) ! »

On retrouve dans ce roman, ainsi que dans le poème qu'écrivit Ernold Nigel à la louange de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, ces êtres merveilleux qu'on voit figurer dans ceux qui ont été écrits depuis en France, en Angleterre et en Espagne.

Il est néanmoins bien certain que les Arabes possédaient avant nous des romans ou poèmes dans le genre chevaleresque, et l'on pourrait au besoin offrir celui d'Antar comme le

écrite primitivement en latin, et traduite en français, en 1207, par Michel Le Harnes. (Duchesne, t. v, p. 60.) Le manuscrit est à la bibliothèque royale sous le n° 8190.

(1) Le moine de Saint-Gall cité par M. de Chateaubriand, *Etud. hist.*, t. III, p. 168. — *Monachus Sangallensis, ap. canisium. lect. antiq.*, t. II, c. 14, p. 81-82.

modèle de tous les romans de chevalerie dont l'Europe fut inondée quelques siècles plus tard. Cet ouvrage fut écrit pour le calife Aroun-el-Rached, contemporain de Charlemagne, par le grammairien Asmaï. On y trouve, comme dans nos romans, des chevaliers constants et timides auprès des belles, courant comme eux les aventures et faisant des prouesses dignes d'Amadis et de Roland (1). D'ailleurs, en comparant leurs chevaliers aux nôtres, l'avantage, sous bien des rapports, se trouverait peut-être du côté des Arabes. Saladin était un chevalier tout aussi brave et beaucoup moins cruel que Richard-Cœur-de-Lion, et les tournois, les combats et les amours des Maures de Grenade et de Cordoue peuvent soutenir la comparaison avec tout ce que la chevalerie chrétienne a produit de plus remarquable.

Il existe également un poème ou roman arabe écrit à peu près à la même époque que celui d'Antar, et dans lequel sont célébrés les exploits du fameux syd Bathall (2), guerrier arabe qui vivait vers le milieu du VIIIe siècle, et sur le compte duquel on raconte maintes prouesses. Ce héros mourut en 738, dans la campagne contre les Grecs de Constantinople, et sa renommée a toujours été depuis en grand honneur parmi les Sarrazins (3). D'Herbelot rapporte que la vie de Syd Bathall a été écrite en un très-gros volume, mais qu'elle est toute remplie d'exagérations et de menteries (4).

Il nous paraît donc établi, sur des preuves irrécusables, que les plus anciens romans de chevalerie, qui sont parvenus jusqu'à nous, parurent à peu près simultanément aux hui-

(1) Nous n'avons lu le roman d'Antar que dans la traduction anglaise; on en trouve néanmoins des fragments fort curieux dans le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine.

(2) *Bathall*, signifie un homme hardi et vaillant, qui cherche des aventures, tels qu'étaient les chevaliers errants de nos anciens romans. — D'Herbelot.

(3) Voyez *Jahrbacher der litteratur*, n° 14.

(4) *Biblioth Orient*, p. 193. A. B. Les Espagnols n'ont pas dédaigné de donner à un de leurs héros, le cid Bathalla, le nom d'un des champions favoris de leurs ennemis.

Il existe à la bibliothèque du roi, à Paris, un livre arabe intitulé : *Scirat al mogial edir*, c'est-à-dire, vies des plus vaillants champions. Il est sous le n° 1079.

tième et neuvième siècles en France et à Bagdad, et qu'ils eurent pour auteurs un moine de Saint-Gall et un grammairien arabe (1).

Ce ne fut qu'environ deux siècles plus tard que la *romancerie* s'établit chez nos voisins d'outre-mer, c'est-à-dire après qu'eut paru en France la chronique du prétendu Turpin, sur laquelle, dit M. de Chateaubriand, *les Anglais ont calqué l'histoire de leur roi Arthus et des chevaliers de la Table-Ronde* (2). « Il paraît bien clair et bien certain, dit un savant critique de cette nation, que les Anglais ont appris des Français l'art d'écrire des romans, car la plupart des écrits de ce genre, dans la première de ces deux langues, ont été évidemment traduits de la seconde. Les premiers romans publiés en Italie, en Allemagne, en Espagne et en Scandinavie, ont également la même origine (3). »

Différentes causes, dit Warton, concouraient en même temps à multiplier les livres de chevalerie chez les Français, et à donner à ces ouvrages une grande supériorité sur ceux des Anglais, non-seulement par le nombre, mais encore par l'excellence de leurs compositions. Les seigneurs français vivaient dans une plus grande magnificence que les barons anglais. Le système féodal, établi chez eux sur des bases plus étendues, était accompagné d'une somptuosité qui était inconnue en Angleterre. Il y avait en France, dans les châteaux, des écoles pour initier les jeunes gentilshommes aux règles et à la pratique de la chevalerie, ou plutôt chaque manoir était une école d'urbanité et de politesse. Les Français célébraient leurs joutes et leurs tournois avec une pompe inconnue à leurs voisins, et les idées d'honneur et de galanteries étaient chez

(1) Voilà donc, dit M. de Chateaubriand, clairement aux huitième et neuvième siècles les mœurs, les aventures, les chants, les récits, les champions, les nains, les fêtes, les armes, l'architecture de l'époque vulgaire, de la chevalerie; les voilà en même temps, à la fois, d'une manière spontanée, chez les Maures et chez les chrétiens, voilà Charlemagne et le kalife Aroun, Cisher et Antar, et leurs historiens contemporains, Asmaï et le moine de Saint-Gall. » *Etud. hist.*, t. III, p. 72.

(2) *Id.*— *Id.*, p. 166.

(3) *Ritson's metrical romances*, t. I, p. C.

eux plus délicates et plus élevées. Ajoutons à cela que leurs troubadours et leurs trouvères furent les premiers qui écrivirent des romans en vers et ceux qui contribuèrent le plus efficacement aux progrès de la littérature en général, et à ceux des littératures italiennes et anglaises en particulier (1). »

La supériorité que conserva longtemps la langue française (2) en Angleterre était déjà sensible même avant la conquête de ce pays par les Franco-Normands. Le saxon était tombé dans le mépris et le français lui avait été substitué; circonstance, qui non-seulement devait faciliter, mais encore faire prévoir la venue des Normands (3). Durant près de trois siècles après la conquête, les meilleurs auteurs anglais écrivaient leurs ouvrages en français. Robert Grosthead, évêque de Lincoln, qui mourut en 1252, Peter Lanstoft, chanoine augustin de Bridlington, Jhon Hoveden, docteur et chapelain de la reine Éléonore, et beaucoup d'autres que nous pourrions citer, ont écrit en français, ou ont traduit des ouvrages de

(1) *Warton's history of english poëtry,* vol. I. p. 150.

« Les troubadours provençaux ont beaucoup contribué aux progrès la littérature italienne. Charles Ier, gendre et successeur de Raymond IV, roi d'Aragon et comte de Provence, ayant conquis Naples, porta en Italie le goût de la littérature provençale. Ce fut principalement à Florence, où résidait ce prince, que ce goût se fit le plus remarquer. » — *Giovani Villani istoria*, lib. I., c. 92.

Le même Villani nous apprend que Brunetti Latini, le maître de Dante, fut le premier qui essaya de polir le goût des Florentins, ce qu'il fit en écrivant en provençal son grand ouvrage intitulé *Tesoro :* « Et se aucuns, dit-il, demandait pourquoi chis livre est écrit en roumans selon la raison de France, pour chou que nous sommes Ytaliens je diroie que ch'est pour chou que nous sommes en France; l'autre pour chou que la parleure est plus délitable et plus commune à toutes gens. » Notices des manuscrits, t. v. 1, p. 270. Voyez aussi *Villani* — ib. l. XI., c. 135. — Brunetti mourut en 1294.

(2) Cette langue était celle des trouvères qui était devenue le langage des monarques et de la cour, c'était la langue latine rustique fortement mélangée de *tieuske* ou de teuton et d'armoricain, celle qui a servi aux trouvères pour leurs longues histoires ou romans, leurs fabliaus et leurs lais ou contes. On confond souvent cette langue, sous le nom commun de langue roumane, avec la langue latine rustique des troubadours du Midi, qui est la langue latine qu'on parlait dans les campagnes, mêlée de quelques mots de visigoth, et toutes deux modifiées par une nouvelle syntaxe. — Walknaer. — Origine de la fairie.

(3) Warton, t. I, p. 3.

cette langue (1). Ils avaient pris cette habitude plutôt par convenance particulière que par affection. L'anglais d'alors était un langage dur et barbare, et les bons écrivains lui préféraient, à juste titre, une langue plus riche et plus harmonieuse, dans laquelle ils pouvaient rendre leurs idées avec grâce et propriété. Il faut aussi remarquer que les hommes les plus éminents qui parurent en Angleterre à l'époque dont nous parlons avaient reçu leur éducation à l'université de Paris, si célèbre dès lors, qu'on accourait de toutes les parties de l'Europe pour entendre les leçons de ses savants professeurs.

Mais une des raisons qui devaient sans doute le plus engager les hommes érudits de l'Angleterre à employer le français dans leurs écrits, était la certitude d'avoir, par ce moyen, des lecteurs distingués pour leurs ouvrages. En effet, pendant plus de deux cents ans après la conquête, la cour d'Angleterre fut totalement française. Les rois, en raison de leur langage, de leur origine et de leurs alliances, semblaient appartenir plutôt à la France qu'à l'Angleterre. Il en était de même de la haute noblesse, qui était toute française, et même des simples chevaliers (2). L'administration des lois avait lieu en français; l'enseignement du saxon fut défendu dans les écoles publiques, et les enfants étaient instruits dans la langue des vainqueurs (3). Enfin, les choses furent poussées à un tel point, qu'en l'année 1095, Wolstan, évêque de Worcester, fut déposé par l'autorité normande : la seule accusation qu'on éleva contre lui fut qu'il était un *vieil imbécille,* qui ne savait point parler français (4).

Nous avons pensé que ces réflexions sur la supériorité dont a joui pendant si longtemps la langue française en Angleterre

(1) Les plus anciens romans anglais ont des titres français, tels que *sir Blandamoure*, *sir Triamoure*, *sir Églamoure d'Artoy*, *la Mort d'Arthur* et beaucoup d'autres dont les titres trahissent l'origine française.

(2) Il s'écoula plusieurs générations avant qu'aucune famille d'origine saxone fut élevée au rang de baron. — Voyez Brompton, *Chronic*, p. 1026, et Warton, t. I, p. 4.

(3) *Ingulph*, p. 71., sub anno 1066.

(4) That he was a superanuated English idiot, who could not speak french. — Mathieu, Paris, sub anno 1095.

et l'influence qu'elle a exercée sur la littérature de ce pays ne seraient point déplacées dans cet ouvrage.

Encore un mot sur la langue française et sur sa supériorité. Nous parlons chaque jour avec emphase de l'universalité de notre langue, comme si cette universalité datait d'hier, sans savoir que dans les XIe, XIIe, XIIIe et XIVe siècles, le français était peut-être plus répandu qu'à présent, et au moins, dans ce temps, il contribuait à propager des connaissances utiles, tandis qu'à présent il sert malheureusement trop souvent à répandre chez tous les peuples le venin des doctrines pernicieuses, dont la philosophie du XIXe siècle et les écrivains révolutionnaires de nos jours ont empoisonné notre littérature. « La langue française était familière à Constantinople, dit Warton, et dans les provinces qui en dépendaient, au XIe siècle et longtemps après (1). » Raymond Montaniaro, historien catalan, qui écrivait vers l'an 1300, dit qu'on parlait aussi bien français à Athènes et en Morée qu'à Paris : « E parlaran axi belle francès com dins en Paris (2). » Revenons maintenant aux romans de chevalerie.

La chronique de Turpin ne servit pas seule à la composition du roman ou plutôt des romans de la Table-Ronde. Il est certain que la plus grande partie des faits qu'elle contient ont été traduits d'une ancienne chronique bretonne, intitulée *Brut-y-Brenhided*, importée en Angleterre vers le commencement du XIIe siècle par un archidiacre d'Oxford. Voici ce que rapporte à ce sujet Warton dans son excellente *Histoire de la poésie anglaise* :

« A peu près vers l'an 1100, dit le critique anglais, Gualter ou Gauthier, archidiacre d'Oxford, homme savant et qui recherchait avec soin tous les documents historiques, voyageant en France, trouva dans l'Armorique une vieille chronique écrite en ancien breton ou langue galloise, intitulée : *Brut-y-Brenhined*, histoire des rois bretons. Gauthier apporta ce livre en Angleterre et le communiqua à Geoffroi de Monmouth,

(1) Warton, t. II, p. 297.
(2) *Hist. d'Aragon*, c. 261.

bénédictin gallois, qui écrivait élégamment le latin et qui était très-versé dans l'ancienne langue bretonne. Geoffroy, à la requête de l'archidiacre, traduisit en latin la chronique bretonne. Il exécuta cette traduction avec assez de pureté, mais non point sans de nombreuses interpolations. Le traducteur avoue qu'il apprit une grande partie des prétendus exploits de son héros de la bouche de son ami l'archidiacre, exploits qui n'étaient probablement que le résumé de quelques traditions populaires que ce dernier avait entendu raconter dans l'Armorique, ou de celles qu'il avait lui-même recueillies dans le pays de Galles (1). Geoffroy avoue également que les prophéties de Merlin ne se trouvent point dans l'original breton (2). Les discours et les lettres sont également de l'invention du bénédictin gallois, ainsi que la majeure partie des descriptions de combats ou de batailles (3). »

Il serait difficile de fixer l'époque exacte à laquelle fut composé l'original du manuscrit breton apporté en Angleterre par l'archidiacre d'Oxford. Cet ouvrage n'était probablement qu'une vaste compilation de toutes les fables qui avaient été, en différents temps, mises en circulation par les rapsodes, et qui furent ensuite *arrangées* par le compilateur au moyen d'additions et d'embellissements qu'il inventa. Il paraît certain néanmoins que cette compilation, qui fut sans doute faite par quelque barde ou poète historien de l'Armorique, ne remonte pas au-delà du VIIIe siècle. Le sujet de cette chronique, dépouillé des fictions romantiques dont on l'a surchargé, est une histoire des princes gallois, depuis le temps de Brutus le Troyen jusqu'à celui de Cadwallader, qui régnait dans le VIIe siècle; car les Gallois, comme beaucoup d'autres nations de l'Europe, avaient aussi la prétention de descendre des Troyens. On pourrait peut-être assigner pour cause à cette prétention la réapparition de Virgile vers le VIe siècle, qui représente les Troyens comme les fondateurs de Rome, ville

(1) *Hist. Brit. galfred. mon.*, lib. XI, c. 1.
(2) *Ib.*, III, c. 2.
(3) Warton, *Hist. of english poetry*, vol. I, p. 9, 10.

dont le nom imprimait le respect aux chrétiens, comme étant la résidence du chef visible de l'Eglise (1).

Ce fut alors qu'aux exploits bien réels, quoique embellis, de Charlemagne, les Anglais, nos éternels rivaux, cherchèrent à opposer les exploits fabuleux d'un petit prince des Silures, peuplade bretonne, qui habitait la partie méridionale du pays de Galles et le comté d'Hereford. Les hauts faits de ce capitaine breton furent tellement exagérés par la vanité nationale de nos voisins, qu'ils en firent le conquérant, non-seulement de l'Angleterre et de la Gaule, mais encore de la plus grande partie de l'Europe (2). Suivant le chroniqueur anglais, le couronnement de ce puissant monarque eut lieu dans la cité de Carléon, petite ville du pays de Galles, où se rendirent les douze pairs de Charlemagne et tous les rois et princes de l'Europe (3).

Cependant, par une maladresse inconcevable, le héros destiné au grand rôle de Charlemagne est un petit prince ignoré, qui n'occupe dans l'histoire d'autre place que celle que lui ont assignée les romanciers et les historiens qui composent leurs histoires sur des romans.

Ce silence des anciens historiens sur Arthur est annoncé par Geoffroy de Monmouth lui-même dans son épître dédica-

(1) Hunnibaldus Francus, dans son *Histoire de France*, écrite en latin dans le VIe siècle, la commence à la guerre de Troie et la continue jusqu'à Clovis Ier. Il attribue l'origine des Francs à Francio, fils de Priam. L'ouvrage d'Hunnibaldus se trouve parmi les *Scriptores rerum german. sim. schard.*, t. I, p. 301. (Il est bien certain qu'avant le XVIe siècle, personne n'aurait osé douter que les Francs tiraient leur origine de Francus, fils d'Hector; les Espagnols, de Japhet; les Bretons, de Brutus, et les Écossais, de Fergus. Vincent de Beauvais, précepteur des enfants de saint Louis, rangeait la chronique de Turpin parmi les histoires véritables et la plaçait à côté de celles de Suétone et de César.)

(2) Voici comment s'exprime à ce sujet un écrivain impartial anglais : « His exploits which their national vanity insensibly exagerated, till the litle prince of the Silures (South-Wabs, includins Hereford-Shire), was magnified into the conqueror of england, of gaul, and of the greater part of Europe. » Préface des fabliaux traduits en anglais par G.-L. Way.

(3) Le peu de faits rapportés sur Arthur, prince des Silures, le font vivre au VIe siècle. Charlemagne vivait au VIIIe et au IXe siècle, et il n'est parlé de ses douze pairs dans aucune chronique avant la fin du Xe siècle. Flodoart de Rheims est le premier qui en fait mention dans sa chronique, qui ne va qu'à l'année 966.

toire au comte de Glocester : « Ne trouvant rien, dit-il, dans Bede ou dans Gildas, du roi Arthur et de ses successeurs, quoique leurs actions méritassent grandement d'être rappelées dans l'histoire et qu'elles eussent été célébrées *oralement* par les bardes bretons, je fus très-surpris de cette omission. Enfin, Walter, archidiacre d'Oxford, homme d'une grande éloquence et fort instruit dans les histoires étrangères, m'offrit un ancien livre en langue bretonne ou armorique, qui contenait, dans une histoire suivie et d'un style élégant, les faits des rois bretons, depuis Brutus le Troyen jusqu'à Cadwallader. J'entrepris de traduire ce livre en latin, à la requête de l'archidiacre (1). »

Ce récit fidèle du bénédictin gallois servira à nous faire connaître comment les exploits fabuleux d'Arthur ont été introduits dans l'histoire d'Angleterre, où ils n'existaient point; car c'est de cette chronique de Geoffroy que quelques historiens anglais ont tiré les matériaux des histoires qu'ils ont depuis publiées.

Robert de Monte, qui continua la chronique de Sigebert jusqu'à l'an 1183, dit expressément dans la préface de cet ouvrage qu'il a pris quelques matériaux de son supplément dans l'*Historia Britonum*, récemment traduite du breton en latin, et il est manifeste que cette prétendue histoire ne peut être que le roman de Geoffroy.

Alfred de Beverley, qui écrivit en 1129 les annales publiées depuis par Hearnes, emprunta également ses renseignements sur les rois bretons de l'*Historia* de Geoffroy, qu'il transcrit quelquefois littéralement. Par exemple, lorsque Alfred raconte qu'Arthur célèbre les fêtes de la Pentecôte à Carléon, il dit que l'*Historia Britonum* énumère tous les rois qui s'y rendirent sur l'invitation d'Arthur, et il ajoute ensuite : « *Præter hos non remansit princeps alicujus pretii citra hispaniam, qui ad istud edictum non venerit* (2). » Ces expressions sont exactement celles de Geoffroy de Monmouth, et tel-

(1) *Hist. Brit. galfr. mon.*, B. I, cap. I, et B. XII, cap. XX.
(2) Alfr. Bev., *Annal.*, p. 63, édit. de Hearne.

lement les siennes, qu'elles font partie de ses additions à l'original breton (1).

Au moyen de ces mensonges présentés comme des faits historiques par les écrivains de la Grande-Bretagne, les conquêtes et les exploits d'Arthur sont devenus pour les Anglais un article de foi national, surtout depuis que Hume n'a pas dédaigné de donner à ces fables la sanction de son autorité, en les introduisant dans son histoire d'Angleterre et en paraissant les considérer comme des événements authentiques. Lingard, historien véridique et consciencieux, qui a fait bonne justice des mensonges philosophiques, historiques et religieux de Hume, s'exprime ainsi au sujet du héros breton : « La renommée d'Arthur a éclipsé celle de tous ses contemporains. Si cependant nous dépouillons sa mémoire de toute la gloire chimérique dont l'a entouré l'imagination des bardes, il retombera dans la même obscurité que ses compagnons. Nous ne savons ni dans quel temps il a vécu, ni sur quelle province il régnait. Tout ce que le lecteur sait aujourd'hui de plus certain sur Arthur, c'est que ce guerrier célèbre fut un capitaine breton, qu'il gagna plusieurs batailles sur les Angles dans le Lincolnshire, que son neveu l'assassina, et qu'on l'enterra à Glastonsbury, où ses restes furent découverts sous le règne de Henri II (2). »

Il ne peut donc y avoir aucun doute qu'Arthur ou Artus n'ait existé et qu'il n'ait été un des derniers Bretons qui combattirent dans le VIe siècle avec Aurélius Ambrosius, Urien et Nantabod contre les Saxons, pour l'indépendance de leur pays;

(1) Warton, t. I, p. 10. Voyez, pour une discussion complète et critique sur ce point historique, la lettre de l'évêque Lloyd, conservée dans les manuscrits d'Oxford sous le n° 94. — Les *Collectanea curiosa* de Gutch et Owen's, british remains.

(2) Lingard, *Hist. d'Anglet.*, t. I, p 116 et 117. (Higden dit en parlant du corps d'Arthur découvert à Glastonsbury : « Also have mynde that Arthures chyn-bones that was thenne Shewed, was Lenger by thre ynches than the Legge and the knee of the Lengest man, that was then founde. Also the face of his forhede bytwene his two eyen, was a spanne brode. » Je me souviens également que l'épine du dos d'Arthur, que l'on montrait alors, était de trois pouces plus longue que la jambe et le genou de l'homme le plus grand qu'on pût trouver, et que l'espace compris entre ses yeux était d'une palme (empan). » *Trevisa's transactions*, f. 290.)

et comme il est certain que les vaincus, pour échapper au fer exterminateur de leurs ennemis, abandonnèrent en grand nombre leur patrie et vinrent s'établir dans l'Armorique, il est naturel de supposer qu'ils emportèrent avec eux les traditions qui leur rappelaient les héros qui s'étaient signalés contre les usurpateurs du sol breton, et que le nom d'Arthur fut un de ceux que les bardes sauvèrent de l'oubli par le soin qu'ils mirent à embellir ses exploits et à conserver sa mémoire (1).

Une longue et sérieuse discussion s'est élevée depuis quelques années parmi les critiques anglais, au sujet de l'authenticité du manuscrit breton apporté en Angleterre par l'archidiacre d'Oxford, qui fut traduit et embelli par Geoffroy de Monmouth. Riston, Turner et ceux de leur parti prétendent que jamais il n'a existé dans l'Armorique aucune tradition sur Arthur antérieure à la publication des romans de la *Table-Ronde*, et que Geoffroy a plutôt composé un ouvrage de sa propre invention, qu'il n'a traduit un auteur étranger. D'un autre côté, Warton et ceux qui partagent son opinion reconnaissent au contraire la bonne foi du moine gallois, qui prend soin d'avertir lui-même ses lecteurs des additions ou des suppressions qu'il a cru devoir faire subir à l'original, et citent sa conduite comme un exemple de loyauté qui ferait honneur à tout écrivain dans un siècle plus éclairé que celui où il vivait. Il n'entre point dans le plan que nous nous sommes proposé de nous immiscer dans la discussion d'un pareil sujet, que nous abandonnons de grand cœur à l'habileté de nos savants voisins. Cependant, nous ne faisons aucune difficulté de déclarer que nous partageons entièrement les opinions de l'école wartonienne sur ce sujet, comme sur beaucoup d'autres.

(1) Les Bretons, sous la conduite de leurs prélats et de leurs chefs, traversèrent l'Océan et débarquèrent sur les terres désertes de l'extrémité occidentale de l'Armorique, enchaînèrent l'indépendance des villes voisines, et donnèrent à l'étendue du pays qu'ils avaient subjuguée le nom de leur mère-patrie. Elle est encore appelée la Bretagne. Gildas, c. 25. — Bouquet, *Rerum gallic.*, t. v, p. 149. — Eginhart, *Ad ann.* 786, et Enold Nigel, *De Rebus Ludovic*, L. III. (Les Bretons qui émigrèrent dans l'Armorique appartenaient en grande partie aux pays de Galles et de Cornouailles, sur lesquels avait régné Arthur. Ils appelèrent Cornouailles la partie de la Bretagne où ils s'établirent, nom qu'elle porte encore.)

Geoffroy de Monmouth fut promu dans la suite à l'épiscopat : il était évêque de Saint-Asaph dans l'année 1152 (1). Ce prélat était infatigable dans ses recherches sur les antiquités bretonnes, et il fut assisté à cet égard par Walter Calenius, archidiacre d'Oxford (2), et par Alexandre, évêque de Lincoln (3). La crédulité de Geoffroy comme historien a été justement censurée ; mais les histoires fabuleuses étaient de mode en son temps, et il savait que son ouvrage serait d'autant plus estimé, qu'il renfermerait un plus grand nombre de traditions populaires.

Il nous reste encore une dernière remarque à faire à l'égard d'une des opinions littéraires émises sur l'origine des romans d'Arthur. Quelques écrivains, par une erreur inconcevable, ont attribué à Wistace la chronique dans laquelle ils prétendent que Geoffroy de Monmouth puisa les matériaux de son histoire (4).

Wistace, ou plutôt Wace de Jersey, est l'auteur du roman *du Brut* ou roman des Rois d'Angleterre, qui n'est au contraire qu'une imitation de celui de Geoffroy de Monmouth (5). Ce roman, écrit en français, est un des plus anciens qui aient paru en Angleterre. Il a été commencé sous le

(1) Warton, *Eccles. assav.*, p. 306, et Warton's, *History of english poetry*, t. I, p. clii.

(2) Il ne faut pas confondre, comme beaucoup l'ont fait, Walter Calenius avec Walter Mapes ou de Mápes, qui fut également archidiacre d'Oxford, et qui traduisit, à la demande de Henri II d'Angleterre, *Lancelot du Lac*, *le Saint-Graal* et d'autres romans en prose française. Il composa aussi la *Mort d'Arthur* à la requête particulière de ce même monarque. Ce Walter Mapes fut surnommé l'Anacréon du XIe siècle. (Lord Hitleton's, *History of Henri II*, p. 133.) — Il avait étudié à Paris.

(3) Leland, *Script. Brit.*, p. 490.

(4) Nous avons été étonné de trouver le passage suivant dans une publication qui jouit d'une assez grande réputation dans le monde littéraire. L'auteur de l'article dit en parlant d'Arthur : « Selon le rapport de Geoffroy de Monmouth, *qui paraît avoir puisé ses renseignements dans la chronique de Wistace*, intitulée : *Brut d'Angleterre*, Artus était le fruit, etc. » Erreur bien grande, puisque l'ouvrage de Wistace parut plus d'un demi-siècle après celle du moine de Monmouth. Autre erreur : « Les restes d'Arthur, enterré à Camlane, furent découverts dans cet endroit vers l'an 1189, etc., » tandis qu'ils ont été trouvés sous le règne de Henri II, il est vrai, mais au pied du maître-autel de la cathédrale de Glastonsbury.

(5) Warton, t. I, p. 65.

titre du *Brut d'Angleterre* par Wistace, qui termina la première partie en 1155, et il fut ensuite continué jusqu'à Guillaume-le-Roux par Geoffroy Gaimar. On le trouve sous le titre suivant parmi les manuscrits du musée britannique : « *Le Brut*, ke maistre Wace translata du latin en françois, du tuit les Reis de Brittaigne. » Il commence ainsi :

« Maistre Gasse l'a translaté
Que en conte la vérité.

Ce qui prouve bien clairement que ce roman fut traduit de celui de Geoffroy de Monmouth, qui était écrit en latin et qui parut près d'un demi-siècle avant l'ouvrage de Wistace (1).

On a toujours considéré les chroniques de Turpin, celles de Geoffroy de Monmouth, de Guy ou Guido de Columna et de Calisthène comme les grands dépôts de fictions traditionnelles d'origine gothique, arabique ou classique, dans lesquelles les romanciers ont constamment puisé les matériaux qui ont servi à la fabrication de leurs ouvrages.

Après avoir fait connaître le personnage d'Arthur sous le rapport historique et littéraire, nous allons le considérer sous celui du rôle fabuleux et romantique qu'on lui fait jouer dans les nombreux romans qui traitent de son histoire.

Suivant le romancier qui a célébré ses prétendus exploits, Arthur était le fruit du commerce adultère d'Ingarne, princesse de Cornouailles, avec Uther Pendragon ou Uthry Bendragon, général des Bretons, auquel il succéda en l'année 516. Nous ne suivrons pas le héros dans le cours de ses conquêtes, qui embrassèrent presque toute l'Europe. Il vainquit en outre des géants et des monstres de toute espèce, entre autres un

(1) Faucher et beaucoup d'autres se sont trompés sur le compte de Wistace. Ils ont multiplié sa personne et confondu ses écrits avec la plus grande absurdité. Que ce nom soit écrit *Eustace*, *Eustache*, *Wistace*, *Wuistace*, *Vace*, *Gasse* ou *Gace*, sous tous ces déguisements, c'est toujours le même personnage, Waçe de Jersey. MM. Tyrwhit et de la Rue sont les premiers qui ont éclairci cette erreur et rétabli l'auteur dans tous ses droits. — Tout ce que nous venons de dire sur Wistace et sur le roman de *Brut* a été écrit antérieurement à la nouvelle publication de ce roman par M. Leroux de Lincy, que nous ne connaissons pas.

énorme chat sauvage, qu'il déclara lui-même avoir été l'ennemi le plus redoutable qu'il ait jamais eu à combattre.

Tandis qu'Arthur marchait sur Rome pour s'en rendre maître, il apprit l'infidélité de sa femme qui avait, en son absence, épousé Modred, son neveu. Cette nouvelle lui fit rebrousser chemin, et il revint en Angleterre, où il institua l'ordre des chevaliers de la Table-Ronde. On montre encore aujourd'hui au château de Winchester la table autour de laquelle se plaçaient les chevaliers dans les grandes cérémonies, sur laquelle sont gravés les noms de tous les membres de cet ordre si célèbre dans les romans du moyen-âge.

De retour dans ses Etats, Arthur fut attaqué par Mordelus et Calvinus, fils de Lothus, roi des Pictes. Ce fut au moment où la Grande-Bretagne avait le plus grand besoin de l'appui de ce monarque, qu'il livra la funeste bataille de Camlane. Blessé et vaincu, le héros remit son épée Excalibar à son fidèle écuyer, le seul survivant de toute son armée, avec ordre de la jeter dans un lac qui était voisin du champ du combat. L'écuyer hésita quelque temps à exécuter cet ordre rigoureux. Enfin, il lança dans le lac cette arme redoutable, et aussitôt un bras, s'élançant de sa surface, saisit Excalibar par la poignée, la brandit trois fois et disparut sous les eaux.

L'écuyer, surpris, retourna vers son maître pour lui raconter ce qu'il venait de voir; mais, en arrivant à l'endroit où il l'avait laissé, il n'aperçut plus qu'une barque qui s'éloignait du rivage, et il entendit les gémissements de plusieurs femmes, qui paraissaient être dans l'agonie de la douleur. Depuis ce moment fatal, le monarque des Bretons a disparu de sur la terre. Selon ce que rapportent les bardes gallois, les fées enlevèrent Arthur du champ de bataille de Camlane et le conduisirent dans l'île d'Avalon, qu'ils nomment l'île des Pommes ou l'île Fortunée, pour le guérir de ses blessures, et les Bretons ont cru pendant bien des siècles qu'il reviendrait un jour pour régner sur eux.

Sous le rapport mythologique, Arthur est le roi des songes des peuples du Nord; c'est le dernier espoir des Bretons vaincus et dépossédés par les invasions des peuples germains. Au-

tour de lui se groupent toutes les fictions des temps passés, toute la mythologie celtique; et, comme tous les héros vaincus, il est encore environné de quelques serviteurs demeurés fidèles : le reste est mort ou a subi la loi du vainqueur (1).

Les Celtes croyaient à la métempsycose, et les idées qu'ils avaient à cet égard nous donnent l'explication de ces nombreuses traditions qu'ils nous ont laissées concernant les héros qui devaient revenir sur la terre après un certain temps. La même croyance existe dans l'*Edda* de Sœmund, où l'on trouve qu'*Helgi*, que nous nommons Ogier-le-Danois, doit reparaître un jour parmi les hommes (2). Cette doctrine de la métempsycose, qui était un article remarquable de la croyance des Celtes, suffirait seule pour expliquer la tradition bretonne relative à la réapparition d'Arthur.

Cette belle fiction se retrouve dans toutes les mythologies. Hésiode est peut-être le premier qui en ait fait usage, et rien ne ressemble davantage à la retraite d'Arthur dans l'île d'Avalon, que ce qu'il raconte des héros grecs qui succombèrent au siége de Troie. Cette croyance s'était conservée chez les Athéniens, et nous en trouvons un exemple dans le skolion de Callistrate, relatif à Harmodius et Aristogiton. Ces fées amoureuses, qui enlèvent les paladins et qui les transportent dans l'île Fortunée, où ils passent les jours au milieu de toute espèce de plaisirs, rappellent naturellement l'union de Sémelé et de Rhadamante, et mieux encore celle d'Hélène et d'Achille dans l'île des Bienheureux, dont nous avons déjà parlé.

M. Owen à dit qu'Arthur, fils d'Uthyr Bendragon, était un personnage mythologique, probablement allégorique, et l'*arcturus* ou la grande ourse de la sphère céleste. Nous devons

(1) Nous parlons ailleurs du célèbre enchanteur Merlin, qui joua un si grand rôle dans les romans de la Table-Ronde.

(2) Helgi ou Ogier-le-Danois est un héros de l'*Edda*. A la fin du chant « *Helgi et svava* » on dit « : Ces personnes naquirent une seconde fois : » et à la fin du second chant sur *Helgi Hunding-Bane*, nous avons : « On croyait anciennement que ces hommes pouvaient naître deux fois (renaître). » On y dit aussi qu'*Helgi* et *Sigrunz* ont été régénérés. On appela alors celui-ci : *Helgi Haddingia-Skate* et Sigrunz : *Kara Halfdens Haugloter*, I. E. fille de Kara Halfdens. Les romanciers français ont perpétué la tradition.

regretter que les critiques gallois qui ont publié tant de savantes recherches sur l'ancienne mythologie kymrique nous aient appris si peu de choses sur cet Arthur mystique. Ils auraient pu nous rendre ainsi plus intelligibles quelques passages du poème de *La mort d'Arthur*, dans lequel ce héros nous paraît avoir été considéré comme un être mythologique. Les Finnois, un des plus anciens peuples de l'Europe, ont retenu l'article suivant de leurs anciennes croyances : « Quand il est permis à l'âme de monter sur les épaules de la grande ourse, elle passe dans le ciel le plus élevé, qui est le dernier degré de la félicité (1).

Originairement, le Brut, Lancelot, Tristan et le Saint-Graal étaient des histoires séparées, quoique traitant toutes de la vie d'Arthur et de ses exploits; mais elles furent bientôt tellement liées et confondues ensemble, qu'avant le XIII[e] siècle elles étaient déjà réunies sous le même titre.

De toutes ces histoires, celle du Saint-Graal, Gréal ou Sang Royal est certainement la plus intéressante et la plus curieuse, attendu qu'elle se rattache intimement à des traditions plus anciennes, et qu'on en trouve des traces dans toutes les croyances populaires de l'antiquité.

Suivant la version anglaise sur ce sujet, « Le Saint-Graal était une coupe ou vase sacré qui apparaissait chaque jour à l'heure des repas dans le palais du roi *Pêcheur*; ce vase était porté par une femme qui faisait trois fois le tour de la table, qui se couvrait en un instant des mets les plus délicats. » L'origine de cette coupe miraculeuse est ainsi racontée par Robert de Borron (2) :

« Le jour où souffrit le Sauveur du monde, la mort fut vaincue et la vie nous fut rendue, quoique peu de gens crussent alors en sa divinité. Cependant, il y avait un *chevalier*,

(1) *Mone's continuation of creuzer's symbolik*, p. 62.

(2) Le manuscrit du Vatican ayant le n° 1687 commence par ces mots: « Mesire Robert de Boron qui cheste estore translata de latin en romance, par le commandement de Sainte-Eglise. » Ce qui réfute complètement, selon nous, l'assertion de Ritson, que Robert Borron n'avait jamais existé (Was a man of Straw).

nommé Joseph d'Arimathie, belle ville dans le pays d'Aromat, où Joseph était né. Ce chevalier vint à Jérusalem sept années avant la mort de Jésus-Christ, et il embrassa la foi chrétienne; mais il n'osait point la pratiquer par crainte de la méchanceté des Juifs. Il était plein de sagesse, exempt d'orgueil et d'envie, et charitable envers les pauvres. Joseph était à Jérusalem lorsque Notre-Seigneur fut crucifié. Ayant été dans la maison où Jésus avait fait la Cène avec ses apôtres, il y trouva la coupe dans laquelle le fils de Dieu avait bu ainsi que ses disciples; il la prit et s'en servit pour recueillir le sang qui coulait du côté du Sauveur, ainsi que de ses autres blessures. Joseph apporta ensuite cette coupe en Angleterre, où il se rendit avec sa famille, après avoir traversé la mer qui sépare cette île du continent « sans aviron, dit la légende, et au pan de sa chemise, etc. (1). »

Les romanciers allemands ont suivi une version différente, et ils ont pris leurs renseignements à une source orientale. Dans le roman de Wolfram Von Eschembach, ce vase, doué des vertus les plus merveilleuses, fut emporté et gardé par les anges du ciel, jusqu'à ce qu'il se trouvât sur la terre une lignée de héros dignes d'être préposés à sa garde et à son culte. Le chef de cette lignée fut un prince de race asiatique, nommé Pérille, qui vint s'établir dans la Gaule, où ses descendants s'allièrent par la suite avec ceux d'un ancien chef breton.

Titurel et Parcifal se dévouèrent à la recherche de cet objet miraculeux; tous deux étaient de l'héroïque lignée; mais ce fut à Titurel que les anges apportèrent le Graal pour en fonder le culte dans la Gaule. Dans tout ce roman, Arthur ne remplit qu'un rôle secondaire, et l'action se passe principalement en Asie et en Afrique.

Wolfram paraît avoir tiré les matériaux de son ouvrage d'un roman provençal, écrit par un certain Guyot ou Kiot, qui ne peut être, selon nous, que Guyot de Provins, et qui avait lui-même puisé ses premiers renseignements dans un

(1) C'est-à-dire : « A l'aide de sa chemise qui lui servait de voile. » Voyez le *British bibliographes*, vol. I, et le glossaire de Roquefort.

manuscrit arabe découvert à Tolède. L'auteur de ce manuscrit se nommait *Flagetanis* (1), et descendait, par sa mère, du roi Salomon. Son père, qui était Sarrasin, l'avait fait élever dans la religion de Mahomet. Ce manuscrit ne contenait néanmoins que ce que le célèbre astronome avait lu dans les astres au sujet du Saint-Graal, dont il avait vu le nom brillamment écrit dans le Ciel; il avait appris également, par le même moyen, que les anges avaient laissé le vase merveilleux sur la terre, lorsqu'ils prirent leur vol vers le séjour céleste.

Après bien des recherches dans les chroniques de France, d'Angleterre et d'Irlande, Guyot découvrit enfin le nom du peuple qui avait été jugé digne de conserver le dépôt sacré du Graal; et ce qui paraîtra peut-être singulier, c'est que ce fut dans les annales de l'Anjou, qu'il retrouva toute l'histoire de Pérille et de sa race, et qu'il apprit comment Titurel apporta le Saint-Graal à Amfortas, dont la sœur Herzeleinde devint l'épouse de Gamuret et la mère de Percifal ou Perceval. Nous pensons qu'on peut conclure de ce que nous venons de rapporter, que Guyot puisa la plupart des détails de son poème dans quelques ouvrages arabes, et les autres dans les traditions européennes concernant le même sujet (2).

Les fictions provençales et bretonnes, sur le Saint-Graal, s'accordent à faire venir ce vase mystérieux de l'Orient. On retrouve dans les plus anciennes traditions de cette partie du monde une autre coupe à laquelle on attribuait jadis un pouvoir au moins aussi merveilleux. Tout le monde a entendu parler de la coupe du patriarche Joseph, le chaste et prévoyant ministre du roi Pharaon (3); elle appartint par la suite au roi Salomon (4),

(1) Flagetanis pourrait être une corruption de *felek-daneh*, un astronome.

(2) Chrestien de Troyes a écrit avant 1191 *les romans du Graal*, qui comprennent les faits de tous les chevaliers de la Table-Ronde. M. de Roquefort attribue la première partie de cet ouvrage à Lucas du Gast et la seconde à Robert de Borron. Le manuscrit de ce dernier se trouve dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain, sous le n° 1987.

(3) Scyphus quem furati estis, ipse est in quo bibit dominus meus et in quo augurari solet. (Genes, XLIV — 5.)

(4) On trouve dans le livre intitulé : *Clavicula Salomonis*, une singulière variation de cette fiction. Le savoir surnaturel de Salomon avait été

dont le nom est en grande vénération chez les Arabes. Aussi ce vase merveilleux des Juifs figure-t-il souvent dans les fables persanes. C'est d'abord la coupe du soleil, que le puissant roi Jemshid (Giamschid), le Salomon des Perses, découvrit dans les ruines d'Estakar (Persépolis), et qui fut la cause de toutes les prospérités de son règne. Elle passa depuis au pouvoir d'Alexandre-le-Grand, le héros des fictions orientales modernes, qui la regarda toujours comme la cause de ses succès. Les poètes persans, dit d'Herbelot, font de cette coupe, tantôt le symbole de la nature et du monde, tantôt celui du vin, quelquefois celui de la divination et des augures, et enfin de la chimie et de la pierre philosophale (1).

Les Grecs nommaient aussi ce vase mystérieux la coupe du soleil, et il était un des thèmes favoris de leurs fables. C'était dans cette coupe que se plaçait le soleil, en approchant de l'Océan et après avoir quitté son char, pour se diriger, selon Stesichore, au centre de la terre, où il visitait chaque jour sa mère, sa femme et ses enfants. Le dieu se rendait ensuite à l'autre point de l'émisphère, où l'attendait un nouveau char, dans lequel il recommençait sa course journalière.

consigné dans un volume que Roboam renferma dans une aiguière d'ivoire, et qu'il déposa dans le tombeau de son père. En réparant le tombeau, quelques hommes sages de Babylone découvrirent depuis cette coupe, et en retirèrent le volume. Un ange révéla à un Grec, nommé Troes, la clef de ce mystérieux ouvrage. De là, ce torrent de science occulte, qui a pendant si longtemps inondé l'Occident. On trouve une fable semblable dans une histoire messénienne rapportée par Pausanias. Lorsque les Lacédémoniens emportèrent la citadelle du mont Ira, Aristomènes, averti par l'oracle de Delphes, cacha dans la terre certain objet inconnu, qui devait devenir, pour ce malheureux pays, un talisman de sûreté pour l'avenir. Après la bataille de Leuctres, Epitelès, chef des Argiens, fut averti par un songe d'inhumer le mystérieux dépôt. On découvrit alors qu'il consistait en une aiguière de bronze, contenant un rouleau d'étain finement battu, sur lequel était écrit les mystères des grandes divinités. Pausan., IV, c. 20, 26.

(1) *Giam*, en persan, signifie *coupe*, *miroir*. On raconte que le roi Giamschid et Alexandre-le-Grand avaient de ces coupes, globes ou miroirs, au moyen desquels ils connaissaient toutes les choses naturelles et quelquefois même surnaturelles. La coupe qui servait à Joseph pour deviner, celle de Nestor dans Homère, sur laquelle toute la nature était représentée symboliquement, ont pu fournir aux Orientaux le sujet de cette fiction. — D'Herbelot au mot *giam*.

C'était encore la coupe du monde, le premier cratère des platoniciens (1), dans lequel le *Demiurgos* de l'univers (2), mêlait les matériaux de la création future, dans lequel l'âme du monde fut jadis délayée, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance nécessaire, et d'où sortirent les âmes qui animent les substances corporelles, pour se disperser parmi les étoiles (3).

Cette coupe primitive donna naissance à deux autres, dans le système des platoniciens, dont l'une, qui était celle avec laquelle les âmes étaient distribuées, devint un des attributs de *Dionysus* (4), considéré comme le maître de l'univers sensitif. De là, les nymphes *suivantes* de ce dieu et qui présidaient à la génération furent douées du même attribut, qui a toujours été considéré comme le symbole de la fécondité, de l'abondance et de la vivification. C'est de là aussi que les cornes d'abondance sont devenues l'apanage de toutes les divinités qui présidaient à la fertilité de la terre, ou à la prospérité de la race humaine, Achelous, le Nil, Bonnus-Eventus (5), Annona (6), Tyche, ou la fortune, l'Agatho-Démon (7), les lares et les divinités tutélaires des personnes et des villes, les premiers en raison de leur influence sur les biens de la terre, les autres comme divinités protectrices de la race humaine. Les nymphes ont légué cette marque de leurs anciennes fonctions, comme nous l'avons déjà fait observer (8), aux Elfes et aux fées, leurs successeurs en ligne directe et leurs héritiers légitimes.

Suivant quelques savantes autorités, ces deux coupes des

(1) *Cratère*, tasse à boire des anciens.

(2) *Demiurgos*, l'artisan, nom que les platoniciens donnaient au créateur.

(3) Timée, 41, 42.

(4) Un des noms de Bacchus, qui faisait allusion à Jupiter, son père, et à l'île de Nysa, où il avait été élevé.

(5) Bonus-Eventus, bon succès, déesse qui protégeait les laboureurs ; on la représentait tenant une coupe d'une main et des épis de l'autre.

(6) Annona, déesse qui présidait aux provisions de l'année.

(7) Agatho-Démon, le bon génie chez les Égyptiens ; le même qu'Oromase chez les Perses.

(8) Livre III, chap. I.

platoniciens sont placées chacune à un point opposé du firmament, et sont respectivement les types de la génération, c'est-à-dire de la descente des âmes dans le séjour des plaisirs sensuels et de la palingénésie, et du retour des âmes pieuses aux régions célestes d'où elles émanent (1). La première de ces coupes a sa place entre les signes du Cancer et du Lion, vis-à-vis le *portique humain*, et l'on dit qu'une seule goutte du breuvage qu'elle contient fait oublier les purs délices dans lesquels l'âme vivait antérieurement, et excite un désir violent des plaisirs que peut procurer une existence terrestre et matérielle (2). La seconde est placée à l'extrémité de la table des dieux (la voie lactée); elle est portée par Ganimède ou *Aquarius*, le gardien des poissons du sud *(le roi pêcheur du San-Graal)*, et ce n'est qu'au moyen d'un lot favorable sorti de cette autre urne du destin, que les âmes peuvent être admises à passer sous le portique des dieux (le Capricorne), qui conduit vers le cercle de la félicité éternelle.

Le vase sacré de la fiction chrétienne n'est pas moins remarquable que ceux des anciennes fictions païennes par ses vertus merveilleuses. Ce symbole de perfection apparaissait quelquefois aux chevaliers sous la forme d'une pierre précieuse. Toutes possédaient alors une propriété divine ; l'émeraude donnait la charité ; l'agate, l'éloquence ; l'amethyste, la tempérance ; le jaspe, la puissance ; l'onix, la beauté ; le saphir, la paix ; le corail préservait de la foudre ; la turquoise, des embûches ; la calcédoine, des illusions ; l'escarboucle, des fantômes ; l'iris, des fausses ténèbres ; la chrysolite, des passions ; la sardoine, de la tristesse ; la topaze, de la folie. Le Graal réunissait toutes ces propriétés ; il y avait dans sa forme extérieure quelque chose de mystérieux et d'ineffable que le regard humain ne pouvait bien saisir. Du reste, pour jouir de

(1) Voyez le *Symbolique* de Creuser, vol. III, p. 410, qui a rassemblé les notions laissées par Proclus et Plotin sur ce sujet. Comparez aussi le traité de Porphyre, *De antro nympharum*, et le *Somnium Scipionis* de Macrobe.

(2) Voyez encore Macrobe, *Ut Supra*, I, c. XII. — Le chaudron de *Ceridwen* occupe la même place dans la mythologie celtique. — Voyez *l'Hanes taliessin*, dans la mythologie celtique de M. Davies.

la vue même imparfaite du saint vase, il fallait non-seulement avoir été baptisé et être chrétien, mais la pureté corporelle et spirituelle était encore une condition indispensable pour pouvoir participer aux bienfaits qu'il répandait. On raconte que, malgré son grand courage et ses exploits chevaleresques, Lancelot du Lac fut reconnu indigne de recevoir sa part des bontés célestes dont le San-Graal était le dispensateur, en raison du commerce criminel qu'il entretenait avec la reine Genèvre.

Les oracles que rendaient le Graal lorsqu'il était consulté n'étaient point exprimés à l'oreille par des sons; ils étaient miraculeusement figurés à la vue en caractères tracés sur la surface même du vase, et disparaissaient aussitôt qu'ils avaient été lus.

Les biens attachés à la vue et au culte du Graal étaient spirituels et matériels. Les premiers se résumaient en une certaine joie mystique, pressentiment et avant-coureur de celle du ciel; les seconds procuraient une nourriture terrestre, et tout ce qu'on pouvait désirer en ce genre de rare et d'exquis. Il maintenait, en outre, ses adorateurs dans une jeunesse éternelle, pourvu qu'ils se conformassent strictement à toutes les règles et autres obligations de son culte.

Dans la version arabe qui nous paraît avoir été suivie par le romancier allemand, la coupe sacrée fut remise par un ange à Titurel, qui bâtit pour sa conservation un temple magnifique sur le Mont-Salvaez (le Mont-Sauvage), montagne sacrée située dans le Salvatierra, district d'Aragon, qui traverse le chemin de Roncevaux à Saint-Jacques-de-Compostelle. C'est là, qu'en contemplant chaque jour le Saint-Graal, Titurel a prolongé de cinq cents ans son existence, de même que le roi persan Giamschid prolongea jusqu'à sept cents ans sa glorieuse carrière par un semblable moyen. On dit même que Titurel ne s'endormit enfin du sommeil de la mort que pour avoir négligé, pendant dix jours, de visiter cette coupe miraculeuse.

Dans les vieux romans du Lohengrin, le mont Salvaez prend la place de l'île d'Avalon des romanciers anglais, et

c'est sur cette montagne qu'Arthur et ses chevaliers sont retenus enchantés (1). Considéré sous le rapport mystique, le monarque breton n'est plus ici que le roi de la légende, de l'acétisme et de la macération; et le mont Sauvage est l'image du Golgotha, où veillèrent pendant tant de siècles des générations de rois, et vers lequel se dirigeaient, par un sentier étroit et escarpé, les chevaliers en quête du vase symbolique qui a reçu le sang précieux versé pour sauver le monde. Aussi, loin de demeurer insensible à ce qui se passe en son absence sur la terre, Arthur y envoie souvent quelques-uns des pieux chevaliers qui composent la milice guerrière instituée pour la garde et la défense du saint vase, afin de secourir le monde chrétien, en attendant le jour où il y reparaîtra lui-même (2).

La fiction du San-Graal paraît s'être localisée en Allemagne, où l'on retrouve encore le génie religieux qui inspirait les poètes de l'époque de Hohenstauffen. A quatre milles de Dann s'élève, du centre d'une plaine, la montagne de Sainte-Barbara. Le peuple appelle cette montagne le Graal, et croit qu'elle renferme un grand nombre de personnes vivantes, dont l'existence doit être prolongée jusqu'au jour du jugement dernier, et qui y passent leur temps dans des plaisirs continuels (3).

On pourrait, sans doute, étendre bien plus loin les recherches sur l'interprétation d'un symbole qui s'est introduit dans les fictions de tant de nations diverses; et en rassemblant les débris épars de cette grande tradition, essayer de faire connaître l'origine de ces doctrines mystiques, qui ont passé des temples païens où elles furent jadis enseignées, dans les croyances populaires, sous une forme plus attrayante, quoi-

(1) C'est le même sujet que le *Chevalier Assigne*, ou *Chevalier du Cygne*; c'est aussi le même que le *Margrave de Narbonne*, vieux roman allemand, édité par M. Gorres. — Heidelberg, 1819.

(2) Les romanciers font jouer ici à Arthur le rôle que Pindare assignait à Proserpine qui, « ayant nettoyé l'âme de ses impuretés, la renvoie dans la région du soleil (sur la terre), où elle se distinguera par sa sagesse, et sera classée dans la suite parmi les héros, objets de la vénération publique. »

(3) *Theodoric a niem*, lib. II, de schismat. ch. XX, cité par Prætorius 1-393.

que moins imposante peut-être. Mais comme un tel travail nous éloignerait beaucoup du plan que nous avons adopté dans cet ouvrage, nous nous contenterons de consigner ici une remarque, qui n'aura point sans doute échappé aux hommes instruits qui nous liront, c'est que la tradition du Graal peut être considérée comme le chaînon qui unit l'épopée catholique avec la poésie orientale; elle se lie intimement à la philosophie d'Albert-le-Grand, qui se rattache elle-même à la science d'Avicenne, des mages et de l'Hermès égyptien.

CHAPITRE II.

Thomas d'Erceldoune, O'Donohue, Frédéric Barberousse, Ogier-le-Danois, le roi Boabdil, Hendrick Hudson, etc., etc.

« Then Thomas lay an huntlie Baank
» A ferlie he Spied wi his E'e;
» And then he saw a laddie Bright
» Come Riding dow the Eildon tree (1). »
Old Ballad.

Après la dissertation qu'on vient de lire, dont le sujet, un peu sérieux peut-être, n'est cependant point étranger à celui que nous avons entrepris de traiter, nous allons ramener encore une fois le lecteur dans cette terre d'illusions et de féerie, dans ce cercle magique où nous tournons depuis si longtemps. C'est d'abord vers l'Ecosse, le pays des fictions ingénieuses, que nous allons diriger son attention. Nous reviendrons ensuite ensemble dans cette antique Germanie, qui, depuis Tacite jusqu'à nos jours, a conservé le privilége de fournir le reste de l'Europe de vieilles, mais intéressantes

(1) « Tandis que Thomas se reposait sur la bruyère d'Huntly, il aperçut une grande merveille : il aperçut une brillante dame qui descendait à cheval les montagnes d'Eildon. » (Vieille ballade.)

histoires, et que l'on peut nommer à juste titre la terre classique du merveilleux.

Si l'Ecosse n'a point cherché, comme l'Angleterre, à rivaliser avec la France, en faisant d'un des chefs de ses clans belliqueux le conquérant de l'Europe et l'émule de Charlemagne, elle a au moins fourni à l'histoire romantique des hommes dont la puissance, bien supérieure à celle d'Arthur, et s'exerçant au moyen des sciences occultes dont ils étaient possesseurs, leur permettait de lire dans l'avenir et les plaçait bien au-dessus des héros et des paladins, dont ils étaient eux-mêmes les soutiens et les protecteurs. L'Ecosse est non-seulement la patrie de Merlin, le plus célèbre des magiciens qui aient encore paru, mais elle a également donné naissance à Thomas d'Erceldoune, surnommé le Rimeur, dont la réputation, quoique moins répandue que celle du grand enchanteur, est cependant très-populaire dans les vallées de la Calédonie, soit qu'on considère Thomas comme poète ou comme prophète, soit qu'on veuille attribuer la renommée dont il a joui parmi ses compatriotes au rôle merveilleux qu'on lui fait jouer dans l'aventure que nous allons raconter.

Thomas d'Erceldoune, surnommé le Rimeur, qui paraît avoir vécu dans le XIIIe siècle, sous le règne d'Alexandre III, roi d'Ecosse, fut, comme tous les gens instruits de cette époque, soupçonné de magie; on lui attribua également le don de prophétie, qu'il avait acquis d'une manière toute particulière. L'événement extraordinaire qui fit du *laird* d'Erceldoune un sage et un prophète présente des circonstances qui se rattachent en même temps aux anciennes superstitions du paganisme et aux fictions de la féerie moderne. Voici comment on raconte encore aujourd'hui sur les bords du Tweed les amours du poète écossais avec la reine des fées (1) :

« Un jour que Thomas se reposait des fatigues de la chasse sur la bruyère des hauteurs d'Huntly, il aperçut une dame

(1) Le récit suivant, qui est celui donné par W.-Scott dans ses *Lettres sur la démonologie*, est le même que celui que font les vieilles femmes d'Ecosse de l'aventure de Thomas, qui est également rappelée dans une ballade populaire dont nous citons quelques passages.

d'une grande beauté qui descendait des montagnes d'Eildon, dont les triples sommets s'élèvent au-dessus du monastère de Melrose. Sa robe était de soie verte et son manteau du velours le plus fin. Comme elle tenait un arc à la main et qu'elle portait des flèches à sa ceinture, on l'eût prise, en la voyant, pour la déesse des bois. Son palefroi gris-pommelé était également d'une beauté remarquable, et *cinquante-neuf* clochettes d'argent suspendues à sa crinière remplissaient l'air de leurs sons harmonieux (1). La selle du coursier était d'ivoire, revêtue d'orfévrerie, et tout le reste de son équipement répondait à la magnificence des vêtements de celle qu'il portait. La belle chasseresse conduisait en lesse trois lévriers, et le même nombre de limiers la suivaient en hâletant.

» Thomas, frappé de la beauté de cette dame, s'avança vers elle et lui exprima avec timidité l'impression que ses charmes venaient de produire sur son cœur; mais la belle reçut cet hommage avec dédain, et lui dit que s'il voulait qu'elle l'écoutât, il devait d'abord lui promettre de devenir son esclave et d'exécuter toutes ses volontés. Thomas le jura avec ardeur. La dame descendit alors de cheval et s'assit sur la bruyère; mais à peine son heureux amant s'était-il placé près d'elle, que la *belle chasseresse* se trouva tout à coup transformée en une vieille hideuse et décrépite, dont la vue seule était capable de faire reculer d'horreur. Cependant, lorsque cette affreuse sorcière commanda au pauvre Thomas de dire adieu à la lumière du ciel et au vert-feuillage des bois, il se sentit tellement en son pouvoir, qu'il ne put s'empêcher de la suivre sans répondre un seul mot. La vieille le conduisit à l'entrée d'une caverne, dans laquelle ils pénétrèrent et où ils marchèrent pendant trois jours au milieu des ténèbres, ayant de l'eau

(1) Her skirt was o'the grass-green silk
Her mantle of the velvet fine
A ilka tolt of her horse's mane
Hung fifty siller bells and nine.

« Sa robe était de soie, couleur vert-pré; et à la longue crinière de son cheval gris étaient suspendues cinquante-neuf clochettes d'argent. »

jusqu'aux genoux et n'entendant d'autre bruit que le brisement monotone des flots d'un océan lointain (1). Ils traversèrent aussi plusieurs fleuves de sang qui se trouvaient sur leur passage. Enfin, ils revirent la lumière du jour, et se trouvèrent au sortir de la caverne au milieu d'un verger délicieux. Thomas, qui mourait de faim, avança aussitôt la main pour saisir quelques-uns des beaux fruits dont étaient chargés les arbres qui l'entouraient; mais sa conductrice le retint et l'informa que les belles pommes qu'il voyait étaient le fruit fatal qui avait causé jadis la chute du premier homme, et que quiconque en mangeait ne pouvait plus retourner sur la terre.

» A peine la compagne de voyage de Thomas eut-elle mis le pied sur ce terrain mystérieux et respiré l'air magique de ce lieu de délices, qu'elle reparut à ses yeux dans le même équipage et aussi belle qu'elle s'était montrée à lui sur la bruyère d'Huntly. Elle s'assit alors, et après avoir fait placer Thomas à ses pieds, la tête appuyée sur ses genoux, elle lui fit connaître l'endroit où ils se trouvaient. « C'est par ce chemin que vous voyez à droite, lui dit-elle, que les âmes des bienheureux se rendent en paradis. Celui qui descend à gauche, et qui paraît si fréquenté, mène au séjour des peines éternelles. Le troisième chemin, que vous apercevez du côté de cette sombre forêt, conduit dans un lieu de peines moins sévères, d'où les pécheurs peuvent être délivrés par les prières des vivants. Enfin, en suivant cette belle avenue qui traverse la plaine, on arrive à un château magnifique, situé dans le pays de féerie *(Elfland,* la terre des Elfes). Le maître du château est roi de ce pays, et j'en suis la reine. Jugez des malheurs dont nous serions tous deux menacés, si mon époux venait à savoir ce qui s'est passé entre nous. En conséquence, dès que vous serez arrivé dans ce château, où nous allons nous rendre, vous ne répondrez à aucune des questions qui pourront vous être adressées. J'aurai soin de justifier votre silence, en disant

(1) Three days they travel. Through darkness, up to their knees in water, ad only hear the *swawing of the flode.*

que je vous ai retiré l'usage de la parole, en vous enlevant de sur la terre. »

» Après ces prudentes instructions, la reine et son amant se mirent en route pour le château du roi des fées, où ils entrèrent par une cuisine dans laquelle ils aperçurent les préparatifs d'un festin qui aurait fait honneur à la table d'un roi de la terre. Trente cerfs couvraient de leurs corps des tables immenses, et de nombreux cuisiniers étaient occupés, les uns à les couper par morceaux, les autres à les apprêter, tandis que des lévriers gigantesques léchaient avec délice le sang de leurs victimes et jouissaient de la vue de ce carnage.

» La reine et Thomas entrèrent ensuite dans le salon royal, où le roi fit à sa compagne l'accueil le plus gracieux. Des dames et des chevaliers s'amusaient alors à danser, et le nouveau venu, oubliant les fatigues du voyage, se mêla bientôt à leurs plaisirs.

» Après un laps de temps qui sembla bien court à l'amoureux laird d'Erceldoune, la reine le prit un jour à part et l'engagea à se préparer à retourner sur la terre. — « Combien croyez-vous, ajouta-t-elle, que vous êtes resté de temps ici? — Certainement, belle dame, pas plus de sept jours, répondit Thomas. — Vous vous trompez, reprit la reine, vous y êtes demeuré sept ans, et il est grandement temps que vous partiez. Sachez que le démon de l'enfer doit venir demain dans ce château réclamer le tribut qui lui est dû, et je tremble que votre beauté n'attire ses regards. Pour rien au monde, je ne vous livrerais à un pareil sort; ainsi, levez-vous et partons à l'instant. » La crainte du danger réconcilia un peu Thomas à l'idée de quitter ce lieu de délices; et bientôt les deux amants se trouvèrent une seconde fois sur les bruyères d'Eildon.

» Après des adieux pleins de tendresse, la reine désirant que Thomas puisse acquérir un grand renom parmi les hommes, le doua, en le quittant, du don de prophétie, et voulut que toutes les paroles qui sortiraient de sa bouche fussent des paroles de vérité. En vain Thomas lui représenta-t-il combien cette grande franchise pourrait lui faire d'ennemis dans le monde où il allait reparaître, la reine ne voulut rien entendre

à cet égard. Aussi notre héros acquit-il bientôt la réputation d'un grand prophète, car il n'annonçait rien qui ne se réalisât.

» Thomas vécut encore pendant plusieurs années dans sa tour d'Erceldoune, jouissant en paix de la renommée que lui avaient acquise ses prophéties, dont plusieurs se sont conservées jusqu'à nos jours dans la mémoire de ses compatriotes (1). Enfin, un jour qu'il avait reçu la visite du comte de March, et qu'il était à table avec ce seigneur, un cri d'étonnement s'éleva tout à coup dans le village qui était voisin de sa demeure : un cerf et sa biche étaient sortis de la forêt d'Ettrick, et, contre l'habitude de ces animaux timides, s'étaient approchés du village, qu'ils traversèrent sans montrer la moindre crainte, se dirigeant paisiblement vers la tour d'Erceldoune (2). Le prophète, en les apercevant, se leva de table, et sachant sans doute ce que signifiait cette visite extraordinaire, il les suivit dans la forêt. Depuis ce moment, Thomas-le-Rimeur n'a plus reparu dans la société des hommes, quoiqu'il ait été vu différentes fois par plusieurs personnes auxquelles il avait sans doute jugé convenable de se montrer. C'était sous un grand arbre, dont une pierre énorme occupe en ce moment la place, que Thomas rendait autrefois ses oracles, le même à l'ombrage duquel il était couché, lorsqu'il fit la rencontre de la belle reine des fées.

» Depuis la disparution du célèbre Rimeur, le peuple a toujours cru qu'il était occupé, dans la retraite où l'on croit qu'il s'est retiré, à rassembler des forces qu'il doit conduire un jour au secours de sa patrie, lorsqu'elle sera menacée de quelque éminent danger. On lit dans Walter-Scott l'aventure d'un maquignon qui vendit un cheval noir à un homme d'une apparence vénérable. Il fut convenu entre eux que le maquignon se rendrait le soir même, à minuit, sur une éminence remarquable des montagnes d'Eildon, que l'on nomme *the Lucken-*

(1) On trouve plusieurs de ces prophéties dans un recueil intitulé : *Ancient scots poems*, Edimb., 1770.

(2) Walter-Scott pense que cette circonstance est imitée d'un passage de la vie de Merlin dans le roman de Geoffroy de Monmouth.

hare, pour recevoir le prix de son cheval. L'homme fut exact au rendez-vous, et le prix convenu lui fut compté en ancienne monnaie d'Ecosse; après quoi, l'acheteur lui proposa de visiter sa résidence, qui était une caverne à l'entrée de laquelle ils se trouvaient alors. Le maquignon suivit son guide à travers plusieurs longues rangées de stalles; dans chacune d'elles était un cheval immobile, auprès duquel était couché un guerrier armé de toutes pièces, dans le même état d'immobilité. « Tous ces hommes et tous ses chevaux, dit l'enchanteur à voix basse, se réveilleront le jour de la bataille de Sheriffmoor (1). » A l'extrémité de ce *dépôt* extraordinaire étaient suspendus un sabre et un cor, que le même personnage indiqua au maquignon comme pouvant seuls fournir les moyens de rompre le charme sous lequel se trouvaient ces chevaux et leurs cavaliers. Le pauvre diable, dont l'esprit était sans doute égaré par tout ce qu'il voyait, saisit en tremblant le cor et en fit sortir quelques faibles sons. A l'instant, les chevaux tressaillirent dans leurs stalles, les guerriers secouèrent leurs armures, et l'instrument échappa des mains du maquignon, épouvanté du tumulte qu'il venait d'exciter. Alors une voix de tonnerre fit entendre ces paroles : : « Malheur à l'homme qui est assez poltron pour ne point tirer l'épée avant de sonner l'alarme (2)! » puis un tourbillon emporta le maquignon hors de la caverne, dont il ne put jamais ensuite retrouver l'entrée (3). »

Cette histoire des amours de Thomas-le-Rimeur et de la reine des fées, dont on distingue facilement l'origine classique, nous semble devoir être rangée parmi celles que l'on peut justement appeler, comme l'a fait Ritson (4), « des métamorphoses gothiques d'épisodes mythologiques, beaucoup mieux

(1) Cette bataille eut lieu le 13 novembre 1715, entre les partisans de la maison de Hanôvre et les troupes de Charles-Edouard.

(2) Woe to the coward that ever he was borne,
That did not draw the sword before he blew the horn.

c'est-à-dire qu'avant de défier un ennemi, il est prudent de se mettre en garde.

(3) *Lettres sur la démonologie*, p. 147.

(4) En parlant de l'histoire d'Orfeo et d'Eurodice.

racontées par Ovide. » Nous avons déjà fait remarquer qu'il n'y avait aucun doute qu'à une certaine époque la croyance populaire n'ait établi entre la reine des fées et la reine des Elfes la même distinction qui existait jadis dans la mythologie grecque entre leurs indubitables prototypes Artémis et Perséphone (Diane et Proserpine), distinction qui n'existe plus, à la vérité, depuis longtemps dans les croyances vulgaires, mais dont on peut encore néanmoins retrouver quelques vestiges.

Dans la ballade de Thomas-le-Rimeur, nous voyons d'abord figurer la reine des fées sous le costume et avec les attributs de la triple Hécate, la fille d'Astérie et du titan Persès (1), quittant la cour de son époux pour aller sur la terre chasser le gibier des bois, frappant sans distinction de ses flèches mortelles les hommes et les animaux (2), et le chevalier d'Erceldoune, enflammé par les attraits de la belle chasseresse, prendre une résolution au moins aussi téméraire que celle qui causa jadis la perte de l'infortuné Pirithoüs (3). Les descriptions que nous lisons dans les contes populaires et les ballades des danses et des chasses de la reine des fées ont la plus grande ressemblance avec celles que nous ont laissées Homère et Virgile de Diane et des nymphes de sa suite :

« Qualis in Eurotæ ripis aut per juga cynthi
Exercet Diana choros; quam mille secutæ
Hinc at que hinc glomerantur oreades; illa pharetram
Fert humero, gradiensque deas supereminet omnes (4). »

Dans tous les autres détails de cette histoire, l'épouse du

(1) Le géant Persès, fils de Créius et d'Eurybie, épousa Astérie, dont il eut Hécate. Hésiod., Théogén., v. 375.

(2) Voyez dans Lucien ce que dit un des interlocuteurs de ses dialogues sur le goût de la reine de l'enfer, qu'il appelle Hécate, pour les plaisirs de la chasse. — *Philops*, chap. XVII.

(3) Pirithöus, ayant voulu enlever Proserpine et étant descendu aux enfers pour exécuter ce projet, fut arrêté par Pluton et, selon quelques-uns, livré aux furies ou attaché à la roue de son père Ixion.

(4) « Telle est Diane, lorsque, sur les bords de l'Eurotas, ou sur le mont Cynthus, elle conduit des chœurs de danse; mille oréades se rassemblent de toutes parts et se rangent autour d'elle. La déesse marche, le carquois sur l'épaule, et passe de toute la tête les nymphes de sa suite. » — *Æneid.*, liv. I, v. 498.

roi d'Elfland est identiquement la même que Proserpine, fille de Cérès. Le voyage au pays de féerie n'est que la répétition de tout ce que nous trouvons dans Homère, dans Platon et dans Elien sur les sombres demeures, les ténèbres cimmériennes et les profondeurs de l'Océan. Dans les histoires de ce genre racontées par Lucien, qui ne sont réellement que les récits exagérés des croyances populaires d'alors, un des fleuves qui entourent le séjour des peines est un fleuve de sang (1). L'endroit où Thomas plaça sa tête sur les genoux de sa belle conductrice est le carrefour où Minos, Éaque et Rhadamante tiennent leur tribunal; une des routes qui y aboutissent conduit aux îles des bienheureux, et l'autre, au Tartare (2). Le fruit défendu, qui interdit tout espoir de retour sur la terre à ceux qui en mangent, est une autre version de la grenade qui figure si mystérieusement dans l'histoire de Proserpine, mêlée avec quelques idées prises dans la Genèse, sur l'arbre de vie et de mort.

L'histoire racontée par Cléombrote dans Plutarque, au sujet du don de prophétie accordé à certains hommes qui avaient visité les régions infernales, est encore plus remarquable que celle du Rimeur d'Erceldoune : « Je ne feindrai point, dit Cléombrote, de vous faire le conte que j'ai entendu d'un étranger, lequel, après plusieurs allées et venues, ayant bien clairement acheté et payé l'aventure de le rencontrer, je le trouvai à la fin à toute peine, auprès de la mer Rouge. Il ne parlait aux hommes qu'une fois l'année, et le demeurant du temps conversoit, comme il le disoit, avec les *nymphes nomades*, et avec les dœmons. Je lui parloi et me fit bon recueil. C'estoit le plus bel homme de visage que je pense jamais avoir veu, non sujet à maladie aucune, et prenoit tous les mois une fois seulement le fruict de ne sai quelle herbe medecinale amere dont il vivoit : il estoit exercité à parler plusieurs langues, et parloit avec moi plus communement en langage dorique : son parler sembloit presque un chant, et si tost qu'il ouvroit la

(1) Elien, *Var. hist.*, III, p. 18. Lucien, *Ver. hist.*, II, p. 3.
(2) *Plat. gorg.*, p. 254.

bouche pour parler, tout l'environ de lui estoit rempli d'une très souëve odeur qui en sortoit. Or quant à tout autre savoir et connoissance de toutes histoires, il l'avoit tout le long de l'an, mais quant à la divination, elle lui estoit inspirée un seul jour en chaque année, auquel il descendoit sur le rivage de la mer, et là chantoit et predisoit les choses à avenir aux princes et seigneurs de tous le pays et aux secretaires des rois, qui se trouvoyent là à jour nommé, et puis s'en retournoit (1). »

Voilà donc longtemps avant Plutarque un homme qui prédit l'avenir aux princes et aux grands de l'Orient, sous un palmier, du bord de la mer Rouge, de la même manière qu'un *rimeur* écossais l'annoncera bien des siècles plus tard, sous un chêne des bords de la Tweed, aux barons et aux chevaliers de l'ancienne Calédonie. Tous deux ont puisé leur science à une source commune, tous deux tiennent leur pouvoir des *nymphes nomades* et des Elfes ou fées, qui sont les mêmes divinités sous une dénomination différente (2). Depuis plus de vingt siècles, les fictions populaires sont restées les mêmes, les noms seuls ont pu changer.

On voit par là que le don de prophétie que l'on pouvait acquérir par un voyage aux régions infernales, est une de ces croyances populaires qui remontent à la plus haute antiquité, et que l'histoire de Thomas d'Erceldoune n'est, comme toutes celles du même genre, qu'une imitation de celle de Cléombrote, qui n'était peut-être elle-même que celle d'une plus ancienne encore.

Quant à Thomas-le-Rimeur, il paraît certain que ce person-

(1) Plutarque, *Des oracles qui ont cessé*, traduc. d'Amyot, XVI, p. 1091. (Voyez sur l'usage que les modernes ont fait de cette tradition, qui accorde le don de prophétie aux mortels qui visitent les régions infernales, *Heyne's fourteenth excursus* to the sixth book of the Énéide.)

(2) Que deviennent après toutes ces preuves les *barrigènes* de Pomponius Méla, dont on a voulu faire le type de nos fées ainsi que cette opinion insoutenable : « Que la croyance aux fées est une production du sol de notre patrie. Qu'elle ne nous est venue ni des Grecs ni des Romains, comme l'ont prétendu quelques savants : qu'elle est née dans notre France, qu'elle nous est propre et qu'elle nous appartient. » (Origine de la féerie, lett. 8, p. 42.) Il ne faut pas toujours croire les savants sur parole.

nage qui remplit dans toutes les histoires écossaises le même rôle que Merlin dans les romans de la Table-Ronde, a usurpé les priviléges et la réputation du grand enchanteur des romanciers anglais, qui n'était sans doute lui-même que l'usurpateur d'une autre réputation plus ancienne. Walter-Scott, malgré sa grande partialité pour son vieux compatriote, convient néanmoins de la probabilité de cette opinion. Mais il n'en est pas de même *du titre du plus ancien poète qui ait écrit en rimes anglaises*, que le bardé d'Abbotsford paraît avoir décerné de sa propre autorité, et sans preuves suffisantes, au vieux Rimeur (old rymer) d'Erceldoune, titre qui lui a été fortement contesté par plusieurs sévères critiques : nous allons faire connaître le sujet de cette dispute littéraire, qui a fait dans le temps quelque bruit chez nos savants voisins.

Walter-Scott, qui avait commencé un ouvrage dont Thomas devait être le principal personnage, a prétendu un peu légèrement que le surnom de Rimeur avait été donné autrefois au laird d'Erceldoune, en raison d'un roman en vers sur les amours de Tristram et de la belle Yseult, qu'il lui attribue sans aucune preuve, et qu'il considère comme le plus ancien morceau de poésie anglaise qui existe (1). Pour appuyer cette opinion, Walter-Scott publia quelques années avant sa mort, sous le titre de *Sir Tristram*, et d'après un manuscrit de la bibliothèque des avocats d'Edimbourg, un poème qu'il annonce comme étant l'œuvre de Thomas-le-Rimeur (2). Ce poème était accompagné d'une grande quantité de notes et d'une dissertation sur son auteur prétendu. Plusieurs critiques, entre autres Campbell et le savant éditeur de Warton, ont démontré de la manière la plus évidente que les preuves sur lesquelles s'appuyait sir Walter-Scott pour faire considérer Thomas comme l'auteur de cet ouvrage, étaient imaginaires et peu satisfaisantes (both imaginary and unsatisfactory) : et ils ont prouvé, sans réplique, que ce poète ne pouvait être

(1) *Lettres sur la démonologie*, etc., p. 142.
(2) Voyez à cet égard l'*Histoire de la poésie anglaise*, par Warton, vol. I, p. 78.

l'auteur du roman de Tristram, qui est bien et dûment d'origine française. Ce roman était tellement répandu en Europe longtemps avant l'époque où vivait Thomas, qu'il en fut fait, en 1226, une traduction en langue irlandaise, d'après l'ordre du roi Haçon. Le mérite attribué faussement au Rimeur écossais se borne donc à avoir fait une traduction en langue anglaise d'un roman français, et on ne peut concevoir comment cette circonstance a pu échapper aux savantes recherches du grand écrivain, qui s'est fait l'éditeur de cette traduction (1).

Il est néanmoins certain que Thomas d'Erceldoune a composé plusieurs *romances* ou histoires populaires, et qu'il a également écrit des prophéties dans le genre de celles de Merlin.

Walter-Scott, qui aimait beaucoup les vieilles histoires, et qui les racontait de manière à les faire aimer de tous ceux qui les entendaient de sa bouche, avait une prédilection toute particulière pour celle du *laird* d'Erceldoune, dont l'ancienne tour s'élevait jadis dans le voisinage du château *gothique*, bâti *depuis quelques années* par le savant baronnet. Il parcourait souvent avec ses nombreux visiteurs « *la terre classique* », ainsi qu'il l'appelait, où la tradition populaire a placé les scènes les plus remarquables de la vie du prophète écossais : « Ici, disait-il un jour à Washington Irving, dans une promenade qu'ils faisaient ensemble, ici s'élevait anciennement l'arbre d'Hildon, sous lequel Thomas-le-Rimeur *rendait* ses prophéties ; de ce côté, sont les bruyères d'Huntly, sur lesquelles Thomas se reposait lorsqu'il entendit le bruit harmonieux des clochettes magiques, et qu'il vit venir à lui la belle reine des fées, montée sur son palefroi gris ; et voilà dans ce vallon mystérieux le *bogle burn* ou *goblin brook* (le ruisseau du Goblin), que les deux amants suivirent ensemble pour se rendre dans

(1) Voyez sur cette discussion, Warton, t. I, p. 81.

M. Emile Souvestre a donc eu tort de dire, dans ses *Derniers bretons*, que le roman de *Tristan de Léonais* a été traduit en vers par Thomas Erceldon, *trouvère normand*. Ce roman était originairement un lai breton qui fut traduit en prose française par Louis Dugast, puis mis en vers par Lachèvre de Reims.

le pays de féerie. » Puis il récitait en marchant, d'une voix forte et mélodieuse, quelques stances de la belle ballade populaire que nous a conservée Leyden. Son esprit était tellement rempli de toutes les fictions traditionnelles qui étaient liées aux objets qui l'entouraient, qu'il en parlait, selon toute apparence, autant pour sa propre satisfaction que pour celle des personnes qui l'accompagnaient dans ces agréables excursions (1).

Une tradition à peu près semblable à celle que nous venons de raconter existe dans une île voisine de l'Ecosse; elle y a été embellie de tout ce que la vive imagination des Irlandais peut ajouter encore à de pareilles fictions.

C'est toujours comme récompense de leurs vertus ou comme châtiment de leurs crimes que quelques mortels ont *obtenu* de visiter à des époques fixes, après leur trépas, les lieux dans lesquels ils se plaisaient sur la terre. L'apparition de ceux qui ont été, pendant leur vie, les bienfaiteurs de l'humanité, est toujours d'un augure favorable pour les mortels, et annonce ordinairement une longue paix ou des récoltes abondantes. C'est ainsi que les Irlandais ont toujours considéré les apparitions, devenues moins fréquentes de nos jours, d'un de leurs anciens chefs, du grand O'Donohue, un de ces princes rares, dont la mémoire est conservée précieusement dans le cœur de leurs sujets.

Ainsi que le barde d'Erceldoune, le prince O'Donohue avait le don de prédire l'avenir. La tradition se tait sur la manière dont il acquit cette faculté; mais il y a, néanmoins, tout lieu de croire qu'il la tenait de quelques nymphes des eaux, au moins son histoire nous permet-elle de faire cette supposition. Ce chef, qui régnait sur la contrée qui environne le beau lac de Killarney (Lough lean), était adoré de ses sujets, dont il

(1) Walter-Scott avait pris sous sa protection un vieux blaireau, qui avait creusé son terrier dans ce vallon, et il me disait quelquefois, en riant, que cet ermite était le successeur de Thomas, et peut-être bien Thomas lui-même, revenu de la terre des fées, mais toujours sous le pouvoir d'un charme magique. Nous en avons souvent causé dans les longues promenades que nous avons faites ensemble.

faisait le bonheur par sa sagesse, sa douceur et sa justice. Un jour qu'il avait donné un festin splendide à tout ce qu'il y avait de plus distingué dans son royaume (1), sa voix prit tout à coup un accent prophétique, et il annonça à ses nombreux convives les malheurs qui menaçaient leurs descendants; puis, se levant lentement de son siége, il s'avança d'un pas solennel vers le lac, sur la surface duquel on le vit marcher pendant quelque temps. Lorsque le prince fut parvenu au milieu de cette vaste étendue d'eau, il se retourna majestueusement, jeta un dernier regard sur ses amis, et disparut après leur avoir tendu les bras en signe d'adieu.

La mémoire d'O'Donohue s'est conservée jusqu'à nos jours, et l'on prétend que chaque matin du premier jour de mai, anniversaire de sa disparution, il revient, monté sur un coursier d'une blancheur éclatante, visiter ses anciens domaines, au son d'une musique harmonieuse, et précédé de groupes joyeux de jeunes garçons et de jeunes filles, couronnés de guirlandes de verdure, qui jettent des fleurs sur son passage. Les personnes qui ont eu le bonheur de jouir de ce spectacle extraordinaire ajoutent que le prince irlandais se montre armé de toutes pièces et précédé d'une vague écumante, qui roule avec bruit et enveloppe presque entièrement la tête de son coursier (2), dont on entend parfois les hennissements. Cette troupe brillante parcourt majestueusement le lac et disparaît enfin, enveloppée par le brouillard, à la vue des spectateurs étonnés, dont les oreilles sont encore longtemps frappées des sons harmonieux que l'écho reproduit et prolonge au loin, et qui s'éteignent enfin dans de confus et doux murmures (3).

Au nombre des histoires que l'on raconte sur O'Donohue est celle d'une jeune et belle fille de Killarney, qui se prit d'une

(1) L'Irlande était alors divisée en plusieurs petites principautés, dont les souverains prenaient le titre de roi.

(2) Les bateliers du lac de Killarney nomment ces hautes vagues qui viennent se briser sur le rivage, lorsqu'il y a beaucoup de vent, « les chevaux blancs d'O'Donohue. »

(3) *Fairy legends of the south of ireland*, vol II.

telle passion pour ce héros imaginaire, d'après tout ce qu'elle entendait raconter de ses apparitions merveilleuses, qu'elle finit, dans un accès de folie sans doute, par se précipiter dans le lac, couronnée de fleurs et de verdure, après avoir annoncé qu'elle allait rejoindre, dans ses grottes humides, l'amant que son cœur avait choisi. Cette mélancolique aventure a fourni à Moore le sujet d'une de ses plus douces mélodies (1).

O'Donohue n'est point, comme on peut bien le penser, le seul des anciens chefs irlandais qui revient annuellement visiter ses domaines. Durant certaines nuits du mois d'août, un des comtes de l'antique maison de Kildare, grand guerrier pendant sa vie, apparaît armé de pied en cap, et monté sur un cheval de bataille, sur les vastes bruyères du Curragh de Kildare, pour passer en revue ses troupes imaginaires.

Les chants guerriers des bardes germains n'étaient que des traditions orales, qui servaient à perpétuer la mémoire des héros et des princes (2). Ainsi que les jeunes Grecs apprenaient dès leur enfance à réciter les vers d'Homère, de même chez les Germains et les Franks il entrait dans l'éducation de la jeunesse de savoir et de chanter les poèmes dans lesquels étaient célébrés les exploits des héros leurs ancêtres (3). Il est probable que ce furent ces poèmes que Charlemagne fit recueillir, et qu'Eginhard nous apprend qu'il se plaisait lui-même à répéter (4). Beaucoup de conjectures ont été faites à l'égard de ce recueil qui n'existe plus. Nous pensons que les chants, ou du moins une partie des chants dont on a composé

(1) *Moorés works*, t. II, p. 371.

(2) Tacite dit qu'Arminius, le vainqueur de Varus, est encore célébré parmi les nations barbares, c'est-à-dire les anciens Germains. *Annal.*, III et *Mor. Germ.* II-3. — Suivant Diodore de Sicile, les Gaulois, qui sont Celtes, remettaient à leurs serviteurs les dépouilles encore toutes sanglantes qu'ils avaient enlevées à leurs ennemis; elles étaient portées en triomphe, tandis qu'on entonnait un chant épinicial. » Lib. v, p. 308-352. — Les Celtes, dit Elien, sont les plus entreprenants des hommes, et ceux de leurs guerriers qui meurent dans les combats deviennent le sujet de leurs chants. — *Var. hist.*, lib. XXII, c. XXIII.

(3) Trithème, abbé allemand et historien qui écrivit en 1490. *Comprend. annal.*, liv. I, p. 2.

(4) « *Item* barbara et antiquissima quibus veterum actus et bella cantabantur *scripsit*, memoriæ que mandivit. *Eginhart*, cap. XXXIX.

depuis le *Niebelungen*, et surtout le livre des héros (1), devaient nécessairement en faire partie. Quoi qu'il en soit, un des plus anciens morceaux de poésie théotisque ou teutonne qui nous reste aujourd'hui est une ode ou poème écrit en 883, en l'honneur de la victoire que Louis III, roi de Neustrie (frère de Carloman), remporta près de l'Escaut, sur les Normands, en l'année 881, et que le savant Mabillon a traduit en latin, d'après un manuscrit de la bibliothèque du monastère de Saint-Amand, en Hollande (2). Ce poème est rimé et en stances de quatre vers. En voici un passage d'autant plus curieux, qu'il y est fait mention d'un ancien usage religieux de nos pères, dont peu d'historiens ont encore parlé :

« Les deux armées sont à peu de distance l'une de l'autre; les Franks surtout brûlent d'en venir aux mains avec les Normands, en raison d'une défaite qu'ils ont essuyée précédemment : « Le roi saisit son bouclier et sa lance, et part au galop. Louis désirait avec ardeur trouver l'occasion de se venger de ses ennemis, et il ne l'attendit pas longtemps, car en peu d'instants il aperçut les Normands. A cette vue, il s'écria : « Dieu soit loué ! » Et, s'avançant ensuite fièrement, il entonna le premier *le chant accoutumé*, *le glorieux Kirie eleison* (lioth frono), qui fut répété par toute l'armée. L'hymne guerrier terminé, l'armée s'ébranla, et l'on vit sur les visages enflammés des Franks l'impatience qui les animait. Enfin, la bataille commença, et chaque soldat s'occupa à prendre sa revanche. Mais nul n'en prit une plus sanglante que le roi de Neustrie, dont l'impétuosité et le courage ne purent être égalés par aucun (3). »

Le chant du *Kirie eleison* était depuis longtemps en usage dans les armées des empereurs chrétiens (4). Cette coutume re-

(1) Voyez ce que dit M. Ampère, cité par M. de Chateaubriand, sur le manuscrit trouvé dans l'abbaye de Fulde, *Etude hist.* v. II., p. 284.

(2) Schister l'a publié dans le second volume de son *Thesaurus antiquitatum Teutonicarum*, et l'a intitulé : *EHINIKION rhytmo teutonico ludovico regi acclamatum cum normanos*, anno DCCCLXXXIII.

(3) Mabillon. *Rerum gallorum et franc script.*, t. IX, p. 99.

(4) *Bona. rer. liturg.*, II, c. IV. — *Beda.*, lib. I. — *Eccl. hist. angl.*, cap. XX. « Kirie eleison cantantes more fidelium militum properantium ad bellum, saliendo ingressi sunt rhenum. » — *Miræ. s. verenæ.*, t. I. sept. 170., col. 2.

ligieuse s'établit également parmi les Scandinaves après leur conversion, et ils accompagnaient ordinairement ces hymnes en frappant sur leurs boucliers (1). Thierri d'Engelhusen rapporte que, dans la grande bataille livrée aux Huns en 934, les chrétiens entonnèrent le *Kirie eleison* en marchant au combat; mais, ajoute-t-il, du côté des Barbares : *Diabolica vox hiu, hiu, hiu, auditur* (2).

L'Eglise grecque avait autrefois un recueil d'hymnes militaires à l'usage des guerriers, soit dans les camps, soit au combat (3).

Aux chants sacrés succédèrent ensuite des chants tout guerriers, dans lesquels on célébrait les exploits des héros au lieu de chanter la gloire de Dieu. La chanson de Roland fut le dernier de ces rhythmes militaires, et fut, comme nous l'avons fait observer, chantée pour la dernière fois à la bataille de Poitiers.

Un changement semblable à celui que de nouvelles idées avaient sans doute produit dans la composition des chants guerriers, eut également lieu, à peu près à la même époque, dans la poésie et dans les romans. Déjà les poèmes de la langue d'Oïl, du XII[e] siècle, ne ressemblent plus à ceux des siècles précédents; au genre mystique a succédé le genre érotique; à l'amour de Dieu, l'amour humain. Car ce fut à cette époque que le beau sexe prit dans ces sortes d'ouvrages la place qu'avait occupée jusqu'alors l'emblème de la sagesse infinie. Les femmes, qui, chez les nations les plus civilisées de l'antiquité païenne, n'avaient jamais exercé aucun pouvoir hors de l'enceinte du Gynécée, après avoir été appelées par le christianisme à remplir dans la société chrétienne un rôle inconnu

(1) « Erlingus Seacchius (norwégien), avant d'attaquer le comte Sigund, ordonna à ses soldats de prononcer cette prière à haute voix et de frapper sur leurs boucliers. » — *Dolmerus ad hird-skraan, sive jus aulicum antiq. norvegie.*, p. 51, p. 413. — Hofniæ, 1678.

(2) *Chronic.*, p. 1073, in tom II. *Scriptor. bruns. leibnit.* Thierri d'Engelhusen, hanovrien, mourut en 1430.

(3) Dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Berne, il y en a un intitulé : *Silloge tacticorum lunis imperatoris, cui operi finem imponunt hymni militares, etc.* Catal. cod., p. 600.

jusqu'à ce moment, furent complétement émancipées à la suite de la révolution qui s'était opérée dans la littérature et dans les mœurs ; elles acquirent même bientôt un tel état de supériorité à l'égard des hommes, que les événements les plus importants furent souvent le résultat de leur volonté ou de leurs caprices. Une chose qui nous paraît bien digne de remarque, c'est que cette révolution, comme toutes celles qui tendent à éloigner l'homme de Dieu et à le rapprocher du sensualisme, commença par la France, où prit naissance cette multitude de romans, dans lesquels *tous les amours* sont dépeints sous les couleurs les plus séduisantes, depuis l'amour adultère de la reine Genèvre jusqu'à celui non moins coupable de la châtelaine Vergy, ou de la belle Béatrix de Portinari.

Il n'en fut pas de même en Allemagne, où le genre religieux se conserva beaucoup plus longtemps. A l'époque où l'amour humain dominait déjà entièrement dans les ouvrages de nos romanciers, le *Lohengrin* et les deux poèmes d'Eschembach, tous composés d'après d'anciennes versions françaises ou provençales du cycle précédent, conservaient le sens pieux des originaux. Les poètes français avaient construit toute la fable des romans de la Table-Ronde ; les imitateurs allemands qui vinrent ensuite les revêtirent des riches fictions de leur panthéisme. Ces fables, dont la plupart s'étaient conservées dans l'Armorique, firent ainsi le tour de l'Europe, s'enrichissant chemin faisant de nouvelles fictions prises dans les croyances populaires de chaque nation ; car tous les peuples de l'Occident, Allemands, Anglais, Danois, Italiens, Espagnols, adoptèrent tour à tour le mode de nos trouvères et de nos troubadours, et chantèrent après nous le Saint-Graal et Charlemagne.

Ce fut sous le règne des empereurs de la maison de Hohenstaufen, qu'on nomme communément l'*âge de Souabe* dans l'*Histoire de la poésie* (1), que commença à fleurir en Allema-

(1) On nomme ainsi cette période, tant à cause du règne des empereurs de la maison de Souabe, que parce que les plus distingués des poètes de cette époque étaient d'origine alamane, et que l'idiome de Souabe, alors le plus cultivé et le plus riche, était devenu le langage général de la poésie.

gne la poésie romantique chevaleresque. On présume que ce fut aussi à cette époque, c'est-à-dire à la fin du xiie ou au commencement du xiiie siècle, que le *niebelungenlied*, ou plutôt *der nibelunge not*, la fin tragique des Nibelungs, reçut sa forme actuelle, que l'on attribue généralement à Wolfram von Eschenbach (1). Mais quel que soit le compilateur de ce poème, que Goëthe et Schlegel trouvaient digne du nom d'Iliade germanique, il n'en est pas moins vrai que l'on ne sait rien de certain sur son origine, et que le nom même de Nibelungen est totalement ignoré. Quelques-uns croient que ce mot signifie pays de brouillards, et ils en tirent la conséquence que ce pays pourrait bien être la Norwége; mais si l'on s'appuie sur cette signification, nous ne voyons pas pourquoi ce ne serait pas aussi bien le Danemarck, la Frise ou toute autre contrée du Nord, où les brouillards sont au moins aussi fréquents qu'en Norwége. D'ailleurs, les héros bourguignons sont eux-mêmes appelés les Nibelungens, et ce poème, loin d'être consacré à célébrer les hauts faits des héros d'une seule époque, présente une réunion de tous les éléments épiques, qui s'étaient formés dans le cours de l'histoire des peuples germaniques depuis le ve jusqu'au xie siècle (2); rattachant ainsi les héros de plusieurs époques au principal événement de l'histoire des Bourguignons, la défaite de Gunther par Attila. C'est un récit des événements des siècles antérieurs, transmis par la tradition populaire, auquel on a donné la couleur du moyen-âge fédéral et chevaleresque.

Les principaux personnages de ce poème rappellent les noms et les hauts faits des guerriers bourguignons, Huns, Franks ou Goths des ve et vie siècles. Ce n'étaient pas des héros ordinaires que ceux dont les exploits sont célébrés dans ce poème remarquable. D'abord paraît en première ligne, la grande figure historique d'Attila, sous le nom caucasien d'Etzel (3), puis Théodoric de Vérone, sous celui de

(1) M. Auguste Schlegel l'attribue à Heinrich Won Osterdingen.

(2) Le Margrave Rudiger de Pechlarn, personnage historique, vivait vers la moitié du xe siècle.

(3) M. de Bunsen pense que ce nom signifie peut-être le prince de la Wolga, que les Tartares appellent *Etzel*.

Dietrich de Bern, le miroir de la chevalerie allemande, guerrier d'une taille gigantesque et d'une force que rien ne pouvait égaler (1). Mais l'Achille du poème allemand, celui dont les exploits surpassent ceux de tous les autres héros, est Siegfried ou Sigfrid, fils de Sigmunt (2). Invulnérable comme le héros grec, à l'exception d'un seul endroit (entre les épaules), il était d'une taille si élevée, que, lorsqu'il traversait un champ de seigle, la pointe de son épée, qui avait sept palmes de long, paraissait au-dessus des épis mûrs (3), et il montait un coursier colossal dont la queue était longue de sept aunes (4).

La première partie du poème est consacrée à célébrer les exploits de ce héros, qui fut tour à tour vainqueur des Nibelungs, dont il enleva le trésor, d'un dragon, dont le sang le rendit invulnérable, et de l'amazone Brunehild, reine d'Ijenland, qui devint ensuite l'épouse du roi Gunther et reine de Bourgogne. Il se termine par la mort de Sigfried, qui est lâchement assassiné par Hagen, frère de Gunther, qui, sous l'apparence d'une feinte amitié pour le héros, avait découvert le point vulnérable, où le sang du dragon n'avait point pénétré.

Dans la seconde partie, Criemhild, sœur de Gunther et de Hagen et veuve de Sigfried, qui n'a consenti à devenir l'épouse d'Etzel (Attila) que pour venger plus sûrement sur ses frères l'assassinat de son premier mari, et recouvrer le trésor des Nibelungs, qu'on lui avait enlevé ; parvient à attirer à Vienne, où son époux tenait sa cour, le roi de Bourgogne et l'élite de ses chevaliers. Attaqués par les Huns au milieu d'un banquet, les Bourguignons se retirèrent dans le château qui leur avait été assigné pour demeure. Les Huns ayant mis

(1) C'est à tort que tous les auteurs anglais l'appellent Théodoric de Berne, c'est Théodoric de Vérone que les Allemands nomment *Bern*. Suivant la *Saga Wilkina*, ch. 14, ce héros avait deux aunes de large entre les épaules et était aussi grand qu'un géant (*eten*).

(2) Ou de Sigelint, roi des Pays-Bas (niderlant); il résidait à Santen, sur le Bas-Rhin.

(3) Muller, p. 61.

(4) *Idem*, p. 111.

le feu aux quatre coins de la forteresse, les chevaliers de Bourgogne étouffèrent l'incendie sous les cadavres de leurs ennemis, et ranimèrent leurs forces en buvant du sang, ce qui leur donna une rage et un courage invincible.

Enfin, après une série de combats dans lesquels périt un nombre considérable des ennemis des Bourguignons, Gunther et Hagen sont vaincus l'un après l'autre par Dietrich, le roi des Ostrogoths (le roi Théodoric), qui les emmène liés devant Criemhild, en l'exhortant à respecter la vie de ses frères.

La veuve de Sigfried fit retirer le roi de Bourgogne, et, s'adressant à Hagen, elle lui promit la vie sauve, s'il voulait lui faire connaître le lieu où était caché le trésor des Nibelungs. Hagen refusa de trahir le secret tant que son roi vivrait, et Criemhild lui fit montrer aussitôt la tête de Gunther. En la voyant, Hagen dit à sa sœur qu'il avait prévu sa cruauté, et qu'il avait voulu la pousser jusqu'au meurtre de son propre frère : il lui déclara qu'elle ne saurait jamais le secret, que lui seul possédait maintenant, après la mort de tous les princes de Bourgogne.

A ces mots, Criemhild saisit un glaive et fit voler la tête de son frère. Hildebrand, compagnon de Dietrich, à qui ce dernier avait confié la garde de Hagen, saisi d'horreur, assomma la reine. Ainsi périrent les Bourguignons, et Etzel resta seul avec Dietrich pour pleurer les morts (1).

On conviendra que l'histoire des Atrides n'offre rien de plus horrible que le dénouement de ce poème romantique du moyen-âge, et nous croyons qu'il faudrait, pour composer de nos jours quelque chose qui puisse en approcher, que l'auteur du *Bug-Jargal* et de *Han d'Islande* voulût exercer le grand et incontestable talent qu'il a reçu de la nature sur un de ces sujets d'une dégoûtante férocité, qu'on trouverait si facilement dans les annales sanglantes de l'Angleterre.

(1) L'analyse qu'on vient de lire a été faite sur l'extrait du poème du *Niebelungen,* par M. de Bunsen, communiqué par ce dernier à M. de Chateaubriand. *(Etudes hist.,* t. II, à la fin du volume.) Il n'existe point de traduction française de ce poème, qui est écrit en quatre mille trois cent seize strophes de quatre vers rimés, et divisé en quarante aventures.

Sigfried, dont l'histoire authentique ne sera sans doute jamais retrouvée (1), figure dans les fictions islandaises sous le nom plus scandinave de Sigurd, avec non moins de gloire que dans les fables de la Germanie. Les exploits de ce héros sont racontés avec une énergique simplicité dans la *Volsunga Saga*, un des chants de l'*Edda*, consacré entièrement à célébrer les héros de la race des *Volsungr*. La cause première de tous les malheurs qui accablent successivement les membres de cette illustre famille provient de l'enlèvement d'un trésor violemment arraché au nain Andvar, auquel il appartenait primitivement. Le *duegr*, dans sa colère, voua le ravisseur de son trésor, ainsi que tous ceux qui s'en empareraient dans la suite, aux mêmes malheurs dont étaient menacés les possesseurs du collier dont Vénus fit jadis présent à la fille d'Hélène (Hermione), et qui fut si fatale à Ériphyle et à son fils Alcméon. Cette circonstance, qui est d'une si grande importance dans le poème scandinave, ne se retrouve pas dans le *Niebelungen*, et la manière dont Sigfried se rend maître du trésor, après avoir tué les deux frères Nibelung et Schilbong, n'y est considérée que comme un événement secondaire. Il faut lire dans l'*Edda* avec quelle ardente et chagrine volupté le poète scandinave s'appesantit sur tous les crimes qui viennent réaliser successivement les terribles menaces d'Andvar. Le masque de fer du destin s'y montre à chaque événement avec cette froide rigueur dont la tragédie grecque offre peut-être seule d'autres exemples.

Le trait de dévouement d'Hagen, dans le *Niebelungen lied*,

(1) « Il est remarquable que le monument sépulcral du roi Siegbert (qui n'est qu'une autre manière d'écrire le même nom), élevé à Soissons, dans l'église de Saint-Médard, que ce prince avait bâtie, montre le dragon sous les pieds du roi. La vie de ce malheureux prince offre encore une ressemblance avec celle du héros du poème, en ce qu'il vainquit, comme Sigfried, les Saxons et les Danois, et qu'il fut assassiné (en 575) à l'instigation de sa belle-sœur Frédégonde, comme Sigfried à l'instigation de Brunehild. Siegbert était aussi roi d'Austrasie, dans laquelle se trouve *Saxten*. Guntran, qui paraît être le même que Gunther ou Gundar, était son frère. Enfin, la femme de Siegbert s'appelait Brunehild, fille du roi des Visigoths d'Espagne, qui fut assassinée en 613. — La version du poème dans l'*Edda* nomme Sigurd le premier mari de Brunehild. » Chateaubriand, *Etud. hist.*, t. II, p. 347.

et la manière avec laquelle il acquiert la certitude qu'il emporte avec lui dans la tombe le secret du trésor des Nibelungs, est représenté dans la *Volsunga* avec non moins de talent et de vigueur que dans le poème allemand (1). « Hogni et Gunar, deux héros de la race des Nifflungs, sont prisonniers d'Attila. On demande à Gunar de révéler où est le trésor des Nifflungs et d'acheter sa vie pour de l'or. Le héros répond :

» Je veux tenir dans ma main le cœur d'Hogni, tiré sanglant de la poitrine du vaillant héros, arraché avec un poignard émoussé du sein de ce fils de roi.

» Ils arrachèrent le cœur d'un lâche qui s'appelait Hialli ; ils le posèrent tout sanglant sur un plat, et l'apportèrent à Gunar.

» Alors Gunar, ce chef du peuple, chanta : « Je vois le cœur sanglant d'Hialli ; il n'est pas comme le cœur d'Hogni le brave ; il tremble sur le plat où il est placé ; il tremblait la moitié davantage quand il était dans le sein du lâche.

» Quand on arracha le cœur d'Hogni de son sein, il rit ; le guerrier vaillant ne songea pas à gémir. On posa son cœur sanglant sur un plat, et on le porta à Gunar.

» Alors ce noble héros de la race des Nifflungs chanta : « Ici je vois le cœur d'Hogni le brave ; il ne ressemble pas au cœur d'Hogni le lâche ; il tremble peu sur le plat où on l'a placé ; il tremblait la moitié moins quand il était dans la poitrine du brave.

» Que n'es-tu, ô Atli (Attila), aussi loin de mes yeux que tu le seras toujours de nos trésors ! En ma puissance est désormais le trésor caché des Nifflungs, car Hogni ne vit plus.

» J'étais toujours inquiet quand nous vivions tous les deux ; maintenant je ne crains rien : je suis seul. »

Ne dirait-on pas entendre un guerrier séminole ou un nouveau Zélandais entonnant son chant de mort et bravant ses ennemis au milieu des tourments affreux qui détruiront son corps sans vaincre un instant son courage ?

Un des plus anciens ouvrages du même genre que ceux

(1) Nous empruntons le morceau qu'on va lire à la belle traduction que M. Ampère a donnée de ce poëme.

dont nous venons de parler, qui existe en ce moment, est un poème écrit en langage dano-saxon (1), dans lequel sont célébrés les exploits de Beuwulf, noble danois, descendu du sang royal des Scyldinges, dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les rois de Swedeland (Suède) (2).

Dans le recueil intéressant des anciennes fables du Danemarck, quelques-uns des exploits du Sigurd du Volsunga et du Sigfried du *Niebelungen lied*, tels que la mort du Dragon et l'enlèvement du trésor des Nibelungs, sont attribués à Sigmund le Walsing, que tous les critiques s'accordent à regarder comme le même que Sigmund, roi des Pays-Bas, désigné comme père de Sigfried dans le poème allemand, circonstance omise dans le poème scandinave. Cette célébrité donnée à Sigmund par le poète danois est encore attestée par d'autres documents tirés des anciennes poésies du Nord. Dans le *Hyndlu-Lioth*, Sigmund est considéré comme un des favoris des dieux, auquel Odin a fait présent d'un sabre, comme marque de sa satisfaction (3). Dans le célèbre *Drapr* (4), composé sur la mort d'Eric Blodoxe, tué lors d'une descente sur les côtes d'Angleterre, durant le xe siècle (et qui est peut-être le plus ancien poème islandais dans lequel il est fait mention d'un événement historique), Sigmund est envoyé par Odin, comme le plus distingué des membres du Valhalla, pour aller recevoir le roi de Norwége et le conduire dans le séjour céleste (5). De ces diverses citations, appuyées d'autres

(1) Le dano-saxon est le langage qui prévalut en Angleterre depuis l'invasion des Danois jusqu'à la conquête des Normands en 1065.

(2) Le poème de Beowulf a été publié par le chevalier Thorkelius, sous le titre de : *De danorum rebus gestis secul*, III et IV. *Poema danicorum dialecto anglo-saxonica*, *etc.* Copenhague, 1815. On en trouve une analyse dans l'histoire des Anglo-Saxons, par M. Turner.

(3)

« Dedit hermodo
» Galeam et loricam
» At sigmundo
» Ensem accipere. »

Voyez Sinfiotla hok, dans l'*Edda* de Sœmund.

(4) Chant guerrier islandais.

(5) L'*Edda* et le *Volsunga* désignent Sigmund comme étant fils de Volsungr, placé en tête de l'arbre généalogique, et considéré dans ces poè-

preuves qu'il serait hors de propos de citer ici, un savant critique anglais, auquel nous empruntons ces observations sur Sigmund, en conclut que, dans les grands événements racontés dans les poèmes allemands et scandinaves dont nous venons de parler, Sigfrid a été mis à la place de son père, d'après le même principe arbitraire qui fit jadis attribuer à l'hercule Thébain les hauts faits de ses prédécesseurs (1).

Après le *Niebelungen lied*, la grande épopée nationale, nous citerons l'*Heldenbuch*, le livre des héros, qui est l'œuvre de différents poètes, et dont on a fait récemment une nouvelle publication. Nous avons parlé dans un autre article du recueil intéressant que nous devons aux soins des savants Jacob et William Grimm, publié sous le nom de *Deutshe sagen* et de *Kinder und hans marchen*, qui a jeté un si grand jour sur les fictions populaires des nations du Nord et sur celles de l'Allemagne en particulier.

On a réellement lieu d'être surpris qu'il y ait si peu de romans allemands dans lesquels on ait célébré la vie et les exploits des empereurs romains d'Allemagne, particulièrement de ceux de la maison de Souabe, grands guerriers pour la plupart, dont le règne fut l'époque vraiment florissante de la poésie chevaleresque allemande, et qui se sont rendus célèbres par leurs hauts faits dans les croisades (2).

Parmi tous les grands empereurs de la maison de Souabe, il en fut un dont l'esprit entreprenant, les exploits guerriers et la fin singulière auraient pu fournir un magnifique sujet à la verve poétique des mennesingers. Peut-être l'ont-ils trouvé au-dessus de leurs forces; peut-être aussi, et plus pro-

mes comme le fondateur de la dynastie volsunge. Cependant, il paraît certain que ce Volsungr est un personnage fictif; car par analogie avec les autres, la race Volsungr devait tirer son origine d'un ancêtre qui se serait appelé *Vols*, comme celle des Skiolding tirait la sienne de Skiold, les Skilfings de Skilfs, etc. Cette règle généalogique est observée dans le poème de Beowulf, où le Skulde parle d'abord généralement de la race Wœlsing, et ensuite désigne Sigmund comme descendant de Wœls.

(1) *Warton's editors*, préface, p. (96).

(2) Nous ne connaissons guère qu'un roman en vieille poésie tudesque, sur Maximilien Ier, intitulé : *Tuerdank*, écrit par Melchior Pfinzing, chapelain de ce prince, et imprimé à Nuremberg en 1517.

bablement sans doute, la crainte d'offenser Rome, dont ce prince n'était pas l'ami, a-t-elle pu faire taire à son égard la lyre des poètes. On comprend facilement que nous voulons parler de Frédéric-Barberousse, qui, négligé par la muse romantique, est devenu le héros de maintes traditions populaires, moyen plus sûr peut-être de parvenir à la postérité.

Les Allemands, dont l'esprit mystique adopte avec facilité toutes les croyances merveilleuses, ont cru longtemps que ce monarque reviendrait un jour prendre les rênes de l'empire. Frédéric était un souverain d'un esprit extraordinaire, qui couvrait son orgueil et la violence de son caractère par le courage, la franchise, la libéralité et la constance dans la bonne et la mauvaise fortune. Ses querelles avec les papes attirèrent sur sa tête les anathèmes de l'Eglise, et l'on fut jusqu'à lui supposer des dispositions à favoriser le mahométisme. Il est plus probable, selon nous, que ce prince ambitieux ne reconnaissait d'autre divinité que son étoile. On ne conçoit même guère quel pouvait être le fondement d'une semblable accusation contre Frédéric, quand on considère que cet empereur n'eut pas plutôt appris que Saladin, le héros de son pays et de son siècle, avait repris Jérusalem sur les Chrétiens, qu'il assembla une puissante armée et partit pour reconquérir la Terre-Sainte. Après avoir battu les Grecs, qui étaient alors les alliés du sultan, il pénétra en Syrie, remporta deux victoires sur les Turcs, et alla mourir l'année suivante (1190), près de Tarse, en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cydnus, de la même maladie qu'Alexandre-le-Grand contracta autrefois en se plongeant, couvert de sueurs, dans les eaux glacées de ce fleuve. Cependant, on crut tellement peu en Allemagne à la mort de l'empereur, que, près d'un siècle plus tard, cinq imposteurs parurent successivement sous son nom, et trouvèrent des partisans parmi les ennemis de Rodolphe de Hapsbourg, qui gouvernaient alors l'empire. Les faux Frédéric furent démasqués et punis (1); néanmoins, le peuple continua

(1) On peut consulter Aventinus, lib. 7. annal. Boiorum, sur l'histoire d'un certain Frédéric Stuff, homme, dit-il, perdu, désespéré, et, de plus,

obstinément à croire que Frédéric était vivant, et qu'il avait volontairement abdiqué la couronne impériale. « C'est un homme sage, disait-on, il sait lire dans les astres, et il voyage sans doute en ce moment dans quelques régions éloignées, avec les astrologues ses fidèles compagnons, pour éviter les malheurs qui eussent été son partage s'il fût resté sur le trône; mais il paraîtra de nouveau en Allemagne, lorsque le bon temps sera revenu (1). »

On répandit à son sujet d'obscures prophéties, qu'on fit même revivre sous le règne de Charles-Quint; elles annonçaient que Frédéric était destiné à réunir sous sa puissance les deux empires d'Orient et d'Occident; que les Turcs et les païens devaient être défaits par lui dans une grande bataille sous les murs de Cologne, et qu'il devait également reconquérir la Terre-Sainte. Jusqu'à ce que le moment fixé pour sa réapparition dans le monde soit arrivé, l'empereur tient sa cour dans une immense caverne de la montagne de Kifhausen, ou Kyffhaüser, située au milieu d'une des forêts du Hartz, où il est placé dans une situation à peu près semblable à celle des habitants de la caverne de Montésinos. Le monarque y dort assis sur un trône d'ivoire; sa barbe rousse, qui est devenue d'une longueur prodigieuse, a cru autour de la table de marbre sur laquelle son bras droit est appuyé, ou,

musicien, que le diable assista dans ses projets. Les vieilles bandes de Frédéric le suivaient et l'aimaient, car il les contentait de paroles, et leur rendait si bon compte, touchant l'empereur qu'il feignait être, qu'aucun ne doutait plus qu'il fût le vrai Frédéric. Il s'était déjà emparé de Cologne, lorsqu'il fut assiégé dans Vetslar par l'empereur Rodolphe, auquel les habitants le livrèrent : il fut brûlé comme sorcier.

(1) Voyez sur Frédéric Barberousse : 1° la chronique d'Othon de Frissingen, avec les additions d'Othon de Saint-Blaise. 2° *Historia Frederici imperatoris magni*, etc., in-fol. imprimée au monastère de Saint-Udalric-d'Augsbourg, de 1473 à 1475.

L'empereur Frédéric, avant de quitter Vicence, qu'il avait emporté d'assaut, défia le plus fameux astrologue de deviner par quelle porte il sortirait le lendemain. L'astrologue remit à l'empereur un billet cacheté, et lui recommanda de ne l'ouvrir qu'après qu'il serait sorti. — Frédéric fit abattre pendant la nuit quelques toises de la muraille, et sortit par cette brèche. Il ouvrit ensuite le billet, et y lut avec étonnement : « L'empereur sortira par la porte neuve. » Il n'en fallut pas davantage pour lui faire croire aux astrologues et à l'astrologie.

comme d'autres le rapportent, a cru à travers cette même table. Une ou deux fois peut-être, après une longue suite d'années passées dans une immobilité complète, il sort de l'espèce d'extase dans laquelle il paraît plongé, puis retombe bientôt dans un état d'oubli, qui tient le milieu entre le sommeil et la mort (1).

On raconte d'étranges aventures arrivées à ceux que le hasard a conduits dans ce lieu enchanté. En voici une qui est tirée d'un recueil d'anciennes histoires ou traditions populaires très-répandues dans le Hartz (2).

« Il y a déjà bien des années que, dans un village situé au pied de la montagne de Kiffhaüser, vivait un chevrier nommé Pierre. Chaque matin, il conduisait son troupeau paître sur les flancs de la montagne, où l'on rencontre çà et là quelques traces de verdure. Quelquefois, vers le soir, lorsque Pierre pensait qu'il était trop tard pour retourner au village, il mettait ses chèvres à l'abri dans de vieilles ruines qui étaient entourées d'un épais massif d'arbres, et, après un léger repos, il s'endormait paisiblement jusqu'au point du jour.

» Pierre s'aperçut un jour que la plus jolie chèvre de son troupeau avait disparu peu après être entrée dans les ruines, et qu'elle s'était néanmoins trouvée parmi les autres le lendemain matin. Il la perdit ainsi plusieurs fois de suite, sans qu'il pût découvrir où elle allait. Enfin, à force de recherches, il aperçut dans la vieille muraille une ouverture par laquelle il pensa que l'animal avait pu s'échapper. Il y entra, et, après s'être laissé glisser pendant quelque temps sur le penchant du rocher, il se trouva à l'entrée d'une caverne dans laquelle il pénétra, et où il vit sa chèvre favorite mangeant fort tranquillement de l'avoine qui tombait continuellement du haut de la caverne. Curieux de découvrir d'où cette avoine pouvait provenir, Pierre écouta attentivement, et crut entendre au-

(1) Agricola, *Spruch Wort*, 770. — Melissantes, Orogr, V. Kiffhausen. — Tenzel, *Monast. unterr.*, 1689, p. 719. — *Prætorius*, p. 69.

(2) Recueil d'Otmar, des anciennes histoires et traditions répandues dans le Hartz.

dessus de lui des chevaux hennir et frapper du pied. Bientôt il fut certain que plusieurs de ces animaux, placés non loin de l'endroit où il se trouvait, étaient occupés à manger l'avoine, et que celle qu'il voyait tombait sans doute de leurs mangeoires.

» Pierre ne savait comment expliquer la présence de ces chevaux dans l'intérieur d'une montagne, sur laquelle les chèvres seules pouvaient grimper, mais son étonnement fut au comble quand il aperçut tout à coup un petit page qui s'avança vers lui, et qui le pria fort poliment de le suivre. Pierre obéit, et se trouva bientôt dans une vaste cour entourée d'une vieille muraille. Des masses de rochers s'élevaient de toutes parts, et des arbres gigantesques, étendant leurs vastes branches au-dessus de cet endroit, n'y laissaient pénétrer qu'une clarté douteuse, semblable au crépuscule d'un beau jour, tandis que, sous de frais ombrages et sur un gazon nouvellement tondu, douze vieux chevaliers s'amusaient à jouer aux quilles, d'un air grave et réfléchi.

» A l'entrée du chevrier, les joueurs gardèrent le silence, mais ils lui firent signe de s'occuper à relever les quilles à mesure qu'ils les abattraient. Pierre trembla d'abord de tous ses membres, et il osait à peine jeter à la dérobée un regard sur les longues barbes blanches et sur les vêtements surannés de ces vieux chevaliers. Peu à peu cependant il reprit courage, et sa hardiesse augmenta tellement qu'il se hasarda bientôt à faire connaissance avec un grand pot d'étain qui se trouvait près de lui, et dont l'odeur parfumée qui s'en exhalait annonçait au nez de l'homme le moins gourmet la qualité supérieure du vieux muscat dont il était rempli. Comme on peut bien le penser, la liqueur parut bonne au pauvre chevrier, il y retourna tant de fois, qu'il fut en peu de temps hors d'état de distinguer les objets qui l'environnaient, et qu'il tomba sur le gazon, où il s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

» Lorsque Pierre s'éveilla, le soleil était au milieu de sa course, et il se trouva étendu sur l'herbe au pied des ruines où il avait coutume de mettre à l'abri son troupeau; mais il eut

beau se frotter les yeux, il n'aperçut ni chien, ni chèvres autour de lui : l'herbe aussi lui semblait plus grande et les arbres plus touffus que lorsqu'il s'était endormi. Il se leva néanmoins, ne sachant trop s'il sommeillait encore, et il se dirigea vers les sentiers escarpés où il conduisait ordinairement son troupeau, pensant que les chèvres s'étaient ennuyées de son long sommeil, et qu'il les retrouverait paissant sur le penchant de la montagne : mais il les chercha vainement pendant le reste du jour. Au-dessous de lui, dans la plaine, était son village ; il en prit lentement le chemin, le cœur bien gros de la perte de ses chèvres, mais espérant encore qu'il pourrait les retrouver au logis.

» Cependant, tous les gens que Pierre rencontrait, lui étaient inconnus ; leurs vêtements n'étaient plus les mêmes, et il lui semblait qu'ils ne parlaient plus le même langage. Lorsqu'il leur demandait des nouvelles de son troupeau, ils ouvraient de grands yeux et ne lui répondaient qu'en se frappant le menton. Pierre, ne sachant ce que cela voulait dire, porta aussi machinalement la main à sa barbe, et il s'aperçut pour la première fois depuis son réveil qu'elle avait au moins un pied de long. Le pauvre homme, ne sachant que penser de tout ce qu'il voyait, arriva enfin au village et se dirigea vers sa chaumière. Mais hélas ! quel nouveau chagrin ne dût-il pas éprouver lorsqu'il vit l'état de délabrement dans lequel elle se trouvait. Dans la cour, jouait un enfant couvert de guenilles, qui lui était inconnu, et non loin de ce marmot, était couché un vieux chien édenté, auquel le chevrier trouvait bien un air de connaissance, mais qui se mit à grogner lorsqu'il s'approcha pour le caresser. Pierre, toujours de plus en plus surpris, arriva à une ouverture dans la muraille, où il y avait eu autrefois une porte ; mais en jetant un coup-d'œil rapide dans l'intérieur de la chaumière, il la trouva tellement vide et déserte, qu'il recula comme un homme ivre et appela à grands cris et par leurs noms, sa femme et ses enfants : personne ne l'entendit, au moins personne ne répondit au pauvre chevrier.

» Bientôt une foule de femmes et d'enfants se rassembla au-

tour de ce vieillard à longue barbe grise, qui paraissait étranger à la porte de sa demeure, et l'accabla de questions : — Qui êtes-vous ? que demandez-vous ? lui disaient à la fois d'une voix criarde des gens qu'il ne connaissait plus. Il lui sembla si singulier de s'entendre demander son nom dans sa propre maison, que pour se débarrasser de cette foule importune, il nomma la première personne qui lui vint à l'idée. — « Hans, le forgeron, dit-il. » A ces mots tout le monde se tut : enfin, une vieille femme prit la parole. — Il y a sept ans qu'il est parti, dit-elle, pour un endroit où vous n'arriverez pas aujourd'hui. — Et Frank, le tailleur, demanda le chevrier ? — Dieu ait pitié de son âme, répondit une vieille perchée sur deux béquilles, il est depuis dix ans dans une demeure qu'il ne quittera plus !

» Pierre regarda cette femme et ne put s'empêcher de frémir, lorsqu'il la reconnut pour une de ses vieilles connaissances, dont la figure annonçait au moins trente ans de plus que lorsqu'il l'avait vue la dernière fois, et il n'eut plus envie de faire de nouvelles questions, dans la crainte d'apprendre quelque malheur qui le touchât de plus près. Enfin, une jeune femme perça la foule, tenant un enfant dans ses bras et en conduisant un autre par la main. Tous trois étaient l'image vivante de la femme du chevrier. — Quel est ton nom ? demanda-t-il aussitôt à la jeune femme, d'un air égaré. — Marie. — Et ton père ? — Dieu le bénisse ! il s'appelait Pierre ! Il y a bientôt vingt ans que nous le cherchâmes jour et nuit dans la montagne de Kyffhaüser ; son troupeau revint au village, mais quant à lui, on n'a jamais su depuis ce jour ce qu'il était devenu. Le pauvre chevrier ne put en entendre davantage. — Je suis Pierre, s'écria-t-il en pleurant de joie, je suis ce père que vous croyez perdu, — et il prit l'enfant des bras de sa fille et se mit à l'embrasser. La foule écoutait dans le plus grand étonnement, ne sachant que penser ni que dire d'un aussi étrange événement. Enfin, une voix s'écria : « Eh ! certainement, c'est Pierre, le chevrier ! Comment ne l'avons-nous pas reconnu plus tôt ! — Et tout le reste répéta : Mais il n'y a pas de doute que c'est lui ! chacun alors s'em-

pressa de lui faire un bon accueil après vingt ans d'absence. »

Grand est le nombre des histoires de ce genre, dont les héros sont presque toujours des bergers, qu'on raconte, dans les longues soirées d'hiver, au coin du feu des chaumières du Hartz. Un autre chevrier, dont le troupeau paissait aussi sur la montagne de Kyffhaüser, allumant un jour sa pipe en s'écriant : « Frédéric, je vais fumer en ton honneur! » aussitôt le héros lui apparut et le conduisit dans une salle immense où il y avait un grand nombre de chevaliers couverts de riches armures et portant des glaives brillants. Plus heureux que le pauvre Pierre, qui n'avait pas reçu un seul kreutzer des vieux chevaliers du Boulingrin, l'empereur fit à celui-ci cadeau de tant de pièces d'or, qu'il devint par la suite un des plus riches propriétaires du pays (1).

Frédéric Barberousse fut pendant sa vie le protecteur zélé des troubadours, des ménestrels et de tous les beaux arts qui florissaient alors, parmi lesquels la musique et la poésie occupaient le premier rang. Il est digne de remarquer que les traditions populaires du Hartz représentent encore ce prince comme ayant conservé dans sa retraite de Kyffhaüser ses anciens goûts *artistiques*, et raconte avec quelle libéralité il a répandu maintes fois ses bienfaits sur les enfants des muses que le hasard avait conduits dans le lieu de son enchantement.

Il y a bien des années qu'une troupe de musiciens ambulants, passant près de la caverne où cet empereur est, dit-on, renfermé, crurent qu'il était de leur devoir de lui donner une sérénade. Ils se placèrent en conséquence au pied du rocher, et commencèrent à jouer un air de chasse, au moment où l'horloge de la ville voisine de Tilleda sonnait minuit. Au second refrain, on aperçut sur la montagne quelques lumières éparses qui brillaient à travers le feuillage, et qui erraient çà et

(1) Georg. Draud, Furstliche Tischreden, I. Il y a plusieurs versions différentes de cette histoire ; une autre tradition, rapportée par le même auteur, place l'empereur *enchanté* dans une caverne d'un rocher situé près de Kaiserslautern. — *Idem*, I. — Voy. Figchart, Gargantua, 266, B.

là, comme des météores lumineux, au milieu des grands arbres de la forêt. Un instant après, une princesse, fille de l'empereur, s'avança vers les musiciens et les invita avec beaucoup de grâce à la suivre dans l'intérieur de la caverne. Le rocher s'ouvrit à leur approche, et ils pénétrèrent sans difficulté dans la vaste salle où Frédéric reposait sur son trône. Ils continuèrent leurs concerts en présence du monarque, qui parut charmé de les entendre, et qui ordonna qu'on leur prodiguât jusqu'au jour le bon vin et la bonne chère. Dès que l'aurore parut, Frédéric leur fit un gracieux signe de tête, et la princesse les congédia, après avoir offert à chacun d'eux une branche de *verte feuillée.*

Le don impérial parut bien mesquin aux pauvres musiciens, mais le respect que leur inspirait l'aspect vénérable de l'empereur le leur fit accepter sans murmurer. Cependant, lorsqu'ils se virent en plein air, tous, à l'exception d'un seul, jetèrent leurs branches avec mépris. Le musicien qui garda la sienne ne pensait à la conserver que comme un souvenir de son aventure; mais quand il arriva chez lui, il fut bien étonné de la trouver d'une pesanteur extraordinaire. Il s'aperçut, en jetant les yeux dessus, qu'elle brillait d'un éclat tout particulier, et que chaque feuille était changée en un beau ducat de l'or le plus pur. Lorsque ses camarades apprirent cette bonne fortune, ils coururent en toute hâte vers le rocher de Kyffhaüser; mais ils cherchèrent vainement pendant plusieurs jours le trésor dont les avait privés leur mauvais destin.

On peut considérer les montagnes et les forêts du Hartz, cette terre classique du merveilleux, comme les Champs-Élysées dans lesquels reposent en paix les anciens héros de l'Allemagne. Suivant une vieille tradition, les restes du grand Witikind, de belliqueuse mémoire, sont déposés sous un tertre du Broken (1), et une fois tous les siècles, un fantôme auguste, la couronne sur la tête et les armes à la main, paraît dans les nuages, au-dessus du tertre enchanté, monté sur un cheval aérien, noir ou blanc comme la neige, suivant que la mission

(1) Voyez encore sur Witikind le chapitre des phénomènes aériens.

qu'il vient accomplir sur la terre a pour but de punir ou de pardonner.

Il y a peu de héros populaires qui aient joui d'une plus grande réputation qu'*Holger Danske*, que nous nommons communément Ogier-le-Danois; c'est le Roland des romanciers du Nord. De quelque manière que ce nom soit écrit, Oger, Ogier, Odiger ou Holger, il se rapporte toujours à Helgi, héros de l'*Edda* (Volsunga-Saga), à cet Helgi qui a été régénéré et est venu au monde une seconde fois (1). Dans les plus anciennes traditions, le théâtre des exploits d'Holger est borné au Danemarck et aux contrées voisines; mais sa carrière, déjà fort aventureuse, a été embellie depuis au moyen de toutes les fictions merveilleuses usitées dans les romans; et après l'avoir conduit en vainqueur dans une grande partie de l'Europe et de l'Asie, les romanciers l'ont fait transporter dans l'île d'Avalon par son amante la fée Morgan, avec laquelle il est encore (2).

Suivant les vieilles chroniques françaises, Ogier-le-Danois, qu'elles nomment également Oger et même Auctaire, rendit de grands services à Charlemagne et fut très-estimé de ce monarque. Le ciel lui ayant ouvert les yeux sur les prestiges du monde, il se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, où il mourut, dans le IXe siècle, avec de grands sentiments de piété (3).

Les Danois, ses compatriotes, placent *Holger Danske* dans la même situation que Frédéric Barberousse. Suivant une tradition populaire, où l'on reconnaît la couleur locale, ce héros dort depuis plusieurs siècles sous les voûtes du château de Kronembourg. Un paysan fut un jour persuadé, par l'offre d'une grande récompense, de descendre dans la caverne où repose à demi-engourdi l'ancien paladin de Charlemagne. En

(1) Voyez sur Helgi la note 2, page 444, du chapitre précédent.

(2) Il existe parmi les manuscrits harleain, à Oxford, sous le n° 4404, un roman d'*Adenez*, vieux poète français, sur Oger-le-Danois, qui a été omis dans le catalogue de Fauchet.

(3) L'auteur de la chronique de Turpin semble avoir imité, en parlant d'Oger, une ballade ou chant que l'on retrouve dans le *Kjempe-viser*.

l'entendant s'approcher, Holger murmura quelques paroles et le pria de lui donner la main. Le vilain, redoutant sans doute une trop forte étreinte, lui présenta une fourche de fer que le chevalier serra si fortement, que le métal ploya sous ses doigts vigoureux : « C'est bien, dit le héros, qui s'imaginait avoir serré la main d'un compatriote, je vois avec plaisir qu'il y a encore des hommes en Danemarck. »

Suivant une tradition généralement répandue en Suisse et très-accréditée parmi le peuple, les trois fondateurs de la confédération helvétique dorment dans une caverne sur les bords du lac de Lucerne. Les bergers les nomment les *trois Tells*. Ils disent qu'ils sont couchés, revêtus de leur ancien costume, et plongés dans le plus profond sommeil; mais ils ajoutent que si la Suisse était quelque jour menacée d'un grand danger, les trois dormeurs se réveilleraient pour rétablir de nouveau la liberté de leur pays (1).

Geroldseck est un ancien château des Vosges, dont on entend, depuis longues années, raconter beaucoup d'aventures. On dit que les anciens héros allemands, Ariovist, Herman, Witiking, Siegfried, à l'armure de corne, et plusieurs autres s'y montrent à une certaine époque de l'année, et que si jamais l'Allemagne était réduite aux dernières extrémités et sur le point de périr, on verrait ces héros venir de là à son secours avec plus d'un vieux peuple allemand (2).

Il y a en Allemagne beaucoup d'autres traditions et ballades sur des sujets de ce genre, dans lesquelles on raconte les longs sommeils des rois, des héros, des princes et des princesses enchantés dans des palais ou dans des cavernes. On peut facilement reconnaître la grande analogie qui existe entre ces histoires et ce que la tradition populaire rapporte des sept dormants d'Éphèse, tradition qui n'est peut-être qu'une imitation de celle du Crétois Épimenide. On raconte que ce philosophe, voulant éviter la chaleur du jour, entra dans une caverne où il s'endormit. Son sommeil dura quarante-sept ans, selon les

(1) *Journal der luxus und der moden*, Januar, 1805, p. 38.
(2) *Philand. V. Sittewald Gesichte*, Strasb., 1665, p. 32.

uns, soixante-quinze, suivant les autres. A son réveil, on le considéra comme un être merveilleux, et il fut plusieurs fois consulté comme un oracle par divers peuples de la Grèce. Platon loue sa sagesse, et assure qu'il prédit les guerres médiques longtemps avant que personne y songeât; saint Paul même le cite dans ses épîtres. C'est, nous le pensons, l'ancienne fiction grecque, qui a été imitée tant de fois dans l'Occident, et qui a été appliquée à divers personnages célèbres dans les fastes populaires, tels que Merlin, Arthur, Thomas d'Erceldoune, Frédéric Barberousse et tant d'autres.

Les sept dormants étaient sept jeunes chrétiens d'Éphèse, qui vivaient en l'année 250, sous le règne de l'empereur Dèce. Ayant été trouvés dans une caverne, où ils s'étaient réfugiés pour se mettre à l'abri de la persécution, des paysans en murèrent l'entrée, et ils *s'y endormirent dans le Seigneur*. Leurs reliques furent retrouvées dans cette caverne en 479, sous le règne de Théodose-le-Jeune. Elles furent portées à Marseille, où on les montre encore dans l'église de Saint-Victor. La mémoire de ces saints martyrs de la foi est en grande vénération chez les Grecs, les Syriens et tous les peuples d'Orient. On montre encore aux voyageurs la caverne où leurs corps furent trouvés.

Cette version, dans laquelle il n'y a rien de merveilleux ni d'incroyable, est la seule qui soit adoptée par l'Eglise; toutes celles qui ont été méchamment commentées par quelques modernes sont tirées des croyances populaires sur ce sujet, selon lesquelles ces jeunes gens se seraient endormis d'un sommeil miraculeux, et auraient été retrouvés *vivants* quatre-vingt-sept ans après. La tradition ajoute qu'ils expirèrent aussitôt après avoir raconté leur histoire et avoir reçu la bénédiction de l'évêque d'Éphèse.

La légende latine de saint Grégoire de Tours sur les sept dormants (1) est une traduction d'une légende grecque et non syriaque, comme quelques-uns l'ont écrit, qui paraît avoir

(1) *Historia septem dormientium*, Paris, 1511–1640, *et apud Ruinart*, p. 1270.

servi de base à toutes les fables répandues depuis en Europe (1).

Le Nord avait aussi ses sept dormants. Paul, surnommé le diacre d'Aquilée, raconte l'histoire de sept jeunes chrétiens endormis dans une caverne située sur les bords de la mer du Nord, dont le long sommeil fut respecté par les Barbares. Paul suppose que ces dormants, dont les vêtements annonçaient l'origine romaine, avaient été destinés par la Providence à opérer la conversion de ces peuples, plongés encore dans les ténèbres du paganisme (2).

La tradition populaire des sept dormants est très-répandue parmi les Arabes; elle a fourni à Mahomet le sujet de la fable du chien *(al Rakin)*, qui, se trouvant aussi renfermé, mais par hasard, dans la caverne, y devint un être raisonnable (3). Le prophète parle également du soleil qui se détournait de sa route ordinaire pour ne point laisser pénétrer ses rayons dans cette caverne, et du soin que prenait Dieu lui-même de retourner de temps en temps les dormeurs du côté droit sur le gauche pour préserver leurs corps de la putréfaction. La version mahométane de la légende des sept dormants se retrouve chez tous les peuples de l'Asie et de l'Afrique qui professent cette religion, et l'on doit bien penser qu'elle a dû y recevoir de nombreux embellissements (4).

Au reste, cette fiction est une de celles que l'on retrouve le plus souvent dans les récits fabuleux, non-seulement des Ara-

(1) *Apud Surium ad 27 jul.* — Photius, sans nommer l'auteur de cette légende grecque, en donne la substance. *Bibl. cod.*, CCLIII, p. 1399, édit. 1591, in-folio. — Cette légende grecque, qui n'a point été imprimée, fut répandue pendant ces derniers siècles au moyen d'une traduction en latin barbare faite par un certain Syrus.

(2) *De gest. Longobard.*, lib. I, c. 4.

(3) D'Herbelot, *Dict. orient.*, p. 139. *A. V. Ashab.*, p. 17.

(4) Cette tradition n'est point la seule histoire merveilleuse que les Mahométans aient empruntée aux chrétiens, et qu'ils aient embellie, en y ajoutant de nouvelles fictions. Il existe un livre arabe sur la naissance du Sauveur, qui a été traduit en latin par Sykes (*Sikius*), intitulé : *Evangeliun infantiæ*, arabe et latin, *Traject. ad Rhen.*, 1697, in-8°. Dans ce livre curieux, Jésus-Christ est examiné par les docteurs juifs sur l'astronomie, la médecine, la physique et la métaphysique. Le même auteur ajoute, page 55, que les *miracles de l'enfance* de Jésus-Christ étaient fort répandus chez les Perses. — *Ibid.*, *in not.*, p. 55.

bes, mais encore de tous les peuples de l'Orient; aussi est-elle très-répandue parmi les habitants du midi de l'Espagne, dont les croyances populaires ont conservé cette couleur orientale qu'a dû nécessairement leur communiquer le long séjour des Arabes dans cette partie de la Péninsule. En Andalousie surtout, grand nombre des cavernes des *Sieras* et des souterrains des vieilles forteresses moresques renferment des Maures plongés dans un sommeil magique, dont ils sortent néanmoins à certaines époques de l'année pour parcourir les lieux qu'ils ont aimés pendant leur vie. Des êtres privilégiés ont rencontré quelquefois des troupes de cavaliers maures armés de toutes pièces, et dont les cuirasses d'acier poli brillaient à la clarté de la lune, parcourant en silence les longs défilés de la *Siera Névada*. Souvent, au milieu de ces nocturnes cavalcades, apparaît, monté sur un coursier Isabelle, le roi Boabdil, le dernier des monarques arabes qui régna sur Grenade, portant sur sa tête une couronne de diamants, et suivi d'une foule de courtisans magnifiquement vêtus. Cette troupe brillante parcourt ainsi, pendant la nuit, les places et les rues de Grenade, les cavaliers brandissant leurs lances et leurs cimeterres, tandis que leurs chevaux piétinent et caracolent avec grâce, sans qu'on puisse entendre ni le cliquetis des armes ni le bruit des pas des coursiers (1).

C'est ordinairement dans la nuit qui précède la fête de Saint-Jean que le charme magique qui retient tous les guerriers dans un état d'enchantement léthargique est suspendu jusqu'au chant du coq *du lendemain*. Durant cette nuit merveilleuse, le palais des anciens rois de Grenade paraît dans toute son antique splendeur. Il y a grande parade sur l'esplanade de la forteresse, et de brillants escadrons y arrivent de toutes parts, en laissant flotter leurs riches bannières. Dans les appartements du château, de riches tentures de damas ont remplacé

(1) Il est bon d'observer que pour jouir de la vue de toutes ces merveilles, il faut posséder quelque talisman magique, ou avoir reçu de la nature quelque don particulier. On a même trouvé autrefois des talismans qui avaient ce pouvoir dans les ruines des habitations moresques, mais on assure qu'ils sont maintenant fort rares.

les lambeaux de soieries, et les arabesques ternies ont repris leur ancienne fraîcheur; les salons démeublés sont garnis de riches divans et d'ottomanes, dont les étoffes précieuses sont brodées de perles et enrichies de pierreries. Tous les jets d'eau des cours et des jardins jouent à l'envi et rafraîchissent l'air embaumé par l'odeur des fleurs et des parfums.

Pendant ce temps-là, des ombres de cuisiniers font rôtir dans les vastes cuisines du palais des ombres de poulets, de faisans, de perdrix, et préparent des mets délicats, que des ombres de domestiques sont occupées à ranger dans la salle du banquet royal. La cour des Lions est remplie, comme autrefois, de gardes, de courtisans et d'alfaquis; et dans le grand salon de justice, le roi Boabdil, assis sur son trône et environné de sa cour, tient à la main l'ombre d'un sceptre et rend une ombre de justice aux ombres de ses anciens sujets.

Malgré cette apparence d'une foule immense et d'un mouvement général et continuel, on n'entend pas une voix, pas le plus léger murmure, et le silence de la nuit n'est parfois interrompu que par le chant du rossignol ou par le bruit des fontaines.

Mais lorsque le chant lointain du coq monte de la vallée du Daro jusqu'aux murs de l'Alhambra, et qu'une lueur légère commence à blanchir les sommets de la Sierra, un vent frais s'élève, et l'on entend sur le marbre des cours un bruit ressemblant à celui de feuilles mortes tourbillonnant au souffle léger de la brise du matin! Puis tout a disparu! La lune n'éclaire plus que des salles vides, et les appartements, dépouillés de leur splendeur passagère, se montrent dans leur délabrement accoutumé.

« Parfois aussi, pendant le silence des nuits d'été, une suave mélodie vient frapper faiblement les oreilles des sentinelles qui veillent aux portes de la forteresse; elle semble sortir d'une salle souterraine du palais, dont aucun mortel n'a encore pu trouver l'entrée, et dans laquelle l'architecte de l'Alhambra, l'astrologue Ibrahim Ebn Abu Ajech, dort depuis plusieurs siècles, couché sur un riche divan, aux accords harmonieux de la lyre d'argent d'une princesse chrétienne, qui semblent

exercer un pouvoir magique sur les sens engourdis du vieil enchanteur (1). »

Nous n'avons parlé que des traditions populaires de Grenade; mais ces mêmes traditions sont reproduites sous des noms différents dans toute l'Espagne, et l'on fait des récits au moins aussi merveilleux sur l'Alcazar de Séville et sur la grande mosquée de Cordoue (2) que sur l'Alhambra et le Generalife (3). Nous croyons qu'il n'y a pas de pays au monde où les traditions fabuleuses soient plus populaires qu'en Espagne. D'innombrables histoires d'origine arabe sont jusqu'à ce jour répandues parmi le peuple, qui leur donne le nom de *Cujentos de Viejas*. Il paraît même certain que ces sortes de fictions étaient communes dans la péninsule ibérique longtemps avant l'invasion des Mahométans. Nous en donnerons pour preuve la tradition suivante, la plus ancienne peut-être de ce genre qui se soit conservée en Espagne :

« On raconte qu'il y avait derrière une ancienne tour du château de Tolède une caverne qui passait pour enchantée. L'entrée en était étroitement murée, car on pensait généralement que si quelque personne y pénétrait, le royaume serait menacé des plus grands malheurs. Cette caverne resta ainsi fermée pendant plusieurs siècles. Enfin, Roderic, le dernier des rois Goths qui régna sur l'Espagne, non moins crédule, mais plus courageux que ses prédécesseurs, étant menacé d'une invasion des Maures, résolut de faire des recherches dans ce lieu redouté, espérant y trouver quelques prophéties concernant les suites de cette guerre. Lorsqu'on ouvrit les portes de fer qui en fermaient l'entrée, il en sortit un vent si furieux, que personne n'osa y pénétrer. Roderic s'y rendit accompagné de gens munis de torches composées avec tant d'art, qu'aucune tempête ne pouvait les éteindre, et il arriva, quoique avec beaucoup de difficulté, dans une salle carrée, couverte d'inscriptions arabes. Dans le milieu de cette salle était une

(1) The Alhambra By Washington Irving.
(2) La cathédrale de Cordoue était une mosquée.
(3) Palais d'été des rois de Grenade, situé dans la Siera.

colossale statue d'airain, représentant un Sarrazin armé d'une massue moresque, dont il déchargeait de furieux coups de tous les côtés, et semblait exciter ainsi la tempête qui soufflait dans ce lieu. Roderic ayant conjuré cette figure magique, elle cessa de se mouvoir, et alors le roi lut ces mots écrits sur la main droite de la statue : « *Infortuné monarque, c'est pour ton malheur que tu es venu en ce lieu;* » sur la gauche : « *Tu seras détrôné par un peuple étranger;* » sur une épaule : « *J'invoque les fils d'Agar!* » et sur l'autre : « *Je fais mon devoir.* » Lorsque le roi eut fini de déchiffrer ces sinistres prédictions, la statue recommença à se mouvoir comme auparavant, et la tempête reprit toute sa rage. Roderic se retira pour réfléchir aux moyens d'échapper au destin qui le menaçait; il fit fermer et barricader l'entrée de la caverne; mais, dans la nuit suivante, la tour s'écroula avec un fracas épouvantable et cacha sous ses ruines cette mystérieuse entrée (1).

La terrible prophétie de la statue d'airain ne tarda pas à s'accomplir. En 712, la race conquérante des Arabes, conduite par l'intrépide Tarykh, ayant franchi le détroit, se présenta devant l'impénétrable forteresse (2), qui leur fut livrée par la vengeance du comte Julien, dont Roderic avait profané la fille Florinde, si célèbre depuis dans les romans espagnols. Peu de temps après, le roi perdit la couronne et la vie, et l'Espagne subit le joug de la conquête.

Les nations de l'ancien continent ne sont pas les seules qui aient fait des êtres merveilleux et quelquefois des dieux des grands hommes qui s'étaient illustrés durant leur vie par leur sagesse, leurs exploits guerriers, ou les bienfaits qu'ils avaient répandus sur l'humanité. Nous avons retrouvé dans le Nouveau-Monde les mêmes croyances à cet égard que dans l'ancien. Les plus vieilles traditions mexicaines rapportent que *Quetzalcoatl, homme blanc et barbu*, était jadis roi et grand-prêtre à Tulan, et, comme les diverses sectes de l'Inde, ap-

(1) *Historia verdadera del rey don Rodrigo*, per El Sabia Alcayde Abulcacim, traduzeda de la lingue arabica, per Miquel de Luna, cap. VI.

(2) Celle qui fut nommée par les Arabes *Gebel-Tarikh*, ou la montagne de Tarikh, dont nous avons fait Gibraltar.

prenait à s'imposer de cruelles pénitences. Son âge fut l'âge d'or des peuples d'Anahuac (le Mexique), jamais la terre ne fut plus féconde, jamais les races d'oiseaux ne furent plus nombreuses et plus belles, ni leur plumage plus éclatant. Mais cette ère de bonheur dura peu. Après avoir demeuré vingt ans parmi les Mexicains, leur avoir enseigné l'art de fondre les métaux, avoir réglé leurs notions chronologiques et astronomiques, le prêtre-roi se dirigea vers les bouches du Guazacoalco, et disparut en disant qu'il reviendrait plus tard pour gouverner de nouveau ces peuplades. Les Mexicains firent de ce sage le dieu de l'air (1), et attendirent constamment son retour parmi eux. Aussi, lorsque Cortez se présenta sur les rivages de l'empire du Mexique, les habitants crurent-ils que c'était Quetzalcoatl qui revenait ainsi qu'il l'avait promis, et Montézuma, lors de sa première entrevue avec le chef espagnol, dit-il à ce dernier : « Qu'ils avaient appris depuis longtemps, par une prophétie qu'ils regardaient comme infaillible, ainsi que par les anciennes traditions conservées dans leurs annales, que le monarque qui l'envoyait était un descendant du grand Quetzalcoatl, seigneur des sept cavernes de Navatlacas et roi légitime des sept nations qui fondèrent jadis l'empire du Mexique; qu'ils avaient toujours cru que ses descendants viendraient un jour prendre possession de ce pays. « Or, comme vous venez, ajouta l'empereur, de ce côté où naît le soleil, et que, comme vous me l'assurez, vous nous connaissez depuis longtemps, je ne puis douter que le roi qui vous envoie ne soit notre maître naturel (2). »

(1) Quetzalcoatl signifie le serpent revêtu de plumes vertes.

(2) « Con cuyo presupuesto quiero que sepais ântes de hablarme, que nòn se ignora entre nosotros, ni necesitamos de vuestra persuasion, para creer que el principe grande à quien obedeceis, *es descendiente de nuestro antiguo Quezalcoal*, senor de los siete cuevas de los navatlacas, y rey legitimo de aquellas site naciones que diéron principio al imperio mexicano. Por una profecia saya, que veneramos como verdad infalible, y por la tradicion de los siglos que se conserva en nuestros anales, sabemos que saliò de estas regiones à conquistor nuevas tierras âcia la parte del oriente, y dexò prometido que andando el tiempo vendriam sus descendientes à moderar nuestras leyes, ò poner en razon nuestro gobierne, etc. » Solis, *Hist. de la conquête de Mexico*, capitulo xi.

On voit combien était grande la foi que ces peuples ajoutaient aux anciennes traditions, et combien cette croyance dut servir les desseins des Espagnols et leur aplanir le chemin de la conquête.

Des traditions semblables existaient au Pérou, à Taïti et aux îles Hawaii (les îles Sandwich) ; nous ne citerons que cette dernière, d'après laquelle les insulaires attendaient depuis longtemps le retour d'un héros de leur nation, nommé Rono, qui s'était un jour dirigé vers la haute mer sur une pirogue d'une forme particulière, annonçant qu'il reviendrait un jour. Après le départ du héros, ses compatriotes en firent un dieu, et célébraient chaque année en son honneur une fête accompagnée de jeux homériques, tels que lutte, pugilat et combats au javelot. Rono ayant promis de revenir, ils l'attendaient toutes les années. Aussi lorsque Cook parut devant Hawaii, les habitants prirent ses vaisseaux pour des îles et le capitaine pour leur dieu. De là cette réception solennelle et ces honneurs divins rendus à l'illustre navigateur, qui ne sut pas néanmoins profiter avec autant d'habileté de ces heureuses dispositions que l'avait fait au Mexique le conquérant espagnol.

En dépit des lumières et de l'incrédulité du siècle où nous vivons, il paraît que les histoires fabuleuses de la vieille Europe n'ont rien perdu de leur nature merveilleuse, depuis qu'elles ont traversé l'Atlantique à la suite des colons hollandais qui jetèrent les premiers fondements de la puissance américaine. On retrouve tout le merveilleux du sommeil magique de Frédéric Barberousse et de la Belle au bois dormant dans l'histoire de Rip-van-Vinckle, si agréablement racontée par Washington Irving dans le premier volume du *Sketch-book*. Les bords de l'Hudson et les montagnes du Kantskill sont encore de nos jours hantées par les mêmes esprits qui ont fréquenté de tout temps les bords de l'Elbe et les montagnes du Hartz. Semblables aux Troyens, qui apportèrent en Italie les dieux de l'antique Ilion, les Hollandais, sous les ordres du grand Hendrick Hudson, transportèrent également de l'autre côté de l'Atlantique les fictions populaires que leurs ancêtres apportèrent jadis de l'Asie centrale, d'où sortirent ces grandes

familles qui, sous le nom de Celtes, de Scythes et de Sarmates, ont peuplé l'Europe, où l'ont conquise sur ses premiers habitants.

Mais, pour revenir au célèbre navigateur Hudson, qui découvrit l'Etat de New-York, nous pouvons affirmer, d'après des autorités incontestables, qu'il passe tous les vingt ans dans les montagnes du Kantskill une revue de l'équipage de son vaisseau *la Demi-Lune*, et qu'il veille encore du fond de sa retraite sur la ville et la rivière auxquelles il a donné son nom. Le vieux Peter Vanderdonk et le simple Rip-van-Vinckle ne sont pas les seuls qui l'ont vu, dans son vieux costume hollandais, jouer aux quilles avec ses anciens compagnons d'armes, et qui ont pris pour le roulement d'un tonnerre lointain les bondissements de leurs ballons sur la bruyère des Apalaches.



LIVRE CINQUIÈME.

CROYANCES TÉRATOLOGIQUES. — PHÉNOMÈNES AÉRIENS.

CHAPITRE I.

Des Géants et des Êtres monstrueux.

« Ibi fuerunt gigantes nominati illi, qui ab initio fuerunt, staturâ magnâ, scientes Bellum, non hos eligit deus neque; viam disciplinæ innerunt; Proterea perierunt. »

BARUCH, cap. III, v. 26.

L'existence des géants dans les temps qui ont précédé et dans ceux qui ont suivi immédiatement le déluge a été le sujet de nombreuses et savantes dissertations parmi les anciens et les modernes. Ceux des premiers qui ont nié l'existence de ces hommes fameux *(viri famosi)* dans les traditions de tous les peuples ont émis sur ce sujet des opinions bien différentes. Les uns, comme Josephe (1), Philon (2) et Origène (3), ont considéré les êtres que l'Ecriture sainte nomme ainsi comme des hommes d'une hardiesse extraordinaire, insolents, esclaves de leurs plaisirs, des impies, des athées qui ne craignaient ni la justice de Dieu ni celle des hommes; les autres, comme

(1) *Antiq.*, lib. I, c. 4.
(2) *De Gigantibus*, p. 292.
(3) *Apud Genes.*, c. 1.

Eusèbe de Césarée (1) et plusieurs Pères de l'Eglise, trompés sans doute par les faux livres d'Enoch, ont prétendu que les géants dont parle Moïse n'étaient que des démons, fruits du commerce charnel des filles des hommes avec les anges rebelles, et que tout ce que les poètes racontent de la guerre des Titans contre les dieux n'était qu'une imitation de ce que nous apprend la Bible sur la révolte des démons contre le Tout-Puissant.

D'autres encore, comme saint Chrysostôme, ont entendu par géants des hommes d'une grande force de corps, des hommes comme Nemrod, par exemple (2); enfin, saint Cyrille d'Alexandrie les considère comme des hommes d'une difformité monstrueuse par suite de leurs dérèglements et de leur honteuse origine; il pense qu'ils pouvaient être d'une grande taille, mais non pas de celle que les poètes leur ont donnée (3). On voit que ces derniers Pères n'ont point nié l'existence des géants. Nous allons examiner la force et la valeur de ces diverses opinions en présence des documents si dignes de foi que nous fournissent à cet égard les traditions bibliques.

Nous pensons d'abord que pour traiter ce sujet avec méthode et clarté, il faut commencer par reconnaître : 1° que les hommes que l'Ecriture nomme géants n'ont d'autres rapports que le nom avec ceux dont les poètes parlent dans leurs fables.

2° Que les géants de la Genèse n'étaient point des monstres qui entassaient montagnes sur montagnes, et qu'ils ne lançaient point des îles contre le ciel; qu'ils n'avaient pas mille mains ni le bas du corps en forme de serpent :

Mille manus illis dedit, et pro cruribus angues (4);

mais qu'ils étaient, à leur grandeur près, des hommes formés comme les autres, qui n'avaient jamais fait d'autre guerre à Dieu que celle que les méchants lui font encore chaque jour

(1) Lib. v. *Præpar.*, cap. IV, v.
(2) *In Genes. homil.*, 22, p. 232.
(3) *Cyrill. alex. in juliam.*, lib. IX.
(4) *Ovid. Metam.*, lib. v, fast., v. 15.

par leurs crimes et par leurs impiétés. Cela posé, examinons maintenant quel sens il est raisonnablement permis d'attribuer aux divers passages de l'Ecriture qui ont rapport aux géants.

Moïse et les auteurs sacrés qui sont venus après lui disent bien expressément qu'il y a eu des géants; ce qu'ils en rapportent ne peut laisser aucun doute sur le sens qu'ils ont attaché à ce mot, et ne peut être pris au figuré, puisqu'ils parlent de la grandeur de leur taille, de leur force, de leurs guerres et de leur destruction.

« Les hommes s'étant multipliés sur la terre, dit Moïse, les enfants de Dieu voyant les filles des hommes qui étaient belles, prirent pour femmes toutes celles d'entre elles qui leur plurent, etc. (1). »

Nous avons déjà fait connaître, dans une autre partie de cet ouvrage (2), l'interprétation donnée à ce passage par plusieurs Pères de l'Eglise, qui pensent que sous le nom d'*enfants de Dieu* on doit entendre les descendants de Seth, qui étaient la race choisie; et sous celui de *filles des hommes*, celles de Caïn et de ses descendants, lesquelles étant corrompues comme leurs pères, engagèrent dans le crime ceux de la race de Seth qui, charmés de leur beauté, voulurent les avoir pour femmes.

« Or, il y avait en ce temps-là des géants *(néphilim)* (3) sur la terre; car les enfants de Dieu ayant épousé les filles des hommes, elles enfantèrent ces hommes puissants, si fameux dans l'antiquité (4). »

Ces paroles de Moïse nous paraissent fort claires à l'égard des géants, soit qu'on s'en tienne à la version que nous venons

(1) « Videntes filii dei filias hominum, quod essent pulchræ, acceperunt sibi uxores ex omnibus quos elegerant. » *Genes.*, VI, 2.

(2) Livre I, chap. III.

(3) Le mot hébreu de *nephilim*, que l'on traduit par *gigantes*, veut dire ceux qui tombent, qui se jettent dessus quelqu'un, qui terrassent, *cadentes seu irruentes*. On a nommé aussi *Rephaïm* ceux devant lesquels on tombe en défaillance; *emim*, les terribles; *ghibborim*, les forts.

(4) « Gigantes autem erant super terram in diebus illis : post quam enim ingressi sunt filii dei ad filias hominum, illæque genuerunt : isti sunt potentes à sæculo, viri famosi. » *Genes.*, VI, 4.

de citer, qui est celle de la vulgate nouvelle, de laquelle il résulterait que ces *hommes fameux* des premiers siècles furent le fruit des mariages impies des fils de Dieu avec les filles des hommes; soit qu'on adopte le texte hébreu (1), d'après lequel on doit supposer qu'il y avait eu des géants dès le commencement du monde, mais qu'il y en eût un plus grand nombre depuis les mariages des descendants de Seth avec les filles de la race de Caïn. C'est ainsi que l'ont entendu les Septante, le Chaldéen, saint Augustin (2) et les autres interprètes, tant anciens que modernes.

Moïse a donc dit bien positivement qu'il y avait des *néphilim* (géants) avant le déluge : il va nous expliquer lui-même ce qu'il entend par géants.

Environ neuf siècles après le déluge, lorsque les Israélites eurent vaincu *Og*, roi de Basan, le seul qui restait de la race des géants, *solus quippe Og, rex Basan, restiterat de stirpe gigantum* (3), Moïse dit à cette occasion que le lit de ce prince, que l'on montrait encore à Rabbath, « avait neuf coudées de long et quatre de large (4), » ce qu'il ne rapporte que pour faire connaître la taille gigantesque du roi de Basan, seul reste de la race des Rephaïm (5). Rapha, chef de cette race, ne pouvait avoir été un géant anté-diluvien, puisque Noé seul et ses enfants furent sauvés dans l'arche, et que rien ne nous a appris qu'il y eût des géants parmi eux (6).

(1) Voici ce texte : « Il y avait alors des géants sur la terre; et aussi depuis que les enfants de Dieu s'allièrent avec les filles des hommes. »
(2) *De Civitate dei*, lib. XV, c. 23.
(3) *Deut.*, III, 2.
(4) 15 pieds 4 pouces 1/2 de long, sur environ 7 de large; mais comme le roi était sans doute couché à son aise, et que les anciens guerriers aimaient à exagérer leur grandeur par celle de leurs lits (*Quinte-Curce*, liv. IX, chap. III), on peut croire qu'Og n'était pas plus grand que Goliath, qui avait environ 9 pieds.
(5) *Des Rephaïm*, *des géants*. Josué, XII, 4. — *Id.*, XIII, 12.
(6) Les Rabins, qui sont les plus grands conteurs du monde, rapportent à ce sujet que ce même Og, qui fut vaincu par Moïse, s'était placé sur le bord de l'arche, et que Noé, dont il avait promis de demeurer l'esclave toute sa vie, lui passait à manger par un trou. Ils ajoutent qu'Og était d'une taille si monstrueuse, qu'Abraham l'ayant un jour repris avec force, lui fit tomber une dent avec laquelle il fit un lit, suivant les uns, et un fauteuil, suivant les autres. Les traditions rabbiniques sont remplies de pareilles fables.

Lorsque les Israélites envoyés par Moïse revinrent au désert de Cadès, après avoir visité la terre promise, ils dirent qu'ils avaient vu des monstres, des *néphilim*, fils d'*Enoch*, de la race des géants, auprès desquels ils ne paraissaient que comme des sauterelles (1).

Moïse parle encore de deux peuples, les *Enim* et les *Zomzomims*, nombreux et puissants, et d'une si haute taille, qu'on les eût pris pour des enfants d'Enoch. Les premiers demeuraient à l'orient de la mer Morte, et furent défaits et exterminés par les Moabites; les seconds furent détruits par les Ammonites, frères des Moabites. L'Ecriture nomme le pays qu'ils habitaient : « *Terra gigantum reputata, et in ipsa olim habitaverunt gigantes,* » terre dans laquelle habitaient autrefois les géants (2).

Josué et Caleb détruisirent les races de géants qui habitaient au-delà du Jourdain (3); ils n'en laissèrent que dans Gaza (4) et dans Azoth, où l'on voyait leurs tombeaux longtemps après (5). L'historien Josephe dit que de son temps on y montrait encore leurs os, qui étaient d'une grosseur monstrueuse et presque incroyable (6).

Amos confirme par ses paroles la force et la grandeur des Cananéens vaincus par les Hébreux (7), et Baruch parle d'eux en des termes qui ne peuvent laisser aucun doute sur la force, la puissance et la destruction des géants (8).

On trouve dans l'Ecriture les noms de cinq géants de la race des Rephaïm, qui avaient été mis à mort par David ou par ses guerriers dans différents combats, dont le dernier fut le célè-

(1) « Ibi vidimus monstra quædam filiorum Enoc, de genere giganteo : quibus comparati sicut locustæ videbamur. — Numb., XIII, 33. »

(2) *Deut.*, II, 20-21. — Ainsi, voilà trois races de géants au-delà du Jourdain : les *Rephaïm* au nord, les *Enims* au midi, et les *Zomzomims* entre ces deux peuples. Il y en avait deux en deçà : les *Enalims*, dont la demeure était à Hébron, et les fils de Rapha, qui habitaient la ville de Geth.

(3) Josué, XV, 13-14. — Juges, I, 20.

(4) Josué, XI, 21-22.

(5) *Id.*, XIV, 1.

(6) Josephe, *Antiq.*, lib. V, c. 2, p. 145.

(7) Amos, II, 9.

(8) Baruch, III, 26.

bre Goliath, auquel on donne six coudées et une palme de haut (1).

Un grand nombre de Pères de l'Eglise ont reconnu l'existence des géants. Tertullien, lorsqu'il veut prouver la possibilité de la résurrection, cite les squelettes énormes que l'on trouvait encore *tout entiers* de son temps : *Nec gigantum antiquissima cadavera constabit, quorum crates adhuc vivunt* (2). Saint Augustin soutient également leur existence.

Voilà les géants qui ont existé avant et après le déluge, tels que les dépeint l'Ecriture sainte. Certes, la description qu'elle en fait est bien différente de celle que nous a laissée la fable de ces êtres monstrueux, de ces Briarées aux cent bras, qui voulurent escalader le ciel, et que Jupiter foudroya et ensevelit sous les montagnes de la Sicile. Mais les récits des poètes, quelque exagérés qu'ils puissent être, n'en sont pas moins fondés sur des traditions racontées par la voix des peuples de tous les siècles, et sur l'opinion générale de toute l'antiquité, qui atteste l'existence d'une race de géants, c'est-à-dire d'hommes beaucoup plus grands que les autres hommes, mais en tout semblables à eux et n'en différant que par leur taille et par leur force prodigieuse. Si de tels êtres n'avaient jamais existés, nous ne trouverions pas à chaque instant chez les poètes et chez les historiens même une mention aussi constante de leur race et de leurs exploits. Si les hommes que Moïse appelle *néphilim* et *giborim* (termes que les Latins ont rendu par celui de *gigantes*, dont nous avons fait géants), si ces hommes, disons-nous, n'eussent réellement été distingués de leurs semblables que par leur méchanceté profonde, leur cruauté, leur audace et leur impiété, le législateur hébreu n'eût point mentionné d'une manière aussi claire et aussi précise, dans divers passages de ses livres, cette taille extraordinaire, ainsi que cette force prodigieuse, qui les rendait si redoutables et qui faisait de ces néphilim une race à part au milieu des autres hommes. Enfin, s'il n'y avait jamais eu de

(1) 17 pieds 7 pouces.
(2) *De resurr. carnis.*, c. 43, p 350.

géants, nous ne retrouverions pas cette unanimité vraiment remarquable qui existe à ce sujet dans les croyances de tous les peuples.

Il nous semble donc évident, d'après le texte même des passages que nous avons cités, qu'il n'est pas plus possible de nier qu'il a existé avant le déluge une race de géants, qui se reproduisit principalement depuis dans la terre de Chanaan, qu'il est permis de nier tout autre passage des livres de Moïse, dont chaque découverte de la science moderne n'a servi jusqu'à ce jour qu'à constater l'origine divine. En vain voudrait-on nous opposer l'interprétation donnée à quelques-uns de ces passages par des hommes tels qu'Origène, Eusèbe, saint Cyrille et saint Chrysostôme; nous opposerons nous-même à cette opinion celle des prophètes Amos et Baruch, ainsi que celle non moins imposante de Tertullien et de saint Augustin; et nous répéterons encore ce que nous avons déjà dit, que les Pères qui ont nié l'existence des géants avaient été trompés par le livre apocryphe d'Enoch, ouvrage plein de fables sur les astres, sur la descente des anges sur la terre et sur le commerce des démons avec les filles des hommes.

Aux preuves irrécusables à nos yeux que l'on trouve dans la Bible sur l'existence des géants, nous ajouterons encore une partie de celles que l'on peut puiser dans les historiens de l'antiquité. Phlégon fait mention de plusieurs squelettes *entiers* de géants découverts en Sicile du temps de Tibère, et en Grèce du temps de l'empereur Adrien, dont il était un des affranchis (1). Le même auteur rapporte aussi qu'en Egypte, près d'un lieu nommé Litres, on trouva des squelettes aussi grands que ceux qui avaient été découverts en Sicile, et dans lesquels on pouvait distinguer les os des bras, des jambes et ceux des autres membres (2). Hérodote et Pausanias font des récits semblables (3). Pline dit aussi que des squelettes dè géants furent trouvés dans l'île de Crète, et parle des Sirbotes, peuple d'Ethiopie, dont la taille était de sept à huit coudées (10 à 12

(1) Phlegon, *De Rebus mirabil*, c. 12. *In apollonio*, cap. XII, 17.
(2) *Id.*, *De Reb. mirabil*, cap. XV.
(3) Hérodote, lib. II, cap. 30, 43, 175, 176. — *Pausan. in attic.*, p. 66.

pieds). L'histoire fait mention d'un roi de ce pays, nommé Gangès, qui était haut de dix coudées.

Philostrate donne également dix coudées de hauteur aux héros qui se distinguèrent au siége de Troie (1). Hérodote dit que le corps d'Oreste, que les Lacédémoniens trouvèrent à Tigée, était long de sept coudées, ou de dix pieds et demi (2).

Nous pourrions citer encore un grand nombre d'anciens auteurs qui font mention de géants et de squelettes de géants trouvés en divers endroits de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, mais nous préférons renvoyer nos lecteurs aux ouvrages spéciaux sur cette matière.

Des squelettes entiers d'hommes d'une taille extraordinaire ont été trouvés, à diverses époques, dans plusieurs parties de l'Europe, et notamment en Allemagne, en Suisse et même en France (3). Mais la découverte de ce genre qui a fait le plus de bruit dans le monde savant est celle du squelette du roi des Cimbres Theutobochus : nous entrerons dans quelques détails à ce sujet.

Florus raconte que Theutonus ou Theutobochus, roi des Teutons et des Cimbres, fut mené en triomphe à Rome, et qu'il était d'une taille si extraordinaire qu'elle surpassait même en hauteur les trophées que l'on portait devant lui : « *Insigne spectaculum fuit quippe vir proceritatis eximiæ, super trophæa ipsa eminebat* (4). » Cependant, Orose prétend que ce prince mourut des blessures qu'il avait reçues dans le combat que lui livra Marius.

Dans le mois de janvier de l'année 1613, on découvrit en Dauphiné, dans un champ nommé le *Champ du géant*, et à dix-huit pieds de profondeur, un tombeau en pierre, d'une dimension extraordinaire, autour duquel on lisait : *Teutobochus rex.* La longueur du corps, mesurée d'après les os du squelette, qui

(1) *In vita Apollonn.*, lib. II, c. II.
(2) *Herod.*, lib. I, c. 68.
(3) Voyez le dict. de la Bible de M. Simon et celui de don Calmet, art. *Géant.*
(4) *Florus*, lib. II, cap. II.

se touchaient immédiatement, était de vingt-cinq pieds et demi; la largeur, de dix aux épaules, et la profondeur, de cinq pieds; la tête avait cinq pieds de longueur et dix de circonférence; les orbites des yeux avaient sept pouces de tour. Ces os furent montrés à tous ceux qui voulurent les voir (1).

Dans l'année de cette découverte, Nicolas Habicot, anatomiste et chirurgien célèbre de saint Cosme, à Paris, chercha dans sa gigantosteologie à prouver l'existence des géants et la vérité de l'opinion qui attribuait au roi Teutobochus les ossements trouvés en Dauphiné. Il fut combattu par Riolan, anatomiste non moins célèbre, et par Charles Guilleman, médecin du roi, qui l'accusèrent d'imposture. Mais les ouvrages de ces deux écrivains contiennent plus d'invectives contre Habicot que de bonnes raisons en faveur du système de ses antagonistes.

Les écrits de Riolan étaient oubliés depuis près de deux siècles, lorsque Cuvier, dans les annotations qu'il a faites sur Pline, déclara bien formellement que l'on devait considérer comme des fables tout ce qu'Habicot avait publié concernant les ossements du prétendu roi des Cimbres, qui n'étaient, suivant son opinion, que des os d'éléphant (2). Néanmoins, depuis la mort de l'illustre géologue, ces mêmes ossements ont été présentés à l'académie des sciences, par M. de Blainville, et le roi Teutobochus, d'éléphant que l'avait fait Cuvier, est devenu, par une décision académique, un véritable mastodonte, de la grandeur de celui de l'Ohio.

Cuvier n'avait pas balancé à mettre au rang des fables les assertions d'Habicot, et à classer son roi des Cimbres parmi les éléphants, sans néanmoins avoir *jamais vu* les ossements

(1) Ces détails, dont nous sommes bien éloigné de garantir l'exactitude, se trouvent dans un livre composé, lors de cette découverte, par un jésuite de Tournon, imprimé à Lyon, et que distribuait Pierre Masoyer, chirurgien de Beaurepaire, qui avait les certificats des médecins de Montpellier et de Grenoble, et qui montrait ces os à tous ceux qui désiraient les voir.

(2) « Elephantis alterius e delphinatu lutetiam advecta ossa et ostenta pro Teutobochi regis Cimbrorum, reliquiis, quem acie marius fusum occidit; quam fabellam chirurgicus Habicot propugnavit scriptis non paucis. » Cuvier, not. ad Plin., *Hist. nat.*, l. VII, c. XVI, tom III.

qui faisaient le sujet de cette discussion (1). L'académie a prononcé en présence des pièces, et nous sommes bien éloignés de vouloir appeler de sa décision. Mais nous nous étonnerons toujours qu'on se soit mépris aussi longtemps sur la nature de ces ossements, parmi lesquels se trouvaient non-seulement la mâchoire, mais encore plusieurs os, qu'il nous paraît difficile de confondre avec ceux des éléphants et des mastodontes, surtout, si, comme l'assurent les écrivains contemporains, ces mêmes ossements ont été découverts dans un champ où l'on trouve souvent des médailles de Marius, et s'ils étaient renfermés dans un tombeau sur lequel on lisait les mots *Teutobochus rex*, ce qui ne laisserait plus aucun doute sur leur origine.

Mais que font ces ossements d'éléphants ou de prétendus mastodontes à l'authenticité de l'existence des géants? Conclura-t-on de ce que l'on ne trouve plus maintenant d'ossements humains de la grandeur de ceux qu'on a découvert autrefois, ou de ce que les naturalistes s'emparent indistinctement de tous ceux que l'on découvre encore aujourd'hui, pour créer a leur gré des mastodontes, des *lophiodontes*, des *paleothères*, des *cheropotames*, et pour faire revivre, au moins en peinture, toutes ces races d'animaux *perdus*, dont ils enrichissent chaque jour la création? conclura-t-on, disons-nous, qu'il n'y a jamais eu de géants et que tout ce que les livres saints, l'histoire, les traditions de tous les peuples et le préjugé général rapportent à cet égard ne doit être considéré que comme des fables, bonnes tout au plus à effrayer les enfants?

(1) Il est bon de remarquer qu'après avoir porté ce jugement, Cuvier avoue, dans un autre ouvrage, qu'il *n'a jamais vu* ces ossements; qu'il ne les connaît que d'après les descriptions qui en sont fournies dans les ouvrages qui en ont parlé. Il en conclut, néanmoins, que quelques-uns *devaient être nécessairement*, par leur structure décrite, des os d'éléphant, et que très-*probablement* tous les autres l'étaient aussi.

M. de Blainville prétend à son tour que les ossements trouvés en Dauphiné sont : 1° un fragment d'humérus d'un très-grand mastodonte, 2° la partie inférieure et une portion d'os des îles d'un autre individu plus petit. La dent est celle d'un rhinocéros *gigantesque* aussi grand que le dynothérium; elle a environ deux pouces de long à la couronne, sur un pouce de large.

Ce serait se tromper gravement que de penser ainsi, et nous croyons qu'il n'est pas besoin, pour prouver l'existence des géants, d'avoir recours aux ossements qui pourraient paraître avoir appartenu à cette race d'hommes *vraiment perdue*. D'ailleurs, la diversité des opinions qui existe entre les plus grands naturalistes sur la classification de ces mêmes ossements, devrait nous mettre en garde contre leurs jugements. N'avons-nous pas vu encore dernièrement un savant naturaliste allemand, M. Kaüp, considérer le *dinothérium* comme un pachyderme d'un genre voisin de l'hippopotame, tandis que M. de Blainville le regarde comme un cétacée, très-voisin du dugong ou lamentin; l'un en fait un quadrupède amphibie et l'autre un poisson : Cuvier en avait déjà fait un tapir!...

Riolan et Sloane, parmi les modernes, ont plutôt écrit contre la monstrueuse grandeur que les croyances populaires attribuaient aux géants, que contre l'existence de ces mêmes géants tels qu'ils sont décrits dans la Bible ; on peut en dire autant des gigantologies de Geropius, de Cassanion, de Jérôme Magnès, de Temporerius et de Haller.

Mais personne n'a encore traité la question des géants avec autant de talent et de clarté que l'a fait don Calmet; et il est à regretter que plusieurs de ceux qui ont écrit depuis sur cette matière n'aient pas, quelques-uns même pour leur propre instruction, au moins pris connaissance de la savante dissertation de l'illustre bénédictin. Il paraîtrait même, d'après ce que nous a révélé un écrivain, dont nous avons souvent admiré les vastes connaissances, « que Cuvier lui-même, qui s'est entouré avec beaucoup d'érudition de tous les ouvrages sur la gigantologie, dans le tome Ier de ses Recherches sur les ossements fossiles, n'a point consulté ce travail de don Calmet, dont il cite plusieurs fois le dictionnaire de la Bible (1). » Dans cette dissertation, qui se trouve en tête de ses commentaires sur la Genèse, don Calmet conclut en considérant comme incontestable l'existence des géants dans les temps primitifs.

(1) Berger de Xivrey. *Tradit. tératologiques*, p. 191.

Nous ne parlerons ici, que pour en faire sentir la ridicule exagération, des calculs de l'académicien Henrion à l'égard de la taille des premiers hommes. Dans la table qu'il avait dressée à ce sujet, il donnait à Adam 123 pieds 9 pouces et à Ève 118 pieds 9 pouces 9 lignes; cette taille démesurée allant toujours en dégénérant, Noé n'avait déjà plus que 103 pieds, Abraham n'en avait que 28, Moïse 13, et ainsi de suite jusqu'à Jésus-Christ, où s'arrêta fort heureusement cette dégénération de l'espèce humaine.

Un savant médecin qui a écrit sur la question qui nous occupe en ce moment (1), après s'être convaincu « que si on s'en rapportait aux témoignages historiques, sacrés et profanes, rien ne serait mieux prouvé que l'existence des géants (2), » place ensuite dans la même catégorie la Genèse, le roi Og, Goliath, les Titans, Oreste, Teutobochus, Habicot et Ferragus, et finit par ranger tous *ces contes* avec ceux de Gargantua (3). Il est vrai qu'au XVIII[e] siècle, Voltaire, Fréret, Dupuis et tant d'autres étaient crus sur parole, lorsqu'ils attaquaient avec de semblables arguments les vérités les plus incontestables; mais nous pensons que cette manière de raisonner ne convaincra personne au XIX[e].

Que de choses beaucoup plus importantes, sans doute, que celle qui fait le sujet de cette dissertation, ont été niées par les philosophes du dernier siècle, dont les fausses assertions reçoivent chaque jour de si éclatants démentis de la part même de ceux qu'ils croyaient ne devoir venir après eux que pour soutenir leurs nombreuses erreurs. Les observations astronomiques de Delambre et les découvertes géologiques de Cuvier n'ont-elles pas eu un résultat identique, et n'ont-elles pas servi à prouver l'exactitude de la chronologie de Moïse? Delalande

(1) M. Virey, auteur de l'article *Géants*, du *Dictionnaire des sciences médicales* et du *Dictionnaire de la conversation*.

(2) Nous voudrions bien que le savant écrivain puisse nous indiquer des témoignages plus respectables que ceux que nous fournissent les histoires sacrées et profanes!...

(3) *Dict. de la conversation*, t. XXX, p. 32-33. Cependant, malgré cette sortie contre les géants, M. Virey ne nie point leur existence, il la considère comme étant au moins problématique. — *Idem*, p. 33.

et Dupuis ne s'accordaient-ils pas à trouver *quinze mille* ans d'existence au zodiaque de Denderals et *vingt-sept mille* à celui d'Eneh, tandis que Testa et Viscomti ont démontré depuis que les temples où ces monuments se trouvaient, et pour l'ornement desquels ils avaient été construits, étaient d'une époque encore plus récente que celle des Ptolomés, qui ont commencé à régner 322 ans seulement avant notre ère? Voltaire ne croyait-il pas ou ne feignait-il pas de croire à cette fabuleuse antiquité de 300 mille ans que se donnent les Indiens et les Chinois, et que Jones, Wilfort, Todd, Klaproth et Abel Rémusat ont ramenée à 2000 ans avant J.-C., époque de la naissance d'Abraham? Enfin, Volney n'a-t-il pas poussé le scepticisme historique jusqu'à nier l'existence de ce même patriarche, dans lequel il croyait voir la planète de Saturne? Il faut convenir que le XIX[e] siècle a fort à faire, s'il a reçu, comme tout nous porte à le croire, la mission glorieuse de dévoiler les erreurs et de réparer les sottises de celui qui l'a précédé.

On retrouve encore dans diverses parties du monde, mais principalement dans les contrées de l'Asie qui avoisinent l'ancienne Palestine, de ces monuments gigantesques qu'on a nommés cyclopéens, au premier rang desquels on peut placer ceux que l'on voit dans les ruines de Balbeck. Le piédestal du groupe magnifique de temples qu'on y admire encore, est construit en pierres dont la dimension est tellement prodigieuse, que les Arabes les regardent comme l'ouvrage des puissances surnaturelles. Quelques-uns de ces blocs, qui sont de granit taillé, ont jusqu'à cinquante-six pieds de long, quinze ou seize de large et une épaisseur inconnue. Ils ont été amenés de carrières éloignées, et élevés à une hauteur de près de trente pieds pour former le pavé des temples. Il n'y a donc rien d'étonnant de voir attribuer à des êtres surnaturels la construction de ces merveilles d'un cycle inconnu, devant lesquelles se tait la science orgueilleuse de nos jours (1).

(1) Nous avons vu naguère, dans la capitale de la France, plusieurs centaines de soldats d'élite, placés sous les ordres des plus habiles architectes,

M. de Lamartine, que ces pierres ont été
ces premières races d'hommes que toutes
tives appellent *géants*, soit par les hommes
assure que non loin de là, dans une vallée
n découvre des ossements humains d'une
; ce bruit a une telle consistance parmi les
ues voisins, que le consul général d'Angleterre en Syrie, homme d'une haute instruction, se propose d'aller incessamment visiter ces sépulcres mystérieux. Les premiers hommes sortis de Noé ont pu conserver encore longtemps la taille et les forces que l'humanité avait avant la submersion totale ou partielle du globe. Ces monuments peuvent être leurs ouvrages (1). »

Les naturalistes de l'expédition de *l'Uranie* ont reconnu récemment sur une des îles Mariannes des ruines antiques qui étonnent autant par leurs proportions que par la nature des matériaux employés à leur construction. Les voyageurs modernes ont trouvé également au Pérou et principalement dans l'ancienne ville de Cuzco des monuments extrêmement anciens, bâtis en pierres énormes, polyangulaires et placées sans ciment les unes sur les autres, sans qu'aucun d'eux ait jusqu'ici pu se former une idée des procédés mécaniques par lesquels les Péruviens ont pu transporter et élever ces masses véritablement cyclopéennes et les ajuster avec tant de précision (2).

Les téocallis des Mexicains (pyramides), monuments grandioses d'une civilisation très-avancée, remontent si haut dans l'histoire de ces peuples, qu'on ne saurait en préciser l'origine. Ils attribuent ces constructions gigantesques aux Toltèques, nation puissante et civilisée qui habitait le Mexique cinq cents ans avant eux, sans savoir toutefois si elles ne remontent pas à une date antérieure encore. On raconte sur la

suer sang et eau pendant plusieurs semaines, pour parvenir enfin, après des efforts inouis, à placer *de travers* l'obélisque de Luxor, au milieu de la place Louis XV.

(1) *Voyage en Orient*, vol. III, p. 34 et suiv.

(2) *Voyage en Amérique*, par M. Alcide d'Orbigny.

plus élevée de toutes, celle de Cholula, une tradition qui tend à en ramener l'origine à une fable qui se rapproche de celle des Titans, et dans laquelle les *géants* qui habitaient le plateau mexicain auraient voulu élever une montagne artificielle pour gravir ainsi le ciel (1).

Il nous semble donc évidemment prouvé qu'il a existé dans des temps reculés, et sur divers points du globe, des races d'hommes d'une taille beaucoup plus élevée que ceux de nos jours, qui étaient doués en même temps d'une force extraordinaire. Ces hommes puissants, devenus célèbres par leurs cruautés, furent le type de ces êtres monstrueux dont les exploits fabuleux, après avoir été chantés par les plus grands poètes de l'antiquité, sont tombés depuis bien des siècles dans le domaine des contes et des fictions les plus invraisemblables.

Après avoir considéré la question des géants sous le point de vue historique, il nous reste encore à l'envisager sous son aspect mythologique; puis à suivre ces êtres merveilleux dans leurs rapports avec les croyances populaires, dans lesquelles ils jouent depuis longtemps un des principaux rôles.

Tout nous porte à croire que c'est en mémoire de ces hommes gigantesques, dont rendaient témoignage les chroniques hébraïques, que furent élevées ces monstrueuses images d'hommes et d'animaux, ces statues colossales de rois qui bordaient les avenues des temples de Memphis et de Thèbes. L'Egypte resta pour les Grecs un pays de fables et de merveilles jusqu'au temps d'Hérodote, qui publia le premier des notions exáctes sur la religion et les mœurs de ses habitants. Cependant, quelques siècles avant le père de l'histoire, Homère et Hésiode avaient écrit la théogonie des dieux de la Grèce, dans laquelle les géants figurent au premier plan. Il est facile de reconnaître dans ces géants, venus comme la plupart des divinités grecques de l'Egypte et de la Phénicie, les *néphilim* de la Genèse, malgré tout le merveilleux dont les a entouré la vive imagination des Hellènes. Impies, violents et cruels comme les géants de la Bible, comme eux aussi l'enfer est leur demeure

(1) *Voyage en Amérique*, par M. Alcide d'Orbigny.

après leur mort; et pour compléter cet emprunt fait aux traditions bibliques, quelques mythologues, Hygin, par exemple, les font fils du Tartare, comme on a fait les premiers géants descendre des anges rebelles, quoique la plupart des poètes les regardent comme les enfants du ciel et de la terre, ou, comme Hésiode, les font naître du sang qui jaillit de la blessure d'Uranus (*ouranos*, le ciel). Une tradition semblable existait, comme nous le verrons, chez les Goths asiatiques qui envahirent la Scandinavie.

Nous ne suivrons pas les géants de la mythologie grecque dans leurs guerres contre l'Olympe, où ils furent vaincus par Jupiter, ainsi que leurs frères les princes Titans, avec lesquels la plupart des poètes et des mythologues les ont souvent confondus; il nous suffit d'avoir signalé la source des traditions égyptiennes et grecques sur les géants, traditions qu'ils ont ensuite défigurées, en y mêlant les fables les plus absurdes (1).

Les géants figurent au premier rang dans les croyances populaires de l'Orient; chez les Arabes, ce sont les *djinns*, monarques déchus de la terre préadamite, des Salomons ou Solimans, que les Perses nomment *djinnian* et les Turcs *djinniler*. Ces génies malfaisants, créés de feu, étaient supérieurs aux hommes, inférieurs aux anges, et habitaient la terre longtemps avant la création d'Adam. Les Arabes attribuent à *Djian*, leur chef, la construction des pyramides d'Egypte; ils racontent aussi que c'est ce même génie qui a fait tirer des carrières du Liban ces blocs gigantesques, dont nous avons déjà parlé, qui servent encore de base aux temples de Balbeck.

La chute de ces génies rebelles est racontée de différentes manières par les écrivains orientaux. Selon les uns, Dieu, mécontent de la conduite de cette race impie et cruelle, envoya Éblis les exterminer (2). Ils se réfugièrent dans le *Djin-*

(1) Les mythologues grecs ont presque toujours représenté les géants avec les membres inférieurs terminés par des serpents. Ce caractère donné aux géants par l'art et la mythologie antiques est la principale différence entre eux et les Titans.

(2) Éblis est le Satan des Hébreux.

mistan, désert qui sert de retraite aux démons et aux monstres de toute espèce, et qui est situé dans la partie la plus occidentale de l'Afrique. Mais, suivant la tradition la plus commune en Orient, ces géants préadamites furent vaincus dans les montagnes de Kaf par le célèbre Tahamurath, troisième roi des Péris, qui les précipita dans de vastes et profondes cavernes, où ils sont demeurés enchaînés jusqu'à ce jour; cette victoire valut à ce monarque le surnom de *Div-Bend* ou Lieur de Dives. Ainsi que le vainqueur des Titans de la mythologie grecque, le roi des Péris avait pour monture un oiseau merveilleux, nommé *Simorg-Anko*, qui devançait les vents par la rapidité de son vol, était doué de raison et possédait toutes les langues; il avait vécu longtemps avant Adam, et avait vu commencer et finir douze fois le grand siècle de six mille ans.

Des *Djinns* gouvernèrent le monde pendant sept mille ans, de concert avec les *Dives*, autres créatures géantes avec lesquelles ils sont souvent confondus dans les contes mêmes des Orientaux. Les Dives sont dépeints comme des monstres d'une taille effrayante, ayant de longues cornes, des yeux hagards, les cheveux hérissés, des griffes énormes et une queue d'une longueur démesurée. Ces démons sont les plus méchants et les plus redoutables que l'on connaisse. Leur vie, quoique beaucoup plus longue que celle des hommes, est cependant limitée et peut être abrégée par les coups d'un mortel. Nous verrons dans une autre partie de cet ouvrage que cette singulière croyance était celle des anciens Scandinaves, et qu'elle existe encore de nos jours parmi les habitants des montagnes d'Écosse (1).

Telles sont les fictions mythologiques des Orientaux concernant ces races préadamites et gigantesques, auxquelles ils ont attribué tant d'actions merveilleuses; mais on trouve pareillement chez eux des traditions historiques sur les géants qui ont vécu après le déluge, qui peuvent non-seulement servir à prouver l'analogie qui existe sur ce sujet entre les croyances

(1) Voyez le chapitre des spectres.

des différents peuples, mais qui peuvent encore nous diriger vers la source de ces mêmes croyances.

Suivant la Genèse, la postérité de Japhet peupla une partie de l'Europe et de l'Asie (1). On reconnaît parmi ses descendants l'*Iou* ou l'*Iaou* des Grecs, père des Ioniens, dans *Iavan*; *Madaï* désigne probablement les Mèdes, et *Tiras* les Thraces. Les noms de *Gomer* et de *Magog* ont été plus difficilement interprétés; cependant, ils paraissent désigner des peuples voisins du Pont-Euxin et du Caucase. Les traditions populaires des Orientaux viennent à l'appui de cette opinion, car les livres arabes et persans sont remplis de nombreuses et merveilleuses histoires sur les géants Gog et Magog, qui y sont désignés sous le nom de Jagiouge et Magiouge; et la muraille caucasienne que l'on dit avoir été bâtie par Alexandre-le-Grand pour arrêter les invasions des Scythes est encore appelée de nos jours, par les peuples de l'Orient, la muraille de Gog et de Magog. La Tartarie est également nommée par eux la terre de Jagiouge et Magiouge (2); et l'on trouve dans ce pays un grand nombre de vestiges de Gog et de Magog dans les noms de provinces, de villes et d'hommes (3).

Que Gog et Magog aient été ou non des géants, il n'en est pas moins vrai que les Orientaux les considèrent comme des hommes d'une taille extraordinaire, auxquels ils attribuent la force, la puissance et la méchanceté qui caractérisent les Néphilim et les Raphaïm de la Genèse, et que leurs croyances à cet égard se rattachent à tout ce que l'on trouve sur le même sujet dans les traditions bibliques.

Quelques critiques ont considéré Magog comme le père des Goths, des Scythes et des Tartares. Ce que dit Ézéchiel du peuple de Magog (4) peut facilement s'appliquer à ces nations. La prophétie de saint Jean sur l'invasion des nations barbares a dû beaucoup contribuer à rendre célèbres, tant en Orient

(1) Les sept fils de Japhet étaient *Gomer*, *Magog*, *Madai*, *Iavan*, *Tubal*, *Mosoch* et *Tiras*. — *Genèse*, x, 2, 4.

(2) Voyez Abul Faraj., *Hist. dynast.*, édit. de Pococke, p. 62. A. D. 1673.

(3) *Marco Paulo venit.*, lib. I, cap. 64, et lib. II, c. 46, 49 et 52.

(4) *Ézéchiel*, chap. XXXVIII, v. 2.

qu'en Occident, les noms de Gog et de Magog (1). Cette prophétie paraît avoir été appliquée aux Huns à une période fort reculée; car, dans la chronique anonyme de Hongrie, publiée par Schwandtner (2), Attila est représenté comme descendant de Magog, fils de Japhet, d'après laquelle les Hongrois sont aussi appelés *Moger*. Cette opinion ne paraît point être le fruit de l'imagination de l'auteur de cette chronique, mais le souvenir d'une ancienne tradition répandue parmi ses compatriotes.

On retrouve encore les noms de Gog et de Magog dans les anciennes traditions celtiques. Suivant le vieux roman armoricain *Brut-y-Brenhined*, Goet-Magog ou Gog-Magog était le plus redoutable de tous les géants qui s'opposèrent au débarquement de Brutus, prince troyen, sur les côtes d'Angleterre. Il avait douze coudées de haut et pouvait briser un chêne aussi facilement qu'une baguette de coudrier. Cependant, à la suite d'un combat acharné avec Corinius, il fut précipité dans la mer du sommet d'un des rochers les plus élevés de la côte de Cornouailles. Cet endroit se nomme encore de nos jours *Lam-Goemagot* ou le Saut-de-Goemagot. Beliagog est aussi le nom d'un formidable géant dans le roman de *Tristram* et de la *Belle Yseult*.

Mais ce n'est pas dans l'Orient seul que se sont perpétués parmi les peuples les souvenirs des géants des premiers siècles. Toutes les histoires du Nord font également mention d'une race gigantesque qui habita longtemps les contrées septentrionales de l'Europe. C'est une tradition parmi les Samoyedes que des hommes d'une haute taille habitaient ce pays avant eux, et qu'une grande peste les extermina (3). Dans les régions désertes, le long de la Petchora (4), on a trouvé un grand nombre de cavernes qui paraissent avoir servi d'habitations; on y a même rencontré des ustensiles de ménage, ainsi

(1) « Satan, délivré de ses chaînes et sorti de sa prison, séduira les nations qui sont aux quatre coins du monde, Gog et Magog, et les assemblera pour combattre. Leur nombre égalera celui du sable de la mer. » *Apocal.*, chap. x.

(2) *Script. Rer. hung.*, t. I.

(3) Klaproth, asia Polyglotta.

(4) Fleuve de la Russie européenne, qui se jette dans la mer glaciale.

Il est facile de reconnaître la communauté d'origine qui a dû nécessairement exister entre ces mythes religieux, apportés de l'Orient par les guerriers d'Odin, et les croyances indiennes sur la création des races humaines. En effet, c'est ainsi que Brahma enfanta par la bouche la race des Brahmes, par son bras celle des guerriers, par sa cuisse celle des laboureurs et par son pied celle des parias (1).

« La vache Audumbla léchant pour se repaître les frimas qui couvrent un rocher, la chaleur et le mouvement de sa langue y fit d'abord pousser des cheveux, puis une tête, et bientôt un homme se leva doué de force et de beauté. Cet homme était *Bor*. Il épousa la fille d'un géant, qui mit au monde trois fils : *Odin*, *Vili* et *Va*, desquels naquirent tous les dieux. Semblable à l'Uranus de la mythologie grecque, qui fut détrôné et mutilé par les Titans, ses fils, le géant Ymer fut massacré par les fils de Bor, qui le traînèrent ensuite au milieu du chaos, et firent la terre de son corps et les mers de son sang; avec ses os, ils firent les montagnes; avec ses dents, les pierres; ils formèrent avec son crâne la voûte du ciel, qui est portée par quatre nains dont les extrémités du monde ont conservé les noms (Nord, Sud, Est et Ouest); avec sa cervelle, ils firent les nuages; avec ses sourcils, ils élevèrent une palissade pour les protéger contre les géants; enfin, avec les étincelles de feu qui tombèrent du Muspelheim, ils formèrent les astres et les étoiles (2). »

Après la mort d'Ymer, son sang, qui coulait à grands flots, noya les autres géants; Bergelmer seul échappa à ce déluge en s'enfuyant avec sa femme dans un bateau, et s'en alla ailleurs pour propager sa race. Bientôt les dieux, voulant peupler la terre, animèrent deux branches flottantes (*ask*, frêne, et

(1) Bhaguat-geta-Shaster.

(2) *Edda*. — Les traditions des habitants de Taïti sur la création ont beaucoup de ressemblance avec celles des Scandinaves. Les plus anciennes remontent à *Tatooma* et *Tapuppa*, deux rochers mâle et femelle, qui supportent notre globe. Ils enfantèrent *Totoro*, *qui fut tué*, et dont le corps, divisé en plusieurs parties, forma les îles de l'Archipel Polynésien. Ils croient que le ciel est supporté par des hommes qu'ils nomment *Teeferai*.

embla, aulne) ; ils créèrent ainsi l'homme et la femme, et les vallons jusque là solitaires connurent des habitants et s'embellirent par leur présence (1).

Ainsi, l'on voit dans les cosmogonies indiennes, grecques et scandinaves, qui prirent toutes naissance dans l'Orient, les géants figurer au premier plan parmi ces divinités d'invention humaine, dont les Indiens peuplèrent jadis leur *Meroo*, les Grecs leur Olympe, et les soldats d'Odin la brillante cité d'Aslgard ; partout aussi on les trouve cruels, orgueilleux, et toujours révoltés contre les dieux supérieurs, avec lesquels ils sont continuellement en guerre. Mais quand on se rappelle que la plupart des divinités du paganisme furent des hommes qui se rendirent célèbres et redoutables par leur force, leur puissance, et que la crainte, plus souvent encore que la reconnaissance, fit placer, après leur mort, au rang des dieux, il est facile alors, malgré les fables et les merveilleuses absurdités au moyen desquelles la crédulité païenne a défiguré l'histoire des géants, de reconnaître le type de ces êtres monstrueux, de ces *néphilims* de la Genèse, ces hommes d'une hardiesse extraordinaire, insolents, impies, athées, et qui ne craignaient ni la justice de Dieu ni celle des hommes.

Les géants de la mythologie scandinave, cruels et méchants comme tous ceux de leur race, étaient toujours en guerre avec les dieux du Valhalla, et semblent même quelquefois leur être supérieurs dans quelques endroits de l'*Edda*. Mais Thor, le dieu de la force, qui poursuit continuellement les monstres et les géants, comme le faisaient Hercule et Thésée, est leur ennemi le plus redoutable. Il a des gantelets de fer que lui seul peut porter, une ceinture qui double sa force et une massue merveilleuse qui revient, comme le dard de Procris, dans la main qui l'a lancée. Son char, aux roues d'airain, est attelé de deux boucs, et produit en roulant sur les neiges le bruit que nous prenons pour le tonnerre (2). Néanmoins, dans la

(1) L'*Edda*.

(2) Les paysans suédois disent encore à présent, quand il tonne, que c'est le vieux Thor qui se promène. La massue ou le marteau de Thor se nommait *Aijakewestchera*.

plupart de ses rencontres avec les géants, le dieu Thor, qui ne paraît pas avoir été doué d'une sagacité merveilleuse, nous semble avoir été souvent la dupe des mystifications de ses rusés adversaires, ainsi qu'on pourra le voir par le récit d'un des voyages de l'hercule scandinave au pays des géants, fable qui, à cela près des allégories, ressemble étonnemment *aux contes de ma mère l'oie.*

« Un jour, Thor partit avec Loke (1), dans un char traîné par ses deux boucs; le dieu les mangeait tous les soirs, et, moyennant la précaution de jeter les os de ses animaux dans leurs peaux, ils se retrouvaient sains et saufs le lendemain, prêts à se remettre en route. Après quelques incidents peu remarquables, les dieux voyageurs entrèrent un soir dans une maison et s'y reposèrent fort à leur aise. Mais quel ne fut pas leur étonnement le lendemain en s'éveillant, lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils avaient passé la nuit dans le gant d'un énorme géant qui était couché près de là. Ce dernier, nommé Skrymmer, voyagea pendant quelque temps avec eux, et, une nuit, à la suite d'une légère altercation, Thor asséna un violent coup de sa massue au géant qui dormait paisiblement à son côté. Skrymmer se réveillant en faisant un grand bâillement, demanda à son voisin de lui dire si c'était une feuille d'arbre ou une plume d'oiseau qui lui était tombée sur la tête. Il se sépara néanmoins du dieu et de son compagnon, dont il avait pénétré la malice, après leur avoir indiqué le chemin qui conduisait à la capitale des géants.

» A leur arrivée dans cette ville, les voyageurs se présentèrent devant le roi, qui leur apprit que nul ne pouvait y demeurer à moins qu'il n'excellât dans quelque art. Loke prétendit qu'il était passé maître dans celui de la gourmandise, et qu'il pouvait manger plus que personne au monde. On le mit aussitôt aux prises avec un courtisan nommé *Loge* (flamme), et on plaça devant chacun d'eux un énorme baquet rempli de viandes; les deux champions eurent bientôt tout dévoré; mais Loke, ayant laissé les os, fut déclaré vaincu. »

(1) Le génie du mal.

« Un jeune homme nommé *Tialfe*, amené par le dieu Thor, offrit de courir, en patins, plus vite que qui que ce soit. Le roi des géants lui donna pour adversaire un autre courtisan nommé *Hugo* ou *Hugin* (l'esprit ou la pensée), qui le devança tellement qu'en revenant au but, il rencontra face à face le jeune scandinave, fort désappointé de sa mésaventure.

» Pour Thor, qui semblait, comme son compagnon, posséder au suprême degré les qualités de l'hercule Thébain (1), il défia qui que ce fût de boire mieux que lui. On présenta au dieu voyageur une corne excessivement longue, dans laquelle les seigneurs de la cour étaient obligés de boire, quand ils avaient commis quelque faute de bienfaisance. Thor avait soif et but longtemps sans prendre haleine; puis il regarda la coupe, mais elle semblait encore pleine. Il but encore une fois, mais la liqueur était à peine diminuée.

» Après cet échec un peu honteux, le roi engagea Thor à essayer d'un jeu peu difficile à la vérité, auquel s'exerçaient journellement les enfants des géants, et qui consistait simplement à lever de terre le chat favori du monarque. Aussitôt un énorme matou, couleur de fer, sauta au milieu de la salle. En vain le dieu s'efforça-t-il de l'enlever; le chat, courbant le dos, ne perdit terre que d'un seul pied, et l'impuissance de Thor fut manifeste à tous les yeux. « Le chat est grand, dit le roi, mais Thor est petit. Qu'il essaie maintenant ses forces contre ma nourrice Héla. » — A ces mots, parut une vieille édentée qui provoqua Thor au combat. Après une lutte acharnée, le dieu tomba sur un genou ! Le roi fit aussitôt séparer les combattants, en disant au *plus vaillant des fils d'Odin* (2) qu'il ne connaissait plus personne à qui l'on pût décemment proposer de lutter avec lui.

» Le monarque des géants donna le lendemain un grand

(1) Hercule, la divinité favorite des Thébains, était généralement le gourmand de la scène comique au théâtre d'Athènes. Voyez dans le xe livre d'Athénée, les exploits d'Hercule contre un certain Leprous, qui le défiait à manger et à boire. Un bœuf entier n'était qu'un jeu pour le fils de Jupiter.

(2) Qualité donnée à Thor dans l'*Edda*.

festin au dieu Thor et à ses compagnons, et lui dit ensuite, lorsqu'ils furent prêts de se séparer : « Vous me paraissez, seigneur, peu content de vos prouesses, mais vous vous consolerez facilement des mésaventures qui vous sont arrivées, lorsque vous saurez par quels prestiges vous avez été abusé. Apprenez donc que c'est moi-même que vous avez rencontré en chemin et dans le gand duquel vous avez passé la nuit; votre massue m'eût certainement donné la mort, si le coup terrible que vous m'avez porté ne fût tombé sur un rocher derrière lequel j'avais caché ma tête. Loke a lutté dans son assaut de gourmandise contre un feu dévorant, et c'est à *mon esprit* que Tialfe a disputé le prix de la course. Sachez encore qu'un des bouts de la corne dans laquelle vous avez bu trempait dans la mer, et vous pouvez vous assurer combien elle est diminuée depuis ce moment. Ce chat couleur de fer que vous n'avez pu soulever était le grand serpent qui ceint de ses replis la terre et les mers; nous avons tous frémi, lorsque nous avons vu votre bras puissant l'enlever si haut que sa tête et sa queue touchaient à peine la terre. Quant à votre lutte avec ma nourrice, il est bien étonnant que vous en ayez été quitte pour tomber sur un genou, car c'était la mort elle-même; et il n'est et ne sera jamais personne qu'elle n'abatte à la fin. Je vous conseille cependant, pour notre intérêt mutuel, de ne point renouveler cette entrevue. » Thor répondit à ce discours par un grand coup de massue; mais le roi disparut; et, lorsque le dieu retourna à la ville pour la saccager, il ne trouva plus à sa place que de vastes campagnes (1). »

On conçoit facilement que les Scandinaves n'aient jamais montré beaucoup de respect pour des divinités qui leur offraient ainsi la réunion des vices les plus dégradants de l'espèce humaine. Qu'est-ce, en effet, que des dieux inférieurs aux géants en force, en pouvoir et en intelligence; des dieux qui peuvent être abusés par les prestiges de la magie, et qui flé-

(1) Le voyage de Thor au pays des géants se trouve dans la XXIII[e] fable de l'*Edda*.

chissent le genou devant la mort? Cependant, comme il est certain que ces peuples admettaient l'existence d'un être supérieur à toutes ces divinités de fabrique humaine, être souverain qui avait été de tout temps et devait subsister dans l'éternité, nous devons en conclure que les adorateurs d'Odin avaient autrefois pratiqué le culte du vrai Dieu, qu'ils connaissaient encore sous le nom d'Alfader, culte qu'ils abandonnèrent ensuite pour se créer eux-mêmes des divinités à leur image, dans les personnes desquels ils divinisèrent toutes les passions et tous les vices qu'on peut rencontrer chez les hommes.

Les histoires du Nord sont remplies de récits merveilleux sur les géants (1), dont l'existence est demeurée jusqu'à présent un des principaux articles de foi des croyances populaires des peuples septentrionaux. « Les Islandais se rappellent encore, dit un écrivain qui a visité l'Islande en 1836 (2), que la terre a été formée avec les membres d'un géant. » On voit encore, dans la vallée d'Hitardal deux figures humaines, d'une grande dimension, taillées dans deux pierres angulaires, et que les Islandais prétendent représenter *Baardar Hel-Heller* et *Hit*, sa maîtresse, géants mâle et femelle, qu'ils regardaient comme des demi-dieux.

Les poètes et les romanciers du moyen-âge ont introduit les géants dans leurs ouvrages comme moyen de terreur et dans l'intention de rehausser sans doute la gloire qu'acquéraient leurs héros en combattant, souvent même avec succès, ces ennemis redoutables. Les géants figurent également dans les contes et les récits populaires de toutes les nations du globe ; ils y sont généralement représentés comme des ogres monstrueux, très-friands surtout de la chair des petits enfants, qu'ils sentent ordinairement à plusieurs lieues à la ronde. On retrouve la plupart des incidents des fables de l'*Edda* dans ceux de ces récits qui se sont conservés par tradition sur les bords de l'Elbe et du Rhin ; les aventures de Thor au pays

(1) Voyez Rudbeck, Arngrimus Jonas et Saxo Gramaticus.
(2) M. Marmier, le spirituel auteur des *Lettres sur l'Islande*.

des géants sont attribuées, dans ces histoires, à des personnages beaucoup moins importants, il est vrai, que n'était le fils du puissant Odin. Dans l'une, c'est un nain qui se réfugie dans les replis d'un gant pour échapper à la colère de sa mère (1). Dans une autre, c'est un jeune géant qui se sert avec beaucoup de succès d'une arme aussi redoutable que le marteau de Thor, et qui montre en mangeant la même avidité que Loke. On raconte que ce géant étant un jour descendu dans un puits, quelques traîtres profitèrent de cette occasion pour faire tomber sur sa tête plusieurs meules de moulin, qu'ils croyaient devoir l'écraser sous leurs poids; mais il se contenta de les prier simplement de chasser les poules qui lui avaient jeté, en grattant la terre, quelques grains de sable dans les yeux (2). Il est bon de remarquer que, dans toutes les histoires du Nord, ces mêmes géants qui surpassent les dieux de l'*Edda* en force, en puissance et surtout en savoir, sont constamment la dupe des ruses qu'emploie contre eux la race plus intelligente des nains; ce qui nous prouve que ces mêmes peuples, chez lesquels le courage et les qualités physiques nécessaires au guerrier étaient le plus en honneur, ont néanmoins reconnu de tout temps la supériorité de l'esprit sur la force brutale.

On croit encore en Allemagne que les géants habitent les montagnes enchantées du Kœterberg, du Wunderberh et de Kyffhaüsen, et que rien n'égale leur taille et leur vigueur. Les traditions sur leur formation sont les mêmes que celles des Islandais : on croit qu'ils furent créés avant le premier homme, et que les îles sont des poignées de terre tombées de *leurs tabliers*. Ils jouaient aux boules avec des rochers énormes, et se donnaient la main d'une montagne à l'autre (3). Une de leurs filles, se promenant un jour, aperçut des laboureurs qui travaillaient dans un champ. Elle les mit dans son tablier avec leurs chevaux et leurs charrues, et fut déposer ces

(1) Dans l'histoire intitulée : « *Der schneiders daumerling Wanderschaft*, » du recueil de MM. Grimm.
(2) *Der junge riese*, du même recueil.
(3) Grimm, tradition orale recueillie dans le pays de Corvey.

jouets dans le salon de son père, qui habitait le château de Nideck, dans la haute Alsace (1). On raconte aussi qu'il y avait autrefois, dans le village d'Iéna, un géant d'une impiété révoltante envers sa mère, qu'il accablait d'injures et d'outrages. Une fois qu'elle lui adressait quelques remontrances sur sa conduite, il entra dans une telle fureur, qu'il la battit à coups de poing. Mais, à une pareille indignité, le jour s'obscurcit, une nuit épaisse enveloppa le ciel, et le tonnerre gronda d'une manière si épouvantable, qu'il tomba et foudroya le géant. Aussitôt la montagne près de laquelle il se trouvait alors roula sur lui et l'engloutit; mais, par punition du ciel, son petit doigt sortit et poussa hors du tombeau. Or, ce petit doigt est une longue tour effilée qu'on voit sur le sommet, et qu'on appelle aujourd'hui la *Tour du Renard* (Fuchsthurm) (2).

On voit à Wilten le tombeau du géant Haym, ou Haymon, qui gouverna jadis Inspruck et ses environs, où il bâtit le pont qui est sur l'Inn. L'évêque de Chur le baptisa, et il bâtit en l'honneur du Christ le couvent de Wilten, où il vécut jusqu'à sa mort, et où il est enterré. Le tombeau de ce géant est long de quatorze pieds; il est surmonté d'une statue sculptée en bois et couverte de son armure. A coté du tombeau d'Haymon, est suspendue une tablette sur laquelle sa vie est écrite tout au long (3).

Près de Cœsslin, en Poméranie, on montre une montagne de géants, où l'on a trouvé en fouillant un grand cor de chasse, une grande épée et des ossements monstrueux. Il est probable qu'anciennement il y a eu aussi des géants dans la Poméranie Citérieure. Dans la contrée de Greifswald, on fit, en 1594, repolir et regratter de semblables tombeaux de géants; les tailleurs de pierre y trouvèrent des squelettes longs de onze et même de seize pieds avec des cruches à côté (4).

(1) Tradition orale.
(2) *Taschenbuch fur freundschaft und liebe*, 1815, p. 279.
(3) Matth Holzwart, *Lustgart newer deutscher poeterei*, Strasb. 1568, p. 164. — Jho Mueller, *Scheweiz-Gesch.*, I, 98, n° 81.
(4) Miercelius, *Pomm. Geschichte*, vol. II, ch. 52.

Les anciennes chroniques parlent aussi du géant Einher, qui vivait du temps de Charlemagne; il était Suève et natif de Thurgovie; il passait à gué les rivières et n'avait pas besoin de pont; il fit les fameuses guerres de Charlemagne contre les Vandales et les Huns. On dit qu'il moissonnait les hommes comme on coupe l'herbe à la faux, les attachait au bout de sa lance et les portait sur l'épaule comme des lièvres ou des renards. Devant lui fuyaient tous les ennemis qui, le prenaient pour le diable en personne (1).

Les traditions historiques et les histoires populaires des habitants de l'ancien continent, ne sont pas les seules qui fassent mention de l'existence des géants dans les temps primitifs. Celles des Péruviens et des Mexicains en parlent également. Les peuplades répandues dans les nombreux archipels de l'Océan Pacifique ont aussi conservé jusqu'à nos jours le souvenir des géants. Un voyageur moderne nous apprend que les insulaires d'Hawaii (îles Sandwich) ne tarissent pas en anecdotes étonnantes sur le compte d'un géant célèbre, sorte de polyphème océanien, qui peut voyager d'île en île en marchant dans la mer. Cet étrange colosse se tenait parfois, disent les natifs, avec un pied sur l'île d'Hawaii et l'autre sur celle d'Oahou, faisant ainsi une enjambée de soixante lieues. Voici une des mille histoires qu'on raconte de ce géant : un jour les Hawaiiens ayant offensé le roi de Taïti, celui-ci, pour les punir, les priva du soleil. Quand les naturels eurent passé quelques jours dans les ténèbres, ils s'épouvantèrent et eurent recours au bon géant. Celui-ci traversa la mer et se rendit à Taïti, où résidait alors Kahoa-Arii, c'est-à-dire celui qui fit le soleil. Il lui parla et obtint de lui que l'astre bienfaisant fut rendu aux Hawaiiens, et pour qu'un malheur pareil ne se reproduisit plus, il le fixa dans le ciel, dont il n'a pas bougé depuis cette époque (2). Il est probable qu'avec une connaissance parfaite du vieux langage hawaiien, on pourrait trouver, au fond de cette tradition allégorique, des faits réels qui touchent

(1) Aventin, *Chroniq. bavar.*, p. 285.
(2) *Voyage pitt. autour du monde*, par M. Dumont d'Urville, t. I, p. 492.

à l'histoire de ces contrées. Cette lumière qu'il faut aller chercher à Taïti, cet homme qui a la puissance de traverser plusieurs centaines de lieues de mer, tout cela présente non-seulement un sens mystérieux qu'il ne nous est pas permis de découvrir, mais constate également une civilisation ancienne et une connaissance immémoriale dans l'art de la navigation.

Mawi est à Taïti le nom d'un prophète célèbre. On le retrouve encore à Tonga-Tabou, où l'on en fait une espèce d'Encelade ou d'Atlas, qui supporte la terre sur son dos, et qui, en se remuant, cause les tremblements de terre (1).

Cook rapporte dans ses voyages que les habitants de Taïti avaient un grand nombre de traditions religieuses et historiques, une entre autres concernant deux ogres-géants, nommés *Taheeais*, qui vivaient dans cette île à une époque fort reculée. Ces géants habitaient les montagnes, d'où ils faisaient des excursions dans la plaine, massacrant les naturels et les dévorant ensuite. Deux frères taïtiens résolurent de délivrer leur pays de ces monstres, et ils se servirent à cet effet d'un stratagème qui leur réussit parfaitement. Ces deux frères habitaient un endroit plus élevé que celui où demeuraient les *Taheeais*, et tellement situé, qu'ils pouvaient converser avec eux sans rien craindre. Un jour donc, ils firent chauffer des cailloux qu'ils entourèrent de morceaux de *mahec* (2), puis ils invitèrent leurs redoutables voisins à partager avec eux ce repas. Ceux-ci ayant accepté l'invitation, les deux Taïtiens les engagèrent à ouvrir la bouche et y introduisirent les cailloux qu'ils avaient préparés, en ayant soin de verser par-dessus de l'eau froide, dont le contact avec les pierres brûlantes produisit dans l'estomac des géants une vapeur qui les étouffa. Les habitants de Taïti, voulant récompenser dignement un service aussi signalé, décernèrent aux deux frères le gouvernement du pays. On voit que l'Océanie n'est point en reste avec nous pour les histoires merveilleuses; cependant, ces

(1) *Voyage pitt. autour du monde*, par M. Dumont d'Urville, t. I, p. 422.

(2) Espèce de pâte dont se nourrissent les habitants de Taïti. Les Taïtiens racontèrent cette histoire à Cook pour lui témoigner la haine qu'ils avaient pour les anthropophages. — *Troisième voyage de Cook*, t. II, chap. IX.

destructeurs de monstres nous paraissent avoir plus d'analogie avec Jacques le tueur de géants (1) et les autres héros de nos contes populaires qu'avec les Hercule et les Thésée de l'ancienne Grèce. Nous pouvons attribuer cette différence à ce que les hauts faits des demi-dieux du paganisme sont parvenus jusqu'à nous embellis de toutes les fictions qu'y ont ajoutées les poètes, tandis que ceux des héros océaniens ne nous sont connus que par les traditions dénuées d'ornement d'une nation à demi-sauvage.

Nous croyons devoir terminer ce chapitre en disant quelque chose d'autres êtres monstrueux dont la croyance est tellement ancienne parmi les hommes, que les traditions Tératologiques des Chaldéens rapportent qu'ils prirent naissance dans le chaos même qui précéda la formation de l'univers. Voici comment Bérose s'exprime à ce sujet dans son *Histoire de Chaldée :*

« On dit qu'il fut un temps où il n'y avait que de l'eau et des ténèbres. Il s'y engendrait des êtres monstrueux, ayant leurs natures particulières : des hommes avec deux ailes, quelques-uns avec quatre; d'autres à deux visages; d'autres ayant un corps et deux têtes d'homme et femme, et un double organe générateur également des deux sexes. Il y en avait à jambes et à cornes de chèvres; ceux-ci étaient à pieds de chevaux; ceux-là chevaux par derrière et hommes par devant, comme on représente les Hippocentaures. Il s'engendrait encore des taureaux à tête d'homme, des chiens à quatre corps se terminant en queue de poisson, des chevaux à tête de chien, d'autres animaux ayant des têtes et des corps de chevaux avec des queues de poisson, et mille formes diverses de bêtes. En outre, des poissons, des reptiles, des serpents et quantité d'animaux merveilleux, qui se transformaient réciproquement en la figure les uns des autres, et dont les représentations sont sculptées dans le temple de Bel (2). »

Les Arabes de nos jours ont peut-être encore enchéri à cet

(1) *Jack the giant killer*, héros populaire des Anglais et grand tueur de géants.

(2) Bérose, *Hist. de Chaldée*, p. 49 de l'édit. de M. Richter.

égard sur la bizarre imagination des anciens Orientaux; car, suivant une de leurs traditions populaires, il habite le long des marais des êtres qui sont comme la moitié d'un homme séparé en deux dans toute sa hauteur, n'ayant ainsi qu'un bras, un œil, une jambe, etc.; leur nom arabe est *Nisnas* (1).

Ils ont également surpassé les Grecs et les Romains dans la composition fantastique des animaux imaginaires. Tel est, par exemple, l'animal qu'ils nomment *aksar*, et que Mahomet prétendit avoir vu. Il est représenté comme ayant soixante coudées de long, la tête d'un bœuf, les yeux d'un porc, les oreilles d'un éléphant, les cornes d'un cerf, le cou d'une autruche, la poitrine d'un lion, la couleur d'un léopard, le ventre d'un chat, la queue d'un bélier et les pieds d'un chameau. Mahomet en fut si effrayé, qu'il pria Dieu de le faire rentrer dans l'antre d'où il venait de sortir.

On peut lire dans *Aula-Gelle* et dans *Strabon* (2) les noms des auteurs grecs qui ont écrit sur les traditions de la Tératologie hellénique, dans lesquelles on retrouve la même profusion d'êtres monstrueux et merveilleux que dans celles de la Chaldée. Les premiers historiens et les anciens géographes leur assignaient pour retraites des contrées éloignées et peu connues jusqu'alors. Vers les extrémités de l'Afrique habitaient des hommes sans têtes, les Blemmyes ou Acephales, qui avaient, selon les uns, les yeux sur la poitrine, et suivant d'autres, sur les épaules (3). Dans les contrées qu'arrose le Gange vivaient les Cénocéphales, hommes à tête de chien, ainsi que les Astomes, qui n'avaient point de bouche, dont le corps était tout couvert de poil, et qui ne se nourrissaient que de l'odeur des fleurs qu'ils respiraient par les narines (4). Plus loin encore, vers l'Orient, on trouvait, suivant ce que rapporte

(1) Bochart, *Hierozoic*, liv. VI, c. 13, p. 845-848.

(2) *Noct. attic.*, l. IX, c. 4. — *Géogr.*, l. I, p. 43 et 70.

(3) Pline, *Hist. nat.*, l. V, c. 8. « Blemmyis traduntur capite abesse, ore et occulis pectore affixis. » — « Sunt qui cervicibus carent et in humeris habent occulos. » Solin, *Poly hist. cap.*, l. II. Voyez aussi saint Augustin, *De civit. dei*, lib. XVI.

(4) Pline, *Hist. nat.*, l. VII. — Aulu-Gelle, *Noct. att.*, lib. IX, c. 4. — Saint Augustin, *De civit. dei*, l. XVI, c. 8.

Aulu-Gelle, ces hommes merveilleux qu'on nommait *Monocoli*, parce qu'ils n'avaient qu'une seule jambe, et dont, en outre, les pieds étaient si larges, qu'en se couchant sur le dos, ils pouvaient se garantir du soleil par l'ombre que leurs pieds projetaient, ce qui les faisait appeler Sciapodes (1); d'autres, enfin, avaient les oreilles assez longues pour s'en envelopper tout le corps (2).

Vers les confins de la Cyrénaïque, aux lieux où commence le grand désert de la Libye intérieure, habitaient les Androgynes, qui étaient des deux sexes, et qui pouvaient concevoir, enfanter et allaiter elles-mêmes leurs enfants; c'étaient les Amazones présentées d'une manière plus fabuleuses (3). On parlait encore de femmes horribles et velues, ayant douze pieds de haut et une corne de vache au nombril, ainsi que de femmes fort belles, ayant sept pieds de haut, des cheveux couleur d'or et des pieds de cheval (4).

Telles étaient les plus remarquables des traditions helléniques sur les prodiges de l'Orient, traditions fort anciennes, qui furent plutôt embellies qu'éclaircies par les récits merveilleux des compagnons d'Alexandre.

Mais à l'occident de la Sicile étaient encore deux contrées fabuleuses, qui ont également donné naissance à bien des traditions chez les anciens et à bien des discussions parmi les modernes. Ce fut, suivant Homère, près de l'entrée de l'Océan et non loin des sombres cavernes où se rassemblaient les morts, qu'Ulysse trouva les Cimmeriens, peuple vivant au milieu d'épaisses ténèbres, et qui ne jouit jamais de la lumière du

(1) *Noct. att.*, l. IX, c. 4.
(2) Pline, *Hist. nat.*, l. IV, c. 13. — Solin, *Poly hist.*, c. 12.
(3) Pline, *Hist. nat.*, lib. VII, c. 2. « Quibusdam utriusque sexus esse naturam, et dextram mammam virilem, sinistram muliebrem, vicibusque alternis cocundo et gignere et parere. » Saint Augustin, *De civitate dei*, lib. XVI, cap. VIII.
(4) Ces monstres et beaucoup d'autres plus horribles encore ont été décrits dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais et dans la prétendue lettre d'Alexandre-le-Grand à Olympias et à Aristote, que l'on trouve dans la version latine du faux Callisthènes. On lira avec beaucoup d'intérêt l'excellent ouvrage de M. Berger de Xivrey sur les traditions tératologiques.

jour (1). Au-delà du détroit qui bornait les deux continents, étaient les champs gorgoniens de Cysthine, où demeuraient les vieilles filles de Phorcys, trois sœurs aux visages de cygne, qui n'avaient qu'une dent et un œil en commun, et qui jamais n'ont aperçu les rayons du soleil ni l'astre de la nuit. Près d'elles étaient leurs trois autres sœurs, les Gorgones ailées, dont la tête était hérissée de serpents, et que l'on ne pouvait envisager sans mourir (2). Plus loin, dans l'Océan, et par conséquent hors des limites de la terre, se trouvait le pays fortuné qu'Homère nomme l'Elysée, où régnait un printemps perpétuel, et où les élus de Jupiter, arrachés au sort commun des mortels, goûtaient une félicité éternelle.

Vers le Nord, étaient les Arimaspes, toujours à cheval, et qui n'avaient qu'un œil, ainsi que les Griphes à la gueule pointue, qui gardaient les trésors des monts Riphéens (3). Non loin de là vivaient aussi les Hyperboréens, peuple béni du ciel, ornés de toutes les vertus, doués d'une stature élevée, et qui voyaient leur vie se prolonger au-delà de mille ans.

Mais à mesure que l'Occident s'éclaircit par les rapports des navigateurs, les Cimmériens furent poussés vers le Nord par les historiens et les géographes. Les Hyperboréens, chassés également de leurs jardins fortunés par des voyageurs mieux informés, furent d'abord relégués dans la Grande-Bretagne, où ils jouissaient encore du privilége de voir la lune plus près d'eux que du reste de la terre (4). Mais lorsque l'île d'Albion fut trop connue pour donner asile à des êtres fabuleux, les géographes transportèrent les Hyperboréens jusqu'aux extrémités septentrionales de la terre, dans un pays très-chaud et très-agréable, quoique situé sous le pôle même, puisque les jours et les nuits y étaient de six mois. Ces peuples y passaient leurs jours au sein de la paix, de l'innocence et de toutes les vertus; et lorsqu'ils s'ennuyaient de vivre trop longtemps au

(1) *Odyss*, XI, 14-19.
(2) Eschyle, *Prométh.*, v. 789 et suiv.
(3) Hérodote, IV, c. 13 et 14.
(4) « La grande île qui est située dans l'Océan, vis-à-vis de la Celtique. » *Hecateus*, *apud diod.*, II, 47.

milieu de telles félicités, ils se couronnaient de fleurs, puis, à la suite d'un festin, ils se précipitaient dans la mer du haut d'un certain rocher (1).

Les régions arctiques, où les navigateurs ne pouvaient pénétrer sans danger, devinrent dès-lors, pour les Européens, le pays des prodiges et des merveilles, celui des géants et des monstres de toute espèce. Il semble, en effet, que la nature s'est plu à placer ses productions les plus gigantesques dans le voisinage du cercle polaire, et toutes les traditions s'accordent à considérer le pôle nord comme le point de réunion des animaux d'une grosseur monstrueuse. La baleine, le serpent de mer, dans lequel nous pouvons facilement reconnaître le serpent Migdard (2), et dont l'existence, trop légèrement considérée comme fabuleuse, est maintenant appuyée sur des preuves qui offrent les conditions les plus satisfaisantes (3), le kraken, ce monstre ultra-gigantesque des traditions du Nord, encombrent encore les mers arctiques; tandis que dans les continents voisins on découvre chaque jour par monceaux les os blanchis et les carcasses gelées des mammooths et des mégathérions, ainsi que des restes d'oiseaux gigantesques, prototypes du *roc*, du *simorgh* et du *garuda*, qui planèrent autrefois au-dessus des neiges éternelles (4). Il n'est pas d'endroit sur le globe dans lequel les reliques de la création première soient plus nombreuse que dans cette partie de l'Asie, que les Scandinaves anciens et modernes ont toujours regardée comme le pays des géants. Le Sibérien ne creuse jamais un puits sans découvrir les défenses et les ossements du rhinocé-

(1) Méla, III, 5. — Pline, IV, 12. — Chez un auteur fidèle aux anciennes traditions, la douce température dont jouissait le pays des Hyperboréens est expliquée par la proximité momentanée du soleil, lorsque, d'après les idées d'Homère, il passe pendant la nuit par l'Océan septentrional pour retourner à son palais, dans l'Orient. — *Avien. or. marit.*, 646-659.

(2) Serpent monstrueux de la mythologie scandinave, qu'Odin précipita dans la grande mer.

(3) On trouvera les preuves dans l'ouvrage déjà cité de M. Berger de Xivrey, page 274, de Belluis, ainsi que dans la *Revue britan.*, 3e série, 3e année, n° 30, juin 1835.

(4) Ces oiseaux sont au nombre des *animaux perdus*, qui n'ont plus de prototypes vivants.

ros, l'éléphant arctique. Les îles qui sont à l'embouchure de la Léna sont presque entièrement formées d'os et de cornes de mammooths, et des débris de ces mêmes animaux sont encore abondants dans les latitudes d'Amérique, sous lesquelles les traditions islandaises supposent qu'errèrent jadis les redoutables *Jettes*.

Considéré sous un autre aspect, sous celui du mythe religieux, le pôle nord est la montagne sainte des nations orientales, le *Meroo* fabuleux des Indoux (1), le *kaf* des mythologistes arabes et peut-être le vrai prototype de l'Olympe des Grecs. Nous devons chercher l'origine de ces différentes croyances dans les temps qui précédèrent les siècles historiques.

Il est probable que les Indoux furent portés à considérer le pôle nord comme la demeure de Brahma, en raison de l'éclat magique des aurores boréales, dont les apparitions sont si fréquentes sur les côtes de l'Asie septentrionale, situées entre les bouches de l'Oby et celles de la Léna. Un des plus célèbres voyageurs du siècle dernier nous a laissé une description remarquable de cet étonnant phénomène : « On voit alors, dit Gmelin, les rayons de la lumière éthérée s'élancer du nord en flèches brillantes avec une incroyable rapidité et se réunir au Zénith. Les cieux étincellent de feux, tout resplendissants d'or, de saphir et de rubis. Quelque magnifique que soit ce spectacle, nul ne peut le voir pour la première fois sans éprouver une crainte qu'il est impossible de réprimer. Il est accompagné de sifflements terribles et d'un bruit continuel ressemblant aux détonations du plus bruyant feu d'artifice. Les bêtes sauvages s'émeuvent et sont alarmées; les chiens hurlent et rampent sur la terre, et le chasseur Ostiack s'écrie :

(1) Les Indous supposent que le pôle qu'ils nomment *Meroo*, qui signifie centre ou axe, est la plus haute montagne du monde. « Il y a une belle et haute montagne dont le nom est Meroo, masse exaltée de gloire, qui, de la surface splendide de ses têtes dorées, réfléchit au loin les rayons du soleil. Elle est revêtue d'or, et c'est la demeure respectable des *dews* et des *gandherws*. Elle est gardée par d'épouvantables serpents, qui en défendent l'entrée à l'homme. » — *Mahabharat*, liv. I, chap. XV, et *Baghuatgecta*, p. 162.

« *Spolochi chodjat!* » Les esprits de l'air s'élancent dans l'espace (1). »

On conçoit que de semblables phénomènes aient pu jadis avoir fait considérer le pôle nord comme la demeure où les dieux résidaient, environnés d'une lumière resplendissante. Un savant orientaliste anglais, le major Wilford, place le *Meroo* des Indous dans les hautes montagnes de l'Himalaïa, qui sont les plus élevées du globe, et nous pensons que les remarques précédentes pourraient même s'appliquer à son système; cependant, nous ne croyons pas que l'on doive éloigner la demeure des dieux du Pistil du *Lotos* humain (2) pour la placer sur une de ses pétales.

CHAPITRE II.

Aurores boréales, l'armée furieuse, chasses aériennes, Rodenstein, le grand-veneur, armées aériennes, etc.

— « Et dabo prodigia in cœlo, et in terram sanguinem, et ignem, et vaporem fumi (3). »

Joel., cap. II, ver. 30.

Lorsque l'aurore boréale brillait dans les cieux, les Scandinaves saluaient la *lumière sainte*, ainsi qu'on la nomme encore en Norwége, car ils croyaient qu'elle annonçait l'approche des Valkyries, les vierges du carnage, arrivant du Valhalla pour appeler les guerriers au festin d'Odin (4).

(1) *Relation d'un voyage au Kamtschatka*, par Gmelin (le vieux), traduit par M. de Keralio, sous le titre de *Voyage en Sibérie*. Paris, 1767.

(2) Lotos *(lotus)*, genre de plante dont font souvent mention les naturalistes, les poètes et les historiens de l'antiquité. Voyez, sur le *lotus* dont parle Virgile, Sprengel et la Flore de Virgile, par Fée.

(3) Je ferai paraître des prodiges dans le ciel et la terre, du sang, du feu et des tourbillons de fumée. » *Joel.*, chap. II, v. 30.

(4) « Il y a dans le ciel une grande salle, le Valhalla, où les braves sont

Mais quand, au lieu des lois cruelles du dieu guerrier qu'ils avaient suivies jusqu'alors, les peuples du Nord eurent reçu celles d'un dieu de paix, le chroniqueur chrétien, dont les idées devinrent contemplatives, n'aperçut désormais dans cet océan de lumière que des armées menaçantes, des sabres flamboyants, des lances enflammées, et cette brillante illumination des cieux devint à ses yeux le sinistre présage de quelques malheureux événements. Chaque vestige de l'ancienne foi reçut dès-lors une interprétation nouvelle, quoique le monarque détrôné des dieux et des hommes conservât encore l'influence produite par la terreur de son nom, longtemps même après que son empire eut disparu devant le sabre *convertisseur* de Charlemagne.

Après la résistance la plus opiniâtre, le Saxon vaincu renonça publiquement au dieu de la guerre, et ce dut être à la fois un sujet de deuil pour les sujets de Witikind, que celui où, suivant la formule de l'ancienne profession de foi formulée par le vainqueur, il leur fallut abjurer les démons Thunaer, Wodan et Saxnote (Thor, Wodan et Odin-le-Saxon) (1),

reçus après leur vie. Cette salle a cinq cent quarante portes, par chacune desquelles sortent huit guerriers morts pour se battre avec le loup. » *Edda Sæmundar hinng froda*, p. 53. — Les Valkyries sont au nombre de douze, et vont tous les jours à cheval choisir les morts. — *Snorro-Edda*, fab. XXIX.

(1) Tels sont les noms des trois divinités mentionnées dans la profession de foi franque, publiée par Eccard dans la *Francia orientalis*, vol. I, p. 440 : « Ek forsacho..... Thunaer, Ende Woden, Ende Saxnote, End Allem them unholdum the hira genotas sint. » Je renonce à Thunaer, Woden et Saxnote, et à tous les impies (esprits) qui leur sont associés. Le nom de Saxnote a grandement exercé l'imagination des savants, et paraît devoir le faire encore longtemps. Ce mot, tel qu'il se trouve placé dans la formule précédemment citée, se rapporte bien certainement à une divinité dont il n'existe plus d'autres traces. L'interprétation d'*Odin-le-Saxon*, qu'on lui donne ordinairement, est tout-à-fait conjecturale. On en peut dire autant de celle adoptée par M. A.-W. Schlegel *(Indische bibliotek*, p. 256), qui rend le mot *Saxnote* par une assemblée des Saxons, dans laquelle ils célébraient des fêtes en l'honneur de leurs divinités, interprétation aussi fautive du côté de la grammaire que l'est le mot Saxnote lui-même. Une circonstance remarquable dans le texte cité par Eccart, c'est qu'il n'y a pas d'inflexion dans les mots Thunaer et Woden, tandis que la conjonction a gagné l'addition même qui les rend défectifs. Il est à regretter que personne n'ait consulté le document original depuis la publication de la première transcription. Il n'est guère possible de comprendre comment la formule que nous avons citée pourrait servir de base au système qui fait de Woden et d'Odin deux divinités différentes. L'habitude

renoncer à leurs œuvres et à celles de tous les malins esprits qui en dépendaient. Le catéchumène, à genoux, répétait alors une abjuration qui ne pouvait être sincère; et quoique les générations qui vinrent ensuite aient certainement appris à détester plus franchement les erreurs du paganisme, cependant le peuple teuton conserva toujours un profond souvenir de la foi guerrière de ses ancêtres et de l'existence du *dieu démon.* De là cette crainte que témoignent encore de nos jours les paysans allemands, lorsque l'air sombre et nébuleux de la Germanie retentit des aboiements de meutes invisibles, lorsqu'on entend les chevaux aériens, dirigeant leur course entre le ciel et la terre, se précipiter au milieu des nuages, annonçant ainsi l'approche de l'armée furieuse, du redoutable *Wütendheer*, qu'on appelle en anglais *the wild army*, l'armée féroce.

qu'avaient les Scandinaves de supprimer l'aspiration dans tous les mots des autres langues qui commençaient par un W explique suffisamment la différence qui existe dans l'orthographe de ces deux noms. Que Woden et Odin aient occupé le même rang dans les mythologies respectives des deux branches de la famille teutonne, c'est ce dont nous sommes assurés par les jours auxquels ces dieux ont donné leurs noms. En Angleterre, mercredi a reçu successivement les noms de *wodnes-dag* et de *wednes-day* (prout wends day), tandis qu'en Danemarck, ce jour est appelé *odins-dagr* et *oens-dag.* Cette circonstance, jointe à la connaissance qu'ils pouvaient avoir des autres attributions de ces divinités, a sans doute engagé les Romains à considérer ce dieu comme la même divinité que Mercure. Dans une patère étrusque, décrite par Winkelmann et ensuite par Lanzi, Mercure est représenté pesant les âmes de Memnon et d'Achille, ce qui serait une nouvelle preuve à l'appui de cette affinité. Mais le culte rendu à Odin comme dieu suprême, de même que celui de Dionysus (Bacchus) dans ses mystères, et peut-être même celui d'Osiris (Voyez *Zoega de usu obeliscorum*), paraît être d'une date plus récente dans les croyances des peuples du Nord. Thunaer, Thor, était le dieu de la foudre, et occupait en Norwége, dernier refuge de son culte, la même préséance qui lui est assignée dans l'abjuration franque exigée des Saxons. Le jour qui porte son nom, *thors-day*, *thurs-day* (jeudi), était le dimanche de tous les peuples septentrionaux. Enfin, il y a tant d'analogie entre certaines parties de l'histoire d'Odin et celle de Dionysus et d'Osiris, que l'on peut substituer le nom de l'une ou de l'autre de ces divinités dans les récits de l'*Edda de Snorro*, ainsi que dans ceux des mythologistes grecs et égyptiens, sans nuire le moins du monde à la vraisemblance de la narration. — *Préf. des Edit. de Warton*, p. 34.

Odin était adoré des peuples de la Germanie, où les Scandinaves s'avancèrent jusqu'au pays qu'occupèrent ensuite les Francs (Jornandès, *De Rebus geticis*, cap. XXXIII) et jusque dans la Saxe, où, pour rendre leur religion et leur idiome dominants, ils s'unirent par des mariages avec les indigènes. — *Snorro Sturlac*, *Edda*, cap. III, *in fine*.

On retrouve l'origine des mots *Wodan*, *Woden* ou *Odin*, dans une racine de la langue anglo-saxone, d'où est dérivé *wild*, qui signifie le féroce, le farouche, le furieux. Cette étymologie suffit pour indiquer la connexité qui existe entre le Wütend-heer, nom que l'on donne ordinairement en Allemagne au farouche chasseur, et le dieu Woden ou Odin; néanmoins, dans quelques endroits, la dénomination de *Grodens-heer* et celle plus significative de *Wodens-heer* sont également communes.

Une chose bien digne de remarque, c'est qu'on a presque toujours vu les divinités d'une religion proscrite devenir le *mauvais principe* dans la religion qui lui a succédé. La plupart des dieux et des déesses de l'Olympe devinrent des puissances infernales après l'établissement du christianisme, et le mot démon lui-même, que les anciens donnaient aux bons génies, tel que celui de Socrate, a été employé depuis pour désigner les génies du mal. Nous avons une preuve bien plus ancienne encore de ce singulier changement de signification primitive en une signification contraire dans le mot sanscrit *devas (devatas, dew* ou *deb)*, qui signifie dieu ou divin et a le même sens que le latin *divus;* ce mot, disons-nous, par un contraste singulier, exprime pour les Persans anciens et modernes le nom des plus malfaisants de tous les génies, des Dives, dont nous avons déjà eu occasion de parler. Ce changement provient nécessairement de l'antipathie qui a toujours existé entre les adorateurs de Zoroastre, parlant le Zend, et les adorateurs de Brahma, parlant le sanscrit, antipathie qui a fait des dieux de l'Inde les diables de la Perse.

Jadis aussi les dieux scandinaves chassèrent de l'Olympe boréal les divinités finoises et les forcèrent de se réfugier dans les solitudes les plus reculées du Nord, parmi les géants et les autres mauvais génies. Mais les dieux d'Asgard ont été vaincus à leur tour et ont subi le même traitement qu'ils avaient fait éprouver à leurs prédécesseurs. *Qu'Odin soit avec vous!* était autrefois chez les Goths et les Teutons un heureux souhait et le synonyme de notre *Dieu vous bénisse! Va trouver Odin!* est maintenant dans tout le Nord un juron populaire,

qui correspond exactement à notre *Que le diable t'emporte!* Cependant, malgré ce changement, le vulgaire, qui s'attache de préférence aux noms et aux lieux consacrés, conserva longtemps encore pour ses anciennes divinités une crainte respectueuse, qu'il a été difficile de détruire.

Par suite du même changement dans les idées dont nous venons de parler, les aurores boréales, dans lesquelles les Scaldes et leurs nombreux imitateurs voyaient autrefois les mânes des guerriers morts en combattant, les âmes des jeunes filles venant voltiger autour de ce qu'elles ont aimé dans ce monde et se livrant à des danses célestes (1), ne sont plus pour les habitants du Nord que le pronostic de quelque malheur prochain, de quelque calamité publique, tels que la guerre, la peste et la famine. Pour les habitants de la Normandie, ce phénomène est un signe de combats et de fin du monde; et pour le *peuple,* en général, dans les différentes contrées de l'Europe, le présage d'événements désastreux.

L'armée furieuse se montre encore fréquemment aux habitants de la Germanie. Elle est ordinairement précédée du *fidèle Eckart*, personnage qui figure souvent comme maître des cérémonies dans les processions et autres rassemblements des esprits. Jean Kennerer, ministre protestant de Mansfeld, âgé de plus de quatre-vingts ans, a raconté qu'à Eisleben et dans tout le pays de Mansfeld, en Saxe, *l'armée furieuse* passait tous les ans, le jeudi gras; que le monde accourait alors avec le même empressement que si l'empereur ou le roi devait passer. Voici la description que fait ce bon pasteur d'une de ces apparitions merveilleuses : Devant la foule se présenta un vieillard armé d'un bâton blanc, qui se fit connaître pour le fidèle Eckart; cet homme dit aux gens de se retirer du chemin, et à quelques-uns de s'en aller tout-à-fait chez eux, dans la crainte qu'il leur arrivât quelque malheur. Plusieurs personnages arrivèrent ensuite, les uns à cheval, les autres à

(1) Les habitants des îles Shetland nomment l'aurore boréale *la danse joyeuse*. Les anciens lui donnaient le nom de *torche ardente*. Selon Plutarque, on y attachait la même croyance que le peuple le fait encore de nos jours.

pied ; puis venaient des personnes du pays qui étaient mortes récemment et même plusieurs qui vivaient encore. L'une était montée sur un cheval à deux jambes ; l'autre était attachée sur une roue qui allait toute seule. La troisième avait pris une de ses jambes à son cou et ne courait pas moins vite ; une autre n'avait pas de tête, mais elle avait le tronc d'une grandeur démesurée.

Une apparition semblable a eu lieu récemment en Franconie, et on l'a vue également plusieurs fois dans la même année à Heidelberg, près du Nekkar. L'armée furieuse apparaît dans les déserts, en l'air et au milieu des ténèbres ; elle s'annonce par des aboiements de chiens, des bruits de cors et des rugissements d'animaux sauvages ; on voit aussi des lièvres courir à la suite du cortége, et l'on entend le grognement des porcs (1).

Au reste, les apparitions de ce genre sont communes en Allemagne depuis bien des siècles. « En 1123, on vit pendant plusieurs jours dans le comté de Worms une multitude de gens armés, à pied et à cheval, allant et venant avec grand bruit, et qui se rendaient tous les soirs, vers l'heure de none, à une montagne qui paraissait être le lieu de leur rendez-vous. Plusieurs personnes du voisinage, s'étant munies du signe de la croix, s'approchèrent de ces gens armés, en les conjurant au nom de Dieu de leur déclarer ce que voulait dire cette armée, et quel était leur dessein. Un des soldats ou fantômes répondit : « Nous ne sommes pas ce que vous imaginez, ni de vains fantômes, ni de vrais soldats ; nous sommes les âmes de ceux qui ont été tués en cet endroit dans la dernière bataille. Les armes et les chevaux que vous voyez sont les instruments de notre supplice, comme ils l'ont été de nos péchés. Nous sommes tout en feu, quoique vous ne voyez rien en nous qui paraisse enflammé. » On dit qu'on remarqua en leur compagnie le comte Enrico et plusieurs autres seigneurs tués depuis peu d'années, qui déclarèrent qu'on pourrait les tirer de cet

(1) Vorrede des heldenbuchs, ad finem. — Agricola, *Sprichwort*, 667. — Hananischer Landealender, Loco, Laudato.

état par des aumônes et des prières (1). » Cette superstition est fort ancienne, car Pausanias rapporte dans ses Attiques que quatre cents ans après la bataille de Marathon, on entendait toutes les nuits le hennissement des chevaux et le choc des soldats les uns contre les autres. Ceux qui vont pour entendre ces bruits n'en *oyoient* rien, dit Pausanias; mais ceux qui y vont sans y penser les entendent véritablement.

Le *nacht-lager*, ce camp nocturne qui semblait assiéger Prague, était aussi formé par les esprits. On voyait leurs visages hideux et leurs armes flamboyantes. Mais ils disparurent aussitôt que l'on prononça ces mots magiques : « Vézelé, vézelé, ho! ho! ho! (2). »

Il n'y a pas de peuple au monde plus superstitieux que celui des Etats-Unis d'Amérique, qui se compose principalement d'Anglais, de Hollandais et d'Allemands, appartenant aux nombreuses sectes de la religion protestante. On pourrait à peine croire l'anecdote suivante, si elle n'était rapportée par les autorités les plus respectables :

« On lit dans la vie de sir William Phipps que, pendant la guerre de 1692, un parti considérable de Français et d'Indiens se montra tout-à-coup aux colons de Glocester, ville du comté d'Essex, dans la Nouvelle-Angleterre. Cette apparition de l'ennemi jeta l'alarme dans tout le pays, nécessita la levée de deux régiments et l'envoi de nombreux renforts, à l'aide de la colonie. Mais comme ces ennemis qui tiraillaient journellement avec les colons n'avaient encore, au bout de quelques jours, tué ni scalpé personne, les Anglais demeurèrent convaincus que ce n'était point des êtres humains qu'ils avaient à combattre, mais le diable lui-même, qui avait pris la figure des Français et des Indiens pour inquiéter la colonie (3). »

Le souvenir de Woden s'est perpétué dans le duché de

(1) Don Calmet, *Dissert. sur les apparit. et les vampires*, t. I.

(2) Delrio, *Disquisit. magic.*

(3) Cette anecdote est rapportée également dans le livre intitulé *Magnalia*, book VII, art. XVIII, et dans les lettres de Walt.-Scott, sur la *Démonologie*, p. 93.

Brunswick, sous le nom du chasseur Hackelberg, misérable et criminel chevalier, qui renonça à sa part des joies du ciel, à condition qu'il lui serait permis de chasser sur le Sœlling jusqu'au jour du dernier jugement. Il voulut, en conséquence, être enterré dans la forêt qui couvre cette montagne; ce qui eut lieu. Le vœu impie du chevalier a été également exaucé; car on a entendu très-souvent, au milieu de la nuit, dans cette forêt, un effroyable bruit de cors et les longs aboiements d'une meute de chiens. Une chose encore qui n'est pas moins certaine, c'est que lorsque l'on a vu la nuit une pareille chasse, et que l'on va chasser le lendemain, il arrive toujours que quelqu'un se casse un bras, une jambe, si ce n'est le cou, ou que quelque autre malheur soit à déplorer.

Burger, qui a traité ce sujet avec un talent remarquable, suppose, contrairement à la croyance populaire, que c'est le chasseur lui-même que poursuit nuit et jour une meute infernale, en punition de ses crimes :

« Il fuit à travers les champs et les bois qui retentissent de ses cris douloureux. Mais la meute furieuse le poursuit sans cesse, le jour dans les profondeurs de la terre, la nuit dans l'espace des airs.

» C'est la chasse infernale qui durera jusqu'au jour du jugement, et qui souvent dans la nuit vient effrayer l'habitant des forêts. Maint chasseur pourrait en raconter de terribles récits, s'il avait le courage d'en parler (1). »

A l'heure de minuit, quand, par un temps de pluie et d'orage, Hackelberg traverse, avec ses chevaux et ses chiens, les montagnes de la Thuringe, il est ordinairement précédé d'une chouette, que le peuple appelle *Tut-Osel*. Les passants qu'elle rencontre se couchent silencieusement sur le ventre et laissent passer le chasseur sauvage ; ils entendent bientôt les aboiements des chiens et les cris des chasseurs. Tut-Osel était, de son vivant, une nonne qui troublait le chœur par son chant désagréable, et qui, ayant commis sans doute quelque

(1) Burger, *Ballade de la chasse infernale*.

gros péché, fut changée en chouette après sa mort et alla, sous cette forme, habiter le Dummburg sur le Hartz. C'est là que la trouva Hackelberg; et comme son chant lui plut, tous deux, charmés l'un de l'autre, ont, depuis, chassé de compagnie (1).

On montre encore le tombeau d'Hackelberg, dans une forêt près d'Usslar. C'est une immense pierre brute, qui paraît appartenir à cette classe de monuments que, faute d'une meilleure signification, nous appelons druidiques (2). Cette circonstance est d'autant plus remarquable qu'elle sert à confirmer la liaison qui existe réellement entre la mythologie populaire de l'Allemagne et l'ancienne religion du pays. Suivant la tradition des habitants, cette tombe est gardée par les chiens de l'enfer, qui sont constamment couchés sur elle (3).

En 1558, Hans Kirchoff rencontra, par hasard, la tombe d'Hackelberg, qu'il ne cherchait certainement point, car il est impossible de la trouver, quand on va dans la forêt avec cette intention. Hans rapporte qu'à son grand étonnement il n'avait pas aperçu les chiens infernaux qui veillent sur les restes du chevalier, quoiqu'il confessât avec ingénuité qu'il n'y avait point alors un seul cheveu qui ne dressât sur sa tête (4).

On croit en Allemagne que celui qui a commis un crime digne de la peine capitale, et n'a pas eu, pendant sa vie, la tête tranchée, est condamné, après sa mort, à errer avec sa tête sous le bras.

Tel est le sort de Hans Jagenteufel, qui, ayant commis

(1) *Otmar*, p. 241.

(2) Nous employons ici le mot *druidique* comme terme de comparaison, et nous n'avons point l'intention, en nous en servant, de faire entendre que la religion des druides était celle des Germains. Mallet avait cru que l'institution des druides et des bardes était générale dans toute l'Europe occidentale et septentrionale; mais Anton, qui a écrit en allemand sur l'histoire de sa patrie, prouve que les Germains n'eurent jamais ni druides ni bardes.

(3) Dans la mythologie scandinave, le chien figure aussi comme gardien des enfers.

(4) Hans Kirkoff, *Wendunmath*, IV, n° 283, p. 342.

eaucoup de crimes, fut, en expiation de cette vie coupable, ›ndamné à errer ainsi comme une âme damnée. En 1664, ne pauvre femme de Dresde étant un jour dans une forêt our y ramasser des glands, entendit retentir le son d'un cor e chasse, puis le bruit d'une lourde chute, comme si un arre venait de tomber. Le cor retentit une seconde fois, et elle it, monté sur un grand cheval gris, un homme vêtu d'une ›ngue robe grise, botté et éperonné. Un cor pendait sur ses paules; mais il n'avait pas de tête. Un autre jour elle le rencontre encore, mais cette fois sans cheval, et tenant sous le bras a tête ornée de cheveux bruns et bouclés. Ce fut de la bouche nême de cette tête ainsi séparée du corps que cette femme pprit les crimes et la punition du misérable Hans Jagenteuel. Cette histoire est du XVII[e] siècle; cependant, la tradition st beaucoup plus ancienne, puisqu'on la trouve dans Prætoius (1).

On parle aussi en Allemagne du chasseur éternel, qui, de›uis plus de six cents ans, poursuit toujours le même chevreuil. 'est encore un seigneur qui avait une passion si grande pour a chasse, qu'il supplia Dieu de le laisser chasser jusqu'au derier jour du monde. Le comte Eberhard de Wurtenberg, qui 'a rencontré un jour dans la forêt verte, a raconté que le viage de ce pauvre chasseur était à peine aussi gros que le ›oing; qu'il était desséché comme une rave et ridé comme une ponge, ce qui ne doit pas paraître étonnant après une aussi ongue course (2).

Il y a en Danemark, comme dans la plupart des contrées le l'Europe, dit M. Marmier, des chasseurs condamnés, pour leurs méfaits, à courir éternellement à travers les marais et les aillis. Les habitants de Sternsklint entendent souvent les boiements des chiens de Grœnjette; ils le voient passer dans la vallée, la pique à la main, et ils disposent devant leur

(1) Prætorius *Weltbeschr*, III, 69, 72. *Journal von and fur deutschl*, 1787, II, n° 27.

(2) D'après un chant de trouvère de Michael Beham, m. 5 du Vatican, n° 312, fol. 165, inséré dans le *Sammlung fur altd. lit. and kunst* de Hagen et autres, p. 43-45.

porte un peu d'avoine pour son cheval, afin que, dans ses courses, il ne foule pas aux pieds leur moisson (1).

Les montagnes de la Suisse sont également hantées par des chasses infernales, et lorsque la tempête se déchaîne et gronde la nuit dans la forêt, le peuple des campagnes de Lucerne s'écrie : « Le *Türst* chasse sur les monts ! » Dans l'Entlebuch, c'est *Posterli*, esprit malin, qui vient chaque année le jeudi avant la veille de Noël, accompagné d'une longue suite, chasser avec un vacarme affreux (2).

Tels sont les récits populaires sur les chasses infernales, qui occupent une place si remarquable dans les croyances de l'Allemagne et dans celles de quelques autres contrées de l'Europe, dont nous aurons bientôt occasion de parler.

Tout est tranquille aujourd'hui autour de la tombe d'Hackelberg, mais un esprit d'une nature également inquiète et turbulente hante encore le voisinage de l'Oden-Wald (la forêt d'Odin) et les ruines du château baronial de la famille de Rodenstein. L'apparition de cet esprit annonce toujours une guerre prochaine. A l'heure de minuit, il sort de la grande tour du château de Schnellert, sa résidence habituelle, accompagné des gens de sa maison et d'une troupe nombreuse : les trompettes sonnent, les tambours battent, et l'on entend jusqu'aux commandements faits par les chefs de ces esprits guerriers. Cette petite armée passe à travers les haies et les broussailles, franchit la cour et les granges de la métairie de Simon Daum, à Oberkainsbach, et se rend à Rodeinstein. Lorsque la paix est sur le point d'être conclue, le seigneur et sa bande abandonnent Rodenstein pour retourner à Schnellert ; mais cette fois le trajet se fait au son d'une musique harmonieuse (3).

Au commencement de l'année 1815, le fantôme de Rodenstein, rentré depuis fort peu de temps dans sa retraite, en sortit de nouveau avec grand bruit, annonçant sans doute à l'Allemagne, par cette apparition soudaine, que le *grand proscrit*

(1) Lettres sur le Danemark.
(2) Stalder, *Idiot.*, I, 208, 329, 2, 405.
(3) Tradition orale. Voyez Zeitung f. die Eleg. Welt., 1811, n° 126, et Reichsanzeiger, 1806, n° 129, 160, 198, 206.

se préparait à rompre son ban, et menaçait de nouveau les libertés de l'Europe (1).

En 1830, lorsque la trahison et la révolte eurent chassé du trône trois générations de rois, Rodenstein, justement effrayé des conséquences d'un pareil attentat, s'élança de sa tour féodale et traversa les airs avec grand bruit de meutes, de cors et de roulement de voitures. Avertissement salutaire, qui semblait indiquer aux souverains encore étourdis d'un événement aussi funeste, les seules précautions qui leur restaient à prendre pour garantir leurs trônes ébranlés d'une semblable catastrophe (2).

Suivant la mythologie scandinave, le pouvoir de donner la mort était le partage d'Héla, qui gouvernait les neuf mondes du Niflehein (3). Le mot *hell* signifie l'enfer en allemand et en anglais. Arnkiel dit qu'il est encore en usage parmi les habitants du duché de Sleswig, en Danemark, de personnifier la mort, et de lui donner le nom de *Hel* ou *Héla!* pour exprimer que la contagion est quelque part, on dit communément que Héla s'y promène, que Héla y est arrivée.

Selon la croyance actuelle des paysans gallois, Héla répand la peste et toute espèce de malheurs, tandis qu'elle erre pendant la nuit montée sur le *Hellheft*, le cheval à trois jambes de l'enfer. Héla et les loups guerriers (4) ont conservé tout leur empire en Normandie, quoiqu'il soit bien prouvé que les Normands de Rollo, devenus les Normands d'Hasting, oublièrent presque aussi vite leur ancienne foi que leur langue maternelle.

(1) *Journal des Débats*, janvier 1815.

(2) En janvier 1831, le peuple s'entretenait beaucoup à Francfort du chasseur surnaturel des ruines du vieux château gothique de Rodenstein, qui, dans la nuit, a traversé les airs avec un grand fracas de meutes, de cors de chasse, de roulement de voitures, ce qui, indubitablement, annonce la guerre, suivant les croyances populaires. (Journaux du temps.)

En juillet 1792, Rodenstein était également sorti avec grand bruit pour annoncer la guerre longue et sanglante qui allait commencer.

Au baillage de Reichenberg, à Reichelstein, on a entendu, au sujet de ces apparitions, plusieurs personnes; les procès-verbaux commencent en 1742 et finissent en 1764.

(3) L'enfer des Scandinaves.

(4) Les loups-garous dont nous parlerons dans une autre partie de cet ouvrage.

Du mot héla est dérivé *hellequin*, nom dans lequel, malgré son orthographe romane, on reconnaît facilement les deux mots *hela kion*, qui signifient la race d'Héla. Les Normands de nos jours croient encore que *la chasse hellequin* ou *hennequin* « est une meute d'esprits qui passent entre le ciel et la terre avec des cris lamentables, entrecoupés par le bruit de la corne sauvage et les aboiements des chiens (1). » Lorsque les forêts de la Neustrie retentissent de cet affreux tapage, malheur au téméraire qui, bravant la fureur des malins esprits, oserait s'écrier : « Je prends ma part de la chasse ! » Il pleuvrait aussitôt du sang sur sa tête, et la chair livide des cadavres soustraits aux tombeaux par la sorcière Harpine, pour le festin des démons qui la suivent, tomberait devant lui par lambeaux (2). Quelquefois aussi cette chasse infernale est interrompue par les cris effrayants de Brudemort et de ses dix mille Huarts, noirs démons qui disputent les airs à Hellequin et aux esprits qui l'accompagnent (3).

Cette chasse aérienne est la même que les paysans de la Basse-Normandie nomment la chasse *bel-chien*, et qu'on entend souvent pendant les belles nuits d'été. On croit que ce bruit provient des cris mesurés de certains oiseaux qui volent par troupes à des hauteurs assez considérables pour qu'on ne puisse pas les apercevoir (4). On l'appelle aussi la chasse de saint Hubert.

Ce fut sans doute un des esprits de la race d'Héla que Richard-Sans-Peur, duc de Normandie, fils de Robert le Diable, rencontra chassant et se réjouissant la nuit dans une forêt. L'Hellequin, dont il est question dans l'histoire de ce duc, était un brave chevalier qui dépensa ses richesses dans les guerres que Charles Martel eut à soutenir contre les Sarrasins. Lorsque ces guerres furent terminées, il ne restait au

(1) *Annuaire statistique du département de l'Orne*, 1809, p. 109-110.

(2) *Idem, idem.*

(3) Ces esprits étaient connus dans le moyen-âge sous le nom de *Milites Herlikini*, ou *Herlurini*, les soldats ou l'armée d'Herlikin.

(4) Rien n'est moins probable que cette supposition. Les oiseaux ne volent jamais en troupe pendant l'été et jamais pendant la nuit.

chevalier que de la gloire, beaucoup de dettes et d'avides créanciers normands qui voulurent s'emparer de sa personne. A la suite d'injustes persécutions et d'un jugement qui le condamnait à mort, ainsi que ses deux fils, pour s'être échappés de la prison où ils étaient détenus, Hellequin, réduit au désespoir, se réunit à une troupe de brigands qui dévastait alors la Normandie. Ces mécréants n'épargnaient ni veuves, ni vierges, ni orphelins, malheureuses victimes qui n'avaient d'autre recours contre leurs atrocités que d'en appeler à la vengeance du ciel.

Les choses en étaient là quand Hellequin tomba malade et mourut ; d'autres rapportent cependant qu'il fut tué avec ses deux fils et beaucoup des siens dans une affaire sanglante qu'il eut à soutenir contre les troupes du duc de Normandie. Quoi qu'il en soit, le chevalier allait recevoir sa condamnation, lorsque Dieu, plus touché de ses anciennes vertus qu'indigné de ses crimes, lui remit la peine éternelle qu'il avait encourue, et le condamna à errer par le monde pendant la nuit jusqu'au jour du jugement, poursuivi par des démons qui ne lui donnent aucun repos (1).

Une apparition du même genre, plus récente et plus extraordinaire par les circonstances qui s'y rattachent, eut lieu quelques siècles après celle que nous venons de rapporter, et donna pour lors beaucoup à penser à bien des gens.

En l'année 1599, Henri IV, chassant dans la forêt de Fontainebleau, entendit tout à coup les aboiements d'une meute et un bruit de cors qui paraissaient être fort éloignés ; mais, un instant après, ce même bruit se fit entendre à peu de distance de ce prince. Henri ordonna au comte de Soissons de se porter en avant, et il paraîtrait même que le roi eut alors l'idée que ces sons n'étaient pas naturels. Le comte obéit ; et comme il s'avançait avec plusieurs autres personnes, ils continuèrent à entendre le même bruit, sans être à même de s'assurer d'où il venait ; mais ils virent parmi les halliers une figure noire et gigantesque, qui leur cria d'une voix rauque et épouvanta-

(1) *Histoire de Richard-Sans-Peur*, pag. 2 et suiv.

ble : « M'attendez-vous, ou m'entendez-vous, ou amendez-vous ! » et disparut aussitôt. Cette avènture est remarquable pour bien des raisons. Le père Mathieu la rapporte dans son histoire de France et *des choses mémorables advenues* durant sept années de paix du règne de Henri IV, ouvrage publié pendant la vie de ce monarque, et auquel il est dédié. Le père Mathieu était honoré de l'amitié particulière du roi, duquel, dit le père Daniel, il reçut même beaucoup de renseignements. On a supposé, avec quelque raison, que le spectre était un assassin déguisé, et que le crime que commit Ravailhac eût eu lieu quelques années plus tôt, si le bon roi se fût avancé assez près pour recevoir le coup qui lui était destiné. Quelle qu'ait été la nature de cette apparition, il paraît que le roi ne désira pas que l'histoire fût démentie. Il ne manque pas de monde, dit en terminant le père Mathieu, qui aurait classé cette aventure parmi les fables d'Urgande et de Merlin, si la vérité du fait, affirmé par tant de témoins, n'avait levé tous les doutes.

Péréfixe raconte aussi cette aventure extraordinaire dans la vie de Henri-le-Grand, et paraît ajouter foi à la réalité de cette apparition : « Les bûcherons et les paysans d'alentour, dit-il, prétendaient que ce n'était point une chose extraordinaire, et qu'ils voyaient souvent ce grand homme noir, qu'ils nommaient le grand-veneur, avec une meute de chiens, qui chassait à beau bruit, mais qui ne faisait de mal à personne (1). » Cette apparition eut lieu dans un carrefour qui n'est pas fort éloigné de la ville, et qu'on nomme encore la Croix du Grand-Veneur.

Mais puisque nous en sommes sur les choses extraordinaires, il n'est pas inutile de faire observer que cette apparition précéda de quelques jours seulement la mort étrange de la

(1) *Vie de Henri-le-Grand*, page 181. Cet auteur ajoute : « Il se fait une infinité de contes, dans tous les pays du monde, de pareilles illusions de ces chasseurs. S'il faut y ajouter quelque foi, on peut croire que ce sont ou des jeux de sorciers, ou de quelques malins esprits, à qui Dieu donne cette permission, pour convaincre les incrédules et leur faire voir qu'il y a des substances séparées et quelque être au-dessus de l'homme. »

duchesse de Beaufort (Gabrielle d'Estrées). « L'amour que le roi avait pour elle, dit Péréfixe, au lieu de s'éteindre par la jouissance, s'était accru à un tel point, qu'elle avait bien osé lui demander qu'il reconnut sa faute et qu'il légitima ses enfants par un mariage subséquent; il n'avait pas osé lui refuser absolument cette grâce, mais l'entretenait toujours d'espérances (1). »

Cependant, pour parvenir plus sûrement à ses fins, Gabrielle fit si bien qu'elle obligea le roi à solliciter du pape des commissaires pour juger du divorce entre lui et la reine Marguerite. Clément VIII, qui se méfiait un peu des intentions du roi et qui voyait que la reine ne faisait rien de son côté pour hâter ce divorce, ne rendait que des réponses ambiguës. « Enfin, un jour, pressé par Sillery et le cardinal d'Ossat de donner son consentement à leur maître, sans quoi il se pourrait faire qu'il passerait outre et épouserait la duchesse, il fut si étonné de ce discours qu'il remit aussitôt la conduite de cette affaire entre les mains de Dieu, ordonna un jeûne à toute la ville de Rome, et se mit lui-même en oraison, pour demander à Dieu ce qui serait le mieux pour sa gloire et pour le bien de la France. On rapporte qu'au sortir de la prière, il s'écria comme s'il fût revenu d'une extase : « Dieu y a pourvu! » et que, peu de jours après, il arriva un courrier à Rome qui apporta la nouvelle de la mort subite de la duchesse de Beaufort (2). »

Qu'on rapproche maintenant les paroles remarquables du Saint-Père, l'apparition soudaine qui ordonna au roi de s'*amender*, et la mort inattendue de Gabrielle, et qu'on dise s'il n'y a pas dans tous ces événements arrivés presque simultanément quelque chose de si extraordinaire qu'il est impossible de l'expliquer autrement que par une intervention surhumaine?...

Un spectre de cette nature apparut à Louis XIV dans cette même forêt de Fontainebleau. Le roi n'en parla à personne,

(1) *Péréfixe*, p. 182.
(2) *Id.*, 183.

et ce ne fut que quelques années plus tard qu'il fit mention de cette circonstance, qui lui avait été rappelée par le maréchal de Salon (1), dans une des entrevues qu'il eut avec ce singulier prophète.

Le grand-veneur est, suivant le peuple, un chasseur de haute stature, tout noir, ainsi que son cheval, et qui parcourt les bois pendant la nuit, en donnant du cor; cette superstition est généralement répandue en France. Non-seulement le grand-veneur se donne souvent les plaisirs de la chasse dans les sombres forêts de la Bretagne, mais Arthur lui-même, suivi des douze ombres de ses chevaliers, les parcourt encore quelquefois. Cette tradition est aussi populaire parmi les paysans bretons que le wütendhur en Allemagne et la chasse hellequin dans l'ancienne Neustrie.

Nous avons retrouvé en 1834, parmi les habitants du Languedoc et ceux du Médoc, la croyance aux chasses aériennes; beaucoup d'entre eux nous ont raconté avoir entendu dans les airs les aboiements des chiens pendant les belles nuits d'été. Les montagnards des Pyrénées y croient également, et cette superstition leur est commune avec leurs voisins de la Navarre et des provinces limitrophes de la Péninsule; elle est également fort répandue en Lorraine et en Franche-Comté.

La croyance aux chasses aériennes est très-répandue jusqu'à ce jour dans les montagnes de l'Auvergne. On les nomme les chasses gallières. Mais, comme toutes les croyances auvergnates, celle-ci a une teinte locale qui la rattache aux autres superstitions du pays. Pour les Auvergnats comme pour les Bretons, le diable est partout l'agent principal; sa figure domine tout, et ils en font tour à tour un personnage effrayant ou un être risible. Ce n'est donc point un chasseur ordinaire qui conduit leurs chasses aériennes, mais le diable en personne, accompagné d'une bande de damnés dont le supplice est de parcourir les airs, sous la figure des animaux les plus bizarres; ils sont armés d'épieux et de bâtons et couverts, comme les mulets du Cantal, de clochettes et de grelots

(1) Voyez le chapitre 3e du 9e livre.

dont le bruit sert à rallier à leur suite les chiens et les chats des endroits par lesquels ils passent. Une vieille montagnarde m'assurait dernièrement avoir entendu plusieurs fois la chasse gallière, et toujours le jeudi soir, tandis que d'autres personnes m'ont affirmé l'avoir entendue le samedi.

Dans la Marche, province voisine de l'Auvergne, où les croyances populaires ont quelque chose de plus poétique, c'est Tristan *le Marchois*, dont on entend pendant les nuits d'hiver résonner la vieille armure, et dont le chevrier croit ouïr piaffer le palefroi; ou bien c'est Almodis, la sorcière (1), guidant une chasse invisible, et dont la meute trouble, par ses longs aboiements, les échos des montagnes de la Creuse. La comtesse est entourée de larves à genoux, qui rendent hommage à sa noblesse. Chaque jour, après la prière, elle prend la forme d'un loup et va guetter au coin des bois le voyageur égaré. Elle trouble le sommeil des bergères, leur montre leurs amants dans le miroir de la rivière, ou leur fait connaître leur inconstance; si l'on méconnaît son pouvoir, elle détruit les toiles d'araignées et les nids d'hirondelles, qui portent bonheur aux maisons; elle éveille les petits enfants, enfin elle assiste au sabbat, dont elle est la reine et conduit elle-même la danse infernale (2).

Les chasses aériennes figurent aussi très-fréquemment dans les traditions populaires de l'Angleterre. Le paysan du Northumberland, imbu de cette croyance, s'arrête quelquefois en traversant, pendant la nuit, les bruyères du Cheviot, et écoute avec frayeur; car il a entendu aboyer les chiens de Gabriel, condamnés, avec leur maître impie, à chasser jusqu'au dernier jour le cerf qui fuit légèrement dans les plaines de l'air.

Les sombres vallées de la Calédonie retentissent également depuis bien des siècles des aboiements d'une meute infernale, et les échos du Ben-Lomond ont souvent répété les cris des

(1) Almodis, comtesse de la Marche, épouse de Bozon II, tua son époux pour suivre Guillaume, comte de Poitiers, qui était son amant.

(2) M. Alfred Rousseau, *Une année de poésie*.

chasseurs aériens. Les Ecossais ont conservé jusqu'à ce jour cette ancienne croyance de leurs ancêtres.

On trouve une description extrêmement poétique de cette ancienne superstition dans le charmant poème d'*Albania*. Voici une imitation plutôt qu'une traduction de ce passage :

« Dans les lieux mêmes où les fiers lords de Ross, suivis de leur clan et de leurs nombreux vassaux, avaient coutume autrefois d'éveiller le loup cruel et le cerf bondissant, on entend souvent à l'heure de minuit, et même quelquefois pendant le jour, la voix des chasseurs, les sons du cor et les aboiements des chiens, d'abord faibles et lointains, puis devenant de plus en plus sensibles. Bientôt le vacarme augmente et l'air retentit au loin de la joie bruyante des chasseurs, des cris plaintifs du cerf aux abois, et du hennissement des chevaux, dont les pas résonnent sur les flancs caverneux des montagnes. A ce bruit, le bélier qui paissait dans la vallée tressaille, et le berger jette un regard étonné sur les coteaux et sur les monts qui l'environnent! mais il n'y découvre les traces d'aucun être vivant, ni même aucun objet, fantôme, sorcière, fée ou démon, auquel il puisse attribuer la cause de son étonnement et de sa frayeur. »

Au reste, la croyance aux chasses aériennes et aux chasseurs mystérieux existe depuis la plus haute antiquité parmi les hommes. Tacite rapporte à ce sujet l'anecdote suivante :

« Un homme apparaissait toutes les nuits aux prêtres d'un temple d'Hercule, en Arménie, et leur commandait de lui tenir prêts des coureurs équipés pour la chasse : on ne manquait pas d'obéir. Ces coureurs revenaient le soir harassés de fatigue, les carquois vides de flèches ; et le lendemain on trouvait autant de bêtes mortes dans la forêt qu'on avait mis de flèches dans les carquois, sans que les coureurs eussent rien tué ni vu qui que ce soit. Ils avouaient cependant qu'une puissance surnaturelle les forçait à courir et à traquer les bois pendant tout le jour. »

La nature a produit également de tout temps d'étranges phénomènes que les philosophes et les savants ont essayé d'expliquer et de rattacher à des causes naturelles; tâche dans

laquelle ils ont *toujours* réussi à leurs propres yeux, *rarement* à ceux des hommes prudents qui se méfient des sophistes et de leurs belles paroles, et *jamais* aux yeux du peuple qui est fort attaché aux anciennes croyances, et qui exige, pour se décider à les abandonner, des preuves beaucoup plus claires et des raisonnements beaucoup plus convaincants que ne le feraient des hommes sans préjugés.

Le Hartz passe encore en Allemagne pour le pays des prodiges, et le Brocken, qui est la montagne la plus élevée de cette chaîne pittoresque, est, depuis un temps immémorial, le théâtre des scènes les plus merveilleuses (1).

Le christianisme était depuis longtemps établi dans les plaines de la Germanie, que les Saxons venaient encore au sommet du Brocken consulter les *alrunes* et adorer en secret *Tuiston* fils de la terre (2), dont la figure gigantesque leur apparaissait fréquemment au milieu des nuages.

Cependant, lorsque la foi devint plus vive et que la religion du vrai Dieu fut plus fermement établie, l'ancienne divinité des Germains fut changée pour eux en un démon redoutable, et le spectre du Brocken, objet de vénération pour leurs ancêtres, devint la terreur des habitants du Hartz; la fontaine sacrée, où quelques prophétesses conservèrent longtemps, sans doute, l'habitude d'aller pratiquer secrètement leurs cérémonies, fut appelée la fontaine des sorciers (Haxen Brunnen), et la charmante Anemone du Brocken, dont les vierges ornaient jadis leur blonde chevelure, ne fut plus pour le peuple que la fleur maudite des sortiléges.

Suivant la tradition populaire, l'ancien autel du dieu, formé d'un bloc énorme de granit placé par la nature au sommet de la montagne, sert depuis lors de trône au monarque des enfers, lorsqu'il préside chaque année, pendant la nuit du valpurgis (3), l'assemblée générale des démons, des

(1) Le Brocken Berg ou Bloxberg est élevé de 3,486 pieds au-dessus de la mer Baltique.

(2) « Célébrant carminibus antiquis tuistonem deum, terrà editum, et filium mannum, originem gentis conditoresque. » (Tacita germania.)

(3) La nuit du valpurgis est le grand sabbat annuel des sorciers; cette

incubes et des sorcières, qui accourent à travers les airs de tous les pays du Nord, pour assister à cette infernale orgie.

Toutes ces superstitions se sont conservées jusqu'à nos jours, et le spectre du Brocken a toujours le privilége d'épouvanter les paysans du Hartz. Fréquemment encore, au lever du soleil, ou lorsque cet astre est sur son déclin, on aperçoit dans les nues une figure d'une taille colossale, que nul ne peut contempler sans éprouver un mouvement de terreur, et qui, après être restée quelque temps visible, disparaît ensuite graduellement.

Il y a bientôt quarante ans que M. Hane annonça qu'il s'était assuré par expérience que le phénomène connu sous le nom de Spectre de Brocken était produit par l'ombre de quelque personne, projetée sur un nuage. Il vit ainsi sa propre figure et celle d'un autre curieux qui l'accompagnait. Ces fantômes aériens, qui leur parurent d'une dimension monstrueuse, après avoir reproduit exactement les gestes des deux spectateurs, finirent par disparaître. Hane et son compagnon aperçurent aussi près de leurs ombres une troisième figure également projetée, qu'ils supposèrent être celle d'une *personne* qui leur était cachée par quelque anfractuosité du terrain.

Nous pensons qu'il y aurait bien des objections à présenter sur cette découverte de M. Hane. En effet, n'est-il pas singulier que depuis l'explication qu'il a donnée de ce phénomène, et parmi le grand nombre de curieux qui vont chaque année visiter le Brocken, il ne se soit pas encore trouvé quelques personnes qui aient pu s'assurer par les mêmes moyens qui ont favorisé M. Hane, que c'étaient bien véritablement leurs ombres qu'elles voyaient réfléchies sur un nuage, lorsqu'elles se trouvaient placées entre ce nuage et le soleil? Il n'y a pas de doute cependant que beaucoup de gens n'y soient allés avec l'intention de vérifier la nature de ce phénomène, et pourtant

superstition est très-populaire en Allemagne. Il a lieu dans la nuit du 30 avril au 1er mai, selon les vieilles croyances, qui placent sur le Bloxberg le théâtre de cette cérémonie.

nous n'avons pas encore appris jusqu'à ce jour que leur témoignage soit venu confirmer celui du savant Allemand. Ne pourrait-on pas dire également que, puisque ce phénomène est produit par des causes toutes naturelles, il devrait avoir lieu non pas seulement sur le Brocken, mais qu'il devrait se reproduire encore fréquemment dans les Alpes, les Pyrénées et sur toutes les hautes montagnes? Néanmoins, nous n'avons pas ouï dire qu'il y ait jamais été observé.

Un fait isolé se présente seul à l'appui de l'explication donnée par M. Hane, c'est celui rapporté par Bouguer, envoyé à l'équateur avec La Condamine pour mesurer un degré terrestre, qui prétend avoir observé au Pérou, en novembre 1744, sur le sommet du mont Pambamarca, un phénomène tout-à-fait semblable à celui du Brocken. Mais, nous le répétons, ce témoignage est le seul que nous possédons, et en considérant le nombre de curieux et d'observateurs qui parcourent le monde depuis tant d'années, nous devrions en avoir mille (1).

On ne nous supposera certainement pas l'envie d'attribuer au dieu Tuiston pas plus qu'au grand Vitikind l'apparition du spectre du Brocken. Ce que nous avons voulu prouver, en élevant quelques objections contre l'explication donnée par M. Hane, c'est que l'opinion qui voudrait faire considérer comme l'effet du mirage le phénomène du Brocken et tous

(1) « Un nuage dans lequel nous étions plongés, dit Bouguer, nous laissa voir, en se dissipant, le soleil qui s'élevait et qui était très-éclatant. Le nuage passa de l'autre côté. Il n'était qu'à trente pas, et il était encore à trop peu de distance pour avoir acquis sa teinte blanchâtre, lorsque chacun de nous vit son ombre projetée dessus, *et ne voyait que la sienne*, parce que le nuage n'offrait pas une surface unie. Le peu de distance permettait de distinguer toutes les parties de l'ombre; on voyait les bras, les jambes, la tête; mais ce qui nous étonna, c'est que cette dernière partie était ornée d'une auréole formée de trois ou quatre petites couronnes concentriques, d'une couleur très-vive, chacune avec la variété du premier arc-en-ciel, le rouge étant en dehors. — Les intervalles entre ces cercles étaient égaux; le dernier était plus faible; et enfin, à une grande distance, nous voyons un grand cercle blanc qui environnait le tout. C'était comme une espèce d'apothéose pour chaque spectateur; et je ne dois pas manquer d'avertir que chacun jouit tranquillement du plaisir de se voir orné de toutes ces couronnes, sans rien apercevoir de celles de son voisin. » *Relation d'un voyage au Pérou*, qui se trouve dans les Mémoires de l'académie des sciences de l'année 1744.

ceux qui ont une apparence semblable repose, selon nous, sur des bases tout-à-fait incertaines. Cela est d'autant plus vrai, qu'il est admis par tous les physiciens que le mirage ne peut avoir lieu, ou du moins que très-imparfaitement, quand l'horizon est borné par de hautes montagnes, parce que les rayons qui produisent l'image que l'on aperçoit en pareil cas ne peuvent plus alors arriver assez obliquement à la surface de la terre pour être réfléchis par la couche d'air moins dense qui en est la plus voisine.

On attribue, avec aussi peu de certitude, à l'effet du mirage le phénomène connu sous le nom de *fata Morgana* (la fée Morgan), que l'on observe fréquemment à Naples, à Reggio et sur les côtes de la Sicile. A certains moments, on voit dans les airs, à de grandes distances, des ruines, des colonnes, des châteaux-forts, des palais et une foule d'objets terrestres qui sont invisibles dans l'état ordinaire de l'air, et qui deviennent apparents et mobiles quand les rayons de lumière qu'ils envoient vont, en se courbant et se brisant, dans des couches d'air inégalement chauffées.

Cardan rapporte (1) qu'on aperçut un jour à Milan la figure d'un ange se dessiner dans les nues, ce qui étonna beaucoup les Milanais, comme on peut bien le croire. « Cependant, dit un vieil auteur qui raconte cette histoire, il se trouva là un savant jurisconsulte qui leur démontra que ce n'était point un vrai spectre, mais l'image de relief d'un ange, qui était sur le haut du clocher de Saint-Gothard, laquelle imprimée dans les nues se réfléchissait aux yeux de ceux qui avaient la vue la plus aiguë. » Il faut avouer que si ce raisonnement n'est pas fort juste, au moins l'invention n'en est pas mauvaise.

Les historiens de tous les siècles ont fait mention de semblables phénomènes. L'an 511 de Rome (233 ans avant J.-C.), sous le consulat de Quintus-Fabius-Maximus Verrucosus, on aperçut dans les airs un autel semblable à ceux que l'on élevait aux dieux; il était entouré de plusieurs hommes vêtus de blanc, qui semblaient préparer un sacrifice.

(1) Cardan, *In lib. contra dicent. medicor.*

Patrick Walker, puritain fanatique, raconte, sans même témoigner le moindre étonnement d'une semblable apparition, « que dans l'année 1686, pendant les mois de juin et de juillet, beaucoup de gens se rassemblaient dans l'après-midi, durant plusieurs jours, vers l'endroit nommé Crossford-Boat, sur la Clyde, à deux milles au-dessous de Lanark, pour voir une pluie (a shower) de bonnets, de chapeaux, de fusils et de sabres qui paraissaient couvrir la terre et les arbres environnants, ainsi que des bandes d'hommes armés, marchant en ordre sur le bord du fleuve, allant, venant, se mêlant ensemble, puis tombant tout à coup par terre et disparaissant en un instant; mais à peine celles-ci s'étaient-elles évanouies, que d'autres bandes semblables se montraient aussitôt, marchant de la même manière que les premières. Walker se rendit dans ce lieu durant trois jours de suite, et il s'aperçut bientôt qu'il y avait les deux tiers des spectateurs qui voyaient ces objets, et un tiers qui ne les voyait pas, et quoique lui-même fût du nombre de ces derniers, il put néanmoins observer la frayeur et le tremblement dont étaient saisis ceux qui voyaient l'apparition. Il ajoute qu'un *gentleman* qui était près de lui, s'étant servi d'expressions impropres pour qualifier les personnes qui prétendaient apercevoir les objets dont nous avons parlé, on remarqua bientôt un grand changement dans sa contenance, et devenu en un instant aussi tremblant qu'une femme timide, il engagea ceux qui ne voyaient rien à garder le silence, en leur certifiant que le fait existait et qu'il fallait être aveugle pour ne point l'apercevoir (1). »

Walter-Scott, qui rapporte ce fait dans ses *Lettres sur la démonologie*, tout en plaisantant son compatriote de sa crédulité, a lui-même la bonhomie d'attribuer le spectacle fantasmagorique dont parle le puritain Walker à l'apparition

(1) Une apparition semblable eut lieu le 23 juin 1744, sur le revers de la montagne de Southerfell, entre Penrith et Keswick, dans le Cumberland, et fut observée par deux personnes, William Lancaster de Blake-Hills et Daniel Stricket, son domestique, dont le témoignage accompagné de tous les détails de cette apparition, daté du 21 juillet 1785, se trouve dans la description des lacs du Cumberland, par Clarke.

ceux qui ont une apparence semblable repose, selon nous, sur des bases tout-à-fait incertaines. Cela est d'autant plus vrai, qu'il est admis par tous les physiciens que le mirage ne peut avoir lieu, ou du moins que très-imparfaitement, quand l'horizon est borné par de hautes montagnes, parce que les rayons qui produisent l'image que l'on aperçoit en pareil cas ne peuvent plus alors arriver assez obliquement à la surface de la terre pour être réfléchis par la couche d'air moins dense qui en est la plus voisine.

On attribue, avec aussi peu de certitude, à l'effet du mirage le phénomène connu sous le nom de *fata Morgana* (la fée Morgan), que l'on observe fréquemment à Naples, à Reggio et sur les côtes de la Sicile. A certains moments, on voit dans les airs, à de grandes distances, des ruines, des colonnes, des châteaux-forts, des palais et une foule d'objets terrestres qui sont invisibles dans l'état ordinaire de l'air, et qui deviennent apparents et mobiles quand les rayons de lumière qu'ils envoient vont, en se courbant et se brisant, dans des couches d'air inégalement chauffées.

Cardan rapporte (1) qu'on aperçut un jour à Milan la figure d'un ange se dessiner dans les nues, ce qui étonna beaucoup les Milanais, comme on peut bien le croire. « Cependant, dit un vieil auteur qui raconte cette histoire, il se trouva là un savant jurisconsulte qui leur démontra que ce n'était point un vrai spectre, mais l'image de relief d'un ange, qui était sur le haut du clocher de Saint-Gothard, laquelle imprimée dans les nues se réfléchissait aux yeux de ceux qui avaient la vue la plus aiguë. » Il faut avouer que si ce raisonnement n'est pas fort juste, au moins l'invention n'en est pas mauvaise.

Les historiens de tous les siècles ont fait mention de semblables phénomènes. L'an 511 de Rome (233 ans avant J.-C.), sous le consulat de Quintus-Fabius-Maximus Verrucosus, on aperçut dans les airs un autel semblable à ceux que l'on élevait aux dieux; il était entouré de plusieurs hommes vêtus de blanc, qui semblaient préparer un sacrifice.

(1) Cardan, *In lib. contra dicent. medicor.*

Patrick Walker, puritain fanatique, raconte, sans même témoigner le moindre étonnement d'une semblable apparition, « que dans l'année 1686, pendant les mois de juin et de juillet, beaucoup de gens se rassemblaient dans l'après-midi, durant plusieurs jours, vers l'endroit nommé Crossford-Boat, sur la Clyde, à deux milles au-dessous de Lanark, pour voir une pluie (a shower) de bonnets, de chapeaux, de fusils et de sabres qui paraissaient couvrir la terre et les arbres environnants, ainsi que des bandes d'hommes armés, marchant en ordre sur le bord du fleuve, allant, venant, se mêlant ensemble, puis tombant tout à coup par terre et disparaissant en un instant; mais à peine celles-ci s'étaient-elles évanouies, que d'autres bandes semblables se montraient aussitôt, marchant de la même manière que les premières. Walker se rendit dans ce lieu durant trois jours de suite, et il s'aperçut bientôt qu'il y avait les deux tiers des spectateurs qui voyaient ces objets, et un tiers qui ne les voyait pas, et quoique lui-même fût du nombre de ces derniers, il put néanmoins observer la frayeur et le tremblement dont étaient saisis ceux qui voyaient l'apparition. Il ajoute qu'un *gentleman* qui était près de lui, s'étant servi d'expressions impropres pour qualifier les personnes qui prétendaient apercevoir les objets dont nous avons parlé, on remarqua bientôt un grand changement dans sa contenance, et devenu en un instant aussi tremblant qu'une femme timide, il engagea ceux qui ne voyaient rien à garder le silence, en leur certifiant que le fait existait et qu'il fallait être aveugle pour ne point l'apercevoir (1). »

Walter-Scott, qui rapporte ce fait dans ses *Lettres sur la démonologie*, tout en plaisantant son compatriote de sa crédulité, a lui-même la bonhomie d'attribuer le spectacle fantasmagorique dont parle le puritain Walker à l'apparition

(1) Une apparition semblable eut lieu le 23 juin 1744, sur le revers de la montagne de Southerfell, entre Penrith et Keswick, dans le Cumberland, et fut observée par deux personnes, William Lancaster de Blake-Hills et Daniel Stricket, son domestique, dont le témoignage accompagné de tous les détails de cette apparition, daté du 21 juillet 1785, se trouve dans la description des lacs du Cumberland, par Clarke.

extraordinaire d'une aurore boréale, ajoutant, nous ne savons sur quelle autorité, que ce phénomène, qui apparaît cependant assez fréquemment dans les régions du Nord, n'était point assez connu en Ecosse, avant le commencement du XVIII[e] siècle, pour y être considéré comme naturel et atmosphérique, assertion démentie par plusieurs faits historiques dont Walter-Scott devait avoir connaissance. D'ailleurs, nous ne concevons pas quelle analogie on peut trouver entre l'apparition lumineuse d'une aurore boréale, telle que nous l'avons nous-même observée à la mer, près des îles Shetland, en 1807, et en Ecosse en 1813, et le phénomène vrai ou faux, réel ou imaginaire, dont Walker nous a transmis la singulière description. Walter-Scott ne pouvait point ignorer non plus que les apparitions des aurores boréales n'ont point lieu pendant le jour, ni qu'elles ne durent pas pendant des jours et des mois entiers. Il faut avoir une furieuse envie de vouloir tout expliquer pour tomber volontairement dans une semblable erreur.

Le même auteur, en parlant de l'apparition de troupes à cheval et d'autres figures ayant l'apparence de gens de guerre, aperçues dans les nuages par les habitants du Westmoreland, la considère comme étant la projection de chevaux paissant sur une montagne opposée, ou les figures de paisibles voyageurs. Il eut sans doute attribué à la même cause la récente apparition de ce genre rapportée l'année dernière par tous les journaux anglais. Voici comment l'un d'eux s'exprime à cet égard : « Le 20 du mois de septembre 1835, les habitants des campagnes voisines de l'Agar, l'une des collines du Mendip, en Angleterre, furent témoins des effets singuliers du phénomène d'optique auquel les physiciens ont donné le nom de mirage, sans que personne ait jamais pu savoir où se trouvaient les objets mirés. Vers cinq heures du soir, on aperçut dans le ciel, couvert alors de vapeurs assez épaisses, un immense corps de troupes à cheval, qui semblait défiler tantôt au pas et tantôt au grand trot. Les cavaliers, le sabre en main, étaient tous uniformément équipés, et l'on distinguait jusqu'aux brides et étriers. Pendant quelque temps, on les vit

manœuvrer pour se former sur deux rangs et par files. Ce curieux spectacle dura jusqu'au moment où l'obscurité vint confondre les objets; mais au lieu d'être un sujet d'admiration, comme il l'eût été pour des observateurs éclairés, il répandit la terreur dans l'âme des ignorants campagnards dont il frappait l'imagination encore plus que les yeux. Tous crurent à la prochaine irruption d'une armée ennemie. Les uns se mirent en prières; d'autres s'occupèrent à cacher ce qu'ils avaient de plus précieux; d'autres enfin, et c'était le plus grand nombre, songeaient à abandonner leurs chaumières et à prendre la fuite. Pendant plusieurs jours, cette vision extraordinaire a fait le sujet de toutes les conversations de la ville de Bristol. »

Cette vision, quelque extraordinaire qu'elle puisse paraître, est bien certainement due, selon nous, à des causes toutes naturelles. Mais, nous le répétons, on ne peut raisonnablement l'attribuer à l'effet du mirage, dont nous avons été à même d'observer nombre de fois les effets en Amérique ainsi que dans les mers de l'Inde et d'Afrique. Qu'on lise attentivement ce que Monge et Larrey rapportent du mirage si souvent observé en Egypte, et l'on se convaincra que les phénomènes aériens dont nous venons de parler dépendent d'une toute autre cause (1).

De tout temps, les hommes ont été effrayés par des apparitions extraordinaires qui surpassaient leur intelligence. Nous

(1) Suivant Hane et plusieurs autres savants, l'apparition dans les nuages du spectre du Brocken est produite par l'ombre des observateurs projetée sur les nuages. Bouguer attribue à la même cause le phénomène qu'il a observé au sommet du Pamabarca, et il ajoute qu'on apercevrait quelquefois ce spectacle sur des tours élevées, si l'on s'y trouvait dans des circonstances convenables, savoir : un brouillard peu étendu, quelques pas de distance, et le soleil placé à l'horizon à l'opposite. — Selon les uns, ce phénomène est donc produit par la *projection des ombres;* selon d'autres, *par le mirage*, et le mirage n'est point une projection, mais la réflection d'un objet produite par une couche d'air plus échauffée que les autres, et placée tantôt horizontalement, tantôt latéralement; cette couche d'air agit sur les rayons lumineux qui lui sont envoyés par un navire, un village, un arbre, etc., tout-à-fait comme une grande glace qui en donnerait une image renversée. Cependant, le même phénomène ne peut être produit par deux causes différentes.

ne citerons point à l'appui de l'opinion qui les a toujours regardées comme étant occasionnées par des causes surnaturelles les nombreux exemples que nous fournissent à cet égard les Saintes Écritures, parce que nous considérons ces exemples comme des effets directs de la volonté de Dieu, et que nous ne nous appuierons jamais d'un miracle auquel la foi nous ordonne de croire, pour chercher à expliquer ce qui peut avoir une apparence de merveilleux dans quelques anciennes traditions populaires; mais nous dirons que tant qu'on ne nous donnera pas de raisons plus convaincantes qu'un simple effet d'optique pour expliquer de tels phénomènes, il nous sera bien permis d'exprimer nos doutes sur une semblable solution. D'ailleurs, il est bon de se tenir en garde contre les raisonnements spécieux ou hasardés de gens qui se sont fait une loi de ne douter de rien, qui soumettent tout à la science aride et souvent ingrate de l'analyse, et qui ont toujours une explication bonne ou mauvaise à donner en réponse à toutes les questions qu'on peut leur proposer. Les hommes qui ont des prétentions à la science ont été de tout temps les ennemis du merveilleux, non pas que leur esprit répugne à y croire, mais parce qu'il blesse leur amour-propre, en leur offrant des phénomènes qu'il est au-dessus de leur pouvoir d'expliquer.

Toutes ces visions de troupes guerrières et de fantômes aériens, qui paraissent avoir conservé pendant bien des siècles et posséder même encore de nos jours le pouvoir d'effrayer les hommes, ont sans doute donné lieu aux récits merveilleux des combats que des mortels audacieux ont fréquemment soutenus, non-seulement contre les spectres et les démons, mais souvent encore contre les dieux mêmes.

C'est surtout dans les histoires des peuples du Nord, qui joignaient à leur bravoure naturelle un tel degré d'audace, que leurs héros attaquaient les dieux comme s'ils eussent été de simples mortels, que l'on rencontre à chaque instant des traits de cette jactance impie qui les distinguait des autres nations barbares, et qu'ils poussaient même quelquefois jusqu'à lancer leurs javelots contre le ciel irrité et contre les flots soulevés de l'Océan. Saxo-Grammaticus, Olaus-Magnus, Tor-

fœus et les Sagas contiennent nombre d'aventures dans lesquelles les *Kempié*, ou champions du Nord, semblables aux Titans d'Encelade, donnent audacieusement l'assaut au ciel. Thor, lui-même, malgré sa foudre et son marteau, fut combattu et presque vaincu par Hother, fils du roi de Suède, l'Achille ou plutôt le Diomède de cette longue épopée, qu'Olaus nous a laissée sous le nom d'histoire des peuples du Nord. Les héros d'Ossian ne montraient pas plus de crainte et de respect pour les dieux, et le glaive de Fingal atteignit l'esprit de Loda, et le força de fuir en gémissant sur la terre même de Lochlin (1).

On conçoit facilement que des héros assez audacieux pour combattre les dieux aient dû regarder comme un jeu leurs rencontres avec les spectres et les démons, sous quelle forme qu'ils osassent se présenter. Aussi recherchaient-ils avec délices ces sortes d'aventures, et Bartholin en rapporte un grand nombre dans lesquelles ces guerriers, vainqueurs de leurs surnaturels antagonistes, les dépouillaient de ces armes redoutables dont la puissance magique avait été forcée de céder à leur vaillante audace (2).

Chez un peuple où les hommes étaient estimés en raison de leur force et de leur courage, le respect pour les dieux devait être également calculé d'après la crainte qu'ils pouvaient inspirer. Aussi les héros scandinaves respectaient-ils fort peu les divinités avec lesquelles ils devaient s'asseoir un jour dans le Valhalla; et ils saisissaient volontiers toutes les occasions qui se présentaient d'exprimer publiquement leurs pensées à cet égard. Bartholin nous fournit encore quelques exemples de leurs bravades dans ce genre : « Sachez, disait Kiartan à Olaus Trigguasen, que je ne crois ni aux idoles ni aux démons; j'ai parcouru bien des contrées éloignées, où j'ai rencontré des monstres et des géants qui ne m'ont jamais vaincu. Je ne place donc ma confiance que dans ma force et mon cou-

(1) *Sul-Malla of Lumon* (Ossian), t. IV, p. 27. — L'esprit de Loda, ou Cruth-Loda, était le dieu de Lochlin; et l'on ne met point de doute que Lochlin ne désigne une contrée de la Scandinavie.

(2) Bartholinus, *de Causis Contemptæ mortis à danis*, p. 353.

rage. » — « Je ne suis ni païen, ni chrétien, disait Gautaker à saint Olaus, roi de Norwége. Mes compagnons et moi ne professons d'autre religion qu'une entière confiance dans notre propre force et dans notre valeur (1). »

Il n'est pas étonnant que des hommes qui faisaient si peu de cas de leurs dieux lorsqu'ils étaient encore considérés comme tels, n'aient fait aucune difficulté de les regarder comme des démons, après leur conversion à la foi chrétienne (2).

Les héros du moyen-âge, quoique beaucoup plus respectueux envers la divinité, n'étaient pas moins braves que les champions de l'ancienne Scandinavie, et pas moins disposés que leurs prédécesseurs à rompre une lance avec le premier diable ou fantôme qui aurait osé se présenter pour les combattre, soit à pied, soit à cheval. L'esprit malin prenait souvent pour attaquer les paladins la figure des animaux les plus effroyables ; tantôt c'était celle d'un griffon, tantôt celle d'un dragon ou d'un homard monstrueux, ainsi que le fit le génie Bruniquel, qui fut vaincu par Richard-sans-Peur.

D'autres fois, l'ennemi du genre humain se présentait au combat sous la figure d'un redoutable chevalier, armé de toutes pièces et monté sur un coursier plus noir que l'ébène. Tel était celui dont parle Gervais de Tilbury, que vainquit Aubert, noble et puissant baron, qui, se trouvant en visite dans un château des environs de Wandelbury, dans l'évêché d'Ély, entendit raconter le soir à la veillée, comme cela se pratiquait ordinairement, maints anciens contes et vieilles histoires, et une entre autres qui assurait que tout chevalier qui oserait entrer seul au clair de la lune dans une plaine voisine et faire un défi à tout venant, serait immédiatement attaqué par un esprit sous la forme d'un chevalier. Aubert résolut de tenter l'aventure, et se rendit au lieu désigné accompagné d'un seul écuyer, auquel il ordonna de se tenir hors des limites du champ de bataille, qui était entouré d'un ancien retranche-

(1) Bartholin, *lieu cité*.
(2) *Lettres sur la démonologie*, p. 142.

ment. Aussitôt que le baron eut répété deux fois son défi, il fut assailli par un adversaire qu'il désarçonna du premier choc. Il saisit à l'instant les rênes du coursier du vaincu; mais son ennemi se relevant tout à coup en ce moment, et se servant de sa lance comme d'une javeline, blessa Aubert à la cuisse. Le baron revint en triomphe au château, conduisant le cheval qu'il n'avait point lâché et qu'il remit aux soins de ses écuyers. Le coursier était noir ainsi que son harnais, et paraissait aussi beau que vigoureux. Il demeura tranquille jusqu'au premier chant du coq; mais alors, lançant des éclairs par les yeux, ruant et frappant du pied la terre, il disparut en un instant. Aubert en se désarmant s'aperçut qu'il était blessé et qu'une de ses jambières était remplie de sang. Gervais ajoute qu'aussi longtemps que le baron vécut, cette blessure se rouvrait régulièrement à chaque anniversaire de son combat avec le fantôme (1).

Une des aventures les plus singulières de ce genre, en raison surtout des autorités respectables qui l'ont fait connaître (2), est certainement celle qui arriva à sir Randolphe Bulmer qui, dans une guerre contre l'Ecosse, commandait un corps de troupes anglaises, campé pour lors près de Norham. Le chevalier, sorti un matin de son camp, suivi de ces lévriers, pour prendre le divertissement de la chasse, ayant été entraîné à la poursuite d'un lièvre de l'autre côté de la Tweed, qui forme la limite des deux royaumes, vit venir à lui un cavalier qu'il reconnut aussitôt pour un noble écossais, avec lequel il s'était, en d'autres temps, fréquemment rencontrés. Ces deux chevaliers, après avoir échangé entre eux quelques paroles, se précipitèrent l'un sur l'autre d'une course

(1) *Otia imperialia, ap. script. rer.* — Bunswik, vol. I, p. 797.

(2) Cette histoire, rapportée par Walter-Scott dans une note latine du poème de Marmion, a été transcrite d'après une note manuscrite d'un exemplaire de Barthogge *sur la nature des esprits* (in-8° 1694), qui avait appartenu à M. Gill, avocat général de l'évêché de Durham. Cette note était d'une écriture fort ancienne et désignée comme ayant été extraite *E libro convent. dunelm.*, per T. C. Elle paraît avoir été placée dans l'ouvrage de Barthogge pour faire suite ou pour appuyer la réalité d'une autre histoire sur le même sujet.

extraordinaire d'une aurore boréale, ajoutant, nous ne savons sur quelle autorité, que ce phénomène, qui apparaît cependant assez fréquemment dans les régions du Nord, n'était point assez connu en Ecosse, avant le commencement du XVIIIe siècle, pour y être considéré comme naturel et atmosphérique, assertion démentie par plusieurs faits historiques dont Walter-Scott devait avoir connaissance. D'ailleurs, nous ne concevons pas quelle analogie on peut trouver entre l'apparition lumineuse d'une aurore boréale, telle que nous l'avons nous-même observée à la mer, près des îles Shetland, en 1807, et en Ecosse en 1813, et le phénomène vrai ou faux, réel ou imaginaire, dont Walker nous a transmis la singulière description. Walter-Scott ne pouvait point ignorer non plus que les apparitions des aurores boréales n'ont point lieu pendant le jour, ni qu'elles ne durent pas pendant des jours et des mois entiers. Il faut avoir une furieuse envie de vouloir tout expliquer pour tomber volontairement dans une semblable erreur.

Le même auteur, en parlant de l'apparition de troupes à cheval et d'autres figures ayant l'apparence de gens de guerre, aperçues dans les nuages par les habitants du Westmoreland, la considère comme étant la projection de chevaux paissant sur une montagne opposée, ou les figures de paisibles voyageurs. Il eut sans doute attribué à la même cause la récente apparition de ce genre rapportée l'année dernière par tous les journaux anglais. Voici comment l'un d'eux s'exprime à cet égard : « Le 20 du mois de septembre 1835, les habitants des campagnes voisines de l'Agar, l'une des collines du Mendip, en Angleterre, furent témoins des effets singuliers du phénomène d'optique auquel les physiciens ont donné le nom de mirage, sans que personne ait jamais pu savoir où se trouvaient les objets mirés. Vers cinq heures du soir, on aperçut dans le ciel, couvert alors de vapeurs assez épaisses, un immense corps de troupes à cheval, qui semblait défiler tantôt au pas et tantôt au grand trot. Les cavaliers, le sabre en main, étaient tous uniformément équipés, et l'on distinguait jusqu'aux brides et étriers. Pendant quelque temps, on les vit

manœuvrer pour se former sur deux rangs et par files. Ce curieux spectacle dura jusqu'au moment où l'obscurité vint confondre les objets; mais au lieu d'être un sujet d'admiration, comme il l'eût été pour des observateurs éclairés, il répandit la terreur dans l'âme des ignorants campagnards dont il frappait l'imagination encore plus que les yeux. Tous crurent à la prochaine irruption d'une armée ennemie. Les uns se mirent en prières; d'autres s'occupèrent à cacher ce qu'ils avaient de plus précieux; d'autres enfin, et c'était le plus grand nombre, songeaient à abandonner leurs chaumières et à prendre la fuite. Pendant plusieurs jours, cette vision extraordinaire a fait le sujet de toutes les conversations de la ville de Bristol. »

Cette vision, quelque extraordinaire qu'elle puisse paraître, est bien certainement due, selon nous, à des causes toutes naturelles. Mais, nous le répétons, on ne peut raisonnablement l'attribuer à l'effet du mirage, dont nous avons été à même d'observer nombre de fois les effets en Amérique ainsi que dans les mers de l'Inde et d'Afrique. Qu'on lise attentivement ce que Monge et Larrey rapportent du mirage si souvent observé en Egypte, et l'on se convaincra que les phénomènes aériens dont nous venons de parler dépendent d'une toute autre cause (1).

De tout temps, les hommes ont été effrayés par des apparitions extraordinaires qui surpassaient leur intelligence. Nous

(1) Suivant Hane et plusieurs autres savants, l'apparition dans les nuages du spectre du Brocken est produite par l'ombre des observateurs projetée sur les nuages. Bouguer attribue à la même cause le phénomène qu'il a observé au sommet du Pamabarca, et il ajoute qu'on apercevrait quelquefois ce spectacle sur des tours élevées, si l'on s'y trouvait dans des circonstances convenables, savoir : un brouillard peu étendu, quelques pas de distance, et le soleil placé à l'horizon à l'opposite. — Selon les uns, ce phénomène est donc produit par la *projection des ombres;* selon d'autres, *par le mirage*, et le mirage n'est point une projection, mais la réflection d'un objet produite par une couche d'air plus échauffée que les autres, et placée tantôt horizontalement, tantôt latéralement; cette couche d'air agit sur les rayons lumineux qui lui sont envoyés par un navire, un village, un arbre, etc., tout-à-fait comme une grande glace qui en donnerait une image renversée. Cependant, le même phénomène ne peut être produit par deux causes différentes.

rage. » — « Je ne suis ni païen, ni chrétien, disait Gautaker à saint Olaus, roi de Norwége. Mes compagnons et moi ne professons d'autre religion qu'une entière confiance dans notre propre force et dans notre valeur (1). »

Il n'est pas étonnant que des hommes qui faisaient si peu de cas de leurs dieux lorsqu'ils étaient encore considérés comme tels, n'aient fait aucune difficulté de les regarder comme des démons, après leur conversion à la foi chrétienne (2).

Les héros du moyen-âge, quoique beaucoup plus respectueux envers la divinité, n'étaient pas moins braves que les champions de l'ancienne Scandinavie, et pas moins disposés que leurs prédécesseurs à rompre une lance avec le premier diable ou fantôme qui aurait osé se présenter pour les combattre, soit à pied, soit à cheval. L'esprit malin prenait souvent pour attaquer les paladins la figure des animaux les plus effroyables ; tantôt c'était celle d'un griffon, tantôt celle d'un dragon ou d'un homard monstrueux, ainsi que le fit le génie Bruniquel, qui fut vaincu par Richard-sans-Peur.

D'autres fois, l'ennemi du genre humain se présentait au combat sous la figure d'un redoutable chevalier, armé de toutes pièces et monté sur un coursier plus noir que l'ébène. Tel était celui dont parle Gervais de Tilbury, que vainquit Aubert, noble et puissant baron, qui, se trouvant en visite dans un château des environs de Wandelbury, dans l'évêché d'Ély, entendit raconter le soir à la veillée, comme cela se pratiquait ordinairement, maints anciens contes et vieilles histoires, et une entre autres qui assurait que tout chevalier qui oserait entrer seul au clair de la lune dans une plaine voisine et faire un défi à tout venant, serait immédiatement attaqué par un esprit sous la forme d'un chevalier. Aubert résolut de tenter l'aventure, et se rendit au lieu désigné accompagné d'un seul écuyer, auquel il ordonna de se tenir hors des limites du champ de bataille, qui était entouré d'un ancien retranche-

(1) Bartholin, *lieu cité*.
(2) *Lettres sur la démonologie*, p. 112.

ment. Aussitôt que le baron eut répété deux fois son défi, il fut assailli par un adversaire qu'il désarçonna du premier choc. Il saisit à l'instant les rênes du coursier du vaincu; mais son ennemi se relevant tout à coup en ce moment, et se servant de sa lance comme d'une javeline, blessa Aubert à la cuisse. Le baron revint en triomphe au château, conduisant le cheval qu'il n'avait point lâché et qu'il remit aux soins de ses écuyers. Le coursier était noir ainsi que son harnais, et paraissait aussi beau que vigoureux. Il demeura tranquille jusqu'au premier chant du coq; mais alors, lançant des éclairs par les yeux, ruant et frappant du pied la terre, il disparut en un instant. Aubert en se désarmant s'aperçut qu'il était blessé et qu'une de ses jambières était remplie de sang. Gervais ajoute qu'aussi longtemps que le baron vécut, cette blessure se rouvrait régulièrement à chaque anniversaire de son combat avec le fantôme (1).

Une des aventures les plus singulières de ce genre, en raison surtout des autorités respectables qui l'ont fait connaître (2), est certainement celle qui arriva à sir Randolphe Bulmer qui, dans une guerre contre l'Ecosse, commandait un corps de troupes anglaises, campé pour lors près de Norham. Le chevalier, sorti un matin de son camp, suivi de ces lévriers, pour prendre le divertissement de la chasse, ayant été entraîné à la poursuite d'un lièvre de l'autre côté de la Tweed, qui forme la limite des deux royaumes, vit venir à lui un cavalier qu'il reconnut aussitôt pour un noble écossais, avec lequel il s'était, en d'autres temps, fréquemment rencontrés. Ces deux chevaliers, après avoir échangé entre eux quelques paroles, se précipitèrent l'un sur l'autre d'une course

(1) *Otia imperialia, ap. script. rer.* — Bunswik, vol. I, p. 797.

(2) Cette histoire, rapportée par Walter-Scott dans une note latine du poème de Marmion, a été transcrite d'après une note manuscrite d'un exemplaire de Barthogge *sur la nature des esprits* (in-8° 1694), qui avait appartenu à M. Gill, avocat général de l'évêché de Durham. Cette note était d'une écriture fort ancienne et désignée comme ayant été extraite *E libro convent. dunelm.*, per T. C. Elle paraît avoir été placée dans l'ouvrage de Barthogge pour faire suite ou pour appuyer la réalité d'une autre histoire sur le même sujet.

tellement rapide, qu'à la première charge le cheval de sir Randolphe s'abattit, et lui-même fut jeté à terre avec tant de violence que, blessé grièvement à la tête et à la poitrine, il vomissait du sang comme s'il eût été prêt à rendre l'âme. Le chevalier écossais, le voyant dans ce triste état, s'approcha de lui et lui parla avec bonté, lui offrant de le guérir en peu d'instants, s'il s'engageait sur l'honneur à garder le plus grand silence pendant l'opération qu'il allait faire, et surtout à ne point invoquer intérieurement ni Dieu, ni la Vierge, ni aucun des saints du paradis. La grande douleur que ressentait alors le chevalier anglais le força d'obtempérer à cette singulière demande de son adversaire. Celui-ci se mit aussitôt à marmotter quelques paroles obscènes, et présenta ensuite la main à Balmer, qui se releva aussi sain de corps et d'esprit qu'il l'avait jamais été de sa vie. Néanmoins, à la vue d'un événement aussi extraordinaire, le chevalier ne put retenir une exclamation de surprise : « Jésus mon Dieu ! » s'écria-t-il, et regardant aussitôt autour de lui, il n'aperçut plus rien, que le cheval de son ennemi qui paissait tranquillement au bord du fleuve.

Sir Randolphe retourna au camp, bien étonné d'une semblable aventure, qu'il tint secrète tant que la guerre dura. Mais lorsqu'elle fut terminée, il la confia à son confesseur, qui reconnut, dans la manière dont ce prétendu chevalier lui avait prêté ses secours, une œuvre de l'esprit de ténèbres, qui avait pris cette forme pour tenter un chrétien et l'empêcher d'avoir recours à Dieu au moment d'un danger qui pouvait être suivi pour lui d'une mort prochaine et peut-être éternelle.

Un brave chevalier bohémien eut malheureusement affaire, dans une semblable rencontre, à un diable beaucoup moins généreux que celui qui guérit si promptement sir Randolphe de ses blessures.

Il voyageait pendant la nuit avec un seul compagnon, lorsqu'ils aperçurent une troupe d'esprits armés de toutes pièces, qui marchait sur eux rangée en bataille et enseignes déployées. Méprisant les sages conseils de son ami, le chevalier piqua à

l'instant des deux, dans l'intention d'aller rompre une lance avec un champion qui semblait s'avancer pour le défier au combat. Mais le bohémien et son cheval furent renversés du premier choc de l'adversaire aérien, et le compagnon du chevalier retrouva le lendemain, sur le champ de bataille, son cadavre défiguré et celui de son cheval (1).

La croyance aux combats des hommes contre des esprits ou démons, qui subsiste encore chez les peuples du nord de l'Europe, s'est également conservée chez les montagnards écossais; plusieurs esprits guerriers continuent à garder certains passages dans les montagnes, où ils attaquent quelquefois les passants. Nous parlons ailleurs de l'*Ham-Dearg*, le guerrier à la main sanglante, qui habite les défilés de Glenmore (2), contre lequel combattirent, il n'y a pas bien des années, trois frères qui ne survécurent pas longtemps au combat qu'ils avaient vaillamment soutenu contre ce terrible adversaire.

Nous avons remarqué, pendant notre séjour en Ecosse, que cette même croyance n'était point éteinte chez les habitants du *Border*, qui racontent encore les combats mystérieux et terribles que leurs ancêtres ont soutenus contre les esprits des déserts, qui se présentaient tantôt sous une forme humaine, tantôt sous celle d'un dragon monstrueux.

(1) *Hierarchy of blessed angels* (*Hiérarchie des anges bienheureux*), page 554.

(2) Dans le chapitre des spectres.

FIN DU TOME PREMIER.